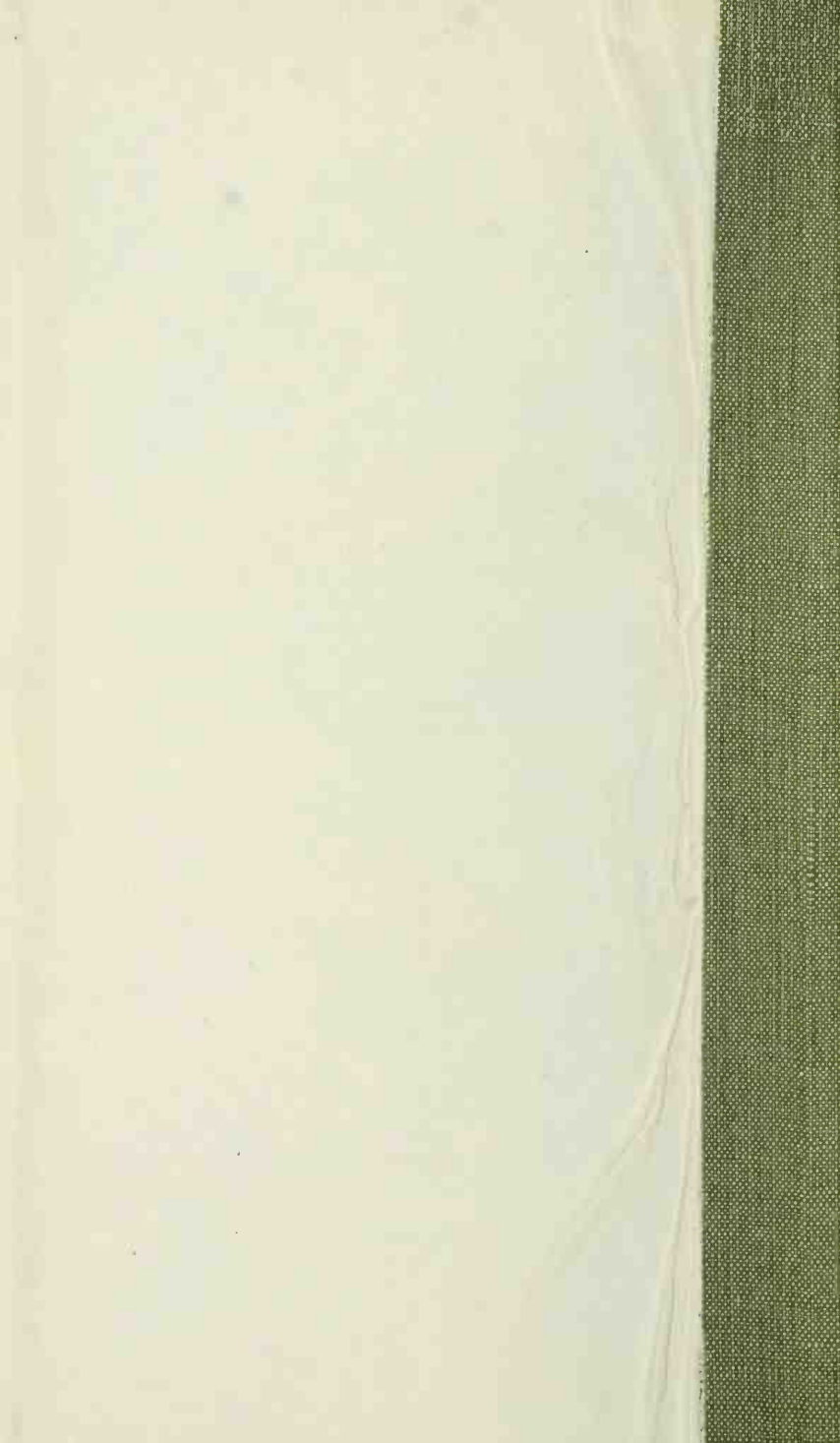


UNIV OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2010

Relig
MISSIONS

DE
LA CONGRÉGATION
DES

Missionnaires Oblats

DE
MARIE IMMACULÉE

—♦♦—
Tome LXIV (1930)
—♦♦—



294901
2: 1: 34

ROME (102)
MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

—
1930

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIV^e Année.

Mars-Juin 1930.

Numéro 239.

RAPPORTS et LETTRES des MISSIONNAIRES

PROVINCE D'ITALIE

Rapport du R. P. Giovanni Basile, Provincial.

S. Maria a Vico, 1^{er} mars 1930.

MONSEIGNEUR ET TRÈS AIMÉ PÈRE,

Je viens de terminer la visite canonique de toutes les maisons de la Province et me fais un devoir de vous communiquer, selon les prescriptions de nos saintes Règles, mes impressions au cours de cette visite et le compte rendu lui-même.

PERSONNEL.

La Province compte 36 Pères, 11 Frères convers, 23 Scolastiques, 8 Novices scolastiques, 9 Postulants convers et 76 Junioristes.

MAISONS DE FORMATION.

Il y en a trois :

le Juniorat ou Ecole apostolique de Santa Maria a Vico : 12 Pères, 3 Frères convers, 4 Postulants, 76 Junioristes ;

le Noviciat de Ripalimosani : 3 Pères, 8 Novices scolastiques, 3 Postulants ;

le Scolasticat de San-Giorgio Canavese : 5 Pères, 23 Scolastiques, 4 Frères convers, 2 Postulants.

MAISONS.

Santa Maria a Vico (12 Pères, 3 Frères convers, 4 Postulants) : cette maison comprend quatre œuvres, l'Ecole apostolique, avec 76 Junioristes, le Collège, avec 38 élèves internes, un Externat de 30 élèves, et l'église publique.

Il y a bon esprit ; chacun travaille avec conscience et esprit de sacrifice. Dans une maison comme celle-là, il faut que tous comprennent qu'ils doivent se dépenser uniquement pour Dieu. Plus de la moitié des Pères sont tout jeunes : il leur est donc indispensable d'avoir de l'esprit de sacrifice, ainsi que de la docilité.

La Règle est bien observée, autant que faire se peut.

Tous les ans, le Juniorat envoie au Noviciat de 6 à 8 Novices.

A l'église, il y a grande abondance de confessions et de communions.

Parmi les Pères, nous avons un malade, le R. P. Salvatore IOPPOLO. Le R. P. Aristide DI FAUSTO, quoique recteur de l'église, est obligé de sortir souvent pour s'adonner à la prédication et au ministère des Missions.

La population est bien disposée à notre égard.

Il serait bien souhaitable que nous puissions développer le Juniorat.

Nous avons fêté en 1929 le 25^e anniversaire du transfert de l'Ecole apostolique à Santa Maria a Vico, solennité que Votre Grandeur a bien voulu rehausser de sa présence.

Maddaloni (5 Pères, 2 Frères convers) a une église publique et fournit 2 Pères au travail des Missions.

Nos Pères font un bien notable dans cette église.

La maison, grâce à la construction d'un escalier intérieur, est considérablement améliorée.

Naples (4 Pères) est la résidence de l'Econome provincial et de l'administration de notre Revue, la *Voce di Maria* (2.400 abonnés), ainsi que de l'Association Missionnaire de MARIE Immaculée.

Le 23 novembre 1929, l'Archevêché a signé un contrat cédant à la Congrégation l'église de Ste-Marie Egyptienne, dans le quartier de Pizzofalcone. Nous en avons pris possession le 8 février 1930. Deux Pères suffiront pour la desservir. Pour le moment, il ne reste qu'un seul Père comme chapelain des Sœurs de l'Espérance.

D'ici peu, commenceront les travaux d'aménagement des locaux attenants à l'église, et ainsi Naples aura sa maison stable et régulière.

Onè di Fonte (3 Frères, 1 Frère convers) est ce qu'on appelle une « curazia », sorte de vicairie paroissiale assez indépendante.

Les œuvres (au nombre de sept) y sont florissantes et nos Pères font beaucoup de bien à la population.

Cette année (1929-1930), nous y avons commencé un petit Juniorat : pour le moment, il n'y a que 12 externes, mais ce noyau se développera avec le temps.

La régularité est satisfaisante, vu le petit nombre de Pères. Le R. P. Raffaele FERRI, supérieur et curé, est d'une grande activité.

Ripalimosani (3 Pères, 8 Novices scolastiques, 3 Postulants) a deux œuvres, le Noviciat et une chapelle publique.

L'esprit est excellent ; la régularité, celle d'un Noviciat.

Le R. P. Rosario GENTILE, supérieur et Maître des Novices, se multiplie pour faire face à tout.

La chapelle publique fait un grand bien et déjà des

œuvres y fleurissent. Les Pères sont estimés et aimés de la population.

S. Giorgio Canavese (5 Pères, 23 Scolastiques, 4 Frères convers, 2 Postulants) n'a que l'œuvre du Scolasticat.

C'est une maison très régulière ; l'esprit y est excellent, les études sérieuses et l'on y sent régner l'amour de la Congrégation.

Pendant les vacances, les Scolastiques vont passer un mois dans la vallée d'Aoste, à Pila.

Rome (2 Pères, 1 Frère convers) dessert une chapelle publique, où l'on travaille avec zèle. Il n'est pas possible d'y faire régner beaucoup de régularité, à cause du petit nombre des Pères, dont l'un sort souvent pour des prédications hors de Rome.

Palisades Park (2 Pères) : cette résidence se trouve en Amérique.

Les dispositions de l'Evêque se sont sensiblement améliorées durant l'année 1929 : les Pères ont fini par gagner son estime et sa confiance, comme d'ailleurs celles de la population.

On a posé la première pierre d'une nouvelle église, mais tout dépend de l'Evêque. Avec le temps, la situation ne manquera pas de s'éclaircir.

PROPAGANDE.

La *Voce di Maria*, organe de la Province, se répand de plus en plus, grâce au zèle et au goût qui président à sa rédaction, grâce aussi aux efforts de nos Missionnaires dans leurs prédications.

L'Association de MARIE Immaculée compte plusieurs milliers d'inscrits. La Revue en est l'organe officiel.

MINISTÈRE.

Le nombre des Pères disponibles pour les Missions n'est que de 5 : c'est peu, et pourtant ils ont prêché 7 Missions, 3 Mois de MARIE, 2 Mois du Sacré-Cœur, 3 Carêmes,

10 Retraites de communautés, 3 Retraites paroissiales. En plus, de nombreux sermons de circonstance, sans parler du ministère de la prédication dans nos propres églises.

CONCLUSION.

Je puis dire, Monseigneur, que l'esprit général de la Province est bon, la situation financière satisfaisante, l'espoir de développement en Italie certain. Toutefois, il nous faut porter toute notre attention à augmenter notre Juniorat, vu le petit nombre des vocations que nous pouvons espérer d'ailleurs.

Daignez, Monseigneur et bien-aimé Père, bénir vos enfants d'Italie, qui sont heureux de travailler si près de vous et, pour ainsi dire, sous votre regard paternel. Pour nous, c'est un encouragement précieux.

GIOVANNI BASILE, *O. M. I., Provincial.*

Maison de Naples.

Lettre du R. P. Giacomo Nanni, Supérieur (extrait).

Naples, 30 décembre 1929.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Notre petite communauté cherche à rivaliser avec les autres en s'efforçant d'imiter les exemples laissés par les anciens Pères. La sainte Règle est aimée et pratiquée autant qu'il est humainement possible. L'office est récité en commun tous les jours. La retraite du mois n'est jamais négligée.

Pourtant les travaux de Missions, Retraites et autres prédications nous prennent un temps notable et forment la grande occupation de deux Pères surtout.

Voici le total de ces travaux depuis ma dernière lettre :

- 8 grandes Missions de trois semaines ;
- 8 Mois de MARIE ou du Sacré-Cœur ;
- 1 Carême ;
- 4 neuvaines ;
- premières communions, sermons de circonstances (je ne les ai pas comptés) ;
- la rédaction de la *Voce di Maria* ;
- la direction de trois grandes communautés et beaucoup de confessions quotidiennes.

Les Pères travaillent peut-être trop, mais jusqu'ici ils n'ont jamais dit qu'ils en avaient assez.

Nos relations avec les Sœurs de l'Espérance sont excellentes. Je dois dire qu'elles nous sont d'un grand secours.


L'église qui nous a été cédée n'est pas encore réellement entre nos mains, mais cela ne peut guère tarder (1). C'est vraiment une belle église et je crois que nous pourrons y faire beaucoup de bien.

Grâce au labeur des nôtres, il nous a été possible de contribuer pour notre part au soutien de l'œuvre du Juniorat et aux autres obligations de la Province, tant par le grand nombre des Messes que nous avons pu faire passer à l'Economat provincial que par nos surplus, les bourses qui nous ont été offertes et les rentrées des œuvres missionnaires. Nous aurions voulu faire davantage, mais cela ne nous a pas été possible.

Avant de terminer, j'éprouve le besoin, Monseigneur et bien-aimé Père, de vous remercier pour avoir bien voulu approuver la concession de l'église de Ste-Marie Egyptienne à la communauté. Cette église va être la base solide de notre maison de Naples et peut-être un sérieux appoint pour notre jeune Province.

Giacomo NANNI, O. M. I., Supérieur.

(1) Le 8 février suivant, c'était chose faite. Très jolie église-rotonde, 800 à 1.000 places, dans un quartier populeux de la ville.



PROVINCE DU CANADA

Maison de N.-D. de Grâces, à Hull.

17 décembre 1929.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

L'année qui s'achève n'a pas manqué de nous offrir plus d'une consolation. Ainsi, nous avons distribué 375.000 communions dans la paroisse ; 3.200 enfants fréquentent nos sept écoles et 450 d'entre eux firent leur première communion au printemps. Lorsque notre archevêque, Monseigneur Forbes, a fait sa visite pastorale, le Père-curé a remis à Sa Grandeur une liste de cinquante œuvres ou confréries actuellement établies dans Notre-Dame de Grâces. Inutile de vous dire, Monseigneur, le travail, pour ne pas dire le surmenage, qu'une telle multiplicité d'organisations impose aux neuf Pères de la cure. Tous les Pères sont heureux et à leur poste, même notre doyen, le Père Charles BOISSONNAULT, qui est toujours alerte et actif.

Une œuvre que Votre Grandeur a fortement encouragée, le *Droit* d'Ottawa, nous intéresse particulièrement, d'abord parce que son personnel loge chez nous et ensuite parce que notre maison l'aide à équilibrer son budget annuel. L'immeuble, qu'avec votre bienveillante autorisation nous avons construit cette année, est pratiquement terminé. Hier, le journal a été imprimé pour la première fois sur la nouvelle presse. Ce progrès du journal local nous intéresse beaucoup, vu qu'il est le journal le plus lu dans la paroisse. Nous comptons beaucoup sur son appui au point de vue de nos œuvres religieuses et sociales.

Il serait trop long d'énumérer par le détail tous les

travaux accomplis par les Oblats à Hull, au cours de 1929. Qu'il me soit permis de vous dire qu'ils sont de dignes enfants de la Congrégation, encore plus par leur esprit religieux que par leur zèle.

La sainte Règle est aimée par les Pères et les Frères, et généralement bien observée. Evidemment tout n'est pas parfait, mais chez tous on rencontre beaucoup de bonne volonté et un attachement prononcé envers la Congrégation.

Dieu bénit visiblement notre maison, nous ne saurions trop l'en remercier et nous lui demandons de continuer ses largesses. Afin de n'être pas trop indignes des faveurs divines, nous vous prions, Monseigneur et Révérendissime Père, de nous bénir ainsi que nos œuvres. En retour, nous vous présentons nos meilleurs vœux de bonheur en même temps que l'expression de notre filiale piété.

Vos enfants soumis et respectueux en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Les Oblats de Notre-Dame de Hull,
par Philémon BOURASSA, O. M. I.



Missionnaires Oblats éprouvés par un incendie.

**Lettre du R. P. Emile Saindon, O. M. I.,
Vicaire Provincial.**

5 août 1929.

Depuis mon départ de la civilisation, je n'ai guère eu de loisirs pour écrire aux nombreux et généreux bien-faiteurs des Missions de la Baie James.

Si tous les délais qui entraînent des conséquences regrettables ne sont pas réparables, celui-ci l'est du moins dans une certaine mesure. C'est donc avec une joie mêlée de reconnaissance que je viens satisfaire la légitime curiosité de nos amis.

Ce champ d'apostolat de l'Eglise catholique où tra-

vailent vingt-six Oblats de MARIE Immaculée était peu connu jusqu'à ces dernières années et l'est encore trop peu. Cette année cependant, j'eus l'occasion, dans plusieurs causeries publiques et dans les conversations, de lever un peu un coin du voile qui cache les durs travaux, les souffrances, les privations, les sacrifices des missionnaires, dans cette partie pénible de la vigne du Seigneur.

Le modeste récit que j'ai fait de nos travaux apostoliques nous a valu une profonde et réconfortante sympathie de la part de plusieurs de Nos Seigneurs les Evêques, de MM. les Membres du Clergé, des communautés religieuses et des fidèles.

Cette sympathie s'est exprimée par des prières ferventes qui sont le secours le plus appréciable ; elle s'est encore manifestée par des aumônes généreuses qui donnent le fondement, je dirai même la vie à notre œuvre d'évangélisation.

C'est avec un plaisir bien sensible que je viens, au nom de Sa Grandeur Monseigneur Joseph Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord et de la Baie James, au nom de tous les missionnaires Oblats de cette région, offrir mes plus sincères remerciements à nos dévoués et charitables amis pour leur appui moral et leur générosité chrétienne. Qu'ils reçoivent l'expression et le témoignage de notre profonde gratitude.

Il serait difficile et long d'écrire à chacun de nos bienfaiteurs pour les mettre au courant du développement de nos missions, pour leur faire partager nos joies et nos tristesses, mais pour ce, je me propose de me servir, de temps en temps, de la grande voix des journaux catholiques qui se montrent si accueillants pour la publication des travaux missionnaires.

Ah ! si nous n'avions que de bonnes nouvelles et des choses agréables et gaies à apprendre à nos lecteurs, comme la tâche d'écrire deviendrait plus légère ; mais, hélas ! je crains, dès ma première lettre, d'avoir à commencer par le récit d'une infortune, pour ne pas dire d'un désastre.

En effet, la mission d'Albany vient de subir une lourde perte qui est aussi une grande épreuve.

Il semble important de donner un coup d'œil d'ensemble sur les travaux et le pourquoi des travaux de cette mission pour bien faire connaître et comprendre à nos amis l'épreuve qui la frappe.

La mission d'Albany est la première fondée sur les versants de la Baie James. C'est sur une île qu'elle fut construite. Elle possède une école dirigée par six Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa qui donnent l'éducation et l'instruction à tous les enfants indiens, depuis 28 ans. A cette même mission sont attachés deux prêtres-missionnaires et dix frères coadjuteurs, tous pionniers de la foi et de la civilisation.

Les nombreuses inondations de l'île à l'époque du printemps, inondations qui ruinent tout et mettent les vies en danger, ont déterminé les autorités majeures à changer le site de la mission pour un nouveau, situé sur la terre ferme à cinq milles à l'intérieur de la rivière.

Abandonner toutes les constructions déjà faites, le terrain défriché et recommencer de nouveau en pleine forêt était un rude sacrifice, mais la prudence l'exigeait. Donc, il n'y avait pas à hésiter.

D'abord les travaux de déboisement ont été entrepris et menés avec ardeur, avec une ardeur égale, j'oserais dire, à celle des anciens Canadiens, nos pères, ceux qui ont fait le Canada-Français. J'ajouterai même avec plus de ténacité encore, parce que « Nos Apôtres Inconnus » aux qualités de la race unissent cette force invincible que donne la vie religieuse. La vie religieuse prépare et pousse vers les grandes choses, c'est une école d'idéal, d'apostolat, d'esprit de sacrifice. Elle donne une âme forte et victorieuse des difficultés.

Puis il fallut songer aux moyens à prendre pour construire école, église, presbytère, toutes les dépendances. De toute évidence, une scierie mécanique devenait nécessaire pour préparer une aussi grande quantité de bois.

Les machines furent achetées..., mais ne nous arri-

vèrent que deux années plus tard. La rivière Pagwa, par où se font les transports de la côte ouest de la Baie, n'avait pas assez d'eau, même à l'époque du printemps, pour faire flotter une barge chargée de ces lourdes pièces.

Enfin, la scierie à vapeur tant désirée et attendue arriva. Fiévreusement, nous nous mîmes à la tâche, afin de regagner le temps perdu. Les tranchées exigées pour les fondations des bâtiments furent creusées. Sur les rives de la rivière, la pierre fut ramassée, puis transportée sur place avec des embarcations ou avec les bœufs... Le sable fut charroyé d'une grande distance. N'ayant pas de ciment pour faire la maçonnerie, nous nous mîmes en quête de pierre à chaux. La quantité de pierre requise trouvée, nous construisîmes un four pour réduire ce calcaire en chaux. Ce qui fut fait. Les fondations terminées, la charpente qui devait abriter les machines fut coupée, flottée, équarrie, mise sur place.

Les diverses phases des travaux accomplis passent vite sous la plume qui raconte, mais combien de sueurs, de fatigues, de sacrifices tout cela a coûté ! Nul ne peut s'en faire une idée qui n'a pas vu.

C'est le climat et les circonstances des lieux qui rendent le travail si difficile : tempêtes, pluies fréquentes, neiges (même en plein été), froid, chaleur, surprises des marées, marécages, boue, maringouins, rapides, distance des matériaux, etc...

Comme l'abeille construit sa ruche, comme l'oiseau petit à petit patiemment fait son nid..., ainsi les travaux avançaient. De mois en mois, les résultats des efforts apparaissaient toujours plus visible. Après trois années d'un travail ardu et persévérant, toutes les machineries étaient installées.

La construction se dressait fièrement sur le bord de la rivière. Les bouilloires projetaient leurs grandes cheminées que les Frères avaient surmontées d'une croix forgée. Cette belle croix était aperçue de très loin. Ce signe se détachant sur le ciel était pour nous tous une protection et un symbole : le symbole de nos sacrifices pour accomplir l'œuvre d'évangélisation que

nous poursuivons, symbole du règne de la Croix dans ce pays sauvage, symbole aussi de nos victoires sur l'enfer.

Quand les foyers étaient allumés et que la vapeur, comme sous une pression magique, mettait tout ce mécanisme en mouvement, nos bons Frères s'épanouissaient d'une joie satisfaite et dans le moulin c'était le mouvement et la vie. Les billots y entraient drus, puis étaient transformés en planches, madriers, colombages, etc... Tout allait bien et chacun de se dire : Eh bien ! la grande tâche est terminée ; maintenant tout le reste va se faire comme par enchantement.

Comme des voyageurs qui escaladent une haute montagne s'arrêtent au sommet en s'épongeant le front et soupirent d'aise en contemplant la montée et le panorama qui s'étend tout au loin, ainsi nous jouissions du terme de cette entreprise.

Or, trois années de travail pénible, de fatigues, de souffrances, d'inquiétude, d'attente, viennent d'être ruinées en une demi-heure.

Le feu s'est déclaré dans la construction où il s'est communiqué aux copeaux sous la poussée d'un vent violent qui s'engouffrait par les portes ouvertes ; la flamme s'est précipitée en cent endroits à la fois, a léché les murs et monté jusqu'au toit sans que personne ait osé la maîtriser.

Témoins muets et impuissants, nous avons assisté au désastre ; nous avons vu le bâtiment s'effondrer dans un crépitement sinistre, les machines rougies se fondre, se tordre, se disloquer, tomber en ruine.

Il ne reste plus rien que des cendres, une ruine fumante. Cependant, non ! Il reste beaucoup plus et mieux : avoir travaillé pour Dieu et les âmes.

Les œuvres matérielles peuvent s'écrouler, mais se sacrifier et travailler pour Dieu ne meurt pas.

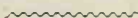
Il reste encore ceci : l'espoir de recommencer ! L'oiseau déniché recommence patiemment son nid. La brebis tondue refait soigneusement sa toison. L'abeille frustrée de son miel rebutine sans délai. Ainsi ferons-nous, s'il

plaît à Dieu. Nous recommencerons, non demain, mais aujourd'hui.

« La vie, a dit quelqu'un, c'est un éternel recommencement. » Nous recommencerons, puisque c'est la loi de la vie.

Qui payera l'ancienne scierie ? Qui payera la nouvelle ? Daigne la divine Providence susciter des bienfaiteurs à ces pauvres et intéressantes missions !

J. Emile SAINDON, O. M. I., *Vicaire du Provincial.*



Visite des Missions de la Baie James.

Par le R. P. Emile Saindon, O. M. I.,
Vicaire Provincial.

Nous quittons le chemin de fer à Pagwa pour Albany.

Un voyage de 300 milles en chaland, voyage qui a duré un mois (*on en a lu le récit ailleurs*).

Sans plus tarder, je vous fais visiter la Mission d'Albany — la Mission éprouvée par l'eau et par le feu, — ce qui lui donne déjà une note d'importance. En effet, on n'a pas oublié qu'en 1928, le terrain où se trouvent situés l'école indienne, le presbytère et l'église ont été inondés de huit pieds d'eau (2 m. 80), mettant les vies à un doigt de la mort, causant des pertes sérieuses et occasionnant un travail immense pour réparer les dégâts.

L'été dernier, c'est le feu qui est venu la visiter, rasant, non les vieilles constructions, mais les nouvelles, que nous étions en train d'élever à 5 milles plus loin.

La Mission d'Albany doit être appelée à faire beaucoup de bien, puisque le démon s'acharne tant à la détruire et à décourager ses missionnaires. Nous avons foi en la Providence, qui ne permet jamais nos épreuves que pour un plus grand bien. C'est pourquoi nous sommes confiants, pleins d'espérance que de cette épreuve, de

cette ruine s'élèvera le bel édifice spirituel des âmes, que de ces cendres germeront les conversions.

La Mission d'Albany est dans une situation assez ennuyeuse. Chaque printemps depuis la terrible inondation, le personnel, vers la mi-avril, se transporte sur la terre ferme, à l'endroit du nouveau site, afin d'éviter de nouveaux dangers. Nous appelons ce déménagement d'un mot pittoresque : la fuite en Egypte. Ce n'est pas Hérode qui cherche à faire mourir l'Enfant, mais les éléments en délire qui menacent la vie de nos sauvages et de nos religieuses, les vierges héroïques du Nord.

Ce déplacement en plein cœur de l'hiver n'a rien de poétique : c'est de la prose tout court, la plus prose des proses. Pendant que la glace est encore solide, toute la famille se transporte en cet endroit sûr. La fuite ne se fait pas à dos d'âne, mais à l'aide des bœufs, aussi ânes que les ânes, et qui traînent personnes et choses. Les Frères coajuteurs, ces bons saint Joseph, conscients de leur rôle protecteur, dirigent la caravane, non dans les sables mouvants, mais dans la neige molle. Pour un mois, l'on s'installe dans des campements froids, humides, étroits, qui ne valent guère mieux que les auberges où s'arrêta la sainte Famille en fuite vers l'exil.

L'aspect de ces habitations ? En voici la description sommaire : un groupe de maisonnettes assises au bord de la forêt, dans un coin paisible, construites de troncs d'arbres avec leur écorce. Les toits pointus, recouverts de papier noir, émergent à travers les souches et font contraste avec le blanc de la neige qui étend son tapis moelleux tout autour. Là, pas de gratte-ciel comme vous l'imaginez, mais des habitations basses, qui se font modestes et petites, s'écrasant humblement dans deux à trois pieds de neige qui les rehausse. Chaque maison a deux demi-fenêtres. En tout, quatre logis. L'un qui sert de cuisine et de réfectoire à tout le personnel, puis de résidence, de parloir, de salle de récréation, de dortoir pour les religieuses.

Les petites Indiennes ont leur maison, les sauvages ont la leur. Le directeur de la Mission, le Père A. BILODEAU,

a aussi son petit château, pauvre, minuscule, mais... bien à lui.

La chapelle ? Oh ! la petite chapelle..., comme j'ai été saisi en y entrant ! Modeste, mais si grande parce que temple de Dieu ; pauvre, mais riche de l'Hôte qui l'habite. La propreté s'y unit à la simplicité ingénue. Il y a tant de calme qu'on y croit entendre les battements du Cœur de Dieu. L'on y est si près de l'autel que cette intimité invite à la prière, à l'épanchement. Spontanément, on s'écrie comme saint Pierre : Seigneur, ah ! qu'il fait bon être ici ! Pendant qu'à l'extérieur, on écoute le vent bruire dans les arbres de la forêt vierge, qui chuchote elle-même sa prière, qu'il fait bon prier ! Les décorations ? elles sont sobres. Et l'on en sent si peu le besoin ! Un petit autel très simple, des souches, quelques images, un chemin de croix, des bancs rustiques... A vrai dire, le Christ, Jésus-Hostie, est tout l'ornement de ce lieu, celui qui suffit et supplée à tous les autres.

A l'heure des classes, la chapelle se transforme... en salle de cours. La formule est bien un peu pompeuse, mais qu'à cela ne tienne. Deux portes doubles voilent l'autel aux jeunes Indiens.

Combien de fois encore aurons-nous à fuir en Egypte ? Aussi longtemps que la nouvelle école ne sera pas construite, c'est-à-dire de 2 à 3 ans. L'incendie de l'été dernier aura certainement retardé les travaux d'un an.

Quant à l'ancienne école, c'est une habitation qui menace ruine. Les fondations, pourries par les inondations successives, cèdent sous la pesanteur des murs remplis de mortier. L'un des murs s'écarte de la ligne verticale de 4 à 5 pouces (11 cm.). Sous la poussée d'une violente bourrasque, un effondrement pourrait se produire. L'ancienne école est donc devenue dangereuse à habiter ; en outre, elle est de plus en plus froide et étroite. Nous ne pouvons renvoyer les enfants, dont le nombre augmente toujours, à cause de la famine qui sévit à la Baie James depuis trois ans.

Au printemps, nous recommencerons les travaux. La

scierie mécanique incendiée sera remplacée, le matériel détruit sera de nouveau préparé ou acheté.

Cet hiver, nos Frères coadjuteurs sont installés à 16 km. de la Mission, à l'intérieur de la rivière, où les arbres sont gros et nombreux, coupant le bois requis pour la construction projetée. Les billots abattus cet hiver seront « flottés » au printemps, après l'ouverture de la navigation.

Quelle dette de reconnaissance nous devons à nos dévoués Frères coadjuteurs, ces apôtres inconnus, comme on les a si bien appelés ! Qui dira et saura jamais leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur énergie et leur grande abnégation ! A 20 ans, laisser ses parents, sa paroisse, fuir le monde, et ses attrait, et ses plaisirs, et ses joies légitimes ; donner sa vie obscurément, dans un perpétuel et monotone recommencement, n'est-ce pas grand et vraiment admirable ?

Nous, prêtres, missionnaires, nous édifions le temple spirituel ; eux, les ouvriers inconnus, les défricheurs, les bâtisseurs, les pêcheurs, les voyageurs inlassables, élèvent l'édifice matériel. Nous sommes l'âme de l'évangélisation, eux en sont le corps. Leur rôle est celui de l'ostensoir qui porte le Christ et le fait rayonner.

Tel est en abrégé l'état des choses à la Mission d'Albany. Ce n'est pas brillant comme perspective, mais il y a dans les cœurs beaucoup de courage et d'espoir.

ATTAWAPISKAT.

Après une halte d'une quinzaine de jours à Albany, la mer étant libre de glaces, je songe à me rendre plus au Nord, à Attawapiskat, située près de 160 km. vers la Baie d'Hudson. Le trajet se fait soit en bateau, soit en canot. En canot sur la mer ? me demanderez-vous inquiets. Oui, en canot, mais nous longeons la côte à une distance de 6 à 10 km., dans une profondeur de 1 m. à 1 m. 30. Or, à cette époque, comme les voiliers de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne voyagent pas encore, je tente l'aventure dans un esquif de 6 à 7 m.

de long. Un Missionnaire, un Frère coadjuteur et cinq enfants de l'école retournant dans leurs familles m'accompagnent.

Quel voyage nous avons fait ! Dès les premiers jours, nous sommes assaillis par un vent impétueux. La mer est bouleversée, la vague coupée se cabre, se hérissé, se précipite convulsivement à l'assaut de notre fragile embarcation. Comment lutter contre la mer déchainée, dans une coquille de noix ? Aussi sommes-nous poussés sur la grève et laissés là impuissants contre la force en démenée, condamnés à passer 26 heures dans cette embarcation très étroite.

Voici que la marée baisse, baisse et que nous restons sur la glaise détrempeée. Alors, pourrions-nous sortir du canot pour nous délasser et tuer le temps ? Impossible d'y songer : à chaque pas, nous enfonçons jusqu'au genou dans cette boue enlisante. Que faire ? Pas d'eau potable, ni de bois. Et l'équipage a faim et soif... Il n'y a pas de doute, l'un de nous doit se dévouer... pour le salut de tous. Je pars donc pour aller jusqu'à la terre ferme, afin de trouver du bois et de l'eau douce. Jamais de ma vie, 5 km. ne m'ont paru aussi longs. Mes bottes s'enfoncent profondément dans la glaise et souvent y restent prises, s'arrachant de mes pieds... Enfin, j'atteins un petit ruisseau à l'onde cristalline, j'allume le feu et je fais du thé. Après trois heures d'une marche que l'on peut bien qualifier de pénible, j'étais revenu vers mes compagnons, heureux de pouvoir se désaltérer et de casser une croûte. Où dormir ? Dans le canot, car transporter les bagages sur la terre ferme pour y planter nos tentes serait trop long et difficile. D'ailleurs, nous ne pouvons abandonner notre embarcation, que la marée montante pourrait emporter. Nous nous résignons. Chacun se trouve un petit coin à travers les effets, où, recroquevillé, replié sur lui-même, il se livre aux bras de Morphée.

Dormir à la belle étoile, sur le bord de la mer, c'est une poésie dont peu peuvent se payer le luxe. Le firmament est constellé d'étoiles qui brillent... La nuit

est calme et froide. La mer bat au loin les galets et sa chanson arrive jusqu'à nous. De temps en temps, des oiseaux aquatiques jettent un cri perçant... Nous sommeillons.

Le 19, vers 4 h. de l'après-midi, nous repartons. Cette fois, le soir, nous entrons dans la rivière Chikney qui se jette dans la Baie James. Sur ses bords hospitaliers, nous dressons nos tentes et dormons sans inquiétude.

Le 20, dès le matin, nous levons le camp, chargeons tout notre bagage, descendons le courant de la rivière et allons très loin au large rencontrer la marée montante. Le temps est calme, mais d'un calme menteur qui promet la tempête...

Nous sommes en route, il nous faut avancer. A peine avons-nous fait 5 ou 6 km. en pleine mer que le vent s'élève, le flot se convulsionne, s'amasse en paquets ondulés qui roulent, montent et s'abaissent. Notre fragile canot est comme un jouet dans la main d'un géant capricieux qui s'amuse de ses frayeurs... Se riant de nous, il nous soulève sur la crête des vagues et nous laisse retomber dans leurs abîmes creusés comme par enchantement. La vague frappe le côté du canot et, poussée par la bourrasque, retombe sur l'équipage. Bientôt nous sommes tous trempés jusqu'aux os. Il fait froid ; à la pluie succèdent la grêle et la neige. Tous les passagers, deux exceptés, ont le mal de mer. A l'arrière du canot, à l'aide d'une petite chaudière, je vide l'eau qui sans cesse s'accumule.

Nous filons tout de même, du matin au soir. Le moment de camper étant venu, nous sommes heureux de mettre pied à terre, de dégourdir nos membres ankylosés, de faire un bon feu pour nous réchauffer et boire une bonne tasse de thé, dont la chaleur réveille tous les membres comme un élixir.

Le reste du voyage s'est effectué sans incident. Le lendemain, nous étions avec les missionnaires, heureux d'avoir notre visite. Tous sont avides de recevoir des nouvelles des parents, des amis, des confrères en religion, des principaux événements civils et religieux de l'année.

C'est que les courriers ne sont pas très nombreux à Attawapiskat : quatre ou cinq par année, officiellement. Les journaux collectionnés par les Pères Oblats de Montréal sont mis dans une caisse et expédiés par le bateau du printemps. Toutes les nouvelles arrivent vieilles d'une année. On classe ces journaux par ordre de dates et, chaque matin, on en lit un numéro en s'imaginant que c'est le facteur qui l'apporte quotidiennement.

Le R. P. Henri BELLEAU, qui est directeur de cette Mission, assisté d'un autre Père et de 4 Frères coadjuteurs, est en train de construire une petite église plus chaude et plus spacieuse que l'ancienne, où il pourra dire la messe l'hiver et recevoir la population indienne en tout temps.

Les Indiens de la Mission d'Attawapiskat sont au nombre de 600. Jusqu'à ce jour, l'hiver, les exercices se font dans la maison du missionnaire. Vous imaginez les inconvénients qu'occasionnaient ces nécessités. Le local est trop exigü pour une telle assistance ; le parfum que dégagent ces naturels n'est pas celui de la rose... Et leur vermine ? Deux choses désagréables dans une maison où vit continuellement le missionnaire.

Quel *Te Deum* le Père entonnera quand cette entreprise sera terminée !

Nous projetons l'érection d'un petit hôpital en cet endroit. Quand pourrons-nous le bâtir ? C'est le secret de Dieu... Ce dessein serait vite réalisé si nous avions l'argent nécessaire. Dans cette Mission, il y a beaucoup de malades : tuberculeux, scrofuleux, vieillards, infirmes de toute sorte. Quelle joie si nous avions un local où recevoir, soigner et soulager nos malades ! Actuellement, nous les voyons mourir sur des grabats, abandonnés dans des tentes humides et froides, sans pouvoir adoucir leurs maux.

Si les riches voyaient ce que nous voyons, s'ils touchaient la misère comme nous la touchons, comme ils donneraient ! Et je pense aux millions qui se gaspillent pour les plaisirs, la cigarette, le théâtre, les liqueurs, l'automobile, le sport, et je ne puis m'empêcher de mur-

murer : « Pourquoi cette perte ? A quoi cela est-il utile ? Et le krach de Wall street ! Et ces sommes fabuleuses perdues en un instant ! »

Je propose à ceux qui ont des épargnes, de la fortune, d'achefer des actions dans une Compagnie de spéculation qui ne connaît pas et ne connaîtra jamais le marasme, ni la banqueroute, ni les vols. Elle rapporte des dividendes centuplés, sinon sur la terre, du moins au Ciel. Cette Compagnie, je la nommerais « l'Association de la bienfaisance missionnaire ». C'est Dieu qui paye les dividendes. Rien de plus assuré !

Je laissai les missionnaires d'Attawapiskat pleins de gaieté, d'entrain et de courage. J'aurais aimé chanter avec eux, pendant quelques jours encore, l'*Ecce quam bonum*, mais d'autres occupations m'attendaient ailleurs.

Le retour à Albany fut splendide. Beau temps calme, soleil radieux, firmament sans nuage... Il en est des tempêtes comme de la colère, elles ne peuvent durer toujours.

FORT GEORGE.

Cette Mission est située sur la côte est de la Baie James, à plus de 650 km. d'Albany. C'eût été pour moi une grande joie de la visiter, mais des contretemps fâcheux m'en ont empêché. D'ailleurs, l'accès de ce poste est très difficile.

Cette Mission a été fondée par le regretté P. BOISSEAU. Sa mort a été un rude coup pour les Missionnaires de Fort George, où il était vénéré. Le deuil est plus cruel dans la solitude. Plus le cercle des amis se retrécit, plus l'affection s'intensifie. Dans l'isolement, les âmes obéissent à une loi impérieuse et naturelle : s'unir, s'attacher, se river les unes aux autres.

Les Indiens d'Albany et d'Attawapiskat, où le Père BOISSEAU a passé plusieurs années, ont appris avec douleur la nouvelle de sa mort. Et, témoignage touchant de la sympathie, de la foi unie à la charité de ces enfants des bois, je les ai vus se priver de pain pour pouvoir

offrir un honoraire de messe pour le repos de l'âme de la Robe Noire disparue.

La Mission de Fort George est une des plus pénibles de celles du Nord, premièrement à cause de l'isolement où elle se trouve. Depuis huit ans, les Missionnaires de ce poste n'ont reçu aucune visite de leurs confrères des autres endroits. Deuxièmement, à cause de l'indifférence de la population indienne. Les prêtres sont là depuis 1922, luttant contre l'hérésie, en butte aux calomnies et aux mensonges, se dévouant au soin des malades, enseignant la vérité, et n'ont pas encore la consolation des conversions. Pénible encore, à cause de leur grande pauvreté. Dans ce coin de la Baie, les transports sont très coûteux, en outre l'agriculture y est très difficile et le gibier y est plus rare qu'ailleurs.

C'est le P. DÉCARIE qui est allé remplacer le Père BOISSEAU. Dans une lettre, il a raconté un peu son voyage d'Albany à Fort George. Parti le 30 juillet, sur un bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il arriva à son nouveau poste le 8 août. Plusieurs fois, la violence du vent et le brouillard épais obligèrent le capitaine à jeter l'ancre.

L'aspect de la côte est tout différent de celui de la côte ouest. A l'est, l'eau est peu profonde, la grève étend son large ruban de glaise bleue et pâteuse; à l'ouest, l'eau est profonde, les grèves sont de sable fin. De belles îles bien boisées et élevées s'échelonnent jusqu'à la Baie d'Hudson.

A Fort George, la marée étant basse, le bateau ne put faire escale dans la rivière, mais jeta l'ancre à 10 km. du rivage. Le P. DÉCARIE se rendit à la Mission en canot. La mer était mauvaise et la vague déferlait dans l'embarcation, trempant jusqu'à la moelle tout l'équipage.

Ici-bas, toutes les joies s'achètent. Le bonheur qu'ont les missionnaires de se donner l'accolade, de fraterniser, de se conter mille et une choses, de se revoir après une longue absence fait oublier bien des déboires...

Cette Mission réussira, nous en avons la ferme confiance. Le sacrifice est toujours vainqueur et la prière

conquérante. La suprême prière du P. BOISSEAU mourant a été celle-ci : « Je donne ma vie pour les âmes. » Ces âmes ? Ce sont les siennes à lui, celles de Fort George, qui lui ont tant coûté. Trop d'âmes prient pour cette Mission pour qu'on n'en arrive pas à bout. La Providence a son heure...

J.-Emile SAINDON, *O. M. I., Vicaire Provincial.*



VICARIAT DE GROUARD

Mission Saint-Henri au Fort Vermillon.

24 septembre 1929.

MON RÉVÉREND PÈRE BELLE,

Depuis mon retour de France, je n'avais pas revu Mgr GROUARD. Je l'ai vu cet été deux fois au lieu d'une. Il a fait sa tournée pastorale à travers son immense vicariat, à part Wabaska, accompagné du R. P. Constant FALHER, son vicaire général. Il était au Fort Vermillon du 27 juin au 12 juillet. Je l'ai revu encore une fois au commencement du mois de septembre à Grouard, où j'étais allé pour rencontrer la Révérende Mère Supérieure Générale des Sœurs de la Providence qui n'avait pas pu se rendre jusqu'au Vermillon.

Comme j'étais allé en mission à la Rivière au Foin et au Lac des Foins, vers la fin de juillet et le commencement du mois d'août, je rendais compte à Monseigneur GROUARD de ma mission lors de mon voyage à Grouard. Je lui rappelais combien les Esclaves ou les Castors de ces parages auraient besoin d'un missionnaire pour eux tous seulement. Mgr JOUSSARD les visitait autrefois une ou deux fois chaque année ; il y a déjà plus de trente ans, le R. P. Joseph LE TRESTE a continué, et à mon tour je les visite une fois par an.

Nous avons une maison-chapelle à la Rivière au Foin, à 90 milles du Vermillon. A mon retour de France, j'ai bâti une autre maison plus loin, au Lac des Foins, à 50 milles de la Rivière au Foin ; elle n'est pas entièrement finie.

Ma visite fut bien courte parmi eux. J'ai fait cette année 20 baptêmes, 6 mariages, j'ai entendu une tren-

taine de confessions, donné la communion à trois seulement. Pour la première fois, l'un d'eux a pu répondre au chapelet récité en commun. Ils apprennent seuls leurs prières dans le petit livre de prières que je leur distribue. Durant l'année, il y a eu plusieurs décès : 8 en tout, 2 adultes et 6 enfants, 2 de 7 à 8 ans, les autres en dessous. Ils sont morts loin du prêtre, puisqu'il n'y a personne parmi eux.

Il y a quelques années, j'avais écrit à Notre Révérendissime Père Supérieur Général pour lui dire le besoin d'un missionnaire pour nos Castors de la Rivière au Foin. Il m'a répondu que les besoins pressants de la Congrégation ne lui avaient pas encore permis de nous satisfaire. Mais les années ont passé, et l'état de nos Castors n'est guère meilleur. J'en ai parlé à Mgr GROUARD dans ma dernière visite, il m'a dit : « Ecrivez donc, écrivez au R. P. BELLE », et voilà, mon Révérend Père, pourquoi je viens aujourd'hui vous communiquer le désir bien légitime de Monseigneur GROUARD. Vous savez combien il s'est dépensé dans son dernier voyage en France pour susciter des vocations pour notre chère Congrégation. Faites donc tout votre possible pour nous envoyer quelqu'un ou quelques-uns. Le R. P. FALHER disait qu'il faudrait un Père et un Frère à la Rivière au Foin.

Pour les Frères, nous sommes en voie de progrès. Le Noviciat de Saint-Augustin, sous la direction de Monseigneur JOUSSARD, nous en a fourni plusieurs dès la première année. Ici, au Vermillon, le Frère NICOL que j'estimais beaucoup a été remplacé par le Frère LEROUX, sorti du Noviciat de Saint-Augustin, un excellent Frère, et dernièrement Mgr JOUSSARD m'a envoyé le Frère RUSSELL qui a prononcé ses premiers vœux le 15 de ce mois. Nous formons donc une Communauté de cinq :

Révérend Père Joseph HABAY, directeur ;

Révérend Père QUÉMENEUR ;

Frère Valentin DUGAS ;

Frère Laurentien LEROUX ;

Frère Albert RUSSEL.

Espérons que nous serons six bientôt, trois Pères et trois Frères.

Le Frère LEROUX doit renouveler ses vœux pour la première fois en janvier prochain pour un an.

Priez pour nous, mon Révérend Père, et veuillez croire que je ne vous oublie pas.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Joseph HABAY, O. M. I.



VICARIAT DU MACKENZIE

Mission de Lettie Harbour ¹.

3 janvier 1929.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je vous écris maintenant sans bien savoir quand vous recevrez cette lettre, car, par ici, il n'y a absolument aucun service postal organisé ; mais au moins vous saurez qu'à l'occasion de la nouvelle année, j'ai pensé à vous et prié pour vous. Veuillez donc recevoir l'assurance de mes meilleurs vœux pour l'année 1929.

Vous vous demandez, peut-être, ce que je fais à Lettie Harbour avec mes compagnons. Je vous avoue que c'est bien contre notre gré que nous avons débarqué là ; mais nous avons fait contre mauvaise fortune bon cœur, et nous y avons bâti une maison que nous voulions construire à 800 kilomètres environ vers l'est, — et, après quatre mois d'expérience, nous devons reconnaître que le doigt de DIEU est là manifestement.

Nous avons quitté l'île de Herschell, le 10 août dernier, à destination de la Rivière au Cuivre (Coppermine sur les cartes). Monseigneur nous avait acheté un *schooner* de belle apparence, déjà usagé, mais qu'on nous garantissait être bon. Nous avons une charge assez considérable ; car, outre huit tonnes de charbon, nous emportons le matériel de construction pour une maison et un hangar, et des provisions pour trois hommes et pour un peu plus d'un an ; le tout montait à environ 35 tonnes.

L'équipage se composait de six hommes : le capitaine, le seul vrai marin de la bande, lequel était un

(1) Lettre du Révérend Père Pierre FALLAIZE, adressée au Révérend Père Isidore BELLE.

Suédois, — le mécanicien, un Anglais, si peu marin que le mal de mer le prit en embarquant et ne le quitta qu'au débarcadère (il ne nous fut d'aucun service), — un Indien, de la tribu des Loucheux, qui nous fut fort utile, — et nous trois, le Père BINAMÉ, qui se dévoua au moteur, le Frère BECKSCHAEFFER, qui fut notre cuisinier, et moi, qui m'occupai, avec le capitaine et l'Indien, du gouvernail, des voiles et du pont.

Nous devons faire environ 1.500 ou 1.600 kilomètres sur la Mer Arctique pour atteindre notre but ; nous en avons fait à peu près la moitié ; mais nous avons débarqué sains et saufs et sans avoir rien perdu.

Notre navigation n'a pas été favorisée. Le premier jour fut à peu près bon : nous pûmes nous servir des voiles par intervalles. Le lendemain, le vent nous fut contraire ; le moteur fonctionna toute la journée, mais nous pûmes tout juste nous maintenir contre le vent en pleine mer sans bouger. Vers le soir, les choses se gâtèrent considérablement : le câble d'acier de notre gouvernail, neuf pourtant, se rompit, et le vent nous emporta au large, durant quelque temps, à assez belle allure. Le capitaine mobilisa sur le pont ceux qui n'avaient pas le mal de mer — nous étions trois, — et nous jetâmes l'ancre au milieu des paquets de mer, qui nous arrosaient copieusement. Nous remplaçâmes le câble d'acier par une corde et nous attendîmes sur place la fin de la tempête. Un d'entre nous prit le quart pour prévenir, si possible, l'arrivée des *icebergs* dans le brouillard, et les autres prirent un repos mérité. Le lendemain, nous reprîmes notre course sans accident notable. Cependant notre bateau devenait dangereux ; les lames avaient rouvert des fissures à la coque et bientôt nous fûmes obligés de pomper presque sans interruption. Le Frère essaya bien de recalfater par l'intérieur ; mais la poussée extérieure de l'eau rendait le travail inutile.

Quand nous fûmes assez fatigués et que nous vîmes nos pompes usées, nous cherchâmes un abri là où nous nous trouvons maintenant. Il s'est trouvé que nous sommes venus dans un port de première valeur dans ces

régions. Nous y sommes arrivés avec une tempête commençante, qui a duré plusieurs jours et qui passe pour avoir été la plus violente subie depuis vingt ans. Au fait, nous avons appris depuis que bon nombre de bateaux ont été coulés dans les lieux mêmes où ils s'étaient réfugiés et que beaucoup de maisons ont été emportées.

Nous arrivâmes à Lettie Harbour le 15 août et nous assistâmes à cette tempête en toute sécurité ; il nous fut seulement impossible de débarquer pendant deux jours.

La tempête calmée, nous fîmes le déchargement avec rapidité ; et, le 19 août, notre bateau reprit la mer, nos hommes engagés à l'île de Herschell se chargeant de l'y ramener, — ce qu'ils firent d'ailleurs avec succès, nous l'avons appris dans la suite.

Quant à nous, laissés à nous-mêmes dans ce soin perdu de la côte Arctique, nous avons dû y faire d'abord assez triste mine. Puis, à mesure que nous avons pris contact avec les choses et les gens, nous en sommes arrivés à former de grands espoirs et à remercier le bon DIEU de nous avoir menés ici contre notre gré.

Nous sommes au centre d'une population d'une centaine d'âmes, éparpillées sur un cap relativement petit et dans les baies avoisinantes. La majorité est protestante ou païenne, à teinture protestante. Un peu défiante au début, mais correcte envers nous, elle est devenue par la suite fort sympathique.

Le premier dimanche, à notre grande surprise, ils vinrent tous nous demander l'heure du service. Hélas ! nous eûmes le regret de leur dire que, ne comptant pas sur eux, nous avions déjà dit nos Messes ; mais nous promîmes de les avertir désormais.

Depuis, chaque fois que le temps le permet et même quelquefois malgré le mauvais temps, ils se font un devoir de venir à nos offices ; et, dernièrement, pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, malgré la nuit arctique, 87 d'entre eux sont venus de différentes directions et sont restés près de nous pendant plus de quinze jours.

Nous avons retrouvé parmi eux quelques catholiques, dont notre arrivée a relevé le courage, — en particulier, un magnifique chrétien baptisé par les RR. PP. Jésuites de l'Alaska et qui a été, dans la région, un vrai confesseur de la Foi catholique depuis une quinzaine d'années. Il a supporté des persécutions, de grandes misères physiques, des deuils et des épreuves familiales avec le plus grand courage. Et il a su se faire respecter de tous.

Je l'avais entrevu il y a deux ans au cours d'un voyage d'exploration de cette partie de la côte. Sa femme était alors malade et lui-même à moitié aveugle. Il voulait, disait-il, la transporter durant l'hiver à l'hôpital catholique d'Aklavik. Mais l'état de la femme empira et il ne put la transporter ; alors, il l'instruisit lui-même et lui administra le saint baptême.

Il a été notre hôte durant les fêtes de Noël et nous avons pu constater à loisir sa foi éclairée et inébranlable. Il nous disait une fois en riant, mais avec conviction :

— « Je suis bien pauvre, mais si quelqu'un me promettait mille dollars pour renoncer à l'Eglise, je lui dirais de garder ses mille dollars... »

Nous avons terminé le Jour de l'An par trois baptêmes d'enfants et la régularisation d'un mariage.

Le lendemain, nos gens ont commencé à s'en aller vers leurs terrains de chasse, mais à peu près tous ont promis de revenir...

Depuis notre arrivée ici, notre temps a été surtout pris par les travaux manuels : il nous fallait construire et pourvoir à notre approvisionnement en poisson.

Pour les constructions, nous avons apporté avec nous le matériel nécessaire. Le lendemain même de notre arrivée, nous commençâmes un hangar pour mettre nos provisions à l'abri.

Sous la direction expérimentée du bon Frère BECKS-CHAEFFER, la carcasse du hangar fut vite montée, des murs de planche cloués, le plancher posé et le toit couvert provisoirement d'une voile de bateau ; et, dès le 22 août au soir, toutes nos provisions étaient en sûreté dans le nouveau hangar, lequel mesure 20 pieds sur 10.

La chanson des marteaux était commencée ; elle n'était pas près de finir. Dès le 23 août, nous nous occupâmes de la fondation de la maison ; nous étions pressés de faire l'essentiel avant la mauvaise saison, car, dans ce pays où il neige et gèle tous les mois de l'année, l'hiver vient vite.

Le 2 septembre, notre maison de 30 pieds sur 16 était loin d'être terminée, mais elle était déjà à peu près fermée et nous logions dedans. Une bonne douzaine d'Esquimaux vinrent à la première Messe que nous chantâmes ce jour-là dans notre nouvelle Mission.

Le dimanche suivant, l'extérieur et les principales divisions intérieures étaient pratiquement terminés ; et nous eûmes une notable augmentation dans l'assistance à la Messe.

Laissant au bon Frère le soin de terminer tranquillement les travaux de la maison, le P. BINAMÉ et moi, nous nous mîmes en devoir de ravitailler la Mission en bois de chauffage et en poisson. Jusqu'alors, nous avons fait tous nos travaux tout seuls ; mais, pour le bois et le poisson, nous nous associâmes avec une famille esquimaude, qui s'est montrée depuis fort intéressante et sympathique.

Tout autour de nous, c'est le désert absolu ; pas le moindre arbre ou arbrisseau n'y pousse ; mais on nous disait que, dans les baies avoisinantes, on trouve des épaves en quantité, — débris de bateaux, arbres charriés par les rivières et les vents à des dizaines de mille kilomètres peut-être de leurs terres d'origine. Au fait, les indigènes en ramassent tant qu'ils peuvent, durant la belle saison.

La famille esquimaude à laquelle nous nous associâmes possède un *schooner*. Nous allâmes ensemble à la recherche du bois de grève, comme on l'appelle. Nous fûmes assez heureux pour en trouver en peu de temps une bonne charge, qui nous aidera bien, lorsque notre provision de charbon va baisser.

Le 15 septembre, nous partîmes de nouveau avec cette famille, en quête d'un lac poissonneux. Nous

traversâmes d'abord en bateau la baie qui nous sépare de leur maison, quinze milles environ ; puis, en compagnie d'un de leurs garçons, nous fîmes une expédition qui vous paraîtrait peu banale, mais qui est très ordinaire par ici. Nous transformâmes nos chiens en bêtes de somme pour porter sur leur dos nos filets, nos cartouches, nos provisions ; et nous-mêmes, ficelant sur nos épaules nos couvertures, nos carabines et une chapelle portative, nous prîmes la route du désert, marchant par monts et par vaux, parmi les roches, sur le sable, dans l'eau.

Nous fîmes ainsi peut-être dix-huit kilomètres, avant d'arriver au fameux lac qu'on nous disait poissonneux. Poissonneux, il l'est, en effet ; mais, au début, nous fûmes bien déçus. A peine arrivés, nous dressons notre tente et tendons deux rets, un pour nous et l'autre pour l'Esquimau. Le lendemain, première visite : une dizaine de poissons dans le rets de l'Esquimau, un seul dans le nôtre. Nous en essayons d'autres : résultat à peu près analogue ; les mailles de nos rets étaient trop grandes. Nous ne prenions pas même assez de poissons pour nourrir nos chiens.

Nous essayâmes un autre petit lac, où nous avons vu des saumons, mais où personne, apparemment, n'avait pêché depuis la création. Là, nous prîmes bien quelques poissons avant la glace, mais assez peu cependant pour que notre Esquimau dénonçât le contrat d'association. Cela s'annonçait donc assez mal pour nous ; pas d'avance, et les lacs étaient déjà gelés.

Alors, selon l'habitude du Vicariat, nous remîmes nos intérêts entre les mains de Saint Joseph, le pourvoyeur officiel et quelquefois miraculeux de nos missions. Le bon Père BINAMÉ, qui, depuis quelque temps, pêchait seul (j'étais retourné à la maison, pour achever avec le Frère les travaux intérieurs), repartit sans enthousiasme vers son lac. Et voilà qu'à la première visite, sous les yeux mêmes de l'Esquimau ébahi, il prend 22 gros saumons.

Du coup, l'ardeur se rallume. Nouvelle visite le lendemain : nouvelle capture abondante. Le Père revient

à la course nous apporter des nouvelles et du poisson, repart sans s'arrêter, tend de nouveau les rêts, les visite sans relâche et bâtit une maison de glace pour abriter ses richesses.

Pendant ce temps, nos anciens associés, un peu désemparés et peut-être envieux, se remuent aussi, essaient tous les petits lacs autour du nôtre et, finalement, se décident à tendre leurs filets près des nôtres.

De pauvres que nous étions, nous sommes devenus les plus riches ; et cela nous a beaucoup servi, lorsque les Esquimaux sont venus, à Noël. Le Père BINAMÉ s'est dévoué sans mesure pour nous procurer cette richesse ; il ne nous dit pas et ne peut pas nous dire, cependant, tout ce qu'il a enduré de misère pour cela ; aussi bien n'attend-il pas sa récompense de nous, mais de Celui qui voit tout...

Nos santés sont assez bonnes et nous désirons continuer notre œuvre, si nous avons l'approbation et les secours de nos Supérieurs majeurs.


Cependant, mes yeux déclinent ; je suis atteint d'ophtalmie crépusculaire. C'est un des points les plus importants à considérer dans les obédiences futures pour les régions arctiques : les yeux. La nuit et le crépuscule arctiques qui se prolongent ici plus de deux mois agissent défavorablement sur les yeux. Les *gens à lunettes* sont fort malheureux ici en toute saison ; et nous sommes trois Missionnaires ici..., tous portant lunettes.

Je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien présenter l'hommage de nos vœux à Monseigneur le Supérieur Général et à l'Administration Générale tout entière.

Veillez croire, mon Révérend Père, à mon affectueux et respectueux souvenir.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Pierre FALLAIZE, O. M. I.



PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Mission Saint-Joseph, Southampton Island.

8 août 1928.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Ma nouvelle fonction de Directeur de Mission m'impose un agréable devoir : celui de causer un peu avec vous de la petite portion de la Vigne du Seigneur que possède la Congrégation chez les Esquimaux de l'Île de Southampton.

Le R. P. Eugène FAFARD et moi avons passé une bonne année ; mais nous avons bien hâte d'avoir des nouvelles de notre chère Famille religieuse, surtout de la visite de notre Révérendissime Père au Canada.

En attendant, voici en peu de mots notre situation ici, à Saint-Joseph de Southampton.

Les habitants de l'île, au nombre de cent cinquante, sont divisés en deux sections à peu près égales : une moitié, les Okkamuts, se compose de gens venant de la terre de Baffin, tandis que les autres sont des gens venant surtout de Chesterfield. Ces derniers seuls donnent des espérances pour un avenir assez rapproché. Les premiers ont tous été baptisés par les ministres protestants. L'automne dernier, une église anglicane a été bâtie tout près de la nôtre, et un ministre est attendu par le prochain bateau.

Depuis mon arrivée, je me suis appliqué à bien former la famille baptisée par Mgr CHARLEBOIS, à Chesterfield, afin d'atteindre par elle les autres plus facilement et efficacement.

Un baptême d'adulte, en danger de mort — mort en effet trois mois après, — et six baptêmes d'enfants, voilà le bilan des nouveaux baptisés pour l'année 1927-1928.

A trois reprises, j'ai fait le catéchisme d'une manière suivie ; mais les enfants étaient à peu près les seuls à y assister ; les adultes y venaient rarement. Le baptême n'a pas encore beaucoup d'attraits pour eux. Ils le désirent cependant ; mais ce qui leur coûte, c'est de se faire instruire.

Les travaux manuels, cette année, nous ont passablement occupés, surtout avant les grands froids et au printemps. Faute de bois, le Père DUPLAIN et le Frère PRIME GIRARD n'avaient pu terminer la maison. Sous ce rapport, nous avons eu une chance exceptionnelle ; car, sans qu'il y eût de commande de notre part, nous avons eu le bois voulu, venu à destination de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Malgré notre peu d'expérience comme charpentiers-menuisiers, nous nous sommes assez bien tirés d'affaire.

Nous avons fait quelques voyages durant l'hiver, pour aller au secours de malades qui nous appelaient. Car nous sommes médecins des corps aussi bien que des âmes ; et cela nous attire beaucoup de sympathie ; surtout de la part des Esquimaux protestants. C'est peut-être le chemin par lequel le bon Dieu veut les faire venir au vrai bercail. Ils n'ont d'ailleurs manifesté jusqu'à présent aucun fanatisme ; ils sont au contraire très bien disposés à notre égard.

Le mois dernier, une enfant de 12 ans, fille de l'un de ces Esquimaux protestants, se blessa gravement au poignet. Elle perdit beaucoup de sang, — deux bassins, m'a-t-on rapporté. L'hémorragie finit par s'arrêter d'elle-même. Mais, trois ou quatre jours plus tard, sans cause apparente, la plaie se rouvrit ; et il fut impossible d'arrêter l'hémorragie. La pauvre enfant, déjà affaiblie par la première perte de sang, fut bien vite à bout de forces.

On décida alors de nous l'amener. C'était un trajet de deux ou trois heures en bateau à voile.

Quand je fus appelé auprès d'elle, au rivage, elle était plus morte que vive. A en juger par sa respiration, qui me sembla être le râle de la mort, je la crus à l'agonie.

Je lui fis, cependant, un pansement provisoire et donnai l'ordre de l'apporter à la Mission.

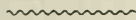
Chemin faisant, je promis à notre Vénéré Fondateur que si, dans trois jours, la blessée pouvait marcher, je ferais publier le fait comme une faveur obtenue par son intercession. De plus, je mis à l'oreille de l'enfant une relique (des cheveux) de notre premier Père.

Arrivé à la maison, j'examine à nouveau la plaie. Le sang est arrêté !... Mais la malade ne peut pas même lever la tête de son oreiller... Et, quelques heures après, elle demande du thé !

Le lendemain matin, elle est assez forte pour s'accouder sur sa couche et de là suivre les prières de la Messe. Et enfin dès l'après-midi de ce premier jour, elle marche !..

Grand merci et reconnaissance à notre Vénéré Père ! Puisse-t-il, de plus, amener sa petite protégée, avec sa famille, à embrasser la vraie Foi, en entrant dans la sainte Eglise !...

Arthur THIBERT, O. M. I.



La Mission Esquimaude de Southampton Island ¹.

15 juin 1929.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

C'est par le fameux *Nascopie* que m'est arrivée votre lettre, à Southampton, le 14 août 1928. Maintes fois, j'ai lu et relu ces bonnes pages, essayant même d'y lire entre les lignes. Et, pourtant, ce n'est qu'aujourd'hui que je vous reviens, par suite de l'impossibilité où se trouve le courrier de parcourir nos déserts de neige.

(1) Lettre du Révérend Père Eugène FAFARD, de la Mission Saint-Joseph, Southampton Island (Baie d'Hudson), au Révérend Père Guillaume CHARLEBOIS, Supérieur du Noviciat de Notre-Dame des Anges, Ville-La-Salle (Canada).

Imaginez que jusqu'à présent la neige a si peu fondu que les Esquimaux voyagent encore en traîne à chiens. Les lacs n'ont pas secoué leur épaisse couche de glace. Les oies, immigrant vers le nord pour la ponte, sont comme affolées de ne rien trouver qui les favorise.

Le printemps, que d'habitude juin nous amène, se fait donc longuement attendre cette année, et nous n'avons même pas encore songé à faire les sucres.

Si du moins la mer méchante ne nous séparait point du continent, nous coupant toute communication avec le monde civilisé ! Grâce au radio, nous avons pourtant reçu plusieurs messages de Monseigneur TURQUETIL, nous donnant des nouvelles de notre chère Famille religieuse.

A l'adresse de mes chers parents, j'ai rédigé un long *journal* — dont, je l'espère, on vous donnera connaissance. La Providence, toujours si bonne aux Missionnaires, semble avoir distribué sur notre chemin plus de sacrifices que l'an dernier ; mais en retour les consolations s'y sont trouvées plus abondantes.

L'automne dernier, une épidémie, parente de l'influenza, frappait les habitants de Southampton, faisant cinq victimes, dont quatre protestants *okkomiuts* et une de nos catéchumènes *aiviliks*. J'eus l'immense bonheur de baptiser, à l'article de la mort, une Indienne terrassée par la cruelle maladie.

Après une marche de quinze milles pour me rendre au camp des Okkomiuts, partis pour la chasse, ayant passé une nuit sans sommeil au milieu des pleurs et des gémissements des malades, voici qu'au matin une moribonde protestante tourne vers moi des yeux suppliants. Je m'approche ; elle saisit mon crucifix, le baise fiévreusement et va jusqu'à le mordre dans le transport de sa foi, murmurant :

— « JESUSE, JESUSE, *ika Jeniga* : JÉSUS, JÉSUS, aidez-moi ! »

Je l'exhorte à la résignation et à l'espérance. Elle répète avec moi un acte de contrition, y ajoutant un acte d'adhésion à la véritable Église, puis demande le

baptême. Déjà soumise au rite anglican, elle reçoit sous condition le sacrement régénérateur ; et, un instant après, elle rend son âme toute blanche entre les mains du DIEU des miséricordes. J'avais éprouvé, une fois de plus, la miraculeuse puissance de vos ferventes prières, mon bien-aimé Père, comme celles de votre sympathique communauté. Merci mille fois et que DIEU en soit glorifié !

Après mon départ, le mari de cette bienheureuse convertie, égaré par le mal qui le dévore, se lève au milieu de la nuit, sort de la tente avec son fusil et se tue à bout portant. Cette détonation éveille tout le monde. On se lève, on s'interroge, on accourt ; et l'on trouve le pauvre malheureux baignant dans son sang, le crâne troué par la balle meurtrière. Oui, malheureux, plus malheureux qu'un coupable peut-être, car les Esquimaux sont de bonne foi en croyant que qui-conque meurt noyé, dévoré par une bête ou frappé d'un coup de fusil, monte tout droit au ciel. Keurartok s'est suicidé. Son épouse venait d'entrer dans l'éternel bonheur. Sera-t-il, lui, condamné à l'éternel malheur ? Ah ! Seigneur, que vos voies sont impénétrables !

Depuis le miséricordieux incident de ce baptême, il s'est fait tout un mouvement chez les Protestants. Frappés plus cruellement que nos catéchumènes aiviliks, ils semblent reconnaître que la main de DIEU s'est appesantie sur eux et que c'est une invite à prendre rang parmi nos néophytes pour marcher dans l'unique sentier de la vraie Religion. Qu'elles font pitié, ces pauvres brebis sans pasteur, errant dans les voies du vice ! Kiedlapik, leur catéchiste, n'a plus d'emprise sur elles. On ne l'écoute plus. Mariés au cours de l'été, on se sépare au cours de l'hiver. Quoi d'étonnant, quand les ministres, ayant à peine mis pied à terre, baptisent et marient tous ceux qui se présentent, quitte à abandonner au plus tôt tout le troupeau, pour aller ailleurs se mettre à l'abri, en attendant l'autre mission. Les pauvres ouailles demeurent dans une profonde ignorance,

qui leur permet de violer les lois naturelles et divines les plus élémentaires.

Ainsi, au cours de l'hiver, un jeune homme de 20 ans faillit poignarder son père. Celui-ci commandant à son fils d'aller à la chasse au phoque, le garçon s'irrite, saisit son couteau à neige et se lance sur son père, qui s'enfuit. Le malheureux enfant le poursuit, le rejoint et le frappe. Le coup, toutefois, ne fut pas mortel. Serait-ce là un incident qui amènera des conversions ? C'est à la suite de faits divers de cette sorte que le catéchiste anglican, dégoûté de l'immoralité de ses néophytes, nous fit part de ses sentiments :

— « Nous sommes bien méchants, nous, les Okkomiuts », dit-il : « je crois que nous ne suivons pas bien JÉSUS. »

Alors, le Père THIBERT de lui expliquer que nous, Catholiques, si nous sommes meilleurs, c'est que nous sommes fortifiés par sept sacrements qui nous livrent, pour ainsi dire, JÉSUS tout entier. Il lui raconte l'origine du Protestantisme. Kiedlapik écoute avec avidité et approuve tout. Comme coup de grâce, le Père lui donne une médaille miraculeuse, qu'il accepte avec joie. Nous avons confiance que MARIE Immaculée saura toucher son cœur.

En novembre, mon compagnon se rendit à l'extrémité est de l'île pour faire le catéchisme aux Aiviliks. Cinq familles reçurent leur appel au baptême ; et le beau jour de Noël voyait le nombre de nos chrétiens s'augmenter d'autant. Tous sont demeurés très fervents. DIEU en soit loué !

En l'absence du cher Père THIBERT, je partage mon temps entre mes exercices de piété et la préparation de mes deux sermons du dimanche, que je prêche, l'un à 10 heures et l'autre à 3 heures. Le soir, au clair de la lune, une bonne excursion en patin sur le lac voisin me sert de distraction et prépare le sommeil. Il arrive que je me permette aussi quelques courses, en quête de l'innocente perdrix.

Au commencement de mars, accompagné de Pialak —

celui qui est rapide, — je visitai trois camps d'Aiviliks, pour faire le catéchisme préparatoire à la grande fête de Pâques. Je consacrai une semaine à la besogne dans chaque campement, donnant deux instructions par jour, — l'une après la Messe et l'autre après la prière du soir. Le dimanche voit se dérouler quatre offices, y compris le chemin de la Croix prêché qui les impressionne beaucoup. Quatre ou cinq fois pourtant, il m'a été impossible de dire la sainte Messe, le vin gelant dans l'*iglou*.

Nous avons apporté tout un bagage de provisions ; car on doit présumer que bon nombre sont dans la gêne, quand la chasse est mauvaise. La fréquence des poudreries avait empêché la course au gibier ; et je dus en effet partager mes victuailles avec ces pauvres gens et jusqu'à m'en priver pour eux. Comme un véritable Esquimau, j'ai été dans la nécessité de manger de la viande crue, de la peau de grosse baleine (*maktar*), du phoque, du morse et même des intestins gelés de ce dernier. C'est en pareilles circonstances que s'applique dans sa rigueur le conseil du divin Maître :

— « *Manducate quæ apponuntur vobis : Mangez ce que l'on vous servira.* »

De retour à la Mission, le 21 mars, je fus heureux d'y trouver mon compagnon catéchant les Esquimaux demeurés là. Vu la rareté des vivres, deux familles seulement vinrent prendre part à l'*Alleluia* pascal : la famille d'André, toute chrétienne, et celle de Nicolas, dont la femme fut baptisée ce jour même — de Mitkrosar devenant Monique, — avec un garçon de quatorze ans, nommé Louis. L'*Isti sunt agni novelli* de ces jours d'allégresse a retenti bien des fois sous l'invité de notre petit harmonium, durant l'octave joyeuse.

Au cours de l'été, nous attendons notre bien-aimé Père, Monseigneur TURQUETIL, qui, nous l'espérons, aura le bonheur de baptiser nombre de convertis, tous les Esquimaux tenant à être au poste pour l'arrivée du *Nascopie*. N'avons-nous pas raison d'être heureux et contents, malgré tous les sacrifices que le bon DIEU

nous demande ? Pour l'heure, nos Indiens voyagent encore en traîne à chiens, en suivant le bord de la mer, où la glace atteint de dix à quinze pieds d'épaisseur. C'est l'immense désert glacé, image de la froideur du paganisme et de la désolation de l'indifférence religieuse. Il n'y a que l'amour du Sacré-Cœur, fournaise ardente de charité, qui puisse fondre ces glaces affreuses, dont le spectacle nous étreint le cœur. C'est à cette intention que nous venons solliciter les prières de vos chers Novices, ces âmes pieuses, amies du bon DIEU, qui sauront obtenir de sa miséricorde des grâces de conversion nombreuses et durables parmi nos chers Esquimaux.

Je vous recommande tout particulièrement le vieux chef Argutimarik et sa femme, que l'orgueil aveugle et qui refusent de se faire instruire. En retour, je vous promets un souvenir constant au saint autel. Fasse le ciel que notre « gros bateau » vous apporte sans retard ce message encore tout chaud de la gratitude et de l'affection de votre petit Missionnaire, exilé pour le salut des Esquimaux !

Tout filialement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Eugène FAFARD, O. M. I.



VICARIAT DU NATAL

Mission d'Estcourt.

Lettre du R. P. Arthur Van der Lanen.

Estcourt, 14 mai 1927.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Puisqu'une assez longue lettre de moi a été publiée l'année dernière dans les Missions (1), je puis, dans celle-ci, me dispenser de bien des détails. Je voudrais vous parler aujourd'hui de ce qu'on pourrait appeler « un rat de ville », en attendant que je puisse vous renseigner sur « un rat des champs » qui est en préparation.

Comme vous le savez, nous avons au Natal deux espèces de Missions pour les Noirs : les Missions de ville et les Missions de campagne. C'est d'une Mission de ville et spécialement de celle d'Estcourt que je veux vous entretenir.

Vous avez vu ce qui existait à Estcourt lors de votre visite en Afrique, en 1922. Je suis heureux de pouvoir vous dire qu'un changement radical s'est opéré.

L'agglomération d'une vingtaine de huttes, où habitaient autant de familles de nos Noirs, ayant été condamnée par le gouvernement, en vertu d'une nouvelle loi sur la résidence des Indigènes en ville, on en a profité pour vendre la Mission et la reconstituer ailleurs. C'est chose faite, et la nouvelle Mission commence à marcher comme il faut.

Nous avons maintenant, à un mille d'Estcourt, un

(1) *Missions* 1925, p. 303.

terrain de quatre acres et demi, c'est-à-dire à peu près deux hectares. Ce n'étaient que broussailles et buissons, et de plus très en pente. Un blanc me demanda un jour quel était le fou qui était en train de bâtir en un pareil endroit. Vous savez que la même objection a été faite lors de l'acquisition des terrains d'Estcourt et de Ladysmith. Sans nous laisser décourager, nous avons commencé par niveler, et maintenant tout le monde s'accorde à dire que c'est le plus beau site d'Estcourt. On y a en effet une vue splendide qui s'étend sur une contrée ondulée, jusqu'aux montagnes du Drakensberg. Le nivellement seul a coûté 20 livres et n'est pas encore terminé. On a fait des terrasses et, plus tard, on plantera des arbres.

Sur le sommet, on a bâti une chapelle-école de 83 pieds sur 30, en briques d'Estcourt. Le bâtiment comprend d'abord une grande salle divisée en deux : un côté sert de chapelle permanente, l'autre d'école. Le tout mesure intérieurement 68 pieds sur 28 et demi. Il y a en plus, du côté nord, un petit sanctuaire et une sacristie, et, du côté sud, une plate-forme, qui sert de jubé aux grands jours. Alors, les grandes ailes de la cloison s'ouvrent et l'église peut contenir 500 Noirs. De fait, on y a déjà placé ce nombre et les assistants y étaient assez à l'aise.

La raison de ce plan est qu'aux dimanches ordinaires, la partie chapelle est assez grande pour contenir l'assistance habituelle. Mais, à Noël, à Pâques et à la Fête-Dieu, quand les centres éloignés envoient leurs délégations, il faut bien deux fois plus d'espace. Cette combinaison, vous le comprenez, nous permet d'utiliser en temps ordinaire une partie comme école.

La plate-forme est le rêve pour nos Indigènes. Aux jours de fermeture de l'école et aux fêtes, on pourra y donner des concerts. La chorale s'y installe et, si l'on n'a pas de chorale, les meilleurs chantres y prennent place pour diriger les chants communs. Il est clair qu'ils sont fiers d'être choisis parmi les élus et cela les encourage beaucoup à apprendre à bien chanter.

J'oubliais de dire que, tout près de ce qu'on peut appeler

la scène, se trouve une chambre pour les Sœurs qui veulent bien faire l'école à la nouvelle Mission. Elles ont maintenant une voiture et, tous les jours, on les voit s'acheminer à deux vers un travail qu'elles ont d'ailleurs entrepris avec enthousiasme.

Sur le terrain actuel résident seulement trois familles. Plus tard, nous en aurons cinq, ce qui est le nombre fixé par la loi en préparation. Pour le moment, il y a le catéchiste, l'instituteur et un maçon au service de la Mission. On est en train de leur édifier de jolis petits cottages, en pierres qu'on trouve sur le terrain.

Mais notre ambition, bien légitime, n'est-ce pas ? est d'ouvrir un petit pensionnat pour les noirs. Notre district étant très étendu et nos gens très éparpillés, nous ne pouvons avoir des écoles partout pour satisfaire tout le monde. Dans les centres principaux se trouve une école primaire. Ceux qui voudront apprendre davantage viendront à Estcourt, au moins aussi longtemps que nous n'aurons pas une autre grande Mission avec pensionnat dans le district. De plus, ceux qui se trouveront toujours trop loin des écoles auront la ressource de se faire instruire ici.

Outre les bâtiments nécessaires, qui coûteront au moins 250 livres (la chapelle-école, terrain et ameublement compris, en a coûté mille), il faut compter que l'entretien du pensionnat coûtera environ cent livres par an. Si l'on ne peut encore avoir des Sœurs en permanence, nous y mettrons une indigène modèle, qui sera payée par les honoraires scolaires des enfants. Elle surveillera pour commencer la petite bande d'une vingtaine sur laquelle on peut raisonnablement compter. Il faudra un ou deux sacs de maïs par mois, disons 15 par an, presque autant de pommes de terre, des fèves, du thé, du sucre et du sel. On peut espérer que la ville nous aidera d'une allocation de 50 livres par an.

Il s'agit maintenant de faire quelque chose de pareil, sur une bien moindre échelle évidemment, dans les trois ou quatre autres villes du district. C'est déjà un fait quasi accompli à Weenen, où nous avons une bâtisse tout à fait

convenable, en pierres et en briques, sur un terrain de deux acres. Cette construction sert de chapelle le dimanche ; en semaine, on y fait l'école, qui compte une quarantaine d'enfants des environs.

Les Missions une fois consolidées dans les villes, il faut de là desservir les environs. C'est le système adopté au Natal.

Mais, comme on est toujours un peu ambitieux, on voudrait préparer les Missions de campagne proprement dites. Il faudrait se trouver près des « locations », ces grands réservoirs d'âmes. Pas dans les locations puisque les noirs sont trop avares de leur terrain, et qu'il faut estimer les besoins d'une mission à 200 ou 300 acres, pour qu'elle puisse vivre d'elle-même. Le terrain doit donc être acheté à proximité, ce qui représente un capital de mille livres chaque fois. Sur cet emplacement, il faut une maison pour le père, un couvent pour les Sœurs, une église, une école, des dortoirs, des réfectoires, des étables, des bêtes, des outils...

Laissons les rêves : aussi bien, ne peut-on rien commencer lorsqu'on n'a pas le nerf de la guerre...

Après vingt ans d'existence, Estcourt compte 2.000 baptisés en vie, dispersés sur un territoire de 92 kilomètres sur 74. On a semé la parole de Dieu à pleines mains ; les conversions ont suivi, un peu partout. Le difficile, c'est d'instruire tout ce monde : on a commencé par les vieilles, puis on a formé les jeunes filles. Mais ce monde-là se marie et se disperse. La nouvelle génération apparaît, et si l'on veut qu'elle soit bien instruite et prémunie contre les dangers qui la menacent, il faut plus qu'une visite du prêtre tous les mois ou tous les deux mois. Maintenant que le travail extensif est accompli, il faudrait du travail intensif, lequel ne peut se réaliser qu'avec la fondation de nouvelles Missions.

Pour cela il faut des ressources, beaucoup de ressources, et des hommes. Le terrain est prêt. L'Eglise a ici des bases sûres et solides. L'atmosphère, très chargée de *bigotisme* (comme on dit par ici) a été changée en une atmosphère d'estime, qui semble fournir une garantie de vitalité

durable, en un pays où la majorité est protestante. Les œuvres se sont développés d'une manière surprenante. Il y a peu de villes au Sud-Afrique où les sectes ne nous envient pas, comme au Natal, nos œuvres catholiques, nos écoles surtout. Peu de Vicariats sont aussi capables de montrer une telle efflorescence.

Si l'on vient à notre secours, nous pourrons pourvoir tout d'abord aux convertis, qui nous préoccupent avant tout, dans les villes et leurs environs ; nous pourrons ensuite nous organiser dans les centres secondaires et enfin fonder un peu partout des Missions qui seront la gloire de notre chère Famille religieuse.

Arthur VAN DER LANEN, *O. M. I.*



VARIÉTÉS

Les conférences du R. P. Lelièvre, à Rome.

Le R. P. Victor LELIÈVRE, pour se reposer de ses retraites canadiennes et de ses prédications en Québec et Gaspésie, est venu demander à la vieille Europe un changement d'air devenu nécessaire, presque urgent.

Mais comment le Père des ouvriers, l'apôtre de l'Évangile va-t-il se reposer ? A peine arrivé en France, on le voit, on l'entend partout. Il est à Rennes, où il parle aux jeunes ouvriers ; un congrès se donne quelque part : il y est, il y parle ; entre temps, il enflamme les Novices de Berder, les Scolastiques de Liège et de Sion, sans oublier les Junioristes au passage, partout où il peut en trouver... Il passe à Paris et ne peut s'empêcher de s'intéresser au ministère de la fameuse « banlieue rouge » : un soir, il y va et donne une conférence dans un garage rempli de ces braves gens.

Il vient à Rome. Les Scolastiques, prévenus depuis longtemps de son passage éventuel et sachant qu'il faisait des conférences en France, l'attendaient avec anxiété : ceux qui le connaissaient (les FF. Canadiens) en parlaient aux autres et les autres devenaient à leur tour désireux de le connaître et de l'entendre.

Leurs espérances, disons-le pour être tout de suite dans la note juste, ne furent pas déçues, mais dépassées. Le séjour du Père LELIÈVRE à Rome fut prolongé par une recrudescence de son mal : tout en déplorant les souffrances de l'apôtre, nous n'avons pu nous empêcher de nous réjouir d'une circonstance qui nous conservait plus longtemps sa présence, sa parole, ses conseils.

Il nous a donné de nombreuses conférences sur l'œuvre du Sacré-Cœur à Québec, sur les retraites fermées, sur la manière de prêcher l'Évangile, de parler aux ouvriers, d'organiser des comités d'action et d'apostolat, etc., bref, tout un cours de Pastorale, et quel cours !

Ce qui nous a plu chez le Père LELIÈVRE, c'est, au fond de tout, son esprit surnaturel, qui se traduit chez lui par trois caractéristiques sûres : le goût enthousiaste de l'Évangile, l'amour des pauvres et des petits, le sens de l'obéissance religieuse. A ces signes-là, il n'y a pas moyen de se tromper : *digitus Dei est hic*. Cela seul suffit pour expliquer l'incroyable succès de l'œuvre des ouvriers dans Québec. Il aime à répéter à son sujet *l'infirma mundi elegit Deus* : et nous pensons qu'il a parfaitement raison. Le petit missionnaire d'Angers devenu vicaire à Saint-Sauveur doit tout à la protection divine qui a mis sur son action un sceau indélébile et triomphant : il a obéi (et avec quels accents il nous a prêché l'efficacité de l'obéissance !), il a compris et imité la prédilection du Christ pour les humbles (rappelons-nous l'histoire typique de la « direction » aux dames du monde), il a et communie un véritable culte pour le saint Évangile.

Les Scolastiques de Rome ont apprécié et goûté surtout cela : on peut bien le dire maintenant, si le Père LELIÈVRE n'avait pas été avant tout le prêtre et l'Oblat qui se penche sur les pauvres avec une âme formée directement par de longues méditations de la bonté évangélique et par une forte conviction de la nécessité prééminente de l'obéissance religieuse, il ne nous aurait certainement pas « enlevés » à sa suite ; il nous aurait plu, il nous aurait amusés, il aurait allumé chez nous un feu de paille, mais de tout cela il ne serait presque rien resté, lui parti. Au contraire, nous pouvons dire qu'il a laissé des traces profondes de son passage, quelque chose qui équivaut à une retraite décisive.

Dès lors, tout le reste devait prendre : ses conseils si précieux sur la bonté qu'il faut avoir pour les âmes, au confessionnal particulièrement ; ses suggestions, avec traits à l'appui, sur l'efficacité de la patience, sur la force

du bon accueil, sur le dévouement inlassable pour les pécheurs ; son insistance sur la nécessité de ne faire jamais acception de personnes et de se montrer plus aimable encore pour les hommes, pour les pauvres, pour les « mal habillés » ; ses leçons savoureuses et inoubliables sur la simplicité du ton et des paroles en chaire, en évitant, bien entendu, la vulgarité qui choque et qui éloigne ; tout l'ensemble de ses avis sur la façon de mener les retraites, et en général d'aller au peuple... que de choses nous restent, qui seront pour nous plus tard (« demain ou après-demain », comme il aimait à répéter) des indications d'un inestimable prix !

Nous ne pourrions pas prétendre que nous avons été insensibles aux autres qualités des conférences du R. Père LELIÈVRE : l'accent du terroir canadien avait pour plusieurs le charme de la patrie absente et pour tous celui d'un attrait pittoresque ; la verve, la bonne humeur, l'optimisme de bon aloi, l'abondance des traits choisis avec à-propos et racontés avec entrain, le sourire communicatif et surtout la charité modeste qui relevait, soulignait et grossissait peut-être avec plaisir les mérites de ses collaborateurs aux dépens des siens propres, tout cela nous a conquis... et nous le resterons.

Que dire maintenant du bien que le Père nous a fait en particulier ? Bien volontiers, on nous avait permis d'aller le trouver dans sa chambre, pour recevoir des avis, des conseils, des directions. Et nous en avons profité. C'est là surtout que s'est parachevée l'espèce de retraite que nous a valu son séjour à Rome. C'est là que se décida la composition et que se sont élaborés les plans de ses sermons évangéliques, tout bourrés de textes avec références à l'ouvrage préféré du Père : *Les Quatre Evangiles en un seul*, du chanoine Wéber, édition française et édition latine. Ce travail reste entre nos mains et nous nous promettons bien de l'utiliser plus tard.

Certes, il n'entre pas dans nos projets d'imiter servilement le Père LELIÈVRE : il est inimitable. Mais, si nous pouvons retenir de lui que, pour parler aux pauvres le langage qui leur convient, il faut que nous allions à

l'Évangile, que nous le méditons, que nous le vivons d'abord intensément nous-mêmes et que nous le donnons ensuite aux âmes, simplement, affectueusement, avec l'enthousiasme de la conviction et de la sainteté, nous pouvons dire qu'il n'a pas perdu son temps parmi nous.

Ce faisant, nous n'oublierons pas non plus qu'une des préoccupations principales de l'apôtre doit être de se perpétuer lui-même dans des cœurs ardents et purs, que nous amènerons doucement au Maître pour être marqués par lui du même caractère sacerdotal et apostolique : quelle joie ce sera pour le Cœur de Jésus, pour le nôtre et aussi pour celui de l'apôtre du Sacré-Cœur de Québec, que ces phalanges d'Oblats gagnés ainsi au ministère fécond de notre Famille : *Evangelizare pauperibus misit me !*

A. P.

Jubilé du Révérend Père Coccola.

Le 17 novembre 1929 était un jour de fête et de joie pour notre cher Vicariat. Pensez donc ! nous qui sommes un peu « les soldats inconnus de la Grande Armée des Oblats », nous avons une inévitable occasion de sortir cette fois de notre trop humble silence et de chanter fièrement à tous les échos la gloire et les vertus apostoliques d'un de nos chers Vétérans, le R. P. COCCOLA.

Ce jour-là, notre cher Père Nicolas COCCOLA célébrait le Jubilé d'Or de sa profession religieuse. Cinquante ans Oblat de Marie Immaculée ; cinquante ans au service des âmes les plus abandonnées ; cinquante ans d'un sublime héroïsme qui n'eut pour témoins, la plupart du temps, que les neiges et les glaciers de nos montagnes, que les rivières aux mille rapides dangereux et les centaines de « pauvres Indiens » qui le vénèrent tous comme un véritable Père.

Comme il est tout naturel, cette fête Jubilaire commença en notre église-cathédrale de Prince Rupert. Le

dimanche 17 novembre, à 10 heures et demie, notre cher Vétéran accepta de chanter la grand'Messe paroissiale. Alerté et heureux, il gravit les degrés de l'autel, entouré d'une dizaine d'Oblats et sous le regard d'une foule compacte de catholiques et d'amis qui étaient venus chanter à leur façon la gloire du Jubilaire.

Le célébrant avait pour diacre le R. P. Godfrey EICHELSBACHER et pour sous-diacre le R. P. Joseph ALLARD. Le R. P. JOHN HAMMOND. remplissait les fonctions de Maître de cérémonies, assisté par les RR. PP. Marcel CHARTIEZ et LÉON OUELLETTE.

Sa Grandeur Mgr BUNOZ, notre vénéré Vicaire Apostolique, assistait au trône, entouré des RR. PP. Charles WOLF et Emile LERAY.

Après le chant de l'Évangile, Sa Grandeur expliqua aux fidèles, en des termes les plus délicats et les mieux choisis, le véritable sens et la raison d'être de la fête... et d'une voix émue il lut au Jubilaire un télégramme de Sa Sainteté PIE XI, lui adressant ses meilleurs vœux et lui envoyant pour cette heureuse occasion la bénédiction apostolique.

Monseigneur reprit place au trône, pour donner la parole au R. P. William GRANT, provincial de la province anglaise du Canada, qui avait généreusement accepté d'entreprendre un long voyage pour venir rehausser notre fête de famille par l'honneur de sa présence et le secours de sa précieuse éloquence... En des accents vraiment apostoliques, il chanta le héros du jour, le comparant au grand Napoléon...

« Comme Napoléon, dit l'orateur s'adressant au Père COCCOLA, vous avez eu la Corse pour berceau. Comme lui, vous avez rêvé d'être un jour un conquérant... : lui, un conquérant du monde..., vous, un conquérant des âmes ; lui est tombé par son ambition, sa soif de gloire..., vous, vénéré Jubilaire, vous êtes devenu un héros par votre abnégation et votre humilité ; lui... avait acquis une couronne bien éphémère..., vous, vous avez acquis une couronne qui sera immortelle... »

A l'issue du sermon, la chorale paroissiale exécuta

parfaitement des chants, choisis et préparés pour la circonstance, et le saint Sacrifice s'acheva dans ce recueillement et cette dévotion qui semblent absolument réservés aux plus grands jours de fête.

La fête jubilaire avait commencé à l'église, elle devait se continuer le lendemain par un « grandissime » banquet, servi et donné par les Chevaliers de Colomb. Ce banquet, sous la présidence de notre vénéré Vicaire Apostolique, réunissait autour du Jubilaire plus d'une centaine de joyeux convives. M. le Maire de la ville de Prince Rupert, M. le Député de la Province et plusieurs notables du pays avaient tenu à partager notre joie et avaient voulu montrer par leur présence l'estime qu'ils avaient tous pour notre glorieux vétéran. Ce fut une attaque générale sur tout le front de la longue table et « comme qui dirait... un duel d'artillerie oratoire entre les lanceurs d'obus pleins d'éloges bien mérités et l'humble Jubilaire, qui essaye, à chaque instant, de déclencher des tirs de barrage ».

Quoi qu'il en fût, notre cher Père COCCOLA réussit à avoir le dernier mot... « Je suis débordé de louanges, d'éloges de toute sorte, répondit-il ; naturellement, en un jour comme celui-ci, on ne montre qu'un côté de la question. J'accepte tous vos compliments de bon cœur... les vieux comme les jeunes ont quelquefois besoin d'encouragement. Si j'ai pu acquérir quelques mérites dans mes cinquante années de vie de missionnaire, ces mérites doivent revenir en grande partie à la chère Congrégation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis cinquante ans. »

Un tonnerre d'applaudissements souligna les paroles de notre Jubilaire. Tous les invités se lèvent, on entonne l'hymne national, et tout le monde se retire, mais non sans avoir individuellement souhaité au grand missionnaire de l'Extrême Nord un futur Jubilé de diamant. *Ad multos Annos...*

Emile LERAY, O. M. I.



Le R. P. Laurent Le Goff, O. M. I.,
pendant la rébellion de 1885 ¹.

Voici quelques notes recueillies de la bouche du R. P. LEGOFF, et qui ajoutent au récit de Caméron (the war Trail of bear), récit qui, du reste, au témoignage du R. P. LEGOFF, est véridique. Le R. P. LEGOFF avait connu M. Cameron et il était d'opinion à priori qu'un tel homme ne pouvait dire que la vérité.

Le R. P. L. LEGOFF, qui résidait à la mission catholique du Lac Froid, mission située au sud du Lac de ce nom, au bord de la réserve des Chipwayans, avait promis au R. P. FAFARD de se trouver avec lui au Lac-la-Grenouille le Jeudi saint, 2 avril ; le R. P. MARCHAND devait s'y trouver aussi. Mais les Indiens, probablement plus au courant que le Père de la situation du Lac-la-Grenouille, insistèrent pour retarder son départ, mettant en avant un motif que le R. P. LEGOFF ne pouvait négliger : leur désir de se confesser et d'avoir la messe le Jeudi saint et le jour de Pâques.

Le Père resta donc avec ses Chipwayans et échappa ainsi sans le savoir au terrible massacre.

Le Samedi saint, 4 avril, un métis, Athanase Falcon, vient frapper, vers les quatre heures du matin, à la porte du R. P. LEGOFF et lui annonce que les Indiens du Lac-la-Grenouille arrivent probablement pour le tuer, car il y a eu des massacres. Athanase déclare qu'il va rester et faire tout son possible pour sauver le Père. Peu après arrivent quatre guerriers horriblement peints. Leur chef est Loneman, un métis pied-noir ; les autres, Dancing Buffalo, Masikahalsapin, et un autre dont le nom n'a pas été mentionné. En entrant, ils

(1) Cet article est une contribution historique aux faits tragiques dont on a lu l'intéressante reconstitution, due à la plume du R. P. Marcel BERNARD (*Missions* 1927, pp. 753-762). Il est emprunté à peu près textuellement au *Patriote de l'Ouest*.

déclarent au Père le massacre accompli au Lac-la-Grenouille, dans tous les détails. Puis ils concluent en disant que tous les blancs doivent périr et qu'ils vont le tuer. Le Père leur demande le temps de s'habiller et de se préparer. On l'enferme dans sa chambre, et le pillage commence. Loneman ne prend pas part au pillage ; il paraît préoccupé. Athanase lui parle longuement. A la fin, il ouvre la porte de la chambre du R. P. LEGOFF et lui demande une peau de caribou. Le Père, en réponse, lui montre sa maison mise à sac.

— « Eh bien, dit Loneman, donne-moi une paire de mocassins. » Le Père prend près de son lit une paire de mocassins et la lui donne, et le guerrier lui dit alors : « C'est bien, tu ne mourras pas. » On le voit, il avait cherché une excuse pour changer sa résolution. Il parle ensuite à ses hommes, qui, le pillage fini, partent sans molester le Père davantage.

Dans les jours qui suivirent, le R. P. LEGOFF fit tous ses efforts pour ramener ses Indiens à partir vers le Nord et à aller se réfugier sur une île du Lac de l'Outarde (Primerose Lake), pour les faire échapper à l'influence des Cris de Gros Ours. Il y aurait réussi et la date du départ fut fixée pour le jour suivant, quand deux hommes de la réserve qui avaient été par curiosité au Lac de Gros Ours (Waspistanis et Charles Kigepisim, Belette et Janvier) arrivent et annoncent qu'il faut partir pour le Camp du Gros-Ours au Lac-la-Grenouille, sinon les Cris se tourneront contre eux... Le chef ne jugea pas prudent de s'opposer au désir des Cris, et la bande part le lendemain pour le Lac-la-Grenouille où le R. P. LEGOFF, malgré son indignation, va les suivre pour ne pas abandonner son troupeau au moment du danger, vu qu'il y avait plusieurs malades. Il avait cependant eu l'intention de partir pour l'île à la Crosse.

Au Camp du Gros-Ours, le Père fut considéré comme un prisonnier et vu d'un bien mauvais œil par les meurtriers. Mais il n'eut pas trop à souffrir, protégé qu'il était par ses fidèles Montagnais.

En arrivant au Lac-la-Grenouille, le Père eut la

douleur de voir encore les corps de Gilchrist et de plusieurs autres, étendus en plein air.

Le Père se fit raconter le massacre du Lac-la-Grenouille par les Indiens, témoins oculaires. La partie substantielle est celle qui a trait à la mort des RR. PP. FAFARD et MARCHAND. Le reste est fidèlement décrit dans l'ouvrage de M. Cameron. Quand Delaley tomba, le R. Père FAFARD se précipita vers lui pour lui donner l'absolution ; c'est penché sur le corps de Delaney qu'il fut frappé d'une balle tirée par Wandering Spirit. La balle pénétra dans le cou jusqu'au-dessus de l'oreille. Le pauvre Père essaya de se relever. Un Indien se penche vers lui et lui recommande de ne pas remuer ; on le prendra pour mort et il pourra peut-être en réchapper. Le R. P. MARCHAND se trouvait en avant du R. P. FAFARD, se dirigeant vers le camp indien accompagné de deux guerriers ; au bruit de la fusillade, il se retourne et voit tomber le R. P. FAFARD. Il agite alors son mouchoir en criant aux blancs de se sauver. Il se dirige en même temps vers le R. P. FAFARD quand il reçoit, dans la commissure entre le nez et la joue gauche, une balle qui le tua sur le coup.

Williscraft, qui fut tué dans ce massacre, était un homme qui avait été au service de la C^{ie} de la Baie d'Hudson. C'était un orangiste. Renvoyé de la Compagnie, le R. P. MARCHAND l'avait recueilli et gardé, et son habileté d'ouvrier lui permettait de rendre bien des services.

Quand le massacre fut fini, des troupes d'Indiens et parmi eux des femmes allaient d'un corps à l'autre pour voir les cadavres. C'est là qu'un groupe aperçut le R. P. FAFARD. Or, parmi ce groupe, se trouvait un jeune Indien, élevé par le R. P. FAFARD. C'est à lui qu'on demande d'achever le Père. Il s'y refusa avec horreur ; mais ce fut alors une pluie d'injures ; on le traitait de lâche ami des blancs, méchant Indien, et que sais-je ? Poussé à bout, le jeune homme s'avance et tire une balle en arrière de la tête du Père. Le nom de ce jeune homme était Papamekijich (Wandering Skye). Le meurtrier du

R. P. MARCHAND était Paskyakosimen (fils de la victoire). Il s'enfuit au Montana et échappa à l'échafaud.

Four Sky Thunder, après le massacre, alla sonner la cloche de l'église en criant : « How ntotemitik pe ayami-hak. — Mes amis, venez prier. » C'est alors qu'on mit le feu à l'église. Mais le pillage précéda l'incendie et, pendant les deux mois qui suivirent, les Indiens firent leurs danses affublés des diverses parties des ornements sacrés.

Cependant, dès leur arrivée dans le Camp du Gros-Ours, les pauvres Montagnais ont reconnu combien ils s'étaient fourvoyés. Leur terreur de se voir mêlés à une bande qui avait commis tant de forfaits, les porta à négocier à plusieurs reprises pour qu'on leur permit de s'échapper. Ils avaient amené avec eux une grande partie des bêtes à cornes qu'ils avaient en grand nombre sur leurs réserves. Ils commencèrent à en offrir aux Cris pour obtenir qu'on les laissât partir, mais les malins enfants de la prairie reçurent les animaux et les mangèrent sans vouloir faire de réponse compromettante.

Ce ne fut qu'après l'engagement de French Butte, que les Montagnais se séparèrent des Cris et se dirigèrent vers le Lac Froid, toujours accompagnés par le R. Père LEGOFF. Là ils s'établirent à French Bay, privés de tout, pleins d'anxiété et de crainte, ne vivant que de quelques lièvres capturés autour des loges et de quelques poissons, pris à l'hameçon sur le bord du lac ; dans leur frayeur des soldats, ces pauvres Indiens n'osaient s'aventurer près de leur camp, ni sur le lac, ni dans le bois, dans la crainte d'être aperçus.

Les voyant réduits à la dernière extrémité, le R. Père LEGOFF leur annonce qu'il va aller lui-même trouver le chef des soldats. Les Indiens craignaient de perdre leur protecteur, mais, malgré leurs protestations, le R. Père LEGOFF se met en route pour le camp des soldats. Deux Indiens le suivaient de loin, pour se rendre compte des événements. Arrivés sur le bord de la rivière Castor, les Indiens le rejoignent. Ils trouvent un vieux canot d'écorce et, pour plus de sûreté, vont débarquer à l'em-

bouchure de la rivière Hameçon. L'eau était très haute ; ils naviguaient au milieu des saules, lorsqu'ils aperçurent un groupe de soldats du train des équipages. Les Indiens font aussitôt reculer le canot au risque, par cette manœuvre, d'attirer sur eux le feu des soldats. Le R. Père LEGOFF les laisse débarquer sur la rive opposée, et traverse ensuite seul. Il est apostrophé par des soldats auxquels il répond tranquillement qu'il est prêtre et veut voir le chef. Un soldat est alors désigné pour accompagner le Père. On le conduit chez le général Stranger qui se trouvait avec plusieurs officiers et le R. P. PREVOST, aumônier de la troupe dans la maison du R. P. LEGOFF, dont il avait fait son quartier général.

« Je commençai à plaider la cause de mes Indiens, ajoute le R. P. LEGOFF, et malgré l'air de sévérité militaire du général, je vis bien, à des demi-sourires qui lui échappaient, qu'il avait bon cœur et que mes paroles produisaient bonne impression sur lui. A la fin de ma harangue, la sentence du général fut que les Indiens auraient la vie sauve, mais devaient remettre leurs armes et se constituer prisonniers. »

La chose fut exécutée, non sans que les Indiens qui avaient deux fusils cachassent le meilleur dans le bois et remissent le vieux ou le moins bon aux soldats.

Les Indiens furent parqués dans une sorte de camp de concentration. Ils ne recevaient pour nourriture que de la galette et du lard fumé. Le R. P. LEGOFF fait alors pour ses Indiens une nouvelle démarche auprès du général, demandant pour eux la permission de faire la pêche. Le général lui fait remarquer que les Indiens reçoivent la même nourriture que les soldats. Le Père, tout en admettant la chose, insiste encore et le général permet enfin que les Indiens puissent, à certains moments, faire la pêche. Elle fut fructueuse et les soldats bénéficièrent souvent d'abondantes rations de poisson frais.

D'un autre côté, les soldats, à la demande encore du R. P. LEGOFF, engagèrent les services des Indiens pour soigner les chevaux, aider aux charrois et approvisionnements. La confiance mutuelle s'établit ainsi peu à peu,

les Indiens étant choisis par le R. P. LEGOFF pour aider les soldats et s'acquittant bien de leur office.

Le R. P. LEGOFF fut appelé peu de jours après à Regina, pour servir de témoin dans le procès d'Abraham Montour, métis qui faisait la traite des fourrures comme agent de M. Batoche. Montour avait abrité des fourrures valant plusieurs milliers de dollars, dans la maison du R. P. LEGOFF, après l'engagement de Duck Lake. Il avait reçu la nouvelle de la mort de deux de ses neveux, tués dans cet engagement, et cela, joint à la prétendue victoire de Duck Lake, le décida à partir pour se battre avec les siens. Il devint conseiller du Gros-Ours et fut, avec André Néault, signataire d'une lettre adressée par le Gros Ours à Alexandre Hamelin du Lac La Biche, dans laquelle on annonçait audit Hamelin la victoire déjà obtenue et on lui demandait de venir avec les siens se joindre à eux pour le combat final. La lettre fut confiée à un messager qui se mit en route ; arrivé au Lac Bon Poisson, le ministre en charge à cet endroit apprend le but du voyage du messager et s'offre à se charger de la lettre et à la remettre au destinataire. Une fois en possession de la lettre, le ministre la fait remettre au général Stranger, qui venait d'arriver à Vermillon. Ce fut cette lettre qui causa l'arrestation de Montour au moment où, revenu à Legoff, il voulait s'enquérir de ses fourrures qu'il trouva confisquées.

Le R. P. LEGOFF partit peu de temps après cette arrestation pour Battleford, où il allait rendre visite au R. P. BIGONESSE. Il s'arrêta au Frot Pitte où il fut très aimablement reçu par le général Middleton. C'est là qu'il rencontre de nouveau A. Montour enchaîné avec Néault.

Le procès de ces deux hommes ne put avoir lieu avant le mois de mai de l'année suivante et se termina par l'acquittement des captifs.



Extrait d'une Lettre du R. P. Pétour.

(VIC. DE GROUARD.)

28 février 1930.

A bout de sujets, notre vénéré Evêque démissionnaire donna la dernière obédience au P. BEUGLET pour le Fort St-John, qui réclamait fort la présence d'un prêtre. Pour le remplacer, il a fallu dédoubler le P. BATIE, qui d'ailleurs avait déjà dû sacrifier son compagnon, le jeune P. HUGUERRE, pour assister le vieux et très cher Père PÉРАН, dangereusement malade. Cela rendait très précaire la Mission si éloignée et si étendue de St-Martin de Wabaska (maintenant Desmarais).

Si bien qu'après avoir prêché la retraite annuelle des enfants, nous résolûmes de demander à Monseigneur et au Supérieur du district la permission de me laisser aller visiter au moins une partie de cette Mission, après avoir visité la mienne dans ce fameux Nord que nous ne parcourons qu'une fois l'an et en hiver, seul moment où les gens se peuvent trouver et laisser atteindre.

Le temps de revenir pour Noël à Grouard et je repars aussitôt pour 40 jours (700 km. avec des chevaux, 350 avec des chiens, 110 en chemin de fer, 40 en auto). J'y ai vu autant de catholiques que de milles parcourus. J'y ai dépensé dix fois la valeur de mes recettes, mais je crois avoir fait du bien à assez bon nombre d'âmes pour être content !

Il y a des gens que j'ai revus après 20 ans, des gens qui alors n'avaient jamais rencontré un blanc avant moi, et je bénis la Providence de les avoir trouvés si bien et si contents d'être catholiques. Quels changements en eux ! Ils n'ont plus peur des blancs comme le jour où mon ingénuité candide de jeune missionnaire me faisait insister à demander l'inscription de leurs noms sur mon carnet. Pour eux, c'était un engagement compromettant, auquel leurs bras levés sur ma tête, poings fermés, me fit comprendre qu'ils s'opposaient fortement :

maintenant, ils tendent la main au Gouvernement dont ils refusaient l'aide alors... Ils veulent des écoles et, heureusement, la prévoyante énergie du petit P. RAULT (un héros !) leur en a dressé une grande et superbe.

La Providence nous aide, mais il nous faut des ouvriers, pour que nos Missions indiennes se maintiennent et se développent, au moment où, au milieu d'elles, viennent s'implanter des groupes considérables de blancs.

L'incendie de Cross Lake.

Lettre de S. G. Mgr Charlebois
au R. P. Tavernier, O. M. I.

Le Pas, Man., 28 février 1930.

BIEN CHER PÈRE,

Voici quelques détails qui pourront vous intéresser et mettre les choses au point au sujet de la catastrophe de Cross Lake. Le 25 courant, à 3 heures du matin, l'alarme fut donnée. Tout le soubassement, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient en feu. La fumée pénétrait déjà au deuxième étage dans les dortoirs. Tous ceux qui ont échappé au désastre se sont sauvés en habits de nuit. A 6 heures, il ne restait plus que les quatre murs et des ruines fumantes. A 9 heures, un sauvage partait avec un traîneau pour porter la nouvelle à Wabowden, station de chemin de fer de la Baie d'Hudson, à une distance de 50 milles. A 10 heures du soir, une dépêche nous annonçait le désastre, mais avec peu d'explications. A midi, je partais dans un aéroplane que le département indien mettait à ma disposition. Deux heures s'étaient à peine écoulées, nous avions parcouru 190 milles ! Quelles larmes de part et d'autre ! Les Pères, les Frères et les Sœurs du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée étaient vêtus d'habits laïques, la plupart empruntés

aux sauvages. La Sœur Sainte-Jeanne de Chantal gisait sur le plancher avec l'épine dorsale brisée. Son cas est très grave. Sœur Sainte-Agathe a la jambe fracturée. Une autre, Sœur Marie des Anges, souffre d'un pied sérieusement gelé. Elle est restée trop longtemps sur la neige, pieds nus, par un froid de 20° au-dessous de zéro. L'étable a été le premier lieu de refuge de ces malheureux... Plus tard, ils furent transportés dans une maison privée. Un grand nombre de parents avaient emmené leurs enfants chez eux. Douze personnes manquaient à l'appel, 10 filles, 1 garçon et la Supérieure.

Le sauvetage s'est effectué avec ordre, sans panique et promptement, en moins de 5 minutes. Toutes les petites filles auraient pu être sauvées, si, malgré les ordres de la Sœur gardienne de se rendre à la porte de sauvetage, elles ne s'étaient cramponnées à leur lit, sans doute accablées de sommeil ou se sentant asphyxiées par la fumée. La Rév. Sœur Supérieure, Sœur Marguerite-Marie, a succombé en voulant porter secours à une petite fille de 4 ans, qui, tout de même, a été sauvée par une autre religieuse.

Les deux Sœurs gardiennes du dortoir ont été les dernières à sortir, au moment où le plancher s'effondrait. Les Indiens qui étaient accourus venaient en pleurant baiser les mains des religieuses blessées et se disaient entre eux : « Voyez comme elles aimaient nos enfants ; pour leur sauver la vie, elles se sont sacrifiées. »

Les femmes leur offraient leurs châles pour les réchauffer et s'exposaient elles-mêmes au froid. A 4 heures, les quatre Sœurs blessées étaient installées dans l'aéroplane, et, en moins de deux heures, elles reposaient dans un lit, ici à Le Pas. Cela, grâce à la bienveillance des messieurs du département indien. Leur charité n'est pas encore à bout. Ils se hâtent en ce moment de faire des expéditions de vêtements et de couvertures, etc... Ils méritent beaucoup de louanges et surtout de reconnaissance. Nous la leur accordons de tout cœur. N'ayant pu revenir en aéroplane, je me servis d'un traîneau à chiens. En dix heures, nous avons franchi les 50 milles qui nous

séparaient du chemin de fer de la Baie d'Hudson, où j'ai pu prendre le train. Je viens d'arriver ici.

Malgré les secours du département indien, que de choses de première nécessité manquent encore ! Tous les vases sacrés, les vêtements sacerdotaux et tout ce qui regarde la sacristie ont été la proie des flammes ; même les Saintes Espèces n'ont pu être sauvées. Actuellement, les Pères disent la Messe sur l'autel portatif que je leur ai apporté en aéroplane. La garde-robe et la literie des Pères et des Sœurs est anéantie. Il ne leur est pas même resté un mouchoir pour essuyer leurs larmes !

Les nombreux témoignages de sympathie que je trouve sur ma table sont puissants à consoler et à reconforter notre pauvre cœur affligé. Notre plus sincère reconnaissance à tous ceux et celles qui sympathisent avec nous.

O. CHARLEBOIS, O. M. I., vic. apost. du Keew.

La Journée d'un Missionnaire du Natal ¹.

Votre Grandeur sera, sans doute, heureuse d'avoir quelques détails sur mon dernier voyage à Mapumulo.

Je suis parti d'ici le jeudi 20 janvier. Sitôt arrivé, il fallut me mettre à entendre les confessions. Le vendredi matin, par suite des confessions, je ne pus commencer la Messe qu'à 8 heures 40. Cent dix Communions, ce jour-là, à Sainte-Philomène.

Le soir, je partis pour Sainte-Jeanne d'Arc. Le samedi matin, quarante-cinq communions à Sainte-Jeanne d'Arc. Le lendemain, dimanche, Messe à 7 heures, à Sainte-Jeanne d'Arc, avec cent communions, sermon et Bénédiction.

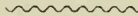
(1) Extraits d'une lettre du R. P. Jules L'HÔTE, Directeur de la Mission Saint-Pierre de Montobello, à S. G. Mgr Henri DELALLE, Vicaire Apostolique du Natal.

Puis, vite à cheval pour Sainte-Philomène. Messe à 10 heures 20, avec cent vingt communions, — total, deux cent vingt, pour ce jour.

Il était 2 heures de l'après-midi, ce dimanche, quand il me fut possible de prendre un peu de nourriture.

A 2 heures 30, j'étais de nouveau à cheval, pour aller baptiser un malade. Une longue chevauchée dans la montagne.

A 6 heures, j'étais, enfin, de retour. La journée avait été bien remplie de consolations spirituelles.



PETITES NOUVELLES

EUROPE

Rome.

Le R. P. Goulven TRÉBAOL a été nommé secrétaire particulier de Mgr le T. R. P. Général, en remplacement du R. P. Joseph TISSIER, passé à la Maison de Bordeaux (aumôneries des Sœurs de la Sainte-Famille).

* * *

Le Scolasticat de Rome a commencé l'année scolaire 1929-1930 avec 60 scolastiques, plus trois qui sont à la caserne, en France.

Sur ces 63 scolastiques, 15 sont prêtres ; 1 appartient à la Province du Midi, 9 à la Province du Nord, 5 à la Province du Canada, 3 à la Province d'Allemagne, 6 à la 2^e Province des Etats-Unis, 1 au Manitoba, 8 à la Province belge, 5 à la Province d'Alsace et Lorraine, 2 à l'Alberta-Saskatchewan, 2 à la Province de Saint-Jean-Baptiste de Lowell, 4 à la Province d'Italie, 6 à la Province de Pologne, 2 à la Province de St-Pierre de New-Westminster, 2 à la Province de Ste-Marie de Regina, 4 au Vicariat de Ceylan, 2 au Vicariat de Natal et 1 au Vicariat de Kimberley.

Tous suivent les cours des deux Facultés de Théologie et de Philosophie au Collège Angélique. En juin et juillet dernier, en Théologie, 4 ont reçu le titre de Docteur, 5 la Licence et 9 le Baccalauréat, tandis que les Philosophes emportaient, 6 le Doctorat, 11 la Licence et 13 le Baccalauréat. Six d'entre eux ont mérité la note maximum (10) et seize, de 8 à 10.

Les cours du Collège Angélique sont suivis par 477 étudiants, dont 69 Dominicains, 60 Oblats de MARIE Immaculée, 131 séculiers et 201 autres religieux (Passionnistes, Sacramentistes, Sulpiciens, Maristes, Cisterciens, Lazaristes, Assomptionnistes, religieux de la Fraternité sacerdotale, Chanoines de Latran, etc.). Il y a 183 prêtres, 274 clercs ou religieux et 16 laïques.

Notons aussi que le R. P. Donat POULET, 2^e assesseur, a remporté le grade de Licencié en Ecriture sainte à l'Institut Biblique.

Le 9 mars 1930, le R. P. Albert PERBAL étant arrivé au terme de son sexennat, a été remplacé comme Supérieur du Scolasticat par le R. P. Jean-Baptiste BEYS, ancien Provincial du Manitoba, puis de l'Alberta-Saskatchewan. Le R. P. Victor LÉVÊQUE reste 1^{er} assesseur et le R. P. Nicolas SCHAFF a été nommé 2^e assesseur.

Le Supérieur sortant est passé à la Maison Générale et sera chargé du Bureau de Presse et du Secrétariat des Missions.

* * *

La tradition du Scolasticat de Rome veut que, le 17 février de chaque année, les jeunes Oblats romains aillent par petits groupes à l'église de Ste-Marie in Campitelli, en souvenir des longues heures que le Père DE MAZENOD y passa en prières, à l'occasion de l'approbation de l'Institut, en 1826. Ils y prient avec ferveur pour la Congrégation, heureux de pouvoir représenter la Famille entière, en ce doux et glorieux anniversaire.

Depuis l'année du centenaire (1926), ils se sont fait un devoir d'ajouter une nouvelle tradition à la précédente. Comme le fait historique de la longue et pieuse attente de notre vénéré Fondateur s'est passé le 15 et non le 17 février, et que ce jour-là il entendit neuf Messes consécutives en attendant le résultat de la délibération des Cardinaux, le Scolasticat se transporte tout entier à Sainte-Marie in Campitelli, avant 6 heures du matin. Tous les jeunes Pères disponibles y disent la Messe, et l'on a pu réussir chaque année à en célébrer ainsi au

moins neuf, souvent davantage. Les prières sont offertes pour tous les Scolasticats de la Congrégation, afin d'obtenir de la Madone *Portus securitatis romanæ* qu'Elle daigne assurer à tous les Scolastiques de la Famille une solide formation, selon l'esprit si surnaturel et si romain de notre vénéré Père.

Cette année, pour la première fois, on a récité en commun (et avec quelle ferveur !) la prière du Cardinal Bona, nouvellement insérée dans notre Manuel.

Province du Midi.

D'un billet du R. P. Provincial, nous extrayons ces détails suggestifs :

Vingt-huit Pères du Midi prêchent en ce moment des Missions (sans compter les retraites paroissiales de huit jours) : deux groupes de quatre Pères sont occupés à deux grandes Missions de quatre semaines, un groupe de deux à une autre Mission de quatre semaines ; six Missions de trois semaines sont en cours, avec quatorze Pères ; quatre Pères prêchent des Carêmes (1). Et tout ce qu'on a dû refuser ! Jamais on n'a donné autant de Missions dans le Midi que depuis dix ans. Nos missionnaires sont constamment sur la brèche et s'épuisent rapidement...

Nous pourrions aligner de bien beaux chiffres, mais, avec de pareils travaux, on n'a pas le temps de faire des rapports. Et nos ouvriers valides se fatiguent, sans être remplacés...

Province d'Angleterre et d'Irlande.

On sait que notre église de Tower Hill, Londres, se trouve toute proche de l'endroit où furent martyrisés

(1) Missions de Bône en Algérie (l'ancienne Hippone), pour préparer les fidèles aux fêtes du centenaire de saint Augustin, — de Toulouse, — de Saint-Pierre de Vaise, à Lyon, — de Bourgoin, — de Saint-Maximin du Var, — de Cette (auj. Sète?), etc... Carêmes à Cannes, Auch (cathédrale), Biarritz, Dax. — Tous ces travaux, au moment même où écrivait le Révérend Père (14 avril 1930) et sans préjudice de ceux qui avaient précédé et qui ont suivi.

tant de confesseurs de la foi. Douze de ces derniers viennent d'avoir leurs statues érigées dans ladite église, entre autres, le Bienheureux Edmond Campion, S. J., Adrien Fortescue, le chancelier Thomas Morus, le cardinal Jean Fisher, l'archevêque Olivier Plunkett, Margaret Pole.

Un nouveau maître-autel fut donc construit, et consacré par S. Em. le cardinal Bourne, le 9 mars dernier.

Le cardinal fut reçu par le R. P. Thomas FOLEY, supérieur ; il remercia chaleureusement les Oblats pour tout le travail accompli par eux depuis un demi-siècle dans cette paroisse, dans les limites de laquelle se trouve un monument qui doit rester sacré aux yeux et au cœur de tout catholique anglais, la Tour de Londres, théâtre de si vaillantes luttes pour la préservation de la foi pendant 200 ans.

Son Eminence veut que l'église de Tower Hill retrouve et développe de plus en plus l'intérêt que lui portaient autrefois les catholiques anglais. Les RR. PP. COOKE et RING, si connus des catholiques de Londres et si estimés du cardinal Manning, revivront dans leurs successeurs. Il faudra que l'église de Tower Hill devienne le sanctuaire de nos admirables martyrs et le palladium du catholicisme anglais.

La Messe fut chantée par le R. P. SCANNELL, Provincial, assisté des PP. O'DWYER (de Tower Hill) et GAFFNEY (de Kilburn, Londres). Etaient diacres d'honneur les PP. Benedict O'BRIEN (sup. de Kilburn) et CLARKE (de Tower Hill).

Province d'Allemagne.

L'année 1929 a vu se réaliser deux nouvelles fondations ayant toutes deux pour objet de favoriser et perfectionner notre recrutement : *Borken* et *Striegau*.

1^o *Borken*. — A l'exemple de la plupart des autres Ordres et Congrégations religieuses d'Allemagne, l'administration provinciale s'est décidée à faire passer les examens officiels aux junioristes qui achèvent leurs

études classiques, en vue de leur faire prendre les diplômes en usage dans le pays. Pour cette fin, il est presque indispensable de faire suivre aux junioristes, pendant les deux dernières années de leurs études, les cours d'un collège reconnu par l'Etat. Après avoir cherché longtemps, on a choisi la ville de Borken, en Westphalie, à 12 km. de notre juniorat de Burlo, pour y établir un juniorat-pensionnat dont les élèves fréquenteront le collège catholique de cette ville. La construction de ce nouveau juniorat vient d'être achevée et les premiers junioristes y ont fait leur entrée à Pâques. La ville de Borken et les alentours étant entièrement catholiques, les garanties suffisantes pour l'esprit catholique du collège sont données. De plus, par un contrat conclu avec les Oblats, la municipalité a pris des engagements formels à ce sujet. Deux Pères Oblats feront partie du corps enseignant, au même titre que les autres professeurs ; l'un sera professeur d'enseignement religieux, l'autre d'autres matières. Le R. P. Valentin TRUNK a été nommé premier supérieur de la nouvelle maison.

2^o *Striegau*. — La province a des juniorats dans l'ouest et le sud de l'Allemagne ; depuis de longues années, elle cherchait à ouvrir une maison de recrutement dans les contrées catholiques qui se trouvent à l'est du pays. Plusieurs projets n'aboutirent pas. Finalement on a pu prendre possession d'un grand immeuble dans la ville de Striegau, diocèse de Breslau. C'est un ancien couvent de Bénédictines, fondé en 1307. Pendant cinq siècles, des générations de saintes religieuses s'étaient succédé dans cette maison, quand, en 1805, elle fut, comme tous les autres instituts de ce genre en Allemagne, victime de la sécularisation. Les bâtiments eurent, pendant un siècle, diverses destinations ; en dernier lieu ce fut une maison de réclusion qui abrita plus de 600 prisonniers, condamnés aux travaux forcés. A la suite d'un contrat entre le gouvernement et la province allemande des Oblats, l'ancien couvent passa, à titre gratuit, entre nos mains pour 75 ans. La veille de la fête de l'Immaculée Conception, le 7 décembre 1929, les Oblats en prirent

solennellement possession, et ces lieux seront de nouveau un asile de prières et une source de bénédictions, non seulement pour le pays environnant, mais pour les missions lointaines. A Pâques 1930, on y attend les premiers junioristes ; un noviciat de Frères convers y sera également ouvert. On pourra compter sur de nombreuses vocations qui viendront de tout l'Est de l'Allemagne.

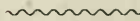
* * *

La *Miva* (société de secours pour fournir des moyens de transport aux Missions) continue à exercer brillamment son activité. D'après le rapport présenté en assemblée générale par le R. P. Paul SCHULTE, qui en est le secrétaire, l'année 1929 aurait permis à la société de fournir huit automobiles, un bateau à vapeur (le *Pie XI*, pour nos Missions de l'Okawango), et une dynamo pour navire, sans parler des subsides qui ont facilité à d'autres Missions l'achat d'automobiles et de moteurs.

La *Miva* va entreprendre l'organisation des transports par automobiles et peut-être mieux encore, dans notre Vicariat de Windhoek. Le R. P. SCHULTE s'est embarqué le 29 avril pour Windhoek, en compagnie du pilote et mécanicien aviateur Joseph Gertis.

Le R. P. Stephan JURCZEK, dit-on, fait partie du voyage, en vue de constituer un grand film missionnaire.

Le R. P. Joseph VORTMANN remplacera provisoirement son confrère comme secrétaire de la *Miva*.



AMÉRIQUE

Province du Canada.

Le R. P. Georges-Étienne VILLENEUVE étant arrivé au terme de son 3^e triennat, le R. P. Philémon BOURASSA, supérieur de la Maison de Hull, a été nommé Provincial.

L'Administration Générale lui a donné comme Consultants les RR. PP. Georges-Étienne VILLENEUVE, Eugène GUÉRIN (Supérieur de Montréal), Uldéric ROBERT (Recteur de l'Université d'Ottawa), et Arthur JOYAL (Supérieur de la Maison de Notre-Dame du Rosaire, au Cap de la Madeleine). Le R. P. Arthur MCGOWAN reste Econome Provincial.

* * *

Le R. P. Uldéric ROBERT, arrivé au terme de son 1^{er} triennat, et ayant demandé d'être déchargé de son mandat, pour raisons de santé, a été remplacé comme Recteur de l'Université par le R. P. Gilles MARCHAND, jusqu'ici Supérieur du Juniorat d'Ottawa.

Deviennent Supérieurs : de Hull, le R. P. Joseph BONHOMME, jusqu'ici Supérieur de Montjoli ; de Montjoli, le R. P. Azarie MÉNARD, de la Maison de Québec ; de Ville La Salle (et Maître des Novices), le R. P. Pierre PÉPIN, auparavant socius ; du Juniorat d'Ottawa, le R. P. Georges-Etienne MARTEL.

* * *

Le recrutement de la Province du Canada étant devenu intense au point que le Scolasticat ne pouvait plus suffire à contenir les jeunes Oblats venus chaque année du Noviciat, le Conseil Provincial et le Conseil Général jugèrent qu'il n'était pas possible de recourir à des agrandissements indéfinis des bâtiments actuels de la Maison Saint-Joseph d'Ottawa, et résolurent de chercher une autre solution.

Un Scolasticat de Philosophie sera créé à Richelieu, à 3 milles du nouveau Juniorat de Chambly, un peu au sud-ouest de Montréal.

Le R. P. Uldéric ROBERT, ancien Recteur de l'Université d'Ottawa, en sera le premier Supérieur.

* * *

Le R. P. Médéric MAGNAN, supérieur de Saint-Sauveur de Québec, a été nommé membre du Comité national

des Congrès eucharistiques et mariaux. Ce Comité, présidé par Son Em. le cardinal Rouleau, compte 14 membres seulement.

* * *

Le cardinal Rouleau a également institué une Académie canadienne de Saint-Thomas d'Aquin, afin de promouvoir le thomisme dans les études ecclésiastiques et dans tout le mouvement intellectuel au Canada. Parmi les noms de la première liste d'académiciens, nous relevons (et à combien de titres !) celui du R. P. Rodrigue VILLENEUVE, Supérieur du Scolasticat d'Ottawa.

* * *

La Maison de Jésus Ouvrier, pour les retraites fermées des travailleurs de la région de Québec, étant devenue trop petite, il a été décidé d'en bâtir une nouvelle. On a débuté par la construction d'un pont destiné à en faciliter l'accès. Ce pont est dû à la générosité du Gouvernement Provincial, et spécialement du Ministre des Travaux publics, l'honorable M. Antonin Galipeault. Son Eminence le cardinal Rouleau est venu procéder à la bénédiction, le 21 octobre 1928, en présence de 2.000 ouvriers. Le R. P. Victor LELIÈVRE a fait remarquer que, depuis l'ouverture de la Maison de retraites, c'est-à-dire depuis cinq ans, 4.817 retraitants y sont entrés ; et il faut noter que l'on ne donne jamais de retraites l'hiver.

* * *

On annonce que sous peu vont commencer, à l'Université d'Ottawa, d'importants travaux pour la construction d'une aile nouvelle, comprenant une splendide chapelle, un gymnase au sous-sol et un dortoir à l'étage supérieur.

* * *

L'Université d'Ottawa a fondé une Société Thomiste, le 1^{er} décembre 1929 ; le R. P. Rodrigue VILLENEUVE en est le président. La première séance de travail a été

renvoyée au mois de février 1930, avec une dissertation du R. P. Henri SAINT-DENIS, Docteur en Théologie, sur ce thème : *Qu'est-ce que la Philosophie thomiste ?*

* * *

Depuis 1928, l'Université a inauguré des cours spéciaux de l'École supérieure de Théologie. La chaire de Dogme est occupée par le R. P. Gilles MARCHAND, alors Supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur ; celle de Morale, par le R. P. Anthime DESNOYERS, professeur de Morale au Scolasticat St-Joseph ; celle de Droit Canonique, par le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, Supérieur de ce même Scolasticat ; celle d'Histoire de l'Église, par le R. Père Georges SIMARD, de l'Université ; celle de Philosophie, par le R. P. Aimé JASMIN, de l'Université ; celle d'Écriture sainte (à partir de septembre 1929), par le R. Père Donat POULET, professeur au Scolasticat.

* * *

Au cours de 1929, la maison des retraites fermées de Hull a reçu 1.064 retraitants, dont 179 de Hull même, 61 d'Ottawa et les autres du reste du diocèse.

* * *

Le R. P. Louis LE JEUNE, du Juniorat d'Ottawa, est à Paris pour surveiller l'impression d'un *Dictionnaire général du Canada*.

Province du Manitoba.

Le R. P. Georges Jeannotte, de la maison de Lebret, est chargé de la desserte des réserves indiennes du district : 12 missions à visiter chaque mois, 1675 catholiques, 450 milles à parcourir. Quatre tribus : Cris, Sauteux, Sioux et Assiniboines, dispersés à une distance de 50 milles à la ronde.

En 1929, 15 adultes païens et 40 enfants ont été baptisés.

Province Saint-Pierre de New-Westminster.

Nos lecteurs apprendront avec joie un double événement qui marquera une date importante dans la marche en avant de l'Eglise du Canada en général et de l'Archidiocèse d'Ottawa en particulier.

« *Ottawa Catholic Times* » est le titre d'un nouvel hebdomadaire, rédigé par le R. P. Jos. R. BIRCH et Austin O'DONNEL, tous deux anciens élèves du Juniorat St-Jean, Edmonton. Il sera l'organe de langue anglaise de l'Archevêché d'Ottawa. Nous venons de recevoir le premier numéro : il est d'un beau format à sept colonnes et ne laisse rien à désirer sous le rapport du papier et de l'impression. On sent dans sa rédaction des âmes jeunes et fortes, filles du généreux sol du Canada, bien animées de sa vie et au courant de ses besoins. Leur influence sera profonde et grand le bien qui en résultera.

L'autre entreprise, non moins importante, est la fondation du collège St-Patrick, destiné aux élèves de langue anglaise de l'Université d'Ottawa.

Ce sera un superbe édifice, répondant à toutes les exigences modernes. La première aile vient d'être terminée et a été solennellement ouverte le 8 janvier : elle abrite 140 étudiants sous la direction du R. Père Thomas KENNEDY, ancien élève du Petit Séminaire de St-Albert, assisté comme professeurs des RR. Pères Leo BARTLEY et Floyd TEDROW, anciens élèves du Juniorat St-Jean, Edmonton.

* * *

Le développement des œuvres de la Province dans la région d'Ottawa ne s'arrête pas là. La paroisse St-Joseph, dont le sort était lié au personnel de l'Université d'Ottawa, ayant passé aux Pères de langue anglaise, le Conseil a décidé de construire un presbytère indépendant.

De plus, l'Archevêché ayant décidé de scinder la paroisse de la Ste-Famille, dont le curé fait partie du personnel du Scolasticat St-Joseph, la partie où domi-

nent les familles de langue anglaise formera une nouvelle paroisse, confiée à la Province de St-Pierre. Le R. Père Edward KILLIAN en est le premier curé.

Enfin, un Noviciat de langue anglaise a été ouvert à Orléans, près Ottawa, sous le vocable du Très Saint-Rosaire : le R. P. James SULLIVAN en est le premier Maître des Novices.

Le R. P. Denis FINNEGAN est le nouveau curé de St-Joseph. En même temps, il a la charge de Supérieur de la maison, qui comprend, dans la personne des Pères Charles FALLON, Ambrose UNGER et Joseph MORIARTY, un groupe de missionnaires pour l'Ontario.

* * *

Le R. P. Charles FALLON a parlé le 20 février, devant un auditoire de non-catholiques. L'église St-Joseph était littéralement comble. Il a pris comme texte la parole de l'Évangile : « Je ne vous laisserai point orphelins. » Jésus a laissé en effet à ses fidèles les sacrements et la Messe comme consolation et aliments spirituels. L'orateur a demandé plus de dévouement et d'amour pour l'Église, plus de souci des questions religieuses, l'indifférence étant une des plaies de la société moderne.

Le R. P. MORIARTY a répondu aux objections que les assistants lui ont posées. La principale portait sur la Bible, que les protestants nous accusent de négliger. Il répondit que toute la doctrine catholique reposait sur la Sainte Écriture, qui est aussi familière, sinon plus, aux prêtres catholiques qu'aux ministres protestants. Il a dissipé l'erreur, presque générale chez les non-catholiques, que la lecture de la Bible serait interdite aux fidèles.

Les deux missionnaires se sont depuis longtemps exercés à cet apostolat dans la florissante Province des États-Unis, où ce ministère est très exercé et produit des fruits nombreux de conversion.

Vicariat de Grouard.

Le 28 février 1930, Mgr Grouard a été promu à l'Archevêché titulaire d'Égine.

Égine est une île de la Mer Égée ; c'était autrefois un évêché dépendant de la métropole d'Athènes. Le siège a été occupé par plusieurs évêques *in partibus*, de 1396 à 1436 : le dernier fut un franciscain, auxiliaire de Beauvais. En reprenant ce siège, le Saint-Père le fait archevêché, pour Mgr Grouard.

Nous félicitons de grand cœur le vénéré doyen de nos Missions des Glaces et lui souhaitons longue vie comme Archevêque !

* * *

Le sacre de Mgr Joseph GUY, Évêque de Zerta, avait d'abord été fixé au 19 mars. Un accident de chemin de fer, où l'Évêque-élu se fractura une épaule, vint tout retarder. Fin mars, les journaux annoncèrent la cérémonie pour le 1^{er} mai : le consécrateur (on avait espéré un moment que ce pourrait être le vénéré Archevêque d'Égine, mais sa santé n'était pas des meilleures ces derniers temps) devait être S. Exc. Mgr Cassulo, Archevêque de Léontopolis, Délégué Apostolique.

Mgr GUY doit être assisté au sacre par NN. SS. CHARLEBOIS et RHEAUME. Du premier, il fut le Vicaire Général ; le second fut son Supérieur à l'Université.

Le sermon français sera donné par Mgr Gauthier, Archevêque de Taron et administrateur de Montréal (diocèse d'origine du jeune Évêque), et le sermon anglais par Mgr Sinnott, Archevêque de Winnipeg.

* * *

A signaler, en 1929, la construction de deux églises et d'un presbytère à la rivière Bataille, et la reconstruction de l'église de Wabaska. On projette une église à Webster (colonie polonaise).

Vicarlat du Keewatin.

Bilan suggestif de la Mission du Portage La Loche : (2 Pères, les RR. PP. J. B. DUCHARME et Paul PROGET) : 27 baptêmes, 13 sépultures, 3.475 confessions, 7.800 communions..., et les voyages sans fin par vents et tempêtes. Le thermomètre est descendu cet hiver à 65° sous zéro.

* * *

La jeune Mission d'Island Lake, dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et située en pleine région protestante, compte déjà 200 catholiques. Il y a eu 72 baptêmes en 1928. Elle est dirigée par les RR. Pères Joseph DUBEAU et Albert CHAMBERLAND, aidés par les FF. Joseph CORDEAU et Joseph DUSSAULT.

* * *

Bilan et projets de 1929 : Inauguration de l'hôpital de Sœurs Grises à Le Pas (24 mai 1929). — Achèvement du couvent de Norway House (juin 1929). — Église construite à Thicket Portage (Ste-Thérèse). — Église construite, provisoire, à Flin-Flon (St-Augustin). — Commencement de reconstruction de l'école pensionnat de Beauval. — Forte poussée des chercheurs d'or (peu de catholiques). — Projet de construction de deux églises : Cramberry-Portage ; Sherrit-Gordon. — Conversions plus accentuées dans l'Est : Island Lake (Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus et St-François de Sales, au milieu des méthodistes).

Préfecture de la Baie d'Hudson.

Est projetée une fondation à Churchill, terminus de la nouvelle ligne de chemin de fer qui traverse le Keewatin. Là pourrait se bâtir l'hôpital de la Préfecture.

Churchill est tout à fait au sud-ouest, mais la construction de la ligne de chemin de fer doit donner à ce point une importance capitale dans la vie des Missions esquimaudes de la Baie.

Les voyages à l'intérieur sont très coûteux : il faut assurer le salaire de l'indispensable guide, des vivres pour deux fois le temps présumé du voyage (et les vivres coûtent déjà 88 dollars par mètre cube et demi, à l'arrivée dans le pays, rien que pour le transport), l'huile pour la cuisine, les habits de rechange, peaux et sacs de couchage et les vivres pour les chiens.

A Ponds Inlet, la Mission va très bien. Le moral des deux Pères (GIRARD et BAZIN) est excellent. On sait que, dans cette région, la grande nuit d'hiver dure trois mois.

* * *

La Chambre fédérale canadienne, à Ottawa, vient de donner le droit de vote aux Esquimaux : à cette occasion, dans le débat qui eut lieu sur l'origine et la race des Esquimaux, M. Charles Marcil parla fort éloquemment du beau livre du R. P. DUCHAUSSOIS, *Aux Glaces Polaires*, et fit remarquer que si les parlementaires l'avaient lu, ils auraient été plus au courant des remarquables conclusions ethnologiques du R. P. Petitot. Il termina en exaltant et le mérite de l'écrivain et l'œuvre admirable des Oblats de Marie Immaculée dans les régions ingrates habitées par les Esquimaux.

Préfecture de Pilcomayo.

On a travaillé à la *Mission d'Esteros* avec ardeur et la construction des ateliers est presque achevée (on est en train d'élever la charpente de l'église). Malheureusement, les travaux souffriront un peu de retard, à cause de la maladie d'un Frère coadjuteur qui dut se rendre à Formosa en Argentine, pour s'y faire opérer. Le R. P. Henri BREUER, préfet apostolique, a ramené d'Allemagne un autre Frère.

* * *

La *Mission de St-Léonard sur La Lagune* a absolument besoin d'une turbine à vent avec pompe et conduite d'eau pour faire venir la bonne eau de la Lagune, car l'eau des bords est sale et marécageuse. On est obligé de l'amener par tonneaux..., et dans ces contrées-là, tout coûte très cher ou même fait complètement défaut.

* * *

Soucis du jardinier à la Mission de la Lagune... « De janvier à août, nous écrit le R. P. Vervoort, il n'y a rien à faire ici, pour ce qui est de l'agriculture ou de l'horticulture, à cause de l'inondation. Là où l'eau ne peut arriver, le sol est mauvais et salsifère, en sorte que rien n'y réussit. C'est là aussi que les fourmis font d'incroyables ravages. Le reste de l'année suffirait bien pour la culture, mais nous n'avons pas le temps nécessaire.

Nous avons cependant un petit jardin sec. Il y avait quelques autres arbres. Les fourmis ont dévoré les orangers ; nous avons sauvé le reste au moyen de graisse de voiture. En décembre, les arbres ainsi sauvés commencèrent à fleurir. Déjà, ils portaient de nombreux fruits, quand le thermomètre descendit à zéro vers la mi-juin. La terre était couverte de givre et nos petits arbres si beaux la veille laissaient pencher leurs feuilles ; ils sont presque desséchés maintenant. Vont-ils se remettre ? Chez nous en effet, il peut faire très froid en juillet et en août. L'année dernière par exemple : - 6°. Jamais en Allemagne, je n'ai tant souffert du froid qu'ici. C'est que nous étions presque habitués aux 48° à l'ombre. Il est clair qu'alors la chasse n'est pas un amusement quand, à 10 degrés, il faut être à l'eau jusqu'aux reins pour avoir un peu de viande pour la cuisine.

ASIE

Vicariat de Ceylan.

Mgr MARQUE a été sacré le 11 février par Mgr Mooney, Archevêque d'Irénopolis, délégué apostolique aux Indes. Il était assisté de deux de ses suffragants, Mgr Beekmeyer, Bénédictin Sylvestrin, Évêque de Kandy, et Mgr GUYOMARD, Évêque de Jaffna.

* * *

Une des premières visites de Mgr MARQUE a été pour son ancienne Mission de Kurunegala : on imagine l'enthousiasme de la population catholique. Une magnifique procession, à laquelle participaient 32 éléphants, l'a conduit en triomphe à l'église, au milieu des acclamations de la foule et par une route splendidement décorée.

* * *

Le Noviciat, dans le Vicariat de Ceylan, est assez intermittent. On fait attendre les postulants au Grand Séminaire, de manière à pouvoir atteindre un chiffre raisonnable de Novices. Dans les intervalles, le R. P. Maître est relativement libre, malgré sa charge d'Économiste Vicarial. Une lettre du R. P. Louis PERROT nous donnera une idée de sa façon d'utiliser le temps qui s'écoule entre les divers noviciats.

28 octobre 1929.

« Étant missionnaire remplaçant, écrit-il, je suis comme l'oiseau sur la branche. J'ai passé trois mois à Bolawalana, le R. P. TABART étant souffrant. Quelques jours avant son retour, le R. P. GUILLAUME se cassa le bras. Puis ce fut le tour du R. P. LEFRÈRE que je remplaçai aussi, à Wennapuwa. Il revient demain, mais le R. P. RIGOLLET, curé de Katuneriya, doit partir, lui aussi, pour cause de santé, aussi je fais en ce moment ma malle pour aller le remplacer pendant le mois de novembre. De là, je partirai le mois suivant pour Bam-

balapitiya préparer la maison pour les postulants. Vous savez comme j'aime la vie de missionnaire et vous devinez facilement mon bonheur... Notre vénéré et cher P. BELLE est arrivé avec quatre jeunes Pères. Il a commencé sa visite la semaine dernière et s'est rendu tout d'abord au sanctuaire de Notre-Dame de Madhu. Nous attendons beaucoup de bien et de consolation de cette visite... »

* * *

Les dévotions de mars, à Madhu, sont loin d'égaliser celles de juillet. Cette année, la neuvaine du 5 au 15 mars a été particulièrement pieuse : les RR. PP. Liguori RODRIGO (prédicateur), Emmanuel SAVERIMUTTU et Julien BROHAN et le P. Abraham y ont rempli les offices du saint ministère et Mgr GUYOMARD a présidé la clôture.

A l'arrivée des pèlerins, la rencontre d'un éléphant à proximité du sanctuaire a causé un moment d'émotion : la bête, effrayée par la foule, s'est enfoncée aussitôt dans la jungle.

* * *

Le R. P. Liguori RODRIGO, Supérieur du district de Mannar, a fêté le 19 février ses noces d'argent sacerdotales. Belles fêtes, auxquelles les notables et la population prirent une part active et sympathique.

* * *

Le R. P. Wilfred FIGURADO, missionnaire en charge de Kalutara, a fêté ses noces d'argent sacerdotales le 30 janvier 1930, au milieu d'un grand concours de ses paroissiens et amis. On sait que le R. P. a été de longues années le secrétaire de Mgr COUDERT. Depuis quelque temps, il était entré dans le ministère des âmes (missions de Welligampitiya, Waikkal, puis Kalutara, où il remplace le défunt P. Fonseka, conseiller archiépiscopal).

Assistaient aux fêtes plus d'une trentaine de missionnaires, tant européens que ceylanais, et à leur tête le R. P. Thomas GUGLIELMI, Pro-Vicaire des Missions.

* * *

Le 6 mars 1930, Mgr Pierre MARQUE a béni le nouveau bâtiment des Sciences et la première pierre d'une nouvelle salle de fêtes au Collège St-Pierre de Bambalapitiya. Cette salle, dit-on, sera la plus grande de tout Colombo. Ce sont là des signes réconfortants du développement de ce Collège, fondé il y a quelques années pour soulager le grand Collège St-Joseph de Colombo.



SUD-AFRIQUE

Vicariat du Natal.

Les communistes ont commencé un grand mouvement d'agitation parmi les Noirs du Sud-Afrique. Au Cap, ils ont choisi la grande place appelée *The Parade*, pour y tenir un *indaba*, ou assemblée. La réunion fut interrompue par l'arrivée inopinée de la police, qui réussit difficilement à disperser les manifestants. On craint que ce ne soit le commencement de troubles inquiétants.

On sait que la propagande communiste est très active également au Natal et au Transvaal. L'ayant dûment constatée, le gouvernement a institué une commission pour examiner les causes de mécontentement des Indigènes. La section de Durban de l'Union catholique africaine, invitée à présenter un rapport exprimant son point de vue sur les causes et les remèdes de ces mécontentements, a envoyé une relation que le président de la commission a déclarée précieuse, modérée et constructive.

* * *

Le comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, réuni à Rome le 18 novembre 1929, au

Vatican, a élu Mgr DELALLE, vicaire apostolique du Natal, membre d'honneur du comité.

Nous offrons à Mgr de Thugga nos plus vives et sincères félicitations pour cette haute distinction, si méritée d'ailleurs, et qui nous parut comme un élégant et délicat complément de l'œuvre réalisée par le Congrès eucharistique de Durban.

* * *

Bonnes nouvelles de l'activité de nos Pères dans la région du Noodsberg, où l'on progresse malgré une hostilité tenace de la part des Wesleyens, pour la fondation de nouvelles écoles. Le R. P. Antoine PFISTER se dévoue à cette cause avec toute son ardeur et réussit à gagner, dans les cas difficiles, la protection officielle des magistrats, arbitres impartiaux dans les démêlés entre le zèle des missionnaires et les intrigues des ministres.

Le développement de ces Missions est devenu tel que Mgr DELALLE a résolu de les diviser : le R. P. Jules L'HOTE va prendre charge de Ste-Philomène (Mapumulo) et de Ste-Jeanne d'Arc (Noodsberg) ; le R. Père PFISTER restera chargé de St-Pierre (Montobello), près du Mount Sergeant.

* * *

Le 22 septembre, Mgr DELALLE a confirmé à Newcastle 115 fidèles, parmi lesquels on comptait 100 Indigènes soigneusement préparés par le R. P. LE VOGUER. Notre jeune missionnaire, tout débordant de zèle, a également entrepris l'érection d'une nouvelle école à Calabash, localité située à une distance de 35 kilomètres de Newcastle. Les bâtiments construits en pierre seront prêts à l'approche du Nouvel An.

* * *

La Messe de minuit a été chantée par le R. P. LE VOGUER dans le grand hall de gymnastique du couvent

des Dominicaines. Une chorale de Noirs a exécuté le chant en grégorien. A 10 heures 30, 400 Noirs assistaient à la messe du jour ; il y eut plus de 200 communions. L'après-midi, le R. P. LE VOGUER, assisté par le R. Père HECHT, baptisa 47 nouveaux chrétiens. Il ne faut pas oublier que les Oblats ne sont à Newcastle que depuis 3 ou 4 ans. Tous ces progrès sont dus au zèle infatigable du R. P. LE VOGUER.

* * *

Le 9 octobre 1929, on célébrait, à Durban, une cérémonie bien édifiante ; il s'agit des noces d'or de trois pionniers du Natal : les RR. PP. MURRAY, VERNHET et MATHIEU. Mgr DELALLE chanta la grand'Messe ; le R. P. Vincent KELLY était prêtre-assistant ; le R. Père KÉRAUTRET, diacre ; le R. P. Terence KELLY, sous-diacre, et le R. P. de GERSIGNY, cérémoniaire. Le R. P. O'DONNELL se chargea du discours de circonstance, développant le texte bien connu : « *Bonum est nos hic esse : faciamus tria tabernacula...* » Nos trois jubilaires avaient fixé leurs tentes sur le Thabor par les vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance. Retenu dans sa mission de Oakford par un malencontreux accident, le R. P. MATHIEU ne put être au milieu de nous. La cérémonie se termina par le Salut du Très Saint Sacrement au cours duquel les jubilaires renouvelèrent leurs saints engagements. S. S. Pie XI et S. G. Mgr DON-TENWILL envoyèrent aux heureux jubilaires des câbles de félicitations.

* * *

Une jolie statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus vient d'être inaugurée dans la cathédrale de Durban : c'est un cadeau de S. G. Mgr DELALLE à l'occasion de son jubilé épiscopal. Le cadeau a fait un vif plaisir aux fidèles de Durban qui tous ont une grande dévotion pour la petite Sainte. En son honneur, le jour de sa fête, la mission indienne de St-Antoine organisa une magnifique procession. Sydenham (faubourg de Durban)

fut également le théâtre d'une procession à laquelle prirent part tous les enfants (Métis et Indiens) des trois orphelinats des Sœurs Augustiniennes. La présence de Mgr DELALLE, accompagné des RR. PP. VIALARD, SERRIÈRE et HUGO (missionnaire résidant) contribua à donner plus d'éclat à la cérémonie... Puisse la petite Patronne des Missions conquérir tout le pays au divin Maître !

* * *

La belle grotte de Notre-Dame de Lourdes de Genazano a été l'objectif d'un pèlerinage, le dimanche 9 mars. A 11 heures du matin, grand'Messe chantée à la grotte par le R. P. de GERSIGNY, qui a donné le sermon. Une chorale spécialement préparée a fait les frais du plainchant à la Messe. Dans l'après-midi, après l'arrivée de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque, procession à la grotte où le R. P. HANON a prêché et Sa Grandeur a donné la Bénédiction du Saint Sacrement. Des catholiques de toutes les parties du Natal ont pris part au pèlerinage.

* * *

Les résultats des derniers examens de l'École de pédagogie de Montobello furent satisfaisants. Tous les étudiants se préparant à enseigner dans les écoles indigènes remportèrent des succès. Cette école, qui fut ouverte en février 1929 pour initier des maîtresses européennes qui se destinent aux écoles indigènes, est dirigée par les Sœurs Dominicaines de Montobello.

Les cours sont de trois ans, tant pour les sujets académiques que pour les sujets professionnels. A chaque étudiant qui passe avec succès tous les grades est assuré un certificat.

* * *

La cérémonie annuelle de la bénédiction des automobiles a eu lieu à Verulam, le dimanche 2 mars. Immédiatement après la sainte Messe, à 10 heures, Sa Grandeur

Monseigneur l'Évêque a béni chaque automobile, et remis une médaille de saint Christophe à chaque conducteur. Un grand nombre de catholiques de Durban et des environs ont assisté à la cérémonie.

* * *

Le Vicariat de Natal possède, pour le moment, deux séminaristes zoulous à Roma (Basutoland) : Pierre Hlope, 23 ans, — et Alexis Zungu, 33 ans, — plus, un séminariste indien, Frank Isaac, 21 ans, qui étudie sous la direction d'un Père, au Natal. Pour être complet, il faut mentionner aussi les Frères Claude LAWRENCE et Leo GABRIEL, acolytes, en première année de Théologie, au Scolasticat de Rome (tous deux, comme Frank Isaac, de la Mission indienne de Durban).

* * *

Le Frère Lazare KUBHEKA, un jeune Zoulou, a émis ses premiers vœux comme Frère convers au Noviciat d'Inchanga, entre les mains de Mgr DELALLE.

Le même jour, deux autres postulants Zoulous, les Frères Jérémie NGEOLO et Louis (Aloys) MAKAYE, ont pris le saint habit et commencé leur Noviciat.

Il est intéressant de savoir que c'est le Frère Jérémie qui a conquis le Frère Aloys, car c'est lui, lorsqu'il était catéchiste, qui l'a instruit dans la Foi et préparé au Baptême.

* * *

Bilan de 1929 : Nouvelles églises en construction : 3 (Mooi River, Schroeders). — Fondation de la C. A. U. (Cathol. Afric. Union) pour lutter contre l'I. C. U. (Industriel Commercial Union) chez les Noirs : division en union de fermiers et union d'instituteurs... — Retraite fermée annuelle des catéchistes, à Maryvale, en janvier 1929 (35 participants). — Noviciat de Frères convers Zoulous à Inchanga. — Sœurs indigènes (Dominicaines

d'Oxford) : 11. — Ecole normale pour Sœurs Blanches, à St-Pierre, fréquentée par les Dominicaines, les Sœurs du Précieux Sang, et les Bénédictines (cours d'apologétique, Hist. Ecclés., Ecr. sainte : R. P. PFISTER, O. M. I.). — Agrandissement de plusieurs écoles. — Les Missions de Mayville et Kruisfontein vont avoir des prêtres résidents.

Vicariat de Kimberley.

La consécration de Mgr MEYSING, Évêque de Mine, a eu lieu le 19 mars, en la cathédrale de Kimberley. Le consécrateur était Mgr Gijlswijk, Archevêque d'Euchaite, délégué apostolique ; il était assisté de Mgr O'LEARY, Évêque de Fessei et de Mgr GOTTHARDT, Évêque de Mopsueste. Mgr DELALLE, Évêque de Thugga, a donné le sermon.

* * *

La ville de Kimberley a gracieusement prêté l'Hôtel de Ville pour les fêtes qui ont eu lieu à cette occasion, particulièrement pour la grande réunion des catholiques, dans l'après-midi. Ont pris la parole en cette circonstance : le R. P. Hermann JANSSEN, curé de la Cathédrale, et 1^{er} Consulteur du Vicariat, M. Varrie (père du R. P. Edward VARRIE, de Johannesburg), S. Exc. Mgr Gijlswijk, Mgr McSherry, Mgr DELALLE, Monseigneur O'LEARY et Mgr MEYSING.

Dans la journée, les augustes visiteurs sont allés assister à l'inauguration des travaux pour le creusement des fondations de la nouvelle chapelle du Collège de Kimberley. Le lendemain, ils ont fait le tour des Missions et œuvres : Nazareth House, écoles St-François-Xavier, St-Boniface, St-Pierre, Ste-Famille.

Le soir du 20, grand concert donné à l'Hôtel de Ville par les enfants des différentes écoles.

* * *

La première cloche du Protectorat du Bechuanaland a été bénite récemment par Mgr MEYSING, à Albin

Hill (Mission fondée en 1927 près de Gaberones), en présence des RR. PP. Rudolf RITTMUELLER et Joseph STUMPP et du Frère Joseph CYRIS. A ce dernier, vaillant compagnon du regretté P. PORTE, et collaborateur depuis trente ans de l'évangélisation des Bechuanas, revint l'honneur de sonner le premier *Angelus* qui retentit dans ces contrées.

* * *

Le Vicariat de Kimberley a un séminariste à Roma (Basutoland) : Aloys Mennick, de Pokwani (dans les environs de Taungs). Il a 23 ans d'âge et 4 de présence au Séminaire.

* * *

Bilan de 1929 : ouverture de 3 écoles : St-Charles, à Good Hope (vallée du Vaal), Notre-Dame des Apôtres, à Mafeking, Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, à Buxton. — Pose de la 1^{re} pierre de la mission indigène du Bon Pasteur, à Fourteen Streams, et d'une autre à Tweespruit. — Fondation d'une nouvelle Mission indigène (Ste-Thérèse d'Avila), à Lobatsi, future capitale du Bechuanaland, — et des stations de Wedberg, Windsorton et Gannavlaagte (cette dernière a dû ensuite être abandonnée provisoirement, à cause de l'hostilité des fermiers boers). — Etablissement d'un catéchiste dans la région de Kuruman, en vue d'une fondation future.

Vicariat du Transvaal.

Le Frère Philippe ÉRASMÉ, natif de Prétoria, écrivait à S. G. Mgr O'LEARY, du Scolasticat de Belmont House, en Irlande :

« MONSEIGNEUR,

Aux Quatre-Temps de Noël, j'eus la grande joie de recevoir le sous-diaconat, à Dublin. Les Frères McCARTHY et O'CALLAGHAN, de Johannesburg, reçurent les deux premiers ordres mineurs.

Parmi les nouveaux arrivés du Noviciat sont les Frères BRANIFF et DILLON, du Transvaal, et le Frère St-GEORGE, du Natal.

Cela vous intéressera de savoir que nous avons commencé une croisade de prières pour des vocations sacerdotales sud-africaines. Le Frère WHELAN, originaire de Boksburg, créa le mouvement. Les membres s'engagent à offrir la sainte communion chaque samedi, afin d'obtenir par l'intercession de la sainte Vierge de nombreuses vocations sacerdotales au Sud-Africain. Nous espérons que nos prières et nos efforts produiront des fruits abondants. Pouvons-nous espérer aussi que nos compatriotes se joindront à nous en offrant une communion par semaine, le samedi de préférence, pour une si belle cause ? »

* * *

Le dimanche 2 février eut lieu la bénédiction solennelle de la première pierre de la nouvelle église de la mission indigène d'Alexandra Township. S. G. Monseigneur O'LEARY célébra la Messe et distribua la sainte communion à presque tous les paroissiens. A la grand' Messe de 10 heures, Monseigneur prêcha. A la fin de cette cérémonie, on assista à la réception de plusieurs Enfants de MARIE et à une assemblée générale de tous les Indigènes de la paroisse sous la présidence de Sa Grandeur. Un peu plus tard, c'était une nouvelle assemblée, cette fois des Indigènes et des Européens de l'endroit, ainsi que des Sœurs de Nazareth House, de Johannesburg.

La cérémonie de la bénédiction de la première pierre commença par le salut du Très Saint Sacrement ; on forma ensuite le cortège de la procession qui se dirigea lentement vers le nouveau bâtiment où Monseigneur bénit immédiatement la nouvelle pierre ; les paroissiens s'unissaient à la cérémonie liturgique en manifestant leur piété par de magnifiques chants, expression de leur enthousiasme. Monseigneur prit bientôt la parole, recommandant chaudement aux fidèles de multiplier leurs sacrifices en faveur de leur nouvelle église. Déjà,

ils ont montré comment « le denier de la veuve », les offrandes des pauvres finissent, lorsqu'ils sont multipliés, par former des montagnes d'or ; ils ont déjà donné 100 livres pour l'érection de leur nouveau sanctuaire, et ce n'est que le commencement.

Les religieuses organisent pour le 5 avril une vente de charité pour l'ameublement du nouveau temple de Dieu.

* * *

A Germiston, le dimanche 15 décembre 1929, eut lieu une longue procession aux flambeaux à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. On chanta l'hymne de Lourdes, puis on récita le chapelet devant la grotte, sur laquelle agissaient deux puissants réflecteurs électriques. Comme à Lourdes, le *Credo* clôtura cette belle cérémonie. La prochaine procession de ce genre aura lieu le 11 février, anniversaire de l'apparition de Notre-Dame.

Les fêtes de Noël furent bien suivies ; une grande foule communia à la messe de minuit. Nos chantres y exécutèrent leurs plus beaux morceaux.

L'intérieur de l'église se transforme, grâce au Frère Kock, peintre et décorateur. Il a du travail pour trois mois à peu près.

D'après les dernières nouvelles, nos orgues arriveront sous peu au Cap. Six semaines suffiront pour leur installation et nous espérons que le nouvel instrument sera joué pour le dimanche de Pâques.

* * *

Travaux et progrès. — Evénements de 1929 : — Agrandissement des églises de Krugersdorp et Brakpan. — Acquisition d'un terrain pour église à Rosebank et d'un autre à Malvern. — Commencement de préparation et fondation d'une paroisse à Prétoria North. — Nouvelle et importante école à Yeoville, à Krugersdorp. — Hôtel pour les filles ouvrières (sorte de prolongement de l'orphelinat des Sœurs de Nazareth), à Johannesburg.

Pour les Indigènes : — Ouverture de l'église de Martindale et de celle de Luipaardsvlei. — Agrandissement de l'église et construction de trois classes d'écoles à Nancefield. — Acquisition d'un terrain et ouverture d'une école à Potehefstroom. — Construction d'un futur collège de Noirs à Lady Selbourne. — Acquisition d'une ferme à 15 lieues de Prétoria. — Trois classes de plus à Ste-Marie de Krugorsdorp. — En cours de construction, une église plus spacieuse à Alexandra Township. — Nouvelle mission à Hamal's Kraal. — Projet d'une église-école à Heiderberg. — Agrandissement préparé à l'école de Village Main. — Projet d'une colonie de Noirs dans le district de Ventersdorp. — Il y aura, en 1930, un prêtre résidant à Vereeniging et un autre à Lichtenburg (mines de diamants) ; et deux prêtres pour les Noirs à Prétoria.

Vicariat du Basutoland.

Quand Sa Grandeur Monseigneur Jules CÉNEZ, O. M. I., Vicaire apostolique du Basutoland, se rendit à Tlali pour y bénir la nouvelle église, plusieurs centaines de cavaliers basutos vinrent au-devant de lui, à quelque distance du village, et lui firent escorte jusqu'à la Mission. L'arrivée de l'évêque ainsi escorté fit une très heureuse et profonde impression sur les 5.000 Indigènes réunis pour la solennité.

* * *

La 2^e semaine sociale indigène pour la race des Basutos et Bechuanas s'est tenue à Roma en décembre 1929. Il y avait 200 auditeurs.

Les Zoulous et Xosas ont eu déjà 8 semaines sociales, dont plusieurs à Mariannahill.

* * *

Le Séminaire de Roma vient d'entrer dans ses nouveaux locaux (janvier 1930). Il comprend deux sémi-

naristes Zoulous du Natal, un Ovambo et un Mochuana du Vicariat de Windhoek, un séminariste du Vicariat de Kimberley et 9 séminaristes du Basutoland (dont deux au Grand Séminaire), plus un certain nombre de jeunes gens au Séminaire préparatoire. Le Directeur en est le R. P. Henri THOMMEREL, aidé du R. P. Gérard PAQUET, professeur, et du R. P. Odilon CHEVRIER, économiste. Au Séminaire étudie également le P. Victor GUEGUEN, qui est en 4^e année de Théologie. Le Doyen des séminaristes est Raphaël MOHASI, en 3^e année de Théologie. Deux sont de la famille du Grand Chef ; un est de la tribu des Mophuti et 7, Basutos.

Vicariat de Windhoek.

Deux de nos Frères coadjuteurs ont célébré leurs noces d'argent : Frère KLEIST et Frère HEINRICHS. Le premier a été 31 ans dans l'Afrique du Sud-Ouest, et dirige notre grande plantation d'oranges à Klein-Windhoek. L'autre — 30 ans dans le pays — est maintenant incapable, à cause de son âge, de travailler dans la vigne. Les Pères des missions de St-Boniface et de St-Joseph se sont réunis à l'évêché pour féliciter dignement nos chers Frères.

Nous avons célébré aussi un autre jubilé — le 25^e anniversaire de la fondation de la mission de St-Joseph. — C'est une « station de ferme », à 15 milles de Windhoek, ayant une école d'instituteurs indigènes bien formés, et en même temps c'est un endroit bien adapté pour l'élevage du bétail. S. G. Mgr GOTTHARDT célébra une grand'Messe pontificale et le R. P. ZIEGENFUSS, un des vétérans du Vicariat, prêcha le sermon.

La mission de St-Joseph se développe d'année en année, et bientôt les Pères et Frères et aussi les Sœurs auront leur maison à eux. Un magnifique autel a été érigé dans l'église et le chœur a un splendide tableau. Le chant grégorien pendant la Messe était bien exécuté par les Indigènes sous la direction du Père résidant. Un salut solennel termina la fête.

Le 26 janvier dernier, les paroissiens ont fait une communion générale. Le soir, l'Évêque a béni la nouvelle bannière des Enfants de Marie. Le sermon est allé directement à nos cœurs.

Le 2 février, il y eut un autre jubilé, celui de la Station de Usakos, à mi-chemin entre Walvis Bay et Windhoek. S. G. Mgr GOTTHARDT y assista.

* * *

Le Vicariat de Windhoek vient d'envoyer deux sujets au Séminaire de Roma : Agapit Lukolo Nakanjala (première fleur de l'Ovamboland), 20 ans, — et Gérard Mokaleng (premier lévite de la tribu des Bechuanas), 20 ans.

* * *

Bilan de 1929 : nouvelle mission : Bunja, sur l'Okavango. — Achèvement de l'église St-Boniface, près de Windhoek, et à Ukuambi (Ovamboland).

SOUVENIRS DU PASSÉ

La Généalogie de Mgr de Mazenod.

Le premier historien de notre vénéré Fondateur (répété ensuite par Mgr Ricard), le R. P. Toussaint RAMBERT, est assez sobre de détails sur la généalogie des Mazenod (1).

Des recherches faites à l'occasion de la cause de béatification nous permettent de jeter un peu plus de lumière sur l'ascendance de la famille, en remontant plus haut et en suivant de plus près les diverses branches issues du tronc initial.

Ces travaux ont réussi à conduire le dévoué chercheur jusqu'à la fin du XIII^e siècle, où nous trouvons Henri de Mazenod, à Chaumond en Lionnois (Lyonnais, région de Lyon). De Jeanne Mayanne, son épouse, Henri de Mazenod eut trois fils, Etienne, Zacharie et Mathieu, qui se retirèrent tous trois à Marseille, où ils se marièrent.

Mathieu laissa deux fils, qui devinrent religieux Augustins, et deux filles : il ne put donc perpétuer le nom des Mazenod.

Zacharie a fondé une lignée dont nous n'avons pas la trace après le XVII^e siècle : un de ses descendants, François, épousa la fille d'un conseiller de Grenoble en 1652 et eut un fils, Pierre (documents tirés des Archives de l'Archevêché d'Aix).

Etienne fut la souche des trois branches principales de la famille : celles de Brie, de Lyonnais et Forez, et de Provence.

(1) VIE DE MGR CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD, tome I, p. 1. — MGR DE MAZENOD, par Mgr Ricard, p. 3.

La branche de Brie est connue par les noms de Louis Mazenod, qui fut échevin de la ville de Lyon pour les années 1517 et 1518, et, comme tel, entré dans la noblesse (Archives de l'Archevêché d'Aix), — Louis de Mazenod, chanoine de Provins, où il mourut en 1713, — Jean de Mazenod, curé de Courchamp, près de Provins, où il fut inhumé en 1782, — Edouard de Mazenod, entré dans les ordres après la mort de sa femme et ordonné prêtre à Rome en 1862, puis chanoine de Nevers, — Gabriel de Mazenod, tué à la bataille de Loigny en 1871.

La branche de Lyonnais et Forez se fait connaître par Marc-Antoine de Mazenod, échevin de la ville de Lyon en 1659 et 1660, — Michel de Mazenod, qui fut membre du Conseil des Cinq Cents, sous le Directoire.

La branche de Provence comporte pour nous beaucoup plus d'intérêt. Nous pouvons remonter jusqu'à Antoine de Mazenod, qui épousa en 1593 Isabeau de Gardiot et eut pour fils Charles de Mazenod, seigneur de Beaupré, ennobli en 1653, consul de Marseille.

Le fils de ce dernier, Charles-Joseph, épousa Marie de Grimaldi et donna naissance à Charles-Vincent, père de Charles-Alexandre et de Charles-André, qui devint Vicaire Général de Marseille et mourut à Venise en 1795.

Charles-Alexandre, seigneur de St-Laurent, président en la Cour des Comptes aides et finances et président à mortier au Parlement d'Aix, épousa en 1743 Elisabeth de Laugier, qui lui donna cinq fils :

1° Charles-Antoine, père de notre vénéré Fondateur, né le 24 janvier 1745,

2° Charles-Ignace,

3° Charles-Hippolyte,

4° Charles-Fortuné, qui devint Vicaire général d'Aix, puis Evêque de Marseille élu en 1817, installé en 1823, démissionnaire en 1837 et chanoine du 1^{er} ordre de Saint-Denis, où il mourut âgé de 91 ans.

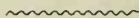
5° Charles-Eugène, qui devint contre-amiral et mourut en 1832.

Charles-Antoine épousa, comme nous le savons, Rose-Eugénie de Joannis, qui mourut à Marseille à l'âge de

95 ans, le 18 décembre 1851. Lui-même mourut en cette ville le 18 octobre 1820. Il eut trois enfants, dont deux filles, Charlotte, morte en bas âge, et Charlotte-Eugénie-Antoinette, qui devint en 1808 marquise de Boisgelin. Son unique fils fut Charles-Joseph-Eugène, Fondateur des Oblats de Marie Immaculée et Evêque de Marseille, en qui s'éteignit la branche de Provence des Mazenod.

Insister davantage sur les alliances de la noble famille n'aurait guère d'intérêt pour la grande majorité de nos lecteurs. Nous ferons remarquer, après les trois historiens de Mgr de Mazenod, qu'il se trouvait à Venise avec son grand-oncle et son oncle, Charles-André et Charles-Fortuné, tous deux chanoines et Vicaires généraux.

Les documents ont été aimablement fournis par l'Archevêché d'Aix et par le Cabinet des Titres aux Archives de Paris (ces derniers copiés par M. Berger de Xivrey, membre de l'Institut).



Le premier registre des prises d'habit.

Nous avons la bonne fortune de posséder à la Maison Générale le premier registre du premier Noviciat de la Congrégation, donnant la liste complète des prises d'habit, depuis octobre 1815 jusqu'au 31 décembre 1850.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ait été inauguré dès le début. Ce ne fut que le 12 août 1820, alors que le Noviciat avait déjà été transféré à Notre-Dame du Laus, que l'on pensa sérieusement à noter sur un cahier spécial les formules d'entrée au Noviciat, signées par les intéressés. Ceci nous expliquera pourquoi plusieurs sont remplacées par des déclarations postérieures à leur départ.

Le cahier s'ouvre par la formule de notre vénéré Fondateur. On aimera, nous en sommes sûrs, la retrouver ici *in extenso* :

- 1
 Mazenod
 Octobre 1815.
 —
 J'ai fait mon Oblation
 à Aix
 le 1^{er} novembre 1818.
 Eug^{ne} de Mazenod,
 p^{tre} m^{re}.
 —
 Tempier, p^{tre} miss^{re},
 sup^r de N.-D. du Laus,
 fais. fonct.
 de S^{te} Général
 Je, CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE
 DE MAZENOD, voulant me consacrer
 d'une manière spéciale au service de l'Eglise
 et à la sanctification du prochain dans
 l'exercice des Missions, et reconnaissant
 que pour réussir dans cette sainte entre-
 prise il falloit marcher sur les traces des
 saints et suivre partout les exemples de ceux
 qui ont exercé le même ministère, je rédi-
 geai quelques Règles qui furent approuvées
 par les Supérieurs Ecclésiastiques et adop-
 tées par les Prêtres que j'avais associés à
 mes desseins. Animés du même esprit que
 moi, ils s'engagèrent ainsi que moi à les
 observer toujours en persévérant jusqu'à
 la mort dans le Saint Institut qui devoit
 nous aider à acquérir les vertus propres
 à l'état de perfection auquel nous nous
 vouions de bon cœur. C'est ainsi que nous
 jetâmes les fondements de la Société des
 Missionnaires de Provence à Aix, le
 2 Octobre de l'année 1815.
- Fait à N.-D. du Laus
 le 12 août 1820.
 Eug^{ne} de Mazenod,
 p^{tre} miss^{re},
 né à Aix le 1^{er} août 1782.

On nous pardonnera d'y joindre celle du R. P. TEMPIER:

- 2
 Tempier
 Octobre 1815.
 —
 Il a fait son oblation
 à Aix
 le 1^{er} novembre 1818.
 Eug^{ne} de Mazenod.
 —
 Tempier, p^{tre} miss^{re},
 sup^r de N.-D. du Laus,
 fais. fonct.
 de S^{te} Général
 Je, FRANÇOIS-HENRY TEMPIER,
 invité par Monsieur de Mazenod à me
 joindre à lui pour former une Société de
 prêtres qui se consacraient spécialement
 au service de l'Eglise dans l'exercice des
 Missions, je me rendis sans délai et de
 grand cœur à ses désirs; et quoique le
 dernier appelé des quatre qui unis à lui
 formèrent dans ces commencements la
 Société des Missionnaires dits de Provence,
 j'arrivai le premier à Aix et je fus le pre-
 mier à entrer dans la Maison qui fut le
 berceau de notre Société naissante et à
 laquelle je me dévouai de cœur et d'âme
 pour me sanctifier dans son sein et
 persévérer jusqu'à la mort.
- Fait à N.-D. du Laus
 le 12 août 1820.
 Tempier, p^{tre} miss^{re},
 Supérieur de N.-D. du Laus,
 né à St-Cannat le 1^{er} avril 1788.

Suivent les formules, très variées d'ailleurs, des Pères Deblieu, MYE, Maunier, Dupuy, COURTÈS, SUZANNE, etc., avec des déclarations du Père de MAZENOD pour ceux qui, déjà sortis, n'étaient plus là pour signer eux-mêmes. A partir du Père COURTÈS (15 octobre 1816), la formule se simplifie, tout en restant, comme de juste, exprimée au passé ; ce n'est qu'en 1821 qu'elle se fixe à peu près dans les termes où elle est encore rédigée de nos jours.

Les 37 premières sont contresignées par le R. P. TEMPIER, faisant fonction de Secrétaire général ; il en contresigne encore trois en 1822 et le P. Deblieu quatre en 1822 et 1823 ; puis c'est le R. P. COURTÈS, 19, de 1823 à 1826. Après quoi, ce sera le Maître des Novices, ou le Supérieur de la Maison du Noviciat.

Le R. P. GUIBERT ouvre la série, le 13 juillet 1826 (65 à 85) ; le R. P. Reynier le remplace dès le 25 avril 1829, mais sans ajouter le titre de Père Maître. Le R. P. GUIGUES débute le 28 juin de cette même année (n° 89) et ira jusqu'au 24 juin 1829 (n° 104) : c'est lui qui recevra le Frère Julien Eymard, qui dut quitter le Noviciat pour cause de santé et fonda depuis la Congrégation des Prêtres du Saint Sacrement. Le Bienheureux Eymard avait pris le saint habit le 7 juin 1829, à Saint-Just de Marseille, où était alors le Noviciat.

Le R. P. CAPMAS devient Maître des Novices intérimaire et reçoit trois sujets seulement. Bientôt, le R. Père HONORAT le remplace et reçoit encore 17 Novices jusqu'au départ pour Billens. 19 ont été admis à Billens et au Laus, et leurs formules de demandes transcrites après coup sur le registre, demeuré à Marseille (1830-33).

Le 1^{er} juin 1833, entre à Marseille le premier sujet venu après la tourmente : il est reçu par un nouveau Maître des Novices, le R. P. Casimir AUBERT, qui signe jusqu'au 21 février 1841 : il y a eu 91 prises d'habit durant cette période.

Après 11 formules sans aucune mention de réception ni contreseing quelconque, nous trouvons, le 20 novembre 1841, à Notre-Dame de l'Osier, où s'est transporté le Noviciat, la signature du R. P. VINCENS, jusqu'en 1845,

puis celle du R. P. SANTONI. Celle du R. P. VINCENS reparaît le 15 juillet 1845, sans doute comme Supérieur de la maison, car le R. P. SANTONI en signe encore une le 14 août, en faisant suivre son nom des initiales m. n. et nous avons, pour quatre prises d'habit faites le même jour, la grande signature de Mgr C.-J.-Eugène de MAZENOD, Supérieur général. De même, le 12 mai 1847, pour cinq réceptions. Mais toutes les autres, jusqu'au 9 juillet 1847, sont signées par le R. P. SANTONI.

Le R. P. VINCENS reprend alors jusqu'au 7 septembre 1848, avec la mention de Supérieur, après quoi il préside encore un certain nombre de ces cérémonies, laissant pourtant au R. P. SANTONI, jusqu'à la fin du cahier (31 décembre 1850), la grande majorité des réceptions à entériner.

* * *

A cette occasion, nous avons cru bien faire d'essayer, au moyen de diverses recherches (assez difficiles, nous l'avouons, à cause du manque de documents sur les premières années), d'établir une liste des pérégrinations du Noviciat et des différents Pères Maîtres.

De la maison d'Aix, où il débuta, le Noviciat fut transféré à Notre-Dame du Laus en 1820. Au bout de deux ans, il revint à Aix, où il demeura moins de 4 ans. Nous le trouvons à Marseille en juillet 1826. En juin 1828, on mentionne qu'il est à Saint-Just (Marseille).

Les événements de 1830 l'obligent à émigrer à Billens, en Suisse, en octobre. A la fin de 1831, il est de retour au Laus, d'où on le transfère à Marseille (Calvaire) en avril 1833 et à Saint-Just en juin 1834. En septembre 1834 il revient à Aix, retourne au Laus en 1835, et à Marseille (Saint-Just) en août ou septembre 1836.

Il va sans dire qu'à cette époque les prescriptions du Droit canonique n'étaient pas aussi strictes qu'elles le sont aujourd'hui. De plus, les locaux ne se prêtaient guère aux Noviciats un peu importants.

C'est de là qu'il partira enfin dans les premiers mois de 1841 pour se fixer à l'Osier et y rester jusqu'aux

expulsions de 1902. On connaît la suite de ses voyages : San-Giorgio 1921, puis sa résidence actuelle, qu'il occupe depuis 1926.

Le premier Maître des novices semble avoir été notre vénéré Fondateur lui-même, remplacé au Laus par le R. P. TEMPIER (1820-1822). A Aix, ce fut le R. P. COURTÈS (1822-1826) ; à Marseille, le R. P. GUIBERT (1826-1828). Après un intérimat de quelques mois, tenu par le R. Père Reynier, le titulaire fut le R. P. GUIGUES (1828-1829) ; encore un intérimat éphémère du R. P. CAPMAS, avant le R. P. HONORAT (1829-1830). A Billens, le Supérieur fut chargé de faire fonction de Père Maître : c'était le R. Père Mille. De retour au Laus, les Novices furent placés sous la direction du R. P. GUIBERT (1831-1832), puis du R. P. HONORAT (1832-1833). A Marseille, on leur donna le R. P. Casimir AUBERT (1833-1841), qui les accompagna désormais à Aix, au Laus, puis de nouveau à Marseille.

Quand le Noviciat gagna sa résidence de l'Osier, le Père Maître fut d'abord le R. P. VINCENS (1841-1844), puis le R. P. SANTONI (1844-1851).

Comme nous l'avons dit, plusieurs de ces détails manquent un peu de certitude, à cause de la rareté des documents que nous possédons sur ces premiers temps de la Congrégation.

* * *

La première phalange, de 5 novices (octobre 1815), comprenait les Pères DE MAZENOD, TEMPIER et MYE. Un an après, entra le R. P. COURTÈS (15 octobre 1816). Le R. P. SUZANNE vint seulement le 21 janvier 1817, le R. P. MOUREAU, le 22 avril 1818 et le R. P. HONORAT le 21 octobre de la même année.

Deux furent admis en 1819, qui ne persévérèrent point ; puis, en 1820, fut reçu le R. P. SUMIEN (2 avril).

En 1821, ce fut le tour des RR. PP. MARTIN (2 août), le dernier survivant, quasi centenaire, des premiers Oblats ; GUIGUES (le même jour), qui devint le premier évêque d'Ottawa ; RICHARD (17 octobre) ; MARCOU et

JEANCARD (21 décembre); ARNOUX (25 décembre). Ce fut le premier noviciat un peu important.

En 1822, nous trouvons les noms des RR. PP. TELMON (8 septembre) et JOURDAN (21 septembre). En 1823, apparaît le R. P. GUIBERT (25 janvier), encore acolyte et qui deviendra une des gloires de la Congrégation. Le R. P. ALBINI prend l'habit le 17 juillet 1824; le R. Père HERMITTE, le 8 mars 1825; le R. P. Casimir AUBERT, le 24 décembre 1826; le R. P. PARIS, le 28 octobre 1827, avec le R. P. Pascal RICARD.

Les dates de sortie des Novices n'étant pas consignées sur le registre et les oblations n'ayant pas lieu régulièrement au bout d'une année, comme l'a prescrit depuis le Droit canonique, il est bien difficile de dire combien il y avait de Novices à Aix le 17 février 1826, par exemple, à la date de l'approbation des saintes Règles. Certains documents parlent de cinq.

En 1826, après l'approbation, il y eut 9 prises d'habit, de juin à décembre; en 1827, 13; en 1828, 10, dont celles des PP. DUMOLARD, Mille, Alexandre PONS, CAPMAS et du frère convers Joseph ROUX, le premier de la Famille, qui prit l'habit à Nîmes et vint faire sa première oblation à Marseille, le 25 avril 1829.

En 1829, on reçut 14 novices, dont Etienne SÉMÉRIA (1^{er} mai), qui fut notre premier Évêque de Ceylan, et Julien Eymard.



GALERIE DE FAMILLE

R. P. Armand Audibert, 1864-1894 (403).

C'est au Vivarais, à St-Pierre-le-Déchausselat, que le P. Armand AUDIBERT vit le jour, le 1^{er} novembre 1864. Ses parents étaient de très honnêtes cultivateurs, profondément chrétiens mais peu fortunés ; et ils eurent besoin d'une énergie peu commune pour élever leur belle famille de treize enfants.

Armand avait été promis à Notre-Dame de Bon-Secours, dont le Sanctuaire fort en renom était peu éloigné ; et il fut porté sans retard au pied de son autel. Ses premières années ne furent marquées que par la protection spéciale dont la Providence sembla entourer ses jours. Deux ou trois fois, en effet, il fut aux portes du tombeau ; et ce ne fut chaque fois que par une sorte de miracle qu'il conserva la vie.

Pendant le temps qu'il passa au sein de sa famille, le jeune Armand fut toujours un modèle de soumission, de travail et surtout de piété. Aimé et entouré de ceux qui le connaissaient, il édifiait tout le monde par sa bonne conduite et ses manières très avenantes ; on le trouvait toujours prêt à rendre service.

Mais là où on le remarquait le plus, c'était à l'église. Choisi pour servir à l'autel, avec quelle piété il remplissait ses saintes fonctions ! Tellement qu'on a pu dire, dans la paroisse, qu'on n'avait jamais vu, de mémoire d'homme, aucun enfant de chœur s'acquitter si pieusement des cérémonies. Mais aussi c'était là sa principale joie ; et manquer à un office, c'était pour lui la plus grande privation.

Admis fort jeune à la première Communion, il dut

cette faveur à sa sagesse et aussi à la perfection avec laquelle il possédait son catéchisme. Il se prépara si bien à ce grand acte, il se montra si recueilli et si édifiant, que M. le Curé ne put s'empêcher de faire publiquement son éloge et de le citer comme modèle aux premiers Communians.

De très bonne heure, le pieux enfant montra la plus grande inclination pour l'état ecclésiastique. Ses bons parents, si chrétiens, étaient loin de s'opposer à sa vocation ; mais comment parvenir à la lui faire réaliser ? Chargés d'une nombreuse famille, dont tous les membres étaient en bas âge, ils ne pouvaient songer à le placer dans un établissement payant. La bonne Providence voulut bien pourvoir à tout : le Curé de la paroisse, charmé des saintes dispositions de l'enfant, s'offrit à lui faire commencer le latin, à titre gracieux.

Armand répondit avec la plus grande ardeur à la générosité du Pasteur ; et il s'adonna tellement à l'étude que, non seulement il délaissait ses frères et ses sœurs et ses compagnons de jeu pendant le jour, mais encore il employait une partie de ses nuits à apprendre *Rosa* et *Dominus*.

Mettant le comble à ses bontés, le digne Curé obtint l'admission de son pieux élève à l'école apostolique des Pères Jésuites de Poitiers. Mais la douce Vierge de Bon-Secours, à qui Armand avait été offert dès avant sa naissance, voulut le ranger dans la phalange des Oblats qui desservaient son Sanctuaire.

Tout était prêt, et Armand allait partir pour Poitiers, quand la nouvelle se répandit que les Pères Oblats venaient d'ouvrir un Juniorat à Notre-Dame de Bon-Secours. Il se mit en route avec son père, et voulut remercier en passant son dévoué professeur, qui venait d'être transféré dans une paroisse voisine. Celui-ci eut l'inspiration d'offrir l'enfant au nouveau Juniorat qui prenait naissance sous l'aile de Notre-Dame de Bon-Secours, et de réaliser ainsi la consécration qui lui en avait été faite ; et il le conduisit lui-même au Sanctuaire. Armand fut agréé aussitôt ; et, peu après,

il entra au Juniorat, âgé de treize ans, à l'automne de 1877.

Au bout de seize mois, il se rendit au Juniorat de Notre-Dame des Lumières ; et, aux vacances de sa troisième année, il vint passer quelque temps dans sa famille, revêtu de la soutane. Il produisit dans la paroisse l'impression la plus favorable ; tout le monde admirait sa piété, sa bonne tenue, sa modestie, et l'on félicitait ses parents d'avoir un tel fils. Il alla faire une visite à l'un de ses oncles qui habitait la petite ville de Bessèges. C'était un esprit fort qui ne croyait ni à Dieu ni à diable et ne pouvait supporter la vue d'un prêtre. Il fut entièrement subjugué par l'attitude du fervent Junioriste ; non seulement il se montra plein de respect pour lui, mais encore il voulut paraître au dehors avec lui et l'accompagner partout, malgré sa réputation bien établie d'anticléricale forcené.

Le Frère AUDIBERT fut appelé dans la suite à Notre-Dame de l'Osier, avec quelques autres junioristes, pour y faire sa rhétorique et son année de Noviciat.

Son juniorat s'était passé tout entier pour lui dans une ferveur continuelle, une application soutenue et édifiante à l'étude et à la pratique de la règle, et les douces onctions de la piété. Il convenait que, pendant son Noviciat, la croix vint affermir sa vocation et mettre le sceau à sa vertu.

Ses parents étaient très heureux que leur fils aîné eût embrassé l'état ecclésiastique ; mais ils espéraient que, ses études finies au Juniorat, il entrerait dans le Clergé séculier, et qu'étant plus tard fixé à un poste rétribué, il leur viendrait en aide pour élever les neuf enfants qui restaient à la maison. Leur pauvreté, les nombreux insuccès de leurs récoltes, leur désir de mener à bonne fin l'éducation de tous leurs enfants semblaient rendre leur désir fort légitime. Aussi ne cessaient-ils de faire les appels les plus pressants au jeune Armand, afin qu'il abandonnât le Noviciat et, profitant d'une bourse, entrât au Grand Séminaire. Malgré les sollicitations de la nature et les souffrances très vives de son

cœur, le fervent Novice demeurait inébranlable dans sa vocation ; mais cette tentation perpétuelle était pour lui l'épreuve la plus pénible.

Un moment même, la nature sembla prendre le dessus, et il fut sur le point de fléchir. Il l'écrivait ainsi plus tard à son frère cadet : — « A la suite d'une lettre plus pressante de nos parents, je fus complètement découragé. Leurs instances étaient si vives, les raisons alléguées me paraissaient si graves que j'allai trouver le P. Maître pour lui demander conseil. Celui-ci, devant des sollicitations si instantes et si bien raisonnées, finit par conclure qu'il valait mieux y répondre. Ma malle fut faite, et tout était prêt pour le départ le lendemain au matin. Mais, durant la nuit, je fus pris d'un tel regret de quitter la Congrégation et d'une telle crainte pour mon salut, que je me résolus à rester, coûte que coûte. Le lendemain, je fis part de ma décision au P. Maître, qui s'empressa de l'approuver. » Cette grande victoire sur la nature procura enfin la tranquillité à notre généreux Novice ; et ses parents durent s'incliner devant sa ferme volonté.

Le Frère AUDIBERT fit son Scolasticat en partie à Belcamp, en Irlande, où il prononça ses vœux perpétuels, le 15 août 1886, et en partie à St-François, dans le Limbourg Hollandais. Sans avoir des talents remarquables, ni des aptitudes spéciales, il occupait un bon rang dans son cours, grâce à son énergie au travail. Il se fit remarquer par une grande piété, une fidélité à la règle presque scrupuleuse et une telle assiduité à ses devoirs qu'il mérita ce parfait éloge, consigné dans les notes de son Supérieur : — « Le Frère AUDIBERT, sous tous les rapports, est un modèle pour ses Frères. » Il possédait une aménité de caractère, une gentillesse, un je ne sais quoi d'angélique dans sa figure, qui lui attiraient la sympathie générale. Non seulement tous l'estimaient, mais encore tous l'aimaient et se plaisaient en sa compagnie. Malheureusement aussi, tous gémissaient de voir que la lame usait le fourreau, que ses forces déclinaient et que sa santé devenait chancelante.

Il reçut l'ordination sacerdotale le 29 juin 1890 ;

et, étant rappelé en France pour être professeur au Juniorat de Notre-Dame des Lumières, il put aller passer quelques jours dans sa famille. Plus encore qu'à sa première visite, il produisit dans la paroisse l'impression la plus favorable. On éprouvait une vraie édification à lui voir célébrer la sainte Messe ; et toutes les sympathies allaient vers ce jeune prêtre si fervent. Ces sympathies ne faisaient qu'augmenter encore, lorsqu'on voyait son état de fatigue, et chacun disait : « Quel dommage qu'un si bon prêtre soit si épuisé ! »

Il put cependant se rendre utile, pendant quatre ans, comme professeur au Juniorat ; et il mettait toute sa conscience à bien remplir son devoir. Mais il comprenait bien que ses forces trahissaient sa bonne volonté ; aussi se faisait-il un grand souci de devenir prochainement à charge à la Congrégation. « Quand donc pourrai-je travailler comme il faut, disait-il souvent, pour dédommager la Congrégation de tout ce qu'elle a fait pour moi ? » C'est pourquoi l'oisiveté lui devenait un supplice : il lui fallait de l'entrain, du mouvement, et au milieu des enfants, il lui semblait qu'il avait un regain de force et de vie.

Cependant comme sa santé déclinait toujours, il fut envoyé dans sa famille, en août 1894, dans la pensée qu'il pourrait y prendre un repos salutaire. Mais le mal implacable qui le tenait, ne fit que s'accroître de plus en plus et le réduisit bientôt à toute extrémité. Il écrivait, le 29 septembre, aux Pères de Notre-Dame de Bon-Secours : — « Je suis on ne peut plus fatigué, la tête et la poitrine ne me laissant plus de repos ; je n'aurais jamais cru qu'on pût tant souffrir ! Oh ! que je voudrais maintenant me trouver avec vous ! La chose est impossible pour le moment ; mais, dès que je pourrai me faire transporter, je viendrai vous retrouver. » Hélas ! son pieux désir de mourir entouré de ses Frères en religion ne devait pas se réaliser ! Et, lorsqu'un Père de Notre-Dame de Bon-Secours se rendit auprès de lui, dès le lendemain, la maladie l'avait définitivement terrassé, il avait déjà perdu connaissance.

Laissons la parole au Curé de sa paroisse pour nous raconter ses derniers jours : — « Durant cette maladie de deux mois, écrivait-il, acceptée avec tant de résignation, supportée avec une patience d'ange, jamais on ne l'a entendu se plaindre, il souffrait beaucoup cependant. Au plus fort de son mal, alors que le cerveau était pris, dans son délire, il ne pensait qu'à ses chers élèves, les appelant par leurs noms, les interrogeant, leur donnant des conseils, comme s'il eût été au milieu d'eux. Cependant, malgré le délire perpétuel, Dieu ne voulut pas laisser mourir son prêtre sans le secours des Sacrements. Le samedi à midi, veille de sa mort, je lui offris de lui donner les derniers sacrements. Aussitôt il eut une bonne lueur de plein éveil. Je le confessai, lui appliquai l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, ne pouvant lui donner le Saint Viatique, à cause de la difficulté d'avaler ; et je suis sûr qu'il reçut le tout avec une connaissance parfaite. Le dernier jour fut terrible par les souffrances, au milieu desquelles on l'entendait murmurer des prières, surtout celles de la sainte Messe. Vers les 4 heures du soir, il entra en agonie ; et il mourut à 10 heures. C'était le dimanche 14 octobre 1894. Ses funérailles eurent lieu le 16 ; et on peut dire que toute la paroisse, qui l'avait en grande estime, y assista. »

Le P. AUDIBERT n'avait que 30 ans ; mais il n'en avait pas moins fourni devant Dieu, par ses vertus, une carrière bien édifiante et bien belle.

R. I. P.



R. P. Jean-Charles Leroy, 1813-1898 (484).

Le R. P. LEROY (Jean-Charles) naquit le 28 juin 1813 dans la petite commune de St-Laurent, près d'Épinal. Son père était un pauvre ouvrier, sa mère une humble servante. Il fit une première année d'études au Sémi-

naire de Senaide où il se présenta en 1826. On dit que sa vivacité et sa pétulance lui attirèrent bien des reproches. Cependant on n'était pas inquiet ; alors comme aujourd'hui, on préférait les eaux vives aux eaux mortes. En rentrant au logis pour les vacances, il y trouva un charmant petit frère nouveau-né. Charles, qui avait 14 ans, dit à l'heureuse mère de ne pas s'inquiéter, et il s'offrit pour le bercer, ayant l'âge requis pour ce doux plaisir. Cependant cette occupation ne pouvait durer. Charles, pendant deux ans, devint précepteur en second des fils d'un riche industriel où travaillaient son père et sa mère. Il quitta cette position qu'il avait acceptée pour faire plaisir à ses parents et à leur patron, pour entrer comme élève au Collège d'Épinal dont le Principal était ecclésiastique. Charles fut nommé réglemентаire et pour cela on lui donna la charge de tambour. Les maîtres auraient désiré le voir entrer dans leurs rangs, mais il n'en voulut pas. C'était en 1830. Une parole impie avait circulé dans l'école : « Enfin ! on ne dira donc plus de prière ! » Ce fut assez pour lui inspirer un profond dégoût du Collège. Il se retira avec la haine pour Louis-Philippe et son gouvernement. Haine qu'il conservera toute sa vie.

Il alla se présenter au Séminaire de Châtel, où il fut admis après un bon examen. Une riche famille d'Épinal avait la charité de le recevoir pendant les vacances. A l'âge de 25 ans, il fut ordonné prêtre. C'était le 10 mars 1838. Le lendemain de son Ordination, il partait pour le Vicariat de Vagney et ce fut à cette époque qu'il résolut de se faire missionnaire à l'étranger. Après quatre ans de vicariat, il manifesta sa volonté à Monseigneur Munglard, Évêque de St-Dié, qui s'opposa à son départ pour des raisons de famille. Il devait rester pour être le père nourricier de ses vieux parents et pour faire l'éducation de son dernier frère, Joseph-Auguste, qu'il avait bercé autrefois et qui se destinait, lui aussi, au sacerdoce. Il fut envoyé comme curé à Saussures-les-Saules. Un an après, Monseigneur l'appela et lui dit : « Vous voulez toujours vous faire mission-

naire ? Eh bien ! j'ai dans le diocèse, au fond des montagnes, une paroisse qui sera pour vous un vrai pays de mission. Vous y trouverez des infidèles à convertir. Partez pour Ventron. » C'était une paroisse de 1.400 âmes, très étendue, très difficile à desservir. Les devoirs religieux et les bonnes mœurs y étaient à l'abandon, et de plus l'esprit voltairien y faisait de grands ravages. Dans un ministère aussi pénible, la vie du pauvre curé s'usait vite, les rhumatismes se multipliaient, et le dépérissement n'allait pas tarder. Sur l'ordre du médecin, il dut quitter Ventron après 16 années d'un service héroïque.

Dans cette paroisse, le curé LEROY avait trouvé une église en construction. Mais la plupart des travaux ont été menés à bonne fin sous son administration. La tour en est fort belle, elle est toute en granit.

Ce fut également sous son administration et d'après son initiative qu'eut lieu, le 11 juillet 1854, la plus imposante cérémonie dont la paroisse ait gardé le souvenir. A savoir l'exhumation et la translation des précieux restes du Frère Joseph, ermite. L'histoire rapporte que jamais pareille foule ne se vit dans un village. On évalue à plus de 10.000 le nombre des personnes venues des différentes parties de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté. L'Évêque de St-Dié prononça l'éloge du vénéré solitaire. Il y avait là 80 prêtres et les autorités civiles de Remiremont. Les restes du Frère Joseph furent déposés dans un caveau, surmonté d'un joli tombeau d'architecture gothique, élevé par la générosité des habitants.

Nous savons de source certaine que le Curé de Ventron était très laborieux. Que de recherches il a dû faire pour composer la vie du Frère Joseph qui avait édifié la paroisse jusqu'en 1783, et dont la cause est aujourd'hui portée à la Cour de Rome ! Homme d'étude, il possédait de belles éditions des Pères et certains ouvrages qui portent cette annotation de sa main : « *Tam raræ quam bonæ.* » De plus, une belle édition de la *Catena aurea* de saint Thomas, avec ces mots d'une écriture ferme :

« *Mihi thesaurus.* » En effet, il se servait de ses livres.

Il soignait ses instructions. La plupart sont fort belles, personnelles, nourries de doctrine, avec quelques malices de bon aloi, sans amertume.

Il s'était fait aussi un recueil de pensées empruntées aux Écritures, aux Pères, aux auteurs préférés de lui. La plupart sont écrites en latin, quelques-unes en grec.

Tel fut le Père LEROY avant d'entrer chez nous : curé zélé, ferme et prudent, pieux et gai. Il se reposait de ses fatigues et de ses ennuis en pinçant de la guitare et en chantant une chansonnette, ce qui égayait aussi le vieux père, la vieille mère, la sœur et le frère. Possédant un riche fonds de gaieté, il faisait le charme de toutes les réunions sacerdotales et les plus âgés lui pardonnaient volontiers ses élans de bonne humeur, parce que le dard ne s'enfonçait guère et n'allait pas sans une goutte de miel.

Moymont fut la dernière paroisse du bon curé. Ce fut une paroisse de repos. Un beau jour, il apprit du Père COLOMBOT, son compatriote, que son âge avancé ne serait pas un obstacle à son entrée chez les Oblats. Aussitôt il quitta ce dernier poste en juillet 1862 après 2 ou 3 ans de ministère et avec l'agrément de Monseigneur Caverot. Il légua ce poste à son frère, ainsi que le soin de sa vénérable mère et de sa sœur, et prit aussitôt le chemin du Noviciat, à Nancy, à l'âge de 50 ans.

Pendant son Noviciat, il s'exerça deux fois au ministère des missions, sous la direction du Père CONRARD. C'était permis dans ce temps-là. Il s'y fit remarquer par une vigueur et un entrain dont on a gardé longtemps le souvenir. Le lendemain de son Oblation, le R. P. BURFIN, provincial, de résidence à Nancy, lui donna son obédience pour la cure de Saxon-Sion : « Mais, mon Révérend Père, vous oubliez que j'ai quitté ce genre de ministère pour devenir missionnaire. » On devine la réponse : « J'ai besoin d'un homme, et cet homme, c'est vous. »

Il partit pour Sion. Après quelques années de service paroissial qu'il abandonnait de temps en temps pour aller prêcher des retraites dans le pays, on lui confia une œuvre toute spéciale, celle d'exercer son zèle dans les paroisses privées de curé, également dans celles où le pasteur était infirme ou malade. Il faisait leur ouvrage et surtout les préparait à une sainte mort. Il ne rentrait à la maison qu'après les avoir enterrés. Ce qui l'a fait surnommer par quelque jovial vicaire : La terreur des curés malades.

Cependant il lui fallait des Missions. Aussi les obédiences vont-elles commencer à se multiplier. Nancy d'abord et presque toutes les maisons de la province du Nord l'ont reçu une, deux et même trois fois. Comme il faisait consister les Missions à prêcher de son mieux et à confesser, on comprend qu'il a eu plus de succès dans les pays chrétiens que dans les paroisses indifférentes où il faut attirer son monde par les visites, les cantiques et nos belles cérémonies.

Nous ne suivrons pas le Père LEROY dans tous les diocèses où il a travaillé, ce serait trop long ; du reste, on est le même partout. Talence ayant été sa dernière étape, nous allons parler du missionnaire bordelais. « *Finis coronat opus.* »

De maison à Talence, le Père LEROY, a fait tous les travaux qui lui ont été proposés par ses Supérieurs. Retraites de première communion à la ville et à la campagne, retraites de confirmation, retraites pascales, retraites de pensionnats et d'orphelinats agricoles, sermons de circonstance. On se rappelle encore à Arcachon son sermon des Quarante Heures où assistait Louis Veuillot, qui versa d'abondantes larmes en entendant le prédicateur parler de sainte Véronique et des saintes femmes qui accompagnaient Notre-Seigneur au Calvaire. Ajoutons les sermons de haute spiritualité aux Carmélites de Bordeaux et aux Sœurs Solitaires de la Sainte-Famille. De temps en temps le Père allait aider les curés privés de leur vicaire.

Que dirons-nous de ses Carêmes dans les petites villes

et de ses missions dans les campagnes ? Rien de plus intéressant que le compte rendu qu'il en fait dans le Codex. Carême à Cadillac : « La partie la plus intelligente de la population a attaché un intérêt de plus en plus avide aux instructions du prédicateur sur le devoir de la prière. M. le Curé s'est plu à féliciter ses paroissiens et leur a témoigné une grande satisfaction personnelle. » Carême à St-André-de-Culzac. « Auditoire complet, mais composé de femmes et d'enfants. Les mauvais journaux, les cafés, les soirées, les petites comédies naissantes, les prétentions des hommes à imiter les bourgeois, pervertissent cette petite ville. Cependant une âme ignorée, profondément blessée depuis longtemps, est sortie de son sépulcre. C'est tout le beau de ma station. » Carême de Castillon : « Auditoire composé tantôt des enfants de l'école, tantôt de quelques groupes de jeunes et vieilles femmes. Quelquefois l'auditoire est presque paroissial, moins les hommes. Il est complet le jour des Rameaux, le Vendredi saint et le jour de Pâques. J'ai eu pour ma part une quarantaine de personnes à mon confessionnal, et trois ou quatre vieilles lamproies depuis longtemps sous roche. Je reviens au gîte sans avoir reçu une obole que M. le Curé se propose de demander plus tard à son conseil de fabrique. Le prédicateur a été laissé seul, à part l'heure des repas. Jamais il n'apprend rien de ce que l'on dit ou pense de lui. Je signe ce triste certificat pour valoir ce que d'utile à l'avenir. »

Mission à Auriac, diocèse d'Agen : « Bonne paroisse, mais il faut de la patience et de la réserve à l'égard des originalités pieuses du curé. » Mission à St-André-du-Bois, diocèse d'Agen : « Ferveur des confirmands, empressement des femmes, retour des hommes à l'Église. Joie du curé. Mais nul retour de retardataires retenus par l'appétit des biens de la terre et le respect humain. » Citons enfin Blasimont : « Course avec M. le Curé chez tous les paroissiens pour faire prendre des billets de loterie à l'occasion d'une nouvelle chapelle. Première Communion de huit enfants, en retard sous tous les

rapports. Confirmation. Bénédiction de la chapelle par le Coadjuteur de Bordeaux. Il y a eu foule et grand dîner. De la part de M. le Curé, pas d'éducation, pas de soin du missionnaire qui n'a été qu'un laquais de circonstance. De pareilles œuvres, délivrez-moi, Seigneur. »

Enfin, qui le croirait ? Le Père LEROY, malgré son grand âge, a quitté deux fois la Gironde pour travailler encore dans ses chères montagnes des Vosges et se consoler de l'indifférence des Bordelais. On lit dans le Codex : « Mission d'Igney. Avidité générale pour la prédication et les autres exercices religieux. Foi vive aux vérités chrétiennes et au mal du péché. Des retours inespérés ont mis le comble au bonheur du pasteur et des paroissiens. Là le missionnaire est vraiment l'homme de Dieu aux yeux de tous. » Mission de Domèvre : « Renouvellement complet de toute cette paroisse, réveil des plus endormis et retour des plus égarés depuis toutes dates. Le souvenir de cette heureuse mission semble impérissable, surtout chez les hommes. »

Deux ans plus tard, le Père retournait encore dans les Vosges (1879-1880) ; on lit dans le Codex : « Quatre missions dans les Vosges. Température sibérienne. Les cœurs seuls n'y gelaient pas. Aussi que d'édification dans le triomphe de tant de difficultés effrayantes ! Joie pour les pasteurs, bonheur pour les fidèles. Fera-t-il meilleur en paradis ? s'écriaient les uns. Quelle chance pour nous ! s'écriaient les autres. Chères contrées ! *Benedictio Dei omnipotentis, descendat super vos et maneat.* » Une troisième campagne dans les Vosges était décidée, et le Père LEROY devait se faire aider par le Père CONRARD. Mais quelques jours avant d'entreprendre ce nouveau travail, les forces l'abandonnèrent et il dut rester à la maison.

Nous avons assez parlé du Missionnaire, parlons maintenant du Religieux Oblat. Comme il fut un rude chrétien, il fut aussi un rude observateur des règles et du règlement particulier. Un reste de jansénisme avait peut-être effleuré son âme à l'époque des études théologiques. Ceux qui sont venus dans la suite ont reçu dans les Séminaires des instructions moins sévères. On leur

a appris à estimer et à suivre les observances extérieures, mais sans ténacité, et à pratiquer avant tout la bonté, la condescendance, la patience, le support, l'oubli de soi et le dévouement à rendre service.

Le Père LEROY était laborieux et ne perdait jamais de temps. Il aimait et gardait la cellule, il lisait, il revoyait ses sermons. Il prenait plaisir sans doute à relire ses belles instructions sur sainte Anne, la Portioncule, la pureté de MARIE. Comme autrefois, il prenait beaucoup de notes, et remplissait ses livres et ses bréviaires de feuilles volantes, où il écrivait des sentences, des résolutions, des paroles de saints, des oraisons jaculatoires.

Il sortait peu de la maison. Ses seules récréations étaient le jeu de billard qu'il prolongeait le jeudi pendant deux ou trois heures, et le jeu de boules lorsqu'il trouvait des amateurs. Les spectateurs aimaient à le voir mettre au jeu autant d'ardeur que s'il se fût agi d'un royaume. Le mardi, il faisait visite à nos Pères de la rue de Berry, à l'heure de midi. On le recevait toujours avec une joie nouvelle, on le faisait causer, on riait, on admirait ses reparties, il était content. Avant de se retirer, il faisait sa visite intime à son cher Père SIMON, puis au Saint Sacrement. Disons en passant qu'il s'était fait autoriser par le T. R. P. FABRE à faire cette visite hebdomadaire. Avec une telle permission, personne ne pouvait s'opposer à son heureuse habitude.

Dans les dernières années de sa vie, il a charmé ses loisirs devenus très fréquents, en fondant un joli petit musée. Il a commencé par des cailloux trouvés dans le jardin ou sur la grand'route, ensuite sont arrivées les pierres originales, puis les coquillages, des fossiles, des minerais, des curiosités de toute sorte et même un tas de petits riens sur lequel il écrivait : *Maximus in minimis Dominus*. Chacun se faisait un plaisir de lui apporter quelque objet pour enrichir son magasin. Le vieillard prenait sa loupe pour admirer de plus près les œuvres de Dieu dans leurs moindres détails et cherchait à les classer à coups de dictionnaire. Après quoi il s'élevait à Dieu et prenait des notes.

Le cher Père, devenu incapable de prêcher au dehors, accepta de rendre service à la communauté en disant tous les jours la messe de 9 heures à la paroisse, ce qui lui coûta beaucoup dans les commencements. De temps en temps, il donnait une instruction dans la chapelle du Novicaît des Frères, sur le désir de l'aumônier. C'est là qu'il prêcha pour la dernière fois. La mémoire n'y était plus et les forces diminuaient sensiblement. Il fallut remplacer le bréviaire par trois chapelets, dire adieu aux messes de 9 heures, dites messes fines ou Messes des dames, et se contenter de la chapelle intérieure. De violents maux de tête l'empêchaient même de dire la sainte messe tous les jours. Finalement il dut se contenter de faire la sainte Communion, les jours où il pouvait se recueillir plus facilement et exercer sa dévotion à son aise.

Pendant les récréations, les Pères lui tenaient compagnie dans sa chambre pendant l'hiver, à sa fenêtre pendant l'été. Ils lui donnaient les nouvelles du jour, ils le taquinaient aussi pour le faire sortir de son assoupissement. Le vieillard aimait cela, ayant l'occasion de répondre à chacun par une malice ou un trait d'esprit et d'avoir toujours le dernier mot dans les discussions. D'autres fois, on le faisait gémir sur le malheur des temps, sur la frivolité des jeunes, sur les modes et les éventails dans les églises. Un autre jour, on lui redemandait la définition de la coquette, on le faisait disserter sur les différents produits des Vosges. Enfin, si on lui demandait une chanson, il entonnait avec une grâce inouïe celle du « Petit Pierre », que le Père SIMON a jugée digne de son répertoire.

Cependant les forces ne revenaient pas. L'âge était là. Il y a une fin à tout et à tous. L'appétit finit par disparaître. Le Père ne trouvait plus rien de bon et laissait de côté les meilleures choses, au grand désespoir de la cuisinière. Le vin, ce lait des vieillards, céda honteusement sa place à l'eau sucrée... C'était mauvais signe. Bientôt il fallut garder complètement la chambre et se mettre au lit tout de bon. Il recevait toujours avec

reconnaissance les Pères qui venaient le visiter et il prédit à l'un d'eux, vieil asthmatique, qu'il le suivrait bientôt dans la tombe. On fit venir une Sœur de l'Espérance. Le P. DRU, son directeur, lui donna les derniers Sacrements qu'il reçut avec de grands sentiments de foi et une parfaite résignation au bon plaisir de Dieu. N'oublions par le Père HARTMANN qui a montré envers le pauvre agonisant un dévouement sans pareil. Il ne l'a pas quitté une minute et l'a assisté et exhorté toute la nuit qui a précédé sa mort. Elle arriva le 4 octobre 1898, à 9 heures $\frac{1}{2}$ du matin.

Le Père avait 85 ans, dont 35 passés dans la vie religieuse. Pendant ce temps, le R. P. COUBRUN, Supérieur et Curé, prêchait une retraite religieuse dans le diocèse. Il l'interrompt pour venir chanter la messe d'enterrement, après laquelle il est retourné à son œuvre qui n'était pas achevée.

C'est dans la chapelle de l'Immaculée Conception, à Nancy, que le Père LEROY avait fait son oblation. Notre-Dame de Sion vit ses premiers combats. Notre-Dame des Sept Douleurs lui a obtenu les dernières grâces.

Dix ans auparavant, il avait célébré à Sion son jubilé d'oblation de 25 ans, son jubilé de sacerdoce de 50 ans et son jubilé de vie chrétienne de 75 ans. Au milieu des acclamations et des compliments, le Père, écrasé par une sainte confusion, avait répondu humblement qu'il n'avait pas mérité une si belle fête et de si grands honneurs, étant un pauvre ouvrier de la onzième heure, puis il avait promis de travailler mieux que jamais à la gloire de Dieu et de la Congrégation.

R. I. P.



R. P. Romain Dubois, 1848-1901 (551).

Voici une existence bien modeste, qui s'est écoulée presque tout entière dans l'humble enceinte du Juniorat, mais qui n'en a pas été moins méritante devant Dieu ni moins utile à la Congrégation.

Le R. P. Romain DUBOIS naquit à Sanilhac, diocèse de Viviers, en 1848. A l'âge de 16 ans, il entra au Juniorat de Notre-Dame des Lumières où il fit presque toutes ses études classiques. En 1868, il prit le saint Habit au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier et y prononça ses vœux perpétuels le 15 août 1869. Il fut un novice édifiant et mérita, à la fin de son épreuve, d'être noté comme « ayant toujours été pieux et régulier d'une manière exemplaire ». Il se rendit de là au Scolasticat d'Autun, dont il suivit les cours pendant cinq ans. Aussitôt après sa promotion au sacerdoce, le 30 mai 1872, il reçut son obédience pour le Juniorat de Notre-Dame des Lumières. C'est à l'enseignement et à la formation des Junioristes qu'il se consacra dès lors, pendant une carrière très fructueuse de 27 ans, jusqu'au jour où une mort inopinée vint l'enlever trop tôt, à l'âge de 53 ans, à l'affection de tous.

Il suivit le Juniorat dans ses diverses pérégrinations à Beaucaire et à Diano Marina, occasionnées par la persécution religieuse. Il enseigna soit les mathématiques, soit l'histoire naturelle pendant quelques années seulement ; le reste du temps il fut professeur de 4^e.

Voici le portrait que fait de lui un de ses professeurs au Juniorat. « Dès son entrée à Notre-Dame des Lumières, le jeune DUBOIS s'est toujours montré élève exemplaire, tant au point de vue de la conduite que de l'application à l'étude. Jamais on ne l'a vu dévier du droit chemin. Ce n'est pas assez dire : quoique jeune encore, il ne fit rien de puéril, tellement sa conduite était dirigée par un bon sens remarquablement précoce. Ceux qui l'ont

le mieux connu s'accordent à reconnaître qu'il y avait en lui un heureux mélange de sagesse et de simplicité, de réserve et de modestie. Sa docilité spontanée, sa soumission faite d'amour et de respect pour ses Supérieurs ne se démentirent jamais. On n'exagérerait pas en disant qu'il ne fut peut-être jamais surpris avec un mot de critique sur les lèvres à l'égard de qui que ce soit. Doux de caractère, étranger à toute prétention, sobre et souvent plaisant dans la discussion, trop modeste pour chercher à imposer son sentiment, on comprend qu'il dut s'accommoder à merveille avec ses compagnons d'études ; et ceux-ci en retour ne lui marchandèrent pas leur estime et leur confiance.

« Ces heureuses dispositions étaient chez lui le fruit d'une piété plus solide que tendre, plutôt forte et généreuse que démonstrative, qui ne se démentit pas tout le long de sa vie. On comprenait qu'il voulait être un bon religieux et un prêtre, non seulement pieux, mais instruit et capable de faire du bien. Il y réussit pleinement, et il devint pour le Juniorat, soit comme élève, soit plus tard comme professeur, un modèle de régularité, de fidélité aux exercices communs, en même temps que de charité fraternelle. Quoique doué seulement de talents ordinaires, il arriva, par son application soutenue, à faire de solides études littéraires, scientifiques, théologiques et il fut ensuite un professeur très apprécié. Il apporta les mêmes dispositions au Scolasticat, où il prit rang parmi les meilleurs élèves et les Pères les plus fervents, se faisant d'ailleurs aimer de tous par sa bonne jovialité et sa simplicité très aimable. »

Une fois professeur au Juniorat, il apporta à l'accomplissement de sa tâche le même esprit sérieux, la même application religieuse dont il avait donné jusque-là des preuves non équivoques. On peut dire que pendant la longue période de son enseignement, il fut non seulement le professeur estimé, mais encore l'homme *de confiance* à qui tous, maîtres et élèves, allaient de plein cœur. Sa direction pleine de force, de droiture et de simplicité lui gagnait l'estime générale et la plupart des profes-

seurs et des junioristes lui confiaient leur conscience. D'autre part son commerce était plein de charmes ; il avait toujours sur les lèvres l'expression plaisante et pittoresque qui déride, le mot agréable qui attire. Sa charité, sa serviabilité, comme aussi son sens pratique et son habileté manuelle attiraient vers sa cellule où l'on allait en toute confiance demander un conseil, une explication, comme aussi un service matériel.

C'est que le Père DUBOIS n'était pas seulement un homme de confiance, c'était encore l'homme qui sait tout faire et exerce volontiers tous les métiers pour faire plaisir aux autres. Depuis la confection des chapelets jusqu'à la réparation des montres, il pouvait mettre la main à tout ; aussi sa chambre était un vrai établi, les clients l'assiégeaient à tout moment, et avec une bonne humeur inlassable il passait le temps de ses récréations et ses heures de loisir à se faire le serviteur de tous.

Il avait encore une autre occupation non moins utile et à coup sûr plus intéressante ; c'était l'organisation d'un musée d'histoire naturelle. Doué d'un goût particulier pour cette branche de la science et l'ayant d'ailleurs étudiée sérieusement, il aimait à recueillir, à cataloguer les herbes et les fleurs, les minerais et les fossiles et il était arrivé à former, par un travail obscur et assidu, les collections les plus intéressantes.

Avec son tempérament sobre et ses habitudes très régulières, on pouvait espérer qu'il serait longtemps l'édification du Juniorat en même temps que sa cheville ouvrière. Mais il fut atteint de bonne heure de rhumatismes douloureux. Cette affection ne fit qu'augmenter peu à peu et arriva à lui causer une légère claudication et même à lui rendre la marche assez difficile. Mais il n'en était pas autrement affecté ; il en bénissait presque la Providence, car cela lui permettait de passer le temps des récréations et des promenades dans sa chambre ou à son musée, occupé à rendre quelque service ou à développer ses collections. Hélas ! ni lui ni personne ne s'attendait à une fin aussi brusque. Quoique n'ayant donné dans les derniers jours aucun signe de fatigue extraordi-

naire, il fut trouvé mort dans son lit le 9 août 1901, à 7 h. du matin. La consternation fut générale ; jamais regrets ne furent plus sincères devant une mort subite ; mais aucune inquiétude n'attrista les âmes au sujet de son sort éternel. Le serviteur de Dieu sûrement était prêt, et il laissait derrière lui l'impérissable souvenir d'un excellent religieux, d'un professeur estimé, d'un confrère très aimable qui, dans les fonctions les plus modestes, avait exercé autour de lui l'influence la plus bienfaisante.

R. I. P.



R. P. Germain Michel, 1846-1901 (554).

Les éléments de cette notice nous seront fournis par le Père MICHEL lui-même. Nous les empruntons à une longue lettre qu'il écrivit à son premier Supérieur du Scolasticat dix ans avant sa mort et où il raconte sa vie en même temps qu'il dépeint les faiblesses et les tribulations de son âme avec une touchante franchise.

Germain MICHEL vit le jour sur les bords de l'Orne, à Vitry-sur-Orne au diocèse de Metz, le 22 octobre 1846. Ses parents attribuèrent sa naissance à une intervention surnaturelle de la sainte Vierge, et il en garda toujours lui-même une juste reconnaissance à la Reine du Ciel. Cette reconnaissance se manifesta plus vivement en lui dès l'âge de 15 ans, tandis qu'il faisait ses études qui durèrent 6 ans au Petit Séminaire de Metz, par la résolution bien arrêtée de se consacrer à Marie en entrant dans la Congrégation de ses Oblats. Il voulait même, dès lors, mettre son dessein à exécution et se faire admettre au Juniorat de Notre-Dame de Sion, mais les obstacles de sa famille l'en ayant empêché, il différa jusqu'à la fin de ses études. Entre temps cependant il avait donné une preuve de la constance de son pieux

projet de se consacrer à Marie en résistant aux sollicitations d'un Religieux qui voulait lui ouvrir les portes d'une autre Congrégation. Ne peut-on pas croire que la divine Mère le récompensa de sa persévérance à vouloir se ranger sous sa bannière Immaculée en le protégeant efficacement contre les nombreuses et violentes tentations qui l'assaillirent pendant sa vie de quitter sa famille religieuse ?

En 1865, à l'âge de 19 ans, il prit le saint habit au Noviciat de Nancy, le 14 octobre. Il séjourna ensuite six ans au Scolasticat d'Autun, où il fit ses vœux perpétuels, le 8 septembre 1867 ; et c'est là qu'il reçut l'onction sacerdotale le 25 mai 1872. Il resta pendant sept ans en France, dans la Province du Nord, y occupant successivement les postes de Notre-Dame de Sion, où il résida quatre ans, à trois reprises différentes ; de St-Jean d'Autun, où il passa deux ans, et de Talence, où son séjour ne fut que de dix-sept mois. Ces nombreux changements ne doivent pas être attribués à son inconstance, mais aux nécessités des circonstances, et il ne fut pas sans en avoir du déplaisir.

Cependant le désir des missions étrangères qu'il avait eu au début de sa vocation le reprit plus vivement et il demanda à le satisfaire ; il fut en conséquence envoyé au Texas en 1879 et s'y livra au saint ministère pendant treize ans. Les cinq premières années, après avoir appris convenablement l'anglais et l'espagnol, il s'adonna à un apostolat très actif dans les ranchos, soit à Brownville, soit à Roma. Bientôt il se crut inapte à ce ministère, à cause des scrupules de sa conscience, et demanda à en être déchargé. On lui confia alors la direction du Couvent de Brownville. Ce nouveau ministère, qu'il conserva six ans, était entièrement conforme à ses goûts et à ses aptitudes ; il le remplit soigneusement, avec grand profit pour les âmes, y joignant les catéchismes aux enfants de la paroisse américaine et les prênes du dimanche à l'église paroissiale.

Il fut ensuite remis pendant deux ans au service des ranchos. Mais ses répugnances surnaturelles pour ce

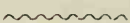
genre de missions ne diminuant pas, on le transféra dans un autre vicariat en 1893 et il fit un séjour de quatre ans à Prince-Albert. De retour au Texas en 1897, il y resta jusqu'à sa mort, dans divers postes, à Brownsville, à Eagle Pass et à San Antonio, où il mourut à l'improviste, presque subitement, le 19 août 1901, à l'âge de 55 ans.

Le P. MICHEL fut une de ces âmes timorées, anxieuses, inquiètes, qui craignent toujours de ne pas être dans la voie ; dont la rectitude de conscience, poussée à l'excès, les fait tomber dans de perpétuels scrupules, et tout en faisant de leur vie un martyre, les empêche de faire du bien aux âmes dans la mesure possible. Nous le voyons aux prises d'abord avec des tentations violentes sur sa vocation ecclésiastique et religieuse. Il ne fait son Oblation perpétuelle et ne prend les engagements du sous-diaconat qu'après de vives hésitations. Ensuite, il se croit appelé à une vie plus parfaite, toujours par scrupule de conscience ; il veut entrer tantôt chez les Chartreux, tantôt chez les Franciscains, tantôt chez les Bénédictins, et ne se laisse détourner de ces désirs que par l'ordre de ses Directeurs.

En outre, il fut en proie à des doutes sur ses aptitudes aux divers ministères qui lui furent confiés ; il demanda plusieurs fois à changer de travail apostolique, mais on voit clairement que c'est toujours par crainte de mal accomplir son devoir et nullement par des motifs humains.

Il eut cependant la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans sa vocation d'Oblat de MARIE. Il le dut sans doute à la protection de la sainte Vierge, comme nous l'avons suggéré au commencement, et aussi sans contredit à son ouverture de cœur envers les premiers Directeurs de sa conscience au Scolasticat. Leçon utile pour ceux qui sont attaqués par les mêmes tentations ou atteints de la même maladie spirituelle.

R. I. P.



R. P. Gustave Jourd'heuil, 1844-1906 (666).

Né dans la ville de Langres, le 7 juin 1844, Gustave JOURD'HEUIL fut confié tout jeune aux Frères des Ecoles chrétiennes. Il fut ensuite admis dans la Maîtrise de la cathédrale, où il passa huit ans et fit ses études de latin. Ce fut là sans doute qu'il puisa ce goût prononcé pour la musique sacrée qui devint plus tard un vrai talent et lui fut de la plus grande utilité dans son apostolat.

Il entra ensuite au Grand Séminaire, y reçut les Ordres mineurs, et, après deux ans, se présenta au Noviciat de Nancy, le 23 octobre 1865. Son Supérieur le donnait comme un séminariste pieux, studieux et capable. Au Noviciat il se distingua par sa piété, sa docilité et sa modestie, d'après le témoignage du Père Maître, mais sa vocation ne paraissait pas encore bien arrêtée. Son goût le portait vers le cloître et ce n'était que par obéissance à son Directeur qu'il y avait renoncé pour s'enrôler dans une Congrégation active. Durant son Scolasticat, qu'il fit à Autun, il s'affermir dans sa vocation, d'après les dires du Supérieur, s'y attacha sérieusement, se montrant bon et doux et animé du désir de bien faire. Il fit son Oblation perpétuelle en 1866 et, deux ans après, le 19 décembre 1868, il montait au saint autel.

L'année suivante, le P. JOURD'HEUIL reçut son obédience pour Ceylan. Il fut aussitôt attaché à la cathédrale de Jaffna et inaugura ainsi un apostolat de trente-six ans. L'étude du tamoul l'occupa tout d'abord. Il s'y adonna avec tant de goût et de profit qu'il en vint à le parler à la perfection et à composer des sermons tellement ornés des beautés de cette langue qu'ils attirèrent l'attention des gens les plus instruits.

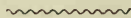
Durant sa carrière apostolique, le P. JOURD'HEUIL fut employé dans la plupart des missions du diocèse. Les six premières années, il déploya son zèle dans les districts de Jaffna et de Mannar. Puis il fut transféré dans

la Province Nord-Ouest, où il travailla sept ans avec l'ardeur la plus soutenue. En 1883, on le plaça dans la Province du Nord et c'est là qu'il passa le reste de sa vie, donnant toujours les preuves d'une grande ferveur apostolique. A la mission de Valigam, il fit construire la belle église de Saint-Antoine de Padoue, pour laquelle il dut mettre en jeu tous les ressorts et les industries de son zèle.

Le caractère distinctif du P. JOURD'HEUIL fut une ardeur de conviction, une ferveur de zèle qui le suivaient partout et se manifestaient même dans les conversations, les discussions, les détails courants de la vie. Il menait habituellement une vie austère, négligeant tout confort européen, s'abstenant même, pendant des années, quand il était seul à Mullaitivu et à Talaimannar, de tout mets, de toute nourriture qui ne fût pas indigène. Ses parents lui envoyèrent de France des présents précieux, ornements d'église, calices, ciboires, mais il ne voulut pas s'en servir lui-même et les offrit à la Cathédrale et au Séminaire. Après avoir été à la tête de missions importantes, il passa les dernières années de sa vie sous la direction des autres, s'acquittant toujours de tous ses devoirs apostoliques avec un zèle inlassable.

Un si bon soldat du bon Dieu méritait de mourir sur la brèche. Le 8 janvier 1866, il rentra à la résidence après avoir visité ses malades, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, sur la route, à 6 h. du soir. Transporté au presbytère, il reçut les derniers sacrements et, quelques heures après, il rendait sa belle âme à Dieu, à l'âge de 62 ans.

R. I. P.



R. P. Augustin Guillet, 1880-1913 (839).

C'est une carrière à peine commencée et pleine de plus belles promesses que la mort est venue clore soudainement en frappant le cher P. GUILLET. Mais si cette

mort a causé d'unanimes regrets, elle a aussi laissé une grande édification, car ce jeune missionnaire est tombé victime de sa charité. Par son entrain, sa jovialité, son sourire perpétuel et sa mine florissante, le P. GUILLET donnait toutes les marques d'une santé exubérante. Un accident imprévu a jeté tout d'un coup dans le tombeau cette jeunesse vigoureuse.

Le P. GUILLET était dans sa petite voiture, lorsqu'il aperçut devant lui un petit enfant étendu sur la route qui allait être écrasé. N'écoulant que son bon cœur, il sauta à bas pour sauver l'enfant, mais il fit une chute malheureuse et se blessa sérieusement au bras. Les blessures apparentes furent guéries en peu de temps, mais cependant le Père ne se sentait pas bien. Il suivit un autre traitement, mais une fièvre sérieuse s'empara de lui soudainement et fit des progrès très rapides. On le transporta alors à Colombo pour lui procurer des soins médicaux plus efficaces, sans que ni lui ni personne ne se doutât que sa vie était en danger. Mais on eut bientôt la triste certitude que le cher malade déclinait rapidement. On se mit en devoir de lui administrer les derniers sacrements et la cérémonie était à peine terminée qu'il rendait le dernier soupir, le 28 avril 1913, à l'âge de 33 ans.

Le caractère joyeux et plein de bonté du P. GUILLET lui attirait toutes les sympathies et c'était là assurément le secret de sa popularité. Ses derniers paroissiens, les catholiques de Mutwal, en donnèrent un parfait témoignage en manifestant, autour de ses restes, les sentiments de la plus vive affection et du plus profond regret.

Augustin GUILLET naquit le 17 août 1880 à Fontaine-Couverte, diocèse de Laval. Il fit successivement ses études classiques aux Juniorats de Notre-Dame de Pontmain et de Notre-Dame de Sion et prit le saint habit au Noviciat d'Angers, le 14 août 1897. Ses notes du noviciat furent bonnes et faisaient présager en lui un sujet utile et un bon religieux. « Il a une bonne intelligence avec un goût prononcé pour l'étude et le travail. Son caractère est ferme et même assez tenace ; sa volonté

est constante et se fortifiera sous l'influence de la vie surnaturelle. Il se montre affable, poli, respectueux d'autrui ; il aime la vie de communauté, accepte bien les observations, est attaché à sa vocation et paraît tout disposé à se dévouer plus tard pour sa Congrégation ; bref, sa formation religieuse est bien commencée. »

Ces heureux débuts ne firent que s'accroître au Scolasticat de Rome où il eut de beaux succès en théologie. Ce fut là qu'il fit son Oblation le 15 août 1901 et qu'il reçut le sacerdoce le 11 avril 1903. Son goût le portait vers les missions étrangères, et ce fut avec une grande joie qu'il aborda à Ceylan le 26 novembre de l'année suivante. Il y apportait, disent ses dernières notes, « une santé excellente et des aspirations vers les missions où il y a le plus à se dévouer, particulièrement pour les travaux et les fatigues ».

Admirons les insondables décrets de la Providence qui n'a pas permis que ces belles espérances fussent longtemps réalisées et l'a ravi à nos missions après un si court apostolat !

Le P. GUILLET s'employa quelques mois à l'étude des langues et fut adjoint pendant peu de temps au corps professoral du collège de Colombo. Il entra bientôt dans le ministère actif et fut employé dans cinq missions différentes. Partout il déploya un grand zèle, se dévoua avec bonheur au salut de ses paroissiens, ne reculant devant aucune fatigue et s'ouvrant facilement le chemin des cœurs par son tempérament joyeux et sa grande bonté de cœur. D'ailleurs, il avait de qui tenir. Deux de ses oncles étaient entrés dans la Congrégation et étaient morts tous les deux à la peine, après s'être dévoués longtemps auprès des sauvages dans les missions les plus pénibles, l'un, le Fr. Félix GUILLET en Colombie Britannique, l'autre, le Fr. Célestin GUILLET au diocèse de St-Albert.

Espérons que le sacrifice de sa vie qu'il fit si généreusement et qui fut motivé par un mobile de charité, lui aura valu à lui et à ses chrétiens tous les mérites d'un long apostolat !

R. I. P.

R. P. Joseph Filliâtre, 1843-1917 (879).

Le Père Joseph FILLIATRE, né à Goron, diocèse de Laval, le 12 juin 1848, après avoir passé par l'école privée et le petit Séminaire, fit de solides études théologiques au grand Séminaire de Laval, où il se montra élève très studieux. Cette application sérieuse au travail, il la garda toute sa vie, même au sein des prédications les plus fatigantes, et elle fut l'une de ses caractéristiques.

A sa sortie du grand Séminaire, il enseigna pendant deux ans dans une institution libre et fut ensuite promu au sacerdoce, à Laval, le 31 juin 1871. Puis il fut attaché, pendant trois ans, comme Vicaire à la vaste paroisse de campagne de Martigné, dont le curé était le frère de Mgr GRANDIN. Cette vie, relativement inoccupée, n'allait pas au tempérament actif du jeune vicaire ; il sentit se réveiller plus fortes dans son cœur ses aspirations vers la vie de religieux missionnaire, qu'il éprouvait depuis assez longtemps ; et, sous la sainte influence du pieux Évêque de Saint-Albert, venu en visite chez son frère, il dit adieu à son diocèse et aux espérances flatteuses qu'on lui faisait entrevoir et partit pour le Canada, en compagnie du saint prélat.

* * *

Il prit le saint habit au Noviciat de Lachine, le 26 mai 1874, à l'âge de 26 ans, et y fit son Oblation, le 27 mai de l'année suivante. C'était le moment de réaliser ses désirs d'aller évangéliser les sauvages dans le Nord-Ouest ; mais ses Supérieurs, qui avaient apprécié son tempérament studieux et ses qualités intellectuelles, crurent plus utile au bien des âmes de lui confier une chaire à l'Université d'Ottawa. Leurs vues furent pleinement justifiées ; car le Père FILLIATRE fut, pendant

près de vingt ans, l'un des ornements et aussi l'un des plus actifs ouvriers de la fondation de cette Université qui en était encore à la difficile période de ses débuts.

Le jeune professeur enseigna d'abord et simultanément la rhétorique et la littérature française ; puis il fut chargé du Cours de philosophie. La valeur de ses leçons nous est attestée dans ces quelques lignes de *l'Histoire du Collège d'Ottawa*, publiée en 1889 :

« Aidé par un grand charme de conférencier et appuyé par la fidélité de ses incessantes recherches personnelles, le R. Père FILLIATRE éleva, sans aucun effort, la classe de philosophie à un point non encore surpassé par les autres institutions similaires du Canada. »

Il eut des élèves très distingués, qui font la gloire de leur maître et occupent encore aujourd'hui les premières charges tant dans la société civile que dans la société ecclésiastique, non seulement au Canada et aux États-Unis, mais encore en France, en Angleterre et en Italie. Son caractère, tout de franchise, sa bonne humeur et son entrain, son empressement à rendre service lui conquirent de bonnes amitiés, qui ont survécu à l'épreuve du temps.

D'une rare activité, le P. FILLIATRE trouvait le temps d'exercer en dehors de l'Université un apostolat très apprécié. Il prêche ici et là — dans une lettre, il dit qu'il a prêché cent un sermons en neuf mois, — collabore à plusieurs journaux et revues et donne des conférences ; et ses sujets favoris sont les problèmes sociaux de l'heure présente. Les milieux ouvriers sont le théâtre de ses plus beaux succès et lui témoignent une grande sympathie. En outre, il fut premier Assesseur durant quelques années, et il devait alors faire face à cent affaires que cette charge lui mettait sur les bras.

Mais il n'avait pas assez compté avec la fatigue qu'entraînait cette vie si active. En 1893, sa santé commença à décliner et réclama, sur l'avis du médecin, un ciel moins rigoureux ; voilà pourquoi il fut rappelé en France.

Du reste, son séjour de dix-huit ans au Canada avait été pour lui une dure épreuve, soit à cause du climat

nuisible à sa santé, soit à cause d'une surcharge d'occupations à l'Université, soit enfin en raison de la persistance de son goût très prononcé pour la prédication. Et c'est pour cela qu'il écrivait :

— « *Le Canada, au point de vue purement naturel, n'est pas pour moi l'Eldorado ; je ne crois pas y avoir goûté une seule journée de bonheur humain. Enfin, je me suis résigné à laisser agir la divine Providence.* »

A son départ, les regrets furent universels à l'Université, et le nom du Père FILLIATRE fut pendant quelque temps sur toutes les lèvres. Une Revue d'étudiants, « *The Owl* », faisait de lui cet éloge :

— La confiance de ses Supérieurs lui a donné, pendant de longues années, une place de premier rang dans l'Université ; et c'est à lui qu'on doit attribuer la plus grande partie des changements importants et des grands progrès réalisés pendant ces vingt dernières années.

La Société littéraire de Saint-Patrice, réunie pour lui faire ses adieux, notait au procès-verbal de sa séance :

— Il est de l'opinion de toute notre Société que, par le départ du R. P. FILLIATRE, l'Université perd un de ses plus grands bienfaiteurs, l'Église du Canada un défenseur de talent, le peuple un sage conseiller autant qu'un prêtre zélé.

* * *

Voici, maintenant, le Père FILLIATRE à Aix, où il a été placé pour refaire sa santé compromise. Le doux climat de Provence lui rendit bientôt sa vigueur d'antan et lui permit de se dévouer à nouveau au bien des âmes par la prédication. Pendant un apostolat de plus de vingt ans, il « missionna » un peu partout dans le Sud-Est, prêchant des carêmes, des avents, des retraites et, plus souvent, des missions, où il se dépensa avec une grande générosité et le plus heureux profit pour les âmes.

Il parlait avec facilité, mais non sans quelque lenteur, par suite de son habitude du professorat ; il présentait des exposés clairs, convaincants, appuyés d'une doctrine sûre, y entremêlant volontiers des anecdotes intéres-

santes, des souvenirs de sa vie dans ce pays de foi et de vraie liberté religieuse qu'est la France d'outre-mer. On l'écoutait avec intérêt et avec profit ; et, quoiqu'il parlât plutôt à l'esprit qu'au cœur, il n'en produisait pas moins de fruit dans les âmes, car le cœur est facilement touché, quand l'esprit est pleinement convaincu.

De son séjour à l'Université d'Ottawa il avait conservé une prédilection pour les jeunes gens ; c'est auprès d'eux que son apostolat fut le plus fructueux. Il était très accueillant pour eux, notamment pour les étudiants et les militaires ; il les charmait par son bon sourire, son franc parler, son empressement à leur rendre service ; et il éclairait leurs esprits par de beaux exposés de la théologie, selon les principes de saint Thomas, dont il était admirateur fervent. DIEU sait le nombre de ceux qui lui ont dû de revenir à la vérité, après avoir été intoxiqués par les gaz asphyxiants de la fausse philosophie ou le poison du modernisme.

Il lisait beaucoup.

— « *Je ne lirai jamais de livres frivoles*, écrivait-il, dans une résolution de retraite ; *toutes mes lectures devront avoir pour but mon utilité personnelle ou le bien des âmes.* »

Grâce à l'abondance de ces lectures utiles, il savait une foule de choses édifiantes et intéressantes, qui tournaient au plus grand profit de ses auditeurs et de ses amis.

Cependant, une maladie grave, l'hydropisie, vint l'arrêter en 1914, à l'âge de 65 ans ; bientôt même, elle le condamna au repos absolu et le confina dans sa chambre. Mais elle n'arriva pas à paralyser son zèle pour les âmes. Dans sa chambre de malade, il continuait encore son apostolat, soit par des écrits utiles, soit par des entretiens avec les jeunes gens qui venaient le visiter, soit par le bon exemple de sa patience pendant sa longue et douloureuse maladie. Il avait la permission de garder le Saint Sacrement dans un petit oratoire ; et c'est là qu'il nourrissait sa piété, son esprit de foi, son désir de sauver encore des âmes, et qu'il trouva le courage pour faire très généreusement le sacrifice de sa vie.

Durant les derniers mois de cette longue maladie de quatre ans, il eut comme quatre agonies ; les trois premières furent très douloureuses et il les supporta avec la résignation la plus religieuse. La dernière fut assez douce ; et le vénéré malade expira doucement, le 4 avril 1917, à l'âge de 69 ans.

R. I. P.



R. P. Charles Haim, 1877-1929 (1383).

Le P. Charles HAIM naquit le 11 janvier 1877, à Odersch, village de la Silésie, rattaché à la Tchéco-Slovaquie depuis le traité de Versailles. Ses parents, Étienne et Albertine, née Morawetz, furent bien pauvres des biens de la fortune et le bon P. HAIM n'en faisait pas mystère. La rude école des privations et du travail par laquelle il a dû passer dès son enfance a certainement contribué à lui donner cette énergie de caractère et cet esprit d'abnégation qui le distinguaient. Ses parents, profondément chrétiens, lui inspirèrent dès ses plus tendres années une piété mâle et solide et un vif esprit de foi. Il fréquenta l'école du village où son intelligence vive le fit distinguer bientôt parmi ses condisciples. Mais quand il fut question de choisir un état de vie, le père dit au petit Charles : « J'ai remarqué depuis longtemps, mon cher enfant, que tu voudrais devenir prêtre. Mais nous sommes pauvres, nous n'avons pas les moyens pour te faire étudier. J'ai cherché et trouvé pour toi une place d'apprenti chez un tailleur de Troppau (ville voisine). » Et voilà le jeune homme obligé d'apprendre ce métier modeste que, du reste, il parvint à connaître fort bien ; plus tard, comme professeur au Junio-

(1) Pour la rédaction de cette notice nous nous sommes servi des articles parus dans les *Monatsblätter der Oblaten* de Hünfeld (déc. 1929, p. 367-370) et dans le *Missionsfreund*, la nouvelle Revue des Oblats de Tchéco-Slovaquie (déc. 1929, p. 279-283), ainsi que de quelques autres informations.

rat, comme missionnaire et comme provincial, on le voyait encore bien des fois assis devant la machine à coudre pour réparer ses habits et même ceux de ses confrères.

Mais l'idée qu'il était destiné à autre chose ne le quittait pas. Des compagnons d'enfance plus jeunes que lui étaient entrés au Juniorat des Oblats, à St-Charles, dans la lointaine Hollande. Il écouta avidement leurs récits quand ils vinrent passer leurs vacances au pays natal. Et un jour, il partit avec eux et fut admis à commencer ses études, malgré son âge déjà avancé. Il était maintenant acheminé vers la vocation que la Providence lui destinait. Il avait alors 18 ans.

Malgré les quelques difficultés des commencements, il fit bientôt des progrès si rapides dans ses études qu'on lui fit sauter plusieurs classes et après quatre ans de Juniorat, il put entrer au Noviciat. C'était un étudiant de grand talent ; une intelligence claire et pénétrante, une mémoire excellente, une volonté de fer, un jugement droit et beaucoup de sens pratique avaient dès lors attiré sur lui l'attention de ses Supérieurs.

Le 14 août 1899, il prit l'habit religieux au Noviciat de St-Gerlach, y fit les premiers vœux le 15 août 1900, pour se rendre ensuite au Scolasticat de Hünfeld. Il s'y mit de tout cœur à l'étude de la philosophie et de la théologie avec les succès accoutumés. Les notes du Scolasticat le montrent en même temps travaillant à se perfectionner dans les vertus religieuses et sacerdotales ; c'était, en un mot, un sujet d'élite. Il fit les vœux perpétuels le 15 août 1901 et, le 14 mai 1905, il reçut l'ordination sacerdotale des mains de Monseigneur Adalbert Endert, évêque de Fulda.

Durant les grandes vacances, à la fin de l'année scolaire, il put aller dans sa famille et, selon les usages du pays, on fit une belle fête au nouveau prêtre. Quand il retourna au Scolasticat, une obédience l'attendait : le P. Provincial l'envoyait comme professeur au Juniorat de Saint-Charles.

Pendant sept ans, il consacra ses forces à cette œuvre

d'éducation. Ce fut un professeur excellent ; clair et méthodique, il savait bien exposer sa leçon et il était très énergique pour faire travailler ses élèves et pour maintenir la discipline en classe. En même temps, il savait inspirer à ces futurs Oblats l'amour de leur vocation et de la famille religieuse dans laquelle ils voulaient s'engager un jour.

Pour se perfectionner davantage, il suivit pendant quelques mois un cours à l'Université de Strasbourg. On lui confia la direction de la chorale, fonctions qu'il avait déjà remplies au Scolasticat. Il avait lui-même une belle voix, jouait de plusieurs instruments, était surtout un organiste éminent. Il profita des grandes vacances pour participer à un cours de chant grégorien qui se donnait chaque année chez les Bénédictins de Beuron. Sur la demande de ses Supérieurs, il rédigea, avec le P. Georges KLEIN, un recueil de cantiques à l'usage du Juniorat, ouvrage très apprécié par les connaisseurs (1).

Mais bientôt une autre carrière allait s'ouvrir devant lui.

En 1912, les Oblats furent appelés en Autriche et plus spécialement dans la Tchéco-Slovaquie actuelle. Comme le P. HAIM, dès son enfance, connaissait assez bien la langue tchèque, il était tout indiqué pour une fondation dans ce pays. L'évêque de Brünn avait demandé quelques missionnaires pour la partie allemande du diocèse. Pour leur donner un poste fixe, il leur confia en même temps la paroisse de Frischau près Znaim. Elle comptait 2.600 âmes, réparties en trois villages. C'est là que le P. HAIM s'est dépensé pendant douze ans (1912-1924), jusqu'à sa nomination au provincialat.

(1) *Jubilæus Deo. Eine Sammlung deutscher und lateinischer Kirchenlieder zum Gebrauch der Zoeglinge der PP. Oblaten.* 332 pages. Gülpen, Alberts 1909. — Plus tard, l'évêque de Brunn lui confia la rédaction du Manuel de prières et de chants, officiel pour la partie allemande de son diocèse. Le P. Haim, secondé par le R. P. Montag s'acquitta de cette tâche à la grande satisfaction de tout le clergé. L'ouvrage : *Lobet den Herrn, Katholisches Gebet- und Gesangbuch für die Diozæse Brünn*, a eu plusieurs éditions.

La paroisse de Frischau n'était pas précisément mauvaise. Mais il y avait assez d'indifférence religieuse et d'esprit matérialiste ; avec cela, les habitants étaient attachés à leurs vieilles habitudes avec une ténacité extraordinaire. Le P. HAIM se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable. En chaire, au confessionnal et par l'enseignement religieux dans les écoles, il travailla à relever le niveau moral et religieux. Peu à peu, ces efforts portèrent leurs fruits : l'assistance aux offices augmentait, les sacrements étaient plus fréquentés, les trois églises furent restaurées, des confréries et des associations pieuses furent fondées. Les Oblats, reçus d'abord avec quelque méfiance par la population, gagnèrent bientôt toutes les sympathies.

Mais le dévouement du P. HAIM ne se borna pas à la paroisse de Frischau. Dès que le nombre des Pères le permit, il étendit son activité sur tout le diocèse et sur toute la Tchéco-Slovaquie en prêchant des missions et des retraites. Son éloquence populaire et entraînant remuait les foules ; c'était un vrai apôtre et Dieu seul sait combien de pécheurs il a ramenés sur la bonne voie. Il fonda un bulletin paroissial, chose assez inconnue dans cette région et en ces temps ; ce bulletin était répandu dans de nombreuses paroisses de la Moravie. L'évêque lui, confia aussi la direction des associations de jeunesse pour tout le sud de son vaste diocèse.

Par suite des transformations politiques survenues après la grande guerre, il n'était plus possible de laisser nos maisons situées en Tchéco-Slovaquie sous la juridiction du provincial d'Allemagne. Par décret du 19 mars 1924, le T. R. P. Général les détacha de cette province et en forma un Vicariat de missions dont il confia la direction au R. P. HAIM. Quand, à Pâques, le P. HAIM passa par Warnsdorf, à la suite d'une grande mission prêchée avec plusieurs autres Pères à Goerlitz, il fut reçu par le R. Père LEYENDECKER, provincial d'Allemagne, qui lui communiqua la circulaire du T. R. P. Général et l'introduisit dans sa nouvelle charge.

La nouvelle vice-province était bien petite ; elle n'avait

que deux maisons : Warnsdorf et Frischau ; elle comptait 8 Pères et 3 Frères convers. Le nouveau vice-provincial se mit résolument à l'œuvre.

De nouvelles fondations furent réalisées à Heiligenkreuz, Teplei et Eger, le nombre des Pères s'accrut et était monté à 18 au moment de sa mort. La vice-province fut érigée en province régulière le 4 avril 1927 et le P. HAIM en fut le premier provincial.

Pour assurer l'avenir, il fonda à Teplei un Noviciat de Frères convers et un Juniorat qui, à sa mort, comptait 30 junioristes. Ce Juniorat était l'œuvre la plus chère à son cœur. « Enfin la province commence à marcher », s'écria-t-il quand les premiers étudiants et leurs professeurs furent réunis autour de lui. Un peu plus tard, il prit lui-même en main la direction de cette école apostolique, cumulant les fonctions de provincial et de supérieur local à Teplei. La nouvelle vie qui commençait pour lui n'était pas une sinécure : il avait 22 heures de classe par semaine ; le latin dans la classe supérieure, le tchèque dans toutes les classes, le chant, etc. Pendant les vacances, il visitait les maisons de sa province et s'adonnait au ministère des missions qu'il n'avait abandonné qu'à contre-cœur. Il prêchait en allemand et en tchèque. Une fois, à Holleschein, il prêcha avec un autre Père une mission en trois langues, en allemand et en tchèque pour les fidèles de l'endroit, et en français pour une centaine d'ouvriers français venus dans le pays pour monter une verrerie.

Voici le portrait que fait de lui un confrère : « Il était beau à voir quand un sourire illuminait ses traits modestes et pleins de bonté. Autrefois, il paraît qu'il était plutôt impétueux de caractère, comme l'affirment ses anciens élèves de St-Charles. Chez nous, il n'était que le père doux et affable, sévère envers lui-même, bienveillant pour les siens. Son intelligence claire et prompte lui faisait comprendre vite les choses les plus difficiles ; sa prudence savait aussi pondérer et attendre. Jusqu'à ses derniers jours, il continuait à former son esprit par l'étude. Sa volonté énergique le poussait au dévouement,

à l'esprit de sacrifice et à la fidélité envers nos saintes Règles. Sa charité nous embrassait et nous tenait unis à lui comme par un lien indissoluble. C'étaient des jours de bonheur quand il visitait nos maisons ou quand il prêchait une mission avec nous. Ses manières modestes et affables, jointes à une vaste connaissance du monde, lui avaient attiré de nombreux amis parmi le clergé séculier dont les membres venaient volontiers le consulter dans des affaires difficiles. »

Quand on lui demandait comment il pouvait faire face à des travaux si multiples, il répondait qu'il pouvait compter sur une santé robuste, qu'il n'avait pas besoin de se ménager. Malheureusement, ses forces devaient le trahir plus vite que lui-même et ses confrères ne le supposaient.

Au mois d'octobre 1929, il commença à se plaindre de douleurs rhumatismales ; une fatigue générale le gagnait. Deux fois il dut, au milieu de la bénédiction, quitter l'harmonium où il accompagnait le chant. Le 15 octobre, il était obligé d'interrompre la sainte messe au *Sanctus*. Il se sentait extrêmement accablé et épuisé, il avait un peu de fièvre, le genou était enflé et lui causait de vives douleurs ; le sommeil le fuyait et la respiration était pénible. Le médecin le traitait pour des rhumatismes, mais sans succès ; la fièvre montait. On le transporta alors en automobile à l'hôpital de Leitmeritz où les Sœurs de Saint-Charles Borromée, auxquelles il avait tant de fois prêché, lui prodiguèrent tous les soins. Une pneumonie se déclara et les médecins reconnurent trop tard la nature de la maladie qui était une thrombose ou décomposition du sang. Mercredi, 23 octobre, le mal empira visiblement. Un Père de Teplei lui avait rendu visite ce jour-là, mais il était reparti le soir. Jeudi, 24 octobre, dans la matinée, le danger s'accrut et les Sœurs appelèrent à son chevet le prieur des Dominicains de Leitmeritz, son ami et compatriote, qui lui administra les derniers Sacrements. Peu après arriva le R. Père SCHILLINGS, premier consultant provincial, et un autre Père. Ils trouvèrent un moribond. Le P. HAIM renouvela alors ses vœux de religion, après quoi il chercha encore

le texte de quelques autres prières dans notre Manuel, mais le livre lui glissa des mains et il perdit connaissance. L'agonie commençait et un peu après 6 heures de l'après-midi le P. HAIM avait cessé de vivre. Il était âgé de 52 ans ; il avait passé 30 ans dans la vie religieuse en comptant l'année de son Noviciat.

Sa dépouille mortelle fut transférée à Teplei et enterrée au cimetière de Suttom, paroisse de laquelle dépend le village de Teplei. Deux frères du défunt, une nièce et le curé de son village natal étaient accourus pour les funérailles ; son vieux père qui vivait encore était retenu par la maladie et suivit son fils dans l'éternité le lendemain de l'enterrement de celui-ci.

Le deuil fut universel. De tout le pays arrivèrent aux Pères des témoignages de sympathie. Mgr Gross, évêque de Leitmeritz, écrivit : « Nous entourons sa tombe pleins de tristesse, car nous avons perdu un chef, un lutteur infatigable, un prédicateur d'une rare connaissance du monde. J'ai eu beaucoup de relations avec lui et il m'a toujours édifié par son caractère sérieux et sa modestie. »

Mais c'est surtout parmi les Pères de la province de Tchéco-Slovaquie que la douleur fut profonde. La nouvelle de sa grave maladie, et quelques jours plus tard de sa mort, était venue si subitement qu'on pouvait à peine croire à la grande perte qu'on venait de faire.

Ce que le P. Charles HAIM a fait pour faire connaître la Congrégation en Tchéco-Slovaquie, ce qu'il a fait pour la jeune province dont le sort lui fut confié, lui assure une place d'honneur dans l'histoire de notre Famille religieuse.

J. P.

R. I. P.



R. P. Victor Pineau, 1847-1930, (1394).

Le 10 février 1930 s'éteignait, à l'école St-Michel de Duck Lake, le R. P. Victor PINEAU, de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, âgé de 82 ans et 9 mois.

Victor PINEAU naquit à Ampoigné dans le diocèse de Laval, le 24 avril 1847, de René Pineau et Renée Aubry. Ses parents ne purent lui procurer qu'une éducation primaire bien incomplète. De bonne heure, le jeune Victor se sentit appelé à l'état ecclésiastique et son bonheur était de servir le prêtre à l'autel. Sa mère, qui était une sainte personne, entretenait ces germes de vocation dans l'âme de l'enfant ; mais son père s'opposa toujours à son entrée au petit Séminaire.

Il avait 23 ans quand éclata la guerre franco-prussienne. Il n'hésita pas à voler au secours de sa patrie en s'engageant sous les drapeaux. Il combattit à Patay où le Général de Charette se défendit si vaillamment à la tête de ses zouaves. C'est alors qu'il fit vœu de se faire prêtre s'il sortait sain et sauf de la mêlée.

Pour accomplir son vœu, M. PINEAU devait commencer ses études classiques à l'âge où on les a généralement terminées. Son éducation primaire ayant été complètement défectueuse, ses études secondaires devaient s'en ressentir grandement. Malgré ses insuccès, il persévéra.

A la fin de 1877, Mgr GRANDIN, évêque de St-Albert, qui avait été amené dans le diocèse de Laval pour les besoins de sa santé, rencontra M. PINEAU et consentit à l'accepter comme auxiliaire dans son diocèse. Sans renoncer à l'espoir d'atteindre le sommet du sacerdoce, il se résigna à servir Dieu pour quelque temps, pour longtemps peut-être, dans un emploi plus effacé.

De bonne heure, au printemps de l'année 1881, il traversait les immenses prairies de l'Ouest Canadien en charrette à bœuf en compagnie des Pères LEGAL et COCHIN. Arrivé à St-Albert, il fut employé pendant quelque temps, en qualité d'engagé, aux travaux de la ferme et du moulin à farine.

A cette époque, Mgr GRANDIN avait plus que jamais besoin de prêtres. Depuis la conclusion des différents traités avec les Indiens, des réserves s'étaient formées partout et les Sauvages demandaient instamment des missionnaires. Leur refuser, c'était exposer son troupeau

aux dangers de l'erreur ; car les sectes protestantes commençaient à envahir les réserves, à bâtir des écoles et des églises, avec l'appui partial du Gouvernement. Dans ces circonstances, Mgr GRANDIN jugea opportun de faire commencer ses études théologiques à M. PINEAU. Dans ce but, il fut envoyé à la Mission de Notre-Dame de la Paix, aujourd'hui Calgary, où le P. CLAUDE se chargea de lui enseigner les éléments de la philosophie et de la théologie.

En 1885, il fut ordonné prêtre. Il voyait enfin la réalisation de son rêve, l'accomplissement de son vœu. Il resta encore quelque temps à Calgary. Ce ne fut que l'année suivante qu'il se décida à entrer au Noviciat des Oblats de MARIE Immaculée. Il prit l'habit le 18 mars 1886 et l'année suivante, le jour de la fête de St-Joseph, il émettait ses vœux perpétuels.

Il fut placé tout d'abord sur la réserve de Peau d'Hermine à Hobbéma. Il se mit de tout cœur à l'étude de la langue crise ; mais un événement inattendu allait à tout jamais interrompre cette étude.

Il y avait à cette époque dans le district de Saint-Laurent (Saskatchewan centrale) un jeune Père du diocèse de Fréjus, le P. TOUZE, à qui le P. ANDRÉ avait confié la paroisse métisse du Lac Canard. La misère physique et morale de sa colonie, après l'insurrection de 1885, découragea tellement le jeune missionnaire qu'il prit le parti de retourner en France. Il partit à l'improviste au commencement de septembre et ses amis ne purent le faire revenir sur sa décision.

Ce départ précipité fut un rude coup pour le cœur si sensible de Mgr GRANDIN. « Oh ! *Miserere mei*, écrit-il, ayez pitié de moi, Seigneur. » Puis il ajoutait : « Nous allons probablement envoyer le P. PINEAU et le Frère LAVOIE. » Cette lettre datait du 12 septembre 1888. Le P. PINEAU ne tarda pas à arriver en chaloupe au Fort Carlton et, de là, à se rendre à son nouveau poste.

Dans son nouveau champ d'action, le P. PINEAU sut, dès le début, gagner l'affection de ses paroissiens par sa prudence et sa bonté d'âme. Il eut à souffrir,

pendant ces premières années de son ministère, la fatigue, la pauvreté et même la faim ; jamais il ne laissa échapper la moindre plainte. De Duck Lake, il avait à desservir les Métis de Carlton et à visiter fréquemment le Frère PIQUET qui faisait la classe à l'école Saint-Jean-Baptiste, à St-Laurent. Le voyage se faisait ordinairement à pied, même en hiver, au risque de se geler.

Le 28 mars 1894, il fut transféré à St-Vital de Battleford par Mgr PASCAL ; mais, au bout de 18 mois, il revint à Duck Lake. C'était l'époque de l'immigration intense dans la contrée de Rosthern et de Duck Lake. Le P. PINEAU se mit au service des nouveaux arrivants, leur indiquant l'emplacement de leurs terres, leur montrant comment bâtir et cultiver et les encourageant de toute façon par ses conseils et ses exemples.

Il bâtit à Duke Lake une grande église qui faisait l'admiration de tout le pays. Son amour de la propreté suppléait à ce que sa pauvreté ne lui permettait pas d'acquérir.

Ce fut cet amour de l'ordre qui fut la cause première du désastre qui devait ténasser son cœur pendant le reste de sa vie. C'était le 6 mai 1907. Le P. PINEAU avait passé une partie de l'après-midi à râtelier la pelouse autour de l'église et à brûler les petits tas de débris qu'il avait faits de distance en distance ; puis il rentra chez lui satisfait.

Deux heures après, il entend le tocsin et les cris des enfants de l'école industrielle. Effrayé, il sort et voit son église en flammes. Le vent violent apportait sur l'école une pluie de flammèches et peu s'en fallut que cette école n'eût le sort de l'église. Le feu s'était déclaré vers 5 heures du soir ; moins d'une heure après, il ne restait plus qu'un monceau de cendres. Tout avait été consumé ; on n'avait pas même réussi à sauver les Saintes Espèces. Ce cauchemar le poursuivra toute sa vie et lui fera même craindre le jugement du bon Dieu. Quand, dans son vieil âge, sa mémoire lui fera défaut, l'incendie de son église sera la limite extrême en deçà

de laquelle tout s'effacera comme sur une tablette de cire tiède.

En 1909, le P. PINEAU quitta Duck Lake et fut chargé de la paroisse de St-Louis de Langevin. Ce fut lui qui bâtit le presbytère actuel.

Depuis longtemps, on s'apercevait que sa lèvre inférieure était livide, et que sa langue épaississait au point de rendre sa parole difficile à comprendre. C'était l'effet du terrible cancer de la langue. La douleur était parfois si violente qu'elle l'obligeait à s'enfermer dans sa chambre. Les médecins, impuissants à enrayer les progrès du mal, lui conseillèrent d'aller consulter un des meilleurs chirurgiens de Paris.

Il partit donc, en 1912, muni de l'autorisation de ses Supérieurs. Il eut la bonne fortune de rencontrer à Paris le célèbre docteur Doyen qui s'intéressa à son cas et voulut bien s'en occuper personnellement à sa clinique.

La première opération eut lieu peu de temps après son arrivée, au mois de décembre. Il fallut tenir le malade endormi pendant de longues heures. Cette opération si délicate eut un plein succès. Le vieux chirurgien était satisfait de son œuvre. Il fallut cependant une autre opération ; elle fut fixée au 5 avril. Mais au dernier moment, les chirurgiens refusèrent de l'entreprendre, car il n'était pas possible d'endormir le patient. Le P. PINEAU insista et déclara au docteur Doyen qu'il pouvait procéder sans crainte, il ne broncherait pas. Devant cette insistance, la volonté de fer du vieux chirurgien dut plier. Pendant deux heures, il put tailler, arracher, brûler dans la bouche du malade sans qu'un mouvement vînt trahir sa douleur ; seule la sueur qui lui ruisselait par tout le corps ne permettait pas de mettre en doute le supplice qu'il endurait. Une fois l'opération terminée, le chirurgien serra la main à son patient en affirmant que, dans sa longue carrière médicale, il n'avait jamais trouvé tant de fermeté de caractère. « Docteur, lui répondit le P. PINEAU, je suis soldat de France. »

« Cette dernière opération a bien réussi, écrit le Père

PINEAU, d'après les dires de l'opérateur, le docteur Doyen. Je parle plus facilement, ma langue est plus libre ; je souffre peu ; mais la guérison est lente. » Il quitta la clinique le 29 avril tout en continuant à suivre chaque jour les traitements des docteurs. Les lenteurs de la guérison et une autre infirmité contractée depuis peu le démoralisaient un peu. Un de ses amis vint lui relever le moral : « Vous vous êtes mis une fois pour toutes à la disposition du bon DIEU pour faire sa volonté quelle qu'elle soit. Il le sait bien. S'Il veut que vous procuriez le salut des âmes par vos infirmités ou vos souffrances ou vos prédications, Il est le maître et nous autres nous n'avons pas un mot à dire. C'est Lui qui choisit. Et si cela vous paraît dur, écoutez-Le vous dire comme à Jeanne d'Arc : « Je serai avec toi. »

La guérison semblait réelle ; mais personne n'osait y croire. Aussi ses supérieurs majeurs lui conseillèrent-ils de rester en France pendant quelque temps afin d'être, en cas de besoin, à portée des chirurgiens qui le traitaient.

L'année suivante, la guerre éclata. Les jeunes prêtres étaient mobilisés. Le P. PINEAU se mit à la disposition des curés voisins pour les aider dans le ministère paroissial. Il exerça successivement le ministère à Mée, à Ampoigné, à St-Quentin et à Pommerieux. C'est dans cette dernière paroisse qu'il termina son séjour en France. Le Bulletin paroissial du 15 septembre annonça son départ en ces termes : « Mis dans l'alternative de rentrer dans une maison de sa Congrégation en France ou bien de regagner son ancienne mission au Canada, le bon Père PINEAU a préféré ce dernier parti et c'est ainsi qu'il s'embarquera au Havre le 24 septembre à destination de l'Amérique du Nord. Nos paroissiens, nous le savons, éprouvent un vif regret du départ du R. P. PINEAU. Tous ont pu apprécier, depuis deux ans, les services éminents qu'il a rendus dans la paroisse. Il a été pour nous, un auxiliaire précieux et dévoué.

« Que l'excellent P. PINEAU soit assuré que, dans la paroisse de Pommerieux, fidèles et pasteur, tous nous conservons fidèlement le souvenir de sa bonté et de sa

grande piété et que nos meilleurs vœux comme nos meilleures prières le suivront jusque sur cette terre du Canada qu'il a déjà évangélisée pendant 33 ans et à laquelle il a tenu à vouer le reste de sa vie. »

A peine arrivé à Duck Lake, il écrivait : « Me voici arrivé à Duck Lake ; le voyage a été très heureux sur mer et sur terre, mais je n'ai pas oublié les habitants de Pommerieux et leur bon curé. »

Désormais, le R. P. PINEAU, déchargé de tous les soucis du ministère, se retira à l'école indienne de Duck Lake où il édifiait tout le monde par son esprit de recueillement et de prière et par sa régularité à la pratique de ses exercices religieux. Peu de temps après son arrivée, les chirurgiens, croyant à une nouvelle irruption du cancer, se décidèrent à l'ablation de l'œil droit. D'autres souffrances et infirmités continuèrent à en faire un homme de douleur. Il édifiait grandement son entourage par sa patience parfois héroïque.

Le 9 février dernier, le P. PINEAU fut trouvé le matin baignant dans son sang au bas d'un escalier. Que s'était-il passé ? Personne ne le saura, car depuis ce moment, il resta dans un état de demi-conscience. Le lendemain, on s'aperçut que la vie déclinait rapidement ; le Père DELMAS s'empressa de lui donner l'Extrême-Onction et l'indulgence de la bonne mort. A une heure et demie de l'après-midi, il entra en agonie. La communauté réunie récita les prières des agonisants et de la recommandation de l'âme. A 1 heure 50, il rendait sa belle âme à Dieu pour aller célébrer au ciel, espérons-le, les premières vêpres de Notre-Dame de Lourdes.

Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui.

J. LE CHEVALLIER, O. M. I.

Duck Lake, 14 février 1930.



BIBLIOGRAPHIE

I

L'activité bibliographique des membres de la Congrégation s'exerce à la fois dans nos infatigables Revues, auxquelles, dans sa récente Circulaire, Monseigneur notre Révérendissime Père rendait un précieux hommage (1), dans les journaux et Bulletins paroissiaux qu'ils ont entrepris un peu partout, et dans les productions de librairie de tout format et de tout volume.

Bien qu'il n'y ait pas chez nous foison de publications, comme cela peut exister dans les Ordres et Congrégations spécialement voués à ce ministère de la presse, qu'on a bien voulu appeler « crucifiant », nous sommes à même de constater que les nôtres ne refusent pas de s'étendre sur l'arbre du supplice, toutes les fois que s'offre l'occasion de faire du bien au peuple, de coopérer à la diffusion des idées saines, de défendre ou de souligner les intérêts de l'Eglise et de la Congrégation, ou enfin de faire connaître nos Missions.

Certes, il n'est pas toujours besoin pour cela de faire sortir des presses des ouvrages proprement dits, volumineux et retentissants : bien peu nombreux sont parmi nous ceux qui ont le loisir de préparer et d'éditer des livres importants. Il faut savoir se contenter parfois d'une brochure, voire même d'une plaquette, quand brochure ou plaquette suffisent... Bien lancées, elles s'enlèvent plus facilement et atteignent vite leur but.

La gerbe que nous avons à présenter aujourd'hui à nos lecteurs comprend des publications de grosseur assez inégale.

Le R. P. Conrad LATOUR, professeur au Scolasticat d'Ottawa, où il enseigne aussi le plain-chant, a voulu

(1) Cf. *Missions*, septembre 1929, p. 249.

profiter du 25^e anniversaire du célèbre *Motu proprio* de Pie X sur la musique sacrée pour offrir au public la conférence qu'il a donnée le 11 novembre 1928 à la Société des conférences de l'Université d'Ottawa. La brochure paraît sous le titre : **PIE X LE MUSICIEN** (1).

Il est clair qu'en une conférence de 50 pages, l'auteur ne pouvait épuiser un aussi riche sujet : prudemment, il s'est donc borné à mettre en lumière les principes généraux de la doctrine musicale de Pie X, du point de vue profond et puissant où s'est placé le Pontife. Et rien qu'en se cantonnant sur ce terrain, que de choses savoureuses et pratiques il avait à dire ! En lisant sa conférence, disons-le, on ne sera pas déçu : le P. LATOUR sait être personnel et cela ne l'empêche point d'être sûr ; son style est alerte ; il parle vraiment et il parle bien. Nous lui ferions une petite chicane à propos de la traduction d'*instaurare*, qui ne signifie pas tout à fait « réunir » (p. 11).

* * *

Puisque nous sommes à l'Université d'Ottawa, ouvrons un livre, bilingue cette fois, du R. P. Jean-Louis BERGÉVIN : **L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA, VOCATIONS SACERDOTALES ET PROFESSIONS LIBÉRALES** (2).

Le R. P. se propose de démontrer que notre Université a répondu à la pensée de son fondateur, Mgr GUIGUES, et donné de nombreux prêtres à l'Eglise. Les listes sont établies avec soin et des illustrations sur papier couché donnent les portraits des Evêques anciens élèves et des Recteurs successifs.

* * *

Le R. P. Jules LE CHEVALLIER étudie, dans **SAINTE-LAURENT DE GRANDIN**, l'histoire d'un pèlerinage de la

(1) In-12 (18 × 12), Editions de l'Université d'Ottawa, 1929. 69 pages.

(2) In-8 (22 × 14), 148 pages. Editions de l'Université d'Ottawa. Le titre anglais est : **UNIVERSITY OF OTTAWA, VOCATIONS TO PRIESTHOOD AND LIBERAL PROFESSIONS**. 1929.

Saskatchewan, non loin de Duck Lake (1). Une ébauche résumée de ce travail a paru dans nos *Missions* (2). A l'aide de recherches consciencieuses, il a réussi à remonter aussi loin que possible dans l'histoire de la région ; après avoir puisé aux sources orales et écrites les plus sûres, il suit pas à pas la genèse, les vicissitudes et le développement de ce pèlerinage providentiel et le montre devenu aujourd'hui le centre pieux de ralliement de toutes les races qui sont venues peupler la Saskatchewan.

Gravures de Paul Coze, illustrations photographiques sur papier couché hors texte.

* * *

C'est un Oblat que le R. P. Emile SAINDON étudie dans son humble et pourtant glorieuse vie, comme il l'a qualifiée si justement : L'HUMBLE ET GLORIEUSE VIE D'UN MISSIONNAIRE IGNORÉ, LE PÈRE BOISSEAU, *O. M. I.* (3). C'est une plaquette palpitante de vie et d'affection admiratrice. On connaît la plume active du R. P. Vicaire Provincial des Missions de la Baie James : il sait être lui, et il est toujours intéressant. Que dire de ces pages, où le sujet se prêtait si bien au talent de l'auteur ? Le Père BOISSEAU n'était pas de ceux qui peuvent passer inaperçus. Dans *Nord, Récit de l'arctique* (un livre que nous nous gardons bien de recommander), Jacques Heller trace de lui un portrait qui trahit chez l'incroyant et l'amoral une irrésistible admiration. Les amis du défunt y ajoutent l'affection et la prière : c'est pourquoi ils ont demandé à son Supérieur cette notice, qu'il faut lire et propager, afin de faire connaître le vrai visage (comme on dit de nos jours) de ce missionnaire aux traits rudes et au courage de fer.

(1) In-8 (22 × 14), 110 pages, Vannes, Lafolye et J. de Lamarzelle, 1930.

(2) Année 1928, pages 261-274.

(3) In-8 (21 × 13 ½), 16 pages, Montréal, 1929.

Nos lecteurs ont lu ici même (1) une notice due au R. P. BEAUCHAMP. Celle-ci ne fait pas double emploi. On ne se repentira pas de l'avoir lue attentivement. La vie du R. P. BOISSEAU est de celles qu'on médite avec profit.

* * *

La diversité de nos ministères et des régions où il s'exerce a l'avantage de nous aider à faire rapidement le tour du monde. C'est donc au Transvaal que va nous conduire le R. P. Hector HOORNAERT, qui a eu l'excellente idée de réunir en brochure un certain nombre de pages dues au R. P. Camille DE HOVRE (2).

Ces paillettes d'or viennent brillamment grossir la collection organisée par nos Pères de Waereghem et de La Panne pour faire connaître nos Missions. Ils utilisent à cet effet, outre les livres du R. P. DUCHAUSSOIS, dont la gloire est incontestée et qui constituent par eux-mêmes la meilleure recommandation pour les traducteurs, les articles publiés de-ci de-là par leurs confrères les missionnaires belges de partout. Pour le Transvaal, ils ne pouvaient mieux choisir : puisant à pleines mains dans les causeries jamais banales du R. P. DE HOVRE, ils offriront à leurs lecteurs néerlandais et flamands une intéressante occasion de leur montrer à l'œuvre nos pionniers de civilisation chrétienne et de dévouement apostolique.

Le nom du R. P. DE HOVRE est désormais lié au souvenir de la léproserie de Prétoria : c'est dire qu'une belle part est faite dans ce livre aux lépreux. Articles et gravures les font passer sous nos yeux et ils sont toujours émouvants. Les illustrations sont fort réussies, sur papier couché, hors texte.

(1) Année 1929, pages 638-646.

(2) GOUDKORRELS UIT TRANSVAAL, door Pater Cam. DE HOVRE, O. M. I., in-12 (20 × 13 ½), 186 pages. Impr. De Bievre, Brasschaet (Antwerpen), 1930.

* * *

Le R. P. Vincenzo ANZALONE, Supérieur de notre Scolasticat Saint-Joseph, à San-Giorgio Canavese, a exposé, dans la revue *Verbum Domini* (1), de l'Institut Biblique, une théorie qui vise à un essai d'explication de l'attitude de Notre-Seigneur à l'égard de sa Mère aux noces de Cana. Jésus se serait trouvé à ce moment dans une sorte de répugnance à manifester sa puissance divine : Marie l'aurait excité à saisir l'occasion d'un acte de charité pour effectuer son premier miracle. *Divus Thomas* (2) traite cette exégèse de nouvelle et quelque peu singulière, *aliquatenus singularem*. L'auteur ne s'en cache pas ; il cherche simplement à jeter une nouvelle lumière sur ce passage si obscur du texte de nos Evangiles. Après avoir abondamment prouvé combien Notre-Seigneur excellait dans l'exercice de la vertu d'humilité, il montre Marie poussée par l'Esprit-Saint à lui offrir l'occasion de faire passer la charité la première. Le *Quid mihi et tibi est, mulier ?* s'expliquerait dès lors comme l'expression d'un sentiment douloureux, le sentiment de l'humilité qui va se sacrifier avant le temps, et il aurait ainsi ouvert son Cœur à sa Mère très aimée, comme il fera plus tard, à Gethsémani, devant son Père, avant d'accepter tout le calice des douleurs de sa Passion.

Cet article ne manquera pas d'intéresser nos professeurs d'Ecriture Sainte ; ils seront heureux, pensons-nous, d'être tenus au courant des recensions qui pourraient en être faites dans la suite.

* * *

Puisque nous en sommes aux articles de *Revue*, signalons une belle étude du R. P. Paul ANDRÈS, alors de la maison des retraites de Borbeck, parue dans la *Zeitschrift fuer Missionswissenschaft* (3) en 1929, pp. 201-225, sur

(1) Roma, Piazza della Pilotta, 35, — N° de décembre 1929, pp. 364-368.

(2) Revue dirigée par les PP. Lazaristes italiens, Collegio Albroni, Piacenza, n° de mars-avril 1930, p. 233.

(3) Chez Aschendorff, Muenster i. W.

la pensée missionnaire telle qu'elle apparaît dans les Homélie de Saint Jean Chrysostome sur les *Actes* et les *Epîtres*.

* * *

Le R. P. Jean ROMMERSKIRCHEN, de la maison de Huenfeld, continue sa collaboration très documentée à cette même Revue, notamment dans la troisième livraison de 1929 sur la *Revue générale des Missions asiatiques* (partie Indes et Missions étrangères de Milan en Chine), et dans la première de 1930, où il poursuit la Bibliographie générale des œuvres (livres et articles) concernant les Missions, parues dans le cours de l'année 1929.

II

Nous avons cité en passant le livre de Jacques Heller, qui vécut quatre ans à Baker Lake ou en voyage chez les Esquimaux, et qui ne semble avoir découvert le missionnaire catholique que dans la personne du R. Père BOISSEAU, lequel l'a tellement impressionné que, rentré à Montréal, c'est la physionomie du missionnaire Oblat qui domine ses souvenirs et lui fait entrevoir dans l'Eglise catholique la seule force capable de mettre un peu d'amour et de vraie vie dans la misère des choses et la laideur des appétits déchainés.

* * *

CONNAITRE est un bulletin de quatre grandes pages, organe de la Ligue Missionnaire des écoles, paraissant à Lille, 92, rue Solférino. Nous avons sous les yeux le 14^e numéro, d'avril 1930. Le premier article, signé Alexandre Brou, S. J., présente et commente l'intention mensuelle de l'Apostolat de la Prière : *les Missions dans les régions boréales*. Les autres (la marche en avant, les difficultés des Missions boréales, le prix d'une âme, Missionnaires aviateurs, Stulti propter Christum, le côté

financier) sont écrits sous forme de synthèses ou d'aperçus nécessairement rapides, en des raccourcis saisissants et, nous pouvons le dire, généralement heureux. Le tout offre côte à côte la vision des Jésuites de l'Alaska et des Oblats de nos cinq Vicariats, à peu près sur le même pied. Les citations empruntées aux écrits des derniers prouvent que nos publications se sont finalement imposées à quiconque veut dire son mot sur l'apostolat des Glaces Polaires. Si Mgr Crimont est présenté en première page (comment s'en étonner ? il est de la maison), si la mort du R. P. Ruppert n'est pas oubliée, il nous plaît de reconnaître que l'on mentionne les randonnées de Mgr CLUT et de ses Pères dans l'Alaska, avant tous les autres missionnaires, et que la Bibliographie, quoique assez incomplète, nous fait une bonne part, la plus large certainement...

* * *

Un autre bulletin, celui-ci de huit pages, *Pro Apostolis*, paraissant à Louvain, 11, rue des Récollets, peut servir d'écho à *Connaitre*. Il présente la même intention de prière et en développe les considérants, d'une manière moins variée peut-être, avec moins de largeur aussi. Pourtant, on y reconnaît et l'on y met en belle lumière le travail de nos Pères et Frères. La Bibliographie se borne au seul livre du R. P. DUCHAUSSOIS, *Les Glaces Polaires*, et l'illustration vient toute de l'Alaska.

* * *

Tout près de là, dans la même ville de Louvain, mais 8, rue des Récollets, paraît la *Revue de l'Aucam* (aide universitaire catholique aux Missions) : elle offre comme intention de prière pour le même mois la mission de l'Alaska seulement et relate que Mgr CLUT et le R. Père LECORRE ont traversé le pays sans y fonder de poste.

* * *

La collection *Xaveriana*, 11, rue des Récollets, Louvain encore, vient de publier la quatorzième brochure

de sa septième série : *Par delà le Cercle arctique*, par le P. Tony Séverin, S. J. Nous y relevons (p. 3) la phrase :

« Deux Oblats de Marie Immaculée, Mgr CLUT et le P. LECORRE, avaient bien parcouru la région en 1872, prêchant et administrant quelques baptêmes, mais n'avaient fondé aucune mission. »

Cette petite brochure a été visiblement utilisée par le P. Albert Hublou, S. J., dans la *Revue* de l'Aucam : les termes sont identiques.

L'hommage est maigre, mais il est inévitable, et nous n'en sommes plus à l'époque où la *Civiltà Cattolica* publiait avec la plus entière bonne foi, bien entendu, une brochure où il était dit gravement que les Jésuites italiens avaient été les premiers à mettre le pied dans les régions glacées de l'Alaska.

Signe des temps, signe de la poussée irrésistible des faits : on ne peut plus ignorer les *gesta Dei per Oblatos* dans le grand Nord. Non pas que leurs actes aient changé : tout simplement parce que la presse les a fait savoir au monde entier. Les livres des DUCHAUSSOIS, des GROUARD et des Rouquette constituent des événements dans le monde de l'action et de la pensée.

* * *

A propos du R. P. Alexandre Brou, nous sommes heureux de noter que, dans les *Etudes*, il a pris la défense de nos Missions en une circonstance dont nous aurons peut-être l'occasion de reparler. Il l'a fait avec une impartialité généreuse et un tact parfait. Cela valait la peine d'être relevé (1).
A. P.

(1) *Etudes*, 1929, 5 avril, p. 79.



PARTIE DOCUMENTAIRE

Oblations 1928.

Une omission et un malentendu conjugués ont fait dresser la liste de l'année sans tenir compte du nom du Fr. C. René SERONT.

Il faut donc rectifier tous les numéros d'Oblation à partir du 19 mars.

4033 SERONT René, Jambes, 19 mars 1928 (F. C.)
Namur (1905).

4034 FLYNN Patrick, etc., en tenant compte que tous les numéros doivent être augmentés d'une unité jusqu'au dernier, qui sera 4126.

Cela porte le nombre des Oblations de 1928 à 112.

Nécrologe.

La note de décembre 1929 rectifie une erreur qui s'était glissée dans la numérotation et qui portait le chiffre de nos morts à plus de 3.000.

En réalité, il y avait déjà une autre erreur dans le passage de 1199 à 2000 (décembre 1924, p. 303).

Somme toute, le n° du R. P. HAIM, qui clôt presque la série des défunts de 1929, doit être et sera tout simplement 1383, ce qui est moins effrayant comme signe de mortalité pour notre Famille...

Statistiques de l'année 1929.

MANITOBA

Extrait du Rapport du R. P. Josaphat Magnan.

Les Missions indiennes du Manitoba comprennent :
11.460 Indiens et métis,
 dont 6.002 catholiques,
 2.575 protestants,
 2.883 païens.

Territoire : plus de 300.000 km. carrés.

La population augmente peu, à cause des maladies (tuberculose et scrofule).

Il y a 14 postes principaux, 71 missions secondaires, dont 33 avec chapelle. Il y a en tout 47 églises où chapelles (dont 2 nouvelles en 1929) : il faudrait 15 chapelles de plus. On a l'intention d'en bâtir 3 en 1930.

Il y a 10 grandes écoles-pensionnats (près de 1.000 enfants), et des écoles primaires dans les missions secondaires.

Bilan de 1929 : 407 baptêmes (dont 23 d'adultes), 33 conversions de protestants, 280 confirmations, 72 extrêmes-onctions, 35.969 confessions (dont 4.934 pascales), 95.345 communions, 89 mariages, 163 sépultures.

Il y a 23 Pères *O. M. I.*, 8 Frères coadjuteurs *O. M. I.*, 74 Sœurs. Chaque missionnaire doit faire chaque année près de 15.000 km., connaître une quantité de langues et de dialectes et lutter contre la propagande hostile et richement aidée des ministres protestants. Les relations fréquentes des Indiens avec les blancs leur apportent plus de vices que de vertus. (1^{er} mars 1930.)

GROUARD

Extrait du Rapport de Mgr Grouard.

Catholiques : 10.281 ; hérétiques : 20.000 ; païens : 147.
Prêtres *O. M. I.* : 25 (Européens : 20 ; Canadiens : 5).

Prêtres canadiens séculiers : 3.
 Frères Convertis : 21 (Européens : 13 ; Canadiens : 8).
 Petits séminaristes : 3 ; grands séminaristes : 1.
 Religieuses : 81.
 Eglises : 42 ; Chapelles : 21.
 Hôpitaux : 5 ; Orphelinats : 6 (397 garçons et 426 filles).
 Ecoles : 10 (952 élèves).
 Conversions de l'hérésie : 8 ; du paganisme : 7 ; —
 Baptêmes : 405 (dont 15 d'adultes).
 Confirmations : 358. — Confessions : 51.963. —
 Communions : 154.782. — Extrêmes-Onctions : 152.
 Ordination sacerdotale : 1. — Mariages : 47. (1^{er} octobre 1929.)

MACKENZIE

Extrait du Rapport de Mgr Breynat.

Catholiques : 6.120 ; hérétiques : 1.700 ; païens : 1.300.
 Missions : 21 ; districts : 3.
 Prêtres (*O. M. I.*) : 27 (dont 1 indigène). Frères Convertis (*O. M. I.*) : 38.
 Séminaristes : 1 petit et 1 grand.
 Sœurs : 59 ; Catéchistes (femmes) : 11 ; Maîtres d'écoles : 10.
 Petites écoles : 15 (364 garçons et 388 filles).
 Ecoles primaires : 6 (177 garçons et 171 filles).
 Ecoles professionnelles de garçons : 1 (3 élèves) ; de filles : 3 (28 élèves).
 Eglises : 15. — Chapelles : 16.
 Hôpitaux : 3 (hommes : 91 ; femmes : 95). — Orphelinats : 4 (garçons : 50 ; filles : 65).
 Convertis de l'hérésie : 5. — Baptêmes d'adultes : 4 ; Baptêmes d'enfants : 302.
 Confirmations : 80. — Confessions : 25.311. — Communions : 90.494. — Extrêmes-Onctions : 157.
 Mariages : 54. — Sépultures : 446. (1^{er} décembre 1929.)

YUKON

Rapport de Mgr Bunoz. (Par communication bienveillante de la S. C. de la Propagande.)

Etat au 1^{er} novembre 1929 :

7.300 catholiques, 450 païens, 43.700 protestants.

37 stations, 14 pr. (dont 13 O. M. I.); 1 Fr. conv. O. M. I.

15 écoles (702 enfants); 27 Sœurs, 6 Instit. et institutr.

135 baptêmes, dont 15 d'adultes.

276 confirmations; 13.775 confessions; 36.565 communions.

44 mariages.

1 hôpital (130 malades).

2 séminaristes.

KEEWATIN

Rapport de Mgr Charlebois.

Etat au 31 décembre 1929 :

Catholiques : 7.500 ; hérétiques : 9.500 ; païens : 65.

Missions : 15 ; stations : 25 ; districts : 3.

Églises : 22 ; chapelles : 19.

Prêtres O. M. I. : 24 ; séc., 3 ; FF. CC., 15 ; Grands séminaristes, 9.

Ecoles : 18 ; enfants, 744.

Hôpitaux : 2 ; malades : 83. — Orphelinat : 1 (garçons : 4 ; filles : 7).

Conversions de l'hérésie : 150. — Baptêmes : 503 (adultes : 156).

Confirmations : 175. — Confessions : 26.506. — Communions : 85.258. — Extrêmes-Onctions : 71.

Mariages : 82. — Sépultures : 157.

BAIE D'HUDSON

Au 31 décembre 1927 :

Catholiques : 137 ; hérétiques : 1.550 ; païens : 4.570.

Baptêmes : 25 ; Confess. : 1.290 ; Communions : 9.040.

Confirmations : 11.

Au 31 décembre 1928 :

Catholiques : 172 ; hérétiques : 1.550 ; païens : 4.538 ;
Baptêmes : 35 ; Confess. : 1.814 ; Communions : 12.654 ;
Confirmations : 8.

Au 31 décembre 1929 :

Catholiques : 220 ; hérétiques, : 1.550 ; païens : 4.490.
Baptêmes : 48 ; Confess. : 2.073 ; Communions : 14.669.
Confirmations : 5.

Le nombre des Missions est passé de 4 à 5, celui des Pères, de 7 à 10 ; les chapelles, de 4 à 5. Il y a eu 13 baptêmes d'adultes en 1927 ; 31 en 1928 et 35 en 1929. Une Extrême-Onction, une sépulture et 6 mariages en 1927 ; 2 sépultures et 1 mariage en 1928 ; 10 sépultures et 6 mariages en 1929.

Il y a 500 catéchumènes.

Chesterfield compte un total de 122 baptisés ; 98 autres pour les 4 Missions.

Superficie de la Préfecture : 2.659.177 km. carrés.

Tableau d'ensemble :

	<i>Résid.</i>	<i>Pères</i>	<i>Baptêmes</i>	<i>Baptisés</i>	<i>Confj.</i>	<i>Comm.</i>
1925	2	4	5	90	320	2.190
1926	3	6	22	112	520	3.600
1927	4	7	25	137	1.290	9.040
1928	4	7	35	172	1.814	12.654
1929	5	10	48	220	2.073	14.669

La population totale serait de 6.260, dont 5.000 Esquimaux, et 1.000 Nascopies (de race algonquine) dans l'Ungawa.

JAFFNA

Rapport de S. G. Mgr Guyomard (16 décembre 1929).

Etat au 31 août 1929 :

Catholiques : 54.258 ; hérétiques : 6.126 ; païens :
1.387.270 ; catéchumènes : 256.

Missions : 32, en 3 districts.

Prêtres *O. M. I.* : 60 (dont 29 indigènes) ; Prêtres séculiers : 7 (dont 6 indigènes).

Frères convers *O. M. I.* : 6.

Petits Séminaristes : 27 ; grands Séminaristes : 23.

Frères indigènes de St-Joseph : 38 ; Sœurs de la Sainte-Famille : 108 (dont 87 indigènes).

Catéchistes : 20 ; Maîtres d'écoles : 279 ; Institutr. : 150.

Baptêmes : 2.279 (dont 277 d'adultes) ; mariages : 511.

Communions : 820.201 ; confirmations : 1.635.

Sépultures : 1.308.

Ecoles : 365 (dont 2 Collèges et 6 Ecoles professionnelles) ; garçons : 12.291 ; filles : 6.786.

Eglises : 231 ; chapelles : 27.

Orphelinats : 3 (garçons : 98 ; filles : 84). Ateliers : 6.

Territoire : 2 parties.

1° *Péninsule* de Jaffna : 658 milles carrés, avec 330.541 habitants (Catholiques : 39.826 ; Centres de missions : 20).

2° *Intérieur* : 5.781 milles carrés, avec 132.377 habit. (Catholiques : 14.432 ; Centres de missions : 13).

NATAL

Extrait du Rapport de Mgr Delalle (9 septembre 1929).

Etat au 30 juin 1929 :

Catholiques : 32.348 ; catéchumènes : 1.999 ; total : 34.347.

Hérétiques : 331.731 ; païens : 500.000 environ.

Résidences : 26 ; stations : 83 ; districts : 6.

Prêtres *O. M. I.* : 36 ; séculiers : 1 ; Frères convers *O. M. I.* : 5 ; (3 indigènes et 2 européens.)

Fr. conv. Mariannahill : 4 ; Fr. Maristes : 20. Sœurs : 464. Séminaristes : 8.

Catéchistes : 155 ; Maîtres : 46 ; Institutrices : 230.

Ecoles : 95 ; élèves : 8.369 (dont 4.235 catholiques).

Collèges : 13 ; élèves : 2.069.

Eglises : 50 ; chapelles : 65.

Hôpitaux : 8 (3.199 hommes ; 3.509 femmes). — Maison de vieillards : 1 (25 hommes ; 27 femmes).

Orphelinats : 6 (195 garçons ; 309 filles).

Catéchumènes : 1.999 ; Conversions : 1.019.
 Baptêmes : 3.241 (dont 1.150 d'adultes). — Confirmations : 572. — Confessions : 149.771. — Communions : 388.702. — Extrêmes-Onctions : 363.
 Mariages : 324 ; défunts : 650.

KIMBERLEY

Rapport de Mgr Meysing.

Etat au 31 décembre 1929 :
 Population totale : 450.000 environ (320.000 païens).
 Catholiques : 6.845 (dont 3.482 blancs et 3.363 indigènes), plus 1.272 catéchumènes.
 17 prêtres *O. M. I.*, plus 2 malades, 15 Frères convers *O. M. I.*, 25 Frères enseignants, 129 religieuses (dont 57 de la Sainte-Famille de Bordeaux).
 17 catéchistes, 25 maîtres d'école, 12 institutrices.
 26 écoles primaires (2.920 enfants), 6 écoles supérieures (369 élèves).
 6 églises, 26 chapelles, 1 hôpital (50 malades soignés), 1 orphelinat avec 73 garçons et 74 filles.
 6 pharmacies (734 cures), 2 ateliers (22 garçons, 45 filles).
 78 conversions de l'hérésie, 632 baptêmes, dont 198 d'adultes.
 112 confirmations, 30.387 confessions, 144.352 communions, 80 extrêmes-onctions, 78 mariages, 146 sépultures.
 Il y a augmentation de 89 catholiques de race blanche, 420 de race noire, 393 catéchumènes (tous noirs), 11.099 communions.

TRANSVAAL

Rapport de Mgr O'Leary (14 janvier 1930).

Etat au 31 décembre 1929 :
 24.345 catholiques ; 552.200 protestants ; 550.000 païens ; 620 catéchumènes.
 66 stations en 17 districts ; 28 paroisses.

27 prêtres *O. M. I.*, 3 séc., 9 Dominicains, 4 Rédemptoristes.

8 séminaristes, 3 FF. CC. *O. M. I.*

3 prêtres *O. M. I.*, 2 Dominicains, 1 séc. sont nés au Sud-Afrique.

28 Frères (17 Maristes, 11 Frères Chrétiens).

20 catéchistes (dont 5 Frères); 48 instit. (dont 23 Frères).

49 Ecoles (940 garçons, 1.165 filles). 29 autres écoles élément. (2.568 garçons, 3.764 filles.)

40 églises, 13 chapelles.

1 hôpital (70 malades); 1 orphelinat (132 garçons, 136 filles); 1 asile (75 vieillards); 1 léproserie (153); 1 refuge (97 pénitentes).

1.297 baptêmes (236 d'adultes); 695 confirmations; 108.800 confessions; 367.850 communions; 221 mariages; 315 extrêmes-onctions; 1 ordination.

BASUTOLAND

Extrait du Rapport de Mgr Cénez.

Etat au 31 juillet 1929 :

Catholiques : 51.828 ; catéchumènes : 9.382 ; hérétiques : 100.000 ; païens : 350.000.

Résidences : 21 ; stations : 152 ; districts : 5.

Prêtres *O. M. I.* : 31 ; Frères Convers : 4 ; Frères Maristes : 7 ; Sœurs : 139 (dont 70 indigènes).

Catéchistes : hommes, 146 ; femmes, 38 ; Instituteurs : 166 ; Institutrices : 108.

Petits Séminaristes en préparatoire : 32 ; au petit Séminaire : 8 ; au grand Séminaire : 2.

Conversions de l'hérésie : 202 ; baptêmes : 4.847 (dont 2.336 d'adultes).

Confirmations : 3.132 ; confessions : 318.251 ; communions : 317.427 ; extrêmes-onctions : 387.

Mariages : 455 ; sépultures : 1.261.

Ecoles : 130 (12.161 élèves dont 7.044 garçons) ; Collèges : 2 (450 élèves, dont 150 garçons).

Eglises : 35 ; chapelles : 102.

WINDHOEK

Statistiques 1929.

Pères (*O. M. I.*) : 28 ; Frères (*O. M. I.*) : 32 ; Séminaristes (petits) : 3.

Sœurs : 80 ; catéchistes : 5.

Maîtres d'écoles : 42 (hommes : 23, femmes : 19).

Catéchumènes : 570 ; églises : 13 ; chapelles : 15 ; missions : 23 (en 6 districts).

Ecoles : 23 (300 garçons, 364 filles) ; école supérieure, 1 (46 garçons, 64 filles).

Collège de catéchistes : 1 (24 élèves).

Hôpitaux : 5 (2.087 malades ; 127.262 jours) ; orphelins : 2 (142 enfants) ; ouvriers : 5 (128 enfants).

Conversions : 173 (de l'hérésie) ; baptêmes : 660 (dont 374 d'adultes).

Confirmations : 223 ; confessions : 25.138 ; communions : 42.857 ; mariages : 98 ; extrêmes-onctions : 103.



SUPPLÉMENT



Liturgie.

Le Décret du 13 mars 1929 de la Sacrée Congrégation des Rites précise que les fêtes de saint François Xavier et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tous deux Patrons des Missions, sont désormais équiparées pour la célébration liturgique dans les pays de Missions.

Le clergé séculier devra les fêter sous le rit double de 1^{re} classe avec octave commune et le clergé régulier sous le rit double de 1^{re} classe sans octave (à moins qu'ils ne soient titulaires de l'église desservie).

Pour les Oblats, l'Ordo de 1930 devra donc être modifié comme suit dans les Missions :

2 Oct. — V. de seq. sine comm. CD.

3 Oct. — S. TERESIAE A JESU INFANTE, V. — D. 1 cl. — Off. pr. Credo. Omitt. or. imperata. Non dic. M. Vot. solemnis de SS. Corde Jesu. — In V. pr. com. seq.

2 Dec. — V. de seq. sine comm. CD.

3 Dec. — S. FRANCISCI XAVERII, Cf. — D. 1 cl. — Off. pr. — Com. fer. in L. et M. Credo. — In V. pr. com. seq. et fer. tantum. CD.

Pour les prêtres séculiers, dans les Vicariats qui auraient un Indult permettant de célébrer ces fêtes avec octave et pour les Missions dont l'un ou l'autre Saint serait titulaire, il faut faire mémoire de l'octave tous les jours. Pourtant, cette mémoire doit être omise à toutes les Heures de la fête du Très Saint Rosaire et de celle de l'Immaculée Conception. — Le 10 octobre, saint François de Borgia cède le pas au jour octave de sainte Thérèse et doit être simplifié. — Le 5 décembre, on fait l'office de l'octave

de saint François Xavier. — Le 10 décembre, la fête de la Translation de la Sainte Maison de Lorette cède le pas au jour octave de saint François Xavier et doit être simplifiée.

Le jour de la fête (3 oct. et 3 déc.) ou le jour de la solennité (si la fête est transférée pour la solennité), il est interdit de célébrer toute messe de *Requiem*, même celle de l'enterrement ; les funérailles ne peuvent se faire que le soir et sans sonnerie funèbre de cloches.

Là où l'on célèbre l'octave, le *Credo* se dit durant toute l'octave à toutes les messes.

Quand la fête tombe en semaine (et c'est le cas cette année pour les deux), on peut la transférer (consulter l'Ordinaire pour connaître la teneur des concessions). Le dimanche 5 octobre peut recevoir la solennité de la fête de sainte Thérèse (une messe chantée et une messe basse) ; le dimanche 7 décembre ne le peut pas et l'on doit se contenter de faire mémoire de saint François Xavier à la manière des messes votives solennelles (Addit. in Rubr. Missalis, tit. II, n° 3), à la messe chantée et à une messe basse, sans préjudice de la mémoire de l'octave aux autres messes.

* * *

A propos des sonneries funèbres, auxquelles nous avons fait allusion plus haut, nous nous permettons de mettre au courant de la dernière décision officielle nos recteurs d'églises et nos missionnaires.

Voici le doute, tel qu'il a été proposé, et la réponse de la Sacrée Congrégation des Rites.

En vertu du canon 1169, parag. 3, du Code de Droit Canonique, l'usage des cloches est soumis uniquement à l'autorité ecclésiastique. Or, de par les décrets de la S. C. des Rites (nn. 3570 ad I, 3946 et 4130), dans toutes les fêtes où la messe de *Requiem* en présence du cadavre est interdite, on doit s'abstenir de la sonnerie funèbre des cloches depuis les premières vêpres de la fête jusqu'à la fin de tout le jour suivant, même si, après les secondes vêpres, on procédait aux obsèques du défunt, le corps enlevé. En outre, de par le décret 4015 ad VII, de la même Congrégation, les jours où la messe de *Requiem* est interdite,

il n'est pas permis de procéder à la sonnerie funèbre des cloches avant la messe de la fête occurrente.

C'est pourquoi on demande si, les dimanches et autres jours où la messe de *Requiem* est interdite en l'absence du cadavre, on peut tolérer la sonnerie funèbre des cloches et l'apposition de tentures noires à l'entrée de l'église ou de l'oratoire public où, le rit le permettant, se célèbrent, par suite d'une coutume, l'office des morts ou une absoute en l'absence du corps.

La S. C. des Rites, après audition du rapport d'une commission spéciale et toutes choses examinées, a répondu à la question posée : *Negative*, et, pour les messes des défunts, on doit observer les rubriques du nouveau Missel (tit. III) ainsi que les décrets, sous la surveillance vigilante de l'Ordinaire du lieu et du recteur de l'église ou de l'oratoire public.

21 octobre 1927.

† ANTOINE, CARD. VICO, *Préfet*.
ANGE MARIANI, *secrétaire*.

Comme cette réponse est publiée sans nom d'« orateur » ni mention d'origine de la question, elle a pleine valeur depuis sa promulgation dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, 1927, p. 381.

Nihil obstat.

Romæ, die 4^a Junii A. D. 1930.

† AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 3236,6,30.

163
L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIV^e Année.

Septembre 1930.

Numéro 240.

RAPPORTS et LETTRES des MISSIONNAIRES

PROVINCE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE

Rapport rétrospectif sur les débuts de la Province.

Une circulaire de Mgr le très Révérend Père Général, en date du 24 mars 1924, érigeait un Vicariat des Missions en Tchéco-Slovaquie et, trois ans plus tard, ce vicariat fut constitué en province canonique. Nos Missions ont eu rarement jusqu'ici l'occasion de parler des Oblats de Tchéco-Slovaquie et nous croyons faire plaisir à beaucoup de nos lecteurs en donnant un court aperçu sur l'historique et la situation actuelle de la jeune province. En faisant dernièrement, sur l'ordre du très Révérend Père Général, une visite canonique de cette province, nous avons eu l'occasion de consulter les

chroniques locales des maisons. Les renseignements que nous y avons puisés, combinés avec les impressions reçues au cours de la visite et d'autres voyages dans le pays, nous ont fourni les éléments du petit travail qui suit.

1. Fondation de la Province.

Le zèle et l'activité que déployèrent les Oblats en Allemagne et les succès qu'ils obtinrent dans leurs missions attirèrent l'attention des évêques et des catholiques de l'Autriche allemande sur notre Congrégation. Plusieurs fois la Province d'Allemagne fut invitée à étendre son rayon d'action sur un pays auquel la rattachait la communauté de langue et de mentalité. En 1911, ces projets commencèrent à se réaliser, et c'est dans la partie allemande de la Bohême que se firent les premières fondations.

Dans une assemblée des catholiques tenue à Prague en juillet 1911, le prince de *Lobkowitz* parla avec de grands éloges de la Congrégation des Oblats et émit le vœu qu'elle fût appelée dans le pays pour y travailler au renouvellement religieux. Le secrétaire du parti chrétien-social, *Charles Rziha*, rédacteur à Warnsdorf, se mit alors en relation avec le provincial d'Allemagne, le R. P. KASSIEPE, et l'invita à venir à *Warnsdorf* même, où on pourrait confier aux Oblats une belle église qu'on venait d'y construire. Le P. KASSIEPE, après avoir examiné la situation sur place, se rendit auprès de l'évêque de Leitmeritz, dont Warnsdorf relève. Mgr *Gross* accueillit avec enthousiasme la proposition. Peu de temps après, Mgr *Gross* rencontra le T. R. Père Général au congrès des catholiques allemands qui se tint cette année à Mayence. Il le supplia de lui donner quelques religieux pour son vaste diocèse, dont il avait pris en main le gouvernement peu auparavant. On s'entendit en principe sur une fondation à Warnsdorf et, un mois plus tard, les premiers Oblats s'installèrent dans cette ville.

L'accueil qu'ils reçurent de la part de la population était loin d'être sympathique et les Pères durent passer

par de rudes épreuves avant de se sentir chez eux. Warnsdorf est une ville de quelque 25.000 habitants où l'industrie prédomine. Ses fabriques de tissus jouissent d'un grand renom. D'après leur extrait de baptême, les quatre cinquièmes de la population devaient être catholiques, mais en pratique, c'était bien autre chose. Les ouvriers étaient en grande partie gagnés au socialisme et au communisme. La ville est à quelques minutes de la frontière allemande. De l'autre côté de cette frontière, le pays est, en cette région, entièrement protestant. Quand, au commencement de ce siècle, le mouvement « *Los von Rom* » (rupture avec Rome) fit apostasier tant de catholiques en Autriche, Warnsdorf fut un des principaux foyers. Déjà auparavant la secte des vieux-catholiques y avait exercé ses ravages ; les propriétaires des grands établissements textiles s'étaient rattachés à cette nouvelle religion. C'est à Warnsdorf que résidait l'évêque vieux-catholique pour toute l'Autriche. Quand nos Pères y arrivèrent, il avait à côté de lui encore deux autres prêtres vieux-catholiques, deux anciens religieux apostats dont l'un fit plus tard pénitence et fut de nouveau reçu dans l'Eglise catholique par nos Pères. Un grand nombre de catholiques vivaient dans l'indifférence religieuse. Il y avait une seule église catholique, bien trop petite si tous les catholiques avaient voulu assister aux offices. Mais il y avait aussi une élite de vrais chrétiens qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. L'excès du mal avait provoqué une réaction énergique parmi les éléments croyants de la population. Warnsdorf était, pour tout le nord de la Bohême, le centre de la résistance contre le mouvement de rupture avec Rome. Un grand apôtre de l'action catholique, Ambros Opitz, y avait fondé une œuvre de presse qui répandait par centaines de mille et même par millions de petits tracts apologétiques ; un journal et plusieurs revues défendaient habilement la cause de l'Eglise. Les catholiques s'étaient organisés et ce fut le district de Warnsdorf qui, de toute la Bohême septentrionale, envoya le premier député catholique au parlement de Vienne.

Telle était la situation religieuse quand nos Pères arrivèrent dans la ville. Sur les conseils de l'évêque et du clergé paroissial, qui d'ailleurs nous a toujours été sympathique, ils firent aussi peu de bruit que possible. Un premier Père, le P. CHWALA, celui-ci de nationalité autrichienne, arriva à la fin de septembre 1911. Trois semaines plus tard vint un deuxième Père, puis un troisième avec un Frère convers ; ils habitèrent dans une maison voisine de l'église de Saint-Charles, maison qu'ils occupent encore aujourd'hui. Aux yeux du public, c'étaient des prêtres auxiliaires qui devaient faire du ministère dans les communautés religieuses et dans l'église de Saint-Charles, à peine inaugurée. Le recteur de cette église était un professeur d'enseignement religieux au lycée de la ville, M. *Hirschmann* ; les Pères devaient être ses coadjuteurs.

Malgré toutes ces précautions, une tempête formidable se déchaîna bientôt. Le principal journal de Warnsdorf, inspiré par les vieux-catholiques, ouvrit la campagne contre les Pères en parlant d'une invasion de moines qui venaient troubler la paix religieuse de la ville. Ils appartenaient, disait-il, à une congrégation chassée de France qui venait ici avec d'immenses richesses et allait mettre la main sur les fabriques et les établissements industriels du pays. Il n'y a jamais rien de si stupide qui ne trouve toujours un public pour y ajouter foi. Les Pères le constatèrent bientôt à l'attitude hostile d'une grande partie de la population. Le journal catholique de Warnsdorf, *Oesterreichische Volkszeitung*, les défendit énergiquement. Si on voulait trouver des frocs de moines, disait-il, on n'avait qu'à chercher au grenier du presbytère des vieux-catholiques ; on y trouverait certainement encore les bures des moines défroqués, qui étaient maintenant vicaires à l'église de la secte. Le journal socialiste se réjouissait à sa manière de cette querelle entre chrétiens ; mais il était, lui aussi, hostile aux Pères. Dans ces conditions, la fête de Noël 1911 passa bien tristement dans la petite communauté des Oblats et, les mois suivants, ils redoutèrent plu-

sieurs fois de se voir obligés de plier bagage et de partir.

Mais peu à peu l'atmosphère se rasséréna. Les Pères travaillèrent sans relâche au confessionnal et en chaire ; par des conférences dans les associations, ils gagnèrent de plus en plus les sympathies des bons catholiques ; l'affluence dans leur église s'accrut d'une semaine à l'autre. Bien que cette église ne fût pas paroissiale, les Pères furent chargés de la visite des malades du district qui entourait l'église et leur activité discrète et dévouée dissipa bien dès préjugés. En août 1912, le R. P. Aloïs SCHILLINGS remplaça le P. CHWALA comme directeur de la résidence. Plusieurs associations pieuses furent rattachées à l'église de Saint-Charles. Le P. SCHILLINGS fonda une association pour les mères chrétiennes, qui compta dès le premier jour 100 membres et monta bientôt à 320. Le P. SCHWANE fonda une association d'ouvriers catholiques. L'association des jeunes gens chrétiens fut confiée aux Pères et ils y réussirent si bien que les évêques nommèrent le R. P. SCHWANE directeur général de toutes les associations de jeunes gens de langue allemande de la Bohême.

De nouveaux renforts étant venus d'Allemagne, les Pères s'adonnèrent au ministère des missions dont il sera parlé plus loin.

* * *

Peu de temps après la fondation de Warnsdorf, un deuxième centre d'action fut créé au sud du pays, à *Frischau*, à une centaine de kilomètres au nord de Vienne. L'évêque de Brünn, alors Mgr *Huyn*, y appela les Pères et leur confia la paroisse rurale de *Frischau*. Le presbytère assez spacieux pouvait abriter, outre le curé et le vicaire, quelques missionnaires. La maison fut dédiée à saint Clément Hofbauer, dont le lieu de naissance, *Tasswitz*, est à peu de distance de *Frischau*. Sur l'instigation de l'Ordinaire, nos Pères pensèrent plus tard à transporter leur résidence à *Tasswitz* même, dans la maison paternelle du Saint ; mais les négociations traî-

nèrent en longueur et finalement ce projet échoua devant les difficultés que souleva le gouvernement tchécoslovaque.

Nos Pères s'établirent à Frischau en 1912. Le P. Charles HAIM y arriva le 4 juillet de cette année ; il fut le premier supérieur de la maison et resta dans cette charge jusqu'à sa nomination au provincialat. Dans la notice nécrologique que les Missions lui ont consacrée dernièrement, il a été dit comment, sous son impulsion vigoureuse, la vie religieuse fit rapidement des progrès dans la paroisse. Le ministère des missions fut aussi inauguré avec beaucoup de succès dans cette partie du pays.

La guerre interrompit l'essor de nos fondations en Tchéco-Slovaquie. Quelques Pères furent enrôlés dans les armées comme aumôniers militaires. Le premier fut le P. SCHWANE dont, malheureusement, la carrière devait être très courte. Le 20 novembre 1914, une balle russe le tua dans les environs de Lodz en Pologne. Ce fut une grande perte pour nos œuvres de Bohême. Le P. SCHWANE était un de nos meilleurs missionnaires, plein de zèle, à la parole vraiment apostolique. Comme directeur général des œuvres de jeunesse, il avait exercé une influence extraordinaire et jouissait d'une haute considération parmi les évêques et le clergé. Les autres Pères continuèrent leur ministère dans les temps troublés qu'étaient les années de guerre dans tous les pays.

La guerre finie, les traités de paix créèrent pour les deux maisons de Tchéco-Slovaquie une situation toute nouvelle. La Tchéco-Slovaquie était érigée en république indépendante, jalouse de se défendre contre toute ingérence étrangère. La dépendance de nos deux maisons de la province d'Allemagne devait être très mal vue du nouveau gouvernement et pouvait provoquer de sérieux embarras. A l'exemple d'autres Congrégations dont la situation était analogue, il fallait donc séparer ces maisons de la province allemande et leur donner une administration autonome. En conséquence, Monseigneur le T. R. Père Général adressa aux religieux Oblats des deux maisons de Warnsdorf et de Frischau une

circulaire, en date du 19 mars 1924, dans laquelle il disait :

« Les conditions particulières où vous vous trouvez, dans la nouvelle République de Tchéco-Slovaquie, Nous ont amené à étudier l'opportunité, pour ne pas dire la nécessité, de constituer vos deux maisons en un Vicariat de Missions, distinct de la Province qui les a fondées.

« Le conseil provincial d'Allemagne — qui avait pris la louable initiative d'attirer Notre attention sur cette question — ainsi que Notre Conseil généralice ayant été consultés, tous se sont trouvés d'accord avec Nous pour désirer l'érection du Vicariat. La question ayant été dûment soumise à la Sacrée Congrégation des Religieux, un Rescrit, en date du 15 courant, Nous a autorisé à procéder à cette nouvelle fondation.

« En vertu de cet Indult et de l'avis unanime de Notre Conseil, pour la plus grande gloire de Dieu et votre plus grand bien, Nos Révérends Pères et bien chers Frères, Nous avons érigé et, par les présentes, érigeons en Vicariat de Missions les maisons de Warnsdorf et de Frischau. »

Le R. P. Charles HAIM fut nommé Vicaire du nouveau Vicariat des Missions.

Le nouveau Vicariat était bien petit : il comptait, dans les deux maisons, 8 Pères et 3 Frères convers. Ce n'est donc pas sans raison que le T. R. Père Général disait dans sa circulaire :

« Nous nourrissons l'espoir que, la grâce de Dieu aidant, vous serez à même, dans un avenir peu éloigné, d'augmenter votre nombre, ainsi que celui de vos maisons et résidences. »

Cet espoir devait se réaliser dans la mesure du possible. Mais où trouver les sujets pour peupler de nouvelles fondations ? Il y avait, au scolasticat de Hünfeld, un seul frère scolastique originaire du pays, le Fr. Aloys BÆHR, né à Warnsdorf ; pas de novice, pas de junioriste. La province d'Allemagne continua à envoyer des sujets. De la province de Manitoba vint le P. KAČL,

le premier prêtre du Vicariat dont le tchèque était la langue maternelle. La province d'Alsace-Lorraine céda pour quelques années le R. P. Joseph HECTOR. Sa longue expérience dans la vie religieuse et dans les charges importantes qu'il avait déjà remplies furent d'un grand secours dans la période de croissance qui devait commencer pour le Vicariat.

S'il fut difficile de trouver du personnel pour la jeune province, en revanche la Providence ménagea des occasions favorables pour de nouvelles fondations. C'est ainsi que, quelques mois après l'érection du Vicariat, une nouvelle maison fut ouverte à *Heiligenkreuz*, et l'année suivante, en 1925, il y eut même deux fondations, à *Teplei* et à *Eger*. Aussi quand le triennat du P. HAIM comme Vicaire des Missions fut expiré, le T. R. Père Général obtint de la Sacrée Congrégation des Religieux, en date du 29 mars 1927, un Indult qui l'autorisait à ériger le Vicariat de Tchéco-Slovaquie en province régulière et l'érection eut lieu par décret du 4 avril de la même année. En même temps le P. HAIM fut nommé premier provincial.

2. L'apostolat des Missions.

Le ministère auquel les Pères de Tchéco-Slovaquie se livrent principalement est celui des missions. Pour comprendre les conditions spéciales dans lesquelles s'exerce ici cet apostolat, il faut dire quelques mots sur la situation du pays qui est le théâtre de leurs travaux. La république de Tchéco-Slovaquie, formée après la grande guerre, se compose de plusieurs pays distincts. Laissons de côté la Slovaquie, prolongement de la république vers le sud-est, habitée par des Slovaques, des Hongrois et des Allemands. Nos Pères n'y ont pas de centre d'activité et n'y ont guère fait de ministère. La Tchèque comprend la Bohême proprement dite, la Moravie et une petite partie de la Silésie restée autrefois autrichienne. Pour faire comprendre la structure ethnique et linguistique de ce pays, on le compare souvent à un

œuf. Le jaune d'œuf, au centre, c'est la population tchèque, quelques îlots d'Allemands exceptés. Nos Pères, presque tous de langue allemande, n'ont pu jusqu'ici travailler en cette région. Le tchèque est une langue slave, absolument étrangère aux idiomes latins ou germaniques, et il est difficile pour un homme arrivé à l'âge mûr de l'apprendre de manière à pouvoir contenter les auditoires tchèques, très susceptibles sur ce point. Il n'y avait que le P. HAIM, qui connaissait cette langue depuis son enfance, et plus tard le P. KACL, qui pussent prêcher en tchèque. Les espérances de pouvoir travailler sur une plus large échelle parmi la population tchèque se fondent sur le juniorat de la province qui a déjà accueilli des enfants de langue tchèque et où l'on fait apprendre cette langue à tous les junioristes dès les classes inférieures. Puisse le divin Maître hâter le moment où nos Pères pourront se dévouer en plus grand nombre en territoire tchèque, car « la moisson y est grande et les ouvriers en très petit nombre » !

Le blanc d'œuf, pour continuer la comparaison, ce sont les Allemands. Le territoire de langue tchèque est entouré de toutes parts d'une lisière de pays dont la profondeur, des frontières au centre, varie de 30 à 80 km., et dont la langue exclusive était jusqu'ici l'allemand. La population de langue tchèque s'élève à 6 millions, celle de langue allemande à 3 millions environ. Nos maisons sont situées en pays de langue allemande et nos Pères ont travaillé jusqu'ici presque uniquement parmi les Allemands.

Quant à la situation religieuse, il n'est pas facile de l'esquisser en quelques mots ; elle présente de grandes variétés selon les régions. Il y en a où la foi est encore très vive, les pratiques chrétiennes en honneur, les églises et les sacrements fréquentés. Parmi les Allemands, cet esprit se rencontre surtout vers l'ouest et le sud-ouest du pays ; à un degré un peu plus faible en Moravie ; en Silésie, cela varie d'un endroit à l'autre. C'est au nord que la situation est le plus triste ; mais il y a là aussi des enclaves bien ferventes. Le nord, c'est le district

des mines, des grands centres de l'industrie. La population ouvrière y échappe en grandes masses à l'influence de l'Eglise. Dans tout le pays, l'école neutre exerce une influence funeste ; elle s'appelle ici « école libre », entendez, libre de toute influence religieuse.

Pour une partie considérable de la Tchéco-Slovaquie, soit parmi la population tchèque, soit parmi les Allemands, on peut recourir aux termes employés par notre vénéré Fondateur, dans la préface de nos saintes Règles, pour décrire l'état de la religion de son temps : ignorance des vérités fondamentales de la foi, abandon des pratiques religieuses, jeunesse livrée souvent à des maîtres impies, tout au moins grande indifférence envers la religion. Parmi la population tchèque, un schisme ou plutôt une hérésie s'est déclarée ; une Eglise tchécoslovaque indépendante s'est constituée qui voudrait réhabiliter le célèbre hérésiarque Hus, condamné au concile de Constance en 1414 ; par ailleurs elle nie des vérités fondamentales du christianisme. Elle a fait apostasier quelques centaines de prêtres et environ 600.000 (d'autres disent 750.000) fidèles. Le gouvernement a favorisé ce mouvement, a mis des églises catholiques à sa disposition et paie les ministres de la secte, tout comme il rétribue le clergé catholique. Si ce schisme n'a guère entamé la population allemande du pays, il y a un autre mouvement irrégieux qui se propage aussi bien parmi les Allemands que parmi les Tchèques : de grandes masses font la déclaration officielle devant les autorités qu'elles n'appartiennent plus à aucune Eglise, pour n'être plus tenues à payer les impôts du culte.

Quant au clergé, il y a certainement un bon nombre de prêtres zélés, de pasteurs d'âmes selon le cœur de Dieu ; mais il y en a malheureusement trop auxquels on peut appliquer le mot de notre Vénéré Fondateur : *Multi Ecclesiæ mala vituperabili sua agendi ratione aggravant, et nedum populos super semitas justitiæ reducunt, ipsi indigent ut ad suum officium sæpissime revocentur.* Mais soit bons prêtres, soit prêtres médiocres, il n'y en a pas assez, le manque de prêtres est effrayant dans

presque tous les diocèses. Un grand nombre d'âmes périclitent, parce qu'il n'y a personne qui s'occupe de leur salut.

Si ce tableau est sinistre, il convient d'ajouter d'un autre côté que les forces vives du catholicisme ne sont pas oisives. Sous la conduite d'évêques zélés, des prêtres et des laïques dévoués à l'Eglise travaillent admirablement, non seulement à défendre les anciennes positions, mais à ramener à l'Eglise les masses égarées ou indifférentes. L'attitude souvent hostile du nouveau gouvernement envers l'Eglise a secoué bien des âmes tièdes et indifférentes. Des organisations catholiques ont été créées ou renforcées. Ces efforts ont déjà inauguré un renouveau de la vie catholique. Mais il faut surtout des ouvriers apostoliques en plus grand nombre pour faire le bien sur une plus grande échelle.

Voilà certes un champ d'action digne des fils de Mgr de MAZENOD ! Les Oblats travaillent certainement dans l'esprit du Fondateur en consacrant leurs forces à la renaissance religieuse de ces peuples. La triste situation que nous avons esquissée brièvement fut dès les commencements, pour nos Pères, un stimulant continu à se dévouer sans réserve à l'évangélisation d'âmes si pauvres. Et ils se convainquirent bientôt que, malgré l'ignorance ou l'indifférence où croupissaient un grand nombre de chrétiens, il y avait cependant chez eux un fonds religieux qu'il n'était pas tellement difficile d'éveiller et de faire revivre. Mais, plus que partout ailleurs, le travail des missions est un travail de patience. Nos missionnaires dans ce pays ne volent pas de succès en succès, ils n'entraînent pas les masses dès le premier sermon. Il y a même des cas où, d'après les apparences, leurs efforts ont été inutiles et où ils doivent, d'après le conseil de l'Evangile, secouer la poussière de leurs pieds et porter la bonne nouvelle à des cœurs mieux disposés. Mais en général, chaque mission ramène un bon nombre d'âmes à Dieu et affermit la foi et les pratiques religieuses dans la paroisse : c'est un pas en avant vers la rechristianisation du pays. Le temps et la grâce de Dieu

viennent consolider ces résultats, une prochaine mission ajoutera de nouvelles conquêtes. Il n'y a pas de doute que la vie catholique fasse du progrès, que les organisations catholiques gagnent du terrain. Si on veut en avoir une preuve tangible, il n'y a qu'à poursuivre la marche progressive des partis catholiques au parlement de la république de Tchéco-Slovaquie, tant en pays de langue allemande qu'en pays tchèque. Si les missions sont loin d'être le seul élément de cette régénération spirituelle, elles en sont cependant un des principaux.

Pour qu'on puisse se faire une idée du genre de travail, nous donnons quelques résultats des missions prêchées par nos Pères ; résultats bien divergents entre eux et qui montrent que la vie religieuse subit de grandes variations selon les contrées.

Mission à K., paroisse de 1.156 âmes ; assistance aux sermons : 100 à 120 adultes, dont 10 à 20 hommes. Confessions : 71 enfants, 166 adultes, dont 40 hommes.

Mission à St., catholiques : 1.997 ; assistance moyenne aux sermons : 90 à 300 ; confessions : 200 enfants, 300 adultes, dont 65 hommes.

Mission à Kr., catholiques, 2.063 ; confessions : 200 enfants, 520 adultes dont 88 hommes.

Mission à Z., 849 catholiques ; confessions : 90 enfants, 197 adultes dont 51 hommes.

Mission à Tsch. Echéec complet. La mission s'ouvre le jour de la Pentecôte, à la grand'messe ; assistance, 400. L'après-midi, dans la réunion fixée pour les enfants, il y en a 30 sur 200. Sermon du soir : 100 auditeurs dont un certain nombre de curieux venus de villages voisins. Sermon du lundi soir : 30 auditeurs ; mardi soir : 11 ; mercredi soir, le missionnaire se trouve tout seul à l'église avec le sacristain et la ménagère du curé. Les missionnaires s'en vont dans les villages voisins où ils sont mieux reçus.

Mais voici des tableaux plus réconfortants :

Mission à R., population en majorité minière. Le curé a bien préparé la mission selon les indications du supérieur des missionnaires. Trois dimanches de suite, il a

prêché sur l'importance de la mission ; au catéchisme, il a expliqué aux enfants ce que c'est qu'une mission et les a exhortés à se faire les apôtres de la mission auprès de leurs parents ; des invitations imprimées ont été distribuées à toutes les familles ; le curé a visité les paroissiens douteux. Toute la paroisse assiste aux sermons ; les confessionnaux sont assiégés jusque bien avant dans la nuit ; ceux qui manquent à la communion générale peuvent facilement se compter. Il faut ajouter que le châtelain de l'endroit, le prince L., avait donné le bon exemple en assistant avec son épouse aux offices de la mission.

Mission à B.-K. Trois sermons par jour, église chaque fois bondée, surtout le soir, malgré un froid intense et des tempêtes de neige ; 2.000 confessions, 3.500 communions.

Dans les montagnes de la Forêt Bohémienne qui avoisine la Bavière, la foi s'est admirablement conservée. Une mission, ce sont des jours de fêtes continues ; on laisse de côté tout travail qui n'est pas absolument nécessaire, tout le monde accourt aux sermons, on s'approche des sacrements presque sans exception. Un exemple entre plusieurs.

Dans les premiers mois de 1929, nos Pères prêchaient une mission dans la petite ville de *Hoeritz*. Le thermomètre indiquait 38 degrés (centigrades) de froid quand on ouvrit la mission, et le froid persista entre 35 et 40 degrés pendant tout le cours de la mission. Néanmoins trois fois par jour, le matin, l'après-midi et le soir, l'église était occupée jusqu'au dernier coin, tellement même que le spacieux édifice commença à se réchauffer, malgré le froid intense. Au plafond et aux larges fenêtres, la glace se mit à fondre et pendant les sermons de grands glaçons tombaient de temps en temps sur la foule recueillie. La moitié des paroissiens habitait loin de l'église et avait à faire de longues marches à travers les montagnes. Néanmoins, une fois qu'ils s'étaient confessés, ils venaient chaque matin à jeun pour pouvoir communier tous les jours. Il n'y eut que 17 paroissiens à ne

pas prendre part à la mission. Les missionnaires ont naturellement souffert du froid plus que tous les autres, mais leurs cœurs étaient dans une sainte allégresse.

Le même succès fut obtenu dans la grande paroisse montagnaise de *Sabnau* où tout le monde sans exception voulut faire sa mission. Il y eut 3.000 confessions et 6.000 communions. La grande majorité des paroissiens habitait au loin : un petit nombre à une demi-heure, la plupart à une heure et quelques-uns à deux heures de distance. Les chemins étaient mauvais, par monts et par vallées, à travers la forêt. Les vieillards et les malades, soigneusement empaquetés contre le froid, furent transportés en voiture à l'église pour pouvoir prendre part à quelques exercices de la mission.

Pendant le carême de cette année, les Pères prêchèrent, avec d'autres religieux, une mission dans la ville importante de *Troppau*, en Silésie tchèque. Sur les trois paroisses de la ville, on confia aux Oblats la plus grande avec l'immense église de la prévôté qui peut contenir 4.500 personnes. Il y eut 4.800 confessions ; le clergé paroissial aida avec dévouement les Pères dans cette rude besogne. Le spectacle fut des plus émouvants quand ces masses renouvelèrent les vœux de baptême dans le sermon de clôture.

Une des missions les plus laborieuses, mais aussi des plus consolantes, fut celle de *Schluckenau* dans le centre industriel du Nord de la Bohême. La paroisse, à laquelle appartiennent encore quelques villages environnants, compte 8.000 âmes. La mission dura quinze jours. La première semaine était consacrée aux femmes et aux jeunes filles avec trois sermons par jour. L'assistance fut brillante. On était moins rassuré sur le succès de la semaine des hommes ; mais elle dépassa toutes les espérances et fut un vrai triomphe. Le premier sermon était fixé à 6 heures du matin ; c'était pour les nombreux ouvriers des fabriques. A 8 heures, on répétait le même sermon pour les hommes des autres professions. L'après-midi, à 5 heures, quand les fabriques fermaient, troisième sermon, suivi d'un quatrième, après 8 heures du soir.

Les confessionnaires étaient constamment assiégés ; trois mille femmes et jeunes filles et autant d'hommes et de jeunes gens s'approchèrent des sacrements. Le jour de la clôture de la mission fut aussi le jour des élections communales ; le résultat en fut que les partis chrétiens entrèrent dans le conseil municipal avec une majorité écrasante et que les socialistes furent réduits à une minorité pitoyable.

Consolations et déboires, succès et insuccès se succèdent ainsi dans la vie des missionnaires. Mais ils travaillent pour l'avenir, pour le bon Dieu, pour les âmes. Ils pensent à la parabole du divin Maître, leur grand modèle. « Le semeur sort pour semer... les grains tombent le long du chemin... sur un sol pierreux... parmi les épines... et d'autres tombent dans la bonne terre et produisent des fruits, l'un cent, l'autre soixante, et un autre trente... »

3. Recrutement et propagande.

Au moment de sa fondation, la province ne possédait aucune œuvre de formation. Il fallait cependant songer à l'avenir ; on ne pouvait pas, pour le recrutement du personnel, dépendre indéfiniment de la charité de provinces voisines ; si la province voulait se développer, il était urgent de faire appel à l'élément autochtone. On commença modestement, à Frischau, par donner quelques leçons à de futurs junioristes ; l'exiguïté de la maison et l'impossibilité de l'agrandir ne permirent pas de faire davantage. Plus tard, on plaça quelques enfants à Eger et on leur fit fréquenter le lycée de la ville, système qui présenta bien des inconvénients. Aussi, dès que la maison de Teplei fut aménagée, le Père Provincial y installa un *juniorat* en règle. Ancien professeur du juniorat de Saint-Charles en Hollande, il n'avait qu'à consulter son expérience pour y établir, dès les commencements, cet esprit de piété, de régularité et d'amour envers la Congrégation qui distingue nos juniorats ailleurs. Le bon Dieu a visiblement béni cette œuvre. Teplei compte aujourd'hui 30 junioristes ; on pourrait

augmenter facilement ce nombre, mais la place manque pour les loger. A Pâques 1929, le juniorat a fourni les premiers novices, au nombre de 4, qu'on a envoyés faire leur noviciat dans la province d'Allemagne, à Engelport. Cette année, on a présenté au même noviciat trois postulants. Avec le temps il faudra songer à avoir un noviciat indépendant, puis un scolasticat, mais ce sont là des projets d'avenir.

En attendant, un petit noviciat de frères convers a été établi à Frischau en 1926 ; il a déjà fourni quelques sujets à la province.

La province a une *Revue* en langue allemande : *Der Missionsfreund*. Elle fut inaugurée en janvier 1928 et compte, après deux ans d'existence, 4.000 abonnés. C'est la seule revue de ce genre qui se publie en Tchéco-Slovaquie. Elle sert d'organe à l'Association missionnaire de Marie Immaculée, que les Pères y avaient déjà organisée plus tôt. Le *Revue* et l'Association ont répandu l'esprit missionnaire dans un pays qui était à peu près terre vierge sous ce rapport. Si les subsides sont encore faibles, on a porté dans bien des familles l'amour et l'enthousiasme pour les missions, on a provoqué une croisade de prières pour l'extension du Règne du Christ et on suscite peu à peu des vocations missionnaires. Dans le même but, les Pères donnent souvent des conférences avec projections sur nos missions et ils ont eu de grands succès en Tchéco-Slovaquie et dans l'Autriche avoisinante.

4. Les maisons de la Province.

1° *Warnsdorf*. — Nous avons déjà parlé de la fondation de cette maison et des difficultés auxquelles nos Pères durent faire face. Aujourd'hui il ne reste plus rien de cet esprit de méfiance et d'hostilité avec lequel ils furent accueillis. Ils ont la desserte de la vaste et belle église de Saint-Charles qui est propriété du diocèse. Elle n'est pas paroissiale, comme nous l'avons déjà dit, mais on y fait un grand nombre de fonctions paroissiales.

L'église paroissiale étant assez éloignée, l'assistance aux offices est très bonne. De plus, les Pères donnent l'enseignement religieux dans un pensionnat de religieuses et sont aumôniers d'un hôpital. En outre, ils prêchent des missions et des retraites dans tout le pays. Le R. Père SCHILLINGS a été depuis 18 ans l'âme de cette maison ; c'est le plus ancien missionnaire de la province ; son talent d'organisation et son zèle apostolique ont assuré à la Congrégation une position très estimée dans la ville de Warnsdorf et ont porté au loin le bon renom des Oblats comme missionnaires infatigables.

La Congrégation possède à Warnsdorf un vaste terrain qui entoure l'église de Saint-Charles, tant que celle-ci ne donne pas sur la rue. Sur ce terrain est située une maison, également notre propriété, maison bien pauvre et modeste, qui devra avec le temps être remplacée par une nouvelle construction.

2° *Frischau*. — Frischau est une paroisse de quelque 2.600 âmes, réparties sur trois villages : Frischau, Moskowitz et Probitz. Chaque village a son église et est desservi chaque dimanche. Deux Pères, le curé et un vicaire, sont absorbés par le travail paroissial. Ils sont aussi chargés de l'enseignement religieux dans les quatre écoles, trois allemandes et une tchèque. Depuis que nos Pères ont la desserte de la paroisse, le nombre des confessions et des communions a très sensiblement augmenté. Il y a même un bulletin paroissial, chose assez neuve dans le pays. Naturellement on ne se paie pas le luxe d'une revue propre à la paroisse ; c'est un bulletin collectif : espèce de Semaine religieuse commune à tout le pays, les dernières pages réservées à la paroisse, à ses œuvres, à la chronique locale et paroissiale, aux annonces. Il compte plus de 300 abonnés.

Les autres Pères de la maison se livrent au ministère des missions. De concert avec les Sœurs de Sainte-Hedwige, qui ont leur maison provinciale à côté du presbytère, on a organisé des retraites fermées dans le spacieux couvent de ces Sœurs ; cette œuvre en est

encore à ses commencements, néanmoins il y eut, en hiver 1929, 14 retraites avec 357 retraitants.

Jusqu'à sa nomination au provincialat, le P. HAIM a eu la direction de la maison de Frischau. La notice nécrologique que lui ont consacrée nos *Missions* dit assez avec quel dévouement et quel savoir-faire il y a travaillé. Son successeur est le R. P. Joseph MONTAG, qui avait été son compagnon de travail depuis les commencements, comme vicaire de la paroisse. Son ministère lui a déjà valu une condamnation à la prison. A la veille des élections, il avait expliqué en chaire le devoir des catholiques vis-à-vis de ces élections. Le sujet était dangereux, car peu auparavant une loi draconienne avait été portée contre l'abus de la politique en chaire. Aussi le Père s'exprima-t-il avec beaucoup de réserve et de prudence ; il dit cependant qu'il était du devoir d'un catholique de ne pas voter pour un ennemi de la foi catholique. Les socialistes se crurent visés par cette tournure et portèrent plainte devant les tribunaux. Le Père fut condamné à 14 jours de prison, — avec sursis cependant.

3^o *Heiligenkreuz*. — Nos Pères avaient déjà prêché une série de missions dans la partie sud-ouest de la Tchéco-Slovaquie, dans la Forêt Bohémienne (Böhmerwald). Ils y avaient trouvé la foi et la vie religieuse beaucoup plus vives que dans les contrées qu'ils avaient évangélisées jusqu'alors. Les vocations religieuses devaient y être plus abondantes. Le désir de se fixer dans cette région leur vint tout naturellement. Plusieurs tentatives échouèrent. Mais en été 1924, on leur offrit une modeste villa avec jardin dans le village de Heiligenkreuz, situé dans le diocèse de Budweis, sur la ligne du chemin de fer Eger-Plan-Domazlice. Avec quelques aménagements et agrandissements, on put y loger quatre missionnaires.

Le 8 octobre 1924, le P. Provincial HAIM y introduisit le R. P. KRÆLL comme supérieur de la nouvelle communauté et lui adjoignit les RR. PP. RIEKENBRAUCK

et NOLTE et le Fr. convers NIEHENTIEDT. Mais le R. Père NOLTE ne venait à Heiligenkreuz que pour y mourir. Gravement tuberculeux, il se traîna encore quelques mois au milieu de grandes souffrances. Le 17 février 1925, il put encore se faire porter à la chapelle pour y renouveler ses vœux ; huit jours après, le 25 février, il passa à une vie meilleure. C'était un saint religieux ; il avait eu à vaincre de grands obstacles pour suivre sa vocation ; aussi y était-il très attaché et son amour pour la Congrégation ne connaissait-il pas de bornes. Son zèle infatigable et sa volonté énergique présageaient une carrière fructueuse pour le salut des âmes. S'est-il trop dépensé et a-t-il trop compté sur ses forces ? Un mal qui ne pardonne pas le mina bientôt et le conduisit au tombeau après cinq ans seulement de prêtrise.

La maison de Heiligenkreuz n'a pas de chapelle publique et les Pères peuvent se consacrer entièrement aux travaux du dehors. Sous la conduite de leur vaillant supérieur, ils déploient une grande activité dans les missions de ce pays montagneux, couvert de forêts. Les succès sont des plus consolants et il est édifiant de voir les fidèles faire des chemins d'une heure et même de deux heures pour assister aux exercices de la mission.

4° *Teplei*. — Pendant quelque temps, une fondation était projetée à Bœhmisch-Kamnitz, dans le diocèse de Leitmeritz, près d'un petit pèlerinage de la sainte Vierge. Un Père y résida pendant quelque temps pour préparer l'érection définitive de la résidence. Mais pour des raisons qu'il est inutile d'énumérer ici, les Pères furent contraints d'abandonner ce projet. Pour les dédommager de ces espérances frustrées, Monseigneur l'Evêque de Leitmeritz les appela alors à Teplei. En cet endroit, un prêtre en retraite, Stephan Rosenkranz, avait mis à la disposition de l'évêché une maison avec jardin et 4 hectares de champs pour une fondation pieuse. Cet immeuble devint la propriété des Oblats.

Teplei est un petit village de 140 habitants. Il n'y

avait pas de prêtre dans l'endroit avant l'arrivée des Oblats ; l'église paroissiale de Suttom, dont Teplei dépend, est distante de 3 km. Mais il y avait une petite chapelle pouvant contenir une quarantaine de personnes, avec une image miraculeuse de la sainte Vierge qu'on y vénère depuis deux siècles. Malheureusement la population est assez indifférente au point de vue religieux ; depuis que nos Pères y sont, il y a cependant une amélioration lente mais sensible, à commencer par les enfants.

Comme il a déjà été dit, le juniorat de la jeune province fut établi à Teplei. A cet effet, on ajouta à la vieille maison un corps de bâtiment de très belle apparence et une chapelle publique pouvant contenir de 100 à 120 personnes. Le premier supérieur du juniorat fut le R. P. Joseph HECTOR ; après lui, le R. P. HAIM, provincial, assumait lui-même la charge de supérieur local et la garda jusqu'à sa mort.

5° *Eger*. — Eger est une ville de 40.000 âmes, presque tous catholiques. Elle est située dans l'angle nord-ouest de la Tchéco-Slovaquie, à peu de distance de la frontière de Bavière et est un centre de communications très important, puisque six grandes lignes de chemin de fer y aboutissent. Nos Pères y furent appelés en 1925 pour la direction d'un pensionnat destiné à abriter des étudiants catholiques fréquentant les nombreux établissements d'enseignement secondaire que possède la ville d'Eger. Cette œuvre avait été jusque-là entre les mains des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Le pensionnat comprend un grand bâtiment avec un hectare de terrain, à trois minutes de la grande gare, dans un quartier nouveau de la ville. Une église pouvant contenir de 3 à 400 personnes fait également partie de l'œuvre. Le R. P. RIEKENBRAUCK est directeur de cette résidence ; il est assisté par un autre Père dans la direction des jeunes gens et le service de l'église. Les autres églises de la ville étant assez éloignées du quartier de la gare, la nôtre est très fréquentée ; chaque dimanche il y a trois messes avec prône chaque fois. Dès que la province

aura plus de personnel, on pourra installer à Eger une équipe de missionnaires qui auraient beaucoup de travail et pourraient faire un bien immense.

* * *

Toute la province de Tchéco-Slovaquie compte actuellement 17 Pères, 7 Frères convers, 4 novices scolastiques, 3 novices convers et 30 junioristes. Elle vient de passer par une très grande épreuve par la mort de son premier provincial, le R. P. Charles HAIM, décédé inopinément le 24 octobre 1929, après une maladie de quelques jours. Une intelligence supérieure, un jugement sûr, un caractère énergique s'alliaient en lui à un profond esprit religieux, une prudence surnaturelle et une douce charité envers ses confrères. Ce fut un provincial de marque et la province de Tchéco-Slovaquie, comme la Congrégation tout entière, lui gardera un souvenir reconnaissant pour tout ce qu'il a fait, nonobstant les multiples difficultés d'un commencement bien modeste.

Son successeur est le R. P. Jean KRÖELL, jusqu'ici supérieur à Heiligenkreuz ; il fut installé le 7 janvier 1930. Puisse-t-il conduire la jeune province à de nouveaux progrès ! Jusqu'ici le grand manque de personnel a été une continuelle entrave au développement de la province. Depuis que les œuvres de formation sont en bonne marche, on peut au moins entrevoir le temps où la province se recrutera d'elle-même. Jusqu'ici aussi, les Pères sont, à une exception près, de langue allemande et les maisons sont situées en territoire de langue allemande. Les évêques cependant demandent instamment des Pères parlant tchèque. On ne pourra les satisfaire que quand les junioristes actuels entreront dans les rangs des ouvriers apostoliques. En pays de langue tchèque, le besoin de missionnaires zélés est encore plus grand, les âmes plus abandonnées qu'en pays de langue allemande.

Voilà quelques notes sur les Oblats et leurs œuvres en Tchéco-Slovaquie. Les Pères s'y dévouent avec zèle

et abnégation à l'extension du règne du Christ ; ils évangélisent des âmes bien abandonnées ; ils travaillent donc certainement dans l'esprit de notre Vénéré Fondateur et ils font honneur à notre famille religieuse.

Jean PIETSCH, O. M. I., *assistant général.*

VICARIAT DU KEEWATIN

Mission Saint-Pierre, Lac Caribou.

Lettres du R. P. Egenolf à Mgr Charlebois.

Mission St-Pierre, le 8 mars 1930.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai quelques jours à moi et veux en profiter pour vous donner des nouvelles de notre Mission.

C'est un grand plaisir pour moi de vous dire que la santé du cher Frère DROUIN est bonne : comme de coutume, il fait tout l'ouvrage, avec beaucoup de zèle et de dévouement. Depuis qu'il est revenu de sa visite dans l'Est, où il a passé un mois environ l'été dernier, il a fourni une bonne somme de travail. Il travaillé pour Dieu, c'est pourquoi il le fait sans relâche et sans découragement.

Depuis le mois de novembre, il s'est trouvé presque tout le temps seul ; mais il ne s'en plaint pas. Mes nombreuses et longues absences dans les camps de nos Indiens le privent de l'assistance à la sainte Messe et de la communion quotidienne, ainsi que des autres secours spirituels, mais il accepte ces sacrifices avec joie. Je l'admire parfois, le voyant se plier si franchement aux circonstances, quelquefois si pénibles, de sa vie solitaire. Ce que j'admire le plus en lui, c'est l'humeur

toujours égale avec laquelle il supporte tous mes défauts.

Il y a quelques jours, M. A. Lapensée m'a offert son garçon Wilfrid, revenu de l'Est il y a deux ans pour travailler avec son père. Votre Grandeur a dû entendre parler de ce jeune homme. Il a 17 ans et demi. Je l'ai accepté; afin qu'il tint compagnie au bon Frère DROUIN pendant mes absences et l'aidât dans ses travaux. Le Frère en est très content. Sa présence adoucira l'amertume et la monotonie de la solitude du Frère et lui épargnera bien des fatigues. Wilfrid ne sera pas payé pour son travail : la Mission prend à sa charge la nourriture et le logement, et, en cas de besoin, l'habillement. Les services qu'il rendra ont bien plus de valeur.

Actuellement, le Frère et Wilfrid sont occupés à préparer le bois de chauffage pour l'hiver et le bois de construction pour le prolongement de la cuisine. Votre Grandeur m'avait permis, il y a quelques années, d'exécuter cette amélioration : en tout cas, elle ne coûtera à la Mission que quelques fatigués de bras et de jambes.

* * *

Un mot maintenant du ministère. D'abord, permettez-moi de vous parler de nos métis, qui habitent autour de la Mission. Je ne veux pas douter de leur bonne volonté à remplir leurs devoirs envers Dieu et le prochain; mais ce ne sont que de médiocres chrétiens, à cause de leur faiblesse et aussi d'une ignorance bien surprenante chez des gens qui entendent si souvent la parole de Dieu.

Les quelques blancs venus de la civilisation ont apporté une bonne dose de leur esprit et l'ont communiquée à nos métis, qui, à cause de leur mollesse et de la faiblesse de leur caractère, se sont laissé imbiber de cet esprit nouveau.

La vie facile d'autrefois a changé. Une petite somme de travail suffisait pour s'assurer le pain quotidien; aujourd'hui, pour vivre comme les gens du monde, il faut travailler davantage. Travailler ou jeûner, tel est

le mot d'ordre maintenant : beaucoup le trouvent dur et incommode. Le côté matériel de la vie n'est plus le même au Lac Caribou, et c'est ce qui est le pire pour nos gens. Cette transformation n'a pas été sans influence sur leur moral, parce qu'ils n'ont pas appris à s'adapter aux circonstances nouvelles. En contractant dettes sur dettes chez les marchands de fourrures, ils sont devenus insolvable.

Pour augmenter leur gêne, les caribous ne sont pas descendus dans nos parages cet hiver ; la pêche d'automne et des premières glaces a été insuffisante. Se fiant à je ne sais quoi, ils ont été assez imprudents pour vendre aux Compagnies une grande partie de leur poisson à chiens, si bien que leurs chiens n'ont plus aujourd'hui que les os et la peau. Leur chasse aux fourrures a été presque nulle, de sorte qu'ils n'ont presque plus accès aux magasins. En un mot, leur sort est bien misérable cet hiver.

Plusieurs ont essayé de tenter la chance dans le grand Nord, à la chasse aux renards blancs. Cette entreprise, elle aussi, a été malheureuse. Aujourd'hui, la nourriture quotidienne des hommes comme des chiens dépend des hameçons. Heureusement, j'avais fait venir 500 grands et beaux hameçons, que j'ai distribués. C'est une pitié que de voir ces pauvres gens. Avec une miette de prévoyance, ils auraient pu rendre beaucoup plus supportable leur triste et grave situation. J'espère que cette rude leçon leur servira d'expérience pour l'avenir.

* * *

Allons maintenant chez nos Montagnais. Je viens de les visiter les uns après les autres. Depuis le mois de novembre, je ne me suis pas trouvé deux dimanches de suite à la Mission St-Pierre, étant en route dans les différents camps, au Nord et au Sud. J'ai vécu là une vie qui est bien belle... une fois passée. Seul, le désir de faire du bien aux âmes peut donner la force et le courage de mener une vie pareille.

Pour le moment, je suis fort content. La coupe servie par la divine Providence à son Missionnaire a été remplie et vidée jusqu'à la lie. Tout cela est dans l'éternité. Il ne me reste à faire que le voyage à l'entrée du Lac Caribou. Au mois de janvier dernier, lors de ma dernière rencontre avec le R. P. GUILLOUX, nous avons fixé notre seconde rencontre au même endroit pour le 16 mars. Je partirai donc d'ici le 12 pour ne pas manquer l'occasion. Ce ne sera certes pas un voyage de plaisir : mes pauvres chiens de traîne, qui ont parcouru au moins 2500 milles depuis le commencement de l'hiver, sont joliment épuisés ; leurs pattes sont à vif. Je les ai en pitié, mais ne puis les dispenser de ces autres 300 milles ; après quoi, je les récompenserai par un long repos.

Non seulement mes chiens sont fatigués, mais moi-même, je me ressens de mes longs et pénibles voyages de cet hiver. Mes jambes de 54 ans ne veulent parfois plus faire les sauts auxquels elles étaient accoutumées. Je les console en leur faisant miroiter la perspective du repos éternel. L'éternité est si longue pour se reposer, leur dis-je... Mais elles me répondent, comme quelques-uns, pour se moquer de moi : « Cet homme parle comme un livre. »

Quoi qu'il en soit, après avoir passé les meilleures années de ma vie dans le rude labeur apostolique des Missions du Nord, je ne refuse pas d'achever ma carrière dans ce petit coin abandonné du Lac Caribou. Malgré mes misères presque sans nombre et sans nom, je me sens heureux. Un seul sacrifice me paraît difficile à supporter : c'est la privation de l'absolution sacramentelle hebdomadaire. Ah ! si je pouvais me confesser et recevoir la sainte absolution chaque fois que je le désire, je serais le plus heureux du monde.

Sachant que vous souffrez presque autant que moi de ces peines, je ne veux pas vous en importuner davantage. *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum !* Le bon Dieu, je l'espère, saura enlever de mon âme la poussière qui s'y dépose tous les jours...

Croyez-moi, mon voyage à l'entrée du Lac Caribou

ne m'effraie pas, et si j'avais à traverser un brasier ardent, je n'hésiterais pas un instant. Puisque, avec le secours de Dieu, je puis braver des misères connues seulement de lui pour secourir les âmes de nos Indiens, pourquoi n'endurerais-je pas les fatigues d'un voyage de 300 milles, lorsqu'il s'agit de la mienne ?

* * *

Pour finir, un mot du matériel de notre Mission.

Autant que j'en puis juger, je ne vois rien d'alarmant. Je ne joue pas avec les choses qui me sont confiées, mais essaie de les administrer de mon mieux. Sans être un brasseur d'affaires, je tâche d'inscrire fidèlement dans mes cahiers les recettes et les dépenses, dans la crainte de l'Inspecteur suprême de mes comptes, qui est Dieu.

Notre plus grand bonheur est de vivre en pauvres. Nous l'avons promis au jour de notre Oblation et nous voulons tenir notre serment. Le travail quotidien pourvoit à notre subsistance et Votre Grandeur, par son Économe dévoué, nous fournit ce que nous ne pouvons nous procurer nous-mêmes.

Notre résidence, sans être belle, est habitable et chaude. Notre église et notre chapelle de maison sont en ordre : je défie n'importe qui d'y trouver un linge sale ou déchiré. Le zélé Frère DROUIN est beaucoup trop strict pour risquer de se faire blâmer : c'est lui qui s'en occupe et je vous assure que cela compte. La blancheur de la nappé d'autel et des linges qui servent au saint sacrifice me rappelle hautement la nécessité de garder la blancheur de mon âme, pour célébrer dignement, ou plutôt moins indignement, les saints mystères.

Votre Grandeur, avec son infatigable et charitable Économe, a voulu me jouer un fameux tour. J'avais si peur des dépenses à faire pour me procurer un nouvel harmonium, et voilà que le bon Père Économe m'annonce un harmonium et met entre parenthèses : « Don de Monseigneur ». J'ai relu ce passage deux fois, pour être sûr de ne pas me tromper. J'avais annoncé à grands cris

à mes gens l'achat futur d'un harmonium et les avais fortement priés de me venir en aide par leurs oboles. J'ai déjà reçu un peu d'argent, que je vous enverrai par la première occasion sûre. Faut-il que j'arrête maintenant la générosité de ceux qui veulent me donner leur quoté-part pour l'harmonium ? J'accepterai tout ce qu'on me donnera, et peut-être pourrez-vous, si vous le voulez, acheter un autre instrument pour une Mission pauvre qui en aurait besoin ?

Priez beaucoup pour moi et bénissez-moi. Votre fils dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. L. EGÉNOLF, O. M. I.

Entrée du Lac Caribou, 16 mars 1930.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai le plaisir de pouvoir vous dire que j'ai pu me rendre à temps à l'entrée du Lac pour y rencontrer le R. P. GUILLoux. Les misères d'une méchante traversée du Lac Caribou pendant quatre jours ont été amplement compensées par la grâce d'une bonne confession et d'une sainte absolution. J'ai bien remercié le bon Dieu pour ces faveurs, qui me fortifient et m'encouragent en vue de l'avenir. J'avais grand besoin des secours de Dieu après mes nombreuses et longues courses apostoliques dans les camps des Indiens. Je me trouvais fatigué de corps et d'âme. Mes Indiens ainsi que mes métis m'avaient rendu le cœur bien gros par leur plus ou moins grande indifférence en matière de religion.

Là période de mes voyages ordinaires dans le grand Nord est finie pour cette année. J'en suis content, car mes chiens n'en peuvent plus, ni moi non plus. Un petit repos ne peut nous faire que du bien. Je profiterai de mon séjour à la maison pour garder et goûter ma cellule, pour me prêcher à moi-même une bonne retraite et mettre en ordre mes cahiers, sur lesquels se sera déposée une couche de poussière de trois semaines.

Le R. P. GUILLoux m'a fait part d'une bien triste

nouvelle, reçue par radio au Lac Pélican : « Ecole de Cross Lake brûlée : dix personnes ont péri. » Quelle nouvelle terrible ! Plaise à Dieu qu'elle soit fausse ! J'en ai le cœur déchiré. Que les voies de Dieu sont incompréhensibles ! Plus on veut faire le bien, plus l'épreuve fond sur nous. Si cette nouvelle est exacte, je baise après vous la main de Dieu, notre Père, qui nous inflige cette plaie au cœur. Je partage toutes les souffrances de votre cœur charitable, d'où est sortie cette œuvre devenue la proie des flammes.

Cependant, *aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem*. Le feu apostolique de nos cœurs de Missionnaires ne s'éteindra qu'à notre mort, pour s'allumer de nouveau là-haut, avec une force encore plus grande. Prions les uns pour les autres, afin que Dieu rende nos âmes inébranlables pour les épreuves futures, car nous en aurons jusqu'au dernier souffle. NN. SS. Taché, Grandin, Langevin, etc., pour arriver au lieu de leur éternel repos, ont dû traverser le même creuset de misères que nous traversons à notre tour. En fils affectueux, je me permets de vous dire : « Consoltez-vous ! les pertes matérielles ne sont pas irréparables : *per aspera ad astra !* »

Après-demain, je m'en retournerai chez moi par la Rivière-aux-Lièvres, afin d'y inspecter nos marchandises, arrivées dans la première quinzaine de mars. Si mes chiens ne font pas trop de grimaces et si je puis moi-même chausser les raquettes pour trois jours, je chargerai plusieurs de nos pièces.

Je retourne donc dans ma profonde solitude du Nord, content et heureux, sachant que j'y retrouverai le Dieu de mon cœur et les âmes, que j'aime en Dieu. J'y retrouverai aussi un Frère dévoué et charitable, qui est pour moi comme un rayon de soleil dissipant souvent les nuages sombres et tristes de ma solitude. *In Cruce salus*, me prêche-t-il, non en paroles, mais en actes. Le bonheur consiste dans la souffrance : pourquoi le mien ne serait-il pas là aussi ?

Bénissez-nous et priez pour nous ; demandez pour

nous l'esprit de la fraternelle concorde et le goût des choses surnaturelles.

Votre fils affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. L. EGENOLF, O. M. I.

VICARIAT DU YUKON

Mission d'Atlin.

Lettre du R. P. Joseph Allard à son frère.

Fort St-James, B. C., 3 novembre 1929.

BIEN CHER FRÈRE,

La Mission d'Atlin a été secourue. J'ai pu y passer cinq mois. Pareille visite prolongée n'avait pas eu lieu depuis 19 ans. Blancs et sauvages en ont profité : deux couples irréguliers de sauvages ont été mariés et admis aux sacrements ; un sorcier centenaire s'est converti ; plusieurs Indiens retardataires ont repris les pratiques chrétiennes.

Les blancs aussi se sont rapprochés de l'église : un vieil Italien a communie pour la première fois depuis qu'il avait quitté son pays, c'est-à-dire quarante ans.

A White Horse, une femme vient me trouver en pleurs et me dit que son mari ne pratique pas sa religion et se débauche. « Faites la sainte Communion trois jours de suite », lui dis-je. Le dimanche soir, son mari était à la prière. Je lui frappe sur l'épaule : « Je pars dans deux jours et il n'y aura plus de prêtre dans le pays tout l'hiver. Tu ferais donc bien de recevoir les Sacrements avant mon départ. Je t'attends demain matin. » — « J'y serai, Père. » — « Pendant que tu y es, tu ferais bien de communier les deux matins. » La pauvre femme,

en entendant ce dialogue, ne se tenait plus de joie : « Merci, oh ! merci, Père ! » — « Remercie le bon Dieu », lui dis-je. Quand je quittai White Horse, son mari porta mes bagages à la station et me tint compagnie jusqu'au départ du train.

Un autre catholique, marié en dehors de l'Eglise depuis 15 ans et ne pratiquant plus depuis 25 ans, me disait son regret de ne pas avoir de prêtre résidant.

A Carcross, je suis hébergé dans la cabane d'un bon catholique. Il me dit que le contre-maître de la section est catholique, lui aussi, mais marié en dehors de l'Eglise et ne pratiquant pas. Je vais le voir et le trouve bien disposé. J'envoie une lettre à Monseigneur pour demander la permission de l'absoudre : la Messe est dite dans sa demeure et il s'approche des Sacrements.

Voilà le beau côté de la médaille. L'autre est attristant.

La plupart des familles Indiennes vivent loin d'Atlin. Les enfants ont été baptisés, mais, faute de Missionnaires, on n'a rien pu faire pour leur éducation chrétienne, à part une courte visite annuelle d'une semaine ou deux pendant 19 ans. Les parents, la plupart non catholiques, et même les catholiques ne pouvaient donner à ces petits l'instruction nécessaire. Naturellement, il y a peu de foi chez nos chrétiens d'Atlin.

Pour comble de malheur, le ministre de l'erreur, non seulement celui de Carcross, où se rendent parfois quatre familles d'Atlin, mais aussi celui d'Atlin même, a fait irruption dans notre troupeau. L'an dernier, il a baptisé le dernier-né d'une famille de neuf enfants, tous les autres ayant été baptisés dans l'Eglise catholique, et il a fait envoyer les enfants catholiques à l'école protestante de Carcross. Malgré mes efforts, je ne pus faire comprendre à ces parents, d'ailleurs protestants, leur devoir d'envoyer leurs enfants catholiques à l'école catholique. J'ai même vu de mes yeux le petit ministre passer à travers le village des Indiens pour rendre visite à cette famille. Cependant il y a 22 ans, tous les Indiens d'Atlin, quoique non catholiques, avaient pris confiance en moi au point

que, pendant les trois ans de mon séjour, pas un ministre protestant n'osa mettre les pieds dans leur village.

Tels sont les fruits d'une évangélisation qui ne peut consister qu'en de trop courtes visites. Pourtant, en 1923 encore, ces Indiens d'Atlin avaient adressé à Monseigneur le R^{me} Vicaire Apostolique une requête demandant le retour du prêtre parmi eux, avec l'espoir de le voir s'y fixer comme autrefois. Malheureusement, Monseigneur ne put se rendre à leurs désirs.

Outre le travail auprès des blancs et des Indiens d'Atlin et environs, il y a, à Atlin même, un nouveau champ d'action. Plus d'un millier de touristes visitent l'endroit dans le cours de l'été. Protestants comme catholiques, ils veulent voir et entendre tout ce qui peut les intéresser. La Messe tous les matins, la prière tous les soirs, la conférence dans la journée ont été des instruments de bien pour beaucoup de ces touristes, même protestants ou indifférents à toute religion. Des préjugés tombent, des horizons s'ouvrent, par le simple contact avec le prêtre catholique...

J'ai fait connaître à ces touristes mon intention de bâtir un beau monument à Notre-Dame d'Atlin. Plusieurs m'ont déjà compris.

Joseph ALLARD, O. M. I.

PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Extrait d'une lettre de Mgr Turquetil.

4 mai 1930.

Vers le 20 juin, je repartirai pour Churchill par le Canadien National, et visiterai de là les Missions, aussitôt que la navigation sera ouverte, c'est-à-dire au début de juillet. J'ai mon bateau à moi, le « Thérèse », avec moteur de 50 à 70 HP.

L'inauguration officielle du port de Churchill aura lieu cet été. L'Eglise catholique ne sera pas en retard et la « United Church » (protestante) ne sera pas seule. C'est un grand point pour l'avenir.

Je bâtis sur un emplacement provisoire, tout près des quais, de façon à avoir les ouvriers catholiques sous la main. Bien peu seraient disposés à faire deux kilomètres le dimanche matin pour venir à la messe ; de plus, la partie résidentielle de la ville future, où j'ai des lots pour nous, ne sera pas encore ouverte au public. Le gouvernement ne veut pas avoir d'encombrement dans le chemin des ouvriers : la boisson et les femmes démoraliseraient tout, l'ouvrage n'avancerait pas, les accidents ne se compteraient plus, la ville acquerrait tout de suite un mauvais renom, les aventuriers seraient à la charge du gouvernement qui devrait les nourrir et les loger, etc.

Les travaux pourront durer encore quelques années, car on veut faire de ce port un ouvrage fini, achevé, avec toutes les commodités que réclame le trafic international. On va installer des conduites d'eau qui suffiront à une ville de 5 à 6 mille habitants.

Je compte avoir au moins 300 catholiques l'été prochain, parmi les travailleurs de toute nationalité. Il me faut un Père expérimenté et un Frère ouvrier pour diriger les travaux durant mon absence...

Et mon hôpital de Chesterfield doit se bâtir, lui aussi, si enfin la Compagnie tient sa promesse...

Mgr Breynat va fortifier ses Missions esquimaudes : il fortifie les nôtres du même coup, d'autant plus qu'il veut fonder à Bathurst Inlet, vers Baker Lake et que je vise, de concert avec lui, à rejoindre ces deux postes, au moins par des voyages qui prépareront le terrain tout en nous permettant de prendre contact avec les Esquimaux de l'intérieur. Le ministre protestant ne voyage pas, il ne peut pas voyager, car le R. P. Rio aurait vite fait de conquérir son petit troupeau, ce dont il a peur... Si je puis avoir deux Pères à Baker Lake, la position sera tout de suite à notre avantage.

Sans doute, il y a bien des difficultés : les protestants se démènent, le manque de courriers nous a fait manquer jusqu'ici bien des occasions favorables, mais, je ne sais si je m'abuse, il me semble que le temps des incertitudes est passé, je sens un optimisme plus accentué qu'autrefois, je vois mieux et plus clairement comment se dessinent les plans et la manière de les exécuter pour tenir tête à l'opposition protestante. Je les vois « enragés » quand ils apprennent que Mgr Breynat est de retour d'Europe avec toute une caravane de Missionnaires pour le Mackenzie... Ces Messieurs sont capables de changer tous leurs plans et de courir sus au Mackenzie...

La Province du Manitoba, à elle seule, a fourni plus de 175.000 dollars pour les missions protestantes du Nord...

Si Dieu me conserve encore la santé, je serai heureux de travailler de toutes mes forces à cette œuvre que j'aime de plus en plus, parce que l'enthousiasme des jeunes Pères tient du prodige et me pousse en avant, je dirais presque malgré moi, si c'était possible. Je n'en connais pas un qui ait eu un moment de découragement.

VARIÉTÉS

Noces de diamant sacerdotales du R. P. Joseph Magnin

Le R. P. MAGNIN, *O. M. I.*, ordonné prêtre le 16 juin 1870, célébrait donc le 16 juin 1930 ses noces de diamant sacerdotales, mais dans l'intimité ce jour-là. La solennité extérieure fut renvoyée au 6 juillet, à la veille du départ en vacances des Junioristes de Pontmain, puisque Pontmain s'honore depuis quelque temps déjà de posséder dans sa communauté le vénéré Jubilaire.

Le 6 juillet, ce fut donc grande fête. Dès la veille sont arrivés les invités que laissent libres les travaux apostoliques, le R. P. HEHN, le R. P. LE BAS, le R. P. GUYNOT, anciens et actuels « Autunois ». Le 5, au soir, on se réunit à la Salle des Fêtes. Une adresse est lue, une cantate chantée, des fleurs offertes, et le R. P. MAGNIN nous dit sa joie, son affection profonde, son merci, en nous expliquant, ce qui est facile à comprendre, pourquoi, laissé libre de désigner sa maison de retraite, il a choisi Pontmain. Nos Vocations tardives nous offrent alors une séance récréative, et leur joyeux entrain serait capable de déridier les plus moroses, s'il pouvait s'en trouver dans une maison d'Oblats.

Le lendemain, dès l'aube, arrivent le R. P. GRENIER, provincial du Nord, qui a voulu être présent, en surmontant presque l'impossible, à cette fête de Famille, et le R. P. PÉRON, ancien supérieur d'Autun, supérieur actuel de St-Brieuc, qui sera l'orateur de la journée. Le R. P. MAGNIN, toujours infatigable dans sa souriante

vieillesse, a accepté de chanter la grand'messe. Il la célèbre avec les RR. PP. HEIN et GUYNOT comme diacre et sous-diacre. A l'Évangile, le R. P. PÉRON prononça un discours, véritable chef-d'œuvre du genre, dans lequel il fait revivre les vertus religieuses et la carrière apostolique si bien remplie du Jubilaire, ses années de professorat au Scolasticat d'Autun et surtout son fructueux et long ministère à St-Jean d'Autun.

Et la messe se déroule dans l'humble chapelle de l'Institution Notre-Dame, pieuse, recueillie, fervente. La voix du vénéré Jubilaire se fait chevrotante, tant l'émotion le saisit tout entier, tant il vit les grâces de ses soixante ans de sacerdoce...

Un pareil jubilé exigeait qu'il y eût fête non seulement à la chapelle, mais aussi au réfectoire. La Communauté de Pontmain a la joie de posséder tout le clergé séculier de la Basilique et de la paroisse : Mgr Roulleaux, MM. Auguste, Le Guérinel, Sellier, chapelains, M. Guesnie, curé ; et, dans une atmosphère toute familiale, on fait honneur au menu, assez fantaisiste par ses vocables... qui rappelaient Autun, mais très substantiel, et composé par un maître Econome.

L'heure des toasts arrive, et le R. P. Provincial ouvre le ban. Il offre au R. P. MAGNIN les vœux du Souverain Pontife, arrivés sous forme de Bénédiction apostolique ; ceux de Sa Grandeur Mgr DONTENWILL, Supérieur Général des Oblats, qui ne s'est pas contenté d'écrire personnellement au Jubilaire, mais qui de plus a chargé le R. P. Provincial d'offrir au R. P. MAGNIN toute sa paternelle affection..., puis ce sont les vœux des absents, spirituellement excusés quelquefois, par exemple le R. P. FAURE, actuel supérieur d'Autun. Presque toutes les maisons de la Province défilent dans cette énumération... Tout en félicitant le R. P. PÉRON de son magnifique discours de la grand'messe, le R. P. Provincial lui fait remarquer une lacune dans son éloge. Pour tous ceux qui le connaissent, le Jubilaire n'est pas seulement le saint, le savant, le prudent..., c'est le « bon » Père MAGNIN, et cette appellation résume merveilleusement

toute sa vie, autant du moins que les mots humains peuvent le faire.

Au R. P. Provincial succède Mgr Roulleaux. Lui aussi, avec l'à-propos qui le caractérise, prétend combler une lacune. Il parle de l'humble P. MAGNIN, invité tout dernièrement par lui à prendre place au chœur dans la Basilique et s'éclipsant dans une chapelle latérale. Mgr Roulleaux termine en se félicitant de l'heureuse entente qui règne entre le Monastère, la Basilique et la Paroisse.

Très simplement, le Jubilaire répond. Il le fait avec une grâce exquise sans oublier personne.

A trois heures, toutes les cloches de la Basilique nous appellent à un Salut d'actions de grâces, car Mgr Roulleaux a voulu que la population de Pontmain, si chrétienne, eût aussi sa part. Après le chapelet récité par Mgr Roulleaux aux intentions de la Congrégation des Oblats et du Jubilaire, le R. P. MAGNIN, assisté des RR. PP. PÉRON et GRIMAUD, supérieur de Pontmain, comme diacre et sous-diacre ; des RR. PP. HEHN, LE BAS, LE JEUNE et GUYNOT, comme chapiers, préside et donne la Bénédiction du Saint Sacrement. On chante le *Te Deum*. Quel merci à Dieu s'imposait, en effet, pour cette grâce de soixante ans de sacerdoce !

La journée se termine comme la veille par une séance récréative dans laquelle nos acteurs se révélèrent artistes consommés.

Après les Noces de diamant, on n'ose souhaiter ouvertement d'autres noces, tant la pauvre vie humaine est faible, mais c'est de tout cœur cependant que nous répétons au Jubilaire du 6 juillet 1930, suivant l'antique formule :

Ad multos, et faustos, et sanelissimos annos !

O. M. I.



Vicariat de Grouard

Sacre de Mgr Guy.

Le sacre de Mgr GUY eut lieu le 1^{er} mai, dans l'église du Sacré-Cœur (église attenante au Juniorat d'Ottawa, où le nouvel élu fut longtemps professeur). Le consécrateur fut Son Ex. Mgr Cassulo, délégué apostolique. Mgr GUY était assisté de NN. SS. CHARLEBOIS, dont il fut le Vicaire général, et RHÉAUME (évêque d'Haileybury), qui fut quelques mois encore son supérieur à l'Université d'Ottawa, puis son confrère à la même Université. Mgr GUY avait célébré sa première messe en cette même église le 13 juin 1906.

Outre les trois prélats cités, assistaient à la cérémonie :
Son Eminence le cardinal Rouleau, archevêque de Québec ;

S. G. Mgr Gauthier, archevêque-administrateur de Montréal ;

S. G. Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg ;

S. G. Mgr O'Brien, archevêque-coadjuteur de Kingston ;

S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet ;

S. G. Mgr Comtois, évêque-coadjuteur de Trois-Rivières ;

S. G. Mgr Courchesne, évêque de Rinouski ;

S. G. Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi ;

S. G. Mgr Deschamps, auxiliaire de Montréal ;

S. G. Mgr Ryan, évêque de Pembroke ;

S. G. Mgr Limoges, évêque de Montlaurier ;

S. G. Mgr Couturier, *O. P.*, évêque d'Alexandrie ;

S. G. Mgr McNally, évêque de Hamilton ;

S. G. Mgr Morrison, évêque d'Antigonish ;

S. G. Mgr Langlois, évêque de Valleyfield ;

S. G. Mgr Papineau, évêque de Joliette ;

S. G. Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon ;

S. G. Mgr Kidd, évêque de Calgary ;

S. G. Mgr JOUSSARD, *O. M. I.*, auxiliaire du Vicaire apostolique de Grouard ;

S. G. Mgr BUNOZ, *O. M. I.*, évêque de Tentyre, vicaire apostolique du Yukon ;

Mgr TURQUETIL, *O. M. I.*, préfet apostolique de la Baie d'Hudson ;

plusieurs prélats, représentants d'évêques absents (6 évêques s'étaient fait ainsi représenter).

Dans le sermon français, Mgr Gauthier releva éloquemment le rôle des Oblats dans l'histoire du Canada : « Depuis leur arrivée en ce pays, dit-il, ils ont tenu une place de premier plan. Leurs missions de l'Ouest sont une des pages les plus glorieuses de notre histoire. » Il regretta l'absence de Mgr GROUARD, « en qui se prolongent, dans un éclat admirable, les travaux et les gloires de ce passé. »

Mgr Sinnott prononça le sermon anglais.

Mgr Cassulo fit l'éloge des Oblats, qui, dit-il, « n'ont jamais perdu l'esprit de zèle de leur Fondateur. Les souffrances de leurs missionnaires, depuis les bords du majestueux Saint-Laurent jusque sur les rives du Mackenzie, ont servi à répandre la foi catholique chez les peuplades infidèles ». Et il termina en offrant au nouvel Evêque, au nom de l'Eglise, l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration.

Un grand banquet fut ensuite offert par l'Université d'Ottawa à Mgr GUY et aux notabilités.

Son Em. le cardinal Rouleau rappela « les augustes souvenirs d'un long héroïsme consacré à l'évangélisation des tribus nomades du Nord-Ouest. Les fils de la France prennent une part prépondérante aux premières œuvres d'apostolat dans les vastes solitudes de notre pays. Les Oblats fournissent de vaillants ouvriers français et canadiens. Les Taché, les Legal, les Langevin sont les fondateurs de Provinces ecclésiastiques maintenant prospères. Les Clut et les Grandin font rayonner la foi par leur sainteté et leur courage. C'est aux Oblats que nous devons le bienfait de l'évangélisation aux Glaces Polaires. Aujourd'hui encore, ils

« ont les Missions les plus difficiles de l'univers. Ils ont
« écrit une belle page de l'histoire du Canada par leur
« dévouement et leur esprit de sacrifice. Gloire à l'Ins-
« titut capable de produire de pareils héros ! »

Le R. P. Gilles MARCHAND retraça l'histoire du petit junioriste, devenu professeur au Juniorat et à l'Université.

L'honorable M. Lapointe, ministre de la Justice dans le cabinet fédéral du Canada, vint offrir les hommages du gouvernement (dont il est un des membres les plus marquants) et particulièrement les siens et ceux de l'honorable M. Stewart, ministre des Affaires indiennes et de l'Intérieur (qui était présent au sacre, quoique protestant, mais qui n'avait pu prendre part au banquet). M. Stewart tenait en haute estime Mgr GUY, qui fut plusieurs années le représentant des Vicariats du Nord-Ouest auprès du ministère de l'Intérieur. M. Lapointe se déclare fier « d'offrir ses hommages et à Mgr GUY et à la glorieuse
« lignée d'apôtres dont il est le continuateur. L'histoire
« de l'Ouest canadien constitue, par les faits, un hommage
« à l'Ordre dont Mgr GUY est membre. Chacune des
« régions qu'ils ont ouverte est devenue un berceau, un
« organe de civilisation.

« Ces missionnaires ont prêché la foi et ont cru aux
« destinées providentielles de notre beau pays. Une grande
« part de l'expansion de l'Ouest au cours du dernier
« siècle leur revient. Je m'enorgueillis de ce que la
« plupart d'entre eux venaient de la bonne vieille ville
« de Québec. C'étaient des pionniers, des déblayeurs,
« des artisans, et ils le sont encore. Je suis heureux de
« leur offrir l'expression de la gratitude de la patrie
« canadienne».

Mgr GUY répondit d'une manière charmante, en remerciant tous ceux qui avaient été les instruments providentiels de sa vocation, spécialement sa mère et son père, les Oblats, et tous ceux qui étaient venus assister à son sacre. Il termina par un hommage ému à Nosseigneurs GROUARD et JOUSSARD et aux Missionnaires de l'Ouest, se déclarant heureux de devenir missionnaire avec eux.

Le 3, il conféra la prêtrise à 16 jeunes Oblats du Scolasticat d'Ottawa, et, le 4, au P. MEEREBOER, professeur et économiste du Collège St-Patrice.

Le 4, il confirma 400 enfants en notre église paroissiale de Notre-Dame de Hull, puis commença une tournée de confirmations dans l'archidiocèse d'Ottawa, en l'absence de l'Archevêque, Mgr Forbes.

Hommage du *Devoir* de Montréal à Mgr Guy.

On raconte que, voici 35 ans, un bon religieux Oblat, grand recruteur de vocations, dénicha dans l'une de nos paroisses de l'Ouest de Montréal un gamin fort éveillé et qui voulait être prêtre. Il l'amena à Ottawa et le plaça au Juniorat du Sacré-Cœur.

Et jeudi, l'enfant d'hier était sacré évêque. Le délégué apostolique lui imposait les mains. Plus de 20 évêques, à la tête desquels le Cardinal Primat de l'Eglise canadienne, l'entouraient dans cette église du Sacré-Cœur, dont il fut l'un des desservants, et à deux pas de laquelle il a passé plus de la moitié de sa vie. Dans la nef, côte à côte, et vis-à-vis de sa famille naturelle, s'agenouillaient quelques-uns des laïques les plus en vue du pays, et des représentants du corps diplomatique. Du haut de la chaire, deux archevêques, Mgr Gauthier, de Montréal, Mgr Sinnott, de Winnipeg, et du pied même de l'autel, le Délégué apostolique, puis, quelques moments plus tard, à l'issue d'agapes fraternelles, le Primat de l'Eglise canadienne et le Ministre fédéral de la Justice, profitaient de cette solennelle occasion, non seulement pour souligner les mérites de l'élu, mais pour rendre le plus solennel hommage à l'illustre Congrégation dont il est l'enfant, dont, avec une humble et magnifique fierté, il s'avoue le protégé.

Le Père recruteur vit encore, croyons-nous ; nous avons même entendu dire qu'il était aux fêtes de jeudi. Il a dû songer qu'il avait fait en ces jours lointains une pêche heureuse, et que son protégé avait largement payé sa dette envers la Congrégation.

Au premier rang de la foule qui se pressait dans l'église du Sacré-Cœur, il y avait, tout près de M. Lapointe, un Ministre fédéral dont la présence intriguait ceux qui ne savent pas : le Ministre de l'Intérieur, un Anglo-protestant, M. Stewart, et, non loin de lui, tout le personnel, protestant comme catholique, du département des Affaires indiennes, qui relève, comme l'on sait, du ministère de l'Intérieur. C'était congé, jeudi matin, aux Affaires indiennes, en l'honneur de Mgr GUY, et M. Stewart, se faisant excuser de son absence au banquet de midi, pria son collègue M. Lapointe de dire publiquement au nouvel évêque son estime et sa respectueuse admiration. Que le modeste religieux, au nom presque ignoré, qui a été pendant des années le représentant des missionnaires de l'Ouest auprès des autorités fédérales, ait pu, tout en servant les intérêts sacrés qui lui étaient confiés, conquérir à ce point l'estime des politiques et des fonctionnaires de toutes croyances avec lesquelles il était habituellement en contact, n'est-ce point un éloquent et singulier témoignage de ses hautes qualités ?

On en recueillerait un autre dans la présence de ces prêtres venus de tous les points de l'Ouest pour lui dire leur affectueux respect. Partout où il a passé, et sans presque s'en douter, semble-t-il, ce modeste, dont le trait principal paraît être un équilibre de hautes qualités, a suscité le respect et l'affection. Il était en Saskatchewan quand le Saint-Siège l'a désigné pour l'épiscopat. Il faut avoir causé avec certains des nôtres de là-bas pour savoir quel regret leur cause son départ.

La Providence et ses Supérieurs l'avaient préparé à la lourde tâche qui vient de lui tomber sur les épaules. S'il n'a eu personnellement qu'un contact assez bref avec le travail missionnaire, il connaît admirablement l'ensemble des pays de missions. Il n'a pas été simplement le procureur à Ottawa des évêques missionnaires, il a visité l'Ouest jusqu'au Cercle arctique, sauf, chose curieuse, le territoire même qui vient de lui être confié. Il connaît les conditions de la vie des missionnaires ; il connaît en même temps celles des territoires les plus organisés, des

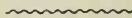
petites et des grands villes. Il arrive en une période de transition : il succède aux géants de l'apostolat ancien, il devra continuer leur œuvre, mais présider en même temps, selon toutes les probabilités, à un régime nouveau, à l'organisation de la chrétienté blanche, qui semble devoir naître des progrès de l'agriculture et de l'industrie.

Simplement, comme un soldat discipliné — comme un bon religieux, plus exactement, — il accepte la dure besogne. Ceux qui l'envoient comptent sur son esprit apostolique, sur une puissance de travail ordonné et méthodique qui ne paraît pas avoir de limites, sur une santé physique que deux graves accidents consécutifs ne paraissent pas avoir entamée ; ils attendent de son épiscopat de grandes et fructueuses choses.

Le représentant du Pape, les archevêques de Québec, Montréal et Winnipeg ont dit, en des termes auxquels on ne saurait rien ajouter, la magnificence de l'œuvre religieuse des Oblats. Nous sommes particulièrement heureux, pour notre part, qu'un ministre du cabinet fédéral qualifié comme tel pour parler au nom du pays, ait profité de l'occasion pour rappeler les services éminents rendus par les Oblats à la Patrie canadienne, au progrès de notre pays.

C'est là un chapitre d'histoire qui n'est pas encore assez connu et que personne pourtant ne devrait ignorer...

Omer HÉROUX (*Devoir*, 3 mai 1930).



Vicariat du Mackenzie

Le R. P. Duchaussois dans le Grand Nord.

Avec Mgr BREYNAT et son importante caravane de nouveaux et d'anciens missionnaires du Mackenzie, est parti le R. P. DUCHAUSSOIS, qui se trouvait alors à Montréal.

Le but de ce voyage, organisé par Mgr BREYNAT, est de faire visiter à notre brillant écrivain les Missions du Mackenzie et de l'Océan Glacial. En même temps, il s'agira de découvrir les peuplades esquimaudes non encore évangélisées.

Le voyage se fait par chemin de fer jusqu'au Fort McMurray, terminus de la ligne vers le Nord. De là, les voyageurs se rendront à Chipwayan (Mission de la Nativité), puis à Fitzgerald. Entre Fitzgerald et le Fort Smith (résidence ordinaire de Mgr BREYNAT), se trouve un rapide de 40 km. de long, absolument « impassable » et qui exigeait autrefois un long et pénible portage. Les Oblats ont amélioré graduellement cette route de portage et ont même fait construire une route pour automobiles, la seule carrossable entre McMurray et le Pôle Nord. Cette route se trouve sous le 60° de latitude.

Les principaux incidents de l'expédition seront filmés ; on essaiera aussi de reconstituer des scènes fameuses dans les annales des Missions du Nord. Ainsi, au Fort Smith, le R. P. DUCHAUSSOIS désirerait filmer une reconstitution de la noyade de deux missionnaires Oblats, les PP. Benoît BREMOND et Joseph BROHAN, qui furent « avalés » par le rapide et dont on n'a jamais retrouvé ni les corps ni le canot (14 juin 1908).

Continuant leur voyage par la Rivière des Esclaves et le lac du même nom, les voyageurs se rendront à Résolution et de là au Fort Rae, l'ancien point de départ des premiers explorateurs anglais. Empruntant ensuite la voie fluviale du Mackenzie, ils visiteront Providence, où, dès 1867, se sont installées les Sœurs Grises, qui y fondèrent un hôpital et d'autres œuvres charitables. De là au Fort Simpson, rendez-vous annuel des Peaux-Rouges qui habitent les Montagnes Rocheuses. En continuant vers le Nord, ils apercevront les Rocheuses elles-mêmes et entreront dans la région du soleil de minuit, région des plus pittoresques et très giboyeuse.

Le prochain centre habité, le Fort Norman, situé à 1.400 km. de Simpson, est l'endroit où se trouvent de riches puits de pétrole, encore inexploités. De là, les

voyageurs se rendront à Good Hope, en passant par la tribu des Peaux-de-Lièvres et atteindront, par delà le cercle polaire, la tribu des Loucheux, au confluent de la petite Rivière Rouge et du Mackenzie.

Ils s'engageront ensuite dans le delta du Mackenzie, qu'on dit être le plus grand du monde, un véritable labyrinthe qu'il leur faudra franchir avant d'atteindre Aklavik et sa mission esquimaude.

C'est à Aklavik que commencera le voyage d'exploration de Mgr BREYNAT et du R. P. DUCHAUSSOIS. De ce village au nom évocateur, ils se rendront par mer à l'île Herschell, où ils monteront à bord du « Notre-Dame de Lourdes », navire commandé à San Francisco et pour lequel Sa Sainteté Pie XI a généreusement souscrit une somme de dix mille dollars. De l'île Herschell, ils navigueront vers l'île Victoria, où ils espèrent pouvoir fonder une nouvelle Mission, peut-être au Fort Brabant, et, toujours en quête de tribus esquimaudes à découvrir et à évangéliser, ils espèrent pousser jusqu'à la presqu'île de Kent.

Le retour doit s'effectuer par avion, de la rivière Copermine à McMurray.

Au cours du voyage, le R. P. DUCHAUSSOIS empruntera tous les modes de locomotion, depuis les plus anciens comme la marche et le canot, jusqu'aux plus modernes, comme l'automobile, le chemin de fer et l'avion. Il pourra ensuite, dans un de ses livres, établir la comparaison entre la traversée des prairies de l'Ouest à pied et en canot, comme la faisaient les anciens missionnaires, et celle qui s'opère en quelques heures aujourd'hui...

(D'après les journaux.)



Préfecture de la Baie d'Hudson

La Cloche du Grand Silence Blanc.

Mgr TURQUETIL a reçu la lettre suivante :

Paris, le 8 février 1930.

MONSEIGNEUR,

Le Carmel de Lisieux accepte que *notre* cloche soit baptisée au monastère même, le 17 mai.

Voici le texte qu'elle portera sur sa robe de bronze :

Je suis la cloche du Grand Silence Blanc.

J'ai pour nom Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ma marraine est Marie-Louise Boudillon,

Mon parrain, Georges Marchand.

J'ai été baptisée

au Carmel de Lisieux, le 17 mai 1930,

par Monseigneur Suhard, évêque de Bayeux.

Mère Agnès de Jésus,

sœur de sainte Thérèse,

fut la première à me faire chanter la gloire de Dieu aussitôt après mon baptême.

Je viens de France,

j'ai été fondue en Alsace.

Monseigneur Turquetil, Oblat de Marie Immaculée, me fit transporter ici en 1930.

AVE MARIA !

Pour le clocher, Monseigneur, nous verrons après. Je profiterai du baptême pour quêter bois et clous.

Vous serez averti par les Oblats de l'arrivée à Montréal de la chère messagère de France.

Veillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respectueux dévouement en N.-S.

G. MARCHAND.

Voici ce qu'écrit Mgr TURQUETIL :

La cloche du Grand Silence Blanc ira à Ponds Inlet, à la Mission du Sacré-Cœur, au bout du monde.

Ouverte l'an dernier, cette Mission ne compte pas encore de chrétiens adultes, sans doute. A-t-elle des catéchumènes ? Je ne le sais pas, j'attends les premières nouvelles à l'automne prochain.

Mais ce que je sais bien, c'est la joie des RR. PP. GIRARD et BAZIN, à la vue de cette cloche qui, nouvelle Thérèse ou encore Thérèse sous une nouvelle forme, ira, par ses tintements de chaque jour, frapper au cœur des païens et leur donnera l'exemple en chantant la gloire de Dieu, l'amour de Dieu qui appelle l'amour de l'homme.

Ce que je sais aussi, c'est la prière de reconnaissance qui jaillira du cœur des Missionnaires pour ces âmes généreuses qui ont conçu un projet si beau : *Thérèse de l'Enfant-Jésus, cloche du Grand Silence Blanc, baptisée à Lisieux par l'évêque de Bayeux et Lisieux, pour les Missions esquimaudes de la Petite Thérèse, confiée à un enfant du diocèse et que la sœur de la Petite Thérèse sera la première à faire chanter.*

Ce que je sais aussi, c'est que, à l'occasion de l'anniversaire de sa canonisation, la Petite Thérèse va inspirer aux amis de ses Missions esquimaudes de la Baie d'Hudson le désir de travailler avec elle à la conversion des Esquimaux.

Le bateau Thérèse.

Demain, je vais voir aux derniers préparatifs de notre bateau « Thérèse ». Lui aussi sera le premier de ce nom qui voguera sur les flots, de Mission en Mission, fièrement couronné du drapeau de la petite Thérèse, messager de bonheur pour tous. Aux Esquimaux, il apportera la prédication, le baptême, la confirmation : ce sera la visite du *grand-père*. Aux Missionnaires, il apportera, avec la joie du séjour du Préfet apostolique, les provisions de l'année, les lettres de la famille atten-

dues toute l'année. Quels moments de bonheur ! Comme son arrivée fera du bien à tous !

Il sera le *bateau-missionnaire*. Qui voudra être son parrain ? Qui voudra contribuer à son alimentation, quelques gouttes de gazoline, quelques boîtes de conserve pour le voyage de 3.850 kilomètres que le missionnaire va entreprendre à son bord ? Qui voudra s'associer ainsi à ce bel anniversaire de la canouisation de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et recevoir d'elle une rose de bonheur ?

En commandant ce bateau, j'ai compté sur la Petite Thérèse, j'ai compté sur ses amis.



Vicariat du Natal



Sainte-Philomène.

Au milieu des tribus noires.

Sainte-Philomène, Mapumulo ! C'est la Mission nouvelle du P. L'HÔTE, c'est le district où elle est située.

Au sud-est du Vicariat de Natal, vers le Zululand, s'échelonnent des rangées de montagnes, contreforts du Grand Noodsberg. Dans ces montagnes se gisent des tribus indigènes sans nombre, chacune avec son chef, et ses huttes assises sur chaque mamelon. Il n'y a point de route pour y pénétrer, mais seulement des sentiers, qu'on ne peut suivre qu'à pied ou à cheval : et encore, si l'on préfère chevaucher, il faut souvent descendre de sa monture et marcher devant la pauvre bête qui ne sait où mettre ses pieds, tant les sentiers sont raides, et couverts de pierres arrondies en galets. C'est un fouillis de collines, de petites montagnes, de falaises abruptes, de profonds ravins, au fond desquels se précipitent des torrents et des rivières. Habituellement, ces rivières ont l'air bénin, mais qu'un orage arrive, et l'eau monte, en vitesse, et le voyageur, qui veut absolument passer, doit risquer un bain forcé, et peut-être sa vie.

Les Indigènes vivent de quelques champs de maïs, mais ces récoltes sont à la merci des vicissitudes du climat : qu'il y ait trop de pluie, et les champs, tous situés sur la déclivité des collines, seront entraînés à la rivière ; qu'il y ait la sécheresse, et le soleil brûlera les jeunes plantes. Aussi bien, les noirs le savent et ne comptent qu'à demi sur leurs récoltes. Ils s'en vont dans les villes, pour y travailler et gagner de quoi nourrir leurs familles.

C'est dans ces sites presque inaccessibles que, de Saint-Pierre, le P. L'HÔTE voulut établir de nouvelles Missions. De Saint-Pierre, cela veut dire six heures de dure chevauchée, mais cela n'était pas pour effrayer le missionnaire qu'est le P. L'HÔTE. Il se mit donc en quête d'un terrain et crut l'avoir trouvé ; il établit sur ce terrain une petite école-chapelle, avec un catéchiste, le bon Camillus. Le choix du catéchiste était excellent, c'est un de nos meilleurs, mais le choix du terrain était moins heureux. Le chef, d'abord favorable, fut un jour circonvenu par les protestants, et le Père dut chercher ailleurs. Enfin, il trouva chef et localité convenable et commença pour de bon la Mission Sainte-Philomène.

Dès l'abord, les noirs se montrèrent bien disposés, et le nombre des catéchumènes augmentant, il fallut songer à construire une église assez vaste : les pierres ne manquaient pas, l'eau n'était pas trop loin, et le Père traça sur le sommet d'une colline le plan de son église, une église pour 250 fidèles. Quand les Indigènes virent ces dimensions, ils ouvrirent de grands yeux : « Mais, Père, dirent-ils, il nous faudra des années pour bâtir cette immense hutte ! » Le Père sourit, et les noirs surent bientôt à qui ils avaient affaire. Ils durent se mettre au travail sous sa direction, les murs solides et épais étaient des entassements de roches unies avec de la terre détrempée. En moins d'un an, la chapelle était finie, couverte d'un toit de chaume et couronnée de la croix. Ceci n'était pas très esthétique, mais c'était ce qu'il fallait.

Céla dura 17 ans : mais les grandes ennemies du missionnaire, je veux dire les fourmis blanches ou termites, étaient là. Pendant que le Père bâtissait l'édifice spirituel

de la nouvelle chrétienté, les fournis, en silence et dans l'obscurité, démolissaient l'édifice extérieur. Montant dans l'intérieur des murs, elles arrivèrent à la toiture..., elles travaillaient lentement, mais sûrement.

Le P. L'HÔTE dut se rendre à l'évidence, il fallait tout rebâtir, et sur des mesures plus vastes, et avec des matériaux plus sûrs. Il s'était fait la main en bâtissant une école en béton, et avec mon approbation, il se décida à bâtir une église nouvelle de la même façon, une église qui pût contenir 700 fidèles. Je lui donnai le cher frère POIRIER, notre grand entrepreneur et travailleur en tous métiers.

Mais pour construire en béton, il faut du ciment, et pour une bâtisse sérieuse, il faut des bois pour la charpente du toit, et des tôles de fer pour la couverture. Comment amener à pied d'œuvre ces matériaux ? La voie la plus facile était par Stanger, station de chemin de fer sur la côte nord du Natal, mais Stanger est à 60 kilomètres de Sainte-Philomène. Jusqu'à Mapumulo, cela allait encore, il y avait une route, mais pour les 15 kilomètres qui séparent Mapumulo de Ste-Philomène, il y avait tout juste un sentier, coupé de profonds ravins, montant et descendant à des angles inconnus aux charretiers.

Le Père L'HÔTE décida de construire une route sur ces 15 kilomètres, et une route où pussent rouler les camions-automobiles. Les fidèles ne firent aucune objection, ils connaissaient l'énergie et le savoir-faire du missionnaire, et ils se mirent à l'œuvre. Mais que de quolibets, que de moqueries ils durent subir ! Les autres noirs leur disaient : « Vous vous fatiguez inutilement, jamais une auto, jamais un camion, jamais une voiture même, ne pourront arriver à la Mission. Vous suez en vain, vous vous épuisez pour un échec ! »

Et pourtant, un beau jour, ces moqueurs durent se taire, se frotter les yeux, pousser des « ouan ! » d'admiration et d'étonnement : un gros camion-automobile arrivait majestueusement, lourdement chargé, et suivait la nouvelle route. Il n'arriva pas sans peine, mais il arriva ! Nos chauffeurs ont des ressources d'endurance et

de patience qu'on trouverait difficilement ailleurs... Et le travail commença.

... Heureusement, le P. PFISTER était arrivé à Saint-Pierre, et ce secours donnait au P. L'HÔTE plus de temps pour le dur travail de Sainte-Philomène. A mesure que le plan se réalisait, les noirs catholiques s'enthousiasmaient. Ils donnaient un jour, deux jours de travail chaque semaine.

Le P. L'HÔTE sentit grandir son ambition, et voulut donner une tour à son église ; le frère POIRIER ne se donnait aucun repos, il semblait infatigable, il mettait les moules du béton, il les remplissait, il les transportait plus loin, et recommençait sans défaillance. Un postulant convers vint donner un bon coup de main pour le crépisage et le plâtrage, et il y a deux mois, le P. L'HÔTE m'annonça que l'ouverture et la bénédiction solennelles étaient fixées au mardi de Pâques de cette année.

Je partis le lundi de Pâques avec le R. P. MURRAY, qui avait recueilli les fonds nécessaires à la construction : « J'ai toujours désiré les Missions indigènes, disait-il, j'ai du moins la consolation d'y travailler indirectement. » Nous prîmes le train jusqu'à Stanger, et là nous trouvâmes une auto mise gracieusement à notre disposition par un marchand mahométan du nom de « Cadjec ». Jusqu'à Mapumulo c'était bien, mais après ! La fameuse route du P. L'HÔTE montait et descendait sans cesse, à des angles aigus qui faisaient passer un petit frisson dans les veines du chauffeur et de ses hôtes. Le P. L'HÔTE, qui était venu nous rencontrer ne tarissait pas : « Voyez le beau site, voyez ce paysage, voyez là-bas, sur le haut de la montagne, la Mission Sainte-Jeanne d'Arc, voyez ici cette tache blanche au flanc des rochers, c'est Sainte-Philomène ! » Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on, et il était deux heures, et notre déjeuner était loin, mais en dépit de la fringale, en dépit des dangers de la route, en dépit des secousses qui faisaient gémir l'auto, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le panorama, cet entassement de collines, de rochers abrupts, avec là, tout au fond, le ruban argenté de la rivière, et à l'horizon les montagnes, parfois dénudées, parfois couronnées d'un bou-

quet d'arbres plantés par des fermiers. C'était sauvage, mais impressionnant. Et de-ci, de-là, partout, les huttes des noirs, en forme de ruches d'abeilles, et les pauvres champs de maïs ou de sorgho. Ici, c'était la mission luthérienne, là, c'était la mission américaine..., pauvres missions, pauvres arbres sans fruits, qui font peut-être plus de mal que de bien. Mais, hélas ! ces gens-là nous avaient devancés, et le gouvernement d'autrefois, plus généreux que celui d'aujourd'hui, leur avait donné de larges réserves, où seuls ils pouvaient missionner. Comme on aurait voulu atteindre toutes ces âmes, celles des pauvres païens si nombreuses, celles des pauvres protestants, qui tâchent de se satisfaire d'une religion faite d'ombres sans substance ! Comme on aurait voulu leur montrer le Sauveur plein de pitié pour les foules, le Sauveur disant à tous : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et fléchissez sous le fardeau de vos misères, et je vous rafraîchirai ! »

Mais nous arrivons au fond de la dernière vallée, et la nouvelle église nous apparaît dans toute sa majesté et sa beauté : car elle est vraiment majestueuse sur la haute colline où elle se dresse, elle est vraiment belle dans sa simplicité. La rivière coule au bas du mamelon où sont tous les bâtiments de la Mission, elle semble l'entourer tout entier d'une ceinture brillante, et au delà, ce sont les gorges sauvages et les roches abruptes que je connais bien pour les avoir traversées jadis à cheval et à pied. Il est près de 3 heures de l'après-midi, mais avant de s'asseoir pour apaiser sa faim, il faut bénir les chrétiens qui sont venus saluer l'Evêque. Ils veulent être bénis, mais ils veulent aussi savoir si l'Evêque est content, s'il est fier de leur église.

Oui, je suis content, et j'en suis fier. Il est à peine concevable qu'une telle bâtisse ait pu être construite par le Frère et le Père et des indigènes sans expérience, dans cet endroit inaccessible. Elle est de style roman avec tour carrée. La tour est peut-être un peu basse et lourde, 10 pieds de plus en hauteur l'auraient fait paraître plus légère, mais ce n'était pas facile. D'ailleurs, cette tour paraît très bien proportionnée, vue d'une certaine dis-

tance, et elle remplit son office qui est de permettre à la cloche de diffuser ses ondes sonores au loin, à plus de 10 milles de distance, et d'attirer les regards des pauvres païens et des protestants, en attendant qu'ils comprennent son langage et qu'elle leur parle au cœur.

Elle sonne, cette cloche, elle sonne le *Regina cæli...* et je me sens ému profondément par elle... Je me rappelle maintenant, c'est une vieille amie, l'amie de ma jeunesse sacerdotale, c'est l'ancienne cloche de Maritzburg qui, pendant huit ans, a sonné pour moi l'appel des âmes et l'appel de Dieu aux âmes. Dans un nouveau clocher, pour un peuple nouveau, elle continuera son office, elle est devenue une cloche missionnaire, qui portera aux pauvres païens la bonne nouvelle d'un Dieu qui les aime, qui les appelle, qui les convie à un banquet céleste.

C'est mardi, le grand jour ! Dès les premières lueurs du jour, les sentiers qui, de toutes les directions, convergent vers l'église, s'animent : ils se couvrent d'un arc-en-ciel mouvant, car les chrétiens ont mis leurs habits de fête, qui sont d'autant plus beaux que les couleurs en éclatent davantage. Ils viennent tôt, car il faut se confesser ; ils viennent à jeun, car ils veulent communier à la messe de l'Evêque, qui doit commencer à 10 h. $\frac{1}{2}$. Les païens viendront plus tard, aux premiers sons de la cloche.

Bientôt la colline devient une fourmilière..., les hommes font la cuisine pour tout le monde ; ils ont tué deux bœufs, des moutons, des chèvres, etc..., et le Père leur a donné du riz et des pommes de terre : c'est cuit tout ensemble, à l'étouffée, excepté les entrailles des bœufs qui sont passés rapidement sur les charbons, et qui seront le morceau de choix pour les hôtes de marque.

Mais n'anticipons pas. Une auto amène des religieuses, et un omnibus doit amener de Durban (100 kilomètres), un nombre de Pères qui ont voulu donner au P. L'HÔTE, dont c'est le jubilé sacerdotal, une preuve d'affection fraternelle, et aussi rehausser l'éclat des cérémonies. Hélas ! ils n'arriveront qu'au milieu de la messe.

Une envolée de la cloche, et la cérémonie commence par la bénédiction de l'église. L'extérieur d'abord est

béni dans ses fondements et son faite, pendant le chant du *Miserere*. Puis c'est l'intérieur, au chant des litanies des Saints et des psaumes. Et la messe commence. La grande église est bondée, 100 enfants se sont réfugiés à la tribune, ils chantent et regardent de tous leurs yeux. L'église s'est ornée de guirlandes, et l'autel en stuc, venu de Lyon, est vraiment un accord d'harmonieuse beauté. Au-dessus, une belle statue de sainte Philomène, dans une niche éclairée d'en haut, rayonne dans une gloire...

Le R. P. HANON, dans un sermon d'une magnifique envolée, exalte la véritable Eglise, et les chefs païens, qui ont voulu voir, entendent des accents qui devraient les faire réfléchir..., hélas ! ils ont tant de femmes qu'ils ne peuvent se décider à n'en garder qu'une, et puis, laquelle choisir ? Plus tard, peut-être... En attendant, ils sont fiers de me dire qu'ils envoient leurs enfants à l'école, et qu'ils leur permettent de devenir catholiques.

A peu près 400 indigènes s'approchent de la sainte Table, et je leur distribue le Pain des forts, des humbles et des purs, avec des tressaillements de bonheur.

La messe est terminée, mais le P. L'HÔTE a le cœur trop plein, il parle pendant longtemps, la voix vibrante et les yeux humides. Après lui, c'est mon tour... Enfin, il est 1 h. $\frac{1}{2}$, il est temps d'aller déjeuner.

Malheur ! les cuisinières, trop empressées de se rendre à l'église, ont compté les unes sur les autres, et quand nous sortons, il n'y a point de diner cuit. Il faut attendre jusqu'à 2 h. $\frac{1}{2}$.

Dans l'après-midi, 2 missionnaires américains arrivent de Mapumulo avec leurs épouses. Ils sont abasourdis de ce qu'ils voient, de l'église, de l'autel, de la foule des fidèles : « Je n'ai jamais vu tant d'indigènes », me dit une de ces dames. C'est dommage qu'ils ne soient pas venus le matin, mais ils ne savaient pas l'heure de la cérémonie.

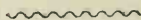
Dès 3 heures, les Pères s'en retournent à Durban, fatigués, mais heureux de ce qu'ils ont vu. Le Frère POIRIER s'en retourne avec eux, fatigué lui aussi, mais plus heureux encore de voir son grand travail apprécié. Il me

disait : « Je sens que je ne pourrais plus entreprendre une autre bâtisse de cette envergure ! » Il a 64 ans : qui le remplacera ? Nous n'avons pas les moyens de remplacer ce bon Frère par des ouvriers à gages, et il y a bien d'autres églises et écoles à bâtir.

Le P. L'HÔTE est bien fatigué, lui aussi. Sa barbe fluviale a pris des teintes mêlées..., mais il rêve d'une autre Mission à fonder, d'une autre église à construire, et celle-là en l'honneur de Notre-Dame de Sion. C'est juste, il est Lorrain et junioriste de Notre-Dame !

Que Dieu lui en donne la force et les moyens !

† H. DELALLE, *O. M. I.*, *Vic. ap.*



Vicariat de Kimberley

Sacre de Mgr Meysing (19 mars 1930).

Le sacre de Mgr MEYSING a eu lieu dans son église cathédrale de Sainte-Marie de Kimberley, qui avait déjà vu le sacre de Mgr O'LEARY, le 8 septembre 1925.

Le consécrateur fut Son Ex. Mgr Gijlswijk, *O. P.*, archevêque d'Euchaïte et délégué apostolique au Sud-Afrique. Le nouvel évêque était assisté de Nosseigneurs O'LEARY, *O. M. I.*, évêque de Fessei et Vicaire apostolique du Transvaal (enfant de la paroisse), et GOTTHARDT, *O. M. I.*, évêque de Mopsueste et Vicaire apostolique de Windhoek, qui fut son Supérieur comme Préfet apostolique de 1921 à 1924, à Windhoek, où l'évêque de Mine exerçait alors le ministère auprès des Herreros.

Assistaient à la cérémonie :

S. G. Mgr McSherry, vicaire apostolique de Port-Elisabeth, et doyen des évêques sud-africains (78 ans, dont 34 d'épiscopat) ;

S. G. Mgr DELALLE, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Natal ;

S. G. Mgr CENEZ, *O. M. I.*, vicaire apostolique du Basutoland ;

S. G. Mgr Hennemann, Pallottin, évêque de Coptos, préfet apostolique du Cap de Bonne-Espérance (district central) ;

S. G. Mgr O'Riley, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (distr. occid.) ;

Nosseigneurs Brown, *S. J.*, préfet apostolique de Salisbury (Rhodésie),

Demont, des Pères du Sacré-Cœur, préfet apostolique de Gariiep ;

Klerlein, des Père du Saint-Esprit, préfet apostolique de Kroonstad ;

Van Nuffel, *O. S. B.*, préfet apostolique du Transvaal septentrional ;

Bellezze, Servite, préfet apostolique du Swaziland ;

Wolnik, *S. J.*, préfet apostolique de Rhodésie septentrionale ou Broken Hill, confiée aux Jésuites polonais ;

Kolbe, prélat de Sa Sainteté, de l'Université de Cap ;

Les RR. PP. SACCADAS, vicaire des Missions des Oblats de Marie Immaculée, au Transvaal ;

Shapcote, *O. P.*, ancien provincial ;

Des Pères de Mariannahill, un Capucin et 26 Oblats. Le maire de Kimberley et diverses personnalités civiles avaient également tenu à être présents.

Mgr DELALLE fit le sermon, avec tout son cœur d'Oblat et sa foi d'évêque. Il retraça la carrière du jeune prélat et exalta particulièrement cette région de l'Eichsfeld, îlot de vie chrétienne et de sainteté, au milieu des contrées protestantes, foyer intense de vocations..., parla de sa formation au Scolasticat de Huenfeld, pépinière de tant de vaillants et résolus missionnaires, le montra se dévouant dans le Vicariat de Windhoek, puis acceptant la dure tâche d'administrer Kimberley. Il souligna les progrès palpables réalisés en six ans par Mgr MEYSING, et qui prouvent la sagesse de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en faisant ce choix d'abord, en le couronnant aujourd'hui.

La réception eut lieu au City Hall, prêté gracieusement

par la ville. M. Varrie présenta une adresse au nom des catholiques et commémora les deux Frères, tous deux évêques, le cadet d'abord, Mgr Anthony GAUGHRAN, l'aîné ensuite, Mgr Matthew GAUGHRAN, puis Mgr Cox, et offrit à Mgr de Mine le cadeau et les souhaits de ses diocésains.

Parlèrent ensuite Son Excellence le délégué, Mgr Mc-Sherry, qui rappela sa première visite à Kimberley, en 1898, et le souvenir du Père LENOIR ; Mgr DELALLE, qui offrit les vœux et félicitations de la Congrégation ; Mgr O'LEARY, qui parla comme fils de la cité en fête ; Mgr GOTTHARDT, qui apporta les souvenirs des confrères de l'ancien missionnaire de Windhoek ; le maire, qui déclara apprécier beaucoup les œuvres catholiques et le bien qu'elles font à Kimberley ; le R. P. JANSSEN, premier conseiller du nouvel évêque et curé de la cathédrale, qui offrit les vœux des Pères, Frères et Sœurs du Vicariat.

Mgr MEYSING remercia en termes choisis et souhaita à tous, pour le meilleur travail en commun, l'union : *ut omnes unum sint*.

Les Prélats et invités visitèrent ensuite les travaux qui se font en vue de la nouvelle chapelle du Collège, puis les œuvres et écoles de Kimberley. Enfin, réception à Riverton, sur invitation du maire...



PETITES NOUVELLES



EUROPE

Rome, Maison générale.

Notre Révérendissime Père a fait son Oblation perpétuelle le 15 août 1880, à Lachine, avec les PP. Jules TESTON et Alphonse DESMARAIS, tous deux de la Province d'Alberta-Saskatchewan. Le Communauté de Rome (Maison Générale et Scolasticat) s'apprête à fêter dignement ce 50^e anniversaire, auquel s'associeront tous les Oblats du monde.

Le même jour, prononçaient leurs vœux perpétuels, à Autun, les PP. Thomas GUGLIELMI, aujourd'hui Pro-Vicaire des Missions de Ceylan ; Andrew COYLE, de la Province Anglo-Irlandaise ; Victor EYFFON, ancien missionnaire de Ceylan, aujourd'hui de la Province du Midi ; Camille MOURIER, mort à Colombo en 1905 ; Nicolas RAVAUX, de la Province d'Alsace et Lorraine ; Jean-Baptiste MÉARY, du Vicariat de Ceylan ; et à Notre-Dame de l'Osier, François AGARRAT, de la Province du Midi.

Province Anglo-Irlandaise.

L'Irlande vient d'écrire une nouvelle page dans l'histoire de sa dévotion mariale, plusieurs fois séculaire. Ce fut la cérémonie d'inauguration d'une splendide grotte de Lourdes, présidée par l'Archevêque de Dublin, assisté des évêques de Raphoe et d'Ossory.

On ne compte pas moins de 80.000 fidèles, qui remplissaient la propriété des Oblats de Marie Immaculée :

ce fut probablement la plus grande réunion religieuse que vit la capitale de l'Irlande, exception faite des solennités de l'Emancipation.

La grotte, érigée à l'arrière de l'église des Oblats, est une réplique parfaite de celle de Massabielle. Le Frère Mc INTYRE en a fait les plans et en a surveillé l'exécution. Elle mesure 13 m. de profondeur, 39 $\frac{1}{2}$ de largeur et 7 $\frac{1}{2}$ de hauteur. La grotte elle-même a 17 m. de largeur. La statue de l'Immaculée est en marbre de Carrare.

La grand'messe a été chantée dans l'église, débordante de prêtres. Mgr McNeely, évêque de Raphoe, chanta éloquemment les gloires de l'Immaculée. La cérémonie du dévoilement eut lieu l'après-midi, au milieu d'un concours immense de fidèles, qui se rendirent à la grotte en une interminable procession. Un chœur de mille enfants fit les frais du chant. Mgr Collier, évêque d'Ossory (frère de notre P. COLLIER), dans un très beau sermon, remercia les Oblats de donner à l'Irlande un monument aussi magnifique ; il souhaita que cette grotte devînt le centre de la dévotion irlandaise à Notre-Dame de Lourdes.

Le *Standard*, journal catholique de Dublin, estime la foule à 100.000 personnes. Toutes les avenues conduisant à Inchicore étaient noires de monde. Les tramways et autobus étaient bondés et durent offrir un service spécial pour la cérémonie.

D'innombrables Confréries, avec leurs bannières, prenaient part à la procession. Les hommes présentèrent un énorme cierge, de 2 m. $\frac{1}{2}$ de long et du poids de 100 kg. (on dit que c'est le plus gros cierge qu'on ait jamais fait et vu en Irlande).

Les Confréries arrivaient au beau chiffre de 5.000 membres, sans compter les Enfants de Marie (5.000 également), en bleu et blanc : spectacle émouvant et inoubliable.

Les journaux protestants eux-mêmes ne cachent pas leur admiration pour cette fête et on loue généralement le R. P. SWEENEY, supérieur d'Inchicore, organisateur de la journée.

Province d'Allemagne.

En 1929, les Pères de la Province allemande ont donné les travaux suivants :

Missions et retours de Missions	161
Missions d'enfants	33
Retraites paroissiales, octaves, triduums	322
Retraites fermées	316
Retraites mensuelles pour prêtres et religieux	701
Prédications dans nos églises	1864
Aides ordinaires aux paroisses (1877 sermons).	1873
Secours prolongés aux paroisses (558 sermons).	323
Carêmes	77
Conférences	413
Journées missionnaires	70
Conférences pour les Missions	314
Sermons sur les Missions	327
Heures de catéchisme dans les écoles élémentaires	2694
Heures d'enseignement religieux dans les Insti- tuts secondaires	1066
Sermons divers et conférences	688

Le R. P. JURCZEK, chargé depuis trois ans de la propagande missionnaire et de l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre en Bavière, a participé, souvent seul, à 150 journées missionnaires, avec 3 sermons et 3 conférences au moins chaque fois. Il a pu favoriser de bourses 380 séminaristes indigènes, dont plusieurs des nôtres à Roma (Basutoland).

Le R. P. Otto WIEGAND, chargé de l'Association missionnaire de Marie Immaculée, a eu la joie d'arriver au beau chiffre de 105.000 membres.



AMÉRIQUE

Province du Canada.

En mai, viennent de partir pour Fort-George cinq Sœurs Grises de la Croix, afin d'y ouvrir un Pensionnat. Les 700 Indiens de Fort-George sont encore hérétiques, et jusqu'ici rebelles au ministère du prêtre. L'admirable P. BOISSEAU y a laissé la vie. Les hommes pourtant commencent à sympathiser, mais les femmes et les enfants restent défiants. C'est pour les atteindre que l'on a décidé d'y fonder une école-pensionnat.

De la même caravane faisaient partie sept Frères coadjuteurs Oblats de Marie Immaculée, destinés à relever les ruines de la Mission d'Albany. Trois sont anciens : les FF. LAFLAMME, FONTAINE et LEBLANC ; quatre sont nouveaux : les FF. CARDINAL, ROBIN, ALLIE et LAVOIE.

Le R. P. SAINDON, vicaire provincial des Missions de la Baie James, dirige la caravane.

* * *

Les missionnaires de la Province du Canada ont prêché durant le Carême 21 Missions ou travaux de plus de 15 jours et 13 de 4 ou 8 jours. Vingt-deux Pères ont pris part à ces travaux, qui ont été donnés dans le Canada et le Nord-Est des Etats-Unis. Citons quelques noms, bien connus des nôtres, et qui serviront de points de repère : Hull, Montréal, Trois-Rivières, Chicoutimi, Ottawa, Québec, Lowell, Woonsocket...

* * *

Le comité du Sacré-Cœur, à Saint-Sauveur de Québec, a été constitué en 1920 par le R. P. Victor LELIÈVRE, pour activer la prière, l'Heure sainte et le mouvement des retraites ouvrières. Il fête cette année le dixième

anniversaire de sa fondation. A cette occasion, un « bazar » a été organisé en faveur de la construction de la nouvelle maison de Jésus-Ouvrier : le produit net en a été de 28.000 dollars.

Les travaux de la maison de Jésus-Ouvrier avancent rapidement et l'on espère qu'elle sera prête en septembre 1930.

Le Président du Comité est le Chevalier Louis Emond, de Québec. Nous donnerons un jour en supplément les règlements des membres de ce Comité, véritable modèle du genre.

La maison de retraites, dite de Jésus-Ouvrier, a enregistré près de 8.000 retraitants depuis sa fondation (1923).

Le R. P. LELIÈVRE est actuellement en Europe, appelé dans une quantité de Séminaires et de Collèges pour prêcher l'Évangile et rendre compte des méthodes qui ont produit au Canada de si consolants résultats. Il a obtenu en janvier une audience du Saint-Père et a reçu ensuite la lettre suivante, signée par l'Éminentissime Secrétaire d'Etat :

Le Vatican, le 9 mai 1930.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le Saint-Père a vivement agréé, avec l'hommage des sentiments de votre piété filiale, le tableau des œuvres que votre Congrégation a établies dans la paroisse de Saint-Sauveur de Québec, en faveur de la classe ouvrière.

Sa Sainteté vous félicite d'avoir placé ces œuvres sous les auspices du Sacré Cœur de Jésus, et ne doute pas que c'est à ce Cœur qui a tant aimé les hommes que vous devez les fruits si abondants de vie chrétienne que vous avez obtenus de la part des ouvriers.

L'heure d'adoration des premiers vendredis mensuels, les retraites fermées, l'heure sainte des ouvriers sont bien de nature à transformer ces âmes que les soucis de la vie matérielle exposent à négliger leurs intérêts éternels, et le Saint-Père aime à voir dans la correspon-

dance docile de vos paroissiens à votre zèle une preuve de plus du triomphe du Christ-Roi dans la société.

Implorant sur les bons ouvriers de la Vigne du Seigneur et sur tous ceux qui répondent à leurs appels l'abondance des faveurs divines, le Souverain Pontife envoie à tous, avec effusion de cœur, une particulière Bénédiction Apostolique.

Veillez agréer, mon très Révérend Père, l'assurance de mon religieux dévouement.

E. CARDINAL PACELLI.

* * *

L'Académie canadienne de Saint-Thomas d'Aquin a tenu, le 18 mai 1930, sa 2^e réunion à l'Université Laval de Québec. Ont été confirmés les membres déjà nommés précédemment ; on y a ajouté de nouveaux académiciens.

Le R. P. Gilles MARCHAND, recteur de l'Université d'Ottawa, est un des quatre vice-présidents d'honneur. Le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, supérieur de notre Scolasticat d'Ottawa, un des six membres du Conseil d'administration. Les RR. PP. François BLANCHIN, supérieur de notre Scolasticat de Lebrét, et Georges SIMARD, professeur à l'Université d'Ottawa, ont été élus membres.

* * *

L'Osservatore Romano a déjà annoncé la nouvelle de l'élection du R. P. Rodrigue VILLENEUVE, supérieur de notre Scolasticat d'Ottawa, comme évêque du nouveau diocèse de Gravelbourg.

L'évêque élu est né à Montréal le 2 novembre 1883. Entré au Noviciat de Ville La Salle le 14 août 1901, il a fait son Oblation perpétuelle à Ottawa le 8 septembre 1903 et a été ordonné prêtre en cette même ville le 25 mai 1907, et nommé professeur au même Scolasticat en juillet 1908, puis, en février 1920, supérieur.

Toute sa vie religieuse s'est donc passée dans cette maison du Scolasticat, de 1902 à 1930, et pendant 22 ans, il a formé des générations de religieux et de missionnaires.

Ce qui ne l'empêchait pas de prendre une part très active aux travaux de l'Université, où il occupait une place prépondérante.

Nous comprenons dès lors les regrets et la peine du Scolasticat comme de l'Université, mais nous sentons (et on le sent aussi à Ottawa) tout l'honneur qui est fait à notre Famille religieuse en l'éminente personne du R. P. VILLENEUVE pour la fondation de l'évêché de Gravelbourg.

Et nous souhaitons au nouvel élu les grâces divines qui accompagnent les grands évêques...

Provinces du Manitoba et de Régina.

Au sacre de Mgr McGuigan, archevêque de Regina (à Edmonton, le 15 mai 1930), Mgr RHÉAUME, évêque d'Haileybury, donna le sermon français. Assistaient à la cérémonie un bon nombre de nos Pères de l'Alberta et du diocèse de Regina.

A l'intronisation du nouvel archevêque en sa cathédrale, il était assisté, comme diacres d'honneur, par les RR. PP. Josaphat MAGNAN et Thomas SCHNERCH, provinciaux des deux Provinces de Manitoba et de Regina (21 et 22 mai 1930).

Province d'Alberta-Saskatchewan.

Le R. P. BIDAULT quitte Saint-Albert (au regret de tous) pour aller remplacer le R. P. COZANET à McLennan.

McLennan se trouve dans le Vicariat de Grouard : c'est un centre important, point de jonction de plusieurs lignes de chemin de fer, et qui semble appelé à devenir la cité centrale du Vicariat au point de vue commercial et peut-être civil.

Le R. P. COZANET est nommé curé de Saint-Joachim, Edmonton, en remplacement du R. P. LANGLOIS, provincial. Il avait déjà dirigé cette paroisse il y a une quinzaine d'années.

* * *

Le R. P. Achille AUCLAIR célèbre le 7 mai le 25^e anniversaire de son ordination sacerdotale, à Edmonton. 17 ans de journalisme catholique au *Patriote de l'Ouest* (Prince-Albert) sont de beaux états de service ; le Révérend Père se dévoue maintenant à la *Survivance* d'Edmonton. Tous les travailleurs de la plume dans la Famille s'uniront aux joies du R. P. AUCLAIR et lui offriront le tribut fraternel de leurs prières.

Province Saint-Jean-Baptiste de Lowell.

La paroisse de Saint-Pierre de Plattsburg (Etat de New-York, Etats-Unis) a fêté le 6 juin 1930 le cinquantième anniversaire de prêtrise du R. P. Napoléon PELLETIER, O. M. I. Né près de Saint-Hyacinthe (Canada), le Père est entré au Noviciat de Lachine en 1877. Son premier ministère fut pour Plattsburg (1881-83), puis Saint-Joseph de Lowell (1883-91). Il fut ensuite Maître des Novices à Tewksbury, Directeur du Juniorat de Buffalo, curé de Plattsburg (1899-1910), missionnaire au Texas, Maître des Novices à Nashua, puis de retour à Plattsburg...

Vicariat de Grouard.

On demande des prières pour le maintien de la santé du vénéré patriarche des Missions Polaires. Une lettre du 14 mai donnait des détails alarmants. Heureusement, un mieux est survenu et Mgr GROUARD a pu témoigner de la sainteté de son illustre parent, Mgr GRANDIN, devant le vice-postulateur de la cause, le R. P. Ferdinand THIRY, venu exprès à Grouard pour recevoir la déposition de l'Archevêque d'Égine.

* * *

Triste étrenne pour Mgr GUY : la Mission de St-Martin, Wabaska, a été détruite par le feu, le 1^{er} avril, au moment où le R. P. RAULT, directeur, était à Edmonton pour les intérêts de sa Mission. Rien n'a été sauvé. Les dégâts sont évalués à 5.000 dollars.

Vicariat du Mackenzie.

On sait que la tribu des Loucheux (Mission du Saint-Nom de Marie, Arctic Red River) vient de perdre son missionnaire, le R. P. Jules LÉCUYER. Le prédécesseur du R. P. LÉCUYER, le R. P. Constant GIROUX, vivait au Cap de la Madeleine, où il desservait le sanctuaire et le pèlerinage célèbre du Très Saint Rosaire, fréquenté et aimé par tous les Canadiens.

Ayant su que ses anciennes ouailles étaient dépourvues de pasteur et qu'un jeune missionnaire mettrait beaucoup de temps à apprendre la langue des Loucheux, il a bien voulu accepter, à 68 ans, de retourner dans le Grand Nord, afin d'initier le jeune successeur du R. Père LÉCUYER et de remplir les fonctions du saint ministère à la Mission du Saint-Nom de Marie, en attendant que le Père soit tout à fait capable de le faire seul.

A 68 ans ! Ce réel sacrifice, le R. P. GIROUX l'accomplit avec joie. Il a passé 32 années chez les Loucheux et il est heureux d'aller se dévouer encore pour ses chers néophytes. Cela aide à comprendre le véritable esprit des Missionnaires des Glaces Polaires, disciples fidèles de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. »

* * *

Mgr BREYNAT s'est embarqué pour ses Missions en mai. Il emmène avec lui le R. P. BINAMÉ, rétabli ; le R. P. GOURDON et le R. P. PLANET ; quatre nouveaux missionnaires de la Province du Nord : les RR. PP. SERRUROT,

DELALANDE, COTY, FEUVRIER : un Frère coadjuteur de Liège, le F. ROUSSEL, et un autre de la Province du Midi, le Frère DUC ; plus les Frères MINIOU, de la Province du Nord, et CLAEYS, de la Province belge.

Cette nouvelle réjouira tous les missionnaires du Mackenzie, si éprouvés ces dernières années, ainsi que tous les Oblats, qui s'intéressent vivement aux Missions de l' « Evêque du vent. »

En arrivant à Edmonton, Mgr BREYNAT apprit la triste nouvelle de l'incendie de l'hôpital de la Mission de Simpson, dont la nouvelle parvenait juste à la même heure.

Comme l'avion postal était en partance, on offrit une place à l' « Evêque du vent », mais il ne put, en descendant de l'avion, que constater le désastre complet.

Heureusement, le R. P. ROBIN, grâce à un dévouement parfait et au calme qu'il sut communiquer à tous, réussit à éviter tout accident de personnes et même à sauver beaucoup d'objets.

Devant cette nouvelle épreuve, Mgr BREYNAT ne perd pas courage : il espère en la protection du Sacré Cœur de Jésus (à qui est dédiée la Mission de Simpson), en saint Joseph, procureur des Missions Polaires, et en la générosité de ses bienfaiteurs...

Préfecture de la Baie d'Hudson.

De Winnipeg, avant de se rendre à Ottawa pour assister au sacre de Mgr GUY, le Préfet apostolique de la Baie d'Hudson a utilisé le poste de radio CKY pour envoyer un message à toutes ses ouailles de Chesterfield Inlet, Cap Esquimau, Baker Lake, Southampton Island et Ponds Inlet.

Après avoir remercié le poste CKY du splendide service dont a pu jouir la côte occidentale de la Baie d'Hudson, tout l'hiver dernier, Mgr TURQUETIL a parlé de son voyage de Chesterfield à Winnipeg et annoncé aux siens l'arrivée prochaine du R. P. DUCHARME, qu'il avait rencontré à Churchill.

ASIE

Vicariat de Ceylan.

Le département de l'Education au gouvernement de Ceylan a porté un règlement d'après lequel toutes les écoles, officielles ou subsidiées, doivent désormais assurer aux enfants une égalité complète de traitement, spécialement quant aux sièges (equal seating). Les écoles hindoues n'ont pas à souffrir de ce règlement, n'ayant jamais admis d'enfants de basses castes. Mais les écoles catholiques sont dans une situation toute différente : les basses castes, en effet, envoient leurs enfants surtout chez nous, malgré la différence des sièges (concession indispensable accordée à l'orgueil des castes supérieures), parce qu'ils savent qu'à part cette nuance de détail, le traitement moral et intellectuel est identique.

Naturellement, il a fallu se soumettre au fameux règlement. Les gens de haute caste, furieux, ont d'abord en grande partie retiré leurs enfants ; puis, dans les endroits où l'effervescence est montée à son comble, ils se sont attaqués aux écoles et en ont incendié plusieurs.

Le gouvernement, devant les nombreuses demandes de dommages-intérêts, a commencé par s'étonner de voir une telle résistance à des règlements inspirés par une noble pensée d'égalité ; mais, en maintenant le principe, il a concédé qu'il y avait lieu de ne pas forcer les enfants à s'asseoir malgré eux sur des sièges que les traditions locales ne leur accordaient pas et auxquels eux-mêmes (surtout après les attaques à main armée et la peur subie) ne tenaient pas du tout ; il a pourtant demandé de faire le possible pour exécuter le règlement et promis l'assistance de la police ; mais il a refusé de dédommager les comités scolaires éprouvés par l'incendie.

Comme quoi il est difficile de corriger les mœurs à coups de décrets !

* * *

La récente loi d'après laquelle les écoliers doivent s'asseoir sur les mêmes bancs sans distinction de caste, continue à susciter de vives oppositions. Pour remédier aux désordres, attaques et incendies d'écoles, les Directeurs se sont réunis et l'on a publié le résultat de leurs délibérations.

D'après ce rapport, le Dr Isaac Thambyah (anglican) avait proposé que chaque village fût reconnu responsable de la sécurité de ses écoles et obligé de livrer les perturbateurs à la justice, avec réparation des dommages causés, au moyen d'une taxe imposée au village. Cette proposition avait pour but de créer un sens de la responsabilité collective et de faire dériver l'action malsaine des agitateurs vers l'ordre et l'utilité générale.

Malheureusement, la majorité des Directeurs s'est prononcée contre. Cela est dû aux Directeurs Hindous, à cause de leur attachement aux préjugés de caste et de leur opposition à la loi en question.

* * *

Le Patriarche des Indes et Archevêque de Goa a récemment ordonné de commencer les démarches pour l'introduction de la cause du vénérable P. Joseph Vaz, Oratorien de Goa et apôtre de Ceylan durant la persécution hollandaise.

Cette nouvelle réjouit tous les cœurs à Ceylan.

* * *

Les journaux ont annoncé que de sérieuses inondations avaient affecté plusieurs quartiers de Colombo. Elles ont eu lieu fin avril, début de mai. Les dégâts ont été considérables dans les faubourgs de la grande ville, les quartiers bas et la banlieue.

Il faut dire qu'immédiatement des mesures ont été

prises par le gouvernement et la charité privée, sans distinction de races et de croyances, ni de la part des sauveteurs ni de la part des rescapés.

Les locaux gouvernementaux ont été réquisitionnés pour abriter les inondés. Mais ils n'ont pas suffi. Les catholiques ont généreusement offert les leurs.

A l'école St-Matthieu de Dematagoda, on a hospitalisé 175 malheureux. Dans l'église Saint-Antoine, 160. A Saint-Joseph (Grand Pass, Colombo), des vivres ont été distribués à 700 personnes. La Société de Saint-Vincent de Paul de Mutwal (Colombo) a secouru 370 adultes et 180 enfants. La Jeunesse catholique de ce même quartier en a recueilli 40 dans ses locaux et nourri 200. De même la paroisse Saint-Sébastien, le Collège Saint-Benoît et l'école de Kotahena (Cathédrale de Colombo). Le curé de la cathédrale, R. P. MILLINER, *O. M. I.*, a fait faire des distributions de riz aux frais de la paroisse et de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Mgr MARQUE, *O. M. I.*, le nouvel Archevêque, est allé sur les lieux, accompagné de son Procureur, le R. P. MAJOREL, *O. M. I.*, et a distribué des secours.

On a recueilli les sinistrés sur des bateaux, dans des wagons de chemin de fer, dans des hôtels, écoles, salles, usines, marchés, et même dans un bon nombre de maisons privées.

Le curé de Grand Pass, le R. P. EUZÉ, *O. M. I.*, s'est multiplié avec un dévouement admirable, aidé par un certain nombre d'hommes d'œuvres de sa paroisse, entraînés par son zèle. L'opinion publique ne cache pas son admiration pour le pasteur de ce quartier, l'un des plus éprouvés. Gêné par les témoignages d'estime que lui a valu sa conduite, le zélé curé a protesté par la voix des journaux, rejetant tout le mérite sur ses collaborateurs, jeunes gens catholiques, qui veulent comme lui rester inconnus.

* * *

Le Collège Sainte-Croix de Kalutara est en pleine floraison. Ces dix dernières années, sous l'habile et

active direction du R. P. CROOS, Oblat de Marie Immaculée singhalais, il a fait de brillants progrès. Ses anciens élèves sont entrés dans les hautes professions du pays et sont aujourd'hui hommes de loi, médecins, ingénieurs, employés du gouvernement ou des grandes maisons de commerce. Le nombre des élèves est actuellement de 725.

* * *

Notre journal bi-hebdomadaire de Colombo en langue anglaise, dirigé autrefois par le regretté P. LANIGAN, *O. M. I.*, a été confié au R. P. Sinnaper GREGORY, *O. M. I.* Le Révérend Père, qui est doué d'une activité peu commune, prêche des retraites, préside des comités, etc., se dépense pour la diffusion du journal et lui fait subir des améliorations déjà visibles. Il résidera désormais à Kotahena.

* * *

A cause de leur santé éprouvée par le climat, les RR. PP. Pierre GUÉGUEN, de Bambalapitiya, Joseph MONTAGNON, de Tudella, Alfred YENVEUX, de Moratuwa, se sont embarqués le 21 avril pour la France. Ils étaient accompagnés par le R. P. Arthur JAYEMANNE, Oblat singhalais, missionnaire de Borella (paroisse de Tous les Saints), qui doit subir en France une délicate opération, et le Fr. Louis LÉPINAY, de Maggona.

* * *

Le R. P. MÉARY est nommé à la paroisse de Borella, en remplacement du R. P. JAYEMANNE. Il a 71 ans et n'est jamais retourné en France. Missionnaire d'abord au diocèse de Jaffna, il a été l'architecte du remarquable Séminaire Saint-Martin de Jaffna. Longtemps il a occupé le poste très important de Directeur des Ecoles catholiques du diocèse de Colombo.

Il est remplacé dans cette dernière charge par le

R. P. CAZUGUEL, qui était jusqu'à ces derniers temps professeur au Grand Séminaire de Colombo.

Le R. P. Pierre MONNIER a été nommé Supérieur du Grand Séminaire de Colombo, en remplacement du R. P. NICOLAS, arrivé au terme de son mandat. Le R. P. MONNIER avait déjà professé au Grand Séminaire, d'où il était passé ensuite au Collège Saint-Joseph.

Le R. P. Jean-Marie MASSON a remplacé le R. P. Henri BOYER comme Supérieur du district de Maggona et Directeur de l'Ecole industrielle Saint-Vincent.

Le R. P. Jules KOHLER a été nommé missionnaire de Puttalam. Après avoir passé neuf années à Ceylan, le R. P. KOHLER avait dû quitter l'île à cause de la guerre ; il était Consulteur provincial de la Province de Regina (Canada) et Supérieur du district de Kerrobert, quand, apprenant qu'on avait besoin de prêtres dans l'archidiocèse de Colombo, il s'offrit généreusement pour recommencer son apostolat ceylanais.

* * *

Le 5 mars 1930, Mgr GUYOMARD présidait, assisté de son Vicaire général, le R. P. BIZIEN, directeur des Ecoles catholiques, du R. P. DESLANDES, missionnaire de Passayur, et du R. P. NICHOLAS, Principal de l'école de Mathagal, à l'inauguration d'une section commerciale dans cette importante école. Le R. P. VEYRET, missionnaire de Mathagal, assistait également à la cérémonie.

* * *

L'infatigable P. GNANAPRAKASAR a fondé dans la jungle du district de Pallai, près de la route de Jaffna à Kandy, une petite Mission pour ses nouveaux convertis de cette région. Un petit hangar sert d'église : il est dédié à Sainte-Philomène et se trouve à proximité d'un emplacement destiné à la future église, dont les fondations attendent... Le hangar-chapelle est menacé d'incendie à chaque instant, à cause des flammèches qui

s'échappent des locomotives de la ligne de Kandy, qui passent tout contre. Il serait urgent de bâtir l'église définitive : ce serait aider à la belle œuvre entreprise par le R. P. GNANAPRAKASAR.

* * *

La Mission de Malwatte est bien la 30^e fondée par le R. P. GNANAPRAKASAR. Le R. P. BIZIEN, Vicaire général, est allé l'inaugurer le 25 mai 1930, par un baptême de 30 nouveaux convertis et la bénédiction de la hutte-chapelle. Il y a 3 ans, le Père a commencé avec 19 conversions : aujourd'hui, il y a là 200 catholiques.

Le dimanche précédent, 18 mai, le R. P. GNANAPRAKASAR baptisait 16 convertis à Sandiluppay : c'est l'annonce de la fondation, à bref délai, d'une nouvelle station.

* * *

Le R. P. Anthony THOMAS, *O. M. I.*, autrefois professeur au collège Saint-Patrice de Jaffna, pensait depuis longtemps fonder un Ordre contemplatif de religieux Tamouls. Tamoul lui-même, il était convaincu que les prières et les travaux solitaires de contemplatifs feraient beaucoup pour la conversion des Hindous du diocèse, en quoi il se trouvait parfaitement dans la ligne des directives pontificales.

Au début de 1926, Mgr GUYOMARD lui permit de réaliser son projet. Une propriété fut assignée à la communauté naissante dans la Mission de Tolegatty. Le R. P. THOMAS y réside avec ses religieux, vivant de leur vie de prière, de pauvreté et de pénitence.

Après un essai qui fut fructueux et laissa entrevoir les plus belles espérances, la Sacrée Congrégation de la Propagande autorisa, le 8 janvier 1929, Mgr GUYOMARD à ériger canoniquement la Congrégation des « Esclaves de Notre-Dame du Saint-Rosaire ». L'autorisation porte également sur une Congrégation de Sœurs contempla-

tives, érigée d'après les mêmes Constitutions et suivant le même esprit.

Nous souhaitons au R. P. THOMAS et à ses religieux de connaître les plus florissants succès et de réaliser pleinement leurs saintes ambitions. Mais nos souhaits ne suffisent pas : nous leur promettons aussi nos prières. Il est à désirer que nos Revues fassent connaître au public cette noble tentative, déjà en si bonne voie, et demandent des prières pour attirer sur elle les bénédictions d'En-Haut.

* * *

Le 30 juillet 1929, un maniaque entra dans le Temple de l'Arbre sacré d'Anuradhapura et s'attaqua à l'arbre avec une hache. Il y fit deux profondes entailles, mais fut arrêté : il déclara s'appeler Loutura Bouddha et ne pas pouvoir supporter que de tels honneurs fussent rendus à un arbre, au préjudice du culte dû à Bouddha lui-même. Les prêtres bouddhistes prétendirent voir en lui un suppôt des catholiques, payé et excité par eux ; ils ameutèrent la foule de leurs fanatiques contre l'un des nôtres et de graves dommages furent faits à son habitation.

Quand l'affaire vint en jugement, ils ne purent rien prouver, furent sévèrement blâmés par le juge et renvoyés à leur sanctuaire. Quant au criminel, il fut constaté qu'il ne jouissait pas de toute sa raison.

AFRIQUE

Vicariat de Natal.

A l'occasion du 3^e anniversaire de la fondation de l'Union catholique africaine, la section de Durban a tenu ses assises solennelles à Durban.

Après avoir assisté à une grand'messe, chantée dans l'église Saint-Paul du quartier de Greyville (église des

noirs) par le R. P. KERAUTRET, *O. M. I.*, et y avoir communiqué, les centaines de représentants de l'Union se sont réunis, sous la présidence de H. B. Nceobo. Le secrétaire (S. Mkulisi) a fait ressortir les points suivants :

1^o Le premier but de la C. A. U. est de promouvoir et sauvegarder les principes de l'Eglise catholique parmi les noirs ;

2^o Elle cherche ensuite à procurer à la race noire tout progrès spirituel, économique, social, intellectuel, industriel, politique et hygiénique désirable ;

3^o Elle veut développer la coopération interraciale et l'harmonie entre les Bantous et les Européens, dans une atmosphère de paix et de travail, vers le progrès.

Il a défini ensuite les moyens à prendre pour réaliser ces buts.

C. Kumalo, catéchiste de Saint-Paul de Greyville, s'est appliqué à montrer comment le catholicisme perfectionne les activités même temporelles de la C. A. U., et, commentant les paroles de nos saints Livres : *Ego sum via, veritas et vita ; Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam*, il a exhorté ses auditeurs à vivre leur foi et à demeurer en état de grâce pour donner pleine efficacité à leur action sociale.

P. Mzobe a mis en garde les chefs et tous ses compatriotes contre les extravagances et les violences, qui ne sauvent rien. Il démontra que les buts visés s'obtiendront plus sûrement petit à petit, et a traité pratiquement de questions financières, avec une réelle compétence.

Leo Mapumulo a démontré que la force d'une nation réside dans l'organisation saine de ses familles, lesquelles doivent être solidement assises sur des principes religieux au spirituel et sur des habitudes d'ordre et d'économie au temporel. Il a rappelé la fondation, en 1928, de la Caisse d'épargne de Greyville, par le R. P. KERAUTRET, *O. M. I.*, et engagé tous les membres de la C. A. U. à prêcher dans les familles l'idée de l'épargne domestique.

Encore un rapport de Jan Ray Msimang, avertissant les chefs du mouvement de se laisser guider, car ils en ont encore besoin, et demandant aux Européens de bien

comprendre l'âme bantoue et d'être patients à son égard.

Le conseiller Renaud loua la méthode et l'esprit des dirigeants de la C. A. U. Si elle continue de la sorte, assura-t-il, les autorités coopéreront volontiers avec elle. Il ne faut pas taire ses griefs, mais il y a une manière sage et « constructive » de les présenter, qui ne blesse personne et invite à la sérieuse considération. Il loua le R. P. KERAUTRET d'avoir institué la Caisse d'épargne de Greyville.

Ce dernier répondit et le tout se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement, agrémentée, comme la séance, par les chants des élèves (noirs et noires) de l'Ecole de Mayville.

Note. — Nous avons omis, par mégarde, le rapport de W. W. Mkize, qui prouva l'efficacité de l'Association du Sacré-Cœur, par la pratique des bonnes œuvres, pour l'amélioration de la condition générale et, par conséquent, pour le progrès des groupes catholiques.

Msimang parla comme délégué du Congrès de la Province de Natal.

* * *

Les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de la cathédrale de Durban font chaque année une retraite fermée : ce fut cette année au Bluff, dans la solitude de la pointe, face à la mer, si propice aux salutaires réflexions. Le R. P. SERRIÈRE fut le prédicateur.

* * *

A cause des fatigues d'un ministère trop chargé, le R. P. VIALARD, supérieur de Durban, vient se reposer en Europe : il était en Afrique depuis 22 ans. Il est remplacé comme Supérieur par le R. P. SERRIÈRE.

Vicariat de Kimberley.

La cérémonie de la pose de la première pierre de l'église Notre-Dame des Sept-Douleurs de Tweespruit a eu lieu le 1^{er} janvier 1930. La construction de l'église et de l'école continue. Dernièrement, la messe a été célébrée (encore en plein air, hélas !) et on a pu constater avec joie que 600 noirs y assistaient. Si l'on se rappelle qu'ils étaient 420 le 1^{er} janvier, on peut juger de l'attraction exercée sur eux par le fait qu'on bâtit une Mission et qu'un prêtre leur a été annoncé comme devant y résider à demeure.

Tweespruit est à l'est de la fameuse réserve de Thaba'Nchu, entre cette réserve et Marseilles, la tête de ligne d'où part le minuscule tronçon de chemin de fer qui conduit au Basutoland.

La réserve de Thaba'Nchu occupe une région montagneuse, au sol sablonneux et assez fertile, d'autant plus que les pluies y sont plus abondantes et régulières que dans le reste de l'Etat Libre d'Orange. Entièrement sous l'influence des protestants, les chefs noirs n'avaient jamais laissé pénétrer le prêtre catholique et la réserve restait pour nous un jardin fermé. Jardin désiré pourtant : elle est si peuplée ! et tant d'âmes qui se perdent !

Or le journal catholique du Cap, le *Southern Cross*, annonçait dans sa livraison du 14 mai 1930 une nouvelle qui dut faire tressaillir de joie dans l'autre monde tous les vieux missionnaires de Bloemfontein : « La sainte messe a été célébrée récemment pour la première fois dans la réserve de Thaba'Nchu. »

C'est très simple, on le voit. Mais quel fait gros de belles conséquences pour l'avenir ! Honneur à Mgr MEYSING, d'avoir pu réaliser ce rêve ; nous lui offrons nos félicitations et nos souhaits : qu'il puisse bientôt développer ce début, fonder là une Mission définitive et convertir la masse noire de Thaba'Nchu (montagne noire) !

* * *

Une décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande (25 mars 1930) détache du Vicariat du Transvaal les districts civils de Rustenburg et de Marico, pour les confier au Vicariat de Kimberley.

Ces districts forment la partie Nord-Ouest du Vicariat du Transvaal. Ils renferment une population indigène homogène, plus rapprochée des populations septentrionales du Vicariat de Kimberley que des amalgames noirs des districts miniers et industriels de Pretoria, Johannesburg, Heidelberg, qui restent à Mgr O'LEARY. Dans ces derniers, en effet, il y a des Zoulous, des Basutos du Nord et du Sud, des Bechuanas, avec des apports multiples de toutes les régions de l'Afrique méridionale et centrale. Bien des noirs, en effet, descendent au Transvaal (on devrait peut-être dire : montent, puisque Johannesburg est à 1.800 mètres au-dessus du niveau de la mer), attirés par la perspective des gros gains à faire dans les mines et les usines.

Rustenburg et Marico sont au contraire des districts agricoles et les villages noirs y sont restés relativement intacts. Le ministère y sera donc plus facile pour un Vicariat qui comporte en majorité des Missions noires fortement organisées.

On notera que c'est dans la partie Nord-Ouest du district de Marico que se trouve notre belle Mission de Vleeschfontein. Fondée autrefois par les Jésuites de la Rhodésie, qui s'en servaient comme de relai dans leurs voyages interminables en charrette à bœufs vers leurs Missions dites aujourd'hui de Salisbury et de Broken Hill, elle fut cédée au Vicariat du Transvaal lorsque la construction de la grande ligne du Cap au Congo eût simplifié les communications avec la Rhodésie. La Mission fut solidement organisée par le R. P. Eugène NOEL, qui lui consacra les plus belles années de sa vie et ses talents si précis et si variés. Le R. P. NOEL est aujourd'hui Supérieur de la Maison et du district de Johannesburg, et Vicaire-délégué de Mgr O'LEARY.

Vleeschfontein passe ainsi au Vicariat de Kimberley. A vol d'oiseau, elle est assez proche de la Mission d'Albini Hill, et plus encore de la future Mission de Lobatsi : les frontières ecclésiastiques qui les séparaient tombent aujourd'hui. Mgr MEYSING pourra plus facilement organiser l'apostolat de ce qu'on appelle le « Bechuanaland Protectorate », au Nord de Mafeking.

* * *

L'école Saint-Boniface de Kimberley, fondée en 1927, s'ouvrit le 12 avril avec 7 élèves. Mais à la fin de la semaine, il y en avait déjà 89, et à la fin du mois, 145. Aujourd'hui, il y en a 400 et on refuse les enfants, faute de place... Il y a 8 institutrices, dont 3 religieuses.

* * *

L'école Saint-Pierre, fondée en 1928 dans la location indigène de Green Point, s'ouvrit le 4 octobre avec 30 élèves. On dépasse maintenant 180. Cette école est dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille (celle de Saint-Boniface par les Sœurs Dominicaines). A l'exposition d'Arts indigènes de Barkly West, cette école obtint le premier prix. A Pâques, 80 enfants de Saint-Pierre ont reçu le baptême.

Vicariat du Basutoland.

Le 24 mai 1930, la Sacrée Congrégation de la Propagande, acceptant la démission de Mgr CENEZ, Vicaire apostolique, a nommé administrateur du Vicariat le R. P. Gérard MARTIN, Supérieur depuis l'an dernier du district de la Montagne ou des Malouti. Le nouvel administrateur est dans sa 34^e année. Il est né au diocèse de Joliette (Canada) le 1^{er} octobre 1896. Il est dans la 12^e année de son Oblation et la 8^e de sa prêtrise. Il est arrivé au Basutoland il y aura bientôt 7 ans. Presque

tout son apostolat s'est exercé dans la montagne, aux côtés et à l'école du R. P. Henri LEBRETON.

Mgr Jules CENEZ, qui emporte tous nos regrets, a 65 ans. Arrivé au Basutoland il y a 40 ans, il fut nommé Préfet apostolique en 1896, Vicaire apostolique et Evêque de Nicopolis en 1909. Il a donc dirigé les destinées du Basutoland durant presque 34 ans : c'est lui qui a présidé à ces magnifiques progrès qui font de la Mission du Lesuto une des plus belles du Sud africain. Formé à l'école du saint Missionnaire de Sainte-Monique, le vénéré Père GÉRARD, il avait compris l'âme des Basutos, il les aimait comme un Père et nous pouvons dire qu'il en était aimé. C'est lui qui a mis sur pied la plupart des 120 et quelques écoles du pays, qui a fondé le Séminaire et maintenu, malgré les épreuves, la guerre, l'écrasement inouï du travail, la vaillante équipe de missionnaires qui a été l'instrument providentiel de tant de conversions.

A son arrivée comme Préfet, il y avait 4.000 catholiques, 8 résidences, 12 écoles et une dizaine de prêtres. Aujourd'hui, nous comptons 52.000 catholiques et 10.000 catéchumènes, 21 résidences, 152 stations, 130 écoles et 31 prêtres, plus deux collèges, un florissant Séminaire indigène, 35 églises et 102 chapelles. Il y avait 29 religieuses, dont 7 indigènes : aujourd'hui, 69 Sœurs européennes et 70 indigènes, sans compter 7 Frères Maristes, prêtant main-forte aux missionnaires.

Mentionnons la succession des Préfets et Vicaires :

R. P. Odilon MONGINOUX, 1894-95 (Mende) ;

R. P. Alexandre BAUDRY, 1895-96 (Angers) ;

R. P. Jules CENEZ, pro-Préfet 1896, Préfet 1897, Vicaire apostolique 1909 (Metz) ;

R. P. Gérard MARTIN, administrateur 1930 (Joliette).

Vicariat de Windhæk.

Le 11 mai, Mgr GOTTHARDT, Vicaire apostolique de Windhoek, célébrait ses noces d'argent sacerdotales. Nos plus sincères félicitations au vaillant évêque polyglotte de l'antique Cimbébasie, à l'intrépide voyageur de l'im-

mense contrée épineuse et aride du Sud-Ouest africain, au missionnaire patient, organisateur et réalisateur qui se dévoua tant d'années indifféremment parmi les Namas comme sur les bords de l'Okavango et qui a réussi, au milieu de tant de difficultés, à entamer la région de l'Ovamboland...

Ad multos annos !

* * *

Les pluies ont été tellement rares cette année en Ovamboland que les récoltes sont nulles. C'est la famine en perspective. Les jeunes chrétientés sont très éprouvées et bien des familles sont déjà dans le besoin. Et lorsqu'il faut penser que la gare la plus proche (Tsumeb) est à 430 km ! Les missionnaires voudraient venir en aide à leurs chrétientés : c'est si triste de voir souffrir de la faim ceux qu'on aime et qu'on a baptisés ! Ils tendent donc la main pour eux... Envoyer les offrandes à Mgr GOTTHARDT, R. C. M. Windhoek, S. W. A. P.

* * *

Le Fr. SALMS écrit à un co-novice :

Windhoek, 30 mars 1930.

Le matin du 8 décembre 1929, je faisais mon Oblation perpétuelle à Windhoek, en même temps que deux autres Frères coadjuteurs célébraient le 25^e anniversaire de la leur. Mgr GOTTHARDT présidait. Le soir, nous sommes tous allés à Klein-Windhoek, où une petite fête nous était préparée.

Depuis le mois de novembre, je suis presque toujours à Klein-Windhoek où j'apprends le métier de maçon. Après celui-là, je pourrai dire que je les aurai à peu près tous. Mon apprentissage durera jusque vers la fin d'avril, après quoi, je partirai pour l'Okavango.

Cette année, se fera dans ces régions la fondation d'une nouvelle Mission. Ce sera dans le pays des Sambjus, entre les Banjas et les gens de Njangana. On pense que ce

sera la dernière de l'Okavango, car elle complétera la chaîne des Missions échelonnées le long du fleuve : une au moins dans chaque grande tribu, tous les 100 kilomètres, Tondoro, Bunja, Sambju, Njangana, Andara. Plus tard, ces centres seront développés et enrichis de stations extérieures.

Je pense que je resterai longtemps à Sambju. Plus tard, on installera à Bunja une grande menuiserie, avec machines, etc.

J'espère que la fièvre ne me jouera pas de tours. On dit qu'elle n'épargne personne ! le Fr. WEFERS, qui est à l'Okavango depuis le mois d'octobre, lui a déjà payé son tribut. Mais n'importe ! Certes, l'Okavango exigera encore des victimes, mais ce serait lâche que de reculer devant cette perspective et même s'il doit encore y avoir des victimes nouvelles, je dois me souvenir que les ténèbres doivent céder devant la lumière et le Christ-Roi régner sur l'Okavango (1) !

Comme l'an dernier, la pluie ne veut pas encore venir cette année. Tout est nu et desséché ; et pourtant, à cette époque, il devrait y avoir de la verdure partout. Nous allons être probablement obligés d'envoyer tout le bétail de notre ferme de Doebra vers l'Est, où il y a encore un peu d'herbe. Dans le Nord aussi, il y a eu un peu plus de pluie, mais nous ne pouvons songer à y mener le bétail, à cause de la région désertique de 100 à 200 km., qu'il faudrait traverser, et où il n'y a pas un brin d'herbe.

Cette année sera donc très dure. Mais nous ne désespérons pas. Dieu nous aidera.

Charles SALMS, O. M. I.

(1) Sur ces missions de l'Okavango et les victimes qu'elles ont coûtées à la famille, lire *MISSIONS* 1923, pp. 415-437.



SOUVENIRS DU PASSÉ

Mgr de Mazenod en 1842.

En 1842 parut dans la collection *Biographie du clergé contemporain par un Solitaire*, une petite brochure sur Mgr DE MAZENOD. Elle porte le n° 57 et fait partie du tome V (éd. Appert, Paris). On ne la trouve plus nulle part dans le commerce.

Ce qui fait pour nous la valeur de cette plaquette, c'est qu'elle est en fait la toute première biographie de notre vénéré Fondateur, puisqu'elle a paru de son vivant.

Elle a ensuite ceci de piquant, qu'écrite par une plume assez caustique et dans une collection très libre, où l'auteur ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait sur l'épiscopat de cette époque (peut-être beaucoup parce qu'il se sentait à couvert par l'anonymat), elle formule une appréciation très élogieuse et dûment motivée du haut caractère et de la forte personnalité du nouvel Evêque de Marseille.

Pour cette fois, nous n'en citerons que la conclusion.

M. DE MAZENOD est un homme selon le cœur de Dieu, n'ayant affaire au monde que pour la conversion des pécheurs ou le soulagement matériel des pauvres. Le luxe et les politesses brillantées des salons l'ennuient ; il aime par goût le naturel, la simplicité et une solitude occupée. Il est le père et le frère de ses prêtres, doux et indulgent avec dignité, sévère avec mesure et clémence ; rarement il fait sentir la supériorité de sa position, si ce n'est par l'exquise aménité de ses manières et sa sagesse supérieure dans le conseil. Quand la nécessité le conduit chez les personnes notables de son diocèse, il y fait chérir son esprit de persuasion et son exigeante charité ; ceux qui ont faim et soif s'en aperçoivent aussitôt, il vient à eux comme à ses enfants préférés et leur porte avec empressement la joie de l'aumône et le bonheur.

Ce sont là des bienfaits imprévus et en quelque sorte conditionnels. Il est des secours distribués à jours fixes :

quatre cents pauvres, qui lui ont été légués par son oncle, reçoivent du secrétariat de petites pensions mensuelles ; sujet d'oraison pour beaucoup d'autres.

Il donne chaque année la confirmation dans toutes les paroisses du diocèse, et il prêche !

Il prêche, cet évêque-là !

Si c'est à la campagne, il prêche en langue provençale (1), et il parle cette langue d'une manière ravissante. Dans les villes comme dans les campagnes, en provençal comme en français, il improvise, et sans rien perdre de cette noble simplicité qu'il aime et qui est le comble du beau, il s'élève quelquefois jusqu'aux plus purs mouvements de l'éloquence chrétienne.

Cette observation s'applique de même aux mandements de Mgr DE MAZENOD : le style en est élégant et facile, la méthode excellente ; le plus ordinairement, c'est par la grâce et l'onction qu'ils se distinguent ; celui qu'il publia en avril dernier sur l'Eglise d'Espagne a été reproduit par plusieurs organes de la presse religieuse (vieux style), mais il est admirable.

On a remarqué aussi, pour la dignité du langage, la force de la logique et la justesse des vues, la lettre que M. DE MAZENOD écrivit au garde des sceaux sur la liberté d'enseignement (2).

M. DE MAZENOD s'occupe de fortes études et travaille de tout son pouvoir à la propagation des bons ouvrages en matière théologique. L'un des premiers, il a introduit en France la théologie de Liguori ; il l'avait fait précédemment adopter par ses missionnaires, qui publièrent dans le temps une vie de ce saint évêque (3).

(1) Langue très riche et très belle, que Pétrarque appelait la sœur aînée de la langue italienne. (*Note de l'auteur.*)

(2) Voir l'*Univers*, l'*Ami de la Religion* et la *Gazette de France*, mars 1841. (*Note de l'auteur.*)

Voir plus loin cette lettre in-extenso. Le R. P. RAMBERT (tome II, p. 73) l'a trouvée trop longue pour l'insérer dans la *Vie*.

(3) Voir le *Mémorial catholique* de 1829. — Il a été aussi, avec son oncle, l'un des premiers qui aient établi sa fête en France, lorsqu'il n'avait encore que le titre de bienheureux. (*Note de l'auteur.*)

Ainsi, par le moyen de ses longues et constantes études, M. DE MAZENOD s'est acquis un trésor de connaissances variées et profondes ; par le fait de la nature, il est doué d'un esprit facile et brillant ; sa conversation, bien qu'il ne vise en aucune sorte à l'effet, dénote un homme de grand sens et de belle compagnie. Il écrit avec une étonnante facilité des lettres pleines d'à-propos et de charme.

A ces qualités d'esprit se joignent les plus éminentes qualités du caractère ; il sait, en présence d'une ruse ou d'une opposition découverte, montrer cette fermeté qui brise ou cette mâle franchise et ces ressources d'expédients qui déconcertent.

Il fréquente peu les rois, et lorsqu'en 1840 les autorités de Marseille l'engageaient à visiter la reine Christine, il refusa sous le prétexte que *cette femme ayant troublé par son ambition un grand royaume et favorisé le schisme, il ne pouvait, lui évêque catholique, la complimenter* ; ou M. DE MAZENOD fut trop sévère en cette circonstance, ou il a d'un mot diffamé toutes les félicitations épiscopales par devers nos majestés courantes, siégeantes et en activité de service ; car enfin, trouvez-moi quelque prince ou roi qu'on ne puisse, soit d'ici, soit de là, qualifier fauteur de schisme politique ou religieux... Les évêques, toujours si chatouilleux en fait de personnalités, firent preuve d'une incommensurable abnégation en tendant les épaules, sans mot dire, au *procédé* de M. DE MAZENOD ; pur héroïsme.

M. DE MAZENOD est aussi entreprenant que M. Du Pont (1), et c'est avec le même courage, avec les mêmes fantaisies aventureuses qu'il se jette à travers les difficultés, trop persévérant pour désespérer jamais, trop heureux pour qu'on ose l'appeler téméraire ; c'est une grande vertu que de réussir, c'en est une plus grande que d'échouer avec grâce et magnanimité : si, par hasard, M. de MAZENOD manque la fortune, sa dignité ne lui fait jamais défaut.

(1) Archevêque de Bourges.

Lorsqu'il n'était qu'évêque d'Icosie, en butte aux tracasseries que nous avons dites, et chargé néanmoins d'une vaste administration, il osa se charger de faire bâtir à Marseille deux grandes églises paroissiales, prenant sur lui la responsabilité d'une dépense de huit cent mille francs. Rien alors ne présageait qu'il deviendrait un jour évêque de cette ville ; il avait contre lui le conseil municipal et la loi, puisqu'il s'agissait de paroisses qui n'étaient pas légalement érigées ; eh bien, les deux paroisses furent érigées par ordonnance royale, la ville adopta les deux édifices, et elle paiera une partie des frais de leur construction ; et ceci n'est qu'un fait entre plusieurs autres d'une moindre importance que j'aurais cités dans une notice non étranglée.

En résumé, je n'ai pu dire le moindre mal de M. DE MAZENOD, et ce n'est pas faute de bonne volonté, comme chacun sait. Six ou sept ecclésiastiques de Provence m'ont écrit à son sujet, sans m'insinuer autre chose que des éloges et des témoignages énergiques ou naïfs de la plus vive affection comme de l'estime la mieux justifiée ; j'ai lu ses mandements avec le désir de les lire encore ; c'est là un homme excellent, un excellent et courageux missionnaire, un habile écrivain, un modèle d'évêque, mais... mais il n'a pas d'ennemis.

Note. — Nous avons respecté l'orthographe et le style, qui sentent leur époque.

Lettre de Mgr de Mazenod au Ministre de la Justice et des Cultes.

Cette lettre a été motivée par le dépôt, sur le bureau des Chambres, d'un projet de loi émanant de M. Villemain, ministre de l'Instruction publique de Louis-Philippe.

La liberté d'enseignement, promise depuis la Restauration, n'avait jamais été pleinement accordée. La crainte de l'opposition libérale, chez les Bourbons de la branche aînée, l'esprit voltairien de Louis-Philippe et de ses ministres, l'influence intransigeante de l'Université, furent toujours les obstacles à l'octroi d'une législation franchement large et chrétienne.

Pourtant, depuis quelque temps, le gouvernement avait l'air de se laisser émuouvoir par les réclamations de l'opinion et de la presse. Un projet fut élaboré, annoncé et enfin présenté.

Il déçut aussitôt, inspiré qu'il était par les pires préjugés gallicans et libéraux.

D'où, protestations des Evêques, parmi lesquels Monseigneur DE MAZENOD fut un des premiers.

Nous relirons avec fierté cette belle lettre, qui a conservé toute son actualité, dictée qu'elle est par les plus hauts sentiments de justice et de foi, appuyée aussi par les meilleurs principes catholiques. On y aimera le souffle d'éloquence qui l'anime et qui ne le cède qu'une fois à l'ironie, finement maniée d'ailleurs. On y admirera surtout l'inattaquable dialectique du bon sens, qui serre de près les inconséquences de l'adversaire.

On se souvient que le projet fut retiré. Les Evêques avaient eu gain de cause et leur noble langage fit peur au ministre. Mais la lutte était loin d'être finie.

Marseille, le 23 mars 1841.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Lorsque le Conseil Royal de l'Université, arrangeant, d'une manière plus rigoureuse qu'il ne l'avait fait jusqu'à cette époque, l'application de l'article 5 de l'ordonnance du 16 juin 1828 relative aux petits séminaires, exigea que ces établissements ne pussent recevoir le diplôme ordinaire de bachelier ès-lettres, j'adressai le 21 novembre 1839 à votre prédécesseur alors en fonction une réclamation pressante ayant pour objet de demander l'abrogation d'une disposition déplorable.

Mon mémoire faisait ressortir l'inexprimable odieux de cette disposition. Je crois utile de rappeler sommairement à Votre Excellence ce que je disais alors, parce que si la loi qu'on veut nous donner aujourd'hui n'est pas acceptable, il faut qu'il soit bien établi aussi que la législation qui nous régit ne peut rester plus longtemps en vigueur.

Je démontrerais que l'article 5, dont il s'agissait, ayant paru à tous les catholiques, dès la promulgation, un moyen de persécution arraché dans un moment de crise à la faiblesse du pouvoir, e'était raviver de pénibles inquiétudes que de venir huit ans après le mettre en exécution.

Que cet article traitait des maisons nécessaires à la

religion comme des établissements hostiles contre lesquels on cherchait à se défendre au lieu de les protéger comme on devait.

Qu'en frappant d'incapacité pour les professions libérales (qui toutes requièrent l'admission préalable au grade de bachelier) les élèves de ces maisons, il les condamnait autant que possible à n'être rien, ou bien, chose outrageante pour l'Eglise, à être prêtres !

Qu'en forçant ainsi les vocations à se décider irrévocablement avant l'entrée en rhétorique, c'est-à-dire à l'âge de 16 à 17 ans, il contredisait la loi civile qui, d'accord en ce point avec la loi ecclésiastique, ne permettait pas qu'on s'engageât dans les Ordres sacrés avant la 21^e année ; il était plus dur que la loi militaire même, qui accorde au séminariste appelé sous les drapeaux par le sort, jusqu'à la 25^e année pour opter entre la milice des camps et celle du sanctuaire ; il réalisait une tyrannie désespérante pour un malheureux jeune homme saisi au sortir de l'enfance par une législation qui peut le réduire à étouffer sa conscience pour se vouer à toute une vie d'amères douleurs et d'inconsolables regrets, lorsque, libre encore devant Dieu, il lui serait permis de retourner dans le monde ; il créait un crime d'un genre nouveau, celui de s'être cru appelé à l'état le plus respectable et d'avoir été élevé au sein d'une pieuse retraite dans la pratique de la vertu la plus pure ; il inventait pour ce crime étrange une peine énorme, l'éloignement du coupable de toutes les professions les plus honorées, comme si c'était désormais un homme flétri dont le contact dût souiller certaines classes mondaines ; il rendait comme inutile l'épreuve si nécessaire des vocations dans les séminaires ; il exposait le clergé à recevoir dans ses rangs des hommes qui ne devraient point s'y trouver ; il frappait au cœur l'institution des petits séminaires qui, devenus aux yeux des parents une sorte de piège tendu à la jeunesse, seraient bientôt délaissés par les familles désireuses de ne pas compromettre l'avenir de leurs enfants ; il privait par là la religion du moyen de recruter ses ministres et la menaçait d'une destruction plus ou moins prochaine ; enfin il faisait à l'Eglise l'injure

ineffable de la supposer, non pas coupable, mais indigne de former des citoyens, puisque ceux de ses élèves qui auraient subi avec honneur l'examen de bachelier ès-lettres, quoique reconnus aptes sous le rapport littéraire, n'étaient pas aptes sous le rapport légal à recevoir le diplôme qui devait leur ouvrir les carrières diverses où ils étaient appelés.

Je disais que l'Eglise, en demandant que les jeunes lévites, objet de ses soins pieux, ne fussent point ravis aux saints autels pour être donnés à l'Université, jalouse de lui imposer son adoption, ne revendiquait pas d'autre privilège qu'une indispensable exception à l'immense privilège du monopole universitaire; que c'était là une nécessité sociale de premier ordre, puisque de l'existence et de la prospérité des petits séminaires dépendait en France l'existence du sacerdoce et par conséquent de la religion catholique, sans laquelle la société elle-même périrait dans notre pays.

J'ajoutais enfin que l'article 5, tout révoltant d'iniquité et de vexation qu'on l'avait fait, était cependant inutile quant au but du législateur puisque ce but étant d'obliger les petits séminaires à se renfermer dans leur destination spéciale, on avait à cet effet une garantie d'autant plus forte dans la nécessité imposée à ces établissements de ne pas dépasser un nombre déterminé d'élèves, que ce nombre légal des aspirants à l'état ecclésiastique était insuffisant pour les besoins des diocèses.

Monsieur le Ministre me fit l'honneur de me répondre le 15 janvier 1839 : « Qu'il avait lu avec attention les observations que je lui avais adressées. » Et, après les avoir rappelées en résumé, il ajoutait : « Qu'il s'empres-
« sait d'en reconnaître la gravité, mais que la matière
« était trop délicate pour ne pas exiger un examen appro-
« fondi ; que je pouvais être persuadé qu'il s'en occu-
« perait avec intérêt et qu'il serait heureux de trouver les
« moyens et l'occasion favorable d'introduire dans la légis-
« lation des modifications qui peuvent être désirables dans
« l'intérêt des petits séminaires sans être incompatibles
« avec l'exécution des lois universitaires. »

Depuis, je pensais que les moyens et l'occasion de modifier une législation intolérable et de remédier à une situation que les circonstances politiques avaient produites et qui aurait dû disparaître avec elles, seraient tout naturellement trouvés lorsque le moment viendrait enfin de donner la loi si longtemps promise sur la liberté d'enseignement. Maintenant cette loi est présentée; mais quels sont mon étonnement et ma douleur d'y voir une aggravation de ce qui était pour l'Episcopat un si juste sujet de plainte !...

Ce ne sont pas des restrictions plus ou moins odieuses que l'on met à l'exercice du droit des Evêques d'avoir des écoles spéciales pour l'enseignement des jeunes aspirants au sacerdoce, c'est ce droit même qu'on leur dénie, et à ce prix on abroge toutes les précédentes dispositions restrictives : qu'on examine le projet de loi sous toutes ses faces, on reconnaîtra que les écoles dénommées écoles secondaires ecclésiastiques ne sont plus des écoles ecclésiastiques; l'éducation cléricale n'y est plus que l'éducation universitaire, les élèves du sanctuaire n'y sont plus que les élèves de l'université. C'est de l'université que tout dépend; c'est elle qui accorde les grâces nécessaires au Supérieur, aux professeurs et jusqu'aux surveillants qui n'en sont pas dispensés, c'est sous son bon plaisir que l'on obtient le certificat de capacité exigé pour le Supérieur et qui est accordé par un jury où, sur neuf membres qui le composent, l'Evêque en désigne un et le ministre de l'Instruction publique six, tout en ayant encore la plus grande influence sur les deux autres qui sont des fonctionnaires irrévocables; c'est à l'université seule qu'est réservé le triple droit 1° de corriger et de changer le règlement de la maison ainsi que le programme des études, lesquels doivent lui être représentés tous les ans; 2° de faire visiter et inspecter l'établissement aussi souvent qu'elle voudra, pour y reconnaître ou plutôt tâcher d'y inspirer son esprit, y régenter même devant les élèves le Supérieur et les professeurs, y contrôler et y réformer la direction émanée du premier Pasteur, fût-ce en ce qui regarde les exercices de piété; 3° de juger en conseil académique et dans les cas d'appel en conseil royal le Supérieur et les professeurs à qui il lui plairait

d'attribuer des torts, afin de leur infliger des réprimandes solennelles, de les interdire de leurs fonctions et d'interdire le petit séminaire lui-même par mesure disciplinaire. N'est-ce pas là toujours le monopole universitaire et désormais le monopole sans exception aucune en faveur de l'Eglise ?

De là, où ne peut-on pas arriver ? On pourra faire subir aux Ecoles ecclésiastiques les conséquences funestes de tous les principes qui prévaudraient successivement dans le corps qui, substitué à l'Episcopal, les tiendrait sous son autorité. Il y aura un temps où ce corps recevra une impulsion catholique. Mais est-il bien certain qu'ensuite il ne cédera jamais à une tendance moins prononcée ? Est-ce que de sa part tout sera constamment enseigné d'une manière conforme à la foi que l'Eglise impose à ses enfants comme la loi divine des intelligences ?... Ne pourra-t-il pas se faire que l'esprit du siècle, avec ses incertitudes, avec sa confusion de toutes les idées, même avec ses préjugés d'indifférence en matière de religion, le pénètre plus ou moins dans un nombre considérable de ses membres ?... Pour moi, il me semble que ce n'est point lui faire injure que de supposer que tous les systèmes, toutes les opinions, toutes les croyances soient représentés dans ses chaires. Ceux qui les occupent ne sont pas nécessairement catholiques. Quoi qu'il en soit du principe religieux dans le décret par lequel elle existe, l'université ne reconnaît pas en fait le catholicisme comme sa règle invariable. Elle est une institution qui par sa nature même est indifférente entre toutes les religions, elle est l'école dépositaire de l'enseignement de l'Etat ; dès lors, elle ne saurait avoir d'autre religion que celle de l'Etat qui n'en professe aucune, bien qu'il les reconnaisse toutes ; elle s'appelle Université de France, mais elle n'est pas université catholique. Destinée à élever les enfants de toute la France, elle traite chacun d'eux selon la croyance de sa famille ; elle envoie celui-ci à la chapelle catholique, celui-là au temple protestant, cet autre à la synagogue et elle trouve cela très logique, Mais au moins faut-il convenir que cela ne s'accorde guère avec un sentiment bien catholique et un Evêque doit avoir la

liberté de dire hautement que c'est tout ce qu'il faut pour détruire dans de jeunes âmes l'amour de la vérité.

Cependant, si telle est réellement l'université, comment serait-il possible de lui subordonner l'enseignement et même le régime intérieur des écoles ecclésiastiques ?... Comment se soumettrait-on à ses règlements ?... Comment adopterait-on par exemple les ouvrages qu'elle offre à ses élèves ?... On en a signalé plusieurs qui sont censurés par l'Eglise ou écrits dans un esprit antichrétien ; mais fussent-ils irrépréhensibles, rien ne garantit l'orthodoxie de ceux qu'elle admettra dans la suite, l'autorité de l'Eglise ne la dirigeant pas nécessairement en ce qui touche à la foi.

Comment encore suivrait-on son enseignement philosophique, lorsque par la même raison il peut être entaché des systèmes les plus dangereux ? Comment se laisserait-on aller à recevoir l'impulsion qu'elle voudrait donner, lorsque, exposée elle-même à flotter à tout vent de doctrine, elle est en voie par là de parcourir dans ce siècle d'instabilité tout le cycle des erreurs humaines et de devenir peut-être un jour, sous l'inspiration d'un mauvais génie auquel elle serait livrée, un foyer de haine antisacerdotale ?...

Il est donc juste qu'elle ne se mêle point de nos écoles, elle ne doit pas y envoyer des inspecteurs dont le langage pourrait faire discordance avec le nôtre et il faut qu'elle n'examine point par elle-même ou par un jury presque tout de sa main les ecclésiastiques appelés par leurs Evêques à l'enseignement de nos petits séminaires... Qui ne voit combien il serait difficile de la satisfaire, surtout lorsque sur une question d'histoire ou de philosophie la foi inflexible du prêtre combattrait le système de l'examineur ? Y a-t-il alors une garantie de bienveillante justice de la part de celui-ci envers un homme d'Eglise ? Ne sera-t-il pas tenté de trouver en défaut le chef futur d'un établissement rival, de l'embarrasser et de lui infliger l'humiliation d'un renvoi ?... D'ailleurs n'est-il pas souverainement inconvenant que le prêtre choisi par l'Evêque ou l'Evêque lui-même (car il peut vouloir être le Supérieur de son petit séminaire) soient soumis à comparaître à un semblable examen d'où dépendrait pour eux la faculté d'exercer leurs

fonctions ? Oh ! plutôt, puisque l'université est chargée des écoles de l'Etat, qu'elle les dirige selon l'esprit de l'Etat, mais qu'elle laisse les Evêques diriger les écoles de l'Eglise selon l'esprit de l'Eglise !...

Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les impossibilités que les exigences de la loi feront éprouver aux Evêques. Plusieurs de mes vénérables collègues ont déjà démontré qu'ils seraient empêchés de mille manières de soutenir les petits séminaires, ne s'agit-il que de trouver le personnel chargé de les diriger. Mais quand à force de peines et de sacrifices ils parviendraient à le conserver, quand les conditions imposées pourraient être remplies, quand il y aurait dans un diocèse des hommes assez résignés pour les subir, assez forts pour n'y pas succomber, assez nombreux pour y suffire en toute occasion, quand le sort et l'utilité d'un établissement ainsi placé sous la férule de l'université et engagé dans toutes les vicissitudes de son administration ne serait pas toujours à la veille d'être compromis, il n'est pas moins vrai que cet établissement, cessant d'être exclusivement sous la direction épiscopale, perdrait son caractère spécial et ne serait plus une école ecclésiastique.

M. le Ministre de l'Instruction publique n'a pu vouloir anéantir des écoles aussi nécessaires que les petits séminaires. Mais si malgré l'intention du législateur, tel devait être le résultat de la loi présentée, comment l'épiscopat pourrait-il accepter une semblable loi ? Comment pourrait-il se laisser dépouiller sans mot dire du droit inhérent à sa mission d'élever et d'instruire des jeunes gens pour le sacerdoce ? C'est un droit des Evêques, parce que c'est un de leurs devoirs, que c'est une partie de leur ministère, une de leurs fonctions. Et il arriverait que les Evêques ne pourraient exercer leurs droits et remplir leurs devoirs de premiers pasteurs que dans la dépendance et sous le contrôle des laïques et des laïques quelquefois anticatholiques de l'université ?... Quoi ! ils ne seraient point libres et indépendants dans les fonctions de leur ministère et l'Episcopat qui est établi de Dieu corps enseignant et à qui il appartient essentiellement de préparer par l'enseignement et l'éducation convenables des ministres aux saints

autels, relèverait en eela même de l'université?... Mais alors, pourquoi ne pas soumettre encore à eelle-ei l'enseignement de la théologie dans les grands séminaires et eelui de la religion dans les chaires de nos églises et eelui du catéchisme aux petits enfants? Car enfin, tout eela est de la théologie, e'est l'objet de l'une des faeultés universitaires, c'est une des branches d'enseignement comprises dans ee vaste monopole qui embrasse tout ee qui peut se savoir!...

Il est vrai qu'il y aurait là un empiétement qui serait une atteinte portée à la liberté religieuse garantie par la charte; mais pour ne pas s'étendre à la théologie enseignée dans les grands séminaires et dans les églises, l'empiétement de l'université sur les droits de l'Episcopat n'en existerait pas moins, si la loi présentée recevait jamais son exécution. Il y aurait toujours violation de la charte, dont les promesses en ce qui concerne la liberté d'enseignement sont au surplus méconnuées par cette loi qui ne déroge guère à l'état actuel de la législation que pour soumettre l'Eglise elle-même au joug universitaire sous couleur de droit commun.

Je n'ai pas besoin de dire tout ce qu'il y a d'inimaginable dans l'obligation imposée à l'Evêque ou à ses délégués de n'exercer leur ministère qu'à la faveur d'un certificat de moralité obtenu d'un maire. Cela eomplète admirablement la subordination où on le plaee à l'égard de l'université. C'est parfait surtout dans l'ordre des eonvenances. Cependant, si M. le Maire refusait à son Evêque ou à son Curé de reonnaître leur moralité, les tribunaux pourraient en juger à leur tour, l'Evêque au besoin fournirait les preuves qui lui sont favorables et les juges, après examen et discussion, le Proeureur du Roi entendu, prononceraient en dernier ressort si l'Evêque est digne ou non par ses mœurs et sa eonduite de se livrer à l'enseignement. Et il dépendrait toujours d'un Maire de se donner gratuitement le plaisir de faire décider cette question par les tribunaux. Ceta pourrait paraître piquant à certains esprits.

Je ne saurais entrer dans les tongs détails qui seraient nécessaires pour signaler tous les vices de la loi projetée. Le principe du monopole universitaire, qui y domine

entièrement, renferme tant de conséquences funestes et absurdes que la tentation de le faire triompher sous le déguisement de la liberté ne peut que produire quelque chose de plus incompatible encore avec les besoins de l'Eglise que ce qui existe maintenant.

Oui, Monsieur le Ministre, la loi dont il s'agit nous donnerait un état plus fâcheux encore que celui qui est résulté des ordonnances du 16 juin, non seulement avant l'exécution de l'article 5, mais encore depuis la mise en vigueur de cet article si fatalement appliqué, je dis plus : cet état serait même, ce semble, pire que celui où se trouvaient les petits séminaires pendant les temps les plus tristes du régime impérial. Alors les élèves étaient obligés, il est vrai, de suivre les cours d'étude des collèges de l'Etat ou des communes, mais enfin nos écoles existaient encore comme écoles ecclésiastiques ; la vexation dont elles étaient l'objet n'affectait que les études classiques, l'intérieur de la maison restait pour ainsi dire intact entre les mains de l'autorité épiscopale, tandis que maintenant tout serait tiré au pouvoir rival de l'université, tout, jusqu'à la faculté d'exister.

Aussi dois-je vous dire, Monsieur le Ministre, que si, contre mon attente, la loi qui a été présentée venait à être adoptée par les Chambres sans qu'elle fût assez profondément modifiée en ce qui concerne l'Eglise pour en sauvegarder les droits et les intérêts, je suis persuadé que l'Episcopat tout entier n'hésiterait pas à se lever pour en demander solennellement l'abrogation, car s'il peut désirer une loi sincère pour la liberté d'enseignement, il ne peut se taire quand, sous ce nom de liberté, on lui arrache celle de remplir un de ses devoirs les plus essentiels, au grand péril de la perpétuité du sacerdoce et de l'avenir de la religion catholique en France.


J'espère, Monsieur le Ministre, que ces observations que j'ai l'honneur de recommander à votre zèle pour une cause dont vous êtes par vos attributions le défenseur naturel dans les conseils du Gouvernement, vous paraîtront mériter d'être prises en considération et même de déterminer une résolution qui ferait cesser de vives alarmes.

Veillez faire comprendre que le clergé et l'Episcopat surtout ont droit à la confiance de l'Etat au moins autant que l'université; que si on ne veut pas la leur accorder aussi entière qu'il serait juste et nécessaire, on n'aille pas cependant jusqu'à nous faire regretter pour nos écoles la législation actuelle qui, surtout avec l'article 5 des ordonnances du 16 juin, est si loin de satisfaire aux besoins les plus pressants de l'Eglise et de remplir ses vœux les plus légitimes.

J'espère encore que vous me permettrez d'user du moyen déjà employé par plusieurs de mes vénérables Collègues qui ont eu recours à la publicité pour nous faire connaître ce qu'ils venaient de vous écrire sur la même question qui est l'objet de la présente lettre.

Veillez agréer, etc...

C. J. EUGÈNE, *Evêque de Marseille.*



GALERIE DE FAMILLE

Le R. P. Marcellin Beuf, 1820-1898 (483).

Le R. P. BEUF est surtout connu dans la Congrégation comme Curé de Notre-Dame de l'Osier, où il exerça les fonctions curiales pendant de longues années, à quatre reprises différentes, et y laissa le meilleur souvenir de dévouement et de charité.

Marcellin BEUF naquit à Bras, diocèse de Fréjus, le 6 avril 1820. Il fit son éducation au petit séminaire de Brignoles. Son intelligence s'y développa rapidement, aussi bien que sa piété et son goût pour les choses saintes. Lorsqu'il était en rhétorique, un Missionnaire des sauvages fit un discours très émouvant aux élèves sur l'apostolat des pays infidèles. Le jeune Marcellin en fut vivement touché ; c'était le premier germe de la vocation religieuse. Il le cultiva avec tant de soin que quelques années après, il alla frapper à la porte du Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, en 1847, à l'âge de 27 ans. L'année suivante, au 1^{er} novembre 1848, il prononça ses vœux perpétuels ; puis il fut ordonné prêtre par Mgr de MAZENOD, le 3 mars 1849.

Déjà le jeune religieux se montrait ce qu'il devait être toute sa vie, plein d'humanité et de bonté, sous un dehors de rudesse, qui parfois surprenait ou faisait sourire. Il avait un grand cœur sous cette écorce assez rugueuse ; il était même doué d'une telle sensibilité qu'elle le forçait malgré lui à pleurer. On peut lui appliquer ce vers de Boileau : « Les mots les plus flatteurs paraissent des rudesses. » Mais on ne s'arrêtait pas à ces dehors parfois défavorables, et tous ceux qui l'ont approché de près

gardent de lui le meilleur souvenir. Aussi ses amis furent nombreux, notamment parmi ses paroissiens, auxquels son cœur était généreusement ouvert comme sa bouche.

Sa première obéissance fut pour la maison de Limoges. Ce poste était assez éloigné, il mit trois jours et trois nuits pour s'y rendre ; le climat différait beaucoup de celui de Provence. Mais l'obéissance du P. BEUF lui fit surmonter ces désagréments, et il écrivait : « Je ne connais pas ce que c'est que l'ennui et le dégoût. »

Au bout de trois ans, il fut envoyé à Notre-Dame de l'Osier, comme économiste. Il n'exerça ses fonctions que quelques mois et reçut la charge qui devait être la principale occupation de sa vie, celle où il montra le mieux ses excellentes qualités de cœur malgré certaines apparences défavorables, la charge de Curé de paroisse. Il occupa ce poste à quatre reprises différentes, comme nous l'avons déjà dit, de 1852 à 1861, de 1871 à 1873, de 1876 à 1880 et de 1883 à 1890.

Il se livra avec un grand dévouement à cette tâche qui n'était pas sans avoir ses peines et ses difficultés. La vertu qui mit le plus en relief ses diverses qualités fut sans contredit sa charité pour les malheureux. Il leur donnait non seulement toute la compassion de son cœur, mais encore le secours matériel de sa bourse. Lorsque les membres de quelque famille indigente tombaient malades, il allait leur porter, toujours avec de bonnes paroles de consolation, l'assistance pécuniaire dont ils avaient besoin. Il ne les visitait pour ainsi dire jamais sans avoir les mains pleines autant que le cœur ; aux uns il laissait quelques pièces de monnaie, aux autres les choses nécessaires à la vie, aux anciens leur provision de tabac, aux infirmes ces petites gâteries qui sont comme le sourire de la Providence et font bénir mille fois son envoyé.

Le père et la mère d'une famille très pauvre étant morts, laissant trois enfants, il fit placer les filles au Bon Pasteur de Grenoble, et le garçon chez les Frères de Saint-Joseph, et il en payait tous les frais. Le Bon Pasteur était comme le grand théâtre de sa charité ; il y a tenu pen-

dant 20 ans un nombre considérable d'enfants infirmes pour lesquels il payait une pension annuelle.

Il fallait bien qu'une telle charité eût sa récompense ; l'enfer lui ménagea la plus belle de toutes, l'ingratitude. Son cœur très sensible, nous le répétons encore une fois, malgré certaines formes en apparence désavantageuses, en souffrit vivement. Cette souffrance fut d'autant plus vive que ce furent précisément quelques familles qu'il avait paternellement assistées qui furent les plus méchantes à son égard. Tout le monde sait que, lors des expulsions de 1880, certains habitants de Notre-Dame de l'Osier se comportèrent envers les Pères et le Curé de la manière la moins charitable, pour ne pas qualifier autrement leur conduite, et le P. BEUF put constater, avec la plus grande amertume, que c'étaient ceux qui avaient le plus reçu de son dévouement et de ses aumônes. Mais il a pu se rendre le beau témoignage qu'il n'eut d'ennemis dans la paroisse, durant sa longue carrière de zèle et de charité, que parmi ceux qui avaient bénéficié le plus de son assistance.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer ici que le P. BEUF possédait un patrimoine assez considérable, dont il avait reçu la libre disposition pour le plus grand bénéfice de ses neveux et nièces, mais aussi des pauvres et des malades, voire même de ses confrères, envers qui il prodiguait ses amabilités.

Le P. BEUF séjourna huit ans à Talence, de 1862 à 1870. Il se livra à un ministère fructueux dans le sanctuaire, mais son principal apostolat fut l'œuvre des missions. Il y produisit des fruits nombreux, eut même de temps à autre des succès oratoires ; il était, du reste, toujours charitable, obligeant, zélé pour le bien des âmes quoiqu'il parût souvent en courroux dans ses paroles. Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, aimait sa franchise et sa rondeur d'allures.

Il fut ensuite placé à la maison du Calvaire, à Marseille, tout heureux de revenir dans sa chère Provence. Pendant le séjour assez court qu'il y fit, il fut chargé de l'aumônerie et de l'œuvre si importante des prisons. Il fit

beaucoup de bien dans ce ministère qu'il aimait et son dévouement fut apprécié. Son parler provençal avec les prisonniers, sa franchise de paroles, sa rondeur tout d'une pièce, et surtout son amour pour ces malheureux égarés le rendirent sympathique à tous ces paroissiens cloîtrés et au personnel dirigeant.

De nouveau, il fut rappelé à la cure de Notre-Dame de l'Osier, qu'il n'occupa cette fois que deux ans, mais il y revint bientôt pour un séjour plus prolongé, et encore une troisième fois avant les années de la vieillesse. Pendant ces trois périodes de fonctions curiales, il montra toujours les mêmes qualités d'âme et de cœur, zèle pour le bien spirituel de sa paroisse, charité et libéralités envers les pauvres et les malades. Il était parfait ordonnateur pour les fêtes du Sanctuaire, et aux jours de pèlerinages, qui étaient fort nombreux à ces époques, le Père Curé, joyeux et empressé, avec sa bonne mine réjouie et sympathique et son franc parler, plaisait à tous les étrangers, aux prêtres aussi bien qu'aux fidèles ; aussi était-il connu avantageusement dans le diocèse. Ces jours-là, comme tous les dimanches, c'était un plaisir d'entendre sa petite allocution, marquée bien souvent au coin d'une bonne humeur toute provençale. Il recevait volontiers à la table de la communauté, où il était souvent presque seul, les curés pèlerins et ceux du voisinage ; il entretenait avec eux des relations amicales, charmées par d'assez fréquentes visites, où ses hôtes se faisaient un plaisir de répondre à ses bons procédés par une hospitalité très généreuse. De là vient qu'à la fin de ses jours il aimait à dire joyeusement que ses souffrances lui faisaient expier les trop bons traitements qu'il avait reçus d'eux.

Il lui arrivait assez fréquemment d'être seul à la tête de la communauté ; n'ayant comme compagnon que le Père Maître des Novices, il devait ainsi cumuler les fonctions de supérieur, d'économe et de curé. C'est alors que les novices obtenaient facilement des faveurs spéciales de son bon cœur si tendre, si sensible, dont ils connaissaient la bonté sous son écorce rugueuse. Ne

sera-ce pas une grande indiscretion d'ajouter que parfois les novices se prenaient à lui dire : « Bon Père Curé, quand serez-vous de nouveau seul ? »

Malgré ses occupations multiples et absorbantes, il était très fidèle aux pratiques de la Règle et aux exercices de communauté. Si sa charge ne le retenait pas au confessionnal ou au chevet d'un malade, il était le premier à obéir au son de la cloche. Il était le premier surtout à lui répondre dès son appel du matin ; en hiver comme en été, il se levait à 4 h. $\frac{1}{2}$, et plus d'une fois, en traversant les corridors d'un pied qu'il oubliait de rendre léger, il rappelait aux plus dormeurs que c'était le moment du sacrifice.

En 1890, il fut placé de nouveau dans la maison du Calvaire, à Marseille. La vieillesse était arrivée, il avait 70 ans ; malgré des allures encore assez jeunes, il n'avait plus assez de forces pour le travail multiple d'une paroisse. Au Calvaire, il se prêta volontiers aux divers ministères sédentaires qu'on lui demandait. Il remplissait les fonctions d'économe, et il sut comme toujours y montrer ces attentions, ces largesses, qui montraient que son bon cœur n'avait pas vieilli.

Au bout de cinq ans cependant ses forces se mirent à décliner sensiblement. Sentant un besoin impérieux de repos, il obtint d'aller le prendre dans cette chère maison de Notre-Dame de l'Osier, où il avait passé les années les plus fructueuses de sa vie apostolique. Dans la communauté et dans la paroisse, on le vit revenir avec plaisir. Les nombreux amis qu'il y avait laissés se promettaient bien d'égayer ses vieux jours.

Il en avait besoin, en effet, car il y souffrit beaucoup durant les trois années qu'il vécut encore. Il tomba dans une espèce de paralysie intellectuelle qui affaiblissait sa raison ; d'autre part, une neurasthénie violente avait atteint son système nerveux et lui donnait parfois les pensées les plus noires ; il fallut pendant quelque temps le conduire comme un enfant. Un de ses neveux vint passer plusieurs mois auprès de lui et sa présence eut une influence salutaire sur le cher malade dont l'état s'améliora sensiblement.

Cependant ses forces diminuèrent de plus en plus, et bientôt il fut obligé de se confiner dans sa cellule. Etant pleinement revenu à l'usage de ses facultés, il se résigna admirablement à la volonté de Dieu. Rien n'était touchant comme de l'entendre répéter à tout moment : Dieu soit béni de tout ; ou bien encore : Jésus, Jésus, je vous aime. Après la sainte communion qu'il recevait tous les jours, il demandait à être seul afin de s'entretenir longuement avec son Sauveur. Dans ces longs entretiens, il demandait les grâces nécessaires pour faire le sacrifice suprême, lequel eut lieu le 1^{er} octobre 1898 ; il avait 78 ans.

R. I. P.



Le R. P. François Jayol, 1824-1907 (694).

Le R. P. JAYOL est peut-être dans notre Congrégation celui qui mérite le mieux d'être appelé du beau nom de *vétéran de l'apostolat*, si l'on tient compte des années passées dans les missions étrangères. Il y fournit une féconde et fructueuse carrière de 60 ans. Parti sous-diacre à l'âge de 23 ans, pour les missions de l'Orégon en Amérique, il y mourut plein de jours et de mérites, âgé de 83 ans.

François JAYOL vit le jour à Saint-Georges-Hauteville, dans le département de la Loire, le 27 février 1824. Il fit ses études classiques successivement dans les établissements ecclésiastiques de Verrières et d'Alix. Puis il entra au grand Séminaire de Lyon où il fit une partie de son cours de théologie. Il fut ordonné sous-diacre en 1846.

Cependant, ce fervent séminariste aspirait à une vocation plus élevée, où l'on pût montrer une plus grande générosité au service de Dieu et des âmes, et les désirs de son cœur le portaient vers l'apostolat des Missions étrangères. Ces pieux désirs eurent bientôt l'occasion de se réaliser pleinement. Mgr Blanchet, vicaire apostolique

de l'Orégon, étant venu parler à Lyon en faveur de ses missions lointaines, l'abbé JAYOL crut entendre l'appel de Dieu dans sa voix et alla s'offrir au vaillant Prélat. Celui-ci l'emmena aussitôt avec lui, en retournant dans sa mission, dans l'été de 1847.

L'abbé JAYOL finit ses études théologiques à Saint-Paul, siège du Vicaire apostolique, y reçut, à huit jours d'intervalle, en septembre 1847, le diaconat et la prêtrise et se livra aussitôt à l'apostolat. Il semblait que ses généreuses aspirations étaient réalisées ; elles ne l'étaient pas encore pleinement ; son âme avait des ascensions plus élevées ; il lui fallait la vie religieuse pour rendre son dévouement plus généreux et son apostolat plus fécond. Les Pères Oblats avaient alors des missions dans une partie de l'Orégon, et ce saint voisinage fut l'occasion pour le jeune missionnaire de satisfaire ses désirs de vie parfaite. Il entra dans la Congrégation le 8 décembre 1849, un an après son arrivée dans l'Orégon, fit son oblation l'année suivante à la même date, et fut pendant 59 ans l'un des plus fidèles serviteurs de la Congrégation.

Durant la première partie de sa carrière, le P. JAYOL eut une vie assez mouvementée. Il séjourna deux ans à Olympia, en Orégon, jusqu'au jour où cette mission fut abandonnée, en 1860. Il fut ensuite de résidence à Esquimalt dans l'île Vancouver, d'où il rayonna dans divers postes assez éloignés. Il quitta cette mission pendant quelque temps, et y revint bientôt, à cause des excellents souvenirs qu'il y avait laissés.

Il fut ensuite employé dans les missions du Lac Okanagan et de Sainte-Marie, et plus tard envoyé, plus au nord, pour fonder la mission de William's Lake ; de là il passa à Saint-Michel et enfin en 1872, après 24 ans d'un apostolat très pénible, rempli de dures fatigues et de courses incessantes, auxquelles il se livra avec le zèle le plus soutenu, il fut placé à New-Westminster.

Son séjour dans ce district s'y prolongea pendant 35 ans, jusqu'à sa mort, et fut comme la seconde phase de sa carrière. Cette période fut moins active, au point de vue des courses apostoliques, mais elle n'en fut pas

moins fructueuse. Le P. JAYOL continua à y donner toute la mesure de son dévouement, de son abnégation et de son esprit apostolique.

Il fut, de longues années, Consulteur Vicarial, l'autorité appréciant sa sagesse et voulant profiter des leçons de son expérience. Tous ses confrères d'ailleurs ne purent que s'édifier de ses vertus religieuses ; il fut un modèle d'humilité, de régularité, de charité fraternelle ; il se fit remarquer par sa piété solide et franche et son esprit de prière, et donna à tous le plus bel exemple de dévouement à la Congrégation.

Enfin, le 21 janvier 1907, il fut atteint de la grippe, et après une semaine de souffrances très religieusement supportées, il s'éteignit doucement, à l'âge de 83 ans, le 29 janvier 1907.

R. I. P.

Le R. P. Pierre Richard, 1826-1907 (698).

Le R. P. Pierre RICHARD naquit à la Chaise-Dieu, diocèse du Puy, le 9 octobre 1826. Il fit ses études au petit Séminaire de la Chartreuse et entra ensuite au grand Séminaire du Puy. A l'âge de 23 ans, il franchit le seuil du Noviciat à Notre-Dame de l'Osier, où il prononça ses vœux perpétuels, le 20 octobre 1850. Il suivit ensuite les cours du Scolasticat à Marseille, et y reçut la prêtrise le 11 mars 1854, des mains de notre vénéré Fondateur.

Aussitôt après son ordination, il partit pour la Colombie Britannique, où il eut un apostolat assez modeste, mais très fructueux, de 53 ans. Nous regrettons vivement de n'avoir que les renseignements les plus succincts sur sa longue carrière de missionnaire et d'être obligés de nous en tenir à une sèche nomenclature.

Son premier poste fut Olympia, en Orégon ; il y séjourna pendant cinq ans à deux reprises, ayant fait une courte absence pour desservir la mission de Walla-Walla. Il passa ensuite dans la Colombie Britannique, et résida

quelques années à la mission d'Esquimalt. Il fut alors employé à la fondation de la mission de l'Immaculée-Conception, avec le Père PANDOSY et le Fr. SUREL, au Lac Okanagan. Après un séjour assez court, il fut envoyé, en 1868 à Tulalip, dans le diocèse de Nesqually, aux Etats-Unis, où il travailla pendant dix ans.

En 1878, il fut rappelé au Lac Okanagan, où son souvenir était resté vivant ; il s'y livra pendant cinq ans au ministère le plus mouvementé et le plus méritoire.

Après, il se rendit à Saint-Eugène de Kootenay, qu'il évangélisa durant sept ans, avec un grand zèle et les meilleurs fruits.

Pendant la mission du Lac Okanagan ne pouvait oublier son bon souvenir et le posséda encore avec joie pendant quatre ans.

Il fut ensuite attaché cinq ans à la Mission Sainte-Marie, et enfin, en 1899, il gagna son dernier poste, la mission des Squamish. Il avait alors 73 ans, mais sa robuste constitution lui permettait de se livrer avec ardeur aux travaux du saint ministère et, pendant les huit ans qu'il vécut encore, il remplit les fonctions variées de missionnaire des sauvages, d'aumônier des Religieuses, et de catéchiste des enfants.

Une mort édifiante, survenue après une maladie assez courte, une pneumonie, vint couronner cette belle et longue carrière, à l'âge de 81 ans, le 25 mars 1907.

Le P. RICHARD sut user de sa forte santé, non seulement pour se dévouer sans ménagement au salut des âmes, mais encore pour procurer le bien matériel de ses frères et des sauvages, par l'application aux travaux du jardin. Il avait un goût prononcé pour le jardinage, il y acquit une grande expérience et rendit de ce côté les services les plus utiles aux missions.

Au reste, il fut le « bon Jardinier » dans tous les sens du mot, cultivant les plus belles vertus dans son âme, notamment un grand amour pour la Congrégation et une parfaite régularité, qui furent toujours pour ses frères un parfum d'édification.

R. I. P.

Le R. P. Adélarde Chaumont, 1860-1913 (838).

Le R. P. Adélarde CHAUMONT naquit à Sainte-Anne des Plaines, près de Montréal, le 4 janvier 1860. Il fit ses études au petit Séminaire de Sainte-Thérèse de Blainville.

Il y fut un élève très pieux et très régulier et mérita même la note *parfaitement bien*, à la fin, pendant son année de philosophie. Il occupait un bon rang moyen dans ses classes. Il entra ensuite en théologie au grand Séminaire de Montréal, se croyant destiné au clergé séculier. Son directeur cependant lui conseilla d'aller faire une retraite au Noviciat des Oblats à Lachine. Il y prit le germe de sa vocation. Peu après, écrit-il lui-même, « je ne fis que penser à l'état religieux, et cela fut presque au point de me rendre malade ». Il prit le saint habit le 28 mai 1882 et mérita cet éloge de son Père Maître : « La conduite du Frère CHAUMONT au Noviciat a été excellente. Il paraît avoir des talents plus qu'ordinaires. » Il alla finir ensuite sa théologie au Scolasticat d'Ottawa où sa vertu ne se démentit pas. Il y fit son oblation le 4 juin 1884 et y reçut le sacerdoce le 19 juin 1886. Aussitôt après il fut envoyé dans l'Ouest. Sa santé était alors dans un état assez précaire, il crachait le sang. Mais il répondit quand même avec joie à l'appel de l'obéissance, car il y voyait la réalisation du grand désir qui remplissait son cœur depuis longtemps de consacrer sa vie aux sauvages du Nord-Ouest. Dieu bénit sa générosité et le missionnaire, si faible de santé à ses débuts, put fournir un long et fructueux apostolat de 27 ans dans le Manitoba.

Pendant ce temps, il occupa divers postes, notamment à Saint-Laurent et à Qu'Appelle, et partout il montra une âme généreuse qui ne demandait qu'à exercer son zèle et à se dépenser sans réserve. Il fut un homme humble et silencieux, mais jamais pour cela il ne parut timide ou hésitant devant une tâche, si rude qu'elle pût paraître, et quand il l'avait commencée, il s'y adonnait

avec intrépidité et persévérance. C'était, dans toute l'acception du mot, un homme de Dieu et un serviteur prêt à toute œuvre ; et si son ministère fut si fécond, c'était parce que sa vie fut toute de prière et d'abnégation ; aussi a-t-il mérité des éloges unanimes ; si on ne le louait pas, les pierres elles-mêmes des églises et des écoles qu'il a élevées prendraient une voix pour célébrer son amour pour la sainte Eucharistie et son zèle pour l'éducation chrétienne des enfants sauvages, car sa belle âme plane sur tout le pays. C'est en ces termes si élogieux que Mgr **LANGEVIN** louait publiquement le P. **CHAUMONT** au jour de ses funérailles.

Le théâtre principal de son apostolat fut la mission de Pine Creek, à Camperville, où il fit un triple séjour d'abord en 1894, puis de 1896 à 1901, et finalement de 1904 jusqu'à sa mort en 1913.

C'est une mission purement indienne, située à 200 milles au nord de Winnipeg, sur le lac Winnipegosis. Lorsque le P. **CHAUMONT** en reçut la direction pour la première fois, il n'y avait qu'une chapelle et une hutte, faites de troncs d'arbres ; cette pauvreté ne fit qu'exciter son zèle, il se mit avec ardeur à travailler au salut des Indiens, et Dieu bénit si visiblement ses efforts que bientôt ils étaient convertis en majorité. Il s'occupa alors des enfants, pour lesquels il construisit une grande école qui ferait honneur aux pays les plus civilisés et où plus de 60 enfants peuvent prendre pension.

Le P. **CHAUMONT** fut ensuite envoyé à Qu'Appelle ; pendant trois ans, de 1901 à 1904, il dirigea cette mission comme Supérieur, y laissant de fortes traces de son activité. Le juniorat de Saint-Boniface fut alors ouvert, et le P. **CHAUMONT**, qui avait donné de si bonnes preuves de son dévouement et de son sens pratique pour l'éducation des enfants, en fut nommé le premier Supérieur. Mais son cœur était pour ainsi dire resté au milieu de ses chers Indiens ; aussi ce fut avec une vive joie qu'un an après il put retourner au milieu d'eux, à Pine Creek.

Quoiqu'il se fût déjà beaucoup dépensé pour améliorer l'état de cette mission, il restait encore, entre autres

besoins, à bâtir une église paroissiale. Ce n'était pas une petite entreprise pour une mission aussi pauvre. Mais le P. CHAUMONT n'était pas homme à reculer devant cette tâche. Il se mit à l'œuvre avec courage, avec un redoublement d'énergie. Au bout de trois ans ses efforts furent couronnés du plus beau succès ; il avait élevé l'une des plus belles églises du Nord-Ouest. Hélas ! il mourut à la peine ; Mgr LANGEVIN a pu dire, dans son éloge funèbre, qu'il avait donné sa vie pour ses brebis comme le bon Pasteur, car cette œuvre difficile lui coûta de telles préoccupations, de si grands ennuis et de si dures fatigues physiques qu'il s'épuisa à la tâche et abrégéa ainsi sa vie.

Il mourut, en effet, inopinément, à l'âge de 53 ans. Le vendredi matin 7 mars 1913, il était parti pour se rendre au conseil provincial de Winnipeg. En route, il fut pris d'un vomissement très violent, qui dut occasionner une rupture intérieure, et il se vit obligé de s'arrêter à Dauphin, chez un prêtre ami, qui manda en toute hâte des Pères Oblats et des médecins. A leur arrivée, l'état du pauvre malade fut jugé désespéré, à cause d'un mauvais cas d'appendicite et d'une lésion interne. Le cher Père fit le suprême sacrifice avec un grand courage, pour le salut de ses Indiens si aimés, et reçut pieusement les derniers Sacrements. Une garde-malade fut appelée et, quoique protestante, le soigna avec la plus grande charité. « Jamais, disait-elle ensuite, je n'ai soigné un malade si facile. » Malgré tout son dévouement, l'état du vénéré malade ne fit qu'empirer et peu de temps après avoir reçu la sainte communion, pendant que les Pères récitaient les prières des agonisants, il rendit sa belle âme à Dieu le lundi 10 mars. Le lendemain, un journal protestant de Winnipeg annonçait ainsi cette précieuse mort : « L'Eglise catholique vient de perdre, dans la personne du P. Adé-lard CHAUMONT, un de ses missionnaires les plus zélés et les plus dévoués. »

R. I. P.



Le Frère convers Jérémie Mulvihill, 1840-1913 (843).


Le Frère MULVIHILL naquit à Newtowndillon, diocèse de Kerry, en Irlande, le 3 décembre 1840. Il fréquenta l'école paroissiale jusqu'à l'âge de 18 ans et y acquit une assez grande dose d'éducation pour être à même de se livrer à l'enseignement ; toutefois, il s'adonna ensuite à la culture de ses terres, sous la direction de son père, jusqu'à l'âge de 25 ans. Son curé attesta qu'il avait été pendant ce temps un jeune homme d'une vie remarquablement bonne et édifiante et très fidèle à ses devoirs religieux.

Ayant entendu son maître d'école parler avantageusement des ordres religieux, il éprouva un vif désir de quitter le monde et de s'y adjoindre, et quelque temps après il se présenta au Noviciat de Belmont, où il prit le saint habit le 4 juin 1865, à l'âge de 25 ans. Après y avoir donné, disent ses notes, des témoignages d'un bon caractère et d'une sincère piété, il fut envoyé à Sickling Hall, où il termina sa probation de novice et fit ses premiers vœux, le 6 juin 1866.

Il passa encore un an dans cette maison, y prononça ses vœux de 5 ans le 10 septembre 1867 et fut alors dirigé sur le Manitoba, où il reçut son obédience pour la maison de Saint-Laurent. C'est là qu'il fit son oblation perpétuelle le 22 septembre 1872, et qu'il résida pendant 46 ans, jusqu'à sa mort. Pendant les neuf premières années, il y fut employé à diverses charges, les remplissant avec un grand esprit religieux, à la satisfaction générale. Puis, en 1876, il ouvrit une école où il enseigna le français et l'anglais pendant de longues années à des enfants de langue française, anglaise et crise. Il avait une grande facilité pour les langues. En arrivant à St-Laurent, il ne connaissait pas un mot de français, et quelques années après, il le possédait si bien qu'il était capable de l'enseigner ; nous

avons sous les yeux une longue lettre de lui en français, où il n'y a pas une seule faute de style ni d'orthographe. Doué d'aptitudes exceptionnelles pour la gérance des affaires, il mit au service de la mission tout son savoir-faire, et il réussit, à l'aide de souscriptions qu'il alla chercher à Saint-Paul et à Chicago, à doter Saint-Laurent d'une église superbe et d'une belle maison d'école. Ses talents étaient si bien appréciés du public que le vote populaire le plaça comme préfet à la tête de la municipalité pendant 24 ans. Le gouvernement fédéral l'avait nommé juge de paix ; il exerça cette fonction jusqu'à la fin de sa vie, au grand contentement de tous. S'il était ami du bon ordre, il était cependant plein de miséricorde pour les délinquants. Malgré ses occupations multiples, il considérait qu'avant tout il était religieux et il se montrait un modèle de régularité au sein de la communauté. Son esprit de foi et sa piété se manifestaient dans sa fidélité à tous les exercices de la vie religieuse. Enfin, après une existence si utile et si édifiante, Dieu vint chercher son bon serviteur pour la récompense éternelle, à l'âge de 73 ans, le 21 août 1913.

R. I. P.



Le R. P. Charles-André Arnaud, 1827-1914 (859).

Le P. Charles ARNAUD naquit le 4 février 1826, à Visan (diocèse d'Avignon). Il était fils de Vincent et de Thérèse Lurie, famille très chrétienne.

Le futur apôtre avait six ans, lorsque, en 1832, l'abbé FRANÇON, nouveau prêtre, fut nommé vicaire à Visan. Le vicaire au cœur ardent, généreux, aimait les enfants, ces âmes innocentes, et il savait se les attacher, se faire aimer d'eux, les rendre exacts à assister aux catéchismes, aux offices de la paroisse, et à venir se confesser. Sous l'heureuse influence de sa famille et du jeune abbé, le

petit ARNAUD ne pouvait que croître en sagesse et en vertus.

Aussi l'abbé FRANÇON eut-il vite remarqué dans cet enfant les plus heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ; il s'empressa de les cultiver, en lui donnant les premières leçons de latin. Le maître était un saint ; c'est lui qui devait commencer à communiquer au P. ARNAUD cet amour des âmes qui embrasa son cœur jusqu'au terme d'une longue vie.

Mais en 1836, l'abbé FRANÇON était nommé curé de Gigondas (autre paroisse du diocèse d'Avignon) ; ce fut en pleurant que l'élève se sépara du maître ; le jeune Charles entra l'année suivante (1837) au Séminaire de Sainte-Garde, où il resta quatre ans et se distingua par sa piété, son application, ses succès et sa bonne conduite. Il était préfet de la Congrégation de Saint-Louis de Gonzague et venait de terminer sa cinquième, lorsque, pendant les vacances de 1842, l'abbé FRANÇON, devenu Oblat de Marie Immaculée, l'alla chercher à Visan et l'amena à Notre-Dame de Lumière. Écoutons le P. ARNAUD raconter lui-même, plus tard dans une lettre, comment il devint prêtre et Oblat : « C'est dans la modeste chambre de l'abbé FRANÇON (vicaire à Visan) que j'ai commencé à apprendre les réponses de la messe et à décliner : « rosa, la rose », avant de savoir le français. Je fis ensuite mes premières classes au Séminaire de Sainte-Garde jusqu'en quatrième ; mais alors, pendant mes vacances, mon premier maître vint me prendre à Visan, et me conduire au juniorat de Notre-Dame de Lumière. Je suis Oblat ! c'est au saint et cher P. FRANÇON que je le dois ! »

De cette vocation d'Oblat, Charles ARNAUD fut toujours heureux : il ne regretta jamais le jour de son entrée dans notre chère Congrégation.

A Notre-Dame de Lumière, Charles fut un excellent junioriste. C'est là, qu'en terminant ses classes, il puisa cette charité et cet ardent amour de la Congrégation qu'il gardera toute sa vie. Ses maîtres durent être immédiatement contents de lui et satisfaits de ses bonnes dispo-

sitions, car le 15 octobre 1843, il est admis à revêtir la soutane que tout jeune homme avide de sainteté est si heureux et si fier de porter.

Puis, il s'en vint faire son noviciat à Notre-Dame de l'Osier.

Quel novice fut-il ?

Si l'on juge par sa vie de missionnaire cette année de préparation à la vie religieuse, on peut dire qu'il y fut fervent, s'appliquant à sa sanctification, et élargissant toujours les élans de son cœur qu'il garda bien entier au divin Maître.

Il désirait avec ardeur les missions sauvages auxquelles il se voua au jour béni de son Oblation perpétuelle, le 1^{er} novembre 1846. Quelque temps après, le 10 décembre, il demandait au vénéré Fondateur d'être envoyé au Canada, afin d'y souffrir et de s'y sacrifier pour le salut des âmes les plus pauvres, les plus abandonnées.

Le zèle des âmes le dévorait !

Son généreux désir sera exaucé l'année suivante ; en attendant, il commence ses études de théologie à Marseille ; il reçoit la tonsure le 10 septembre 1847, et à la fin de cette année, Mgr DE MAZENOD le laisse partir pour le Canada tant désiré !

A Montréal, il achève à la hâte ses études, reçoit les Ordres mineurs le 22 octobre 1848, et le sous-diaconat le 19 novembre. Il est ensuite envoyé à Bytown, aujourd'hui Ottawa, où il reçoit des mains de Mgr GUIGUES, *O. M. I.*, le diaconat et la prêtrise. Il est prêtre le 1^{er} avril 1849. Le voilà donc vraiment missionnaire, sauveur d'âmes ! Son idéal se réalise ! Aussitôt, Mgr GUIGUES, son évêque et son Supérieur tout ensemble, l'envoie avec le P. LAVERLOCHÈRE, évangéliser les sauvages jusqu'aux postes les plus reculés de la Baie d'Hudson.

Au début de mai, après s'être mis sous la protection de Marie Immaculée, patronne de la ville de Bytown, et munis de la bénédiction paternelle de celui que l'obéissance avait placé à la tête de cet immense diocèse, ils partirent avec le P. CLÉMENT, chargé des missions indiennes du Canada jusqu'au lac Abbitibi.

Ce voyage s'effectua, partie à pied, à travers des fourrés impénétrables ou des marécages fiévreux où pullulaient les moustiques, partie en canot, par de dangereux rapides où la Bonne Mère du Ciel protégea plusieurs fois ses Oblats miraculeusement. Il dura deux ans, deux ans de privations, de fatigues et de sacrifices de tout genre. C'est ainsi que le P. ARNAUD fit son rude noviciat de missionnaire, sous l'admirable et sage direction du P. LAVERLOCHÈRE. Ces deux apôtres au cœur ardent et plein de zèle, étaient faits pour se comprendre ; aussi s'excitaient-ils mutuellement à faire toujours davantage pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Le P. LAVERLOCHÈRE, dans une de ses relations adressées au vénéré Fondateur, parle de son angélique compagnon qui fut malade pendant une partie du voyage. Cette maladie du jeune Père ARNAUD s'explique aisément, car n'étant pas habitué à cette vie de fatigues continuelles, il était humainement impossible que son corps ne s'en ressentît pas, surtout en traversant ces lieux humides, malsains.

Comment l'apôtre se comporta-t-il dans l'épreuve ? — Il était un « angélique compagnon » ; il savait tout supporter, tout souffrir par amour pour ce Dieu Rédempteur qu'il voulait faire connaître à ses chers sauvages. Il fut admirable de courage et de patience, montrant ce que peuvent la charité et la soif des âmes.

Sa première résidence, d'où il fut presque toujours absent, parce que en tournée de mission, fut Tadoussac, ancienne résidence des R. P. Jésuites, pays aux sites merveilleux, qui faisait l'admiration du missionnaire. C'est de là que partait le pasteur pour visiter ses ouailles : les Montagnais, restes de la nation algonquine, grands chasseurs, communistes absolus, mais religieux par-dessus tout, et, une fois évangélisés, aimant beaucoup le bon Dieu.

Le P. ARNAUD résida, en deuxième lieu, aux Escoumains, pays plus sauvage encore, puis à Bethsiamits où il eut comme compagnon de travail, le P. BABEL ; cette dernière mission, sur la côte nord du golfe de Saint-Lau-

rent, à 210 milles de Québec, vit, pendant près de 50 ans les cours moments de repos du bon Père.

Mais laissons le missionnaire faire lui-même, dans une lettre au vénéré Fondateur, le récit de sa vie quotidienne : « Le P. BABEL et moi travaillons parmi les Canadiens et les Montagnais. Notre Mission commence à Tadoussac, à l'entrée du Saguenay, et s'étend sur une distance d'à peu près 250 lieues. Aussi ne pouvons-nous voir que bien à la hâte des centaines de familles qui ne reçoivent la visite du prêtre qu'une fois par an. Dans ce court laps de temps, on baptise, on confesse, on prêche, on admet aux sacrements ceux qui en sont jugés dignes. Puis, on repart pour aller commencer la même chose quelques lieues plus loin. On est reçu partout comme le Messie. »

Il poursuit en exprimant son bonheur :

« Nous sommes vraiment heureux d'avoir été choisis pour une telle mission, car sur cette côte sauvage nous remplissons notre devise : « *Evangelizare pauperibus misit me !* »

Qu'il nous soit permis de faire remarquer au passage, à propos de cette lettre, l'amour que le P. ARNAUD avait pour le vénéré Fondateur. Mgr DE MAZENOD aimait ses enfants, et ses enfants lui ouvraient tout leur cœur.

Règne admirable de la charité !

L'on ne peut mieux caractériser la vie de ce grand apôtre, qu'en lui appliquant ce qui a été dit du missionnaire montagnais : « Sa vie est un long et lent martyre, un exercice presque continu de patience et de mortification, une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et les chemins, avec les sauvages. La misère est l'apanage de ces saintes missions.

« Mais si les privations sont grandes, les consolations le sont encore davantage, car c'est un peuple rempli de foi, observant avec exactitude tous ses devoirs religieux. »

Ainsi l'on comprend un peu le bonheur surnaturel du P. ARNAUD d'être religieux Oblat : « Je suis toujours au milieu de nos bons sauvages montagnais, et je remercie sans cesse le Seigneur de la mission qu'il m'a donnée. »

Et tout naturellement, son bonheur intime s'exprime au dehors par une note de franche gaieté :

« Au spirituel, je vis avec les sauvages de la même vie que celle de la communauté, sauf quelques exercices qui ne se pratiquent que là où est le Supérieur. »

Une autre source de joie, c'est qu'il était parfait religieux, observant de son mieux la sainte Règle, en voyage comme au repos, si on peut appeler repos le temps bien court et surchargé de diverses occupations que l'ardent apôtre passait dans sa résidence.

Comme lui-même le dit, il est heureux, au milieu de ses sauvages, de ce bonheur que le monde ne connaît pas ; joie de l'apôtre qui a bien travaillé pour son Maître, joie qui repose sur les sacrifices, car souvent une phrase enjouée cache combien lui a coûté telle ou telle souffrance. Tout cela se lit dans ses lettres, surtout quand il écrit de Bethsiamits où il est directeur de résidence, tour à tour bûcheron, charpentier, maçon, laboureur, mais surtout pêcheur d'âmes.

L'on comprendra mieux sa joie dans les sacrifices, quand on saura sa généreuse charité et son admirable confiance en Dieu. Fils aimant de Mgr DE MAZENOD, le P. ARNAUD connaissait le testament de son bien-aimé Père mourant : « La charité et le zèle pour le salut des âmes. »

Charité ! zèle ! ces deux mots expliquent toute sa vie. Voilà le feu qui l'animait, le dévorait !

Ayant un grand esprit de foi, il aimait le bon Dieu, d'un amour qui ne craint pas le sacrifice, qui sait s'immoler, souffrir ; et par le fait même, il aimait les âmes qui lui étaient confiées, et il se dévouait pour elles ; on le comprenait.

« Le P. ARNAUD est l'idole des Montagnais qu'il a conquis par son dévouement et son zèle ardent, et il sait exciter leur zèle en faveur de leurs oratoires », disait l'un de ses frères dans l'apostolat.

À Bethsiamits, il construit un hôpital pour les pauvres sauvages malades ou vieillards.

Plusieurs fois, des épidémies contagieuses se propa-

gèrent parmi ses ouailles, toujours il fut sur la brèche. De même que le vénéré Fondateur avait contracté le typhus en soignant des prisonniers autrichiens, et avait été sauvé miraculeusement, ainsi le P. ARNAUD, en soignant ses sauvages. C'était en décembre 1863. Nuit et jour, il est debout, portant aux malades les soins spirituels et corporels. La fièvre le guettait, elle ne l'épargna pas. Atteint soudainement et très gravement, il est près de mourir, on le considère comme perdu. Il invoque alors les saints noms de Jésus et de Marie, et, en la nuit de Noël, il se trouve mieux, entre en convalescence et guérit.

Cette même charité lui fait aimer toutes les âmes, sans souci de nationalité ; il est vraiment catholique : « Pourquoi parler de patrie lorsque le missionnaire est de tous les pays et de tous les climats ? »

A sa charité s'unissait naturellement la soif des âmes qui domina toute sa vie.

En 1862, le P. FRAIN rend ainsi témoignage de ce bon missionnaire : « Le R. P. ARNAUD est d'un zèle infatigable pour ces missions sauvages. Sa santé, malgré les fatigues et les privations de toute espèce qu'il doit endurer dans ses longs et pénibles voyages, s'est bien soutenue jusqu'à présent ; mais depuis octobre dernier, il a ressenti plusieurs indispositions qui lui imposent des ménagements. Dieu fasse qu'il ait un compagnon capable de le seconder et de se former sous lui à cet art des missions sauvages ! »

Notre missionnaire, malgré fatigues et souffrances, ne se ménageait pas ; il allait toujours, à pied ou en canot, à la recherche des âmes : *Peregrinabatur pro Christo*.

Il avait mis toute sa confiance en Dieu et le bon Dieu ne l'abandonna jamais.

Il visitait un jour, en bon pasteur, les âmes confiées à son zèle, c'est-à-dire, des familles disséminées sur une longueur de 200 lieues. La route était plus longue qu'il ne le croyait ; depuis deux jours, ses provisions étaient épuisées, et impossible d'en trouver ; l'apôtre marchait toujours. Il arrive devant une montagne escarpée qu'il faut franchir à tout prix ; les chemins sont affreux. Il défaille, et comme jadis, le prophète Elie, fatigué de la

route, épuisé par le jeûne forcé, il n'en peut plus, il va mourir.

Dernier espoir : la divine Providence. Il prie, il implore avec confiance. Et voilà qu'un cormoran venant à passer dans l'air laisse tomber près du pauvre missionnaire un fort beau poisson qu'apparemment il portait quelque part pour le dévorer tout à son aise. Le missionnaire était sauvé !

Dans l'ardeur de son zèle, dès 1859, il songe à évangéliser la tribu des Naskapis, mais sans y réussir. Mal servi par les circonstances, il dut abandonner son entreprise, non sans avoir beaucoup souffert et couru de grands dangers. Sa volonté eut cependant raison de tous les obstacles : en 1871, il parvenait à son but.

Il ne s'arrêta point là, il voulut porter la lumière chez les Esquimaux à l'extrémité nord du Labrador, mais le succès ne couronna point ses courageux efforts.

Comme Mgr GRANDIN et tant d'autres apôtres du grand Nord, il endure des bestioles incommodes qui abondent dans les pauvres loges montagnaises ; ces poux, supportés avec une calme résignation, ne sont pas les moins belles perles de la couronne du missionnaire, car c'est pour le salut des âmes qu'il les endure.

En véritable Oblat, le P. ARNAUD avait une grande dévotion envers la très sainte Vierge. Il écrivait un jour :

« Nous avons placé dans un petit bocage d'épinettes rouges et de bouleaux, une magnifique statue de la sainte Vierge. Par sa position, elle domine la mer. C'est le premier objet que l'on aperçoit en venant à Notre-Dame de Bethsiamits, n'importe de quel côté. C'est là que nous nous rendons en procession le jour de la grande fête montagnaise, le 15 août. Chaque jour, on trouve quelque indien agenouillé aux pieds de la Madone ; nos Montagnais y conduisent souvent leurs petits enfants pour les faire prier. » Là aussi, le P. ARNAUD venait souvent s'agenouiller pour confier à la bonne Mère ses travaux et ses peines.

Ainsi, grâce à la statue de Marie, Bethsiamits devint

Notre-Dame de Bethsiamits : mission consacrée à la sainte Vierge. Le zélé missionnaire oubliait de dire qu'il était l'auteur de si heureux changements ; son humilité était trop grande pour qu'il se mit en vue ; dans toutes ses lettres, il parle très peu de ses succès ; il les attribue aux confrères qui l'ont précédé ou qui travaillent avec lui, dans le même champ du père de famille.

Dans l'intention de faire germer quelques vocations, il vint faire un voyage au pays natal en octobre 1890, où frères, parents et amis l'accueillirent à bras ouverts, comme on accueille un héros qui revient après une longue absence. Il assistait, au début de décembre de la même année, aux fêtes du cinquantième anniversaire de la fondation du juniorat de Notre-Dame de Lumière. C'était un contemporain des humbles commencements, qui revenait après quarante ans passés chez les sauvages, saluer le juniorat qui avait abrité les plus belles années de sa jeunesse. C'est là qu'il chanta la messe de *Requiem* pour les junioristes défunts, de sa voix encore fraîche et vibrante (montrant ainsi la justesse du nom que lui avaient donné les sauvages : « Kanaskamuest », c'est-à-dire voix enfantine et sonore).

Il ne fit pas un long séjour au pays natal ; ses sauvages désolés lui avaient écrit pour hâter son retour, et lui-même souffrait de nostalgie ; son vrai pays, c'était le Labrador où les nombreuses peuplades qu'il avait converties et civilisées montraient pour lui le respect, l'amour et la docilité des enfants pour leur père.

Après avoir passé un mois et demi en France, le P. ARNAUD retourna au milieu de ses sauvages en disant à ses anciens condisciples et amis :

« Adieu et au revoir ! non plus sur la terre, mais au ciel ! » Il repartit pour le Canada le 12 décembre 1890, accompagné d'un postulant convers : Henri Granier, du diocèse d'Avignon.

A Notre-Dame de Bethsiamits, il reprit avec une nouvelle ardeur sa vie de missionnaire qu'il avait interrompue pendant un temps si court ; mais en 1892, en raison de son âge et de ses infirmités, il ne pouvait presque plus

voyager. Il savait cependant s'occuper à la mission et dans les environs ; il se préparait à bien mourir.

Quelque temps après, il est envoyé à la résidence du lac Saint-Jean où il admire la beauté du pays qui élevait son âme plus haut, vers le Créateur.

Toujours optimiste, il voit bien mieux dans ses ouailles leurs qualités que leurs défauts :

« Nos Montagnais du lac Saint-Jean se montrent très zélés à assister aux offices ; ils sont dociles comme des enfants et font la joie et la consolation du missionnaire. »

C'est là que le P. ARNAUD termina sa longue vieillesse dans le silence et la prière, généreux et ardent jusqu'au bout.

Il mourut le 3 juin 1914, à la mission sauvage du lac Saint-Jean de Québec, âgé de 88 ans.

Le Canada venait de perdre un grand apôtre, qui, pendant 65 ans, avec un dévouement auquel la mort seule a pu mettre un terme, s'était consacré au salut des âmes les plus abandonnées.

Il réalisait cette parole du T. R. P. FABRE :

« Bienheureux celui dont on peut dire à l'heure de la mort, que l'unique inspiration de sa vie a été l'amour de Dieu et de l'Eglise, des âmes les plus pauvres, de sa Règle et de ses Frères. »

R. I. P.



Le R. P. François Gohiet, 1861-1917 (955).

Né à Assé-le-Bérenger, diocèse de Laval, le 24 avril 1861, le R. P. François GOHIET prit le saint habit au noviciat de Nancy, le 7 septembre 1879, et fit son oblation à Notre-Dame de Sion, le 8 octobre 1881. Il fit son scolasticat à Rome, et remporta les plus beaux succès en langue hébraïque, en philosophie, et en théologie, dont il conquit avec distinction les plus hauts grades. Il y reçut le sacerdoce en juin 1885, et peu après il fut envoyé au Canada.

Ses grands succès et sa tournure d'esprit le montraient comme un intellectuel et il était tout désigné pour le haut enseignement ; aussi il fut placé aussitôt comme professeur de philosophie au scolasticat d'Archville, attendant à l'Université d'Ottawa, et occupa ce poste pendant une dizaine d'années. Il s'appliqua à sa tâche avec un goût très prononcé et une ardeur constamment soutenue. Pour exciter ses élèves et les encourager à l'étude, il voulut conquérir par un examen public de l'Université d'Ottawa le grade de Docteur en philosophie qu'il tenait déjà de l'Université grégorienne de Rome. Il stimula vivement l'autorité locale pour établir une deuxième année de philosophie, s'offrant à mener lui-même de front les deux cours, en donnant une heure et demie par jour à chacun. Ce vœu de l'ardent professeur fut réalisé plus tard.

Malgré les occupations attachantes que lui donnait la chaire de philosophie, le P. GOHET voulut encore monter dans la chaire de la prédication. Il donna à Ottawa et à Québec plusieurs séries de conférences sur la *Question ouvrière* qui obtinrent un beau succès et furent même livrées à l'impression. Il prêcha encore de temps à autre des retraites et des sermons de circonstance que ses auditeurs goûtaient toujours.

Ses succès au scolasticat lui ouvrirent les portes de l'Université d'Ottawa et il y occupa pendant trois ou quatre ans la chaire de philosophie et de sciences naturelles. Comme à Archville, son enseignement y fut apprécié ; il révélait une grande capacité intellectuelle et des connaissances très étendues, mais peut-être était-il un peu relevé pour la moyenne de son auditoire.

Après avoir passé treize ans au Canada, le P. GOHET rentra en France et fut nommé professeur de dogme au grand Séminaire de Fréjus. Il n'y resta qu'une année et, disant un adieu définitif à l'enseignement, il entra dans le champ de l'apostolat où il fournit une fructueuse carrière de 18 ans, dont 17 à Nice, et une seulement à Marseille. S'il avait été un professeur brillant, il se montra un vrai apôtre dans tous les sens de l'expression. Il se dépensa

sans compter dans tous les genres de prédications, depuis les discours relevés aux auditoires les plus intelligents jusqu'aux instructions les plus simples au peuple de la campagne et aux sermons les plus mystiques aux communautés religieuses. Ses longues et profondes études lui fournissaient d'excellentes ressources pour toutes ces prédications variées, et sa grande piété donnait à son âme toute la chaleur d'un apôtre. Aussi Dieu bénit abondamment son ministère et ne lui ménagea pas les succès. Il parcourut presque toutes les paroisses de la ville et du diocèse de Nice ; il fut souvent rappelé devant les mêmes auditoires qui aimaient ses accents pleins de doctrine et de piété.

Il se fit entendre aussi dans la plupart des Communautés religieuses, et il y revenait fréquemment, car on se plaisait à cette parole toute remplie d'onction et de ferveur sacerdotales. Cependant son action apostolique ne se borna pas au seul diocèse de Nice ; il rayonna bien loin, prêchant des carêmes, des avents, des mois de Marie, des retraites religieuses dans diverses parties de la France. Il fut même apprécié en haut lieu et plusieurs évêques lui confièrent la prédication de leurs retraites pastorales.

Le P. GOMET fut aussi un directeur de conscience estimé. Il n'avait rien de l'aridité de l'intellectuel, ni de la sécheresse du professeur. Prêtre fervent, sa piété l'inclinait vers la mystique, une mystique sans exagération ni extravagances, parce qu'elle était puisée aux sources de la doctrine la plus solide. Aussi combien d'âmes lui ont dû de marcher dans la perfection ! il en dirigea qui ont laissé un renom de grande vertu. Que de vocations il a fait éclore ou fortifier, leur ouvrant les portes de la vie religieuse ! Son confessionnal à la cathédrale, dans les vieux quartiers de la ville, était assiégé et il y passait avec joie de longues heures, même dans les derniers temps, quand la maladie ne pouvait que lui rendre le ministère des confessions très pénible. Sa direction était éclairée, ferme et surtout paternelle, il aimait à instruire, plus encore à consoler et à pardonner. Il fut un homme de bon conseil et de grande miséricorde.

Le P. GOHIER avait un vrai talent de plume. Avec un style facile, une érudition étonnante, il écrivit de nombreux articles de revues, notamment en Canada ; il composa une étude sur la venue de sainte Colette à Nice, qui fixa l'attention ; il laissa plusieurs manuscrits, entre autres, deux biographies, des études sur les questions actuelles, et l'ébauche d'une grammaire hébraïque. Citons aussi ses *Conférences sur la question ouvrière*, données à Saint-Sauveur de Québec et dont une deuxième édition a paru, accrue de six conférences sur les devoirs des travailleurs, — et sa collaboration aux Missions catholiques du R. P. Piolet, S. J., pour le Canada (vol. VI, pp. 51-130).

Sur tous ces dons de l'intelligence et du cœur le P. GOHIER jetait un voile de candeur naïve qui en faisait un homme très simple dans les rapports. Un grain d'originalité de bon aloi en faisait un aimable confrère, son amour pour Dieu et pour les âmes en faisaient un bon religieux et un missionnaire fervent.

Cependant, un mal implacable s'était emparé de lui, une affection cancéreuse de l'estomac, qui le conduisit au tombeau, encore à la fleur de l'âge, à 55 ans. Il en supporta les souffrances aiguës pendant deux ans, avec une patience admirable, les domptant même pour se livrer au ministère de la confession et de la prédication pour ainsi dire jusqu'à la fin. Mais il fut terrassé malgré son énergie, et dut s'arrêter complètement au mois d'octobre 1916, dans la résidence de Marseille qu'il habitait depuis un an et où il avait commencé à se faire apprécier par le clergé et les fidèles. Pendant les trois mois qu'il vécut encore, il se montra très calme en face de la mort, comme le bon serviteur qui est prêt. Enfin, après avoir reçu très pieusement les derniers sacrements et avoir fait avec grande générosité le sacrifice de sa vie, il quitta ce monde pour aller recevoir sa récompense éternelle, le 2 janvier 1917.

R. I. P.



**Le R. P. Charles-Joseph Magnan,
1872-1918 (1050).**

Encore un rude coup de l'influenza. Le R. P. Magnan a été emporté rapidement, en pleine maturité, à l'âge de 46 ans.

Charles-Joseph MAGNAN était né le 26 septembre 1872, à Berthier, au diocèse de Montréal, en Canada. Il fit un long et sérieux cours d'études classiques au collège de Joliette pendant huit ans, et y conquist le grade de bachelier. Se sentant appelé à la vie religieuse, il voulut mettre ses désirs de perfection sous la sauvegarde de Marie Immaculée et entra dans notre Congrégation, au noviciat de Lachine, le 10 avril 1892. Il alla ensuite étudier la théologie pendant trois ans au scolasticat d'Ottawa ; il y fit son oblation perpétuelle le 23 avril 1894 et y reçut le sacerdoce le 30 mai 1896.

Aussitôt après son ordination il fut désigné pour les missions du Texas ; sa carrière d'apôtre devait y être bien fructueuse, mais hélas, trop courte, vingt-deux ans seulement, et brusquement terminée dans la pleine vigueur de l'âge. Pendant les dix-huit premières années, il ne cessa de parcourir les rives du Rio Grande, se dévouant principalement au service des pauvres Mexicains. Il occupa successivement les postes de Brownsville, del Rio, Rio Grande City et Eagle Pass, et partout il exerça son zèle avec fruit, en dépit de nombreux obstacles et de souffrances continuelles.

Houston fut le dernier théâtre de son apostolat. Les qualités d'administration et les vertus apostoliques dont il avait fait preuve jusque-là portèrent ses Supérieurs à lui confier la double charge de la direction de la maison et de celle de la paroisse. Comme curé de cette pauvre paroisse mexicaine, il dépensa, pendant ces quatre dernières années, toutes les énergies de sa volonté et toute l'ardeur de son zèle à procurer le salut des âmes. Les

œuvres de la paroisse eurent un nouvel accroissement et subirent une forte impulsion, et il sut conquérir à juste titre l'estime de ses paroissiens. Ceux-ci lui en donnèrent un touchant témoignage en venant assister en grande foule à ses funérailles et en couvrant de fleurs sa dépouille mortelle.

Le P. Magnan, on peut le dire en toute vérité, a su parfaitement conformer sa vie à la devise des Oblats : *Evangelizare pauperibus misit me*. Il a passé son existence au milieu des petits, des pauvres, des malheureux ; c'est pour eux qu'il s'est dévoué tout le long de sa carrière apostolique. Silencieusement, sans ostentation, il a parcouru sa voie au milieu de nombreuses difficultés, provenant à la fois de l'état de sa faible santé et de la pauvreté ou de l'indifférence de ses paroissiens.

Saisi d'une attaque soudaine d'influenza, il fut transporté à l'hôpital de Saint-Joseph d'Houston, et c'est là que peu après il rendit pieusement le dernier soupir. Il mourut ainsi sur la brèche, remplissant fidèlement, jusqu'à la fin, son double devoir de Supérieur de la communauté et de Pasteur de la paroisse. Les dernières paroles qu'il eut sur les lèvres furent celles du cantique populaire qu'il aimait à chanter si souvent dans l'église, au milieu de ses fidèles : « Al cielo, Al cielo quero ir. Au ciel, au ciel, je désire aller. » Nul doute que son saint désir ne soit satisfait. C'était le jour de Noël 1918.

L'évêque diocésain, Mgr Byrne, lui donna un témoignage de sa haute estime en venant assister à ses funérailles et en faisant son éloge funèbre.

R. I. P.

Le Frère scolastique Florentin Bousquet, diacre, 1905-1929 (1361).

Le Frère Florentin BOUSQUET naquit à Saint-Christophe-Vallon (diocèse de Rodez). Son enfance s'écoula

à la campagne, occupée aux travaux des champs. Très tôt, la maladie vint l'éprouver, et à 11 ans, une menace de fièvre cérébro-spinale le mit gravement en danger. Mais les soins de médecins spécialistes, et surtout la protection visible de la sainte Vierge, arrachèrent le malade à la mort.

Cet état précaire de santé donna, sans doute, à Florentin, la réserve et la timidité particulières qui enveloppèrent sa vie d'enfant.

Il fréquenta d'abord l'école de Saint-Christophe où il se montra élève laborieux et docile, luttant peut-être plus que d'autres pour réussir. A la maison, il était un modèle de piété, de gravité et d'obéissance. Il aimait la solitude, et, très heureux de se faire humble berger, il avait toujours en main, pour se former à la vie chrétienne, quelque livre de piété. A douze ans, il entendit la voix de Dieu qui l'appela vers le sacerdoce, et il partit pour le collège de Graves (près Villefranche-de-Rouergue). Là encore il donna l'exemple d'une grande application, entretenue par la tendre dévotion qu'il professa toujours envers la très sainte Vierge. Cette application était d'autant plus méritoire que le travail intellectuel avait pour lui des difficultés que tous ne connaissent pas. Une visite de Mgr BREYNAT au collège de Graves vint ouvrir des horizons nouveaux devant la jeune âme de Florentin : il se sentit soudain la vocation missionnaire. Il s'ouvrit à sa mère du désir qu'il avait de sauver des âmes loin de son pays, et, pour cela, de se faire religieux : « Si je sauve une âme, disait-il, je sauve la mienne. » Au premier coup de cette révélation inattendue, les parents furent un peu peinés. Ils auraient voulu garder leur enfant dans le diocèse et l'associer au patrimoine de la maison. Mais la question d'intérêts matériels n'ébranla pas la décision du jeune collégien. Montrant du geste le cimetière : « Regarde, dit-il, à sa mère ; vois-tu les biens que nous emporterons lorsqu'il faudra partir ? » Décidé à tout quitter : biens, maisons, parents, amis, c'est dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée qu'il résolut de s'enrôler. En 1922, il partit donc de Graves pour se

rendre à Aix, où, pendant un an, il suivit les cours du petit Séminaire, comme externe ; en dehors des classes, il restait avec nos Pères, commençant ainsi sa formation religieuse au berceau même de la Congrégation, dans cette maison sanctifiée par les vertus de notre vénéré Fondateur et des premiers Oblats.

En août 1923, le Fr. BOUSQUET entra au noviciat de San Giorgio. Il s'y montra un vrai religieux, toujours préoccupé de mieux faire, pieux et obéissant. Il prononça ses premiers vœux le 22 août 1924, et, quelques jours après, il partait pour le scolasticat de Liège, où il resta près de deux ans. Au cours de sa troisième année de philosophie, une pleurésie vint interrompre ses études et l'obligea à garder l'infirmerie pendant deux mois. En mai 1926, il dut rentrer en France pour accomplir le service militaire ; mais, au bout de quelques semaines de caserne, sa constitution, affaiblie par sa récente pleurésie, lui valut d'être réformé. Pour ménager sa santé, on jugea prudent de ne pas le renvoyer dans les pays humides du Nord : le climat de la Corse lui serait sans doute plus favorable. Le Fr. BOUSQUET alla donc commencer les études théologiques au grand Séminaire d'Ajaccio. En religieux obéissant il accepta, avec pleine soumission, de se voir éloigné, pour quelques temps, de l'atmosphère familiale d'un scolasticat. A Ajaccio, le Fr. BOUSQUET reçut la tonsure, les Ordres mineurs et le sous-diaconat. Le 3 juin 1928, en la fête de la très sainte Trinité, il fit son oblation perpétuelle : la cérémonie fut extrêmement simple ; mais elle apporta, à n'en pas douter, une grande joie dans le cœur de l'élu qui était si attaché à sa famille religieuse.

La Province du Midi ayant ouvert son scolasticat à Notre-Dame de Lumière, en septembre 1928, le Fr. BOUSQUET fut tout heureux de venir y respirer de nouveau l'air si doux de la vie de famille. L'année scolaire 1928-1929 était, normalement, celle qui devait le préparer à la sublime dignité du sacerdoce, et la pensée qu'il allait offrir bientôt le divin Sacrifice de la messe lui faisait redoubler de ferveur. Mais Notre-Seigneur, dans ses desseins impénétrables, le destinait à un autre sacrifice,

auquel, peut-être sa pensée ne s'était pas encore arrêtée : Il le destinait au sacrifice de sa vie. Et c'est à l'ombre d'un sanctuaire de Marie, sous le regard de cette bonne Mère, que s'acheva la préparation, inconsciente, mais réelle, de ce sacrifice suprême.

Le Fr. BOUSQUET était, parmi ses frères, le plus élevé dans la sainte hiérarchie, et sa vertu simple mais profonde, en faisait un modèle pour tous. Modèle dans sa piété, sans apparat mais très sincère, qui le portait avec tant de facilité à parler de choses surnaturelles durant les récréations ; modèle dans sa charité, qui se manifestait, au dehors par une grande bonté et un entier dévouement, et qui lui gagnait tous les cœurs ; modèle dans sa régularité qui lui faisait garder fidèlement le silence et observer ponctuellement les particularités du règlement ; modèle aussi dans son application au travail : le Fr. BOUSQUET n'était sans doute pas d'une intelligence supérieure, et, de plus, ses études classiques furent tronquées ; mais, grâce à un travail persévérant, il s'était merveilleusement développé au cours de son scolasticat, à tel point que ses supérieurs furent agréablement surpris du succès de ses derniers examens. Son application se manifesta surtout durant les dernières mois de sa vie : en raison de diverses circonstances, il avait à repasser, pour le deuxième semestre de l'année, quatre ou cinq traités de théologie et non des plus faciles. C'était là un travail considérable. Le Fr. BOUSQUET se mit à l'œuvre avec toute son ardeur et on s'édifiait à le voir en étude dans l'attitude de quelqu'un qui veut comprendre, à tout prix, avant de rédiger ses notes parfaitement tenues.

Cet ensemble de vertus attirait au Fr. BOUSQUET la vénération et l'amour de ceux qui l'approchaient. La nouvelle de sa mort fut l'occasion de nombreuses lettres de condoléances qui toutes faisaient l'éloge de ses qualités. Voici le témoignage d'un Père de la maison de Lumière, absent au moment de la mort du Frère : « De tous, le bon Dieu a pris le plus prêt et le modèle. Délicat, pieux, exemplaire, régulier, le Fr. BOUSQUET m'avait souvent édifié. Il veillera sur ses frères, du haut du ciel. »

Le Fr. BOUSQUET reçut le diaconat au matin du 16 mars 1929, dans la crypte du sanctuaire de Notre-Dame de Lumière. Il s'y prépara avec une grande ferveur. Cette nouvelle ascension dans la sainte hiérarchie remplit son âme d'une pieuse allégresse qu'il manifestait souvent à ses frères : quel bonheur pour lui d'exposer le Saint Sacrement dans l'ostensoir et d'accomplir les autres conditions de son ordre ! Il confia à l'un de ses frères que cette dernière ordination avait laissé dans son âme une impression très profonde et il souhaitait qu'elle y restât gravée toute sa vie, afin qu'il ne s'acquittât jamais avec négligence des fonctions que maintenant il remplissait avec tant de ferveur. Au lendemain de son ordination, il écrivit à ses parents une lettre débordante de joie et d'émotion. « Ah ! mes chers parents, leur dit-il, lorsque pour la première fois, j'ai ouvert le tabernacle, mon cœur battait bien fort ! Qu'on se sent indigne de pareilles faveurs ! Dans trois mois environ, ce sera la prêtrise. Priez et faites prier pour que je m'y prépare dignement. »

La pensée des nombreuses et touchantes cérémonies qu'il aurait à accomplir durant la semaine sainte le transportait de joie. Mais Dieu, qui déjà voyait son âme assez belle pour le ciel, vint le ravir à l'aurore des mêmes fêtes pascales. La mort arriva, foudroyante, au matin du dimanche des Rameaux (24 mars), vers 8 heures. La journée, pour le cher défunt, avait commencé comme toutes les autres, et rien d'anormal ne faisait prévoir une fin si subite. Le Frère s'était levé avec la communauté et avait assisté à tous les exercices du matin. Vers 7 h. 45, ayant achevé son action de grâces et dit son bréviaire, il venait de se rendre de la chapelle en étude, quand il fut pris soudain d'un vomissement de sang très abondant. On le transporta aussitôt sur son lit au dortoir, et le R. P. Supérieur ainsi que d'autres Pères accoururent en toute hâte pour lui prodiguer les soins que son état demandait. Bientôt la gravité du mal apparut en toute évidence : le Frère était étouffé par le sang qui lui montait à flots à la gorge. On lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, et, quelques instants après, le docteur

arriva, mais il était trop tard : le Fr. Bousquet avait déjà quitté ce monde. On espère que le bon Dieu lui fit la grâce de garder l'usage de ses facultés jusqu'après l'Extrême-Onction et que le malade put ainsi faire, en toute connaissance et amour, le sacrifice d'une vie qu'il aurait voulu dépenser au service de Dieu et de la Congrégation.

Cette mort si soudaine et si inattendue a été un coup bien rude pour la famille du défunt qui avait espéré le voir monter bientôt à l'autel, pour ses frères en religion qui l'estimaient et l'aimaient, et pour ses supérieurs qui pouvaient fonder de légitimes espérances sur sa vertu et sa bonne volonté. Mais Dieu, qui voit bien au delà des horizons bornés où s'enferme le regard de l'homme, a voulu cueillir pour le paradis cette âme qui se disposait généreusement à le servir dans l'abnégation et le dévouement. Il est venu la prendre alors qu'elle ressentait encore très vives les impressions pieuses de sa dernière ordination. La mort, bien que subite, a donc trouvé le Fr. Bousquet merveilleusement préparé. Et, sans doute, la bonne Vierge de Lumière, dont le regard maternel avait suivi avec amour les derniers mois du cher défunt, vint adoucir les souffrances et les frayeurs de son agonie, et présenta à Jésus ce fils bien-aimé, cet Oblat qui lui avait consacré sa jeunesse et sa vie tout entière.

R. I. P.



SUPPLÉMENT



Actes du Saint-Siège

Nous commençons sous ce titre une chronique destinée à mettre les lecteurs des *Missions* au courant de ce qu'il y a de plus pratique pour notre ministère dans les Actes du Souverain Pontife et des Congrégations romaines.

Reproduire *in extenso* ces Actes eux-mêmes serait, en soi, plus indiqué et peut-être plus apprécié par quelques-uns. Nous n'en doutons pas.

Mais, outre que ces Actes paraissent déjà dans une foule de Revues que l'on peut facilement trouver dans les Maisons Provinciales et aux centres les plus importants de nos districts missionnaires, nous pensons que ce serait surcharger les pages des *Missions* d'une manière qui ne correspondrait pas adéquatement à l'utilité pratique qu'en retirerait la grande majorité de nos Pères.

En effet, il faut du temps et de la réflexion pour dégager des longues Encycliques ou même des Décrets assez courts des Congrégations les conclusions concrètes, les applications dernières qui en résultent pour notre activité apostolique.

Comme il est fait plus bas en ce qui concerne les Actes solennels du Saint-Siège pour la question missionnaire, nous pensons qu'on tirera plus de profit d'exposés méthodiques ou de commentaires, avec possibilité, pour ceux qui le veulent, de recourir au texte lui-même.

Comme on peut le voir par les explications données au sujet des trois réponses ou décisions ci-dessous (qui constituent un commencement), tous les résultats n'apparaissent pas facilement du premier coup d'œil à la

lecture des quelques lignes des pièces officielles. La mise au point qui est faite de la question, la déduction des solutions à envisager dans les cas particuliers, la suggestion claire et raisonnable de la conduite à tenir pour ne pas se mettre en contradiction avec la loi, tout en sauvant ce qu'on peut de nos usages, seront certainement appréciées de tous ceux d'entre nous qui se trouvent en mesure de les utiliser.

Peut-être cette chronique appellera-t-elle des questions : on voudrait voir traiter tel sujet, éclaircir tel Décret, faire ressortir devant toute la Congrégation l'importance de tel Acte du Saint-Siège. Nous ne demandons pas mieux que de répondre à tous les désirs qui seront réellement jugés dignes d'être pris en considération et nous serons heureux de voir signaler les points qui mériteraient, dans les Actes récents de la Cour romaine, d'être expliqués dans ces modestes pages...

1. Les Funérailles des postulants et des junioristes.

Parmi les décisions de la Commission Pontificale pour l'interprétation authentique du Code de Droit Canonique, il en est une qui est d'une certaine importance pour nos noviciats et juniorats. Voici d'abord le texte de cette décision :

An præscriptum canonis 1221 extendatur etiam ad postulantes et ad alumnos scholarum apostolicarum in religionibus ?

R. *Negative.* (Act. Apost. Sedis 1929, p. 573.)

Le c. 1221 du Code statue que pour les religieux, y compris les novices, le droit des funérailles revient au supérieur religieux ; il préside de droit à la levée du corps, l'accompagne à l'église où se font les obsèques et qui est de droit l'église de l'Institut religieux ou au moins la chapelle de la communauté ; enfin, il préside à l'inhumation. Ce privilège est étendu aux domestiques qui ont leur habitation stable au couvent et y meurent.

Quant aux postulants et junioristes, les auteurs jusqu'ici les mettaient sur le même pied que les novices ou au moins les domestiques et accordaient à leur supérieur religieux le droit des funérailles. Tel est l'enseignement de *Fanfani*, *Vermeersch-Creusen*, *Pejska*, *Schulte*, *Ramos*, *Larraona*, *Cance* et d'autres. Pour les postulants, ils s'appuyaient sur le principe général que pour les privilèges ils doivent être assimilés aux novices. Les junioristes sont des postulants *latiore sensu* et sont membres de la famille religieuse au même titre que les domestiques.

Mais quelle que soit l'autorité de ces canonistes et la valeur de leurs arguments, la Commission Pontificale en a décidé autrement. Elle déclare que les postulants et les élèves des écoles apostoliques ne jouissent pas du privilège du c. 1221. C'est donc au curé que revient le droit de sépulture par rapport à eux.

Comme, dans la Congrégation, nous tenons à faire nous-mêmes les funérailles de nos chers défunts postulants et junioristes, on pourra, après cette décision, recourir à deux expédients :

1° Le supérieur religieux s'entendra avec le curé pour obtenir la permission de faire les funérailles dans nos églises et de présider à l'inhumation.

2° D'après le Code (c. 1223-1226), toute personne ayant atteint l'âge de puberté (14 ans révolus pour les garçons) a le droit de choisir l'église où se feront ses funérailles et le cimetière où elle veut être enterrée. Elle peut faire ce choix par elle-même ou par un autre auquel elle a donné un mandat régulier ; il est permis de prouver le fait de l'élection ou la concession du mandat de toute manière légitime : attestation de deux témoins, testament, écrit authentique. Lorsque l'élection est faite par un autre, le mandataire peut remplir son mandat même après la mort du mandant. On pourra donc provoquer du moribond un acte de ce genre.

Dans les deux cas, le curé peut exiger la quarte funéraire.

J. P.

2. Les enfants issus de mariages mixtes sont-ils toujours tenus, sous peine d'invalidité du mariage, à se marier devant l'Eglise catholique ?

Le Code de Droit Canonique (c. 1099, § 2) statue que les non-catholiques (baptisés ou non baptisés), lorsqu'ils contractent mariage entre eux, ne sont pas tenus à contracter devant l'Eglise catholique. Il en est de même pour ceux qui sont nés de parents non catholiques et qui, bien que baptisés dans l'Eglise catholique, ont été élevés dès leur enfance dans l'hérésie, le schisme ou l'infidélité ou sans aucune religion.

L'expression du Code : *ab acatholicis nati*, nés de parents non catholiques, avait été jusqu'ici interprétée de diverses manières. Quelques-uns croyaient que la loi en question ne s'appliquait qu'aux enfants dont les deux parents (père et mère) étaient non catholiques, mais que les enfants issus de mariages mixtes entre catholiques et non-catholiques étaient tenus à la loi ecclésiastique sur la célébration du mariage, s'ils avaient été baptisés dans l'Eglise catholique. D'autres voulaient exclure de l'exemption de la loi ecclésiastique les enfants issus de mariages mixtes dans les cas où les garanties, par rapport au baptême et à l'éducation catholique de tous les enfants, telles que l'exige le Code (c. 1061 et 1071), avaient été données — pour être ensuite violées.

La Commission pour l'interprétation du Code a mis fin à ces doutes en déclarant que tous les enfants nés de mariages mixtes, qui malgré le baptême catholique n'ont pas été élevés dans la foi catholique, ne sont pas sujets à la loi ecclésiastique sur la célébration du mariage, et cela même dans le cas où, avant la célébration du mariage mixte, les garanties mentionnées ci-dessus avaient été données et n'avaient pas été observées dans la suite. (*Acta Apost. Sedis*, 1929, p. 573.)

Le côté pratique de cette décision ressort d'un cas que le Saint-Office eut à résoudre dernièrement. Jacques

était né en 1899 d'un mariage mixte (mère catholique, père non catholique). La mère catholique mourut en 1903 et Jacques fut élevé dès l'âge de 6 ans dans une secte protestante. En 1921, Jacques se maria avec une protestante ; le mariage se fit devant les autorités civiles et le ministre protestant. En 1927, les tribunaux civils annulèrent ce mariage par une sentence de divorce. Jacques voulut se marier de nouveau, cette fois-ci avec une catholique. Mais la partie catholique souleva la question : Le premier mariage fut-il valide ou non ? Le Saint-Office répondit le 24 juillet 1929 : Le premier mariage est valide.

Récemment, la même Commission pour l'interprétation du Code a déclaré que les dispositions du c. 1099, § 2, relatives aux enfants nés de parents catholiques s'appliquent également aux enfants né d'apostats. Est apostat tout catholique qui renie la foi catholique en embrassant l'hérésie ou l'infidélité, ou simplement en déclarant ne plus appartenir à l'Eglise catholique.

J. P.

3. Deux questions sur l'indulgence de la Portioncule.

La fête de la Portioncule tombe le 2 août. Mais les Ordinaires, les curés et les recteurs des églises et oratoires publics jouissant du privilège de l'indulgence de la Portioncule peuvent renvoyer la fête de la Portioncule avec son indulgence au dimanche suivant, si le 2 août ne tombe pas un dimanche. Dans ces cas, on ne peut pas gagner deux fois cette indulgence, une fois le 2 août dans une église, une deuxième fois le dimanche suivant dans une autre église.

Le décret du 10 juillet 1924 prescrit comme une des conditions de l'indulgence de la Portioncule de prier aux intentions du Souverain Pontife et de réciter « au moins 6 *Pater, Ave* et *Gloria* ». Les auteurs discutaient, si par ces mots : « au moins 6 *Pater, Ave* et *Gloria* », la S. Pénitencerie avait voulu seulement indiquer la quan-

tité de cette prière et que par conséquent on pouvait les remplacer par des prières équivalentes, ou bien si elle avait voulu prescrire la formule de cette prière et que par conséquent il fallait précisément dire ces 6 *Pater*, *Ave* et *Gloria*, sans pouvoir y substituer d'autres prières. La S. Pénitencerie a décidé dans ce dernier sens. Il faut donc, pour gagner l'indulgence de la Portioncule, en priant aux intentions du Souverain Pontife, dire 6 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, sans pouvoir les remplacer par des prières équivalentes. (S. Pénitencerie, 13 janv. 1930. — *Acta Apost. Sedis* 1930, p. 43.) J. P.

Chronique du mouvement missionnaire

En commençant cette rubrique, qui pourra paraître à plusieurs une innovation hardie, nous voulons d'abord en justifier le principe. Le plus simple, croyons-nous, sera d'exposer les raisons qui ont milité en faveur de la création d'une chronique simple et familière, paraissant à dates irrégulières, et suivant les opportunités du moment, sur les idées et les faits du mouvement missionnaire.

Beaucoup nous ont dit, un peu partout, leur tristesse d'être tenus, par les nécessités du rude travail apostolique et par le défaut de ressources, en dehors de tout ce qui se fait ou se dit sur les Missions. Et quand ils apprennent quelque chose, ce quelque chose les frappe avec la soudaineté de l'imprévu, impuissants qu'ils sont à le rattacher à l'ensemble et par suite à en connaître souvent le pourquoi. Et si ce n'était que l'imprévu ! Plusieurs fois, il s'est agi de changements, lourds de conséquences, et dont on ne voyait pas les profonds motifs ; de directives autorisées, presque impératives, et dont on ne pouvait saisir la sagesse...

Combien parmi nous ignorent les efforts des autres, les essais heureux ou malheureux, dont la connaissance leur éviterait des expériences superflues, parfois coûteuses et cuisantes ! Que d'énergies se perdent et que de divergences inutiles s'affirment au grand dommage des âmes et des œuvres !

D'autre part, se mettre au courant exigerait une dépense de temps et d'argent que les missionnaires ne peuvent se permettre.

Notre premier désir est donc de combler cette lacune, comme disent les auteurs de leurs ouvrages... Nous voudrions aider nos missionnaires à se documenter rapidement, à enregistrer sans

peine les grands mouvements d'idées : nous voudrions leur signaler les faits les plus utiles à connaître, leur parler des méthodes, des procédés d'organisations qui ont réussi ailleurs, les mettre au courant des discussions en cours, de l'exposé desquelles certaines lumières pourront leur venir à point, etc..., etc... Bref, nous voudrions qu'ils ne se sentent plus aussi seuls, abandonnés dans leur coin et noyés dans leurs préoccupations quotidiennes, afin qu'ils puissent soupçonner que d'autres qu'eux peinent de la même manière et trouver dans l'expérience du voisin de quoi faciliter leur propre tâche.

Que si, à cette occasion, l'idée vient à l'un ou à l'autre de réfléchir aux questions exposées et d'en connaître davantage, puis de chercher dans son milieu des solutions plus adaptées à sa situation spéciale, et, pour cela, d'approfondir les sujets sans nuire à son labeur ordinaire, quel bienfait ! Rien ne grandit l'ouvrier comme de lui suggérer de se perfectionner, de s'élargir : et si plusieurs profitent de leurs rares moments de loisir pour étudier les grands problèmes missionnaires en sortant du cercle nécessairement étroit où ils évoluent, ne sera-ce point un progrès ?

On l'admet généralement aujourd'hui et plusieurs des nôtres nous l'ont écrit, le monde infidèle se transforme rapidement. Des mouvements profonds et graves se font sentir dans les peuples réputés primitifs et le jour n'est pas éloigné où les anciennes méthodes d'apostolat ne suffiront plus. Quel malheur si, absorbés par un travail écrasant et sans horizons, nos missionnaires s'épuisaient à entasser des matériaux que viendrait en un jour balayer la tourmente, ruinant en peu de temps d'admirables efforts ? Eclairer le zèle, ouvrir les perspectives des apôtres, les inviter à coordonner leurs forces au lieu de se contenter de la lutte solitaire et localisée qui les épuise, ne serait-ce pas un noble but ? Nous ne craignons qu'une chose, c'est de n'y être nous-même pas assez apte. Au moins, on ne nous refusera pas de reconnaître que tenter cet ouvrage est essayer de faire du bien à nos frères...

On l'a dit : le missionnaire d'aujourd'hui (les Supérieurs d'abord, chaque missionnaire ensuite et proportionnellement à son rayon d'action) doit être plus que jamais un homme de valeur personnelle et professionnelle, un homme de méthode et d'organisation, un homme de stratégie et de tactique, un homme qui sache regarder au loin dans le temps et dans l'espace, un homme qui ait, dans toute la mesure du possible, le quadruple don de voir, de savoir, de prévoir et de pourvoir, un homme qui, au lieu de se perdre dans une action intense mais mal mesurée, s'ingénie, avec l'aide de Dieu, à donner à ses efforts leur maximum de portée et de rendement. Mais il ne peut être tout cela que s'il est appuyé, encouragé, éclairé par ses frères.

Nous ne voulons pas autre chose.

Que Dieu nous aide à le réaliser, et notre Mère Immaculée !

Et aussi nos frères, les missionnaires eux-mêmes, en s'intéressant à notre dessein.

* * *

Commençons par un aperçu rapide sur les directives pontificales. C'est le mot d'ordre du Père et du Chef : il convient de s'en aviser en premier lieu et de le conserver toujours devant soi.

La pensée des deux derniers Papes sur les Missions est affirmée avec une netteté et une fermeté qui nous permettent d'en préciser facilement les grandes lignes. Nous la trouvons dans une série de documents que nous citerons à l'occasion, chaque fois qu'il le faudra.

Avant de les aborder, est-il nécessaire de dire que chez nous il ne peut pas être question, ne disons pas seulement de les discuter, mais même de ne les accepter qu'avec réticence ? La simplicité, la sérénité, la dignité du langage et du ton des Souverains Pontifes dans ces immortels documents, nous préservent d'y voir des actes ordinaires, des exposés d'opinions. Les traditions établies dans la Famille par Mgr DE MAZENOD nous entraînent à les lire avec un respect et une obéissance qui se forment dans nos âmes dès avant la première ligne. Si tout ne nous paraissait pas possible il y a quelques années, nous savons que, du fait seul que le Pape le veut, nos cœurs sont inclinés à le juger possible désormais et nécessaire...

Ce qui frappe dans les Encycliques, Lettres et Discours des Papes sur les Missions, c'est que ni Benoît XV ni Pie XI ne cherchent le résultat immédiat, mais les lents acheminements des peuples infidèles vers le catholicisme. Se tenant dans les hautes régions de la foi, ils préfèrent la tactique à longue portée et ne veulent point qu'une hâte inconsidérée fasse courir aux populations à convertir le danger de confondre la foi avec « des idées moindres, douteuses, changeantes, limitées ».

Le missionnaire doit donc se souvenir toujours qu'il est le héraut de la foi catholique, laquelle ne doit pas être abaissée au niveau du catéchumène : s'il y a lieu d'adapter quelque chose, ce ne sera jamais la doctrine, qui plane au-dessus des circonstances et des nécessités.

Cette remarque préliminaire faite, sans d'ailleurs qu'il soit urgent d'y insister pour autre chose qu'une mise au point, étudions les documents.

* * *

La raison profonde de l'intervention retentissante du Chef de l'Eglise dans le domaine des Missions et de la stratégie apostolique, S. S. Pie XI l'a donnée le 4 juin 1922, dans son Homélie du jour de la Pentecôte.

Nous disons « raison ». Sans doute, en vertu de son suprême magistère, il avait le droit de parler, d'instruire, de commander ; sans doute, les circonstances d'une époque féconde en remaniements territoriaux et en transformations de races lui faisaient un devoir de prudence de prévoir pour l'apostolat catholique la nécessité d'un vigoureux coup de barre, sous peine d'être surpris par des imbroglios de situations retournées.

Mais son action est plus foncière : « La vision splendide de l'apostolat chrétien nous donne, aujourd'hui plus que jamais, le sentiment d'être, quoique indigne, le Vicaire de Jésus-Christ, qui a donné son sang pour les âmes. -Aujourd'hui plus que jamais, nous sentons palpiter dans les profondeurs de notre âme la paternité universelle à laquelle Dieu nous appelle. Qu'Il daigne nous accorder tout ce qui nous reste d'activité et de vie pour le salut de tant d'âmes qui l'attendent encore (1). »

Il est poussé par le sentiment de son devoir, le devoir impérieux des Pontifes romains (2), leur principal devoir (3).

(1) *Acta Apostolicæ Sedis*, 1922, p. 347.

(2) *Motu proprio* sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, *Acta A. S.*, 1922, p. 321.

(3) Lettre au Cardinal Van Rossum, *Acta A. S.*, 1923, p. 222 : *Studium Nobis, ut debet esse, præcipuum...* — Cf. Encyclique *Rerum Ecclesiæ*, *Acta A. S.*, 1926, p. 65 : *Præcipuo muneri desit, nisi alienos externosque Christo lucrari atque adiungere omni contentione nitatur.*

* * *

Les Actes du Saint-Siège, s'ils ne peuvent présenter une Théologie sous forme de Manuel, constituent pourtant une véritable Théologie, la plus haute, la plus profonde et la plus sûre. Chaque fois que le Pape veut traiter une question, c'est à une des thèses de cette Théologie pontificale qu'il fait appel : et cela donne aux enseignements du Vicaire de Jésus-Christ une dignité sereine et grave que n'ont jamais atteinte les plus réputés de nos théologiens.

La question missionnaire, nous dit le Pape, relève du dogme de la catholicité de l'Eglise. Et nos pionniers de l'Evangile vont constater avec quel bonheur il sait en tirer les corollaires les plus pratiques ; et ils seront grandement encouragés à la pensée que désormais, dans le monde catholique, leur place et leur rôle seront envisagés à la lumière des plus solides principes qui soient.

N'est-il pas vrai qu'il n'y a pas bien longtemps encore, le missionnaire était considéré comme une exception, sa fonction comme un des joyaux de l'Eglise, certes oui, mais un ornement d'à-côté, on serait tenté de dire en marge, et dès lors, l'intérêt que lui portaient les fidèles devenait, lui aussi, une sympathie de surcroît, ce qui ne l'empêchait pas d'arriver souvent à une vivacité souvent attendrie, parfois généreuse. Mais la généralité des fidèles ne consacrait à son œuvre qu'un surplus, un surplus momentané de sympathie, un surplus intermittent de secours, Ces temps-là sont-ils bien loin ? Sont-ils même passés ?

On donnait les vieux timbres, le papier d'étain, *de micis quæ cadunt de mensa...* Il y avait tant à faire chez nous ! Beaucoup considéraient comme une injustice de détourner l'attention et les ressources de ces besoins essentiels et tout proches ; d'autres pensaient qu'au moins il fallait leur réserver la part la meilleure et la plus abondante : *caritas bene ordinata incipit a seipso.*

Le Pape oppose à cette manière de voir deux arguments : la hiérarchie de la charité et le devoir qui résulte de la catholicité de l'Eglise.

* * *

La charité chrétienne doit se mesurer à l'amplitude et à l'urgence des besoins à secourir, et non à leur proximité (1).

On dira que, chez nous, il y a tant d'âmes qui sont assises à l'ombre de la mort : mais elles sont près de la lumière, tandis que les infidèles ne peuvent encore s'en approcher. Ici, il en est, et beaucoup, qui se tiennent à l'écart de la source d'eau vive toute proche : en terre païenne, aucune source ne jaillit...

C'est pourquoi l'Eglise, de par sa vie même, est portée à secourir les nations (2). C'est pourquoi elle considère comme son œuvre principale, la plus grande et la plus sainte, celle des Missions (3).

La doctrine est claire : le souci d'implanter l'Eglise

(1) Lettre au Cardinal Bourne, Acta A. S., 1922, p. 548 : *Amplificationem christiani nominis inter gentes quæ in umbra mortis sedent, æternamque tot miserimorum hominum salutem subsidiis omne genus provehere, res est omnium sane præcellentissima ac pæne divina... Opus a Fidei Propagatione non modo principem inter alia eiusmodi instituta obtinet locum, sed etiam providenter videtur hominibus comparatum, ne diutius id prorogetur ac distinctatur quod tam crebro Patrem, divina institutione formati, efflagitamus : Adveniat regnum tuum.*

Cf. Benoît XV, *Encyclique Maximum illud*, Acta A. S., 1919, p. 451 : *Mandavit Deus unicuique de proximo suo. Quod mandatum eo quidem urget gravius, quo proximum premittit maior necessitas. At vero quod genus hominum magis fraternæ opis indiget, quam infidelium ?...*

Presque toute l'Encyclique *Rerum Ecclesiæ* rappelle ce principe : *Præcipua sane...* (Acta A. S., 1926, p. 73.) *Hoc æteris caritatis operibus testimoniisque præstat...* (p. 68). *Num maiorem insignioremque exhibeamus proximis nostris caritatem ?...* (p. 68), etc.

(2) *Eos nihil quicquam curare... quam longe a caritate...* et tout ce passage de l'Encyclique *Rerum Ecclesiæ*. (Acta A. S., 1926, p. 68.)

(3) Allocution au Consistoire du 23 mai 1923. Acta A. S., 1923, p. 248 : *Maximum sanctissimumque omnium catholicorum operum, Opus Missionum.*

partout, à la portée de tout homme venant en ce monde, passe avant celui de la rendre prospère dans telle région particulière. Il faut qu'avant de forcer à s'éclairer tel individu qui méprise la lumière, l'Eglise présente le flambeau de la Foi à proximité de toutes les âmes de bonne volonté.

Et c'est ici que nous touchons l'argument fondamental de la catholicité. Si le Souverain Pontife insiste tant contre l'étroitesse des vues qui préféreraient l'activité intense en pays catholique, jusqu'à complète conversion de tous les pécheurs et jusqu'au retour de tous les trans-fuges, c'est qu'il est fortement convaincu de la primauté, en matière de stratégie, du principe d'universalité de l'Eglise. Un christianisme qui se réserverait à un territoire déterminé n'est pas le christianisme fondé par Jésus : et ce serait travailler contre lui que d'invoquer de parti pris les nécessités locales pour s'opposer, même temporairement, à la diffusion de l'Évangile par toute la terre.

De là, cette énergique exhortation aux Evêques à propos des vocations missionnaires (1). Ni la pénurie du clergé diocésain, ni les besoins des âmes dans le diocèse ne sont des raisons suffisantes pour détourner un prêtre appelé par Dieu dans les Missions.

On le voit : l'Eglise n'a pas d'autre raison d'être que de répandre la foi par toute la terre et de faire participer tous les hommes à la Rédemption. Elle n'existe pas principalement pour perfectionner des nations chrétiennes, mais elle a été fondée avant tout pour enseigner tous les hommes (2).

(1) Encyclique *Rerum Ecclesiae*, Acta A. S., 1926, p. 70 : *Nulla vos aut cleri penuria aut dioecesis necessitas exanimet atque ab consentiendo detineat*. Il faut méditer le motif apporté : *Populares vestri, salutis adiumenta ad manum habentes, longe absunt minus a salute quam effluvi.*

Benoît XV, dans l'Encyclique *Maximum Illud* (Acta A. S., 1919, p. 452), appelle les raisons invoquées contre les vocations missionnaires : *species recti decipiens...*

(2) *Rerum Ecclesiae*, Acta A. S., 1926, p. 65 : *Neque ad aliud nata est Ecclesia, nisi ut, regno Christi ubique terrarum dilatando, universos homines salutaris redemptionis participes efficiat.*

* * *

Quel précieux encouragement pour le missionnaire ! Il est au premier plan de l'activité catholique, l'humble pionnier qui s'en va vers les plages lointaines et que tant de chrétiens contemplant avec une curiosité légèrement apitoyée. Ses condisciples du Séminaire étaient peut-être tentés de le regarder comme un original, qu'un tempérament hardi, remuant, quelquefois rebelle à la discipline routinière des paroisses poussait vers l'aventure : c'est lui qui entend le mieux le *Docete omnes gentes*, et qui donne à l'Eglise le plus pur de sa gloire, en lui permettant d'obéir pleinement à l'esprit conquérant du Christ, son divin Fondateur...

Quel encouragement aussi, si nos travailleurs des rudes Missions lointaines pensent que ces lumineux enseignements vont peu à peu pénétrer partout, rehausser leur vocation, exalter leur activité et diriger vers leurs efforts les yeux de toute la chrétienté, comme vers la manifestation primordiale de la vitalité de l'Eglise !

Car le Pape le dit clairement : en conséquence de ce principe de la catholicité de l'apostolat et de la solidarité charitable qui unit tous les baptisés, surgissent des devoirs impérieux.

Il en prend sa part, nous l'avons vu plus haut. Et nous pouvons ajouter que le Pape des Missions est fidèle à ses obligations et à ses engagements. C'est avec une reconnaissance profonde que le cœur de tous les missionnaires et de leurs néophytes va vers Pie XI, pour le remercier de l'impulsion qu'il a donnée au mouvement missionnaire dans l'Eglise.

Les Evêques sont proportionnellement tenus de le soutenir. Certes, comme le disait Pie XI, c'est de Rome que part le mouvement (1), et c'est au Pape le premier qu'incombe la responsabilité du salut des infidèles. Mais

(1) *Hinc manat fons totius apostolatus*. (Discours à l'issue du sacre des Evêques chinois.)

les Evêques doivent tenir en éveil leurs ouailles et les exhorter à venir en aide aux Missions (1).

Le clergé aussi, on vient de le voir. Mais chaque fidèle doit se préoccuper de la réussite de la grande entreprise de l'Eglise. « On entre dans l'Eglise, a-t-on dit, pour sauver son âme, mais on y vit pour le règne universel du Christ. » C'est très juste. Le fidèle ne peut donc pas se désintéresser de la conversion de ses frères, et, comme le corps dont il fait partie, tout d'abord de ses frères plongés dans le paganisme (2).

De là, les Journées missionnaires, les Expositions, les Congrès et Semaines, sur lesquelles plusieurs documents pontificaux reviennent en insistant sur la nécessité d'instruire le peuple chrétien de son devoir et de réchauffer sa charité et son zèle pour les Missions. De là, ces cris d'appel vibrant, comme l'Homélie de la Pentecôte 1922, prononcée *afflante Spiritu Paraclito*, comme le dit Sa Sainteté Pie XI lui-même (3). On peut dire que le Pape n'a rien négligé pour faire comprendre à chacun des membres de la grande famille du Christ que rien, dans les Missions, ne doit lui être étranger. Tous ces efforts doivent porter leurs fruits.

* * *

Le dogme de la catholicité de l'Eglise doit entraîner comme conséquence l'abolition de tout particularisme, non seulement territorial, mais familial, si l'on peut dire.

Le transfert à Rome de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dérive du même souci et l'événement a suffisam-

(1) Lettre de Benoit XV au T. R. P. Manna, Acta A. S., 1922, p. 10 : *Hujus spei certe non fallit eventus, si Episcopi simul cum clero, nobis obsequentes, non modo missionales vocationes foverint, sed etiam bonos omnes hortati erunt ut rem precibus ac stipe adiuvent.*

(2) *Rerum Ecclesiæ*, Acta A. S., 1926, p. 68 : *Quod caritatis opus quicumque, quantum in se est, exercet... Eiusmodi officium detrectare nullus e fidelium communitate quit...*

Cf. l'Encyclique *Maximum Illud*.

(3) Lettre au Cardinal Bourne, Acta A. S., 1922, p. 547.

ment prouvé déjà qu'en purifiant la charité de toute considération de nation ou de groupement, l'Eglise avait donné à l'organisation de secours aux Missions un essor d'une fécondité sans cesse progressante. La propagande missionnaire s'étend : au lieu de laisser le missionnaire faire appel tout seul à la piété des fidèles qu'il pouvait atteindre, les Œuvres pontificales, aidées de l'Union missionnaire du clergé, vont peu à peu étendre leurs réseaux dans toutes les communautés chrétiennes, sur la base doctrinale de l'obligation personnelle de la coopération missionnaire.

On peut le dire aujourd'hui : la pitié s'use. Les braves gens s'attendrissaient sur le missionnaire en détresse, sur les néophytes affamés ou persécutés ; il y avait souvent plus de sentiment que de conviction dans les largesses qui en résultaient. Mais il fallait revenir et à force d'appuyer toujours sur la même corde, on finissait par lasser. Le Pape met en première ligne des motifs l'amour de la foi, en seconde ligne la charité, et en troisième le sentiment : mais il faut que ce dernier soit honnête (1).

Ne peut-on pas avouer aujourd'hui qu'on avait quelquefois forcé la note, un peu au détriment de la stricte vérité, un peu aussi au dommage de la réputation des pauvres « sauvages » ? Il fallait bien toucher les cœurs et ouvrir les bourses... Dieu merci ! les nôtres n'ont jamais eu besoin de ce procédé. Le simple exposé de la vérité toute nue suffit à faire toucher du doigt les dures conditions de la vie de nos Pères et Frères et l'urgence des secours qu'ils attendent des fidèles.

Il n'en est pas moins vrai que la propagande en leur faveur incombe maintenant au clergé séculier et régulier, dans le cadre des organisations pontificales (2), sans préjudice toutefois des efforts particuliers (3).

(1) Acta A. S., 1922, p. 323 : *amore fidei, caritatis studio, vel alio etiam honestissimo sensu.*

(2) *Rerum Ecclesiæ*, Acta A. S., 1926, p. 71. — Declaratio Op. a Prop. Fid. 9 juillet 1928, Acta A. S., 1928, p. 266 : *Religiosi, sicut celeri...*

(3) Declaratio..., Acta A. S., 1928, p. 267, IV.

* * *

Après avoir parlé au peuple chrétien, le Souverain Pontife se tourne vers les missionnaires eux-mêmes. C'est toujours l'enseignement logique et profond du dogme de la catholicité de l'Eglise qui va sortir de fécondes conséquences.

Le missionnaire ne doit pas chercher son intérêt, ni personnel, ni collectif (1).

Il doit se souvenir que, du point de vue théologique où nous nous sommes placés, sa grandeur ne réside point *essentiellement* dans le sacrifice : on a pu se plaire, et l'on a eu mille fois raison, à exalter chez lui le mérite de son exil volontaire et le représenter à son départ, brisant généreusement les liens qui le rattachaient à sa famille et à sa patrie. Mais, sans rien enlever à la beauté de l'acte ni au sublime de la situation d'exilé perpétuel, il faut noter que, pas plus que l'habit ne fait le moine, l'expatriation ne fait le missionnaire. A ce compte, nos Pères si admirables de la Baie James le seraient bien peu. Et pourtant !

Sa vraie noblesse réside dans sa fonction de prédicateur de l'Evangile, d'apôtre, de fondateur d'églises. Instituer des chrétientés, établir l'Eglise partout, tel est son rôle précis et formel.

Notre sainte Religion n'a pas à se présenter comme une entreprise gérée par une collectivité, Ordre ou Congrégation, nation, région, continent même ; elle n'est pas l'apanage de l'Occident, par exemple, chargé providentiellement d'être dans les siècles modernes le fourrier du Christianisme. Les Apôtres ont dû lutter contre cette tendance dès le premier siècle de l'Eglise et, s'ils n'avaient pas tenu bon contre les judaïsants, une poignée de sémites eût gardé le monopole de la direction des âmes, nous adjoignant à eux comme prosélytes et nous imposant leurs prescriptions rituelles, qui sait ? jusqu'à la fin des temps...

(1) *Maximum illud*, Acta A. S., 1919, p. 447.

Instinctivement et de bonne foi, plusieurs pouvaient se figurer que les Missions étaient une institution destinée à rester dans les mains de l'Europe, réservoir de prêtres pour les contrées colonisées, fournisseuse d'agents et de chefs religieux, seuls capables de gouverner des chrétiens, stériles en clergé par définition. L'universalité de l'Eglise ne serait, à ce sens, qu'une dissémination de missionnaires européens à travers le monde, et il suffirait de placer des prêtres un peu partout pour résoudre le problème de l'apostolat.

Non, l'Eglise doit être partout chez elle et ne doit faire figure d'étrangère nulle part.

Ce qui revient à dire que les Missions ne sont qu'un moyen essentiellement provisoire, le but étant partout et toujours l'établissement d'églises indigènes, stables, définitives (1).

Ce fut la tactique des Apôtres : elle ne doit pas changer. Et maintes fois, Benoît XV comme Pie XI ont déclaré que les missionnaires doivent se dévouer corps et âme à l'établissement des églises indigènes, pour s'adonner ensuite, dès qu'elles seraient en état de vivre d'elles-mêmes, à la conquête d'autres régions païennes.

Vouloir donc maintenir la mission à demeure quelque part serait aller contre les vues de l'Eglise ; de là, ce principe plusieurs fois rappelé, que les Instituts missionnaires ne doivent jamais considérer un territoire à eux confié comme étant leur propriété exclusive et perpétuelle. Les missionnaires sont des formateurs et leur tâche est temporaire. Leur succès se mesurera, non à la beauté, à la richesse, au nombre des œuvres qu'ils

(1) *Rerum Ecclesiæ*, Acta A. S., 1926, p. 74 : *Quorsum sacræ Missiones pertinent, nisi ut in tanta immensitate locorum Ecclesia Christi instituat ac stabiliatur ?*

Cf. *Maximum illud*, Acta A. S., 1919, p. 445 : *Ecclesia Dei catholica est nullamque apud gentem vel nationem extranea.*

Cf. Lettre aux Supérieurs religieux, Acta A. S., 1923, p. 370 : Les différents territoires leur ont été confiés proprement afin qu'ils y fondent et y établissent l'Eglise. La conversion des infidèles n'est que le commencement, la première pierre de la construction...

auront établies, mais à la solidité et à la rapidité de l'éducation qu'ils auront faites d'églises indigènes (1).

De là, cette recommandation de ne pas se soucier prématurément ou excessivement de l'organisation sur le modèle des diocèses anciens dans l'Eglise, mais d'étendre surtout la prédication, d'éparpiller les stations et les points de repère, pour modestes qu'ils soient et doivent forcément rester peut-être, d'avancer, d'avancer toujours plus loin dans la forêt du paganisme, laissant aux églises devenues adultes le soin de concentrer les œuvres et de bâtir cathédrales et palais épiscopaux (2).

Si saint Paul et les Apôtres n'avaient pas agi de la sorte, il est hors de doute que le christianisme ne serait pas sorti de la Palestine, ou peut-être de l'Asie-Mineure avant le premier siècle de son existence.

* * *

On nous permettra ici une parenthèse.

Pie XI a été appelé le Pape des Missions.

En réalité, il est le Pontife qui aura fait le plus pour les supprimer, c'est-à-dire pour faire passer l'Eglise du stage missionnaire, qui est essentiellement provisoire, à la maturité, par la création rapide d'églises indigènes *ad ordinandum in populis vestris Ecclesiam Christi*.

Il ne veut pas que l'Eglise se stabilise, où que ce soit, dans une situation qui empêche son fonctionnement complet, par ses propres moyens. Les Missions lui fournissent un appoint étranger, des ressources d'emprunt : ce ne peut être que précaire, pour bien des motifs, que Benoît XV et Pie XI se sont plu à énumérer (et les cir-

(1) Cf. Acta A. S., 1923, p. 370 ; 1926, p. 82.

(2) *Maximum illud*, Acta A. S., 1919, p. 443. — Cf. *Rerum Ecclesiae*, Acta A. S. 1926, p. 81. Le passage est à citer : *Nec recte ac provide aut in principem aliquam stationem aut in eum, quem incolitis ipsimet, locum instituta atque opera coguntur ac veluti conglobantur...* Et à la p. 79-80 : *Sacros præcones ita vobis cordi sit dispertire, ut nulla territorii pars ab evangelii prædicatione vacet et in aliud tempus excolenda reservetur. Quare longius per mansiones procedite...*

constances actuelles ne leur donnent que trop raison). Elles doivent donc céder la place le plus tôt possible à une organisation tirée de leur propre sol, à une activité normale.

* * *

Que faut-il, pour qu'une Eglise vive sa vie ? Les mêmes éléments qui font vivre les Eglises anciennes, un clergé séculier et régulier, des Congrégations de religieux et de religieuses (1).

L'institution d'un clergé indigène instruit et vertueux, la fondation de Congrégations indigènes ferventes font partie des principales obligations des Supérieurs missionnaires, *in potioribus officii vestri partibus*. Les Ordres ou couvents contemplatifs ne sont pas exclus, au contraire (2). Il n'est pas interdit non plus aux Congrégations missionnaires de recevoir dans leur sein des sujets indigènes (3).

Intéressantes sont les recommandations que fait le Saint-Père au sujet du traitement du clergé indigène : formation sûre et complète, égalité de condition, charité et bonté paternelle de la part des Evêques, aisance fraternelle et convenable estime de la part des confrères européens.

Ce ne sont pas des subalternes, des auxiliaires inférieurs. Les séminaristes doivent suivre des cours inté-

(1) *Rerum Ecclesiæ*, Acta A. S., 1926, p. 74 et suiv. : *Nisi ex omnibus iis elementis ex quibus apud nos olim coaluit, id est ex suo cuiusque regionis et populo et clero, suisque religiosis viris ac feminis ?*

(2) *Rerum Ecclesiæ*, Acta A. S., 1926, p. 77.

(3) *Ibid.*, p. 78 : *Si qui indigenæ sunt qui in veteres Sodalitates cooptari cupiant, modo ad imbibendos earum spiritus et non degenerem dissimilemve in regionibus suis subolem gignendam apti videantur, eos a consilio dehortari atque ab re prohibere nefas esto ; verumtamen integre religioseque consideretis, utrumnam expediat novas potius condi Sodalitates, quæ cum ingenio studisque indigenarum et cum locorum rerumque condicione aptius cohæreant.*

graux, auxquels d'ailleurs aucune race ne doit *a priori* être déclarée inapte (1).

Le clergé indigène est en effet celui qui comprend mieux le peuple à convertir, et, s'il y a infériorité, elle est plutôt du côté des missionnaires venus de l'étranger (2). Et plus tard, ce sera lui qui devra prendre la charge de la Mission devenue Eglise (3).

(1) *Rerum Ecclesiae*, Acta A. S., 1926, p. 74 : *nulla cleri adventicii habita ratione...* — P. 77 : *de disciplinis profanis ac sacrarum non confusam atque incompositam, non breviorum et quasi compendiarum institutionem suscipere, sed per usitatum studiorum curriculum bona doctrinarum copia instrui.* — *Ib.* : *sacerdotes indigenas ne patiamini inferiori veluti loco haberi et humilioribus ministeriis addici, quasi non eodem ipsi ac missionales vestri sacerdotio potiantur, aut non sint eiusdem omnino apostolatus participes.* — *Ib.* : *Perperam sane iudicat quisquis eiusmodi indigenas quasi inferioris generis ac retusi ingenii homines habet.*

Cf. Lettre à Mgr Reynaud, V. ap. du Tehé-Kiang : *Novimus quam singulari amore a clero indigena diligaris, quem, præceptis optatisque huius Apostolicæ Sedis religiosissime obsecutus, ad sacras disciplinas, ad pietatem, ad sacerdotales virtutes effingere atque efformare non desinis.*

(2) *Maximum illud*, Acta A. S., 1919, p. 445 : *Nam sacerdos indigena, utpote qui ortu, ingenio, sensibus studiisque cohaereat cum suis popularibus mirum quantum valet ad Fidem eorum mentibus insinuandam : multo enim melius quam quisquam alius novit quibus modis quidpiam eis persuaderi queat. Ita sæpe fit ut illuc faciles aditus habeat, quo advenæ sacerdoti pedem inferre non licet.*

Et S. S. Pie XI ajoute (Acta A. S., 1926, p. 75) : *Quid quod missionales externi, ob inchoalam sermonis cognitionem, sensa quidem sua exprimere interdum prohibentur adeo ut valde prædicationis suæ vis atque efficacia infirmetur ? etc.*

(3) Acta A. S., 1926, pp. 74-75 : *Curnam clerus indigena ab eo qui proprius et natus ipsius est agro colendo, scilicet a populi sui gubernatione arceatur ? Tam ut vobis liceat ad alios aliosque infideles Christo lucrandos cotidie expeditioribus progredi, nonne proderit vehementer sacerdotibus indigenis stationes custodiendas ubcriusque excolendas relinquere ?* — P. 76 : *... ad communitatem fidelium e sua natione regendam ipsa per se satis valeat.*

Cf. Benoît XV, Acta A. S., 1919, p. 445 : *Clerus indigena eatenus parandus est ut ipse, par divino munere obeundo, recte possit populi sui gubernationem aliquando suscipere.*

* * *

De cet ensemble de documents, Encycliques, Lettres et Actes du Saint-Siège, se dégage une impression de synthèse magnifique et de stratégie puissamment ordonnée.

Beaucoup de ces prescriptions nous sont déjà connues ; nous les avons appliquées avant la lettre (1) et ce sera un titre de gloire pour nos Missions de Ceylan, par exemple, depuis Mgr SÉMÉRIA, d'avoir pris l'initiative de constituer un clergé ceylanais nombreux et solidement formé.

Néanmoins, il nous reste encore à faire. Romains par tradition, il ne nous coûtera jamais beaucoup d'adhérer aux paroles et aux ordres du Pape. Si l'exposé qui vient d'être fait des directives missionnaires du Saint-Siège n'a pas pour but de nous convaincre, il vise à fixer notre attention, à raviver notre obéissance et à guider nos pas.

Le Pape veut de la méthode, de la formation : qu'on relise tout le discours de clôture de l'Exposition missionnaire de 1925.

Il veut de l'optimisme, aussi bien dans l'appréciation des possibilités indigènes que dans le divin adjuvant de la grâce (2).

Il veut une grande largeur de cœur et d'esprit, excluant les nationalismes et particularismes, de quelque côté qu'ils se présentent.

Il veut un profond esprit surnaturel, esprit de piété, esprit de vie intérieure, esprit de foi et de confiance en Dieu.

Il veut une grande union, de la coordination dans les efforts, de la coopération intellectuelle, stratégique et pratique entre les divers Instituts et Vicariats (audience

(1) Cf. Missions 1927, pp. 139-158.

(2) Cf. encore Lettre au R. P. GIER, Sup. Gén. de Steyl, 5 avril 1923, Acta A. S., 1923, p. 217.

du 6 décembre 1929 aux Procureurs et représentants des Missions).

Sur tous ces points, les fils de Mgr DE MAZENOD sont préparés à saisir la pensée et le désir du Vicaire de Jésus-Christ : ils se perfectionneront à la suite du Chef dans la réalisation des plans autorisés qui leur sont imposés ; ils s'adapteront à sa voix aux circonstances nouvelles qui sollicitent leur attention ; ils marcheront dociles par le chemin que leur trace le Père des croyants et qui mène, à n'en pas douter, aux plus radieux succès.

A. P.



Nihil obstat.

Romæ, die 4^a Junii A. D. 1930.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.,
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. O. M. I.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 3353,8,30.

313
L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

LXIV^e Année.

Décembre 1930.

Numéro 241.

COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

A propos du Jubilé de Mgr le Rme Père Général.

Monseigneur, très touché des solennités organisées à Roviano pour fêter une circonstance qu'il eût préféré commémorer dans la plus stricte intimité, très ému aussi des lettres, plus touchantes les unes que les autres, venues de toutes les parties de la Congrégation, compte bien dire à tous et à chacun sa vive gratitude pour les sentiments exprimés, les vœux offerts et les prières promises. Cela se fera au fur et à mesure que les circonstances le permettront.

Mais ces lettres, personnelles ou collectives, et ces télégrammes ont été en si grand nombre, qu'il est matériellement impossible d'en accuser réception dès maintenant d'une manière convenable.

Monseigneur prie donc tous ses chers correspondants de l'excuser et de lui faire grâce de quelques mois.

Il adresse la même requête aux Religieuses de la Sainte-Famille qui lui ont manifesté leurs sentiments avec la même unanimité et le même esprit filial.



Circulaire sur la nouvelle constitution du Vicariat du Basutoland.

A TOUS LES OBLATS DE LA PROVINCE DU CANADA
ET DU VICARIAT DU BASUTOLAND.

Rome, le 8 juin 1930.

Nos Révérends Pères et bien chers Frères,

De toutes nos Missions d'Afrique, la plus florissante actuellement est, sans nul doute, celle du Basutoland. Les dernières statistiques nous présentent un total de 51.828 catholiques et de 9.382 catéchumènes. Il ne nous appartient pas de distribuer des prix de zèle apostolique entre nos Missionnaires des divers Vicariats sud-africains : Dieu seul connaît ce qu'il a fallu de patience, de courage et d'héroïque charité pour arriver aux résultats obtenus, en des circonstances bien différentes, dans nos Vicariats du Natal, du Transvaal, de Kimberley et de Windhoek, comme dans celui du Basutoland. Mais, sans établir aucune comparaison de mérite, il est manifeste que les labeurs de nos Pères au Basutoland ont été, depuis une vingtaine d'années, particulièrement bénis de Dieu. Pendant longtemps, leurs travaux et leurs sacrifices sont tombés sur une terre ingrate et stérile ;

mais ce champ d'apostolat est devenu, finalement, fertile et fécond au delà de ce qu'auraient pu espérer les ouvriers de la première heure.

Commencée en 1862 par Mgr ALLARD et le P. GÉRARD, la Mission du Basutoland ne comptait encore, vingt ans plus tard, que 800 catholiques. Dans les années suivantes, le progrès est un peu plus sensible, puisqu'en 1893 on mentionne déjà 3.757 catholiques et, en 1898, 5.233 catholiques ; mais c'est encore la période du dur et pénible défrichement.

En 1894, la Mission du Basutoland est érigée en Préfecture apostolique ; et, après le court passage des deux premiers Préfets, les Pères MONGINOUX et BAUDRY, elle est confiée, en 1897, à Mgr (alors Père) Jules CÉNEZ, qui la gouverna pendant douze ans comme Préfet apostolique. En 1909, elle est érigée en Vicariat apostolique et continue à rester sous l'autorité de Mgr CÉNEZ, devenu Vicaire apostolique et Évêque titulaire de Nicopolis.

On reste émerveillé à considérer le mouvement de conversions qui s'est produit pendant les 34 ans de l'administration de Mgr CÉNEZ. En 1897, le nombre des catholiques n'atteignait pas tout à fait 5.000. Pendant les dix années suivantes, les conversions sont encore relativement peu nombreuses, puisqu'en 1908 les *Rapports* ne mentionnent que 8.474 catholiques et 826 catéchumènes. Mais, à partir de cette époque, le progrès se fait avec une rapidité prodigieuse : en 1914, on signale déjà 15.000 catholiques et 4.000 catéchumènes, ce qui donne plus de conversions en six ans que pendant tout le premier demi-siècle. Il en est de même pour les années suivantes : de 1914 à 1920, le nombre total double, encore une fois, et passe à 27.317 catholiques et plus de 10.000 catéchumènes. Les dernières statistiques, mentionnées plus haut, nous montrent à leur tour le nombre des catholiques presque doublé encore en neuf ans ; et il serait certainement beaucoup plus fort, si les Missionnaires avaient pu recevoir les secours dont ils avaient besoin.

Ainsi donc, sous l'administration de Mgr CÉNEZ, en

34 ans, le nombre des catholiques a plus que décuplé ; et l'élan qui a été donné est tel que les résistances du paganisme semblent brisées et que les âmes accourent en foule, comme d'elles-mêmes, vers l'Église catholique.

Il va sans dire que le travail de nos missionnaires a augmenté en proportion du nombre des chrétiens et des catéchumènes ; mais, hélas, le nombre des missionnaires eux-mêmes a été bien loin de s'accroître dans la même proportion, de sorte que, si leur ministère est devenu plus consolant, il est devenu aussi beaucoup plus absorbant, jusqu'à être de nos jours vraiment écrasant.

L'Administration générale a fait son possible pour répondre aux appels pressants du vénéré Vicaire apostolique. Elle lui a envoyé un certain nombre de jeunes missionnaires, venus des diverses Provinces de France, de Belgique et du Canada. Mais, sollicitée comme elle l'est par tous nos chefs de Missions, qui réclament chaque année à qui mieux mieux de nouveaux sujets, elle s'est vue dans l'impossibilité de satisfaire à tous les désirs et à toutes les demandes.

* * *

Afin de mieux pourvoir, à l'avenir, aux besoins du Vicariat du Basutoland, comme aussi des autres Vicariats, à mesure que les circonstances le demanderaient, on examinait, depuis quelque temps, s'il ne serait pas avantageux de s'orienter vers le rattachement des Missions aux Provinces, selon ce qui se fait dans la plupart des Instituts missionnaires importants. Dès avant le Chapitre de 1926, des pourparlers avaient eu lieu en ce sens, en vue de l'union entre le Vicariat du Basutoland et la Province du Canada. Mais, pour la réalisation de ce projet, on attendait le Chapitre général, qui devait étudier la question de principe, posée explicitement dans le programme des *Emendationes* à introduire dans nos saintes Règles.

La question fut effectivement mise à l'étude par le Chapitre. Mais, posée d'une manière générale, sans déter-

mination précise des divers modes d'union qui auraient pu être réalisés entre Provinces et Vicariats, elle fut l'objet d'un vote plutôt négatif : le Chapitre s'opposait, tout d'abord, à l'insertion dans les Constitutions d'un article prévoyant ou organisant l'union des Vicariats et des Provinces — tel avait été, en effet, le sens de la question posée dans les *Emendationes*, — il refusait, ensuite, d'adopter le principe de l'union entendue dans le sens d'une fusion pure et simple, qui supprimerait les Vicariats et engloberait les Missions dans les Provinces : il ne s'opposait pas néanmoins à l'établissement, par les soins de l'Administration générale, d'une certaine union entre les Vicariats et les Provinces qui le désiraient.

Par cette dernière partie de la décision du Chapitre, on était suffisamment autorisé pour continuer à traiter la question de l'union du Basutoland à la Province du Canada. En fait, les pourparlers continuèrent encore ; et Mgr CÉNEZ insista à plusieurs reprises, pendant le Chapitre, pour qu'on en vînt à un arrangement ; mais on n'aboutit pas à des résultats concrets, parce qu'on ne voyait pas clairement à quelle forme d'union on pourrait s'arrêter, tout en restant dans les limites fixées par la décision du Chapitre général.

* * *

Dans les premiers mois de 1928, la Sacrée Congrégation de la Propagande nous fournit une occasion de reprendre la question et de l'examiner plus attentivement. Mise au courant, par les *Rapports* officiels de ses représentants dans l'Afrique du Sud, de la situation très prospère de la Mission du Basutoland et de l'insuffisance numérique du personnel, la Sacrée Congrégation nous demanda officieusement si nous ne pourrions pas confier cette Mission à notre Province du Canada, qui avait les moyens, si elle en faisait son œuvre, d'assurer un personnel plus nombreux. Quelques années auparavant, elle nous avait fait une demande semblable, plus

explicite même, au sujet du Vicariat de Kimberley par rapport à la Province d'Allemagne.

Conformément à ce désir de la Sacrée Congrégation de la Propagande, l'Administration générale prépara un projet d'union qui, tout en laissant subsister la distinction entre la Province et le Vicariat et en restant dans les limites permises par nos saintes règles et par la décision du Chapitre général de 1926, cherchait à réaliser l'intention qui s'était manifestée si ouvertement, pendant le Chapitre, de la part du Vicariat du Basutoland.

La première rédaction de ce projet fut envoyée, au mois de juin de cette même année 1928, au Provincial du Canada et au vicaire des Missions du Basutoland, qui devaient, avec leurs conseils respectifs, l'examiner dans son ensemble et dans ses détails et nous dire ensuite leur sentiment. De part et d'autre, le projet fut adopté en principe ; quelques amendements de détail furent proposés, des doutes furent éclaircis ; mais, avant d'en venir à la décision définitive, l'Administration générale jugea bon d'envoyer le R. P. Georges-Etienne VILLENEUVE, provincial du Canada, faire la visite canonique du Vicariat du Basutoland. De cette manière, la Province du Canada prendrait connaissance plus exactement de la charge qu'elle allait accepter, et l'Administration générale serait mieux renseignée, par les *Rapports* du Visiteur, en vue des dispositions qu'elle aurait à prendre.

La visite canonique du Vicariat du Basutoland fut donc faite par le R. P. VILLENEUVE dans le courant de l'année 1929 ; elle dura depuis le mois d'août jusqu'au mois de décembre et fut aussi complète que possible. A son retour du Basutoland, le R. P. Visiteur passa par Rome, et nous mit pleinement au courant de la situation du Vicariat ainsi que de la disposition des esprits — qui, à la presque unanimité, acceptaient volontiers l'union projetée. Avec son concours, un schéma d'articles fut rédigé et de nouveau soumis à chacune des deux Administrations, provinciale et vicariale. Les dernières suggestions nous étant maintenant parvenues,

nous sommes en possession de tous les renseignements que la prudence la plus avertie pouvait exiger dans une affaire qui doit avoir de si graves conséquences.

* * *

Le mode d'union auquel nous nous sommes arrêtés, pour être bien compris, demande quelques explications.

1. Lorsque nous disons que le Vicariat du Basutoland sera confié à la Province du Canada, nous ne parlons pas, évidemment, du Vicariat apostolique, qui relève uniquement du Vicaire apostolique, sous l'autorité immédiate du Saint-Siège. Par la nouvelle organisation que nous établissons, rien absolument ne se trouve modifié dans les relations de la Congrégation avec l'Autorité ecclésiastique du Vicariat. Il est vrai que désormais les deux Autorités, ecclésiastique et religieuse, ne se trouveront plus dans la même personne, ce qui d'ailleurs existe déjà dans nos Vicariats de Ceylan et du Transvaal ; mais à l'avenir, comme dans le passé, les relations de la Congrégation avec le Vicaire apostolique seront réglées soit par les Décrets généraux du Saint-Siège (dont un encore vient de paraître tout récemment dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, 1930, pages 111-113), soit par le Statut particulier qui a été approuvé pour nous par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Il ne s'agit donc ici que du Vicariat des Missions, tel qu'il existe en vertu d'une décision déjà ancienne de l'Administration générale et tel qu'il fonctionne en conformité avec les dispositions de nos saintes règles. Ce Vicariat sera uni désormais à la Province du Canada, qui se chargera de lui fournir le personnel et les secours dont il aura besoin et dont elle pourra disposer.

2. Pour unir la Province et le Vicariat, il fallait nécessairement établir entre eux un lien d'autorité commune ; d'autre part, il fallait sauvegarder aussi la décision du Chapitre général s'opposant à l'incorporation pure et simple du Vicariat dans la Province. Le moyen terme, qui a été adopté pour réaliser, dans ces limites, l'unité

d'autorité indispensable, a été l'union dans la même personne des deux charges de Provincial et de vicaire des Missions. La Province et le Vicariat continueront à subsister et à se gouverner comme auparavant, avec les mêmes obligations et les mêmes droits (ainsi, par exemple, le Vicariat aura, comme par le passé, le droit de représentation au Chapitre général) ; mais la Province et le Vicariat seront sous un même Supérieur religieux, qui devra exercer sa double autorité dans l'intérêt soit du Vicariat soit de la Province, selon les attributions que la Règle donne aux Provinciaux et aux Vicaires des Missions.

Une telle union des deux charges dans la même personne n'est pas prévue dans la règle, mais elle ne lui est pas contraire. Il est vrai que, si le Provincial est en même temps vicaire des Missions, il sera obligé d'être ordinairement absent de son Vicariat. Mais la règle prévoit des cas analogues pour le Provincial ou le Vicaire par rapport à une partie de leur Province ou de leur Vicariat ; et elle y pourvoit par la nomination d'un délégué qui, avec pouvoirs spéciaux, réside habituellement dans ce territoire éloigné et y remplace le Provincial ou le Vicaire (art. 518). Ainsi donc l'union des deux charges de Provincial et de Vicaire n'est aucunement opposée ni à la lettre ni à l'esprit de nos saintes règles.

3. Le Provincial du Canada, par le fait de sa nomination comme Provincial, sera donc en même temps vicaire des Missions du Basutoland ; et tous les Pères et Frères qui composent le Vicariat devront le reconnaître comme leur supérieur religieux, selon l'étendue des pouvoirs que nos Constitutions attribuent aux vicaires des Missions. S'il est présent au Basutoland, il aura le libre exercice de ses pouvoirs comme tous les autres vicaires ; s'il en est absent, ce qui arrivera le plus souvent, il sera représenté au Basutoland par un provincial qui, selon l'esprit de l'art. 518 de nos saintes règles, exercera avec le Conseil le gouvernement ordinaire du Vicariat, sauf dans les cas que le vicaire se serait réservés ou qui seraient réservés au Supérieur général.

Nous venons de nommer le Conseil vicarial. Ce conseil sera en effet constitué conformément à nos saintes règles, qui demandent au moins deux consultants (art. 534). Ici, il comprendra trois consultants, choisis parmi les Pères résidant au Basutoland, dont le premier, en l'absence du vicaire, présidera le Conseil et gouvernera le Vicariat, ainsi qu'il vient d'être dit, à titre de pro-vicaire ou de délégué du vicaire des Missions (1).

4. Puisque le Provincial du Canada, en tant que tel, est aussi vicaire des Missions du Basutoland, il s'ensuit évidemment que le Vicariat est en quelque manière confié à sa Province et que toute l'Administration provinciale doit collaborer avec son chef au bien de la Mission du Basutoland, — non pas, il est vrai, pour s'immiscer dans les affaires qui ne concernent que la marche intérieure du Vicariat, mais pour procurer à ce dernier les secours que nos Missions sont en droit d'attendre des autorités supérieures de la Congrégation. Principalement, la Province sera chargée d'assurer à la Mission un personnel suffisamment nombreux et bien formé, ou encore de procurer à ses missionnaires les secours indispensables que le Vicariat ne pourrait pas leur donner.

Ainsi donc, bien souvent, le Provincial du Canada aura à travailler, en tant que Provincial, au bien de la Mission qui est confiée à sa Province : par exemple, dans tout ce qui a rapport à la préparation ou à l'obédience des sujets à envoyer au Basutoland, dans les secours charitables à recueillir pour la Mission, dans l'œuvre de propagande à permettre ou à organiser. Dans toutes ces circonstances et d'autres semblables, où il agit comme Provincial et engage la responsabilité de sa Province, il devra nécessairement agir avec son conseil, conformément à ce que nos Constitutions imposent à tous les Provinciaux.

(1) Une circulaire postérieure a notifié la nomination des RR. PP. Henri LEBRETON, 1^{er} consultant et pro-vicaire ; Jean PENNERATH et Laurent CARY.

En qualité de Vicaire, il devra s'occuper de la Mission pour surveiller, autant que la distance le permettra, tout ce qui concerne la vie régulière des missionnaires, et spécialement pour traiter les questions qui seraient réservées à son autorité, comme nominations, contrats au nom de la Congrégation, dépenses extraordinaires, etc. Si les décisions à prendre n'engagent aucunement la Province, il n'aura pas à en référer à son conseil provincial, mais seulement au Conseil vicarial ou au Supérieur général, selon les cas. C'est également en cette qualité de vicaire qu'il soumettra à l'Administration provinciale l'exposé des besoins du Vicariat, en vue d'obtenir les secours que la Province pourrait fournir.

Si, enfin, il s'agit d'affaires qui concernent directement le Vicariat, mais qui comportent aussi quelque obligation pour la Province — comme serait le rappel d'un sujet, une fondation de maison de la Congrégation exigeant un nouveau personnel, etc., — il devra, comme Provincial et comme vicaire, prendre l'avis ou le consentement de ses deux conseils respectifs.

5. Ce que nous venons de dire explique suffisamment la manière dont il devra exercer la double autorité qui lui est conférée. Selon qu'il devra agir ou comme Provincial ou comme vicaire, il aura à gouverner avec son conseil, ou provincial ou vicarial ; dans les affaires mixtes, intéressant les deux Administrations, il agira avec ses deux conseils ; pour ce qui est des affaires où la compétence de chacune des deux Administrations ne serait pas nettement délimitée, les deux conseils prépareront des accords qui seront soumis, si la matière le comporte, à l'approbation du Supérieur général. Quant à ce qui concerne le gouvernement ordinaire à l'intérieur du Vicariat, il s'en remettra habituellement à son vicaire qui, avec l'aide des deux autres conseillers résidant comme lui au Basutoland, exercera au nom du vicaire l'autorité qui appartient à la Congrégation sur le personnel ou sur les œuvres du Vicariat des Missions.

* * *

Tel est le mode d'union entre la Province du Canada et le Vicariat du Basutoland que nous avons préparé en conformité avec l'esprit de nos saintes règles et les décisions du dernier Chapitre général, comme aussi avec les directives du Saint-Siège, et que nous trouvons les plus aptes, dans les circonstances présentes, à réaliser les désirs qui nous ont été exprimés et à procurer le plus grand bien de nos Missions du Basutoland.

C'est pourquoi, du consentement de notre conseil, nous décrétons que désormais le Vicariat du Basutoland sera uni à la Province du Canada selon la teneur des articles suivants :

ART. 1. — La charge de vicaire des Missions du Basutoland sera désormais unie à la charge de Provincial du Canada et, pour autant, le Vicariat du Basutoland sera uni et confié à la Province du Canada.

ART. 2. — Par cette union, le Vicariat ne perd ni son existence ni aucun de ses droits ou privilèges ; mais il reçoit pour Supérieur religieux, à titre de vicaire des Missions, le Provincial même du Canada. De son côté, la Province ne s'incorpore pas le Vicariat ; mais, par le Provincial et son conseil, elle accepte comme une de ses œuvres de travailler au bien du Vicariat, en lui fournissant, autant qu'elle le pourra, les sujets et les secours dont il aura besoin.

ART. 3. — Le Provincial du Canada, par le fait de sa nomination, recevra donc en même temps le titre et la charge de vicaire des Missions du Basutoland, titre et charge qui devront être reconnus par tous les Oblats du Basutoland dès le moment où la nomination du Provincial leur sera officiellement annoncée.

ART. 4. — Pour l'aider dans le gouvernement du Vicariat, il aura, conformément à la règle, un conseil vicarial et un économe vicarial. Le conseil sera composé de trois consultants choisis, ainsi que l'économe, parmi les Pères résidant au Basutoland, et nommés par le

Supérieur général conformément aux articles 534 et 549 de nos Constitutions.

ART. 5. — En l'absence du vicaire des Missions, le premier consulteur, à titre de pro-vicaire, sera son représentant au Basutoland ; il présidera le conseil, fera les visites canoniques, veillera au maintien de la discipline régulière et exercera en général tous les actes administratifs selon l'autorité qui lui aura été déléguée à cet effet.

ART. 6. — Dans les affaires qui ne concernent que l'administration du Vicariat, le vicaire et ses conseillers seront seuls compétents, sans intervention aucune du Conseil provincial ; dans les questions mixtes, qui intéressent la Province et le Vicariat et qui par conséquent dépendent, à différents points de vue, de l'autorité provinciale et de l'autorité vicariale, les deux conseils devront être entendus, selon les prescriptions des Constitutions.

ART. 7. — Le recrutement du personnel des Missions du Basutoland sera assuré par la Province du Canada. Sur la proposition du Provincial et de son conseil, après entente avec le Conseil vicarial, les obédiences d'envoi ou de rappel des sujets seront données par le Supérieur général, conformément à l'art. 543 de nos saintes règles. S'il s'agit d'envois ou de rappels temporaires n'ayant pas le caractère d'obédiences proprement dites, la décision appartiendra au Conseil provincial, après entente avec le Conseil vicarial, sans qu'il soit besoin de recourir au Supérieur général, qui donne une fois pour toutes, pour les voyages ainsi réglés, la permission requise par l'article 340 de nos Constitutions. Cependant, avant toute décision, on aura soin d'obtenir l'autorisation du Vicaire apostolique dans tous les cas où elle serait requise par le Droit.

ART. 8. — On se rappellera toujours que les biens qui appartiennent ou qui sont donnés à la Mission comme telle sont administrés exclusivement sous l'autorité du Vicaire apostolique. Quant aux biens qui appartiennent ou sont donnés à la Congrégation comme telle dans le

Vicariat du Basutoland, ils seront administrés uniquement par le vicaire des Missions et son Conseil, conformément aux Constitutions.

ART. 9. — Pour la répartition des frais de voyages ou d'entretien des malades, et en général pour tous les autres points qui n'auraient pas été suffisamment déterminés dans les articles précédents, les deux Administrations pourront, d'un commun accord, préparer et établir les règlements qu'elles jugeront opportuns.

ART. 10. — Dès ce moment, et du fait de la promulgation de la présente *Circulaire*, le Provincial actuel du Canada, le R. P. Philémon BOURASSA, est vicaire des Missions du Basutoland dans le sens exposé ci-dessus. Quant aux consultants qui composeront son Conseil, nous nous réservons de les nommer un peu plus tard, ainsi que l'économiste vicarial, dans une prochaine *Circulaire*.

* * *

Les pages qui précèdent montrent assez clairement avec quel soin nous avons étudié et préparé cette organisation, nouvelle chez nous, qui établit des relations toutes particulières entre une Province et un Vicariat de Missions. La pensée qui a inspiré toutes nos démarches, et finalement notre décision, est assurément celle de procurer le plus grand bien des âmes et des œuvres confiées à la Congrégation dans le territoire du Basutoland ; mais elle a été aussi celle du bien de chacun de nos missionnaires du Basutoland, tant au point de vue de leur vie religieuse et de leur sanctification personnelle qu'au point de vue de leurs besoins temporels, surtout en cas de maladies ou d'infirmités qui les obligeraient à quitter leur pays de Mission.

Nous avons vu, de plus, dans cette union le bien de la Province du Canada, qui ne pourra que gagner encore en esprit d'apostolat et de charité, en se dévouant, par tous les moyens à sa disposition, au maintien et à l'accroissement des belles œuvres apostoliques du Basutoland, qui deviennent désormais en grande partie ses œuvres

à elle. Elle aura, en effet, certainement à cœur, non seulement de préparer et d'envoyer au Basutoland des missionnaires nombreux, capables de continuer et de faire progresser les conquêtes de l'Eglise sur le paganisme ou l'hérésie, mais elle voudra encore se tenir en contact continu avec eux, par la prière, par les correspondances épistolaires et par les secours de toute sorte qu'elle s'efforcera de leur procurer.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette union a été préparée sur le désir et avec la collaboration des deux Administrations du Vicariat et de la Province. Nous sommes donc assuré qu'elle correspond au sentiment du plus grand nombre, soit au Basutoland, soit au Canada. Ce n'est pas à dire qu'elle n'exigera pas, chez quelques-uns, certains sacrifices personnels ; mais, nous en avons l'assurance, tous sauront se placer au-dessus des considérations purement individuelles pour voir principalement l'intérêt général du Vicariat, des missionnaires et de la Congrégation. Ils continueront tout simplement et humblement, sous la nouvelle autorité, à se dévouer de toutes leurs forces pour le bien des âmes et la prospérité de leur belle Mission. S'il y a en cela quelque surcroît de renoncement, il y aura aussi surcroît de mérite devant Dieu et devant la Congrégation.

En terminant, nous prions le Sacré-Cœur de Jésus, la Vierge Marie, notre Mère Immaculée, les saints Patrons des Missions, notre vénéré Fondateur et tous les Oblats du ciel, de bénir la décision que nous venons de prendre et d'obtenir de la divine Bonté qu'elle soit efficace pour le plus grand bien de tous et de chacun dans le Vicariat du Basutoland et dans la Province du Canada.

Veillez recevoir, nos Révérends Pères et bien chers Frères, avec notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de notre entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, O. M. I.
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général.



RAPPORTS et LETTRES des MISSIONNAIRES

PROVINCE DU CANADA

Rapport sur le Juniorat d'Ottawa.

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DONTENWILL, O. M. I.,
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Ottawa, 12 octobre 1930.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Votre circulaire N° 143 est venue rappeler à vos enfants le motif et le but de la fondation de nos *Missions*. Elle leur a exprimé votre désir de les voir collaborer davantage à cette œuvre de propagande et d'apostolat. Elle a fait revivre dans la mémoire des Supérieurs surtout l'obligation qu'ils ont de vous envoyer de temps à autre un compte rendu de leur maison.

Le présent rapport a pour but de répondre à votre désir en même temps que de porter à votre connaissance les activités d'une portion de vos Oblats d'Ottawa.

* * *

Le Juniorat du Sacré-Cœur est une maison de formation dont le corps a pu varier depuis ses longues années d'existence, mais dont l'âme n'a pas changé. Après dix, quinze ou vingt ans d'absence, celui qui y revient y trouve le même dévouement, le même esprit religieux dans le personnel, et la même formation dans les junioristes. Si

de cette maison sont sortis tant de zélés religieux qui aujourd'hui, soit dans notre province, soit ailleurs, travaillent à nos œuvres d'éducation et d'évangélisation, nous pouvons espérer qu'elle restera encore pour notre noviciat et nos scolasticats une source féconde d'alimentation.

* * *

La régularité des Pères et des Frères ne laisse aucunement à désirer. Malgré le nombre restreint de nos Pères, et conséquemment le surcroît de travail que nécessite le bon fonctionnement d'une maison aux emplois si variés, on peut dire que l'assistance aux exercices de communauté est satisfaisante ; et cela, tant par esprit de devoir que d'édification pour nos junioristes. Ceux-ci, en dehors des heures de classes qu'ils suivent à l'Université et des études qui ne leur sont pas ménagées, se conforment à peu près au règlement des Pères. La prière et la méditation, faites à la salle d'études, sont suivies de la sainte Messe. La Communion est quotidienne ; bien rares sont ceux qui y manquent.

Les junioristes ont leurs visites au Saint Sacrement et à la sainte Vierge, leur lecture spirituelle journalière, présidée par le R. P. Supérieur, de même que l'examen particulier et les exercices du soir. Presque tous les dimanches un sermon approprié leur est donné. Ajoutez à cela la confession hebdomadaire, la récitation de l'Office de la sainte Vierge, les mois du saint Rosaire, de Marie, de saint Joseph et du Sacré-Cœur. Des cantiques rehaussent la Messe des jours de congés et le chant de la grand-messe du dimanche, exécuté en grégorien et avec ensemble, aide encore à la piété.

Chaque élève a son directeur spirituel qui est son guide dans la pratique de la vertu, la réforme de sa vie, la poursuite de son idéal de vocation religieuse et sacerdotale. Il peut conférer avec lui assez fréquemment et en toute liberté. Nos enfants vivent donc dans un milieu religieux intense, et celui qui, au début, n'y apporte pas toute son ardeur, ne peut faire autrement que d'être

entraîné à une piété sérieuse et convaincue. La communauté des Oblats même y trouve une édification réciproque qui fait de notre Juniorat un centre de ferveur que peuvent constater les nombreux visiteurs de nos autres maisons.

* * *

Voici les différentes charges assignées au personnel pour l'année 1930-31 :

- R. P. Georges-Etienne MARTEL, supérieur et infirmier.
- R. P. Nérée LAFLAMME, 1^{er} assesseur et curé de la paroisse du Sacré-Cœur.
- R. P. Louis-Philippe PELLETIER, 2^e assesseur, directeur du *Denier* et de *La Bannière*, chapelain des Sœurs de la Sainte-Famille, directeur des séances et professeur (4 heures par semaine).
- R. P. Stanislas BRAULT, invalide.
- R. P. Louis LEJEUNE, absent.
- R. P. Elphège RICHARD, économe, préfet spirituel des Frères convers, directeur de la rédaction et de l'impression de *La Bannière*.
- R. P. Emery VERVILLE, préfet des études, directeur de la fanfare et du chant, professeur (8 heures par semaine).
- R. P. Antoni MAILLETTE, préfet de discipline, professeur (9 heures par semaine).
- R. P. Auguste MORISSET, vicaire à l'église du Sacré-Cœur, directeur de l'Académie, bibliothécaire.
- R. P. Wilbrod LABERGE, professeur (10 heures par semaine).
- R. P. Louis HÉBERT, assistant préfet de discipline, assistant économe, professeur (10 heures par semaine).
- R. F. Dolor DORÉ, propagandiste de *La Bannière* et du *Denier*.
- R. F. Philippe DESCOTEAUX, directeur des travaux extérieurs.

R. F. Camille MESSIER, sacristain à l'église du Sacré-Cœur.

R. F. Gustave ROY, infirmier, propagandiste.

R. F. Irénée LECLERC, portier, sacristain au Juniorat, propagandiste.

* * *

Le recrutement de nos junioristes est facile à faire ; nous n'avons que l'embarras du choix. Les Oblats sont d'ailleurs bien connus dans notre province. Un prospectus et une notice de la Congrégation que nous envoyons à quiconque en fait la demande passent de famille en famille, et suscitent chaque année un grand nombre de demandes d'admission. Nous allons voir dans leur famille les aspirants, examinons leurs talents, leur santé, leur piété, leur ambiance. Nous choisissons parmi ces candidats ceux qui offrent le moins de risques. Nous avons enregistré en septembre dernier trente-huit nouveaux junioristes ; ce qui a porté le nombre avec les anciens à cent dix-huit. C'est à peu près tout ce que notre maison peu contenir et encore, sans être trop à l'aise. Nous avons, en juin dernier, seize finissants, dont quinze sont présentement au Noviciat.

L'exiguïté de notre local nous a fait songer à l'agrandissement de notre terrain par l'acquisition d'une propriété avoisinante, ajoutant ainsi une trentaine de pieds à notre cour de récréation. L'hygiène demandait aussi d'apporter une amélioration à notre salle d'étude et à notre chapelle, trop petites pour le volume d'air requis à nos élèves. Sous le supérieurat du R. P. MARCHAND, un système de ventilation fut installé qui a depuis donné de magnifiques résultats. Nous avons constaté que le renouvellement constant de l'air faisait disparaître cette odeur d'une atmosphère jusque là chargée et accablante. Le nombre de nos junioristes qui fréquentaient l'infirmerie a aussi diminué de beaucoup.

* * *

A notre satisfaction, tous nos junioristes suivent leurs classes à l'Université d'Ottawa. Ils sont répartis dans les six premières années du cours classique. Ces six années comprennent les quatre années du cours d'immatriculation et deux années du cours des arts.

Les deux premières années du cours d'immatriculation sont cependant sous la direction des Pères du Juniorat. Ceux-ci peuvent, sans s'en tenir au programme strict de l'Université, donner plus de temps à certaines matières — l'anglais principalement, — afin de préparer leurs élèves plus efficacement aux autres années du cours. Ils peuvent connaître mieux ces élèves dont quelques-uns doivent être éliminés. C'est aussi une épargne que de n'avoir pas à payer leur instruction. Nous n'avons qu'à indemniser l'Université pour le local de ces deux classes.

Outre cette œuvre d'instruction, nos Pères, aidés de nos Frères convers, travaillent également à *La Bannière* et au *Denier du Sacré-Cœur*. Ces œuvres sont actuellement très prospères, et contribuent pour beaucoup au soutien et au succès de notre maison. Le R. P. BRAULT, qui a porté tant de zèle à les maintenir, s'est vu depuis plus d'un an condamné à l'inaction par la maladie. Il continue, épuisé et souffrant, à notre noviciat de Ville Lasalle, de susciter par ses prières, les bénédictions du ciel sur le Juniorat dont on peut dire qu'il a été durant de si longues années le père nourricier. Le R. P. LEJEUNE, actuellement en France, s'occupe de l'impression de son Dictionnaire sur l'histoire du Canada, fruit de vingt-cinq années de recherches et de travaux ardues. Le Juniorat, qui doit bénéficier de ce gigantesque labeur, entrevoit l'heureuse issue de cette dernière démarche.

L'Association Missionnaire de Marie Immaculée, grâce à l'activité du R. P. PELLETIER, voit le nombre de ses membres s'augmenter assez rapidement.

* * *

De si rudes travaux méritaient bien, pour les Oblats du Juniorat, quelques jours de relâche et de repos. Les deux mois de vacances, pendant lesquels les junioristes vont goûter les joies de leur famille, permettraient jusqu'ici aux Pères de se succéder pendant trois ou quatre semaines à notre maison de campagne du Lac Poisson-Blanc, où le bon air, l'eau limpide et des distractions de tous genres leur faisaient oublier leurs fatigues. Mais cette année, la C^{ie} MacLaren, ayant haussé les eaux du lac, dans le but de faire un réservoir pour ses productions d'énergies électriques, a exproprié notre terrain et submergé notre résidence. Sans doute, cette Compagnie nous a grassement rémunérés, mais elle nous a causé quand même un grand embarras. Nous avons dû, cette année, nous contenter, comme délassément, des visites que nous avons faites à nos aspirants junioristes. Bien que les voyages nécessités par ces visites occasionnent un changement de milieu, ils n'ont pas la vertu vivifiante et reposante de la vie à la campagne. Nous ne perdons pas espérance, cependant, de retourner au même lac, sinon dans une résidence qui serait nôtre, du moins en compagnie des Oblats des autres maisons qui pourraient s'y installer.

* * *

A l'œuvre du Juniorat se joint aussi celle de la desserte de la paroisse du Sacré-Cœur. Confiée spécialement à la sollicitude de son curé, le R. P. LAFLAMME, et de son vicaire, le R. P. MORISSET, elle reçoit cependant l'aide des autres Pères pour ce qui est des confessions et des messes du dimanche et des jours de fêtes.

L'église voit d'années en années sa dette diminuer et la générosité des paroissiens permettra bientôt de la compléter en y ajoutant le clocher.

La visite paroissiale que vient de terminer le R. Père CURÉ révèle que le nombre des familles est porté à 645,

comprenant 2.942 communicants et 315 non communicants. Il a été distribué, l'année dernière 71.000 communions.

L'assistance aux offices est prouvée par l'affluence des fidèles aux six messes que nous leur donnons chaque dimanche. Le bon esprit et la charité règnent parmi les paroissiens. S'ils n'ont pas tous des positions lucratives, ils savent s'entr'aider chrétiennement. La Conférence de Saint-Vincent de Paul a secouru, l'hiver dernier, une douzaine de familles. La paroisse comprend aussi deux écoles florissantes : l'école Garneau, comptant 275 garçons, et l'école Saint-Pierre, comptant 200 filles.

* * *

Voilà, Monseigneur, un résumé sans exagération des activités de vos Oblats du Juniorat. Ils ont tous le désir de voir leurs œuvres prospérer et ne ménagent ni leurs forces, ni leurs labeurs, afin d'augmenter le nombre, comme par le passé et sous votre paternelle autorité, et de soutenir la qualité des futurs membres de notre chère Congrégation.

Veillez agréer, Monseigneur et vénéré Père, en cette année de votre jubilé d'oblation, les plus sincères félicitations et l'assurance des ferventes prières de vos enfants respectueux et soumis en N.-S. et M. I.

P. E. MARTEL, *O. M. I., Sup.*



PROVINCE D'ALBERTA-SASKATCHEWAN

L'œuvre des Oblats polonais parmi les Polonais de l'Alberta.

Le ministère des Révérends Pères Oblats polonais auprès de leurs compatriotes de l'Alberta comprend une période de vingt-cinq années : il s'est exercé d'abord par de simples visites pendant deux ans, puis par un travail continu de vingt-trois ans. Les missionnaires visiteurs furent les RR. PP. Albert et Guillaume KULAWY ; les résidents furent le R. P. Paul KULAWY, un frère des deux premiers, et le R. P. SYLLA, qui travaillèrent tantôt ensemble, tantôt séparément.

Plusieurs autres prêtres, soit Oblats, soit religieux appartenant à d'autres Ordres ou séculiers, donnèrent aussi leurs soins aux Polonais de l'Alberta : nous nous efforcerons de dire également, au moins en passant, ce qu'ils ont fait, croyant que ce serait commettre une injustice que de laisser volontairement dans l'ombre des dévouements très méritoires.

L'œuvre accomplie, en effet, pendant la période dont nous allons nous occuper fut toujours difficile et parfois héroïque. En ce qui concerne les Oblats, la Providence, dont les décrets pleins de sagesse et de bonté nous sont souvent impénétrables, permit qu'ils dussent s'éloigner du champ qu'ils avaient défriché avec tant de peines, juste au moment où ils auraient commencé à jouir du fruit de leurs labeurs : ils en ont souffert, mais sans se plaindre, se souvenant que les religieux missionnaires sont les pionniers, les défricheurs, ceux qui doivent travailler sans jouir ici-bas, mais que leur récompense n'en sera que plus grande dans les cioux.

Cette œuvre, presque totalement inconnue, nous voudrions la raconter ici, au moins dans ses grandes lignes.

Ce n'est pas chose facile, parce que les documents sont rares : la modestie des principaux ouvriers, ou le surcroît même de leurs occupations, les a empêchés d'écrire, de sorte que nous n'avons, comme sources, avec un chapitre des *Short Sketches of the « History » of The Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, de Mgr LEGAL, O. M. I., et des indications très brèves dans les lettres ou rapports d'autres Oblats, que des renseignements oraux, mais de première valeur, venant du R. P. SYLLA, parlant d'après ses souvenirs et ses notes.

Nous diviserons ce petit travail en trois parties :

- 1° L'arrivée des premiers colons et les visites de 1898 et 1899 ;
- 2° La période de création ou des fondations, à partir de 1900, et, pour les Oblats, de 1904 à 1916 ;
- 3° La période d'organisation, de 1917 à 1927.

I

C'est vers 1892 que commença le mouvement d'immigration des régions centrales de l'Europe, et spécialement de la Pologne, vers l'Ouest canadien. La plupart de ces nouveaux colons avaient d'abord travaillé aux Etats-Unis, dans des mines de charbons ou sur des voies ferrées en construction. De là, ils étaient passés dans l'immense territoire canadien qui s'étend de l'extrémité occidentale des grands lacs jusqu'aux Montagnes Rocheuses et constitue aujourd'hui les trois Provinces de l'Ouest, Manitoba, Saskatchewan et Alberta.

Ce mouvement s'intensifia après 1896, par suite des encouragements donnés et des mesures prises par le Gouvernement d'Ottawa pour le favoriser.

Pour ne nous occuper que des Polonais de l'Alberta, nous les voyons alors s'établir, les uns dans le sud, pour y travailler sur les lignes de chemin de fer ou dans les mines ; les autres vers le centre, pour y cultiver la terre. Ils formèrent ainsi peu à peu comme deux noyaux principaux que nous rattacherons : celui du sud, à Calgary ; celui du centre, à Edmonton.

* * *

Les débuts furent inévitablement très pénibles. Beaucoup de ces nouveaux venus avaient dépensé tout leur avoir dans le voyage, et se trouvaient dans un dénûment complet. Ce qui était plus fâcheux encore, et vivement ressenti par les meilleurs, c'était le manque de secours religieux. Dispersés de tous côtés, dans un immense territoire, au milieu de colons anglais, français, allemands, hongrois, autrichiens, galiciens, bohémiens, roumains, russes, italiens, etc., ils ne pouvaient que difficilement être atteints par les missionnaires, qui du reste ne parvenaient pas toujours à comprendre des gens de tant de langues différentes, ou à s'en faire comprendre.

Une des familles qui souffrait le plus de cet état de choses était la famille Banach. Les Banach, grand-père et grand'mère, enfants et petits-enfants, après avoir séjourné quelque temps aux Etats-Unis (à Tacoma, dans l'Etat de Washington, près de Seattle, non loin de l'océan Pacifique), s'étaient établis en un lieu nommé *Sandy Lake*, à 18 ou 20 milles (de 29 à 32 kilom.) au sud d'Edmonton. Stanislas (ou Stanley), le fils aîné des vieux, travaillait péniblement à défricher un mauvais terrain, tandis que sa femme, pour faire un peu d'argent, tenait une modeste pension à Strathcona, partie sud d'Edmonton. Leur misère, ils l'auraient supportée avec patience ; mais ce qui les peinait par-dessus tout, c'était de ne trouver aucun missionnaire parlant leur langue, et de ne pouvoir par conséquent ni se confesser, ni communier.

M^{me} Banach s'en ouvrit à une personne de Strathcona, qui lui dit :

— Consolerez-vous ! Il y a, à Saint-Albert, un évêque qui parle toutes les langues : allez donc le voir. Il est bon et vous recevra volontiers.

M^{me} Banach le fit savoir à son mari. Et bientôt après, on put voir les deux époux, avec leur vieux père et leur vieille mère et leurs enfants, dans une de ces grandes charrettes à quatre roues que dans le pays on nomme

« wagon », sur le chemin, alors en fort mauvais état, qui menait à la ville épiscopale.

Rendus à Saint-Albert, grande fut leur déception quand on leur dit que Mgr GRANDIN ne pourrait ni les comprendre ni leur parler dans leur langue. Cependant le bon évêque les rassura bien vite, en expliquant à Stanislas Banach, qui parlait un peu l'anglais, ainsi que sa femme, ce que devraient faire ses parents et ses enfants pour se confesser. Quelques instants plus tard, tous avaient reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et se préparaient, consolés et fortifiés, à reprendre le chemin de leur demeure.

Le Frère portier les arrêta :

— Ne partez pas si tôt, leur dit-il, Monseigneur vous invite à dîner avec lui et les Pères.

Ils prolongèrent donc leur séjour à Saint-Albert, heureux et confus à la fois de cet honneur.

A table, ils eurent les premières places, et Monseigneur GRANDIN se fit un plaisir de les servir lui-même. Voyant tant de bonté dans leur Evêque, ils s'enhardirent à lui demander un prêtre de leur langue.

— Je connais un Père Oblat polonais, répondit Monseigneur GRANDIN, qui demeure à Winnipeg — c'était à 800 milles (1.300 kilom.) pour le moins de Saint-Albert.

— Je vais lui écrire, et, dès que je saurai l'époque de sa venue, je vous la ferai annoncer. Quand vous irez à la messe, à Strathcona, écoutez bien : on dira quel jour le Père KULAWY viendra vous visiter.

La famille Banach s'en retourna tout heureuse.

Et l'automne suivant, le R. P. Albert KULAWY vint les voir. Il visita en même temps tous ceux de ses compatriotes qu'il put rencontrer dans le diocèse entier de Mgr GRANDIN. Dans le sud, il vit notamment les localités naissantes, situées sur la ligne du chemin de fer qui allait de Calgary aux Montagnes Rocheuses, et que desservait en ce temps-là, malgré son grand âge et ses infirmités, le R. P. FOUQUET : c'étaient Cochrane, qui comptait environ 80 catholiques ; Canmore, qui en comptait 90 ; Anthracite, une vingtaine, et Banff, une quinzaine.

Naturellement, les Polonais n'étaient encore qu'un petit nombre parmi ce petit troupeau. (Voir *Missions O. M. I.* t. 36, p. 226.)

Grande fut la consolation des bons. Pour tous ce fut un utile rappel des devoirs du chrétien.

* * *

L'année d'après, 1899, ce fut le R. P. Guillaume KULAWY qui fit la même visite. Il en a donné un aperçu dans une lettre du 13 septembre 1899, adressée au T. R. P. Cassien AUGIER, Supérieur général, dont nous allons donner de larges extraits.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Merci pour le bon Père que vous avez bien voulu envoyer à notre secours. (Il s'agit sans doute du R. P. Jules SELTMANN, qui reçut, en 1899, son obédience pour le diocèse de St-Albert. — Voir *Missions O. M. I.*, t. 37, p. 483.)

Voici quel messenger providentiel est venu m'apprendre l'heureuse nouvelle. Je quittai la Mission de Canmore avant-hier, pour aller, à 15 milles (34 kilom.) plus à l'Ouest, administrer un pauvre Slave à l'hôpital de Banff. Le malheureux s'était fait écraser un pied aux houillères de Canmore, et le chirurgien venait de lui couper, pour la seconde fois, une partie de la jambe gangrenée. A peine le train est-il arrêté que je vois une soutane ornée d'une croix d'Oblat descendre sur le quai, pour jouir sans doute plus librement du spectacle magnifique qu'offrent les montagnes de neige aux regards du visiteur. Sur le moment je ne puis me rappeler le nom, quoique le figure du R. P. Jacques WAGNER me semble bien connue. Quelle agréable surprise, quelle joie pour le pauvre missionnaire errant seul dans les rochers de l'Amérique du Nord, de rencontrer un ancien compagnon d'étude au juniorat !... Que la demi-heure que je passai avec cet ancien condisciple me sembla vite écoulée ! Je des-

cendis à Banff, laissant le P. WAGNER continuer seul son voyage pour New-Westminster.

Arrivé à l'hôpital, je reconnus mon malade et lui adressai la parole en polonais. Le pauvre patient, un jeune homme d'une vingtaine d'années, faisait pitié. Mais en ce moment, le bonheur de voir le prêtre, le seul qui pût lui parler et le comprendre, lui fit oublier ses souffrances. Il prit ma main, la baisa en la couvrant de larmes de joie. Puis il fit sa confession. M. Marcou, curé de Springfield (Etats-Unis), qui se trouvait à Banff pour des raisons de santé, a bien voulu se charger de lui apporter la sainte communion le lendemain. Je profitai du peu de temps qui me restait pour visiter les sources d'eau chaude sulfureuse de l'endroit et retournai le soir même à Calgary, le cœur heureux et consolé... (Le P. KULAWY dit ici qu'il se rendra à Saint-Albert pour le jubilé du P. LACOMBE, le 25 septembre. Il écrit de Calgary.)

A Edmonton, j'aurai à visiter plusieurs centaines de familles polonaises et galiciennes, qui sont établies sur des fermes, à 15, 20 et 50 milles (24, 32, 80 kilom.) de la ville. (Notons en passant que les familles galiciennes étaient beaucoup plus nombreuses que les familles polonaises proprement dites.)

Le ministère de nos Missions comprend généralement trois classes de gens : les mineurs, les ouvriers et les fermiers. Les mineurs et les ouvriers, soit des chemins de fer, soit des rues, demeurent ordinairement dans les villes ou sur les lignes des voies ferrées, de sorte qu'il nous est assez facile de les atteindre. Mais ce n'est pas aussi facile de les rassembler, surtout les jours de semaine, à cause des heures fixes de travail auxquelles ils ne peuvent manquer sans de graves inconvénients. De plus, ce sont en grande partie des jeunes gens et des hommes mariés qui ont laissé leurs familles dans les vieux pays. Plus tard elles viendront les rejoindre lorsque ceux-ci auront gagné l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de leur voyage. Ces hommes, vivant des mois sans voir le prêtre, sans entendre parler de leur religion, deviennent bien vite indifférents, et il n'est pas commode

de les faire revenir à leurs devoirs. Les fermiers, au contraire, montrent de meilleures dispositions et conservent en général les bonnes pratiques religieuses de leur pays d'origine. Mais, pour les atteindre, le missionnaire est obligé de faire 15, 20 et même 50 milles en voiture, par des chemins que les grandes pluies rendent parfois impraticables, comme cette année par exemple. Il choisit alors un magasin ou une maison convenable dans le centre de la colonie, pour y dire la sainte Messe, entendre les confessions, bénir les mariages, baptiser les enfants et instruire ce pauvre peuple. Heureusement, il trouve leurs cœurs mieux préparés que leurs maisons. Le prêtre n'a guère besoin d'annoncer son arrivée. Les voisins, quoique séparés d'un quart de mille ou d'un demi-mille (400 ou 800 m.) les uns des autres, se communiquent vite la bonne nouvelle, et, dès le lendemain, le Père ne pourra quitter le confessionnal improvisé avant 11 heures pour commencer la sainte Messe et parler devant une nombreuse assistance venue de toutes les parties de la colonie. Après la messe, viennent les cérémonies des baptêmes. Ainsi j'ai fait, dans une colonie presque exclusivement galicienne, 20 baptêmes dans la même journée, dont 18 la même fois... (Ce jour-là), après les baptêmes, toutes les mères des nouveaux chrétiens se préparèrent pour les cérémonies des relevailles, de sorte qu'il était trois heures passées de l'après-midi quand j'eus fini mon ministère. J'étais bien fatigué, mais je bénissais Dieu dans mon cœur, je ressentais un peu du bonheur qu'ont dû ressentir les Apôtres lorsque les peuples accouraient en masse pour être reçus membres de l'Eglise de Jésus-Christ.

Je compte retourner au Manitoba dans trois semaines... Je m'arrêterai en différents endroits pour confesser au passage plusieurs familles de langues slaves. Le R. Père Albert (KULAWY) ne pourra, pendant mon absence, quitter Winnipeg, de sorte que nos Missions du diocèse de Saint-Boniface devront souffrir... Les neuf dixièmes de nos populations sont dans le diocèse de Mgr LANGEVIN... Grâce à Dieu, le diocèse de Saint-Albert a fait tout dernièrement l'acquisition d'un ecclésiastique possédant

les langues allemande, russe et polonaise, de sorte que nous pourrions dorénavant borner notre ministère au diocèse de Saint-Boniface... (1).

J. W. KULAWY, O. M. I.

Le travail des Pères Albert et Guillaume KULAWY, dans le territoire qui porte aujourd'hui le nom d'Alberta, était donc terminé. Ils avaient dû, pendant deux ans, étendre leur ministère à un pays trois fois grand comme la France. Il leur en restait encore les deux tiers. Cependant ils allaient pouvoir concentrer leurs efforts autour de la paroisse naissante du Saint-Esprit, dans la ville de Winnipeg. Ne nous occupant ici que de l'Alberta, nous leur dirons un adieu reconnaissant.

II

L'ecclésiastique dont venait de s'enrichir le diocèse de Mgr GRANDIN se nommait François Olczewski. Il avait fait ses études de philosophie et de théologie chez les Pères Salésiens de Dom Bosco, à Turin (Italie), et y avait reçu tous les ordres jusqu'au diaconat. Monseigneur GRANDIN l'ordonna prêtre en la fête de l'Épiphanie, le 6 janvier 1900, et aussitôt après, le chargea de visiter tous les Polonais de son vaste diocèse. Il devait, en fait, s'occuper plus particulièrement de ceux qui se trouvaient dans la région d'Edmonton, que l'on appelle aujourd'hui l'Alberta Central. C'était là, en effet, à l'est du Fort Saskatchewan et dans tout le pays limité par la courbe de la rivière du même nom, jusqu'à Victoria et au delà, que les Polonais se trouvaient en plus grand nombre ; et c'étaient ces cultivateurs, plus accessibles à l'action du prêtre, dont nous a parlé le P. Guillaume KULAWY.

M. Olczewski établit sa résidence au centre même de la population qui lui était confiée, à 55 milles (88 kilom.) environ, est-nord-est d'Edmonton. Les Polonais donnèrent à ce lieu le nom de Krakow, pour se rappeler la

(1) *Missions*, O. M. I., t. 37, p. 367.

patrie absente et se consoler en même temps dans ce nom qui leur faisait voir ce coin de terre comme une nouvelle patrie.

« M. Olczewski, dit Mgr LEGAL (*History of the Catholic Church in Central Alberta*, p. 116), se donna de toute son âme à sa tâche. Voyageant constamment à travers un pays presque impénétrable, qui n'avait pas encore de routes entretenues comme celles d'aujourd'hui, il eut beaucoup à souffrir. Pendant plusieurs années, privé de tout confort, même le plus élémentaire, il lutta contre des difficultés sans nombre et courut plus d'une fois de grands dangers, perdu sur les chemins, en plein cœur de l'hiver, ou exposé à se noyer, durant l'été, sur des rivières profondes et rapides. Bien qu'on ne lui accordât pas toujours toutes les marques de respect et de reconnaissance auxquelles lui auraient donné droit son zèle et son énergie, il travaillait sans se décourager, avec cette persévérance qui caractérise la nation polonaise, à l'organisation de ses Missions.

« A *Krakow*, ayant réussi, peu après son arrivée, à se faire donner un terrain bien situé, il y éleva une belle et grande maison, qui devait lui servir à la fois de résidence et de chapelle provisoire, en attendant d'avoir une véritable église (laquelle fut achevée en 1907, et dédiée à saint Casimir, patron de la Pologne).

« Après cette première chapelle (et avant la construction de l'église proprement dite de *Krakow*), M. Olczewski bâtit, près de *Skaro* (nord-est d'Edmonton), une autre chapelle, qui fut bénite par Mgr LEGAL, le 5 juillet 1904, sous le titre de Notre-Dame du Bon Conseil. Un des habitants de *Skaro*, M. Utculak, avait donné pour cela trois acres de terrain, soit 1 hectare 20 ares.

« A 6 milles (près de 10 kilom.) plus loin, une troisième chapelle fut encore érigée par ses soins, sur un terrain de 4 acres (1 hect. 60 ares) obtenu du gouvernement. Elle fut dédiée à saint Jean de Kenty, le 18 décembre 1906. (Mgr LEGAL ne donne pas le nom civil de cet endroit : ce semble être *Wodstock*.)

« Une quatrième chapelle fut bâtie encore plus à l'est,

dans le district de Beaver Lake (qu'il ne faut pas confondre avec le Lac Castor, Beaver Lake aussi, de la région du Lac la Biche, bien au nord de la rivière Saskatchewan.)

« Enfin une cinquième chapelle s'éleva sur la route qui va d'Edmonton à Athabaska-Landing, dans le district de la petite rivière Vermillon (au nord de la rivière Saskatchewan à Vaugh).

« A ce soin des Missions centrales de l'Alberta, M. Olczewski ajouta, pendant plusieurs années, la visite des groupes de Polonais établis sur la ligne du Canadien Pacifique (C. P. R.), de Cochrane à Laggan (ou de Calgary aux Montagnes Rocheuses), et dans d'autres parties du diocèse. »

Grands nous apparaissent déjà les mérites de ce prêtre ; il y ajouta celui de fondateur d'une communauté religieuse.

« Le jour de l'inauguration de la chapelle de Notre-Dame du Bon Conseil, à Skaro, nous dit toujours Monseigneur LEGAL, marqua cet événement important. Quelques jeunes filles polonaises pensaient, depuis trois ans, à se consacrer à Dieu et à se dévouer à l'enseignement de l'enfance. Ce n'était pas du reste sans besoin, car dans cette vaste région les visites du prêtre étaient nécessairement rares, et les écoles, qui avaient été ouvertes à de grandes distances les unes des autres, étaient entre des mains protestantes. Leur désir se réalisa, en ce 5 juillet 1904 : les trois premières novices reçurent le saint habit de la Religion des mains de Mgr LEGAL, et prirent le nom d'*Auxiliaires de l'Apostolat*. C'étaient Anne-Véronique *Chamulka*, Anne-Arsène *Dziwinka* et Victoire-Françoise *Wachowicz*... Après les épreuves ordinaires du noviciat, elles furent admises toutes les trois à prononcer leurs vœux de Religion. Puis d'autres se joignirent à elles... Les unes ouvrirent une petite école à Krakow, tandis que les autres se préparaient au même travail en suivant les cours de l'école catholique d'Edmonton. Le jour semblait proche où leur coopération serait im-

portante et efficace, lorsque, vers la fin de 1911, M. Olzewski passa, avec sa petite communauté, dans le diocèse de Crookston, aux Etats-Unis. » (Mgr LEGAL, *loc. cit.*, p. 117.)

* * *

Ce départ, toutefois, ne fut pas trop nuisible aux âmes en Alberta, parce que le ministère auprès des Polonais était assuré par deux Pères Oblats, le R. P. Paul KULAWY, un frère des deux premiers dont nous avons parlé, et le R. P. Antoine SYLLA.

Le R. P. Paul KULAWY terminait ses études théologiques, à Hünfeld, en 1903 : Mgr LEGAL, qui avait succédé, l'année précédente à Mgr GRANDIN (décédé le 3 juin 1902), l'ayant appris, le demanda pour son diocèse, et l'obtint. Le P. Paul KULAWY fut le premier Oblat polonais de résidence en Alberta. Il allait être le grand apôtre de ses compatriotes pendant 18 ans, jusqu'à son rappel en Pologne, en 1921.

Arrivé dans les derniers mois de 1903, il séjourna d'abord à Lethbrige, petite ville minière, tout au sud du diocèse, où le R. P. VAN TICHEM avait fondé une florissante Mission, dans laquelle il fallait confesser en six langues pour le moins.

Dès 1904, il fixa sa résidence à Calgary. De là, il rayonnait dans toutes les directions, depuis les frontières des Etats-Unis, jusqu'à Edmonton même, partout où se trouvaient des groupes de Polonais. Parlant de lui, au Chapitre général, Mgr LEGAL disait : « Il nous faudrait... deux Pères polonais, afin d'en avoir un au nord, un autre au centre, et un troisième au sud du Vicariat. Actuellement, le R. P. KULAWY doit se transporter à de très grandes distances, du nord au sud, pour visiter ses catholiques si dispersés. » (Mgr LEGAL, Rapport au Chap. gén., *Missions O. M. I.*, t. 43, p. 176.)

En ce temps-là, le P. KULAWY bâtit une église à Coleman, sur la ligne de Lethbrige, au pays des Kooten-

nais, tout au sud-ouest de l'Alberta. Il visita aussi les centres récemment formés, entre Calgary et Edmonton, de Rabbit-Hills (nommé depuis Glide-Hurst) (1897), Camrose (1901), Round-Hill (1902), Kopernick (1903), etc.

La plus grosse partie de sa population se trouvant précisément dans cette contrée, il laissa Calgary et s'établit à Round-Hill, ou lac Demasy, au printemps de 1906.

« C'est en janvier 1904, écrit Mgr LEGAL, que le P. Paul KULAWY commença à visiter les Polonais établis sur les bords ou dans les environs du lac Demay, visité déjà par Olczewski.

« Le Lac Demay se trouve à 12 milles environ (de 19 à 20 kilom.) du nord-est de Camrose. (Camrose est à 59 milles sud d'Edmonton ; Hound-Hill et Demay sont aujourd'hui deux stations sur la ligne de Végreville à Camrose.) Son nom, qui devrait être Lemay, lui vient d'un prêtre français, l'abbé Lemay, qui, quelque 18 ans plus tôt, avait choisi cet emplacement pour une colonie française ; mais le terrain n'ayant pas encore été arpenté (*surveyed*), il avait dû abandonner son projet, et était passé en Colombie britannique, où il est mort.

« En 1902, quelques familles polonaises et ruthènes vinrent là de Sandy Lake, à 35 milles de distance, où ils n'avaient pu réussir à établir leurs fermes. Les environs du lac Demay leur ayant paru favorables à la culture, ils s'y fixèrent, et de nouveaux colons vinrent d'Autriche les y rejoindre. » (Mgr LEGAL, *History...*, p. 117.)

La première fois qu'il vint au lac Demay, le P. KULAWY, fut amené en charrette à bœufs par Stanislas Banach, celui qui était allé en 1898, voir Mgr GRANDIN, avec toute sa famille. La population lui ayant bâti un presbytère, il y fixa sa résidence en 1906. Une écurie assez grande pour loger huit chevaux fut bientôt annexée au presbytère. Surtout une belle église avait été construite dans le court espace d'une année, magnifiquement située, avec une vue splendide sur le lac et les alentours. Elle n'était pas encore finie à l'intérieur, mais l'extérieur était complètement achevé. Elle avait un joli clocher qui

ne devait pas attendre longtemps avant d'avoir sa cloche. Ainsi ces braves gens avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour attirer le prêtre parmi eux.

« La bénédiction de l'église eut lieu le 7 juillet 1907. La veille, Mgr LEGAL et les prêtres qui l'accompagnaient furent entourés, à la gare de Camrose (C. P. R.), par une nombreuse délégation de jeunes gens, tous à cheval, portant des emblèmes de leur patriotisme et de leur foi, venus au-devant de leur Evêque pour lui faire une garde d'honneur jusqu'au lac Demay.

« Le *Camrose Mail* donna de la cérémonie qui eut lieu le 7, le compte rendu suivant : « Dimanche dernier, au milieu de toute la pompe possible, de l'enthousiasme et de la dévotion, l'église catholique du lac Demay a été solennellement bénite par S. G. Mgr LEGAL, évêque de Saint-Albert, assisté du R. P. GRANDIN, vicaire des Oblats et neveu du regretté Mgr GRANDIN. La cérémonie eut lieu à 11 heures. L'intérieur de l'église était décoré avec goût, et l'extérieur était orné, de tous côtés, de drapeaux et d'étendards... Quarante-cinq personnes furent confirmées à cette occasion, ce qui montre quel bon travail fait là le R. P. KULAWY. »

« Le 18 août suivant, en l'absence de Mgr LEGAL, S. G. Mgr PASCAL, alors Vicaire apostolique de la Saskatchewan, au cours d'une visite à Saint-Albert, voulut bien se rendre au lac Demay, accompagné par le R. Père LEDUC, Vicaire général, pour y bénir une cloche.

« Cette Mission, vu la pauvreté des colons, s'était établie et développée d'une façon vraiment merveilleuse. » (Mgr LEGAL, *ibid.*)

* * *

RABBIT-HILLS (ou Glide-Hurst). — Rabbit-Hills, à 16 milles (29 kilom.) sud-ouest de Strathcona ou Edmonton-sud, avait été une des premières Missions visitées par le P. Paul KULAWY, à son arrivée dans le pays. Elle avait été fondée par son frère, le P. Albert KULAWY, en 1898, qui avait choisi cet endroit à cause de la qualité

extraordinaire du terrain. Une chapelle modeste y avait été élevée en 1903. Elle fut finie après l'arrivée du Père Paul KULAWY, et les offices y furent célébrés un dimanche par mois.

« La bénédiction en fut faite le 2 juin 1904. Ce fut l'occasion d'une belle et pieuse démonstration. C'était la fête du Saint Sacrement (*Corpus Christi* ou Fête-Dieu). Il avait été convenu de réunir les fidèles des deux rites, latin et ruthène, comme cela se pratique de temps en temps en Galicie. S. G. Mgr LEGAL, arrivé la veille, était descendu chez le R. P. Dydyk, O. S. B. M. (Père Basilien), le prêtre grec-ruthène, parce que le P. KULAWY n'avait pas encore de presbytère. Les décorations avaient été faites avec grand soin. Il y avait des arcs de triomphe ; des drapeaux aux couleurs nationales de la Galicie, jaune et bleu, flottaient de tous côtés, jusque sur le dôme de la petite église ruthène.

« Tout le monde vint en procession pour escorter Monseigneur à l'église, avec des bannières, des images et des flambeaux. A la porte de son église, le R. P. Dydyk lut une courte adresse en latin, à laquelle Sa Grandeur répondit dans la même langue. Après quoi la bénédiction du Saint Sacrement fut donnée, avec un ciboire que surmontait une couronne royale du plus bel effet. Alors la procession s'organisa et se fit malgré un temps pluvieux. Durant le trajet, les chants latins alternèrent avec les chants ruthènes, et l'*Osepedo Pomi* répondit au *Miserere nobis* des Litanies.

« Ainsi fut parcourue la distance d'une demi-mille environ (800 m.) qui sépare les deux églises. L'église ruthène s'élève dans un site superbe, sur les bords de la rivière *White Mud* ; elle est construite en troncs équarris et surmontée d'un petit dôme de style moscovite. L'église polonaise de rite latin n'est pas aussi prétentieuse.

« Malgré la pluie qui continuait à tomber, Sa Grandeur put accomplir toutes les cérémonies de la bénédiction des églises. Le R. P. KULAWY chanta la grand'messe, pendant laquelle se fit entendre le chant quelque peu monotone, mais puissamment religieux et édifiant de

toute l'assemblée exécutant à l'unisson le *Gloria*, le *Credo* et les autres parties communes. A la fin de la messe, le P. KULAWY prit la parole, et, s'adressant à Monseigneur, fit ressortir la bienveillance que chaque partie de Rabbit-Hills avait montrée à l'égard de l'autre, de manière à prévenir toute apparence de cette animosité qui existe parfois entre les différents rites.

« Finalement la confirmation fut donnée à dix personnes, et ainsi se termina ce jour de pieuse réjouissance et de bénédictions.

« Un modeste presbytère fut bâti à Rabbit-Hills, dans le courant de l'année 1907, pour la commodité du prêtre, quand il visite ce lieu, et qui sert aussi de salle d'attente pour le peuple les jours de pluie. » (Mgr LEGAL, *History*, p. 119.)

KOPERNICK. — « Un autre groupe de Polonais, avec un certain nombre de Ruthènes, résidait à Kopernick, à 25 milles (40 kilom.) environ de la Mission Saint-Stanislas du lac Demay, vers l'est. Ce fut le centre d'une Mission dédiée à saint Jean-Baptiste.

« Là aussi le P. KULAWY put construire une chapelle provisoire, surmontée d'un petit clocher, et ayant quelques prétentions au titre d'église. Elle est devenue la résidence du prêtre quand il visite cette Mission, depuis qu'une véritable église y a été élevée, dans le courant de l'année 1909. » (Mgr LEGAL, *ibid.*, p. 119.)

* * *

Le P. KULAWY devait résider 9 ans à Round-Hill, de 1906 à 1915.

Pour y faire une œuvre féconde et durable, il s'appliqua tout d'abord à l'éducation des enfants. Sa première annonce après son installation, le deuxième dimanche après Pâques 1906, eut pour objet le catéchisme : « Je demande, dit-il, que vous envoyiez vos enfants au catéchisme. Ceux qui ne le feraient pas ne seraient pas admis aux sacrements... »

Il fallait aussi, pour les enfants, une école : il s'appliqua à organiser ce qu'on appelle, au Canada, un *district scolaire*, qui porta son nom : « Kulawy school district ». Il bâtit l'école, y fit venir des maîtres ou maîtresses catholiques, et y alla enseigner le catéchisme. Il aurait voulu des Sœurs pour cette école, et se proposait de leur abandonner son presbytère : à son grand chagrin, il ne put en obtenir.

Pendant l'été, pour donner des leçons plus suivies de catéchisme, il réunissait les enfants dans son presbytère et les y gardait plusieurs jours. Ils apportaient quelques provisions, et une personne dévouée préparait leurs repas. Avec le catéchisme, le Père leur enseignait aussi le chant. Les jours passaient avec rapidité, aussi agréables que profitables.

Le rêve du zélé missionnaire eût été d'en faire autant pour les jeunes gens ; mais ce fut encore un projet qui ne put aboutir.

Les difficultés d'ailleurs ne lui manquèrent pas, surtout au début. Venu parmi de braves, mais pauvres gens, qui, avec Stanislas Banach, avaient échoué à Sandy Lake, il dut travailler comme un fermier pour vivre. Il faisait lui-même sa cuisine. Ayant deux chevaux, il les employait pour ses cultures. Un jour ses paroissiens le virent sortir le fumier de son écurie : leur étonnement fut si grand qu'au premier abord ils ne le reconnurent pas ! Ils n'avaient jamais vu cela dans la catholique Pologne !

Sa pauvreté cependant ne l'empêchait pas d'être très hospitalier. Les prêtres des environs — lointains environs, à la vérité, — le surent bientôt par expérience, et ils aimèrent à le visiter. Les Pères d'Hobbéma, relativement rapprochés, y allaient souvent, surtout le P. DAUPHIN. De même ceux d'Edmonton, quoique plus éloignés, entre autres le P. GRANDIN. Il eut aussi la visite de l'évêque Ukrainien, Nicéas Budka.

Ses paroissiens connurent aussi bien vite sa charité. Pour les plus pauvres, il recueillait des habits à Calgary et ailleurs, et les leur distribuait. Quelqu'un avait-il des difficultés pour obtenir des terres du Gouvernement, il

allait voir des avocats, à Edmonton, et faisait tout arranger à leur avantage.

Il ne négligeait point pour cela le côté purement religieux. Pour favoriser la dévotion à la sainte Vierge, il érigea la Confrérie du Rosaire ; il célébrait le premier dimanche d'octobre avec une grande solennité, et invitait à cette occasion des prédicateurs étrangers, tels le P. SYLLA et le P. GRANDIN. Il s'efforçait aussi de répandre la dévotion au Sacré-Cœur, et le premier vendredi du mois était célébré avec soin. Mais la fête qui éclipsait toutes les autres, était celle du Saint Sacrement, la Fête-Dieu : autant qu'il le pouvait, il faisait venir, pour ce jour-là, plusieurs Pères ; il eut même parfois S. G. Mgr LEGAL.

* * *

Il s'appliqua naturellement à faire un travail semblable dans les autres Missions.

A Kopernick, il cultiva spécialement le chant et dota l'église d'un harmonium. Il y organisa un nouveau district scolaire, le « Polska school district », malgré l'opposition de certains de ses paroissiens. Il y plaça une excellente institutrice catholique, M^{lle} Victoria Wachowicz.

L'assiduité du P. KULAWY à visiter ses Missions se heurtait parfois à de grandes difficultés : rien ne l'arrêtait. Kopernick en eut notamment deux exemples. Un jour le thermomètre marquait -62° (c'est-à-dire -52° centigrades) : les paroissiens croyant qu'il ne viendrait pas, étaient restés chez eux : il était présent. Une autre fois, une tempête de neige avait rendu les chemins impraticables. Parti de Round-Hill le samedi matin, après avoir marché tout le jour, il se retrouva le soir à sa porte. Il repartit aussitôt, et, se dirigeant mieux, il parvint à Kopernick à 2 heures du matin.

* * *

Pendant que le P. KULAWY se dévouait de la sorte, donnant la plus grande partie de son temps aux Polonais de la région comprise entre Edmonton et Calgary, fondant

et organisant des Missions, les Polonais du Sud gémissaient de n'avoir pas aussi leur missionnaire à eux. Les visites que leur faisaient de temps en temps M. Olczewski et le P. KULAWY ne répondaient pas suffisamment à leurs besoins, malgré tout le zèle qu'y mettaient les deux missionnaires déjà surchargés de travail dans les environs de leurs résidences. Aussi, en 1908, insistèrent-ils auprès de Mgr LEGAL pour en obtenir un nouveau missionnaire. Nous savons que leur demande répondait bien aux désirs de leur Evêque, puisque, dès 1904, Mgr LEGAL avait fait la même demande au Chapitre général des Oblats. La Congrégation lui donna ce missionnaire dès qu'elle l'eut à sa disposition. Ce fut le R. Père Antoine SYLLA.

Le nouveau Père descendit à Banff, le 28 octobre 1909, en la fête des saints apôtres Simon et Jude. Il y fut reçu par le R. P. BRABENDER, qui n'était là que de passage. C'était le matin. Il put célébrer la sainte messe pour la première fois, ce jour-là, sur le territoire de son apostolat. Il y éprouva de vives émotions. Dans la même journée arriva son supérieur, le R. P. HERMÈS, qui résidait soit à Banff, soit à Cochrane. Aussitôt il fut décidé que le P. SYLLA se rendrait à Canmore pour la Toussaint. Il devrait même y chercher un pied-à-terre, pour y résider dans les courts intervalles des nombreux voyages que nécessiterait la visite de ses ouailles, dispersées sur un espace presque égal au tiers de la France.

Le matin de la Toussaint, le jeune missionnaire arriva en effet à la station de Canmore, seul, dans l'inconnu ! Comme il regardait de tous côtés, pour s'orienter, un brave homme, voyant son embarras, l'aborda, fit connaissance, et le conduisit à la petite ville, qu'on ne voyait pas de la station. Il y avait une église minuscule, mais pas de presbytère.

Le Père sonna la cloche pour appeler les fidèles, et attendit. Il n'en vint que *dix* !... C'était la preuve la plus palpable qu'il y avait là du bien à faire ; mais en attendant qu'il fût fait, quelle déception et quel serre-

ment de cœur pour un tout jeune prêtre habitué à voir, dans son pays, des églises toujours pleines !...

La messe achevée, que faire ?... où prendre ses repas ?... où demeurer ?... Il réussit à trouver une cabane fort misérable, sans lit ni meuble, où il vécut pendant un an. Ses repas, il les prenait à l'hôtel ou chez des paroissiens bienveillants, quand l'argent lui manquait !...

Canmore était un centre surtout polonais : ces ouvriers mineurs, bons au fond, ne connaissaient plus guère le chemin de l'église. A force de les visiter chez eux, le P. SYLLA réussit à les ramener peu à peu dans le bon chemin.

Ne pouvant pas demeurer indéfiniment dans sa pauvre cabane, il obtint de la Congrégation des Oblats des secours pécuniaires, grâces auxquels il put construire un presbytère.

C'était assez pour Canmore : ailleurs il avait à bâtir des églises.

Canmore était le centre le plus important de cette région minière, sur le versant est des Montagnes Rocheuses. Plus petits, mais à visiter souvent, étaient Anthracite (près de Banff), Bankhead, Ekshaw, Gap, Castle Mountain — ces deux derniers peuplés surtout de Russes. — Une église fût bâtie à Bankhead et une autre à Ekshaw, par les soins du P. SYLLA.

Au début, à Bankhead, tant qu'il n'y eut pas d'église, le missionnaire réunissait les fidèles tantôt dans une salle publique, tantôt dans un hôtel, tantôt dans quelque maison privée. La salle publique où il faisait les offices servait naturellement à toutes sortes de réunions. Quand le Père venait à son tour en prendre possession, il devait commencer par la nettoyer : car on y avait dansé, bu, craché... Il fallait ensuite l'orner, et y faire enfin des cérémonies telles que le peuple les aime, avec le plus possible d'apparat. C'est ce qui se faisait surtout à Noël.

N'ayant pas de presbytère en cet endroit, le Père était hébergé par les familles, le plus souvent chez Michel Kubanj.

Après quelques années, la mine de Bankhead fut

fermée, et toute la population polonaise se dispersa. L'église, devenue inutile, fut démolie, et ses matériaux servirent à en construire une autre dans la ville de Calgary, où se trouvait une petite colonie de quinze à vingt familles polonaises.

TIDE LAKE. — Le cœur de notre jeune missionnaire s'attacha particulièrement encore à un autre centre de colonisation, très éloigné de sa résidence, dans le sud-est de l'Alberta, qui se nommait *Tide Lake* (entre Princess, sur la ligne de Calgary à Swift Current, C. P. R., et Medicine Hat). Il y dit la messe pour la première fois le 11 février 1911, en la fête de Notre-Dame de Lourdes. Il visita ensuite cette petite localité cinq ou six fois par an, jusqu'à son départ de la région de Calgary pour celle d'Edmonton, en 1917.

Mentionnons, au moins pour mémoire, les principaux villages où le P. SYLLA eut des paroissiens à visiter :

Acadia Valley, Fourways, Lethbrige, Cardston, Medicine Hat, Tide Lake, Gleichen, Cluny, dans le sud-est ;
Fernie et Coleman, dans le sud-ouest.

De plus, il donnait ses soins aux Ruthènes de ces régions, qui parlent l'ukrainien, et parfois aux Allemands, comme à Beiseker.

Le P. SYLLA continua ce ministère mouvementé pendant sept ans et deux mois, voyageant en chemin de fer, en automobile, en charrette ou wagon, à cheval, à pied. Ayant pris note de tous ses voyages, en 1911, il parvint au total de 7.193 milles (11.500 kilom.) parcourus par ces divers modes de locomotion.

Pendant ce temps, de grands changements avaient eu lieu, au point de vue ecclésiastique, en Alberta. Edmonton avait pris la place de Saint-Albert, avec le titre d'archevêché, et Mgr LEGAL pour premier titulaire, le 30 novembre 1912. La région du sud en avait été détachée pour former le diocèse de Calgary, avec Mgr McNally pour évêque et l'église Sainte-Marie pour cathédrale.

Quatre ans après cet événement, le R. P. LACOMBE, le célèbre missionnaire de l'Ouest canadien, mourut, au Lacombe-Home, à Midnapore, le 12 décembre 1916. Deux jours plus tard, un service solennel pour le repos de son âme fut célébré dans la cathédrale Ste-Marie, à Calgary. A cette occasion, Mgr McNally demanda au R. P. HERMÈS quel pouvait être le nombre des Polonais dont s'occupait le R. P. SYLLA. Apprenant qu'ils ne dépassaient pas 1.500, il donna congé à leur missionnaire de passer dans l'archidiocèse d'Edmonton, où il était fort désiré par le R. P. KULAWY, et où les Polonais étaient beaucoup plus nombreux : de trois à quatre mille environ.

Ce fut avec une vive douleur que le bon P. SYLLA dut quitter ses chers ouvriers : il s'était d'autant plus attaché à eux qu'il s'était dévoué, et qu'ils avaient eu les prémices de son ministère sacerdotal.

Il partit en janvier 1917.

* * *

Avant de suivre le P. SYLLA sur son nouveau champ d'action, il nous faut dire où en était alors l'évangélisation des Polonais dans l'archidiocèse d'Edmonton.

Après le départ de M. Olczewski, en 1911, le service de ses Missions avait été assuré par les Pères Franciscains d'Edmonton, notamment par le P. Denis, Franciscain français, qui avait appris le polonais. Ce Père s'étant rendu en France, en 1914, pour y prendre un congé, y fut retenu par la guerre. Le P. KULAWY dut alors s'occuper de toutes les Missions polonaises de la région. Ne pouvant suffire à la besogne, il faisait appel de temps à autre au concours du R. P. SYLLA. Mais ce n'était pas assez d'un concours passager : le P. KULAWY désirait vivement avoir avec lui, à demeure, son confrère du Sud, et il avait fait des démarches pour l'obtenir.

Cependant deux autres Pères Oblats étaient venus en Alberta pour exercer leur ministère auprès des

Polonais. C'étaient le R. P. Guillaume GELSDORF, de Cologne, et le R. P. Philippe ROUX, de Metz. Ils avaient reçu leur obédience en 1910, sous le provincialat du R. P. GRANDIN, pour s'occuper surtout des Polonais de rite Ruthène. Etant allés d'abord en Galicie, pour apprendre la langue de leurs futures ouailles, ils ne se rendirent au Canada qu'en 1913. Ils se présentèrent alors à l'évêque ruthène, Mgr Budka, qui résidait à Winnipeg. Celui-ci leur conseilla de passer dans le rite ruthène pour travailler avec plus de succès auprès des catholiques de ce rite. Le P. ROUX y consentit, et, pour s'y initier, passa quelques mois chez les RR. PP. Basiliens. Depuis, il n'a pas cessé de se dévouer avec une ardeur extraordinaire au service des Polonais de ce rite qu'il aime avec passion. Quant au P. GELSDORF, il préféra rester dans le rite latin, et se consacrer aux Polonais proprement dits. Sa place naturelle eût été auprès du P. KULAWY, qui résidait alors à Round-Hill (lac Demay) : mais, comme il n'aimait pas la campagne, il obtint d'être envoyé d'abord tout au sud de l'Alberta, à Lethbrige ; puis peu après, à Edmonton, où il organisa une paroisse. En 1914, après le départ du P. Denis, il aida le P. KULAWY à desservir les Missions laissées par M. Olczewski. Il aurait continué, si des difficultés militaires ne l'avaient obligé, en 1916, à passer aux Etats-Unis, où depuis il est resté.

Au moment où le P. GELSDORF dut ainsi quitter le Canada, il résidait à Edmonton avec le P. KULAWY, qui était venu l'y rejoindre, en 1915, laissant Round-Hill pour desservir l'église du Saint-Rosaire (11302, 95^e rue).

A Round-Hill, l'avait remplacé un prêtre séculier, M. Michel Demiuski, qui ne demeura en Alberta que jusqu'au 11 juillet 1916.

A cette date, par conséquent, le P. KULAWY restait tout à fait seul pour toutes les Missions polonaises de la région d'Edmonton, lesquelles avaient pris un développement considérable. Le besoin de secours était

impérieux et urgent. C'est alors que Mgr McNally, conformément à ses désirs, laissa partir le P. SYLLA.

Les Missions polonaises allaient voir leurs plus beaux jours.

III

Le 19 mars 1917, en la fête de saint Joseph, le R. Père SYLLA vint prendre, à côté du P. KULAWY, la place laissée vide par le P. GELSDORF. Il y trouvait une jolie petite église, bâtie en 1913, et un presbytère acheté l'année suivante. Cette nouvelle paroisse se trouvait au nord-est de la ville.

La première mention de Polonais de ce côté de la rivière Saskatchewan est faite par le R. P. LEMARCHAND, en 1896, dans son recensement de la population catholique de la paroisse St-Joachim, la seule alors existante. Ils devaient être fort peu nombreux. En 1898, le P. CULERIER en comptait 6, tandis qu'à la même date il y en avait 88, ou 16 familles, à St-Antoine, paroisse de la rive sud. (*Missions O. M. I.*, t. 52, pp. 349-350.) Vers 1906-1907, leur nombre avait augmenté de beaucoup, sur la rive nord : il y en avait une dizaine de familles, rattachées à la paroisse de l'Immaculée-Conception, de fondation toute récente. (*Missions O. M. I.*, t. 50, p. 48.) Le R. P. KULAWY s'occupait d'eux avec soin, les visitant le plus souvent possible. Le P. GELSDORF s'étant fixé au milieu d'eux, dès 1913 ou au début de 1914, organisa une nouvelle paroisse, pour eux spécialement, bâtissant la jolie petite église dont parle Mgr LEGAL (*History...*, p. 41). L'œuvre était donc en bon état quand vint le P. SYLLA.

Il allait être le compagnon du P. KULAWY pendant quatre ans, de 1917 à 1921. C'est durant cette période que se fit la vraie organisation, ou la réorganisation des Missions. Les colons étant devenus plus riches, il fut possible de bâtir de nouvelles églises, pour remplacer les chapelles primitives.

Chaque Père eut son lot de Missions à desservir.

Le P. SYLLA visitait chaque mois Round-Hill, Skaro,

Wodstock ; et tous les deux mois Bittern Lake, Opal, Waugh, Krakow.

Au P. KULAWY revenaient Rabbit-Hills (Glidehurst), Kopernick, Mundare, Chipman, Plain Lake, Peguis.

* * *

En 1921, le P. KULAWY, rappelé par la Province Oblate de Pologne, qui s'organisait, dut quitter l'Alberta après la Pentecôte.

Il y laissait, outre son œuvre spirituelle, qu'il serait difficile d'apprécier, des monuments visibles de son activité : sept églises et deux presbytères :

les églises de Round-Hill, Kopernick, Mundare, Chipman, St-Rosaire à Edmonton, Glidehurst, et celle de Coleman dans le sud ;

les presbytères de Round-Hill et du St-Rosaire.

Il avait encore, en commun avec le P. SYLLA, travaillé à la construction des églises de Bittern Lake et de Wodstock.

Les Polonais de l'Alberta ont réellement contracté envers lui une grosse dette de reconnaissance. Ces quelques lignes ne peuvent malheureusement donner qu'une très faible idée de son œuvre : lui seul serait capable de dire ce que seul il connaît.

* * *

Par suite de ce départ, le P. SYLLA se trouvait chargé de toutes les Missions polonaises de l'archidiocèse d'Edmonton. Il devait même pousser quelquefois jusque chez Mgr GROUARD, pour visiter ses compatriotes de la Grande Prairie. Ce fut un labeur écrasant de six années, jusqu'à son propre départ, en 1927, pour le Manitoba.

Disons de suite le peu d'aide qu'il reçut durant tout ce temps. En 1923, deux prêtres séculiers vinrent en Alberta, au mois de février. Ils n'y restèrent que jusqu'à la Toussaint de cette même année. Placés d'abord à

Round-Hill, ils ne s'y plurent pas et allèrent bâtir une résidence à Mundare. Ils visitèrent quelques Missions... et partirent. Un Franciscain polonais vint des Etats-Unis, après leur départ, résida aussi à Mundare, visita quelques Missions et partit. Un autre Franciscain le remplaça : ce fut un Allemand, le P. Boniface. Celui-là demeura plus longtemps : de 1921 à 1928 ; mais il fit assez peu de ministère auprès des Polonais. Tout en résidant à Edmonton, il fut chargé de Chipman d'abord, puis de Krakow, et visita aussi quelquefois Skaro.

* * *

Le P. SYLLA, comme l'avait fait le P. KULAWY, donna des soins particuliers aux enfants. Il les faisait venir à la messe et les gardait toute la journée, leur enseignant le catéchisme, le chant, voire même le polonais, parce qu'à l'école ils n'apprenaient que l'anglais et, dans leurs familles, ils parlaient plutôt l'ukrainien. Il les préparait soigneusement à la confession et à la communion. Il n'avait pas un moindre soin des écoles que le P. KULAWY. Aussi était-il très aimé des enfants et des parents.

La communion mensuelle était en honneur.

* * *

Une œuvre particulièrement chère au P. SYLLA fut une grotte de Lourdes et un pèlerinage à Skaro.

Etablir un pèlerinage à Marie avait toujours été son désir. Il n'avait pas pu le réaliser à Canmore, soit à cause du trop petit nombre de la population, soit parce que ces ouvriers mineurs étaient plus ou moins socialistes. A Skaro, la chose lui parut facile et même désirée de la population. De fait, dès que la proposition leur en fut adressée, ils l'accueillirent avec enthousiasme. Le P. Roux, alors dans l'Alberta pour le service des Ruthènes, se fit le bras droit du P. SYLLA pour cette œuvre. Il fut décidé avec lui que chaque famille apporterait sa part de pierres pendant l'hiver 1918-1919. Ce

qui fut fait. Pendant l'été 1919, on se mit à la construction. Tout le monde travaillait, les deux Pères, SYLLA et ROUX, les hommes, les femmes, les enfants. Le Père ROUX était l'architecte. Ses plans étaient si grandioses que les seules fondations engloutirent tous les matériaux amenés pendant l'hiver, et que l'on avait crus suffisants pour la grotte entière. Il y eut alors un moment de découragement. Mais l'ardeur du P. ROUX ranima celle de la population, si bien que les mois de juin et de juillet suffirent à l'accomplissement d'un travail vraiment énorme. Outre la grotte proprement dite, on eut une colline artificielle de 35 pieds de hauteur (10^m50), sur laquelle on avait placé un *Chemin de croix*, pour mieux imiter Lourdes. A cela on avait employé 800 charrettes de pierres, 300 sacs de ciment, 100 charrettes de gravier, sans compter la terre.

Le premier pèlerinage eut lieu les 14 et 15 août 1919. Les scolastiques Oblats, venus de St-Albert, récitèrent pieusement Matines et Laudes à la grotte, à la grande édification des fidèles présents. A l'heure convenable, ils chantèrent les Vêpres solennelles, qui furent suivies d'une procession aux flambeaux, comme celles de Lourdes. La procession terminée, les flambeaux furent placés çà et là sur les pierres de la grotte, produisant une illumination superbe. Il y eut alors un sermon en anglais, puis un autre en polonais. Ensuite le Saint Sacrement fut exposé à l'église, toute proche de la grotte, et l'adoration se prolongea toute la nuit, jusqu'à l'heure de la première messe.

Le 15, au matin, des messes basses furent dites à partir de 6 h., pendant lesquelles plusieurs centaines de communions furent distribuées. A 10 h. 30, une messe solennelle fut chantée par le R. P. NAESSENS, assisté des Pères KULAWY et BOILEAU comme diacre et sous-diacre. Le P. KULAWY y prêcha en polonais et le Père NAESSENS en anglais. Cette messe fut suivie d'une autre dans le rite ruthène, et avec sermon en langue ruthène, par le R. P. ROUX.

Le nombre des pèlerins fut évalué à 700, en ce premier

pèlerinage. Il est monté dans la suite à 4.000 ou 5.000. On y venait de très loin.

* * *

Deux familles de Skaro méritent d'être mentionnées ici, les familles Wachowicz et Huculak.

La famille Wachowicz a donné à Dieu deux de ses enfants, une fille, religieuse Bénédictine à Winnipeg, et un fils, Stanislas WACHOWICZ, Père Oblat de Marie Immaculée. C'est lui qui, avant son noviciat, construisit l'autel de la grotte de Lourdes.

La famille Huculak a donné le terrain sur lequel s'élèvent l'église et la grotte. Mathias Huculak, un fervent chrétien, n'avait qu'une inquiétude en quittant la Pologne pour aller au Canada : y serait-il à proximité d'une église ? Or, sur le terrain où se trouve aujourd'hui la grotte, un de ses fils faillit être victime d'un accident : il ne fut préservé de la mort que par une protection merveilleuse de la sainte Vierge. Le bon père de famille y vit une indication providentielle et offrit ce terrain pour l'église. C'est dans cette famille que le missionnaire recevait l'hospitalité, là aussi que Mgr LEGAL prenait ses repas toutes les fois qu'il se rendait à Skaro.

Ce petit village avait un attrait spécial pour les Oblats, plus particulièrement pour les rares Oblats polonais qui sortaient du scolasticat (transféré à Edmonton). Ils ne manquaient pas d'aller y chanter une de leurs premières messes.

* * *

En 1927, l'organisation des Missions polonaises était vraiment achevée : c'était le moment où les Pères auraient pu jouir un peu des fruits de leurs travaux. Mais il semble que, de par leur vocation même, les missionnaires ne doivent être que des pionniers, des défricheurs, et céder la place à d'autres quand le terrain est prêt pour la culture ordinaire.

Les Oblats durent donc quitter leurs Missions polonaises au début de cette année 1927. Ils le firent géné-

reusement, sans plainte, mais non sans peine. Les fidèles pour qui ils s'étaient tant dévoués, furent aussi vivement affligés par leur départ, et firent des démarches auprès de Sa Grâce Mgr O'Leary, successeur de Mgr LEGAL sur le siège archiépiscopal d'Edmonton, pour demander leur retour. La Providence permit que ce fût sans succès.

Aussi, tandis que les Pères ROUX et SYLLA s'en allaient au Manitoba, où ils continuent leur vie de zèle et de dévouement, les Polonais d'Alberta furent confiés à trois prêtres séculiers, M. Miksa, de résidence à Edmonton; M. Szudarek, de résidence à Mundare; M. Rosicchi, de résidence à Round-Hill.

Les églises de Skaro et d'Opal, bâties par le P. SYLLA, ainsi que celles de Bittern Lake et de Wodstock, bâties par lui et le R. P. KULAWY, continuent à rappeler son souvenir.

Puissent les fidèles polonais ne pas oublier ce qu'ils doivent à leurs compatriotes Oblats de Marie Immaculée !

A. PHILIPPOT, O. M. I.

*Notre-Dame de Bon-Secours, 2 septembre 1930,
en la fête de saint Etienne, roi de Hongrie.*



PROVINCE DE SAINT-PIERRE
DE NEW-WESTMINSTER
MISSION SAINT-JOSEPH

Lettre du R. P. Thomas à Mgr le Supérieur général.

William's Lake, 12 septembre 1930.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Il y a bien longtemps que je ne me suis donné la peine d'écrire une lettre passable. Aujourd'hui cependant, secouant mon apathie, je veux m'y mettre. Je n'ai pas le temps de vous parler de la mission elle-même, de l'école industrielle et de la ferme. Je laisse de côté les douze villages et petites chapelles des Shushwaps, Chilcotens et Porteurs, éparpillés comme autant d'oasis, sur un diamètre de 300 milles, dans un désert de montagnes, de forêts, de rivières, de lacs, de borbiers et de petites prairies naturelles.

Je vais vous mener à l'extrémité nord-ouest du district desservi par la mission de St-Joseph de William's Lake, en deçà du 53^e degré de latitude, aux villages Porteurs de Klaskuz Lake et d'Elgacho.

Ils sont et resteront de vraies missions des bois et des montagnes. Klaskuz Lake dépend désormais du Vicariat apostolique du Yukon, mais continue à être desservi par la mission St-Joseph, comme auparavant.

* * *

Partant de la mission entre le 10 et le 12 mai, donnant en route les exercices aux Porteurs d'Alexandria et de Quesnel, je suis prêt à partir de Quesnel vers le 25 mai.

Il y a 120 milles à faire pour se rendre à Klaskuz Lake. Les Indiens viennent à ma rencontre, amenant cheval de selle pour moi et cheval de charge pour ma chapelle, ma tente et la boîte à provisions achetées par les gens eux-mêmes. Depuis cinq ou six ans, ils m'offrent parfois une voiture pour aller jusqu'à Nazko (70 milles).

Nous campons tous les soirs là où il y a de l'herbe pour les chevaux et de l'eau à boire. Au bout de 70 milles, les Indiens de Nazko ou de Trout Lake, selon la route suivie, se joignent au prêtre et s'en vont à Klaskuz Lake faire leur mission, tous à cheval, même des enfants de quatre ans, seuls sur leur petit poney, les plus petits en arrière et en avant de leur maman, quelquefois sur son dos. Il n'y a presque jamais d'accident. Si, bien rarement, il arrive que le cheval mette les pieds de devant dans un trou d'eau profond et qu'il y ait culbute ou pirouette, je n'ai jamais vu d'entorse. L'instinct maternel arrange tout à l'amiable et les petits en sont quittes pour la peur.

On marche tout le jour, avec une heure ou deux d'arrêt pour dîner. Le soir, on campe. Autant que possible, on choisit les bords d'un ruisseau ou d'un lac. Comme c'est beau, un campement pareil, lorsqu'il ne pleut pas ! Il y a les jolis paysages, les collines bleues ou vertes plus ou moins rapprochées ou les montagnes couvertes de neige, les « coast range » de 6 à 8.000 pieds au-dessus du niveau du Pacifique, les ruisseaux et rivières à l'eau claire, qui vous invitent à prendre un bain ; puis, autour de vous, la forêt antique, *stabula alta ferarum*, avec le chant plus ou moins intéressant des petits et des grands sapins qui nous barrent le chemin. Regardez autour de vous : les hommes surveillent le balancement des arbres, mais les femmes surtout ont l'air de dire :

Aussi je crains le vent comme la voix de Dieu,
Et j'ébauche parfois, troublé comme au saint lieu,
Un grand signe de croix quand, à travers l'espace,
Le vent passe... (BOTREL.)

Les gens ont vite fait de monter la tente du prêtre

et les leurs. Si la saison est avancée, ils vont ramasser des dents de lion pour la cuisine ; les enfants s'en vont à la recherche des bleuets sauvages. Parfois, les jeunes gens, avec leurs fusils, courent dans la direction où leurs chiens aboient : ce sera un ours qu'ils auront forcé à grimper sur un arbre... Tout à l'heure, ils reviendront au campement avec de la viande fraîche, dont le prêtre a toujours sa part. Il en est de même si quelqu'un a pris des truites ou autre chose. Un autre occupera son temps à dompter un cheval sauvage ou ferrera son cheval de selle. Les femmes se nettoient la tête l'une à l'autre... Quelles crinières ! Et elles ne perdent rien... Ceci pourtant devient de plus en plus rare.

Après le souper, il y a prière en commun avec chapelet et cantique approprié au temps liturgique.

Si le lendemain se trouve être un dimanche, un ou deux hommes improvisent un autel, sans clous, se servant de piquets de peuplier ou de sapin, abattant tout un arbre pour en tailler un morceau dont ils font un porte-missel, choisissant des rondins recouverts d'écorce, et le plus beau châle des dames, plantant de chaque côté des piquets en guise de chandeliers ou allumant, s'il y a trop de vent, deux petits feux de Saint-Jean, et voilà l'autel terminé.

Il est arrivé plusieurs années qu'un groupe de Chilcotens m'ait rejoint en route, allant vendre trente ou quarante chevaux pour aider à payer leur grande et jolie église d'Anaham, finie depuis cinq ou six ans.

* * *

Enfin, nous voici arrivés à Klaskuz Lake. C'est un camp de Porteurs, avec un petit mélange de sang Chilcote, par conséquent batailleurs. Témoin ce cas.

Ce village, ainsi que ses environs, est assez élevé et les Indiens ne peuvent rien cultiver, si ce n'est des navets et du foin sauvage, mélangé d'herbe-poison. En 1900, comme ils n'avaient pas encore reçu de réserve du gouvernement, je les invitai à s'établir à 55 milles

plus au sud, sur la rivière Nazko. Quelques familles, sur le conseil du défunt Père CHIAPPINI, mon prédécesseur, l'avaient déjà fait. J'en écrivis au gouvernement, qui envoya l'agent des Indiens examiner le pays. Il vint avec moi à Nazko, trouva le terrain favorable, fit son rapport en conséquence et ne continua pas plus loin : le cher homme, un peu vieux, était fatigué des bourbiers... et des secousses du voyage. Je ne sais qui se plaignit, mais le printemps suivant, il m'écrivit afin de savoir le jour de mon départ pour Klaskuz Lake, ajoutant qu'il avait ordre de me suivre pas à pas et d'aller avec moi au moins jusqu'à Klaskuz, ce qui fut fait.

Arrivés là, nous en vîmes au vote. Le vieux « chantéman » (1) Bernard avait décidé les gens à ne pas abandonner leur cimetièrre. Alors l'agent demanda à voir un spécimen des pommes de terre récoltées à Nazko et de celles cultivées à Klaskuz. Michel, chef actuel de Nazko, en apporta un demi-sac : elles étaient bien belles. Le « chantéman » en apporta aussi, environ un tiers de sac, et elles étaient jolies. Mais alors Michel se lève et, lançant à Bernard un regard d'épervier, il dit : « Ça, ça, ce sont mes patates à moi ; je les lui ai vendues il y a deux mois. » Emotion ! Les gens étaient à peine sortis de la hutte des réunions que nous entendîmes un beau tintamarre. C'était Michel aux prises avec le « chantéman » ; les autres intervenaient déjà, mais sans succès. Alors j'entonnai un cantique que je leur avais appris lors de ma dernière visite, composé autrefois en Porteur par le R. P. MORICE, le « Je suis chrétien ». La foule se mit à le chanter et les deux combattants aussi. Les arpenteurs vinrent ensuite mesurer la réserve de Klaskuz Lake, « arpenter des cailloux », comme ils me le dirent ensuite. J'écrivis de nouveau au gouvernement en faveur de mes Indiens. Il était temps : quelques mois plus tard, des colons blancs auraient pu faire valoir des droits de préemption sur ces belles prairies. Nos Indiens ont là une réserve de 3 à 4.000 hectares.

(1) Coryphée, directeur du chant et des prières.

* * *

En hiver, depuis bien des années déjà, c'est là que je me rends, partant de Quesnel en route vers le pays Chilcoten, voyageant en traîneau dans la neige et quelquefois à cheval, campant une fois ou deux, ce qui me donne l'occasion d'aider spirituellement plusieurs familles de blancs catholiques à Chazacut Lake. En hiver, les gens de Klaskuz Lake viennent tous à Nazko, hommes, femmes et enfants : c'est un voyage de 55 milles, avec campement dans la neige, charriage du foin pour les chevaux et obligation de frayer d'avance un chemin passable pour les traîneaux.

Chose curieuse : l'année de l'influenza, ils vinrent, presque malgré mes conseils, et... ils ne contractèrent pas la maladie.

Bref, je crois que, plus tard, dans vingt ou trente ans, tous ceux de Klaskuz seront établis à Nazko, car leurs rares animaux meurent les uns après les autres, à cause de ce lis sauvage dont leurs vallées sont remplies et qui est un poison très violent. Comme il n'y a plus guère de fourrures à prendre, ils trouveront leur subsistance dans les lacs poissonneux et les jolies pommes de terre de Nazko.

* * *

Mais revenons à nos batailleurs. Un jour, au catéchisme, je prenais les noms de deux prétendants au mariage, Edward et Louisa, fille du « chantéman ». Au début, pas d'empêchement. Quand ce fut fini, un grand gaillard nommé Jerry sauta sur le père de la fille en s'écriant : « Pourquoi ne m'as-tu pas donné ta fille à moi ? » D'où bataille. Je fis un signe à deux policiers, qui empoignèrent mon Jerry. Tommy, son frère, attaqua les policiers. Un mot aux autres hommes et, en deux minutes, ils vinrent à bout de Jerry et de Tommy, les ficelèrent et les jetèrent dans un coin. Après deux ou trois heures, les prisonniers promirent de se tenir dorénavant tranquilles et d'aider l'église. On les relâcha.

Jerry est présentement policier. En 1921, ce fut lui qui alla chercher Mgr BUNOZ jusqu'à Fort George, à 125 milles. Les chevaux étant embourbés dans une mare très vaste, il sauta dans l'eau et la boue et eut l'honneur de porter Sa Grandeur pendant plus de 25 mètres.

J'avais remarqué que les jeunes gens et les jeunes filles, surtout les jeunes mariés, se tenaient mal en public. Il fut facile d'y mettre le holà.

Un bon nombre d'entre eux s'en allaient passer l'été à 120 milles plus bas, à Quesnel, à la recherche des fruits sauvages ou à la pêche au saumon, alors abondant dans le Fraser. Une femme y trouva la mort : elle fut écartelée. Je me trouvais à Quesnel à ce moment. Le père de la victime vint me chercher pour donner les derniers sacrements à sa fille mourante. Le corps fut disséqué et l'enterrement n'eut lieu qu'après. Je prêchai sur le pardon des injures, car je savais combien le « dent pour dent » est enraciné chez nos Indiens.

Le cas fut envoyé aux assises d'automne, à Clinton, à 100 milles au sud de la mission St-Joseph. J'y fus appelé ainsi que le docteur, comme « dying declaration witness », afin de donner plus de force aux déclarations de la mourante à d'autres témoins. Je n'eus qu'à me louer des amabilités de l'avocat de la défense comme de l'attorney general de Victoria. Ils se sont bien gardés de me demander quoi que ce soit sur la confession de la victime. Les accusés furent condamnés à être pendus.

Ils en appelèrent et la cause d'appel vint au printemps. Mais l'époque des assises changeait tous mes plans pour la date de mon voyage des bois, annoncé six mois d'avance. J'en écrivis à notre député au Parlement de Victoria, le Dr Callanan, un catholique, député pour le district civil du Cariboo. Il alla voir l'attorney general, M. Bowser, qui, « afin de donner au R. P. THOMAS la chance de visiter ses missions en temps ordinaire », devança les assises de trois semaines. L'avocat de la défense s'en plaignit, mais le juge exposa le motif et l'on se tut. Le cas fut traîné d'assises en assises jusqu'à ce que les accusés fussent relâchés, mais l'avocat leur

conseilla de ne plus retourner au Cariboo. Ceci soit dit pour vous montrer le respect qu'on a dans ce pays pour le prêtre catholique, même de la part des protestants.

Ce drame eut pour effet d'effrayer les gens de Klaskuz, qui préférèrent depuis rester chez eux.

Quelques-uns cependant ont appris à faire de la piquette (eau-de-vie). Ces Indiens ont fait bien des progrès et Mgr BUNOZ n'en revenait pas, me parlant sans cesse de leur mine, de leur santé et de leur bonne tenue.

* * *

Pendant une quinzaine d'années, je dus me battre contre la sorcellerie. Il y avait un certain vieux Peter qui se faisait payer ses louches services par toutes sortes d'effets. Deux ans avant sa mort, je lui fis remettre tout cela en public. Il y avait des couvertures, des pièges à trappe, de la mangeaille, du tabac, etc... Tout fut vendu au profit de l'église, et séance tenante. La grâce de Dieu l'acheva, il se repentit sérieusement et ne recommença plus.

Après, ce fut le tour de la vieille Tchékat (rat d'eau), encore païenne. Elle voulait absolument être baptisée, afin, disait-elle, « de ne pas mourir comme une chienne et de ne pas aller en enfer ». — « Pas de baptême sans conversion », fut ma réponse. Elle effrayait les gens par ses menaces de mort par intuition, par sa haute taille, par un vieil os biberon constamment dans sa bouche et par ses longs doigts, qui avaient bien un pouce de plus que ceux des autres humains. Elle avait de plus un appétit insatiable. Elle promit pourtant, persévéra pendant un an et alors... L'une de ses filles l'habilla d'une longue robe blanche et j'eus le bonheur de la baptiser sous le nom d'Anna. Elle tint bon jusqu'à la fin et mourut, me dit-on ensuite, en disant son chapelet.

Je croyais que c'était fini, mais une jeune femme, une demi-visionnaire, voulut reprendre le métier. A chacune de mes visites, comme elle était récidiviste de son cas, elle dut se tenir debout à l'église, matin et soir,

pendant les prières, et restituer tous ses salaires. Elle persévéra ensuite dans le bon chemin durant deux ou trois ans. Mais un sauvage d'Elgacho récemment baptisé, Kwaroosh, ne trouvant plus de sorcier à Elgacho ni à Klaskuz pour soigner sa fille mourante, s'en vint chercher la jeune sorcière jusqu'à Nazko, à 115 milles de distance. Elle se fit prier pendant trois jours... Enfin elle se décida... à aller à cheval, pour voir « sa parente malade », prétexte pour endormir ses remords.

Elle avait chevauché à peine 35 milles qu'elle vit sur le bord du sentier, élargi à cet endroit, « le doigt de Dieu » : le traîneau venu à sa rencontre gisait brisé, l'un des chevaux tué (un superbe cheval acheté 100 dollars), les harnais en pièces, et personne aux environs. Accident sans doute, avertissement de la Providence aussi... Effrayée, elle rebroussa chemin et je ne crois pas qu'elle ait recommencé depuis.

Mais voilà une conclusion inattendue : c'est le prêtre qui, par ses prières, tue tous les sorciers ; le prêtre est le plus fort de tous les sorciers ; il fait ici comme au pays Chilcoten ; il a pouvoir sur ceux qui résistent à sa parole, bien qu'il soit à des centaines de milles... Un vieux, il y a une quinzaine d'années, me menaça de me mener en cour si je recommençais ! Je lui répondis que la loi du Grand Chef d'En-Haut est immuable, mais qu'il pouvait essayer. Il se garda bien d'en parler à Mgr BUNOZ, lors de sa visite ; mais je lui racontai le propos, et Monseigneur, dans son sermon, leur recommanda de faire tout ce que leur disait le prêtre et leur promit que, s'ils lui obéissaient, ils ne mourraient pas aussi vite. Me voilà donc maintenant « bombardé » à peu près tout-puissant !

* * *

Ils commencent tout de même à se rendre compte de leur naïveté superstitieuse. Ils ont bâti une église neuve, l'ont arrangée et embellie, et y ont ajouté une maison pour le prêtre. Tous, même les enfants, ont fait leur première communion. Mgr BUNOZ vint bénir cette église

en juin 1921, ainsi que le cimetière. Il confirma aussi une centaine de sauvages. Ces pauvres gens n'avaient pas eu de confirmation depuis votre visite à Quesnel...

Ce fut une réception grandiose, avec coups de fusil de bienvenue, baisement des mains, discours, bouquets de fleurs sauvages, apportés chaque jour dans notre maison par les enfants, suivant leur habitude. Et il y eut une bonne mission de huit jours, pendant laquelle Sa Grandeur voulut prêcher à son tour, faire le catéchisme comme vous faisiez à Sugar Cane...

Pendant ces missions et retraites, on fait aussi les baptêmes et les mariages. Ce n'est pas une petite affaire de prendre les noms. Vous voyez quand il y a dix ou quinze baptêmes d'enfants !

* * *

De Klaskuz Lake, je vais à Elgacho, au pied des montagnes de la côte, à 105 milles de Bellacoola, en suivant le même sentier qu'Alexandre McKenzie en 1793, lorsque, parti de Quesnel sur Bellacoola, il découvrit le Pacifique par la voie de terre.

Autrefois, le défunt Père MARCHAL et le R. P. MORICE avaient fait une courte visite à Elgacho, baptisant les enfants, apprenant aux adultes quelques courtes prières et leur conseillant de bâtir une petite église. Quelques-uns étaient bien venus voir le prêtre tous les quatre ou cinq ans, mais ils se trouvaient à une distance trop grande de la mission Saint-Joseph et les Pères avaient trop à faire. De la Mission de Stuart's Lake, ils étaient plus éloignés encore. Aujourd'hui, ils appartiennent encore au diocèse de Vancouver, et Stuart's Lake est passé au Yukon.

En 1899, ces Indiens m'envoyèrent demander d'aller baptiser chez eux une jeune femme de 25 ans, poitrine. Dois-je le dire ? Je me fis prier. Enfin, je cédaï. Laisant les gens de Klaskuz Lake, de Trout Lake et de Nazko réunis à la garde des chefs et des catéchistes pendant quatre ou cinq jours, je dus suivre Kwaroosh

et sa femme sous une pluie battante, à travers les bourbiers, marais, collines et bois, sans aucun sentier battu, prenant à peine le temps de faire chauffer une tasse de thé. A court de provisions, la femme descendit de cheval, plongea la main dans l'eau d'un ruisseau et, la promenant lentement sous les bords, en prit et retira quelques truites.

Arrivé au but, je me dirigeai aussitôt chez la malade, l'instruisis sommairement et la baptisai sous le nom d'Anne-Marie. Je baptisai aussi ses enfants. Elle mourut un peu plus tard, et les gens l'emmenèrent à Klaskuz Lake, pour l'enterrer en terre bénite. On voit encore sa grande croix, qui a bien 15 pieds de haut. Il leur avait fallu du courage pour l'apporter par de pareils chemins !

Après que j'eus baptisé la pauvre femme et ses enfants, je sortis : tous, hommes et femmes se mirent à genoux par terre et voulurent absolument faire leur confession publique, ne cachant rien, même les païens. Le tout fut fait en une demi-journée et je repartis pour Klaskuz sans promettre de revenir.

* * *

Mais l'année suivante, deux beaux hommes d'Elgacho, Skwénaz et Tcéless, qui étaient frères, vinrent me chercher, achetèrent quatre ou cinq chevaux en traitant des peaux de castors et réussirent à m'emmener.

Je me rappelle un incident. En contemplation devant le joli paysage, je ne tenais plus la bride de mon cheval. L'étrier s'accrocha à une branche d'arbre comme il y en a des milliers jonchant le sentier, le cheval fit un saut prodigieux et le Père THOMAS aussi. Je sautai par dessus la tête de ma monture et allai tomber à quatre pattes vingt pieds plus loin... sur un beau tapis de mousse. C'était le seul endroit convenable aux alentours. Le Frère LAJOIE ne dit-il pas que je dois avoir une douzaine d'anges gardiens ? Mes deux compagnons conclurent que je devais être un sorcier.

Je passai deux jours à Elgacho, me préoccupant surtout d'organiser : je fis un « chantéman » pour les prières, des policiers, un capitaine et un chef. Skwénaz fut élu. Lui et son frère Tcéless (policier) voulaient être baptisés et mariés avec leurs femmes, baptisées 20 ou 25 ans auparavant. Je leur répondis qu'il m'était impossible de les instruire en si peu de temps, mais que, s'ils voulaient m'accompagner avec leurs compagnes jusqu'à Klaskuz Lake, je chargerais quelque bonne âme de les instruire et de leur apprendre des prières pendant que je finirais la mission. Ce fut vite décidé : nous partîmes ensemble. En route, je me convainquis de leur bonne volonté. D'ailleurs, n'en fallait-il point pour affronter ce voyage de 220 milles par des chemins abominables afin de devenir chrétiens ? A la fin de la mission, comme je les trouvai bien disposés, je les baptisai et ils s'en retournèrent contents. Ils avaient bien mérité le baptême et le mariage.

* * *

J'appris par ailleurs que ces habitants d'Elgacho étaient des Porteurs Dénés et que, pendant ces 25 dernières années, ils avaient été en butte aux avances des protestants et des païens de la côte de Bellacoola, mais qu'à chaque tentative ils avaient répondu en se disant catholiques. Ils se plaignaient que les catholiques de Klaskuz Lake, lorsqu'ils les voyaient, se signaient comme s'ils voyaient le diable ; quelques-uns même leur jetaient de l'eau bénite. Ils voulaient être « du bon monde », des catholiques comme les autres, mais ils n'en avaient pas eu la chance. Désormais, promettaient-ils, ils arrangeraient le sentier, feraient des ponts, etc..., et tout ce que je voudrais, si seulement je consentais à les prendre dans mon district de missions. Vous comprenez bien qu'il n'en fallait pas tant pour me décider et je leur promis que, dans la suite, j'irais chez eux comme chez les autres. Pourtant, ils devaient finir leur église, venir chercher le prêtre à Klaskuz et le nourrir, ne fût-ce que de poisson sec.

En moi-même, je pensais aux Chilcotens païens qui vivent obstinés, loin de toute influence chrétienne, dans l'espace des 180 milles qui séparent Elgacho de Anaham, le plus gros village des Chilcotens baptisés, exposant les chrétiens leurs voisins à retomber de temps en temps dans leurs vieilles superstitions (qu'ils n'ont du reste jamais abandonnées complètement). Mon plan était d'englober toute la tribu Chilcote (près de 500 Indiens) dans le bercail du Bon Pasteur. Cette diversion m'obligeait à changer ma route : au lieu d'aller vers le Sud par Nazko, je devrais continuer par l'Ouest, par Anaham Lake, Tatla Lake, c'est-à-dire par le pays des païens éparpillés, ce qui fait près de 200 milles pour ainsi dire dans le désert.

Pour être juste, je dois pourtant ajouter que les Chilcotens nouvellement baptisés ont formé un village tout nouveau et plein d'avenir, Red Stone, d'environ 100 âmes, bâti dans le désert avec église et petite maison pour le prêtre. Là aussi, j'ai pu leur prêter sérieusement main-forte pour leur obtenir des terres du gouvernement. Vous souvenez-vous que vous m'aviez donné 25 ans pour cela ?

* * *

Revenons à Elgacho. Les gens d'Elgacho tinrent leur promesse : je tins aussi la mienne. Quand j'eus fini, l'année suivante, la mission de huit jours à Klaskuz Lake, un bon nombre de ces Indiens, presque tous, m'accompagnèrent à Elgacho. Le voyage dura trois jours, car nous dûmes abattre des arbres pour combler de profondes fondrières, faire un radeau de trois troncs d'arbre attachés avec les cordes des chevaux de charge pour pouvoir traverser la rivière Elgako, la Blackwater.

Comme je marchais sur le bord de cette rivière, en avant de la caravane qui me suivait à la queue leu-leu, quelques jeunes gens, éperonnant leurs chevaux à travers le bois et sautant par-dessus les souches, vinrent me prier de ne pas passer à gué, parce qu'à cet endroit la rivière avait bien 15 pieds de profondeur. Cependant, ils vou-

laient s'en assurer. Aucun n'osait se lancer le premier, quand une jeune fille, Rosalie, sans rien dire, éperonna son cheval et le lança dans l'eau, lui laissant sa liberté d'action. N'étant pas gêné par la bride, il nagea, s'enfonça un instant dans les ondes et porta son amazone sur l'autre bord, à environ 60 pieds de nous.

Camille, un jeune homme d'Elgacho, ne pouvant supporter cette humiliation de voir une femme l'emporter sur les hommes, voulut l'imiter. A 6 ou 10 pieds du bord, son cheval, perdant pied et tiré nerveusement par la bride, se cabra et jeta son cavalier dans l'eau. Il savait nager : il revint seul, et son cheval aborda sans autre difficulté sur la rive opposée. Pendant ce temps, Rosalie nargue les hommes, puis prend des allumettes dans son gousset et se met à sécher trois de ses robes pour commencer.

Quant à nous, nous passâmes sur le radeau improvisé, après avoir lancé à l'eau nos 60 chevaux, qui, hennissant, soufflant, surtout les petits poulains de trois à quatre semaines, s'en furent vite sur l'autre bord, prendre leur souper dans la prairie sauvage.

* * *

Le lendemain étant un dimanche, les hommes eurent vite fait de construire un autel et nous eûmes la sainte messe, le catéchisme, le chapelet et le Chemin de croix sur ma croix d'Oblat. Et nous partîmes dans l'après-midi.

Sur tout le parcours de Klaskuz à Elgacho, on voit, suspendus aux arbres, toutes sortes d'objets : casseroles, raquettes, pantalons, jupes, poisson sec, viande boucanée. Personne n'y touche, si ce n'est le propriétaire. Un jour, un blanc, marchand de fourrures, perdit sa bourse avec 500 dollars en espèces sonnantes, sur ce même sentier : un mois plus tard, à son retour, il vit, à sa grande surprise, sa bourse suspendue à une branche d'arbre ; les 500 dollars y étaient... Pourrait-on voir cela sur nos chemins civilisés, même dans notre Cariboo, où aujourd'hui les autos abondent ?

Inutile de vous dire qu'à Elgacho je fus reçu comme un bienfaiteur : fusillades, pleurs d'émotion et de joie, etc. Les gens de Klaskuz, connaissant toutes les prières et les beaux cantiques en Porteur et le catéchisme et les manœuvres des cérémonies de l'église, nous furent d'un grand secours pour lancer vers la perfection ces braves gens.

* * *

Je vous ai dit qu'ils étaient de la tribu des Porteurs, famille Déné. Il y a chez eux un mélange du sang des sauvages de Bellacoola et un peu de Chilcoten. Voici comment.

Autrefois, les gens d'Elgacho et les Chilcotens étaient toujours en guerre. Or, il y a bien près de 80 ans, un vieux chef d'Elgacho résolut d'en finir. Au risque de se faire tuer, il s'en alla seul au camp des Chilcotens, portant une charge de peaux de castors. On le saisit. « Si vous voulez me tuer, dit-il, tuez-moi ; si vous voulez faire la paix, prenez ces fourrures. » Ils acceptèrent. Quant à lui, il retourna à Elgacho, prit avec lui une vingtaine d'hommes, chargés de cadeaux et il revint les offrir aux Chilcotens, leur conseillant des « inter-mariages » pour consolider la réconciliation. On l'écouta et il n'y eut plus de batailles. Aujourd'hui encore, ils se font des visites amicales. Avis aux conférences internationales pour la paix !

* * *

Pendant plusieurs années, quelques-uns de ces Indiens d'Elgacho (ils sont environ 90) furent assez difficiles à mener. Le R. P. BELLOT, qui, en 1902, me donna le plaisir de sa joyeuse compagnie et de son travail, le remarqua lui-même. Cette année-là fut l'année héroïque : foules appelées par les gens d'Elgacho, jusque d'Hazelton (Yukon) ; fondation de Red Stone ; manque de provisions en voyage pendant presque une semaine. Pourtant tout alla bien quand même.

Ces Indiens d'Elgachio avaient dans la tête tous les mensonges des protestants de Bellacoola contre la religion catholique et ses ministres, et il fallut les amener au bon sens, en brisant leurs vieilles idées païennes. Il y a à peine une dizaine d'années, l'un d'eux, Kwaroosh, un grand gaillard qui avait cependant fait un an ou deux de probation avant d'être baptisé, voulait me forcer à le confesser. Mais il ne voulait pas laisser une de ses filles, mariée à un Indien de Klaskuz Lake, retourner chez son mari, parce qu'il prétendait obliger celui-ci à venir habiter avec lui et à lui remettre toutes ses fourrures sans compensation, à mesure qu'il en prenait. Coopération à la désobéissance conjugale, donc pas de confession. *Inde iræ*. Fou de désespoir, il me poursuivit à travers le village, ricanant et gesticulant, voulant me forcer à le confesser à l'église. Il alla même jusqu'à me tirer par la manche de ma soutane. Personne n'intervenait. C'était un peu fort. Je dois faire ici mon *mea culpa* : je perdis patience et, en un instant, je me détournai et le jetai par terre. Alors Jacq de Oatsa Lake (Tchesslats) et quelques autres intervinrent, l'emmenèrent chez lui et le calmèrent. Je rentrai chez moi et aussitôt Baptist Tcéless m'apporta des pommes transportées de Bellacoola, et des femmes vinrent également avec du sucre, des confitures, des queues de castors (mets royal). Et le lendemain, Kwaroosh vint à son tour, se mit à genoux en public devant moi, me demanda pardon de son audace et consentit à laisser sa fille Louisa retourner chez son mari, là où il plairait à ce dernier d'habiter. Il m'offrit en outre des provisions pour huit jours, ne voulant pas que cette fois personne autre que lui contribuât aux frais de mon retour jusqu'à Chilcoten. Pour un avare qui a 5 ou 6.000 dollars en banque à Bellacoola (chose rare chez les Indiens), c'était tout simplement héroïque.

Depuis, il marche bien. Nous en avons même fait un officier de police pour le village, et les jeunes gens ont tellement peur de lui, que lorsque certains veulent faire de la piquette avec des fruits secs et s'enivrer, ils vont

se cacher bien loin dans les bois. Nous sommes devenus d'excellents amis.

Il y a une vingtaine d'années, une de ses filles, nommée Jouzi, ne pouvait se marier, parce que les jeunes gens avaient peur de leur futur beau-père. Jouzi n'avait pas été sage et, au moment critique, craignant d'être assommée par son père, elle s'était enfuie dans la forêt avec l'idée du *mori me denique coges...* de l'héroïne du bonhomme Virgile. Mal lui en prit : elle devint mère dans la neige, sans abri aucun. Suivant sa piste, sa mère et ses jeunes sœurs la transportèrent à moitié morte à la maison paternelle, après l'avoir mise sur un vieux traîneau. Elle vit qu'elle allait mourir et demanda le chef, qu'on fut obligé d'aller chercher à 15 milles de là : elle se confessa et Tommy Skwénaz lui imposa une pénitence. Elle mourut pendant que les chrétiens récitaient les prières de la confession et le chapelet et chantaient des cantiques. Avant de mourir, elle donna la main au prêtre en serrant deux fois celle de sa mère, me demandant de prier pour elle. Je me trouvais alors à 300 milles, chez les Shushwaps de Kanim Lake. Cinq mois plus tard, la pauvre mère me fit la commission ; je dis une messe pour Jouzi et bénis sa tombe.

Bref, ces Indiens-là ont tous été baptisés et mariés ; ils ont tous fait leur première Communion, bâti leur église, acheté des ornements et des statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église a été construite avec des planches sciées par eux-mêmes à la manière des scieurs de long. Leur lampe du sanctuaire, d'abord expédiée de Montréal à Bellacoola (145 milles d'El-gacho), a été transportée sur le dos de la bonne vieille Joséphine Iétlii, une néophyte fervente, par-dessus les montagnes. Elle tomba souvent sous le poids, car la lampe était fort lourde : chaque fois, elle faisait le signe de la croix et reprenait courage. Pour rien au monde, elle ne l'aurait fait transporter à dos de cheval, de peur de l'abîmer. C'est la mère du capitaine Harry, toujours prête à aider le prêtre, l'église et les gens.

Baptist Tcéless avait battu sa femme et ne voulait

pas s'humilier. J'étais déjà en route vers le retour et chevauchais vigoureusement. Il me suivit à pied à travers des bourbiers de deux pieds de profondeur, pendant plus de 5 milles, afin de me rejoindre et de me serrer la main, m'assurant qu'il s'était réconcilié avec sa femme et qu'il serait sage, car il ne voulait pas que je m'en allasse « avec la mort dans l'âme à son sujet ».

* * *

Vous me demanderez : y a-t-il des blancs par là ? Depuis deux ans, il y a un petit magasin tenu par un blanc, en vue surtout de l'achat des pelleteries ; il y a aussi quelques voyageurs, principalement marchands de pelleteries. Il y a une quinzaine d'années, nous arriva, à Elgacho, un Anglais de plus de six pieds de haut. Le gouvernement avait entendu dire qu'une épidémie régnait à Klaskuz Lake et à Elgacho, ce qui d'ailleurs n'était pas vrai, et il l'avait envoyé avec trois ou quatre charges de médecines et de provisions. Il était accompagné de trois guides Chilcotens. A peine arrivé à Elgacho, il courut littéralement à ma cabine pour me demander protection, car il se figurait que les Indiens allaient le tuer et il m'affirmait qu'ils avaient déjà essayé de le faire durant le trajet de Bellacoola à Elgacho. Je lui dis de se tranquilliser, qu'il n'y avait rien à craindre et qu'en cas de besoin, ma cabine était à sa disposition. Il partit à son campement, à peu près calmé.

Voici ce qui s'était passé. Les blancs de Bellacoola lui avaient fait croire qu'il n'y avait qu'un moyen de se faire obéir des Indiens et de les faire travailler, la crainte du bâton. D'où, au premier campement, pour obliger ses engagés à lui chercher de l'eau, mon homme prit un bâton et fit manœuvrer sa hache. Pour se défendre, les Indiens s'étaient jetés sur lui et l'avaient désarmé, mais sans lui faire de mal. C'est ce qu'ils me dirent quand ils vinrent me voir à leur tour, ajoutant qu'ils ne voulaient plus continuer le voyage avec un homme de cette sorte. Il dut donc trouver d'autres guides et les siens me suivirent ensuite à Chilcoten. Le pauvre

homme avait des cicatrices profondes au-dessus des oreilles ; j'en connus la cause plus tard : récemment arrivé des vieux pays et nommé instituteur à Bellacoola, dans la colonie norvégienne, il avait hâte de tuer un ours ; les autres blancs lui firent croire que, pour tuer un ours, on n'avait qu'à le gifler, et la bête, domptée, se couchait aux pieds du chasseur. Il partit donc avec un bon fusil. A 15 milles environ de Bellacoola, il rencontra un gros ours gris, de ceux qui sont les plus méchants. Comme l'ours venait vers lui, il ne tira point, mais continua sa marche vers l'animal. Au moment de la rencontre, un peu ému, il se leva sur la pointe des pieds, car l'ours était debout et au moins aussi grand que lui, et il lui donna un gros coup de poing. Enragé, maître Martin empoigna notre homme, le coucha sur le sol et lui mit la tête dans sa gueule. Il allait l'enfoncer davantage et lui couper le cou, quand un bon Samaritain, un Marseillais nommé Marvin, arriva providentiellement sur les lieux. D'un coup d'œil, il estima le danger que courait le naïf et, excellent tireur, il fit feu sur la bête. La balle entra dans l'oreille de l'ours et l'étendit raide. Il était temps. Avec l'aide d'un autre blanc accouru au bruit de la détonation, Marvin, se servant du bout de son fusil, réussit à desserrer les mâchoires de l'animal, que la mort avait rapprochées, et à délivrer le pauvre chasseur. Comme les deux hommes voulaient lui laver ses blessures, car il avait la tête et les jambes ensanglantées, il refusa : ne voulait-il pas retourner à Bellacoola pour se faire photographier en cet état ? 15 milles à pied ! Il partit donc ; mais bientôt, comme il perdait tout son sang, on dut s'arrêter pour lui recoudre le scalp tant bien que mal et lui trouver un cheval, le seul qu'il y avait dans les environs. Marvin lui-même le conduisait par la bride, mais le patient ne voulait pas qu'on le vît rentrer ainsi à Bellacoola, conduit par un autre. Il prit donc lui-même les guides... et l'animal sauta, jetant son cavalier par terre et lui enlevant du coup 4 à 5 centimètres de scalp. On réussit tout de même à le soigner et à le guérir, à la longue...

* * *

Nous voilà loin, Monseigneur, de nos moutons d'Elgacho. En 1921, Mgr BUNOZ y vint, passant à travers les bourbiers comme un pauvre missionnaire ; déchiré par les ronces, mangé par les moustiques. il disait que « c'était le bout du monde ». Un assez bon pont, fait par les gens d'Elgacho quelques années auparavant, nous permit de passer sans voir personne tomber à l'eau. Il y eut grande réception et assez nombreuses confirmations. Le cimetière fut béni, etc..., et là nous nous quittâmes, lui allant au Nord vers Fraser Lake, et moi au Sud à Chilcoten, emportant sa bénédiction. Il m'écrivit ensuite que son voyage, à cheval, dura 5 jours, à travers les roches, et qu'il eut à passer quatre rivières en barges à radeaux. Ce voyage le fatigua passablement. L'ayant vu il y a quinze jours à New-Westminster où il nous a prêché la retraite, j'ai obtenu sa visite à Klaskuz Lake le printemps prochain. Je devrai faire dire à ceux d'Elgacho, si loin de Vancouver, de venir à Klaskuz Lake pour recevoir la confirmation.

Permettez-moi encore une histoire. Un blanc nommé Barlow revenait de Bellacoola avec ses chevaux chargés de provisions pour l'intérieur du pays Chilcoten. Il campa de bonne heure au sommet des hautes montagnes et se coucha sous un arbre. Tommy Skwénaz arriva aussi, mais plus tard, avec ses chevaux de charge. Il campa, soupa et fit sa prière seul, à haute voix, comme font tous nos chrétiens. Barlow s'endormit au son des prières et des chants de ce « sauvage ». Tommy se leva de bonne heure et, de même, fit sa prière. Barlow se réveilla alors et crut que la prière du chef avait duré toute la nuit. Longtemps, ce protestant a gardé ce trait dans sa mémoire et les mots du commencement et de la fin : *Pat cha, yét cha, nta nitcha. Bouzi-bé nto honi. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.*

* * *

Je dois maintenant préparer la grande réunion du 24 au 29 septembre prochain à Alkali Lake, l'un de nos plus grands villages Shushwaps, à l'occasion de la bénédiction de leur nouvelle église, qui est assez grande et belle. Elle a été bâtie par eux-mêmes, avec de solides planches sciées par leur moulin à scie, brûlé depuis par accident.

On y attend les Shushwaps de Sugar Cane, de Soda Creek, Dog Creek, Kanim Lake et Canse Creek, un grand nombre de Chilcotens et les Porteurs les plus rapprochés, ceux d'Alexandria et de Quesnel. Mgr le Coadjuteur de l'Archevêque de Vancouver y sera pour le dernier jour. Que n'êtes-vous dans nos parages, Monseigneur ! Bien souvent, nos Indiens me demandent : « Mais où donc est l'évêque Bishop Döntenwill ? »

Veillez prier pour eux, Monseigneur.

A la Mission, tout va bien et tous, le R. P. Supérieur, R. P. Victor ROHR, les Frères et les Sœurs, qui, avec votre humble serviteur, vous demandent votre bénédiction.

FR. M. THOMAS, *prêtre, Oblat de Marie Immaculée.*

—••—

VICARIAT DU MACKENZIE

MISSION D'AKLAVIK

Lettre du Frère coadjuteur Aimé Allie,
à son frère, le R. P. Allie, de Montjoli.

Je commence un bout de lettre, ignorant quand je m'arrêterai et si j'oublie de signer mon griffonnage, tu reconnaîtras l'écriture d'une espèce d'Esquimau d'Aklavik.

Je suis actuellement sur l'Océan, venant de sortir du delta du Mackenzie, tenant le gouvernail de notre bateau à voile ; nous filons vers l'île Herschell. Depuis 4 heures, nous sommes en mer et sans cesse nous sommes entourés par un nombre incalculable d'ilots de glace : être au plus fort de l'été et voir toutes ces banquises... Je me demande si je ne rêve pas ce spectacle dans mon lit ; pourtant je me frotte bien les yeux et je suis dans la réalité, car je porte mon pardessus esquimau et mes grosses mitaines sont à côté de ce papier, sur la même petite caisse d'où je t'écris. Sur notre trajet, j'ai vu trois gros phoques : inutile de te dire que je les ai considérés avec grand intérêt ; ils ont la tête semblable à celle d'un gros chien et c'est elle qui apparaît sur l'eau ; ils ne restent ordinairement à la surface que quelques minutes et aussitôt ils font le plongeon, faisant claquer leur grosse queue pour disparaître un peu plus loin. L'Indien qui nous accompagne tire quelques coups de fusil ; mais, à cause des vagues qui pourtant ne sont pas mauvaises, il éprouve de la difficulté à bien prendre « la mire » ; aussi les balles se contentent de saluer monsieur le phoque, qui, un peu surpris par ces bruits

étranges, se sauve dans les profondeurs de la mer, pour remonter sa tête de chien après trois ou quatre minutes.

Je m'arrête quelques instants... et me revoici près du gouvernail.

Car le vent est plus fort, les morceaux de glace se font plus drus ; à l'avant du bateau, le guide me crie à chaque instant les signaux : « A droite... à gauche... » pour éviter de frapper une de ces banquises. Comme c'est la première fois que je pilote sur mer, je suis tout yeux et tout oreilles, prêt au moindre signal. Ici, nous sommes en face de « Shoque Point » ; c'est un bon endroit où trouver refuge en cas où la mer augmenterait sa petite colère. Nous sommes brassés par les flots, mais on m'affirme qu'il n'y a point de danger ; le bateau n'est pas gros, mais il prend bien les vagues.

* * *

Plus de la moitié du trajet est parcourue. Nous sommes partis d'Aklavik à deux heures du matin, après avoir entendu la messe de Mgr BREYNAT et des autres Pères ; si notre esquif veut continuer comme il a commencé, nous serons à l'île Herschell demain matin. Nous n'arrêtons ni pour coucher ni pour prendre nos repas. Actuellement, dans ces régions, nous ignorons les nuits : il fait aussi clair et soleil à onze heures du soir qu'à onze heures du matin.

Mgr BREYNAT est demeuré 4 jours à Aklavik : il était accompagné des RR. PP. DUCHAUSSOIS et DELALANDE, qui va à Coppermine. Notre Supérieur, le bon P. TROCELLIER, vient de recevoir son obédience pour Lettie Harbour. Son départ sera bien regretté, car il est en grande estime, non seulement auprès des Frères et des religieuses, mais encore auprès de tous ceux qui l'ont connu.

Le R. P. BINAMÉ, l'héroïque missionnaire qui s'est gelé et qui a dû prendre une année de repos en Belgique, sera notre Supérieur à Aklavik ; son pied n'est pas encore complètement guéri.

Quant au P. DUCHAUSSOIS, dont la plume est si intéressante, il s'est occupé à prendre un grand nombre de photos. Il possède deux puissants kodaks, dont l'un est fabriqué de manière à faire des photographies « marchantes » ou, pour employer un gros mot savant de par chez vous, des vues « cinématographiques ».

Nous arrivâmes à l'île Herschell à trois heures et demie du matin. Ayant pris du repos sur le bateau, parce que nous étions deux pour le piloter, je ne ressentais aucune fatigue. Au débarquement, une surprise nous guettait : nous espérions rencontrer Monseigneur et ses compagnons, les PP. TROCELLIER, DUCHAUSSOIS, PLANET et DELALANDE, partis quelques minutes avant nous d'Aklavik sur le bateau de la police. Comme ce bateau est de beaucoup plus rapide que le nôtre, nous pensions bien qu'ils arriveraient quelques heures avant nous. Ils prirent un petit chenal avant d'arriver à la mer et s'arrêtèrent pour faire bouillir une petite tasse de thé. Durant cette bouillotte, nous les avons dépassés. A Shingle Point, ils furent obligés de rester immobiles durant plusieurs heures, car le vent faisait marcher rapidement les glaces et il fallait de la prudence pour éviter leur désagréable rencontre. Toujours est-il qu'ils n'arrivèrent à destination qu'à une heure de l'après-midi.

Le « Bay Chimo » de Vancouver, qui doit prendre Monseigneur et ses missionnaires pour les postes de Lettie Harbour et de Coppermine, n'est pas encore là : il est, dit-on, arrêté par les glaces à Pointe Barrow.

Ici, à l'île Herschell, on voit de belles maisons retenues par des câbles d'acier, parce qu'il vente toujours, un peu moins en été, mais très violemment en hiver. L'île doit mesurer 7 à 8 milles de longueur.

J'ai rencontré une quinzaine d'Esquimaux (dont je connaissais la moitié), venus à notre débarquement et qui nous serrèrent la main ; ils parlent passablement l'anglais pour faire rire mes trois compagnons Indiens et le Frère KRAUT, de Résolution. Je leur gazouille quelques mots d'esquimau : « Iglou pachs », de belles maisons, et ils me répondent : « Pick-touc », oui, oui...

Un de mes Indiens de me dire, après la conversation tant anglaise qu'esquimaude : « Oh, nini douillé », qui veut dire : « Toi tu n'es pas timide, tu n'as pas peur de parler. »

Contemplant cet après-midi cette nappe presque infinie d'eau parsemée de gros blocs de glace, l'idée me vint d'essayer d'en boire, car elle est claire comme du cristal. On m'avait bien dit qu'elle n'était pas potable, mais je faisais mon petit saint Thomas et je me disais : ce ne sont pas deux ou trois gorgées qui me feront mourir. Un sauvage me déconseille d'en avaler. Me moquant de sa recommandation, je me rince le gosier. Elle était salée, très salée, mais je ne la trouvai pas aussi mauvaise que je croyais et je me dis : Si jamais je retrouve la soif que j'ai déjà éprouvée dans les montagnes et que je me rencontre ici, je ne pourrai pas m'empêcher d'en boire quelques tasses.

J'étais heureux de mon expérience. Au bout de quelques heures, le bonheur se mit à changer de place. Le liquide absorbé faisait son petit travail de révolution... Ce ne fut pas grand'chose, mais je me félicitai de n'en avoir pas pris plusieurs tasses, content de n'avoir pas eu à ce moment-là une de ces soifs qui m'auraient amené à succomber à la tentation d'en boire.

Je continuerai mes écritures en retournant à Aklavik : nous nous mettons à la construction d'un petit hangar en attendant le bateau.

Aujourd'hui, dimanche 3 août, Monseigneur, le Père DUCHAUSSOIS et deux autres Pères montent sur le « Bay Chimo », qui va les conduire à Lettie Harbour et à Coppermine. Là, ils prendront un avion qui les portera en droite ligne à Norman ou au Fort Smith.

Notre hangar a changé de nom : il se nomme une maison. Tu la prendrais en pitié si tu la voyais ; elle est grossière, mais elle est préférable à la tente. Nous avons réservé un petit coin pour une chapelle : le bon Dieu sera logé dans l'extrême pauvreté. Puis une chambre pour Monseigneur, une autre pour son bureau. On monte au grenier par une échelle ; là, pas de fenêtre : il y fait

noir comme un nègre ; ce sera moins gênant pour étendre ses couvertures et voir venir le sommeil.

Nous repartons demain, laissant ici le Fr. KRAUT, qui apprendra à faire marcher le bateau acheté par Monseigneur et dont l'engin est complètement différent de nos autres, car il fonctionne à l'huile crue. Monseigneur a acheté aussi une quantité de bois pour le nouveau couvent qui s'édifiera sous peu à Aklavik ; le couvent actuel sera transformé en hôpital.

A Aklavik, le R. P. DUCHAUSSOIS a filmé plusieurs scènes ; tu me verras avec Monseigneur, les enfants et les religieuses, occupés à couper le poisson et à le placer sur les échafaudages pour le séchage ; sur un autre film, je suis en train de peindre la maison, et comme je suis supposé être « boss » avec Monseigneur, nous donnons des ordres aux Indiens qui m'aident dans ce travail, etc. Le Père a pris aussi beaucoup de vues « fixes » sur le travail des Frères.

Depuis une heure, le « Bay Chimo » vogue sur la mer. Il est temps de « greyer » (préparer) le souper...

Sur la mer, le 4 août, Magloire a tué en mer un petit morse. Ce sera une curiosité pour le personnel et les enfants. Nous avons vu une baleine blanche d'une dizaine de pieds, très farouche ; le bruit de l'engin l'a fait fuir ; il fut impossible de l'approcher. Nous accostons pour faire le thé et nous espérons descendre à Aklavik dans le courant de la matinée.

Aimé ALLIE, *Oblat de Marie Immaculée.*

VICARIAT DU KEEVATIN

Lettre de Mgr Ovide Charlebois.

Le Pas, 24 octobre 1930.

BIEN CHER PÈRE,

Il y a un an, nous vous adressions un petit rapport sur notre Vicariat. Vous en désirez peut-être un autre. Nous nous rendons volontiers à votre désir. C'est d'ailleurs notre devoir.

Développements matériels.

Quatre chapelles ont été construites au cours de cette année. La première est située au Portage Cranberry, à cinquante milles au nord de Le Pas, à la jonction des deux lignes de chemin de fer qui vont aux mines, l'une à Flin-Flon et l'autre à Sherridon. Le village de blancs qui s'est formé à Cranberry est peu considérable, on y a bâti une simple chapelle de desserte. Elle a coûté quand même \$2,000. Le missionnaire y vient une fois par mois.

A quarante milles plus au nord, au village naissant de la mine de Sherridon, a été érigée une autre chapelle beaucoup plus vaste et beaucoup plus dispendieuse. Un missionnaire, le R. P. Irénée GAUTHIER, y fait sa résidence dans une allonge attenante à l'église. Cette mine de Sherridon est très riche en cuivre. Elle n'est pas encore en pleine exploitation. Quelques centaines d'hommes seulement travaillent aux préparatifs. Parmi eux, un bon nombre sont catholiques. Il y a un fructueux ministère à faire dans ce milieu.

La troisième maison-chapelle a été érigée tout à fait à l'ouest du Vicariat, sur les frontières de la Saskatche-

wan et de l'Alberta, sur les bords du Grand Lac des Iles, au milieu d'un groupement d'indigènes, de métis et de quelques blancs, formant un tout de cent quarante âmes, dont trente sont encore païennes. C'est une mission tout à fait nouvelle. Les missionnaires du Lac Froid, Alta, y sont venus faire du ministère à diverses reprises. L'été prochain, nous y mettrons un missionnaire résidant.

La quatrième chapelle se dresse sur la rive nord du Lac Nelson-House. Le site est élevé et magnifique. Cette mission est sous le patronage de Saint-Patrice. Le R. P. BONNALD, fameux missionnaire chez les Indiens, a été le premier à visiter cette mission en 1884 ou à peu près. En 1889, nous y avons construit nous-même la première chapelle avec l'aide de quelques Indiens. Des arbres équarris dans la forêt en faisaient la structure. Plus tard cette chapelle primitive fut remplacée par une autre du même genre qui, actuellement, tombe en ruines. Voilà pourquoi nous avons jugé à propos de la remplacer par une autre plus convenable, ayant des murs en planches et une toiture en bardeaux au lieu de foin et de boue comme la première.

Pendant plusieurs années, cette Mission a été desservie de celle du Sacré-Cœur, à Pakitawagan, distante de cent soixante-quinze milles, par le R. P. Ignace RENAUD. Ce n'est qu'en automne 1923 que le R. P. G.-E. TRUDEAU y fut envoyé comme missionnaire résidant. Le R. P. J.-B. CABANA lui a succédé en 1926. Il a lui-même comme successeur le R. P. F.-X. GAGNON. Le changement s'est fait au mois de juillet dernier, le R. P. CABANA ayant été attaché au Scolasticat de Beauval. La population de Saint-Patrice se compose entièrement d'Indiens de la tribu des Cris. La majorité appartiennent à la secte des Méthodistes.

En plus de ces diverses constructions, nous avons terminé la chapelle de la future école pensionnat de Beauval. Cette chapelle avait été commencée l'an dernier. Actuellement, nous avons là un temple pouvant asseoir deux cents personnes, tout construit en briques solides, presque à l'épreuve du feu et joliment décoré. Nos Indiens

en sont tout fiers. Nous le sommes aussi. Notre-Seigneur ne doit pas en penser autrement. Les briques ont été fabriquées sur place, à quelques pas seulement, par nos Indiens, sous la direction d'un blanc. On espère que l'école sera reconstruite l'été prochain. C'est cette école qui a été détruite par le feu en 1927 et qui a fait vingt victimes.

Progrès au point de vue spirituel.

Les conversions ne se comptent pas dans nos missions du nord par milliers comme dans les pays du sud, en Asie ou en Afrique. C'est que la population est beaucoup moins dense. A peine avons-nous eu cent trente conversions de protestants durant l'année. Nous estimons cependant que c'est un bon résultat. Dieu seul sait ce que ces quelques conversions ont coûté de travail et de fatigues à nos missionnaires.

Au mois de mars dernier, le R. P. Albert CHAMBERLAND est allé ouvrir une nouvelle résidence à la mission de Saint-François de Sales, au lac Manitou (God's Lake). Il y a plus de vingt ans, le R. P. BONNARD avait fait une première visite dans cette mission entièrement méthodiste. Nous y sommes retourné nous-même en 1926. L'année suivante, le R. P. Joseph DUBEAU y a fait un court séjour et a réussi à y faire quelques conversions. Actuellement, nous en comptons quatre-vingt-cinq. Plusieurs sont à se faire instruire. Le travail est difficile, car le niveau moral est bien bas parmi ces indigènes protestants. Nous espérons quand même, non seulement les convertir, mais aussi en faire de bons chrétiens.

Dans nos vieilles missions, la foi et la piété se maintiennent malgré l'influence néfaste des blancs qui s'approchent. Ce maintien, dans les circonstances, est déjà un succès appréciable. Nous nous contentons de peu quand la conscience peut se dire : « J'ai fait mon devoir. »

Visite pastorale.

Elle a commencé le 18 juin pour se terminer le 14 août. Nous avons, cette année, visité la partie ouest de notre

Vicariat. Cette partie comprend onze missions, dont quatre principales où réside le missionnaire : ce sont les missions de l'Ile-à-la-Crosse, du Portage-la-Loche, du Lac Vert et de Beauval.

Les autres ne sont que des dessertes. Nous les avons toutes visitées excepté une, celle du Lac Canot. Un tri-duum, quelquefois plus, a été prêché dans chacune d'elles. La population de toutes ces diverses missions est exclusivement catholique à l'exception de deux où se trouvent encore quelques infidèles. La majeure partie sont des Cris. Les autres appartiennent à la tribu des Montagnais (Dénés). Ils étaient tous groupés autour de leur église respective pour voir et entendre leur « Kitchiyamihe-wiyiniw » (leur Grand Chef de la prière), et recevoir ses conseils. Il faisait bon de leur parler, car ils étaient tout yeux et tout oreilles pour voir et écouter. Leur cœur semblait avoir soif des vérités divines. Pour se procurer ce bonheur, le plus grand nombre avaient voyagé plusieurs jours en canot avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs chiens, ne mangeant que du poisson et couchant à la belle étoile. Ils ont eu la même peine pour retourner dans leurs camps de chasse, s'estimant tous heureux d'avoir vu le « Grand Chef de la prière ».

Pour la première fois nous avons visité les Indiens du Lac Poule-d'Eau dont la plupart, cinquante environ, sont encore païens. Ils constituent le reste du paganisme dans notre Vicariat. Jusqu'ici, ils s'étaient montrés hostiles à la religion et réfractaires à toute civilisation. Ils se moquaient du missionnaire quand celui-ci allait les visiter et refusaient de traiter avec les agents du gouvernement. Cette fois, la grâce de Dieu semble les avoir touchés, un certain nombre du moins. Ils se sont montrés sociables. Ils sont venus aux offices religieux assez régulièrement et trois d'entre eux ont tenu à se faire instruire et à recevoir le baptême. Ce fut une grande joie pour nous. En retour, nous leur avons promis un missionnaire et une église pour l'été prochain. Nous les avons laissés contents et heureux.

A la mission de Beauval, nous avons un Scolasticat,

sous le patronage de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il semble déjà fier de ses seize ans d'existence. Voici son personnel : trois Pères, neuf Scolastiques et deux Frères convers. Au printemps prochain, quatre jeunes Pères en sortiront pour se lancer dans le ministère. La bâtisse ne comporte pas tout le confort que l'on trouve dans les grands Scolasticats. N'empêche que la formation des sujets n'est pas inférieure. Ils s'habituent mieux à la vie de sacrifices qui les attend dans les missions. La santé est bonne, si on considère que la plupart sont des sujets de santé avariée quand ils nous arrivent. Le régime, le climat et l'eau limpide remplacent les remèdes des médecins. L'esprit religieux et missionnaire est très bon.

Deuil.

Le 22 septembre septembre s'éteignait, à notre hôpital de l'Ile-à-la-Crosse, notre bon Père Louis-Médéric ADAM, à l'âge de trente-cinq ans seulement. Il était modérateur de nos Scolastiques et supérieur de l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Beauval. Il succomba à une forte fièvre typhoïde, du moins c'est ce que nous croyons, car le médecin n'a pas voulu se prononcer sur son cas qu'il a déclaré d'emblée sans remède. La mort du R. P. ADAM a causé un deuil général dans le Vicariat, car il était aimé et estimé par tous. Sa grande bonté lui avait conquis tous les cœurs. Sa vie, exemplaire sous tous les rapports, nous procure cependant la consolation de le croire déjà en possession du bonheur du ciel, d'où il continuera de s'intéresser à son cher Scolasticat.

Epreuve.

Le 25 février dernier nous apporta une de ces épreuves qui transpercent l'âme et le cœur. A 3 heures du matin, le feu se déclara dans notre grande et belle école Saint-Joseph, à Cross-Lake, Man. Quatre-vingt-dix enfants dormaient dans l'étage supérieur. Malgré les efforts inouïs de la part des Pères et des religieuses pour opérer le sauvetage, treize ne purent échapper au feu dévorant et envahisseur : onze petites filles, un garçon et une reli-

gieuse, Sœur Marguerite-Marie, la supérieure. Deux autres religieuses furent sérieusement blessées. Le désastre était complet, rien de sauvé, pas même le Saint Sacrement. On peut s'imaginer quel crève-cœur ce fut pour les parents des victimes et pour nous tous. Cette épreuve nous fut d'autant plus sensible qu'elle était la seconde du genre dans l'espace de trois ans. On se rappelle, en effet, l'incendie de notre école de Beauval, en 1927, où nous avons déploré la perte de vingt victimes, une religieuse et dix-neuf petits garçons. C'était donc l'ouverture d'une plaie du cœur encore mal cicatrisée. La résignation à la volonté divine a été notre seule consolation.

Personnel.

Vingt-trois Pères dans le ministère, quatre Pères Scolastiques en dernière année de théologie, trois Scolastiques en théologie, deux en philosophie, trois au noviciat de Ville La Salle, seize Frères convers profès, cinq novices, dont quatre au noviciat de Saint-Laurent, Man., trois prêtres séculiers.

Retraites.

Dans les derniers jours du mois d'août, les Pères et les Frères du district de l'Ile-à-la-Crosse étaient réunis à notre Scolasticat de Beauval, pour la retraite annuelle. Les retraitants étaient au nombre de dix-neuf. Le Révérend Père J.-B. DUCHARME, O. M. I., directeur de la Mission du Portage-La-Roche, en était le prédicateur. D'après les échos reçus, le résultat fut très satisfaisant. Chacun estime avoir fait une bonne retraite. Dans les autres parties du Vicariat, les distances sont telles qu'une retraite annuelle en commun n'est guère réalisable. On se contente de la faire chacun en particulier. Tous à peu près y sont fidèles.

Je termine ce trop long rapport, cher Père, en vous priant de croire à l'assurance des sentiments les plus dévoués et soumis de tous les Oblats du Vicariat du Keewatin.

† O. CHARLEBOIS, O. M. I.,

Vicaire apostolique du Keewatin et Vicaire des Missions.

PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Extraits de la correspondance de Mgr Turquetil.

Churchill, sous la tente, 28 juin 1930.

J'avais été bon prophète en vous disant par le courrier d'hiver que j'aurais une saison d'été bien occupée. Mon séjour à Montréal a été un travail incessant de préparation : pourparlers avec les autorités du chemin de fer, du Gouvernement fédéral, du Gouvernement manitobain pour mon installation à Churchill, achats, envois par chemin de fer, etc., etc.

Tout va assez bien jusqu'ici, quelques petits détails font grain de sable dans l'engrenage, mais ne l'arrêtent pas. Voici le résultat aujourd'hui : nous sommes à Churchill en train de construire un petit hangar de 6 mètres sur 6 pour abriter nos marchandises, une église de 9^m15 sur 9^m15. Mon bateau, le « Thérèse », est arrivé par chemin de fer après bien des hésitations et des pourparlers, vu qu'il était plus large que les wagons et qu'on a dû le faire passer par des voies spéciales. Nous l'avons essayé hier, après que les ingénieurs du port l'ont mis à l'eau pour nous, en le halant au moyen de tracteurs (il pèse huit tonnes sans le moteur), et ont posé le moteur pour nous. Ce moteur a une force de 50 à 70 chevaux-vapeur. et il est garanti pour faire 12 milles à l'heure et probablement plus en temps calme. Il a trois voiles, dont deux sur le mât unique et une sur le gib sail (mât de beaupré).

J'ai en tout cinq wagons de marchandises, dont une certaine quantité pour les Missions. Car le « Thérèse », inscrit comme bateau de passagers, n'a aucune cabine : tout l'espace est réservé au cargo. On mettra un petit matelas sur les sacs de charbon ou sur les caisses et l'on dormira au gré des flots, qui nous balanceront doucement

ou durement, suivant le vent, mais j'espère pouvoir me rendre d'une Mission à l'autre sans camper au large, à moins de gros brouillards ou de tempêtes.

Voici le but et l'avantage de ce petit bateau de 12^m50 sur 3^m75. D'abord, je suis sûr de pouvoir aller visiter nos Pères de Southampton Island cette année ; je n'ai plus à dépendre des compagnies comme par le passé : cela seul justifierait l'entreprise. De plus, la Compagnie demande 45 dollars la tonne d'ici au Cap Esquimau (180 milles) ; mettez en moyenne une douzaine de tonnes de marchandises pour cette Mission (en comptant le charbon naturellement), et voilà 540 dollars. Même si nous n'allions jamais à la voile et toujours à toute vitesse, ce qui prend plus de gazoline, je puis faire le voyage, aller et retour, pour 175 dollars, gazoline, vivres, etc., tout compté. Avec un peu de bon vent, il est certain que je sauve 400 dollars par voyage, car je puis mettre facilement de 12 à 15 tonnes de marchandises dans le « Thérèse ».

Du Cap Esquimau à Chesterfield, j'épargne encore 300 dollars par voyage et autant de Chesterfield à Baker Lake. Si je puis faire plusieurs voyages, je compte économiser 2.000 dollars sur les transports. L'an prochain, une fois mieux organisé, et la première expérience une fois faite, ce sera peut-être davantage. En trois ans au plus, le bateau aura payé ses fais de construction et de transport et il sera *peut-être* temps de penser à en avoir un plus gros : tout dépendra des conditions de transport qui nous seront faites alors.

Ici, nous sommes sous la tente, logés et nourris par le Département des Chemins de fer et canaux, sans lequel nous ne serions jamais venus à bout de décharger nos marchandises et de les transporter sur le haut de la côte. Les tracteurs viennent à bout de tout. Ils ont transporté nos marchandises en quatre jours... Après-demain, j'aurai deux autres wagons de charbon et de vivres, outils, etc..., etc. Tout le monde semble bien content de nous voir ici : c'est une réclame pour l'endroit. Les travaux avancent à vue d'œil.

* * *

Maintenant, le personnel. Nous sommes sept ici et un huitième arrive après-demain. Le R. P. Emmanuel DUPLAIN est venu pour trois ou quatre mois, après quoi il retournera dans l'Est à l'automne. Le grand air, les travaux de construction lui font du bien et il nous rend service en ce que, durant mon absence, il fera le ministère auprès des catholiques de Churchill et sera l'intermédiaire entre mes gens et les autorités du port. Je ne pouvais arriver ici, continuer mon voyage dans le Nord et demander aux gens de faire tout pour nous pendant mon absence. Il fallait montrer que nous travaillions nous-mêmes ; alors tout le monde est heureux de nous donner un coup de main.

La Province de Regina nous prête le Fr. KLINKENBERG, qui est bon charpentier. Avec lui, j'ai deux laïques... Voilà les quatre qui vont travailler ici et travaillent en ce moment déjà. Pour moi, c'est le premier moment libre que j'ai pour vous écrire : le travail de déchargement et de transport de nos marchandises a pris tout mon temps. Il a fallu s'entendre avec les autorités de la place qui sont surchargées d'ouvrage, mettre la main à la pâte, et je crois pouvoir dire que notre ardeur au travail manuel a fait plus que toute la diplomatie et toute la politique pour amener le chef du port à nous aider si efficacement. Je le connaissais d'ailleurs depuis l'an dernier.

Puis, avec moi vont partir pour le Nord trois autres personnages... L'abbé Charest, ancien secrétaire et chancelier de Mgr Mathieu, l'archevêque défunt de Regina. Je l'ai obtenu enfin de son successeur, Mgr McGuigan. Il part cet après midi de Le Pas pour nous arriver demain dans la nuit. Je le recevrai lundi matin. Excellent prêtre, très expérimenté dans la correspondance officielle et la comptabilité, ayant depuis son enfance l'envie des missions, c'est la plus belle acquisition que j'aurais pu faire, même si j'avais travaillé des années

entières à chercher quelqu'un de cette trempe pour m'aider. La petite Thérèse nous a aidé beaucoup à l'obtenir ; j'espère qu'elle nous aidera encore en lui conservant la santé qui, chez lui, est plutôt faible ; mais le climat de l'Ouest l'ayant assez bien rétabli, il y a lieu de croire que celui de Churchill lui sera favorable. Avec lui, nous pourrons tenir notre correspondance à jour, ce qui signifie « vivre » pour nous, car, il n'y a pas à dire, les âmes les mieux intentionnées et les plus dévouées ne comprennent pas facilement qu'on ne puisse pas répondre à leurs lettres... et elles s'adressent ailleurs...

Le Fr KACL, d'Edmonton, nous a été prêté par le R. P. Provincial d'Alberta pour construire l'hôpital de Chesterfield. Lui aussi retournera à l'automne.

Le Fr. PELLETIER, nous a été prêté par la Province de l'Est comme mécanicien de notre bateau.

Vous voyez que tout le monde s'est mis de la partie pour nous.

Outre les demi-passes missionnaires pour mes compagnons, le Président du Canadian Pacific Railway m'a accordé quatre passes complètes pour mon personnel, ce qui est appréciable, surtout parce que cette faveur se donne très rarement.

Vous voyez par ce qui précède, où nous en sommes. Je vous parlerai une autre fois de nos amis les protestants, qui nous ont aidé eux aussi, quoique sans le vouloir, en essayant de nous nuire.

Arsène TURQUETIL, O. M. I.

* * *

AUTRE LETTRE DE MGR TURQUETIL

Cette lettre a mis 14 jours pour aller de Chesterfield Inlet à Montréal, alors que normalement il fallait plusieurs mois. C'est dire que l'aviation s'est mise de la partie.

Chesterfield, 15 septembre 1930.

Deux avions vont nous quitter : voici, en quelques mots, les nouvelles de la Préfecture.

Notre programme pour l'été se réalise peu à peu ; il était bien chargé, mais la petite sainte Thérèse nous a aidés beaucoup. Le bateau a fait la visite des missions et le transport des marchandises : il a déjà parcouru 4.400 kilomètres sur la Baie d'Hudson. Le vapeur du gouvernement, le « Beotic », vient d'arriver ici de Ponds Inlet et nous apporte de bonnes nouvelles de la mission du Sacré-Cœur.

L'hôpital de Chesterfield est debout ; le travail extérieur est fini : c'est une bâtisse imposante pour le pays (12^m25 par 18^m30), avec trois étages et fondations en ciment. Le nid sera prêt à recevoir les Sœurs l'été prochain. Ce jour-là, notre œuvre d'apostolat aura fait un grand pas en avant. Il y a encore des « femmes héroïques ».

Notre établissement à Churchill progresse, lui aussi. Aux dernières nouvelles, on avait fini le hangar, l'église et on construisait la résidence.

A Baker Lake, on a fait l'acquisition de deux nouvelles bâtisses pour le développement de cette mission.

Au Cap Esquimau, on a couvert l'église et on aménage l'intérieur.

A Southampton, on agrandit la maison.

A Ponds Inlet, on va construire une allonge.

Le développement spirituel va de pair avec le développement matériel.

Cette semaine, je dois repartir pour le Cap Esquimau et Churchill. Nous sommes actuellement en pleine tempête ; le beau temps reviendra et nous en profiterons pour franchir les quelque 650 kilomètres qui nous séparent de la civilisation.

Après avoir reçu les rapports de toutes les missions, je constate que nous sommes à court d'intentions de messes. Le temps me fait défaut et je ne puis écrire à chacun. Mais je serais bien reconnaissant à qui voudrait bien envoyer des intentions de messes à Churchill (Man.). Je compte y arriver dans le courant de la semaine du 21 au 28 septembre. Merci à tous.

Mission du Sacré-Cœur, Ponds Inlet.

Nous insérons avec joie ces deux lettres, malgré leur brièveté et leur ressemblance, parce qu'elles sont les deux premières à paraître dans nos *Missions* provenant de cette station toute récente et d'un si puissant intérêt pour toute la Congrégation.

Lettre du R. P. Prime Girard,
directeur de la Mission.

Ponds Inlet, juillet 1930.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis quelques jours nous attendons le bateau qui doit nous apporter des nouvelles de ceux que nous aimons et emporter les nôtres à nos parents, à nos bienfaiteurs et aux autorités de notre chère Congrégation.

Il vous tarde, j'en suis sûr, de savoir comment vont vos enfants les plus éloignés de leur Père ? Je vous dirai tout de suite que, grâce à Dieu, tout va bien, nous sommes heureux et contents de notre situation, et nous ne demandons qu'à continuer l'œuvre commencée.

Nous sommes arrivés ici le 2 septembre 1929. Le même jour nous avons commencé la construction de notre maison-chapelle. Le 15 octobre, nous avons le bonheur d'avoir le Saint Sacrement. Quelle joie et quelle consolation pour nous ! Enfin, la mission du Sacré-Cœur de Jésus qui depuis si longtemps était en projet de fondation, était fondée. Nous pouvions faire les offices et montrer à ces païens protestants les beautés du culte catholique.

A notre arrivée, le 2 septembre, la température était déjà froide, la glace sur les bords de la mer était formée. Le 11 septembre, la neige couvrait le sol pour y demeurer jusqu'au mois de juillet. Les jours étaient très courts.

La nuit polaire dure 92 jours. C'est bien un peu triste de voir les étoiles à midi, mais nous nous habituons avec le temps. A la lumière d'une pauvre lampe pendant si longtemps, la vue se fatigue, surtout pendant l'office divin que nous récitons en commun.

Avec quelle joie le 12 février nous montons sur la côte pour saluer le soleil, qui, pendant trois mois tourne au-dessus de notre tête sans disparaître.

Les premiers mois ont été employés à apprendre la langue qui diffère beaucoup de celle des Padlermuit à la mission Sainte-Thérèse. Il m'a fallu travailler fort. Vu l'âge de ma pauvre tête, Dieu aidant, j'ai pu commencer les instructions au mois de décembre.

Il y a ici quatre tribus ; l'une d'entre elles, il y a une dizaine d'années, avait reçu parmi elle deux familles chrétiennes venant de Chesterfield. Ils ont passé une année ensemble. Ces Esquimaux avaient copié les livres de prières et appris les cantiques. Ils n'avaient jamais vu de prêtre, mais désiraient ardemment qu'il vînt à eux. Grande fut leur joie quand la nouvelle leur est parvenue que les vrais prêtres étaient enfin arrivés. Nous les avons trouvés très bien disposés. Etant déjà chrétiens de cœur et d'esprit, après leur avoir donné une quarantaine d'instructions, nous en avons baptisé vingt-deux, vieillards et enfants, dont huit avaient le bonheur de faire leur première Communion. Ces gens étaient des plus heureux, et nous aussi.

L'an prochain nous en baptiserons quelques-uns si leur conduite a été sans reproche.

Voilà ce qu'ont fait vos enfants depuis leur arrivée dans leur mission. Dieu s'est plu à y répandre ses bénédictions. S'il a permis qu'un pauvre outil comme moi soit envoyé ici, c'est qu'il voulait prouver une fois de plus que c'est bien lui qui fait tout. Je le remercie du fond du cœur et lui demande la conversion de tous ceux qui nous sont confiés.

Le R. P. BAZIN va très bien, bientôt il pourra prêcher en Esquimau ; sa santé est très bonne. Je crois qu'il est heureux et content. Il me prie de vous saluer.

Ici nous sommes bien pauvres en fait de revues de la Congrégation. Aucune nouvelle de nos Frères..., pas même d'Ordo. Aucune annale, rien... La radio ne marche pas du tout ici à cause des montagnes. Nous vivons dans l'espérance.

Bénissez vos enfants qui sont heureux de se dire vos tout dévoués en N.-S. et M. I.

R. P. GIRARD, O. M. I.

Lettre du R. P. Etienne Bazin.

*Ponds Inlet, Terre de Baffin,
Mission du Sacré-Cœur, 1^{er} août 1930.*

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le « Nascopie » va bientôt arriver ici ; aussi je ne veux pas plus tarder à vous envoyer un petit mot de notre solitude. Arrivés le 2 septembre dernier, nous avons été favorisés d'un beau temps pour la construction de notre Mission. Vers la fin d'octobre nous déposons scies et marteaux. Il était temps d'ailleurs, car la nuit polaire est venue, la neige était arrivée dès le 11 septembre. Quatre vingt-douze jours sans soleil, c'est assez long, la lampe reste allumée tout le jour, on prend une lanterne pour sortir. Pendant ce temps, il faut le dire, la lune tourne dans le ciel, quelques jours par mois. Actuellement, c'est tout le contraire : le soleil tourne dans le ciel pour un nombre égal de jours, trouvant plus simple de ne pas se coucher du tout. C'est commode pour voyager, et l'on fait à la maison des économies de lumière.

Notre apostolat ici pour une première année est beaucoup plus beau que nous n'osions l'espérer. Quatre tribus dépendent de notre paroisse. La plus nombreuse et la meilleure, les Iglulik, nous est très fidèle. Ils ont copié eux-mêmes autrefois notre livre de prières esquimau, provenant d'Esquimaux de Chesterfield. Ils ont eu la foi

et ils ont prié, et le bon Dieu, certes, les a bénis tout spécialement. Le chef est le modèle de la tribu. On trouve chez eux le commencement de certaines vertus apportées par la religion, ce qui fait défaut chez les autres. Ces Esquimaux, qui habitent assez loin d'ici, sont venus nous voir à la fin de l'hiver ; pendant leur séjour, le R. P. GIRARD qui connaît bien la langue les a instruits le plus possible. Vu l'ensemble des circonstances, nous avons jugé opportun de baptiser les vieillards et les enfants. Nous avons donc actuellement vingt-deux baptisés. Quand aux Esquimaux qui habitent directement autour de nous, ils forment une assez triste bande, mais ils ne sont pas méchants.

Lorsque la neige a commencé à fondre, nous avons élevé un clocher à notre maison-chapelle, il y manque encore la cloche, peut-être nous en arrivera-t-il une bientôt. En attendant, celle-ci est remplacée par une grande barre de fer que l'on frappe avec un marteau. J'espère que Mgr TURQUETIL pourra ouvrir sans tarder d'autres missions sur la terre de Baffin : il y a des places qui en ont un besoin pressant, vu l'effort désespéré des protestants.

Le pays est très pauvre en gibier. La principale nourriture est le phoque qui, à défaut d'autre chose, n'est pas trop mauvais et ferait assez bonne figure sur la table du Scolasticat les vendredis ou pendant le carême !... Le mets le plus délicat et le plus recherché auquel nous ayons goûté jusqu'ici est la peau de narval, il faut dire que celle-ci a dans les 2 cm. d'épaisseur.

En été, lorsque la mer est à peu près libre de glace, l'on peut prendre des saumons en quantité, on les fait sécher au soleil pour les mauvais jours.

Nous sommes dans un pays de montagnes, et en face de nous à 25 ou 30 kilomètres se dressent, toujours blancs de neige, les monts de l'île Bylot. C'est un panorama superbe, une petite Suisse polaire. Dans les vallées de Bylot, d'immenses glaciers descendent lentement vers la mer où ils forment des icebergs.

Avant de terminer cette petite lettre, je tiens à vous

dire combien je vous suis reconnaissant de m'avoir envoyé chez les Esquimaux et combien je suis heureux d'être ici. Soyez certain que je prie tout spécialement pour vous et notre chère Congrégation. Je me permets aussi de vous demander un petit souvenir dans vos prières pour vos missionnaires et leurs Esquimaux.

Le R. P. GIRARD se joint à moi pour vous présenter notre respectueuse et affectueuse soumission en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Votre enfant qui vous demande votre bénédiction.

P. E. BAZIN, O. M. I.

VICARIAT DE BASUTOLAND

Lettre du R. P. Camille Valat à Mgr le T. R. P Général.

Mission Saint-Louis, 6 septembre 1930.

MON TRÈS RÉVÉRENDISSIME PÈRE GÉNÉRAL,

C'est votre fils de la Mission Saint-Louis (Matsieng), qui vous écrit ces quelques lignes. J'ai appris par les *Petites Annales*, de Paris, que notre Révérendissime Père Général célébrait cette année ses noces d'or, le 15 août.

C'est pour moi un devoir très cher d'exprimer au Très Révérendissime Père, et en toute sincérité, les sentiments qui sont dans mon cœur, en cette année de grandes fêtes.

Je prie pour vous, et cela tous les jours au saint autel, mon Très Révérendissime Père, et à cette promesse je ne manquerai pas un instant, car je suis un de vos fils Oblats de Marie Immaculée. Je n'ai qu'un seul regret, que je ne peux pas vous cacher en ce jour, c'est celui de ne vous avoir pas écrit, dans le passé, comme les saintes Règles nous le demandent.

Ce n'est pas sans confusion que je viens aujourd'hui vous présenter mes excuses, vous promettant de réparer à l'avenir cette coupable négligence en vous écrivant régulièrement.

Je me rappelle, comme si c'était hier, les bons moments que vous nous avez fait passer, lors de votre visite au Basutoland, il y a pourtant de cela plusieurs années. Nous fûmes vraiment favorisés, à cette époque, de vous voir à Massabielle, à Saint-Louis, à Emmaüs, car je vous accompagnai dans tous ces endroits, soit en voiture prêtée par le grand chef Griffith, soit en automobile.

J'ai le plaisir de vous faire savoir que notre Roi catholique s'est très bien gardé dans la foi depuis votre visite au milieu de nous. Il se montre toujours un digne et fervent pratiquant. Il communie tous les dimanches avec son épouse et en plus, deux fois par semaine. Le travail, la fatigue, le mauvais temps, rien ne l'empêche de venir à l'église avec toute sa famille et la plupart de ses domestiques, qui sont tous catholiques.

La meilleure preuve de sa conviction religieuse, c'est qu'il aide, par tous les moyens possibles, à l'avancement et au progrès de la Religion catholique, en soutenant et même en pressant de fonder soit des églises, soit des écoles.

Nous travaillons tous, de notre mieux, à l'évangélisation des Basutos et la Providence nous comble de ses meilleures faveurs. Les conversions ne diminuent pas, quoique l'esprit religieux ne soit peut-être pas aussi bon qu'il y a dix ans ; mais cela tient, à mon avis, au trop grand nombre de convertis, que nous ne pouvons pas former comme il serait désirable.

Mon Très Révérendissime Père Général, permettez-moi de clore ces quelques lignes en vous promettant de penser tout spécialement à vous, tout le courant de cette année, à l'occasion de votre Jubilé, et de faire beaucoup prier nos indigènes pour leur Révérendissime Père.

Je n'oublie pas non plus toutes les Œuvres de la Congrégation dans le monde entier et les Causes de canonisation déjà introduites à Rome. Que la divine Providence

favorise et bénisse tous les efforts de ses enfants Oblats de Marie Immaculée !

Notre Roi catholique et sa famille, ainsi que la communauté tout entière des fidèles de Saint-Louis et de Massabielle, vous offrent leurs meilleurs vœux de bonne fête et vous donnent l'assurance de leurs faibles mais ferventes prières, car ils aiment et vénèrent tous leur Très Révérendissime Père, qui leur a donné des prêtres travaillant activement au salut de leurs âmes.

Agréez, mon Très Révérendissime Père Général, l'expression de mon plus filial attachement en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

P. C. VALAT, O. M. I.

VARIÉTÉS

ROME

Jubilé d'or d'Oblation de Mgr le T. R. P. Général.

Roviano se voit consacré terre de jubilé. Il y a deux ans, en effet, le Scolasticat de Rome célébrait fraternellement les cinquante années oblates du T. R. P. Dozois. On était heureux de féliciter notre bon Père du rôle effacé mais fécond qu'il a rempli depuis un quart de siècle aux côtés de trois de nos Supérieurs généraux.

Cette année, l'Administration générale choisissait la même villégiature hospitalière pour fêter son chef. Quel honneur pour les scolastiques romains de posséder au milieu d'eux leur Père aimé en l'occasion de son jubilé d'Oblation perpétuelle ! Quelle joie de contribuer pour un peu à la louange méritée que nos Pères de l'Administration générale voulaient lui témoigner au nom de toute la Congrégation !

Il y a cinquante ans en effet, le 15 août 1880, dans la petite chapelle d'alors du Noviciat de Lachine, le Frère Augustin DONTENWILL prononçait ses vœux perpétuels, entre les mains du saint Père BOISRAMÉ, ce grand mouleur de générations oblates en Canada. Frappé par l'esprit apostolique de ses maîtres d'Ottawa, il le dira lui-même le 15 août 1930, il avait voulu être Oblat comme eux, missionnaire comme eux, éducateur même comme eux. Le 14 août 1878, il prenait donc le saint habit. Et, après sa 2^e année de probation, il revenait en 1880 à ce même Noviciat, témoin de ses premiers pas dans la vie

religieuse, et cette fois c'était pour faire à Dieu l'holocauste complet de sa vie. Holocauste complet : 1880-1930, cinquante années de vie féconde et d'apostolat en sont la preuve.

Tour à tour éducateur, pasteur d'âmes, depuis 22 ans il préside aux destinées de notre Famille religieuse et conduit à la victoire son bataillon de 3.500 Oblats.

D'un fils aussi méritant, la Congrégation se devait de célébrer les mérites ; à un Père aussi bon, les Oblats du monde entier se devaient d'offrir l'expression de leur reconnaissance, de leur affection filiale et de leur dévouement. Le 15 août arriva pour donner à tous ces sentiments l'occasion de s'épanouir.

Un léger accident fit d'abord craindre un renvoi de la fête. Mais grâce à sa forte constitution, Monseigneur se remit vite et l'on put exécuter le programme de fêtes arrêté par les membres de l'Administration générale.

Le R. P. DUBOIS, aidé de l'économe du Scolasticat, dirigea les préparatifs. Dès le 13 nous arrivaient à Roviano le R. P. DOZOIS et quelques invités..., et le 14 au soir, c'était la forte caravane.

L'Administration générale est au complet : les Révérends Pères DOZOIS, BLANC, PIETSCH, DUBOIS et ESTÈVE. Seul le R. P. BELLE, en visite canonique à Ceylan, manque à l'appel. Tous les Provinciaux d'Europe sont accourus à l'invite de l'Administration générale pour présenter à notre Révérendissime Père l'hommage de leurs provinces respectives. Les RR. PP. KASSIEPE, KOWALSKI, GRENIER, METZINGER, SCANNELL, MOUNIER, KROELL, BASILE et PRAET. D'Amérique, il n'y a que le R. P. LABOURÉ de la 2^e Province des États-Unis, que la visite des maisons d'Espagne appelle en Europe. A eux se sont joints le R. P. DURAND, Pro-Directeur de la Sainte-Famille de Bordeaux ; quelques Pères visiteurs d'Italie ou attachés à la Maison générale.

Un rapide coup d'œil leur découvre notre maison tout endimanchée. A 6 h. 30, c'est déjà l'ouverture des fêtes. Au milieu des applaudissements des visiteurs, Scolastiques et Frères convers réunis dans la salle des

exercices, aux sons « mélodieux » de notre modeste orchestre, Monseigneur fait son entrée. — Le premier à prendre la parole fut le chef même du chef des Oblats. Par l'entremise de son Secrétaire d'Etat, le cardinal Pacelli, notre Saint Père le Pape Pie XI adressait à Monseigneur DONTENWILL ce télégramme de félicitations :

« *Heureuse occasion 50^e anniversaire profession perpétuelle de Votre Grandeur, Sa Sainteté vous envoie très paternellement vives félicitations, vœux, sainte prospérité, bénédiction apostolique, bénit aussi entière Congrégation et toutes ses œuvres.* »
 Cardinal PACELLI.

Il appartenait au second Oblat de notre grande Famille de présenter au premier Oblat les vœux de ses Frères et de ses enfants. Le T. R. P. DOZOIS (qui devait diriger les fêtes) lut l'adresse suivante où chaque Oblat retrouvera un écho des sentiments de son propre cœur.

MONSEIGNEUR,

La fête de l'Assomption ramène, pour Votre Grandeur, l'anniversaire d'un grand jour : celui où, attiré par la grâce, vous répondiez par un généreux *ecce ego* en vous consacrant à Dieu par les trois vœux de Religion.

C'était en 1880. Depuis lors, l'anniversaire de ce jour béni s'est, naturellement, renouvelé tous les ans. Mais, aujourd'hui, il se présente pour la cinquantième fois. C'est votre Jubilé d'or comme Oblat de Marie Immaculée.

C'est donc un jour de joie, de sainte réjouissance, pour vous, Monseigneur, pour tous ceux qui vous aiment, et en premier lieu, tout naturellement, pour vos fils Oblats, Oblats comme vous-même de Marie Immaculée.

Ils sont nombreux, ces fils de votre cœur paternel. Vous n'en avez sous les yeux qu'un petit nombre, mais bien représentatifs, comme on dit, de tous leurs Frères. Et soyez assuré, Monseigneur, comme ils le sont eux-mêmes, qu'en esprit et par le cœur, tous vos fils Oblats, Pères, Scolastiques, Convers et Novices sont autour de vous aujourd'hui et en ce moment.

Agréé donc, Monseigneur, puisque vous êtes leur Père

aimant et aimé, qu'ils s'unissent à vous pour remercier l'Auteur de tout bien des faveurs dont il vous a comblé et pour se réjouir avec vous, pour jubiler avec vous, au souvenir de ces divins bienfaits.

Il leur est doux aussi, se séparant ici de vous, pour ainsi dire, de vous féliciter, non seulement d'avoir été l'objet d'un choix de prédilection de la part de Dieu, mais aussi, de la manière dont vous y avez répondu, des œuvres que vous avez accomplies dans le champ du Seigneur.

Unissant ce qu'ils peuvent savoir de votre vie à vos propres souvenirs, ils bénissent Dieu de vous avoir fait naître dans un pays excellent entre tous, l'Alsace, pays de foi vive, d'œuvres multiples et de vocations sans nombre.

Votre discrétion ne leur a révélé que peu de chose sur votre famille selon la chair. Mais ils connaissent la parole du Maître : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* : un fruit excellent ne peut provenir que d'un arbre de même qualité.

Un oncle missionnaire vous appela auprès de lui dès votre jeunesse et vous confia, pour vos études secondaires, à nos Pères du collège-université d'Ottawa. C'est là sans doute que, ayant sous les yeux le spectacle du zèle et des vertus de ces hommes de Dieu, vous avez décidé de vous joindre à eux, parce que, la grâce de Dieu vous éclairant, vous vous sentiez capable des mêmes renoncements, de la même abnégation.

Les deux années de probation, celle du noviciat et celle des vœux d'un an, étant écoulées, vous mettiez la dernière main au sacrifice : A Dieu, à Dieu seul et pour toujours. Et c'est aujourd'hui le cinquantième anniversaire de cet holocauste.

Vos études philosophiques et théologiques étant terminées, l'honneur et les grâces du sacerdoce vinrent s'ajouter à vos mérites de Religieux.

Si je me rappelle bien, Monseigneur, vous sembliez alors destiné à coopérer longuement à l'Œuvre d'Ottawa, à la continuer même, après les aînés que vous y aviez rejoints.

Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, qui

ne permet pas cependant que les dispositions de sa Providence soient trompées, vous fit transporter par l'obéissance à l'autre extrémité du Canada, pour le soutien, là aussi, d'une œuvre d'enseignement.

Mais, peu d'années après, à peine arrivé à l'âge de quarante ans, vous étiez appelé, comme évêque de New-Westminster, d'abord, puis archevêque de Vancouver, à recueillir l'héritage de Nosseigneurs D'HERBOMEZ et DURIEU, les premiers apôtres de la région et Oblats de M. I., eux aussi.

Permettez ici, Monseigneur, à l'ancien que je suis, permettez, mes Révérends Pères et Frères, un petit souvenir. En 1905, je fus envoyé comme Visiteur au Vicariat des Missions que formait alors le diocèse de New-Westminster. Là, après nos années communes, à Ottawa, vingt ans auparavant, je retrouvai Monseigneur DONTENWILL. Il était devenu évêque, c'est-à-dire Supérieur ecclésiastique, et Vicaire des Missions, c'est-à-dire Supérieur religieux.

Bien des fois depuis, j'ai eu l'occasion de raconter combien j'avais été édifié par Sa Grandeur Elle-même d'abord, et aussi, par la bonne tenue et l'esprit vraiment religieux et apostolique qu'Elle savait inspirer et maintenir chez tous les Oblats confiés à ses soins. Je ne sais pas bien, mes Révérends Pères, quelle importance vous attacherez à ce témoignage, mais, pour ma part, j'avoue que je suis heureux de le répéter ici.

Mais nous n'en avons pas fini, Monseigneur, avec le souvenir des faveurs dont le ciel vous a comblé. Ceux que j'ai maintenant à rappeler nous deviennent même plus précieux, en notre qualité d'Oblats, et augmentent d'autant nos sentiments de jubilation.

C'est, pour le dire tout simplement, que le Chapitre général de 1908 vous enleva à votre lointain siège de la Colombie, pour faire de Votre Grandeur notre Supérieur général, notre Père à tous.

Cette élection fut-elle, pour vous, Monseigneur, ce que les gens du monde appelleraient une promotion ? La question pourrait être discutée.

Etait-ce pour vous une occasion de plus grands mérites devant Dieu ? Je crois que la discussion est possible, encore ici ; et pour ma part, j'inclinerais pour l'affirmative, en raison, d'une part de la paix et de la tranquillité dont je vous avais vu jouir là-bas, tout en y opérant un bien immense, et de l'autre, des difficultés auxquelles vous alliez avoir à faire face au moment précis où, obéissant au Chapitre, vous entriez dans votre nouvelle charge.

Mais ce qui est hors de toute contestation, c'est que votre élection a été, pour notre Famille religieuse, un insigne bienfait de Dieu.

Vingt-deux années se sont écoulées depuis : *grande mortalis ævi spatium*. Mais plusieurs, dont un certain nombre sont ici présents, ont connu la marche des événements pendant ces 22 années.

Ils ne peuvent hésiter à reconnaître qu'il y a eu, pendant ce temps, pour notre Congrégation, progrès général, et qu'il n'y a eu recul sur aucun point.

Enumérons rapidement les principaux résultats de votre heureux gouvernement : notre nombre, considérablement augmenté, plus que doublé même, dans les apports de ces dernières années ; nos finances, après une dure épreuve, solidement rétablies ; certaines Provinces, particulièrement chères à tout Oblat, parce qu'elles ont donné naissance à presque toutes les autres et à toutes nos Missions, ces Provinces, dis-je, après de terribles épreuves elles aussi, en plein progrès de relèvement ; plusieurs Provinces nouvelles fondées ; notre sainte Règle, après quelques modifications rendues nécessaires par la nouvelle loi canonique, recevant du Vicaire de Jésus-Christ une approbation plus solennelle encore que les précédentes ; la cause de la Béatification de notre Vénéré Fondateur entreprise et en bonne voie ; de même que celle du bon et doux Mgr GRANDIN ; plusieurs Chapitres généraux auxquels vous avez présidé, Monseigneur, et que vous avez dirigés avec tant de sagesse et de dignité ; de nombreux et fatigants voyages enfin que vous vous êtes imposé d'entreprendre dans les cinq parties du monde

et qui, conjointement avec les Chapitres, ont contribué à maintenir parmi nous l'empire de la sainte Règle et à resserrer « les liens qui unissent entre eux les membres de l'Institut », comme l'a voulu notre vénéré Fondateur.

Cette demi-page n'est qu'une bien sèche énumération, Monseigneur. Veuillez l'agréer tout de même. Mais on pourrait lui reprocher qu'elle ne dit rien de votre action personnelle, individuelle, dirai-je, auprès de tant de vos Oblats, pour les diriger, les encourager, les soutenir, les consoler. Ici, il me faudrait le témoignage de vos secrétaires ou des facteurs de la poste, qui constatent journellement l'amoncellement de votre correspondance. Mais je puis, à coup sûr, invoquer celui des Oblats de la Maison générale. Ne vous voient-ils pas, tous les jours, consacrer tous vos instants aux affaires de votre Famille religieuse ? et à celles-là seulement ! ne vous permettre que bien rarement le délassement et la relâche, bien dignes de votre caractère cependant, que vous procureraient, dans la ville de Rome, tant de pieuses solennités et de réunions académiques ? Ne vous aperçoivent-ils pas, tous les jours, le premier à la chapelle, pour tous les exercices de Règle ? Ne vous voient-ils pas en outre passer de longs moments, au même lieu, en colloque avec le Maître ? Ils se disent sans doute que c'est alors surtout que vous obtenez de Lui, par l'entremise de l'Immaculée, tant de grâces et de bénédictions qui apportent à notre Congrégation vie et prospérité. Ils se rendent bien compte enfin, et avec quelle reconnaissance ! que vous les entraînez, par ce modèle de parfaite régularité que vous leur offrez dans votre auguste personne, à l'amour et à la pratique des observances religieuses qui font les saints Oblats, qui font aussi les Congrégations bénies de Dieu.

Que de motifs de nous réjouir, Monseigneur et bien-aimé Père, de nous réjouir et de jubiler, en ce cinquantième anniversaire de votre oblation ! Il nous rappelle, à vous le chef, le Père plutôt, et à nous les fils, cet immense bienfait de la vocation religieuse d'abord, puis ensuite toutes les faveurs divines, celles qui ont frappé

les esprits et celles que le Livre de Vie a enregistrées dans le secret, dont cette première grâce de la vocation a été le point de départ.

C'est donc à juste titre que, pour aujourd'hui au moins, écartant toute occupation et préoccupation, nous devons être et que nous sommes en fait le peuple heureux que chante le roi David, heureux parce qu'il sait jubiler. Le jubilé, c'est la joie, c'est la réjouissance dans le souvenir des bienfaits de Dieu. C'est la fête de la reconnaissance. *Beatus populus qui scit jubilationem*. Heureux le peuple, heureuse la famille qui sait jubiler à la lumière de la face du Seigneur !

Mais notre jubilation, sous le regard de Dieu, tout naturellement, appelle la prière. Nous demanderons à Dieu, par l'intercession de notre Mère Immaculée, de nos saints patrons et votre patron personnel, le grand saint Augustin, nous demanderons, dis-je, à Dieu de continuer de vous bénir, de bénir votre personne, en vue des plus belles récompenses du ciel ; et de bénir votre Œuvre, c'est-à-dire la Congrégation, qui est, nous le savons, l'objet de toutes vos affections. Nous lui demanderons en outre de vous conserver longtemps encore, au moins (je dis au moins) jusqu'en 1935 qui sera l'année du jubilé d'or de votre ordination.

Que votre bénédiction, bénédiction puissante parce que paternelle et pontificale, vienne maintenant, Monseigneur et bien-aimé Père, sanctifier la jubilation de vos fils et rendre plus efficaces les prières qu'ils vont faire monter au Ciel pour votre Paternité.

* * *

Mais les Scolastiques de Rome forment une famille à part, particulièrement chère au cœur de Monseigneur le Supérieur général. Ils tinrent à lui exprimer leurs souhaits. Leur doyen, le P. F. AUBIN, le fit en des termes délicats et choisis, comme il convenait au représentant de ce Scolasticat privilégié entre tous, à cause de la présence du Père commun de la Famille, et, disons-le puisqu'il l'a dit lui-même, au représentant de tous les

Scolasticats de la Congrégation, objet de tant de sollicitudes de la part de Mgr notre Révérendissime Père.

Au milieu des applaudissements, Monseigneur se lève pour prendre la parole. Déjà le R. P. Dozois nous avertit que la Faculté ne permet à son convalescent qu'un modeste discours de cinq minutes. C'était peu pour son cœur. Visiblement ému, il remercie le R. Père Dozois et toute la Congrégation de l'affection qu'on lui témoigne en ce jour. Certes, dit-il, on amplifie ses mérites, mais il accepte quand même la louange, car il a aimé la Congrégation et il a été heureux de se sacrifier pour elle. Mais par ailleurs, quelle reconnaissance ne lui doit-il pas pour tant de bienfaits ! C'est Dieu l'auteur de sa vocation. C'est Marie Immaculée qui l'a attiré dans la famille. Ce sont les exemples et les fortes vertus de ses anciens maîtres de l'Université d'Ottawa qui ont allumé en son cœur le désir d'être comme eux prêtre et missionnaire. C'est leur piété qui a alimenté sa vie religieuse. Aux Scolastiques, il redit l'affection qu'il leur a toujours portée.

Mais déjà le temps réglementaire est fini... Ses protestations même ne sont pas entendues...

Tous, agenouillés, nous recevons sa bénédiction paternelle. Pour terminer, la chorale des Scolastiques exécute un *Oremus pro P. Generali*, composition de son directeur.

A la chapelle, guirlandes, draperies, banderoles, fleurs, etc... se mêlent avec art. Et notre « Assunta » toute céleste domine avec grâce et amour ses enfants. Nous terminons, ce soir-là, la neuvaine préparatoire à sa fête.

Au soleil couchant s'allument les premières lanternes. Elles courent bientôt en dessins variés. Au sortir du réfectoire, alors qu'il est déjà nuit, la communauté entre en terre de féerie. Cour, allées, corniches, fourmillent de lumières de toutes couleurs. Il y en a plus de 300 qui vacillent. La grotte de l'Immaculée en est encerclée et attire les regards. Là-haut, sur le Colle Sabatino, un feu de la Saint-Jean et la croix nouvelle, brillante de clarté,

dominent toute la vallée de l'Aniene et annoncent à ses habitants, aux villages perchés au sommet des collines, accrochés aux flancs de la montagne abrupte, que la fête de l'Assunta est commencée, que le « Palazzo » est en liesse. Puis ce sont les fusées, feux d'artifice de toutes sortes que le Frère SUTERA jette aux quatre coins de l'horizon. Un dernier chant à la Vierge et tout rentre dans le silence.

* * *

Le lendemain, c'est le grandissime jour.

A 7 heures, messe de communauté dite par le vénéré Jubilaire, assisté des RR. PP. DUBOIS et ESTÈVE. Pendant la messe, le R. P. KOWALSKI, dans un court fervorino, édifie la petite phalange de jeunes Oblats qui vont se consacrer à la Reine du Ciel. Ils sont 7, venus d'un peu tous les coins du monde oblatique, à prononcer leurs vœux perpétuels entre les mains de leur Père général. Dix renouvellent leurs engagements temporaires. Magnifique cadeau de fête du Scolasticat de Rome.

A 10 heures, grand'messe solennelle du Jubilé. Elle est chantée par le R. P. SCANNELL. Monseigneur y assiste, accompagné des RR. PP. GRENIER et BASILE. La Schola exécute la messe de la sainte Vierge en grégorien avec un bel entrain. A l'Évangile, le R. P. MOUNIER commente avec éloquence le texte « *Assumpta est Maria in cælum* » pour l'appliquer à la gloire de l'Oblat, de l'Oblat fidèle à ses engagements, de l'Oblat jubilaire. A l'issue du sermon, Monseigneur renouvelle, après 50 ans, les serments qui le lient à Dieu, à la Vierge Immaculée et à sa Famille oblate pour la vie. Un vibrant *Te Deum*, exécuté avec brio par la Chorale, termine cette pieuse cérémonie.

En attendant les agapes fraternelles, la plaque photographique est là. Ce sera un beau souvenir des heures qui passent.

Le dîner de famille groupa autour de Monseigneur ses Assistants, ses fils, ses invités, chefs des diverses provinces et autres. (Un détail qui en vaut la peine : on

faisait usage pour la première fois d'un magnifique service d'argenterie, cadeau du R. P. Econome général à Monseigneur, et d'un service de table, cadeau de la Sainte-Famille de Bordeaux.) Puis vint le moment des toasts. Sur l'invitation du R. P. DOZOIS, le R. P. TRÉBAOL, secrétaire particulier, lut quelques-uns des télégrammes de félicitations (1). Et, en bon admoniteur du Père général, le même P. DOZOIS réglémenta : il faudra mesurer les flots d'éloquence, afin de ne pas compromettre la convalescence de notre jubilaire. Le R. P. KASSIEPE, Provincial d'Allemagne, se chargea de dire à Monseigneur, au nom de tous les provinciaux présents et absents, leurs sentiments de vénération. Il le fit avec son éloquence accoutumée. « Il est, dit-il, aux Oblats une langue « commune, c'est celle de la charité. Monseigneur, au « nom de toute la Famille, en ce jour de votre Jubilé, je « vous remercie de tout ce que vous avez fait pour elle... « Mais permettez-moi de vous remercier spécialement « au nom de tous pour avoir su garder dans notre chère « Famille oblate, la charité, la charité, à travers des cir- « constances si difficiles. » Cette déclaration fut accueillie par une salve d'applaudissements. L'orateur avait frappé juste, il avait touché la note sensible. Puis il nous invite à faire écho à ses acclamations dans la langue de l'Eglise : « *Ad multos ! ad faustissimos ! ad felicissimos annos !* » Et les cent voix de tonner : *Vivat ! Vivat !*

Le R. P. DURAND, au nom de la Sainte-Famille et de toutes ses branches, félicite Monseigneur. Il lui apporte les vœux de ses enfants, l'assurance de leurs prières et leur espoir de recevoir sa visite. « Dans toutes les maisons de la Sainte-Famille, Monseigneur, on prie aujourd'hui avec ferveur pour vous et pour vos Oblats. »

Pour terminer, le R. P. DOZOIS remercie, au nom de Monseigneur, et rappelle quel exemple constitue cette fête pour notre jeunesse scolastique. « Mais n'oublions pas que la fête du cœur ne laisse pas d'être la fête de l'obéissance. »

(1) Nous en avons compté 59, dont 44 de divers côtés de la Congrégation.

Le Salut pontifical réunit la communauté aux pieds de Jésus-Hostie, sous le regard de notre Mère qui resplendit auréolée de lumière. Au cours de la soirée, les Scolastiques exécutèrent un drame italien en 5 actes : *Le Pistrine*. Chants et récitations gaies complétaient le programme. Le succès fut remarquable. Il était tard quand le rideau tomba..., mais les fêtes n'étaient pas finies.

* * *

Le lendemain, un groupe de Provinciaux, accompagnés de quelques Scolastiques de leurs provinces respectives, faisaient, à l'invitation et sous la direction du R. Père DUBOIS, le pèlerinage de Subiaco. Subiaco, avec le souvenir de saint Benoît et des Pontifes romains, est bien l'attrait de notre vallée.

Dès ce premier soir, quelques visiteurs nous quittaient. Le surlendemain ils étaient tous partis, au grand regret des Scolastiques, qui durant ces quelques jours avaient apprécié leur charité tout oblate, leur affabilité et leur bonté paternelle. Nos visiteurs apportaient avec eux le souvenir de ces belles fêtes, témoignages d'affection à notre vénéré Père Général.

Les fêtes étaient finies. Mais non pour les Scolastiques. Car ils avaient le privilège de garder avec eux le Jubilaire pour le reste des vacances, et sa présence parmi nous n'est-elle pas une fête continue ? Et vint leur pèlerinage à Subiaco, sous l'œil vigilant et paternel de leur grand-père nourricier, le R. P. DUBOIS. C'était encore le Jubilé, c'était l'octave.

Entre temps ils purent admirer divers objets artistiques offerts à Monseigneur par quelques-uns de ses fils à l'occasion de son jubilé : adresses enluminées, albums, etc.

La Saint-Augustin vit un renouveau d'affection à l'endroit de notre bien-aimé Père : adresse, séance, etc... Cette fois il était tout à ses Scolastiques.

Roviano est consacré terre de Jubilé. Et l'avenir n'a pas dit son dernier mot. 1931 et 1932 ramèneront des anniversaires mémorables.



PROVINCE DU CANADA

Le nouvel évêque de Gravelbourg.

Sacre de Mgr Rodrigue Villeneuve.

La cérémonie du sacre de Mgr Rodrigue VILLENEUVE, élu évêque de Gravelbourg, s'est déroulée le 11 septembre, en la Cathédrale d'Ottawa.

Etaient présents :

Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, prélat consécrateur;
Mgr RHÉAUME, O. M. I., évêque d'Haileybury, et
Mgr GUY, O. M. I., vicaire apostolique de Grouard,
qui étaient les deux prélats assistants de l'élu ;

S. E. Mgr Cassulo, Délégué apostolique ;

Mgr Béliveau, archevêque de St-Boniface, prédicateur ;

Mgr McNeil, archevêque de Toronto ;

Mgr Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal ;

Mgr O'Brien, archevêque-coadjuteur de Kingston ;

Mgr O'Donnell, archevêque-coadjuteur d'Halifax ;

Mgr Brunault, évêque de Nicolet ;

Mgr Ryan, évêque de Pembroke ;

Mgr Couturier, O. P., évêque d'Alexandria ;

Mgr McNally, évêque de Hamilton ;

Mgr Prudhomme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon ;

Mgr Limoges, évêque de Montlaurier ;

Mgr Langlois, évêque de Valleyfield ;

Mgr Papineau, évêque de Joliette ;

Mgr Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario septentrional ;

Mgr Deschamps, auxiliaire de Montréal ;

Mgr Comtois, auxiliaire de Trois-Rivières ;

Le R^{me} Dom Gertken, abbé de St-Pierre de Muenster,
qui prêcha en anglais ;

Le représentant du Cardinal Rouleau et ceux de dix Evêques ;

Un Abbé et vingt prélats.

Le père et la mère du jeune Evêque assistaient au sacre, ainsi que son frère, Fr. Liguori, Frère des Ecoles Chrétiennes, directeur de l'Ecole Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, sa sœur et d'autres parents.

On voyait aussi les ministres des Postes, des Travaux publics et des Chemins de fer, plusieurs sénateurs et autres notabilités.

Le banquet eut lieu à l'Université d'Ottawa. Des félicitations furent offertes au nouvel Evêque par l'honorable sénateur Rodolphe Lemieux et par le R. P. Recteur de l'Université. Mgr VILLENEUVE remercia gracieusement et éloquemment les prélats consécrateur et assistants, les hauts dignitaires, etc. Il eut un mot du cœur pour sa Famille religieuse : « A toi, Congrégation bénie, dont « je suis et resterai jusqu'aux moëllles le fils indigne, « mais toujours fidèle » ; pour ses premiers éducateurs, les Frères des Ecoles Chrétiennes ; pour sa famille selon la chair, pour l'Université, pour le Scolasticat Saint-Joseph (où il passa 28 années) et enfin pour l'Eglise de Gravelbourg.

Départ de Mgr Villeneuve.

Une scène gracieuse et émouvante à la fois s'est passée à Ottawa lors du départ de Mgr VILLENEUVE. Des amis nombreux et d'anciens élèves étaient allés le reconduire à la gare. Après avoir donné la main à tous et appelé sur la foule agenouillée les bénédictions du Ciel, au moment de franchir la grille derrière laquelle l'attendait le train qui devait l'emmenner vers son lointain diocèse de Gravelbourg, « Chantez-moi donc, dit-il avec émotion, « un bel *O Canada...* »

On imagine de quel cœur l'hymne national fut jeté comme un suprême adieu au jeune évêque, né et élevé dans l'Est, et qui s'en va prendre la direction du nouveau diocèse de l'Ouest.

Intronisation.

Le nouvel Evêque de Gravelbourg a été intronisé dans sa cathédrale le 17 septembre 1930. Il était accompagné de NNgrs Béliveau, archevêque de Saint-Boniface ; — Sinnott, archevêque de Winnipeg ; — Forbes, archevêque d'Ottawa ; — O'Leary, archevêque d'Edmonton ; — Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon ; — Kidd, évêque de Calgary ; — CHARLEBOIS, vicaire apostolique de Keewatin ; — GUY, vicaire apostolique de Grouard, et le R^{me} abbé mitré de Saint-Pierre de Muenster, dom Gertken.

Assistaient également à la cérémonie les prélats NNgrs Marois et Grandbois de Régina, Bourdel, de Prudhomme, et Maillard, de Gravelbourg ; un bon nombre de prêtres séculiers ; — les RR. PP. SCHNERCH, provincial de Régina ; — Josaphat MAGNAN, provincial du Manitoba ; — LANGLOIS, provincial d'Alberta ; — GRANT, provincial de Saint-Pierre de New-Westminster, et des laïques, entre autres le premier ministre de Saskatchewan, Hon. T. Anderson et trois autres ministres.

Mgr Prudhomme donna le sermon à la messe pontificale.

Jugement du « Devoir » sur Mgr Villeneuve.

Le nouvel Evêque de Gravelbourg n'est probablement pas très connu du grand public ; il jouit, par contre, d'une notoriété considérable dans les milieux où l'on s'occupe particulièrement d'études et d'enseignement. Il serait toutefois inexact d'affirmer que c'est, à parler absolument, un homme de cabinet. Il a passé sa vie avec les livres, mais de ces livres, il n'a pas tiré de leçons que pour les élèves qui lui étaient directement confiés. Il n'a jamais refusé, dans les trop rapides loisirs — mais eut-il jamais des loisirs et ne prit-il pas plutôt sur ses heures de légitime repos ? — de répandre au dehors, avec le fruit de son expérience, la substance de ces livres.

Il a écrit dans les revues, dans les journaux ; et le *Devoir* a l'honneur de lui avoir plus d'une fois servi de tribune ; il a parlé dans toutes les réunions où il croyait sa parole susceptible de faire quelque bien. C'est un esprit qui vit avec les anciens, mais qui a constamment conservé le contact avec les réalités d'aujourd'hui. Il n'a point borné son univers aux pages de ses livres. Placé par la Providence sur la frontière du haut et du bas Canada, comme on disait jadis, vivant à deux pas d'un grand centre gouvernemental, honoré de la confiance de ses Supérieurs et de celle d'hommes éminents, il a vu beaucoup de choses. Comme nombre de ces religieux qui voyagent sans tapage, il a complété par des enquêtes extérieures son expérience locale. C'est un grand ami de la jeunesse — de celle qu'il a dirigée pendant tant d'années, cela va de soi, — mais aussi de la jeunesse laïque. Et c'est un homme qui ne se désintéresse d'aucun des mouvements qui marquent son époque. Modeste et simple, cherchant partout à s'effacer, il a l'esprit vif et l'œil clair et, figurativement parlant, des fenêtres sur tout.

L'enseignement force à préciser sa pensée, à la présenter sous la forme la plus claire, la plus accessible. C'est une excellente gymnastique intellectuelle. La direction d'une grande maison d'enseignement où le Supérieur a affaire à tant de caractères différents, à un personnel si mouvant, doit être pareillement un excellent exercice de gouvernement. En tout cas, il est remarquable que Rome, qui a une si large expérience, choisisse dans ce milieu un si grand nombre d'évêques. Car, depuis quelques années seulement, Mgr VILLENEUVE est bien le cinquième ou sixième éducateur qui soit, dans notre seul coin de pays, élevé à l'épiscopat.

Mgr VILLENEUVE s'en va fonder un diocèse nouveau, dans une province lointaine. Il y trouvera partout la trace de l'Ordre illustre auquel il appartient. A Gravelbourg, il sera accueilli par les siens, qui y dirigent un grand établissement scolaire. Il aura à faire face aux difficultés inévitables du premier établissement, aux

difficultés peut-être — nous parlons là de la province entière — d'une période assez pénible. Son expérience des pays mixtes et des temps troublés lui sera sûrement d'une grande utilité.

Le nouvel Evêque de Gravelbourg n'a pas cinquante ans. Selon toutes les apparences, il a donc devant lui de longues années de travail et de dévouement. Nos lecteurs — qui n'oublieront pas de si tôt sa brillante et fructueuse collaboration — lui offriront avec nous, de tout cœur, leurs vœux les plus ardents et leurs plus respectueux hommages.

Omer HÉROUX.



Le Congrès eucharistique de Maniwaki.

La paroisse de Maniwaki a peut-être écrit les plus belles pages de son histoire au mois de juin de l'année 1930 par la célébration du Congrès eucharistique pour la région du nord de la Gatineau. Cette date restera à jamais mémorable dans notre population.

L'Hostie a réuni autour de l'ostensoir 4.000 personnes à la clôture du Congrès et chaque jour les auditoires se pressaient autour des prédicateurs et des conférenciers.

L'abondance des décorations, la richesse des arcs de triomphe et surtout les majestueux reposoirs offraient un spectacle qui n'a pas été surpassé.

Les instructions, allocutions et travaux avec les communions ont constitué un monument imposant à la gloire du Dieu caché. Que dire de la procession finale, durant laquelle défilèrent à travers les rues de notre village pour chanter les louanges de l'Eucharistie en plein air et dans la coquette église, des foules recueillies ? Que dire de nos nuits d'adoration où tout notre peuple, vibrant de foi et d'enthousiasme, a fait à l'Eucharistie une apothéose sans pareille dont le souvenir restera ineffaçable ?

Les émotions intenses que ces jours de prières firent naître chez notre peuple ne doivent pas rester stériles. Il nous est facile dès maintenant de constater l'accroissement du nombre de communions dans la localité.

Cependant, pour illustrer ce magnifique élan des âmes vers l'Eucharistie, nous passerons en revue la série des événements qui ont marqué les étapes de ces assises solennelles.

Le jeudi, Fête-Dieu, s'est ouvert officiellement le Congrès, bien qu'un triduum préparatoire ait été prêché en anglais.

Jeudi a été la journée eucharistique par excellence, communion générale le matin avec allocution aux enfants sur la vocation : toute la journée et la nuit, adoration du Saint Sacrement : chaque groupe d'élèves est venu au cours de la journée mettre sa vie à la disposition de Jésus-Hostie, ainsi que les fidèles.

Dans l'après-midi, les dames ont voulu avoir leur séance particulière. Dans la salle paroissiale, des conférencières sont venues entretenir leur auditoire des différentes activités féminines catholiques.

Après la santé au Souverain Pontife, exaltant son effort vers la paix et les œuvres catholiques, ce fut le tour des différentes sociétés d'exposer aux dames de la région, car elles étaient venues de toutes les paroisses de la Gatineau, les buts et programmes de ces fondations. M^{me} Bélanger parla au nom de l'Association des anciennes Elèves des Couvents catholiques ; M^{me} Moncion, au nom de la Ligue de la Modestie, et M^{lle} Lahey, de la Catholic Women's League ; toutes ces conférences ont porté sur le devoir de la femme d'entretenir dans la société l'apostolat laïque, le maintien de la morale modeste et intensément chrétienne, et toujours ce programme sera réalisé à la condition de puiser le courage et le dévouement dans l'Eucharistie.

La bénédiction solennelle du Saint Sacrement a terminé cette séance spéciale.

Le soir, devant le Saint Sacrement, Heure sainte prêchée par le R. P. BINET, sur la raison psychologique

de la présence de Dieu dans l'Eucharistie ; les divers groupes de la paroisse ont été invités ensuite à faire la garde jusqu'à minuit, disposés comme suit : de 9 à 10 h., pour dames ; de 10 à 11 h., pour hommes mariés, et de 11 h. à minuit, jeunes gens, avec communion après minuit. L'église a été remplie toute la soirée et à minuit les communicants ont débordé l'église, après les confessions entendues par les Pères jusqu'à minuit.

De minuit l'adoration a été laissée aux personnes de bonne volonté et la messe a été dite à 5 h. pour ces adoreurs ; le Saint Sacrement a été déposé après la messe de 8 h. Le sermon a été la Charité, principe d'union chrétienne puisée dans l'Eucharistie, instituée aussi par Notre-Seigneur comme élément d'union dans l'Eglise.

Le vendredi soir, une autre heure sainte présidée et prêchée par Sa Grandeur Mgr Limoges, sur la réception pratique et fructueuse de la sainte Communion. Il a insisté sur la pureté de cœur, l'action de grâces ainsi que la modestie rigoureuse pour le sexe féminin. Le soir, sermon par le R. P. DECELLES, sur la pureté, la source de cette vertu étant dans l'Eucharistie.

Il y a eu exposition du Saint Sacrement après cette réunion jusqu'à 10 h. pour commémorer le 100^e anniversaire de l'établissement de l'Heure sainte, et comme c'était le samedi, nous avons demandé à la sainte Vierge de porter à Jésus les hommages et les adorations de tous les fidèles et de faire descendre sur toute la paroisse, comme sur tous ceux qui participaient à ce Congrès, les bénédictions du ciel.

Le dimanche, sermon sur Jésus compatissant, par le R. P. LEGAULT. Chaque jour du congrès on a eu le beau spectacle de communions comme dans les plus grandes fêtes religieuses de l'année.

Tous les prêtres du diocèse de Mont-Laurier sur la Gatineau, comme aussi Mgr VILLENEUVE, nouvel évêque-élu de Gravelbourg, et le R. P. BOURASSA, provincial des Oblats, et d'autres Pères d'Ottawa et de Hull, sont venus marquer leur intérêt à ce Congrès. Notons bien que ce Congrès a été régional, que toutes les paroisses

de la Gatineau, Gracefield-Bouchette-Bleue, Sea, Messines, Montcerf, Boi-France et Ste-Famille y ont pris part ; tous les curés ont manifesté un zèle admirable dans ces circonstances, par des retraites, journées de prières, et tous ont amené un fort contingent de leurs ouailles à la procession solennelle à la fin du Congrès, dans cet après-midi. Autour de l'autel improvisé sur le terrain des Pères Oblats, 4.000 personnes ont écouté avec une attention respectueuse son honneur le juge Achim, un de nos orateurs populaires les mieux goûtés, sur le devoir des pères et des mères de famille envers le sacerdoce et l'Eucharistie. Après ce discours, tous se sont mis en marche dans les rues de Maniwaki, où trois reposoirs avaient été préparés, de même qu'un arc majestueux, et tout s'est manifesté avec une piété remarquable ; les gens avaient conscience qu'un événement mémorable se déroulait alors et tous, prêtres et laïques, avaient à cœur de se rendre dignes du Maître qu'ils adoraient et priaient ensemble.

(*Action catholique de Québec*, 19 juillet 1930.)

Exposition missionnaire de Montréal.

Paroles à retenir.

D'un discours du R. P. Lamarche, O. P., à l'Exposition missionnaire de Montréal :

« D'une part, rapprochement favorable des peuples, conception plus généreuse de la solidarité humaine, reconnaissance plus stable du droit des gens ; de l'autre, mélange désordonné des races, conflits philosophiques, heurts de la pensée religieuse transportés de nos rives aux continents jaune et noir. Quoi d'étonnant à ce que l'Eglise veuille mettre à profit ces circonstances inouïes pour affirmer et rehausser sa note de catholicité ? Il s'agit pour elle d'y adapter son élan et, davantage encore,

d'y proportionner ses moyens d'action. Le grand objectif, autrement dit la clé du succès, sera de s'installer dans tous les pays du monde sous sa forme normale (Mgr de Guébriant), c'est-à-dire avec sa hiérarchie, son code, son double clergé, ses congrégations féminines, ses séminaires, ses écoles, ses universités, ses hôpitaux, en un mot tous ses services, de façon que l'Eglise missionnaire devienne purement et simplement l'Eglise (Mgr de Guébriant), en conformité d'ailleurs avec les besoins particuliers des races et les strictes exigences du progrès. Pour m'en tenir à un seul exemple, voici de nouveau l'opinion de Mgr de Guébriant : « Les installations rudimentaires ne sont plus de mise à notre époque. L'Eglise elle-même ne les tolère plus ; elle exige, et elle a mille fois raison d'exiger que nos séminaires de missions soient de vrais séminaires construits selon les règles de l'hygiène moderne, pourvus de tout ce que comportent l'éducation et la formation, à tous les points de vue complètes, de ces clergés indigènes, espoir de l'avenir. » Elle permet au missionnaire de vivre pauvrement ; elle ne lui permet pas d'équiper ses séminaires pauvrement.

Ce cas particulier indique à lui seul l'ampleur et les difficultés de l'entreprise. Vous les verrez s'accroître bientôt en tout domaine. Et c'est là qu'il faut regarder sans cesse, si l'on veut apercevoir sous ses nouveaux aspects le mouvement missionnaire et le saisir dans toute sa réalité et sa complexité...

L'amiral Aube aimait à répéter qu'un missionnaire valait mieux qu'un navire : certes oui, à cause des denrées qu'il convoie. Mais la comparaison vaut d'être retenue. Quelle belle flotte que la nôtre, appareillant par escadres successives pour les mers de là-bas!... Il semble que l'âme du missionnaire en partance soit habitée par un ange et ne vous étonnez pas qu'un cérémonial d'Eglise prescrive de lui baiser les pieds. « Oui, saluons-les bien bas, s'écriait Mgr Schyrgens, ces jeunes hommes et ces jeunes femmes au cœur viril, qui, surmontant la frivolité de l'âge, se détournant des vains attraites du monde et brisant jusqu'aux liens du sol natal, s'en

vont mettre au service de Jésus-Christ, pour le salut des âmes, la grâce de leur printemps, l'élan de leur sensibilité, la richesse de leur culture, l'enthousiasme de leur foi et l'ardeur épurée de leur charité. »

Mais songeons en même temps, si nous voulons être justes, qu'il est loisible de s'expatrier dans les limites mêmes d'un pays, quand ce pays se nomme le Canada. Qu'il s'agisse de notre ancien Labrador, de la Baie d'Hudson ou du Nord-Ouest, la longueur et les difficultés du trajet, les obstacles locaux sont généralement pires que ceux qu'on observe en terre étrangère. « Il est aujourd'hui reconnu, écrivait M. Prendergast, ancien ministre dans le gouvernement manitobain, que, sans excepter celles de la Chine, de la Corée et du Japon, les missions de l'Athabaska-Mackenzie sont les plus dures et les plus pénibles du monde entier... »

Les missionnaires sont parfois tenus en suspicion chez les infidèles, parce que, représentants d'une civilisation supérieure, ils viennent vers eux sous le signe de la pauvreté. En temps d'épidémie ou de famine, ils perdent tout crédit s'ils manquent à soulager leurs ouailles. Tout nous presse donc de leur venir en aide... »

(*Devoir*, 25 septembre 1930.)

PROVINCE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LOWELL

La première oblation perpétuelle au scolasticat de Natick.

Dehors, il pleut et le temps est gris, affreusement gris ; tout le soleil semble être venu se concentrer dans la petite chapelle de notre Scolasticat Saint-Eugène. C'est qu'il y a Oblation perpétuelle, et pour la première fois, dans une maison de notre jeune Province. Il n'est donc

pas surprenant que tout soit illuminé : les lumières des bougies et des cierges scintillent à travers les œillets de l'autel et les feux électriques projettent leurs clartés sur une assemblée pieuse, mais les flammes plus vivantes qui viennent des âmes mettent au fond de tous les yeux un rayonnement de sainte joie.

« Sacrifice d'amour, holocauste sublime !
Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu... »

Ce n'est pas un cœur, mais huit qui vont accomplir le doux sacrifice. Agenouillés tout près de l'autel, les élus du jour, les Frères Alphonse HOULE, Eugène LABRIE, André PAYETTE, Léo DESMARAIS, Georges SAINT-JEAN, Lionel LABRIE, Emilien LECOMTE et Eugène BEAUCAGE, attendent, le cœur palpitant, le moment solennel de l'immolation.

Derrière eux se rangent leurs parents, qui se sont mis en route dès la pointe du jour et sous la pluie battante pour être témoins de l'oblation de leurs fils. Loin des soucis du monde, ces bons chrétiens vont vivre une heure de plénitude religieuse et découvrir dans leur religion aimée de nouvelles beautés, dans la fierté légitime de donner leurs enfants à la sainte Eglise.

Ici et là, partout où il reste une place, on voit le Supérieur et les Pères de la maison, contemplant les profès de ce jour avec un visible contentement : ils voient en effet, dans ces jeunes gens, les prémices de leur délicat travail de formation. Ce sont les moissons sacerdotales qui commencent à blanchir...

Perdus parmi eux, nos deux bons Frères convers partagent, dans le silence, la joie commune, à laquelle ils ont eux aussi bien des droits.

Autour de l'harmonium, sous la direction du R. Père DUCHARME, se pressent les Scolastiques, qui regardent leurs devanciers avec une envie bien compréhensible et une admiration sincère. De tout leur cœur, ils vont chanter le cantique d'amour et de sacrifice qui a déjà fait verser tant de larmes d'émotion sous tous les climats, dans la Congrégation des Oblats.

Le R. P. TURCOTTE, Père et fondateur de la Province,

s'est fait un devoir de venir célébrer la sainte messe et recevoir les Vœux perpétuels de son premier contingent de Scolastiques. Cette cérémonie lui fait oublier un instant les mille difficultés de sa lourde charge et lui donne maintes espérances pour l'avenir de sa Province encore si jeune.

Les cérémonies commencent. Elles se déroulent lentement, dans leur simplicité si éloquente. Le beau cantique d'oblation rend bien nos sentiments à tous et nous entraîne davantage vers Dieu. A l'Évangile, le R. Père LEWIS, qui vient de clôturer notre retraite, donne le sermon de circonstance. *Erunt sicut angeli*, prend-il pour texte. Et, dans son langage imagé et profond, il nous représente le religieux comme un ange éclatant de pureté, messenger de Dieu, toujours prêt à exécuter les ordres du Ciel.

Voici arrivé le grand moment :

Le Ciel avec transport contemple sa victime...

Le célébrant se tourne vers l'assemblée, l'hostie blanche élevée au-dessus du ciboire d'or... et les profès s'avancent. Plusieurs fois, leur voix défaille un instant, brisée par l'émotion, mais c'est toujours avec fermeté qu'ils prononcent la formule décisive : *Deo meo promitto et voveo...* Et aussitôt Jésus se donne à eux comme pour les payer de retour, et combien royalement ! Huit fois cette scène se répète, devant l'émotion grandissante des assistants. On sent qu'il se passe quelque chose de surnaturel, qui aura sa répercussion jusque dans l'éternité. Les nouveaux Oblats goûtent peut-être la plus grande joie de leur vie. Transfigurés par le bonheur, ils s'abîment dans l'expression de leur reconnaissance envers Celui qui a daigné agréer leur humble offrande. Oui, le cantique a raison :

La joie et le bonheur inondent le saint lieu...

Après la messe, réception des croix et des scapulaires : cette grande croix leur donne déjà l'allure de vrais missionnaires. Et quand ils reçoivent le livre des saintes Règles, on sent que l'insigne et le livre se complètent,

la fidélité à la Croix du Christ et la dévotion à la Règle étant les deux formes du même esprit et les deux garanties de la même perfection.

Devant le Saint Sacrement exposé, les Pères et les Frères qui ont fait leur retraite viennent renouveler leurs Vœux, et le Salut solennel fournit à tous les assistants l'occasion précieuse de recevoir la bénédiction du Christ Jésus.

Au sortir de la chapelle, une accolade des plus fraternelles prouve aux huit élus combien ils sont aimés par leur famille Oblate : *Quam bonum et jucundum habitare fratres in unum !*

Après le déjeuner, nous constatons avec plaisir que la pluie a cessé. Un beau soleil sort des nuages et vient déverser sur les croix neuves des jeunes Oblats de chauds rayons qui les font briller. L'un d'eux, désignant son crucifix, dira même d'un ton ingénu : « C'est comme jadis en Galilée, il y a une vertu qui sort de Lui ! »

Dans un Scolasticat, de telles fêtes ne se terminent pas sans une réunion de famille en l'honneur de ceux qui se signalent ainsi à l'affection de leurs frères. En cachette, les cadets avaient préparé un programme qu'ils disent humble, mais qui a au moins le mérite d'être franchement Oblat, sans compter les autres.

La journée finit comme toutes les nôtres : la cloche, qui met fin aux rires et aux conversations dans toutes les communautés du monde, vint donner aux huit Oblats le moyen de se recueillir une dernière fois en ce beau jour, et, après la prière du soir, on les vit s'attarder à la chapelle comme s'ils eussent voulu prolonger cette grande et belle journée. Sur l'autel, les œillets se courbaient comme pour se faner plus vite, mais nos jeunes Oblats restent le front haut et l'âme épanouie, car devant eux s'ouvre un merveilleux avenir d'apostolat et d'amour.



VICARIAT DE GROUARD

Noces d'or sacerdotales de Mgr Joussard.

Le vénéré coadjuteur démissionnaire de Grouard a célébré son 50^e anniversaire de prêtrise les 11 et 12 juin 1930, à St-Augustin de la Rivière la Paix, résidence où il exerce encore les fonctions de Maître des Novices.

Le nouveau vicaire apostolique, Mgr GUY, évêque de Zerta, vint présider les fêtes. Il y avait 17 prêtres, 7 Frères coadjuteurs et une vingtaine de religieuses de la Providence.

Monseigneur d'Arcadiopolis a 79 ans. Avant d'entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, il avait été zouave pontifical, en 1870, sous le commandement de Charette (fait assez rare aujourd'hui dans l'épiscopat). Ordonné prêtre à Autun par Mgr CLUT, auxiliaire du Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, il partit bientôt pour les Missions de ce Vicariat, où il se dévoue depuis cinquante ans.

Presque toute sa vie s'est écoulée dans les Missions indiennes de la Rivière la Paix et c'est là que Rome vint le chercher pour lui conférer la dignité épiscopale, avec la coadjutorerie et la future succession de Mgr GROUARD (alors âgé de 69 ans), en 1909.

Ce fut toujours un rude travailleur, un patient, un silencieux. Les neuf premières années, il résida au Fort Smith à 300 milles de distance du futur Mgr PASCAL et du P. DUPIRE, ses plus proches voisins. Vingt-cinq ans, il dirigea la Mission du Fort Vermillon, acceptant pour lui tous les travaux, se faisant tour à tour tailleur, cuisinier, pêcheur, chasseur, défricheur, meunier, pour soutenir sa Mission et son école. Le jour où il reçut la nouvelle de son élection à la dignité épiscopale, il ne se priva pas pour cela de ses occupations ordinaires, et, comme

le temps pressait, il alla tranquillement rentrer le foin de la Mission.

Les dernières années, à Chipwayan et à St-Augustin, il assura souvent seul la desserte de plusieurs Missions indiennes, au prix de redoutables fatigues. En 1929, il se permit encore un voyage de deux semaines à cheval dans les contreforts des Rocheuses pour porter les secours spirituels aux indigènes de la région du Fort Saint-Jean, et il se propose de recommencer cette année, malgré ses 80 ans et sa santé chancelante.

Les fêtes furent d'une cordialité touchante et le vénéré Jubilaire fit, sans le vouloir, éclater une fois de plus cette simplicité et cette humilité qui sont le charme de sa belle vie.



Course apostolique à la Rivière aux Foins.

L'évangélisation des peuplades indiennes est une œuvre qu'admire tout cœur chrétien, apostolique et missionnaire. Cette œuvre s'accomplit dans nos régions glaciales, depuis plusieurs (?) années déjà, par les Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée, missionnaires intrépides et d'un dévouement à toute épreuve.

Plus on avance vers le Nord, plus les Missions sont éloignées les unes des autres, ce qui fait qu'elles sont visitées par les missionnaires à tour de rôle et pas aussi souvent que le désirerait le zèle de ces apôtres de l'évangélisation.

La visite à la Rivière aux Foins vient d'être faite par le R. P. J. HABAY, O. M. I., supérieur de la Mission St-Henri, Fort Vermillon, comme il la fait annuellement depuis 13 ans. Cette année, pour la première fois, deux Sœurs de la Mission St-Henri font aussi le voyage.

Pour ces Sœurs missionnaires se déroulent de nouvelles scènes, s'ouvre un plus grand horizon dans le vaste champ de la vie missionnaire. Elles sont heureuses de

pouvoir visiter ces pauvres Indiens des réserves « Castor », afin de mieux comprendre leurs misères et de se mettre plus à même de les aider quand ils se présenteront à la Mission.

Le 12 août a lieu le départ de la caravane, guidée par M. Joseph Lafleur, pionnier du pays.

Les missionnaires voyagent en « wagon » (chariot) ; les haltes se font tantôt à la belle étoile, tantôt chez les gens qui demeurent sur le lieu de leur passage, parmi lesquels se trouvent d'anciens élèves de l'école. Ces derniers donnent de grand cœur l'hospitalité. Il fait bon de constater qu'ils conservent un bon souvenir de leur séjour à l'école et s'efforcent, malgré les circonstances peu favorables, de mettre en pratique ce qu'ils y ont appris.

Après quatre jours de marche, les voyageurs arrivent à destination. Le Révérend Père commence aussitôt son ministère auprès des indigènes. Il leur fait le catéchisme, soit en les visitant dans leurs tentes, ou bien, le plus souvent aussi, lorsqu'ils se réunissent dans sa demeure. Parfois, il n'y en a que deux ou trois pour commencer, puis le cercle s'agrandit, et, à chaque nouveau venu, le Père recommence sa leçon.

Pauvres gens... Une ou deux leçons de catéchisme par année, c'est vraiment trop peu...

Les Sœurs visitent les tentes. Quel dénuement !... Que de misère !... Ils manquent du plus strict nécessaire ; ils ont à peine de quoi se vêtir et, quant à la nourriture, elle fait souvent défaut. Ceux qui sont malades ne sont pas mieux partagés que les autres. Les Sœurs donnent des remèdes et font des pansements à ceux qui en ont le plus besoin. Elles distribuent aussi de menus objets de piété. Comme elles trouveraient du bien à faire, si elles pouvaient demeurer plus longtemps auprès d'eux...

Le 19 août, les voyageurs quittent la Rivière aux Foins pour se rendre au Lac des Foins, 65 km. plus loin. Là, ils trouvent à peu près le même ordre de choses, sinon que la misère est plus grande qu'à la Rivière aux Foins. Le Révérend Père commence tout de suite à visiter les

gens, qui lui font bon accueil. Maintenant comme autrefois, les indigènes aiment la « Robe Noire ». Le Père les instruit autant que le permet un si court séjour parmi eux ; il administre les sacrements s'il y a lieu et visite les malades.

Les Sœurs visitent les loges et trouvent les pauvres Indiens dans une grande misère. Les quelques remèdes qu'elles ont avec elles ne suffisent pas pour tant de malades à soigner.

La plupart de ces gens n'ont jamais vu les Sœurs ; ils se montrent pourtant bien accueillants et plusieurs même les suivent d'une loge à l'autre. Ils apprécient beaucoup les bontés et le dévouement des Sœurs et seraient prêts à laisser partir leurs enfants pour l'école. Leur seule objection est la grande distance qui les sépare du Vermillon. Ils promettent que, si une école vient à s'ouvrir dans leur réserve, ils les y enverront.

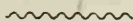
A leur retour, les missionnaires amènent avec eux une pauvre malade et ses deux petits enfants. Cette pauvre infortunée n'a d'autre abri pour l'hiver qu'une misérable loge, et personne pour prendre soin d'elle.

Les voyageurs quittent ces lieux éloignés pour retourner au Vermillon, emportant un bon souvenir des habitants, n'ayant qu'un regret, celui de n'avoir pas pu faire plus pour les aider.

La pensée qui se présente tout naturellement à l'esprit est la répétition ou plutôt la continuation de cette parole que Notre-Seigneur adressait à ses Apôtres : « La moisson est grande, mais les ouvriers peu nombreux. »

Daignent ceux qui liront ces lignes accorder l'aumône spirituelle d'une prière pour les missionnaires et les missions. Ceux qui désireront y ajouter une aumône matérielle en faveur des pauvres Indiens seront bien accueillis : « Qui donne aux pauvres, prête à Dieu. »

(*La Survivance*, 2 octobre 1930.)



VICARIAT DU KEEWATIN

Converti par un chapelet.

Je suis sûr que vous ne connaissez pas le vieux Carlos Spence. C'est un vieillard d'environ 63 ans, presque aveugle, mais alerte pour son âge, portant gaillardement son canot dans les portages, bien que son infirmité le rende par ailleurs passablement impotent.

Baptisé dans l'Eglise catholique vers l'âge de 52 ans, le pauvre malheureux s'éloigna de notre sainte religion quelques semaines après. Son apostasie était due à sa femme, anticatholique enragée. Puis l'erreur se l'associa comme apôtre et s'en servit pour tenir loin de l'Eglise ceux qui pensaient à se convertir.

Mais les années se firent nombreuses sur ses épaules ; il faiblit, sa vue baissa. Sans ressources et à bout de forces, notre Carlos Spence se trouvait face à la misère.

Ce fut dans ces circonstances que je le rencontrai pour la première fois, au mille 185. L'occasion fut une de mes visites à sa petite-fille mourante de tuberculose.

Jamais Carlos n'avait revu le prêtre depuis son apostasie. Mais la récitation de l'*Ave Maria* et les invocations à la petite Thérèse lui ramenèrent son passé. Il éprouva de la douleur à la pensée de son reniement, lequel (il ne le savait que trop) n'avait eu d'autre motif que des buts purement humains.

Ce fut le premier appel de la grâce. Le second lui vint à Nelson House, où la curiosité le conduisit pour visiter l'église en construction.

Imagination, superstition, hallucination, réalité miraculeuse ? Je ne sais, mais voici comment Carlos Spence m'a décrit ce qui fut pour son âme le coup décisif :
« Regardant du côté de l'église, je vis un rayonnement.
« Encerclant l'édifice, une immense lumière, dans laquelle

« apparaissait un grand chapelet suspendu. Puis tout « disparut. »

Plus tard, il m'a confié qu'après avoir quitté l'Eglise de vérité, il ne s'était quand même pas dessaisi de son chapelet, le portant continuellement sur soi. Jusqu'au jour où il perdit « les graines de la prière », c'est-à-dire le chapelet : il fut alors suivi de tristesse, d'ennui ; quelque chose lui manquait. « A la vue de ce chapelet « qui m'apparut du côté de l'église, dit-il. je me suis « réveillé ; j'ai dit comme l'enfant prodigue dont tu « me parles, toi, l'homme de la prière : « Je me lèverai « et j'irai à mon Père. »

Il vint à l'église un dimanche, et Dieu voulut que le jour fût bien choisi. Car un sermon sur le jugement lui donna la force de braver la fausse honte et les taquineries dont il devait devenir l'objet à son retour au bercail. Il vint me faire visite après la messe et tout fut vite arrangé pour sa profession de foi, qui porte les marques de la sincérité. Daigne Notre-Dame du Rosaire consolider l'œuvre de cette touchante conversion !

Fr.-X. GAGNON, O. M. I.

PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Une guérison chez les Esquimaux opérée par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Mgr TURQUETIL, le 17 mai dernier, bénit à Montréal la maison « Les Buissonnets », foyer d'œuvres apostoliques destiné à venir en aide aux Missions, à la Propagation de la Foi, aux vocations sacerdotales et religieuses.

Au cours de la cérémonie, il prononça un discours, où nous relevons le passage suivant : « L'automne dernier, comme j'arrivais dans l'une de nos Missions, le

Père Supérieur m'annonce que la femme catholique d'un chasseur païen renommé est pratiquement mourante. Après examen, un médecin blanc de la Compagnie de la Baie d'Hudson a déclaré qu'elle achève d'expectorer son deuxième poumon. Je me rends chez elle et lui propose de demander avec nous à la Petite Thérèse le miracle de sa guérison, pour obtenir la conversion de son époux. Elle y consent. Je m'adresse alors à lui : « Si « sainte petite Thérèse guérit ta femme, croiras-tu à « notre sainte religion ? — Grand Père, répondit-il, si « ta petite Thérèse fait cela, j'irai, je te le promets, me « faire instruire à la Maison de la Prière. »

Entendu. Nous commençons une neuvaine. Quelques jours plus tard, la jeune femme est en santé parfaite. La petite Patronne des Missions lui a obtenu de nouveaux poumons. En voulez-vous la preuve ? *Elle a couru tout l'hiver devant les chiens de son mari.* Vous savez qu'au pays esquimau, il est d'usage de tracer le chemin à... l'équipage. Donc, par des guérisons *miraculeuses*, sainte Thérèse provoque des conversions étonnantes.

Elle nous aide encore en aveuglant, pour ainsi dire, les ministres protestants. Ainsi, tel ministre, installé à tel endroit avant nous, décide de prendre des vacances dans la civilisation, puis de les prolonger. Heureuse absence, qui nous permet de travailler sur le chemin qui nous est préparé et gardé par sainte Thérèse de Lisieux. Les Esquimaux nous voient à l'œuvre, ils comparent et, avec le secours de notre Patronne, ils deviennent de fervents catéchumènes, puis d'excellents chrétiens.



VICARIAT DE CEYLAN

Collège Saint-Joseph de Colombo : Bénédition de la nouvelle chapelle.

La bénédiction de la nouvelle chapelle du Collège Saint-Joseph, à Colombo, a donné lieu à des manifestations significatives. A ce propos, il est bon de jeter les yeux un peu en arrière.

En 1846, sous Mgr Cajetano-Antonio Musulce, vicaire apostolique goanais de toute l'île, il n'y avait aucune école catholique ; du moins, est-il impossible d'en retrouver aucun vestige (The Ceylon Catholic Messenger, 23-9-1930). En 1852, durant l'épiscopat du même Vicaire apostolique, on signale l'existence de 31 écoles catholiques, mais pour l'île entière.

A Colombo, après NNgrs Bravi, Sillani et Pagani, O. S. B., arrive Mgr BONJEAN, évêque de Médéa. En 1892, Colombo seul compte déjà 200 écoles catholiques, avec 16.000 élèves. A leur tête, se trouve le Collège Saint-Benoît, fondé en 1865, sous Mgr Sillani, avec les Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle.

Tout autre se fût déclaré satisfait d'un tel chiffre. Mgr BONJEAN avait de plus hautes ambitions. Il écrivait à cette date :

« Le progrès dans l'éducation ne consiste pas seulement
« dans la multiplication des écoles et l'augmentation
« du nombre des élèves, mais surtout dans le progrès
« de l'éducation donnée... Pour nous, tout en consi-
« dérant avec le plus vif intérêt et la plus profonde
« reconnaissance envers Dieu les grands résultats obtenus
« jusqu'ici, nous n'avons jamais fermé les yeux devant
« la nécessité d'une marche en avant vers les satisfactions
« accordées aux besoins de toutes les classes de nos
« ouailles.

« Le but que nous avons toujours eu en vue est le
« suivant : mettre nos institutions d'éducation catho-
« lique, en matière de formation profane, au niveau
« des meilleures écoles non catholiques du pays, afin
« d'enlever aux parents tout prétexte à envoyer leurs
« enfants dans les institutions où les avantages de
« l'instruction profane ne pourraient pas être com-
« pensés au point de vue de la conservation ou de
« l'affermissement de la foi catholique et de l'intégrité
« de la morale religieuse. »

C'est pour réaliser cette noble ambition que le Collège Saint-Joseph fut conçu par Mgr BONJEAN, bâti et développé par son successeur, Mgr MÉLIZAN, et conduit par Mgr COUDERT, le 3^e archevêque de Colombo, au point de prospérité qui lui a permis d'asseoir solidement sa réputation et de se ramifier par la fondation du Collège Saint-Pierre de Bambalapitiya.

A la réalisation de tous les projets archiépiscopaux se consacra cet homme de génie, qui fut à la fois un artiste varié, un grand lettré, un organisateur et un administrateur de talent, un éducateur hors ligne, nous avons nommé le R. P. Charles COLLIN, 1^{er} Recteur de St-Joseph, qui a dépensé les dons d'une riche nature et les ressources d'un esprit inépuisable à l'œuvre qui se couronne aujourd'hui et qui porte la marque indélébile de sa puissante personnalité.

Les Recteurs suivants, les RR. PP. LYTTON, NICOLAS et LE GOC se sont dévoués à la même œuvre, avec des professeurs de la plus haute valeur professionnelle, comme les PP. FULHAM, LE LOUET, McDONALD, MCCARTHY, David FERNANDO, MARTIN, LANIGAN, pour ne citer que les disparus, et tous les autres, prêtres, aïques, Européens, Ceylanais, qui y ont travaillé avec un dévouement et un oubli d'eux-mêmes dignes de la noblesse de leur vocation.

C'est grâce à eux que le Collège a pu répondre aux désirs de ses fondateurs ; mais il manquait quelque chose à la grande œuvre. Saint-Joseph, en effet, n'est pas seulement une maison d'éducation hors pair, c'est un

Collège catholique, où l'enseignement doit être donné dans une atmosphère et selon un esprit catholique. Il doit exprimer l'union intime entre l'humain et le divin dans l'acquisition de la science, la coordination entre l'âme et le corps, entre les choses temporelles et les éternelles. Sa raison d'être est définie par sa devise : *In scientia et virtute.*

C'est pour cela que le Collège devait posséder une chapelle digne de sa réputation et de son but. Le R. Père COLLIN l'avait compris, le R. P. LYTTON et le R. Père NICOLAS l'avaient rêvé bien des fois, le R. P. LANIGAN et bien d'autres l'avaient demandé dans leurs prières : le R. P. LE GOC a eu la joie de l'exécuter.

La chapelle finie, on choisit pour l'inaugurer le jour de la fête du Recteur, le R. P. Maurice LE GOC.

A vrai dire, les fêtes eurent lieu la veille de la Saint-Maurice. Elles débutèrent par une réunion de 1.400 élèves dans le « Bonjean Hall », pour acclamer le bien-aimé Recteur, une séance littéraire et musicale, et une journée de sports.

La bénédiction eut lieu en présence du Gouverneur de l'île et de nombreux personnages (le Consul de France, des magistrats, un grand nombre d'anciens élèves, tous les professeurs, de nombreux missionnaires...).

Le R. P. LE GOC salua le Gouverneur, Monseigneur l'Archevêque et les assistants. Il rappela que Mgr COUDERT avait béni la première pierre et insista sur ce fait, que Mgr MARQUE se trouvait parfaitement chez lui à Saint-Joseph, à bien des titres. Le souvenir du R. Père COLLIN, qui avait depuis longtemps choisi l'emplacement, fut affectueusement rappelé ; celui du R. P. LYTTON également, qui avait rêvé d'une chapelle pour 500 élèves. Il confessa que, sur ce point, il s'était séparé de son illustre prédécesseur, ayant nourri l'ambition d'une chapelle de plus de 1.000 places.

Mgr MARQUE félicita le R. P. Recteur et ses collaborateurs. Le Gouverneur nota qu'il avait promis de se trouver à St-Joseph pour l'inauguration de la chapelle et se déclara particulièrement heureux d'encourager

cette œuvre admirable d'éducation qu'est le Collège, dont la fête d'aujourd'hui marque le digne couronnement. « Maintenant, ajouta-t-il, Saint-Joseph est en mesure de donner plus effectivement que par le passé cette éducation religieuse qui est un élément si important pour le travail de la jeunesse et pour la préparation de l'avenir. J'espère que, dans cette chapelle, on posera les fondations de solides caractères, qui aideront plus tard non seulement les élèves qui fréquentent les cours, mais qui donneront plus d'énergie à toute la vie de l'île dont ils sont les fils. »

La bénédiction eut lieu ensuite : le Gouverneur y assista dans le sanctuaire et le R. P. LE JEUNE, vice-recteur, donna le sermon.

VICARIAT DE KIMBERLEY

Jugement d'un magistrat sur l'éducation catholique.

A l'occasion de la distribution des prix chez les Sœurs de la Sainte-Famille (de Bordeaux) de Bloemfontein, un magistrat supérieur disait entre autres choses :

« Le Couvent de Bloemfontein est une des plus
« anciennes écoles de cette ville et il a à son actif cin-
« quante-quatre années d'éducation féconde. De cette
« école sont sorties des femmes qui savent se tenir à la
« hauteur de leur position, dans n'importe quelles circons-
« tances où elles se trouvent. Il est à relever, à l'honneur
« des Sœurs, que malgré l'abondance des matières exi-
« gées par les nouveaux programmes d'instruction, les
« Sœurs ont tenu toujours haut l'idéal romain du
« caractère et de la conduite et que cet idéal a été in-
« variablement la base de leur éducation.

« Le succès de cette méthode peut être constaté chez
« des centaines d'élèves qui occupent actuellement une
« position de premier ordre dans toutes les catégories
« de femmes au Sud africain. Cet idéal élevé et la préoc-
« cupation constante de l'éducation morale des enfants
« ont toujours fait la plus grande impression sur les
« hommes bien pensants. Et ceci est la raison pour
« laquelle tant de non-catholiques confient l'éducation
« de leurs filles aux Sœurs catholiques. Quand on pense
« à l'argent qu'on doit dépenser rien que pour les bâti-
« ments scolaires (argent qui aurait dû être fourni par
« le Gouvernement), et quand on réfléchit aux services
« incalculables et incomparables que cette école a rendus
« et rend encore à l'Etat, on a raison d'espérer que
« bientôt les préjugés disparaîtront complètement et que
« cette école finira par recevoir des subsides du Gouver-
« nement. Nous voulons espérer que bientôt un meilleur
« examen vaincra les préjugés et qu'il sera rendu justice
« à ces femmes généreuses auxquelles le Sud de l'Afrique
« doit tant. »

Ce jugement d'un magistrat supérieur non catholique démontre clairement combien sont bonnes les écoles catholiques du Sud-Afrique et combien il est injuste que la plupart de ces écoles ne reçoivent aucun subside de l'Etat.

Il constitue aussi un hommage précieux pour les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux et une éclatante réponse à certaines campagnes du clergé calviniste boer.

(*Fides.*)

Déjà en 1922, le maire de Bloemfontein, recevant Mgr DONTENWILL, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée et Directeur général des Sœurs de la Sainte-Famille, s'était exprimé en termes à peu près identiques et son témoignage de haute estime revêtait un caractère de spéciale opportunité, car il était formulé au lendemain d'une de ces campagnes de dénigrement et de pression sur les consciences des parents boers.

Les Sœurs de la Sainte-Famille possèdent encore des

écoles supérieures à Kimberley, à Johannesburg, à Pietermaritzburg, à Durban, ainsi que de nombreuses écoles moyennes et élémentaires dans les Vicariats de Kimberley, du Transvaal, du Natal et du Basutoland.



Retraite fermée.

Une retraite fermée fut prêchée dernièrement à Taungs pour les catéchistes et maîtres d'école du Vicariat de Kimberley. Les retraitants étaient au nombre de 22 ; ils venaient de toutes nos écoles catholiques. Quelques-uns avaient dû faire un voyage de plus de 300 milles. Nous avons entre les mains le récit d'un des retraitants, le catéchiste Théophile Maoka. Nous le traduisons de l'anglais, en lui laissant autant que possible sa tournure originale.

Mgr MEYSING ajoute qu'ils ont fait leur retraite très pieusement et dans le plus grand silence.

* * *

La première retraite pour les catéchistes et maîtres d'école du Vicariat de Kimberley commença le 30 septembre dernier, à la Mission Saint-Paul à Taungs. Elle dura quatre jours ; les trois premiers jours furent consacrés aux exercices spirituels et le reste aux questions scolaires. Vingt-deux catéchistes et maîtres d'école du Vicariat y prirent part.

Le R. P. ROEHR, de Fourteen Streams, dirigea les exercices de la retraite et donna différents sermons en setchouana sur les devoirs et la vie du catéchiste. Il prit pour thème l'arche de Noé, figure de l'Eglise catholique, et fit voir comment cette arche devait être bâtie d'après les plans de Dieu lui-même, et pas autrement. Le prédicateur fit appel aux retraitants pour aider leur peuple en lui donnant la vraie foi.

Il y eut une visite à la sacristie ; le Père y expliqua l'usage des vases sacrés et des vêtements d'église. On enseigna aussi aux catéchistes comment ils devaient préparer l'autel. Dans l'après-midi du jour suivant, les catéchistes se réunirent dans une salle de classe où le missionnaire leur montra un tableau de tous les Papes et leur démontra irréfutablement la succession apostolique allant en une lignée ininterrompue depuis saint Pierre, le premier Pape, jusqu'au Pape Pie X, 1903-1914.

Les limites géographiques de l'immense Vicariat dans lequel les catéchistes travaillent furent décrites en détail et des statistiques sur la population catholique en Europe et dans l'Afrique du Sud furent communiquées.

Le troisième jour, Mgr MEYSING, accompagné du R. P. JÆGER, fit un long voyage pour assister à la clôture de la retraite. Il salua les catéchistes et leur adressa quelques paroles pour les encourager dans leur tâche. Le R. P. JÆGER leur fit alors une conférence sur l'éducation et leur donna des avis pratiques sur la santé et l'hygiène. A la suite de cette conférence, des questions furent posées pour savoir si les indigènes devaient recevoir une éducation complète ou simplement l'instruction, mais vu le peu de temps et l'immensité du sujet, ces questions furent renvoyées à la prochaine session.

Le vendredi, 3 octobre, fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des Missions, Sa Grandeur célébra une grand'messe pontificale, assisté par les Pères RØHR et PAULSEN. Le P. JÆGER faisait l'office de maître des cérémonies. Ce n'est pas souvent qu'un catéchiste perdu au loin dans la campagne a le privilège d'assister à une messe pontificale. Quelle beauté, quelle richesse des cérémonies ! que ce fut édifiant ! Honneur aux maîtres et aux enfants qui ont si bien chanté !

Nous retournons de notre première retraite dans notre Vicariat, plus joyeux et dans un recueillement qui nous rend heureux. Car, outre les grâces qui sont la conséquence de la retraite, nous avons eu l'occasion de faire connaissance les uns avec les autres et d'être encouragés par le zèle de nos collègues.

Notre reconnaissance est due à notre bon Evêque qui a arrangé et rendu possible notre réunion. Ensuite à notre missionnaire, le P. RÆHR. Sa parole paternelle, nous exhortant et nous encourageant, restera longtemps dans notre souvenir. Enfin, au P. SYLLA, le Supérieur de la Mission, qui a veillé avec tant de soin à notre bien-être matériel et qui s'est occupé de notre transport à la gare jusqu'à une heure bien tardive de la nuit.

THEOPHILUS MAOKA.

PETITES NOUVELLES



EUROPE

Rome, Maison générale et Scolasticat.

La nouvelle de la mort du R. P. STREIT, bibliothécaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a produit dans le monde chrétien la plus profonde impression. L'auteur de ces lignes a eu l'occasion de rencontrer à la Semaine sociale de Marseille plusieurs personnalités italiennes, françaises, allemandes, qui lui ont exprimé leur peine à l'annonce de cette mort, résumant à peu près chaque fois leur impression par cette formule : « C'est une grande perte, non seulement pour votre Congrégation, mais pour la sainte Eglise. »

Son Eminence le cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, a bien voulu témoigner sa confiance à notre Famille religieuse en nommant, pour remplacer le regretté Père STREIT, son collaborateur intime depuis de longues années et le continuateur de son grand ouvrage « *Bibliotheca Missionum* », le R. P. Jean-Baptiste DINDINGER. Il aura comme aide le R. P. Jean ROMMERSKIRCHEN, qui vient de conquérir à Münster le grade de docteur en théologie.

* * *

A la suite de la circulaire 143, plusieurs Provinciaux ont déjà procédé à la nomination de secrétaires des Missions.

Dans la première Province de France, le R. P. BRUN, à Lyon ; dans la deuxième, le R. P. GOYET, à Paris ;

— dans la Province belge, les RR. PP. MAZURE, à Braine-le-Comte, pour la partie wallonne du pays, et HOORNAERT, à Waereghem, pour la partie flamande ; — dans la Province d'Allemagne, le R. P. Otto WIEGAND (Hünfeld) ; — dans la Province d'Alsace et Lorraine, le R. P. BÉRINGER (Strasbourg) ; — dans la Province du Canada, le R. P. G.-E. VILLENEUVE (Montréal).

Nous attendons la suite et annoncerons ces nominations au fur et à mesure qu'elles parviendront à notre connaissance. Nous espérons que bientôt toutes les Provinces posséderont un secrétaire des Missions, avec lequel le Secrétariat romain pourra prendre contact et se mettre ainsi au courant des événements qui intéressent les Missions dans chaque pays.

* * *

A la rentrée du Scolasticat de Rome, 60 scolastiques, plus 4 soldats, 16 sont prêtres, 1 sous-diacre, 10 minorés. 2 viennent de la Province du Midi, 5 du Nord, 4 d'Alsace et Lorraine, 3 d'Allemagne, 1 de Tchecoslovaquie, 7 de Pologne, 7 de Belgique, 5 d'Italie, 4 du Canada, 1 du Manitoba, 2 d'Alberta, 3 de Regina, 2 de Saint-Pierre N. W., 5 de la deuxième Province U. S. A. (dont 3 d'Espagne), 2 de S. J. B. Lowell, 1 de Kimberley, 2 de Natal, 4 de Ceylan. Les soldats sont 3 du Nord et 1 d'Alsace-Lorraine. Il y a aussi 1 étudiant à l'Institut Biblique (deuxième Province U. S. A.). — 25 sont déjà docteurs en philosophie. 10 briguent le doctorat en théologie pour la fin de cette année scolaire.

Première Province de France.

Le 8 septembre 1930, ont eu lieu, à Notre-Dame de Bonsecours (Ardèche), les fêtes du cinquantenaire du couronnement de la Vierge aimée du Vivarais.

Communions innombrables, affluence d'heure en heure grandissante... Le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS prêche à la messe solennelle, avec une éloquence que ses 79 ans

ne semblent pas avoir diminuée. Puis arrivent son Exc. Mgr Maglione, Nonce à Paris, avec S. G. Mgr Hurault, évêque de Viviers. Le cortège s'ébranle : on y voit des sénateurs et députés, les Révérendissimes Abbés de Notre-Dame d'Aiguebelle, de Notre-Dame des Neiges, Nosseigneurs Mignen, évêque de Montpellier ; Girbeau, évêque de Nîmes ; Cusin, évêque de Mende ; Paget, évêque de Valence ; Tissier, évêque de Châlons ; Nègre, ancien auxiliaire de Viviers ; Leynaud, archevêque d'Alger ; Hurault et Maglione. Certains évaluent la foule à 50.000 personnes : le fait est que rarement une pareille manifestation s'est déroulée à Bonsecours...

L'après-midi, splendide sermon de Mgr Tissier, l'orateur des grandes journées catholiques de France.

Et toujours, la plus grande piété envers Marie, le plus religieux silence, une attention parfaite, que les haut-parleurs ont d'ailleurs fortement encouragée.

Deuxième Province de France.

Comme tous les ans, le pèlerinage de Sion a connu les foules pieuses et empressées qui accourent vers la colline inspirée dans la première quinzaine de septembre.

On avait dit que ce serait risquer gros que de les canaliser, en réservant des jours déterminés à tel groupement, à tel doyenné. L'expérience des années 1920-1930, sous la direction des RR. PP. HURIET et SCHAUFFLER, est là pour démontrer que cette organisation a été non seulement sage, mais féconde : au lieu d'une huitaine, il y a maintenant une quinzaine, et il faut du bien mauvais temps pour raréfier les pèlerins qui montent de tous les coins de l'horizon vers la colline mariale ou que déversent en gare de Praye les trains de Nancy ou de Mirecourt.

L'orateur de cette année était le R. P. BLARY, un enfant du pays toulouais, qui sut parler de la Madone d'un cœur chaud et d'une voix puissante, avec les accents de la piété la plus vive et la plus sûre.

Le R. P. SCHAUFFLER a donné un élan plus remar-

quable encore au mouvement de piété vers la Protectrice de la Lorraine, en créant dans le pays deux organismes nouveaux : les Colombes de Notre-Dame et les Chevaliers de Notre-Dame de Sion. Ces deux associations assurent au *Bulletin* si intéressant une clientèle d'abonnés réguliers et fidèles, ainsi que des zéloteurs et zélatrices de tout empressement ; elles contribuent à créer de plus en plus dans les paroisses des phalanges d'âmes désireuses de se retrouver au Sanctuaire et d'amener à Marie de nombreux pèlerins.

Le R. P. SCHAUFFLER a créé aussi une galerie mariale, où se trouvent réunis des souvenirs (statues, images, photographies, cartes postales) de tous les pèlerinages mariaux de France et d'ailleurs : galerie déjà superbe, mais que les Oblats du monde entier voudront enrichir de leurs trouvailles mariales.

Sion possède également un Musée missionnaire des plus intéressants et d'une abondance qu'on ne s'attendrait guère à trouver là-haut. C'est une délicate surprise pour le missionnaire Oblat qui vient rendre ses devoirs à la Mère tant aimée ; c'est un moyen agréable et instructif de collaborer à la grande œuvre pontificale de propagande en faveur des Missions ; c'est une manière de faire connaître aux nombreux pèlerins de Sion nos Missions des Glaces Polaires, de Ceylan et d'Afrique du Sud.

Au Musée des Missions est annexé un musée lapidaire et scientifique, avec des herbiers, des collections d'insectes et de médailles et monnaies antiques : tout cela dû au bon P. KEUL, toujours alerte, malgré ses 82 ans.

Ajoutons que le sanctuaire de la Duchesse de Lorraine s'est modernisé par l'organisation des hôtels et abris pour pèlerins. C'est dire que le passage des PP. HURIET et SCHAUFFLER, à la tête des chapelains de Sion, aura été fécond de toutes manières.

Déjà on le remarque par l'affluence des pèlerins, par l'accroissement des Colombes et Chevaliers de Notre-Dame, par les dons des fidèles pour les Missions.

Une petite note : nombreux sont les nôtres qui ont été

élevés à l'ombre du sanctuaire marial lorrain : qu'ils se fassent inscrire parmi les Chevaliers (1)...

Une autre : Mgr BREYNAT a promis de dédier à Notre-Dame de Sion sa prochaine Mission esquimaude ; Mgr DELALLE a fait de même pour sa prochaine Mission zouloue ; nous avons une Mission déjà ancienne et florissante au Basutoland (fondée le 6 août 1886), et où Mgr CÉNEZ exerça le ministère avant d'être élu Préfet apostolique. Autant de raisons de nous intéresser aux progrès du sanctuaire lorrain.

* * *

Le R. P. CHAMPION a été nommé supérieur de la maison de Mons-en-Baroeul (Lille), et le R. P. DEVILLE, supérieur de la nouvelle maison de Neuvizy (diocèse de Reims). Neuvizy est un pèlerinage de la sainte Vierge, que les Oblats ont accepté sur la demande expresse de Son Em. le cardinal Luçon. De la maison de Neuvizy dépend la résidence du Waridon, près Charleville (maison de retraites fermées et maison d'œuvres fondées par le chanoine Bihéry, qui désire perpétuer ses fondations par le moyen d'une Congrégation religieuse).

Province Anglo-Irlandaise.

Le R. P. Joseph DANAHER a été nommé Provincial, en remplacement du R. P. SCANNELL, arrivé au terme de son troisième triennat. Son conseil est composé comme suit :

- 1^{er} consulteur ordinaire : R. P. Joseph SCANNELL ;
- 2^e consulteur ordinaire : R. P. Michael SWEENEY ;
- 1^{er} consulteur extraordinaire : R. P. Eugène MATTHEWS ;
- 2^e consulteur extraordinaire : R. P. Benedict O'BRIEN ;
- Econome provincial : R. P. William McCALLION.

(1) Obligation spéciale : se faire inscrire et s'engager à accepter la désignation d'un jour par mois, durant lequel on sera de service auprès de Notre-Dame de Sion, sans rien retrancher à ses occupations ordinaires (offrir dès le matin ses pensées, paroles, actions, efforts, peines, joies à Marie, — visite, — pensée plus habituelle à Marie, — courte consécration le soir : telles sont les suggestions faites aux Chevaliers pour l'emploi de cette journée).

Province d'Allemagne.

Le R. P. Paul HUMPERT, O. M. I., s'est voué en Allemagne à un apostolat spécial, celui du théâtre chrétien et catholique, en composant une série de pièces dramatiques que leur valeur littéraire, morale et religieuse élève de beaucoup au-dessus de la grande masse des productions de ce genre. Aussi ces pièces sont toujours de nouveau représentées avec un succès croissant.

L'auteur peut célébrer cette année une espèce de jubilé : il y a 25 ans, à Noël 1905, que sa première pièce *Lucius*, un drame de martyr, passa pour la première fois sur la scène. Aujourd'hui, le nombre de ces pièces est monté à 43, et 175.000 exemplaires en ont été vendus.

(Cf. *Missions*, 1921, p. 214-223, un article sur ses ouvrages.)

Province d'Alsace-Lorraine.

La Province d'Alsace et Lorraine vient d'ouvrir un Scolasticat complet à Burthecourt, près Vic-sur-Seille (Moselle).

Supérieur et modérateur : le R. P. Joseph RESLÉ (qui abandonne au R. P. AUDO la chaire de Morale, à Liège). Professeurs : RR. PP. HECTOR, SCHAFF (remplacé à Rome par le R. P. Sinfiorano LUCAS), BOULANGER (économiste), et KAYSER.

Province de Tchéco-Slovaquie.***Nouvelles fondations.***

1° GOJAU. — Sur les instances de Monseigneur l'Evêque de Budweis, les Oblats viennent de se charger du pèlerinage et de la paroisse de Gojau, petit village au sud-ouest de la Tchéco-Slovaquie. Le pèlerinage remonte à une haute antiquité. On dit que saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, y a déjà célébré la sainte messe, vers la fin du dixième siècle ; en tout cas, un document de 1263 parle déjà du sanctuaire de Gojau. Plus tard, les Cisterciens y fondèrent une résidence et bâtirent le couvent

dont les Oblats viennent de prendre possession. En 1785, sous le règne de Joseph II, empereur d'Autriche, le couvent des Cisterciens fut dissous comme tant d'autres fondations religieuses de cette époque ; les religieux durent partir et des prêtres séculiers prirent leur place. Mais depuis longtemps c'était la conviction générale qu'il fallait de nouveau une communauté religieuse pour desservir le pèlerinage. Nos Pères avaient, depuis quelques années, prêché de nombreuses missions dans les environs et l'autorité diocésaine a voulu rattacher définitivement au pays ces ouvriers apostoliques en leur confiant le sanctuaire de Gojau.

Vus de loin, l'église et le couvent, situés sur une hauteur, font l'impression d'une forteresse. Sur le maître-autel de l'église se trouve une grande et belle image de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus sur les bras. C'est cette image que les pèlerins viennent vénérer ; on en comptait de 30.000 à 40.000 par an en 1913, époque d'où datent les dernières statistiques. A côté de l'église principale il y a trois chapelles qui abritent des œuvres d'art très remarquables. Nos Pères s'y sont établis en août 1930. Il est à espérer qu'entre leurs mains le pèlerinage prendra un nouvel essor.

Adresse : Patres Oblaten, Gojau, Post Bœhm-Krumau, Tchéco-Slovaquie.

2° ALTWASSER. — Altwasser est un pèlerinage à sainte Anne, dans le diocèse d'Olmütz. L'origine du pèlerinage se perd dans la nuit des temps. Un pâtre aurait trouvé un jour son troupeau agenouillé devant un saule ; quand il en déploya les branches, il y découvrit une petite statue de sainte Anne. Une chapelle fut élevée sur l'endroit et les fidèles accoururent de partout pour y invoquer la bonne Mère sainte Anne. Le plus ancien document qui parle de cette chapelle date de 1529. A la fin du dix-septième siècle, elle fut remplacée par la magnifique église qui subsiste encore aujourd'hui. Elle fut achevée en 1688 et la desserte en fut confiée aux Cleres réguliers des Ecoles Pies, fondés par saint Joseph Calasance,

appelés Piaristes dans le pays. Un couvent spacieux s'éleva à côté de l'église ; les Pères Piaristes y établirent un collège et restèrent les gardiens fidèles du sanctuaire pendant 232 ans (1690-1922). La pénurie de sujets les força à se retirer en 1922. Les Rédemptoristes les remplacèrent temporairement ; puis, en 1923, les Bénédictins leur succédèrent. Mais le couvent ne se prêtant guère aux exigences d'une abbaye, ils abandonnèrent à leur tour le sanctuaire. Le choix de l'archevêque d'Olmütz tomba alors sur les Oblats qui, depuis quelque temps, s'étaient fait très avantageusement connaître par leurs travaux apostoliques dans ce vaste diocèse. Les négociations furent vite menées à bonne fin, grâce à la bienveillance de l'Ordinaire, et grâce aussi à la générosité fraternelle dont les fils de saint Benoît firent preuve dans l'accord sur les questions matérielles et financières.

La maison d'Altwasser a été inaugurée en septembre 1930.

Adresse : Patres Oblaten, Altwasser, Post Liebau, Tchéco-Slovaquie.



AMÉRIQUE

Province du Canada.

Le voyage des treize missionnaires destinés à Fort Albany et à Fort George s'est effectué sans encombre : preuve que le nombre 13 ne porte pas malheur. Température idéale, dit le R. P. SAINDON ; entrain et gaieté de tout l'équipage. Trajet très rapide : descente en trois jours un quart. C'est donc un record.

« Mon âme, écrit le Révérend Père, chante le cantique de la reconnaissance. Tous nos plans se réaliseront : hôpital à Attawapiskat et à Moose Factory ; école-hôpital à Fort-George. »

* * *

L'École supérieure de l'Université d'Ottawa a rouvert ses cours le 8 octobre dernier, par une solide et brillante conférence du R. P. Donat POULET, sur Jérusalem à l'époque des Jésuséens et des rois Juifs, puis au temps de Notre-Seigneur, et enfin de nos jours. Le sujet a été traité avec une rare compétence, un profond sens surnaturel et un esprit vif et pétillant.

Le R. P. Georges SIMARD, directeur de l'École supérieure, fit ensuite une conférence récapitulative des travaux précédents de l'école : 200 élèves suivent les cours de philosophie, de théologie et de droit canonique, sans compter les collèges affiliés ; le Grand Séminaire d'Ottawa est entré dans les Facultés supérieures susdites, non seulement en inscrivant ses élèves, mais en prenant part à l'enseignement, dans la personne même de son supérieur, Mgr Charbonneau. Il fit ressortir le caractère nettement thomiste de l'École supérieure, selon l'esprit et la lettre de la Charte même de l'Université, dérivant d'ailleurs de son caractère spécifiquement « romain » d'entier dévouement au Souverain Pontife et de complète obéissance à ses directives. De là, et non d'ailleurs, l'esprit qui anime l'École supérieure et la Société thomiste, fondées récemment au sein de l'Université. Ces deux entreprises ont été récemment éprouvées par la nomination de Mgr VILLENEUVE à l'évêché de Gravelbourg ; mais elles restent pleines de vie et permettent les plus belles espérances.

Notons que, pour remplacer Mgr VILLENEUVE dans la chaire de Droit canonique à l'École supérieure, a été nommé dernièrement le R. P. Joseph ROUSSEAU, Oblat de Marie Immaculée, Docteur en philosophie, théologie et droit canonique. Il avait été premier assesseur au Scolasticat de Rome, professeur au grand Séminaire d'Ottawa, puis au Scolasticat de Lebrét (Saskatchewan).

* * *

Trente-sept pavillons de 25 à 100 pieds de front, regorgeant d'objets d'art, d'objets de curiosité, de produits de l'industrie domestique de quatre parties du monde, de statistiques, de photographies, c'est une trop grande richesse pour le journaliste qui visite l'exposition missionnaire de Montréal. On peut trouver là matière à remplir tout un journal, et un gros.

De ce brillant parterre, ne cueillons aujourd'hui que les plus grandes fleurs. Nous obtiendrons encore un bouquet volumineux. Pour une plume plus autorisée que la machine à écrire de l'auteur des présentes lignes, les statistiques missionnaires qu'offre l'exposition feraient à elles seules le sujet d'un important travail, et il en serait de même des divers documents. Il y aurait encore très abondante moisson à faire dans les salles latérales ou des missionnaires, dont au moins un évêque, Sa Grandeur Mgr GUY, donnent des causeries. Les films, véritables documents, qui illustrent ces causeries, fourniraient encore de beaux sujets d'articles.

Long de cent pieds, orné de vastes panneaux à la gouache montrant le missionnaire, tantôt sous un costume tropical, tantôt sous un costume arctique, le vaste pavillon des Oblats de Marie Immaculée évoque les immenses régions du Nord-Ouest canadien et celles du Basutoland. Une espèce de colonnade surmontée d'un fronton encadre les panneaux. De magnifiques têtes de bisons, alternant avec des calumets, des masques et des divinités en bois sculpté et colorié décorent le fronton.

Au centre du pavillon, on peut voir un beau portrait de Mgr DE MAZENOD, fondateur de cette belle Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à qui l'Ouest canadien doit 18 archidiocèses, diocèses, vicariats et préfectures apostoliques.

Si les Oblats possèdent le plus grand pavillon à l'exposition, ce sont eux qui ont les plus vastes Missions du Canada.

Au premier plan du pavillon, des vitrines offrent à la curiosité du visiteur des objets qui pourraient devenir des reliques : une patène, un chapelet, et un amict ayant appartenu à deux Oblats que les Esquimaux ont massacrés en 1913, les Pères LE ROUX et ROUVIÈRE. On voit sur l'amict des gouttes du sang de ces missionnaires.

Les autres vitrines contiennent des objets dignes d'attention à un tout autre point de vue. Par exemple, tel pot en terre cuite affectant la forme d'un lapin est une pièce de modelage d'une rare maîtrise. Ce pot provient d'Afrique. On peut voir aussi des totems, des têtes d'animaux fantastiques sculptées dans du bois et des statuettes également de bois, et d'un curieux travail. Certains de ces objets révèlent des sentiments artistiques chez les indigènes de l'Ouest et chez les Esquimaux. Il y a des produits d'industrie domestique qui montrent l'ingéniosité des indigènes du Nord-Ouest canadien. On peut voir aussi un journal et des devoirs d'écoliers rédigés dans une langue africaine.

(Tristan Pensyf, du *Devoir*, Montréal.)

Nous savons par ailleurs que Nosseigneurs BREYNAT et GUY ont donné des conférences dans le courant de la Semaine missionnaire de Montréal, ainsi que le R. Père BLAIS, qui a parlé des Missions des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux.

La clôture de l'Exposition missionnaire de Montréal a eu lieu le 28 septembre. Elle a été présidée par Son Em. Mgr Cassulo, délégué apostolique.

Voici une appréciation du *Droit*, d'Ottawa :

« Parmi tous les pavillons, celui qui semble avoir
* exprimé le plus parfaitement l'esprit missionnaire,
* c'est celui des Oblats. C'est aussi le plus grand. C'est
* le plus missionnaire. Dans toutes ces vues du Nord
* canadien, des Rocheuses, du Basutoland, de Ceylan,
* ce qui frappe, c'est la vie pénible, pauvre, héroïque
* du missionnaire. »

Première Province des Etats-Unis.

Pour la seule période septembre-décembre (4 mois), les Pères de la première Province des Etats-Unis prêchent :

1 mission de 4 semaines (à Brooklyn, Saint-Nom de Marie) ;

4 missions de 3 semaines (Brooklyn, Sainte-Croix, — Chicago, Saint-Cyrille, — Chicago, Résurrection, — Chicago, Saint-Thomas d'Aquin) ;

32 missions de 15 jours ;

3 travaux de 12 jours ;

18 retraites paroissiales de 7 jours ;

1 retraite de 3 jours.

Ces travaux sont donnés par 38 Pères, dans les Etats de New-York, Massachusetts, New-Hampshire, Illinois, Maine, Indiana, New-Jersey, Wisconsin, Pensylvanie, Maryland, Iowa, Virginia, Colorado.

Une retraite de 7 jours a été donnée à Brooklyn aux non-catholiques par le R. P. J. H. DOHERTY.

9 missions requièrent le ministère de 4 Pères, et 10 celui de 3 missionnaires. Les 18 autres sont données par 2 Pères seulement. Plusieurs retraites de 7 jours emploient 2 Pères ; celles de 12 jours, un seul.

Deuxième Province des Etats-Unis.

Le R. P. FRANCISCO ESTEBAN a été nommé supérieur du Juniorat d'Urnieta. Son prédécesseur, le R. P. EMILIO ALONSO, passe à Madrid, où il remplacera le R. P. JEAN GUENNEUGUÈS, qui retourne au Texas.

* * *

Le R. P. PRIETO a été rappelé d'Uruguay au Texas pour cause de santé. Il a été remplacé par trois missionnaires, les RR. PP. PIETRO CENTURIONI, EMILIANO DIEZ et JESUS CALLEJA, qui sont partis de New-York pour Montevideo le 11 juillet 1930. Le voyage a duré 37 jours : réception affectueuse de l'archevêque de Montevideo et de l'évêque dé Salto.

Le ministère est dur : visite des ranches à des distances très grandes, population jusqu'ici très négligée, faute de prêtres et à cause de la législation plutôt malveillante : ignorance parfois déconcertante ; pourtant, âmes bien sympathiques, à cause de leur dénûment spirituel et de leur pauvreté. C'est une Mission selon l'esprit et le cœur de Mgr DE MAZENOD...

Arrivés le 6 août, à Salto, nous avons commencé à prêcher aux pauvres gens des campagnes, le 17. Actuellement (20 septembre), nous prêchons une troisième mission. Nous sommes à Colonia Rivera, village de quelques centaines d'âmes, situé à 6 kilomètres de la ville d'Artigas, ville frontière, au nord-est de l'Uruguay, séparée du Brésil par la rivière Cuaraim.

Par le peu que j'ai pu voir, ces « rancherias » sont semblables aux « ranchos » du Texas, sauf les commodités. Naturellement, la nostalgie se fait sentir. Mais nous nous souvenons que notre vocation est d'aimer les âmes les plus abandonnées, les plus privées de secours spirituels.

Un Père Jésuite nous initie à ce ministère. En octobre, avec ce même Père, nous prêcherons une mission dans les faubourgs de Montevideo. Après quoi, nous pourrons nous arrêter un peu, faire du ministère dans notre chapelle de Salto et fixer nos premières impressions.

Au Texas, le Père en charge des « ranchos » faisait sa tournée pendant un certain temps, demeurait un jour là où il n'y avait pas de chapelle (pour baptiser et marier) et plusieurs jours quand il trouvait une chapelle. Ici, notre travail est de prêcher une semaine dans un endroit (qu'il y ait une chapelle ou non) et, le soir même ou le jour suivant, commencer dans un autre endroit. Cela, durant six mois de l'année.

Naturellement, nous trouvons moins de commodités et beaucoup plus de privations.

Il y a quelques jours, muni de pouvoirs spéciaux, j'ai confirmé 60 enfants.

(Extraits de lettres du R. P. Pietro CENTURIONI.)

Province du Manitoba.

La paroisse du Sacré-Cœur de Winnipeg vient de célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation, due à Mgr LANGEVIN, archevêque de Saint-Boniface à cette époque. Le R. P. PORTELANCE en fut le premier curé.

Les fêtes furent présidées par Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg. On y remarquait le R. P. Prisque MAGNAN, qui était Provincial lors de la fondation et qui est actuellement Econome provincial.

Province d'Alberta-Saskatchewan.

Dimanche 29 septembre 1930, la paroisse de la Sainte-Famille de Calgary était en liesse. Le R. P. LÉON DOUCET, Oblat de Marie Immaculée, le premier blanc qui planta sa tente à l'endroit où se trouve aujourd'hui Calgary, célébrait le 60^e anniversaire de son élévation à la dignité sacerdotale.

Né à Beaugency, diocèse d'Orléance, le 5 janvier 1847, entré au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 26 août 1865, LÉON DOUCET fut ordonné prêtre à Saint-Albert le 1^{er} novembre 1870, par le saint Mgr GRANDIN.

Une épidémie de choléra qui sévissait alors parmi les Indiens, donnait surabondance de travail aux douze missionnaires qui se dévouaient alors dans les territoires du Nord-Ouest. Mgr GRANDIN dut lui-même entreprendre de se rendre dans les postes les plus reculés du Nord et, afin de ne pas laisser sans prêtre le district de Saint-Albert, il ordonna le P. DOUCET et lui laissa la charge de ses ouailles.

On peut le dire sans crainte d'être démenti : ce que le P. LACOMBE fit pour le Pacifique Canadien, le Père DOUCET le fit pour Calgary.

C'est qu'en effet, le 18 mai 1875, le R. P. DOUCET fut le premier blanc à planter sa tente aux confins des rivières à l'Arc et au Coudre, endroit qui reçut 6 mois plus tard le nom de Fort Brisebois (du nom du capitaine en charge du premier régiment de police montée), puis, le prin-

temps suivant, celui de Fort Calgary (du nom de la ville natale du colonel Mac-Leod).

Calgary a donc aujourd'hui 55 ans d'existence, compte environ 100.000 âmes, possède de grandes institutions financières, des industries, de grands magasins et une population canadienne-française de 6 à 700 personnes. Au point de vue catholique, il y a 6 paroisses, dont une de langue française, celle de la Sainte-Famille, fondée le 14 octobre 1928.

Depuis la fondation de Calgary jusqu'au jour où fut érigé le diocèse, les Oblats de Marie Immaculée furent pratiquement les seuls à desservir les catholiques de l'Alberta. L'évêché date de 1912.

La vie du R. P. DOUCET s'écoula tout entière dans les Missions des Piéges et des Pieds-Noirs, sauf un court passage chez les Gens du Sang. Il réside actuellement chez les Pieds-Noirs.

Province de Saint-Jean-Baptiste de Lowell.

Le R. P. Eugène TURCOTTE a été réélu, pour un troisième triennat, Provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste de Lowell. Son Conseil est composé de la manière suivante :

RR. PP. Armand BARON, 1^{er} consulteur ordinaire ;
Joseph PAILLÉ, 2^e consulteur ordinaire ;
Victor VIAUD, 1^{er} consulteur extraordinaire ;
Louis BACHAND, 2^e consulteur extraordinaire ;
Léon LAMOTHE, économiste provincial.

Province de Sainte-Marie de Regina.

Le R. P. Jean BEDNARZ, Oblat de Marie Immaculée, a bâti cette année une église à Tolstoï (Manitoba), dédiée à la Sainte Trinité et au Christ-Roi ; elle a été bénite le 27 juillet.

(Cloches de Saint-Boniface.)

Province de Saint-Pierre de New-Westminster.

L'administration provinciale de la Province de Saint-Pierre de New-Westminster est remaniée et constituée comme suit :

RR. PP. William GRANT, Provincial ;
 Denys FINNEGAN, 1^{er} consultant ordinaire ;
 Louis MORIARTY, 2^e consultant ordinaire ;
 Ernest CONNOLLY, 1^{er} consultant extraor. ;
 Stephen MURPHY, 2^e consultant extraor. ;
 Joseph EHMANN, économiste provincial.

Le R. P. Provincial a transféré sa résidence de New-Westminster à Ottawa (Maison Saint-Joseph).

* * *

Le collège Saint-Patrick d'Ottawa ouvre sa seconde année de cours avec un personnel de 22 professeurs (18 prêtres et 4 laïques), parmi lesquels 11 Oblats de Marie Immaculée :

RR. PP. Thomas KENNEDY, recteur ;
 Leo BARTLEY, 1^{er} assesseur et préfet de discipline ;
 Floyd TEDROW, 2^e assesseur ;
 Vincent DORAN, économiste ;
 John BEVERIDGE, George BURNS, Louis KEIGHLEY, Albert MEEREBOER (préfet des études), Dillon CAHILL, Leo DEVINE, Lawrence POUPORE.

* * *

La Province de Saint-Pierre de New-Westminster vient d'inaugurer sa première année de Noviciat régulier, à Orléans, près d'Ottawa. Le R. P. Maître est le Père James SULLIVAN.

Dix novices sont entrés en août : 2 d'Ottawa, 2 de Winnipeg, 2 de Saskatoon et 4 de Colombie britannique.

Vicariat de Grouard.

Mgr GUY, de passage à Edmonton, le 1^{er} juin, fut grandioisement reçu par son métropolitain, Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton.

Le soir, Mgr O'Leary le conduisit à Saint-Albert. Le 1^{er} juin avait été choisi comme journée de prières solennelles pour obtenir le succès de la cause de béatification de Mgr GRANDIN : sermon éloquent à la grand'messe par le R. P. ROUTHIER, du Juniorat Saint-Jean. L'après-midi, sermon en anglais par Mgr O'Leary, avec des mots très aimables pour Nosseigneurs GUY et BRÉYNAT ; puis allocution de Mgr GUY, à qui Mgr l'Archevêque offrit très gentiment de bénir la crypte qui renferme les restes mortels de Mgr GRANDIN et des Pères LACOMBE et LEDUC, les deux collaborateurs de Mgr GRANDIN.

Mgr GUY fut ensuite reçu à Saint-Joachim, au collège des Jésuites et au Juniorat Saint-Jean, puis il partit le 2 pour Grouard, par train spécial, mis gracieusement à sa disposition.

* * *

Le train entra en gare d'Indiana, près de la Mission Saint-Bruno, à 3 h. du matin. Une imposante cavalcade, avec les PP. FALHER (vicaire général de Mgr GROUARD) et GIROUX (missionnaire de Saint-Bruno de Jousard), attendait le prélat pour lui faire escorte jusqu'à la Mission.

Ensuite, en yacht-automobile, on traversa le lac pour aborder au quai de Grouard. A cause du mauvais état des chemins tout détrempés, la réception ne put être telle qu'on l'avait projetée. Des centaines d'automobiles devaient apporter des représentants de toutes les paroisses de la prairie et accueillir somptueusement Mgr GUY. Il fallut y renoncer. Le maire de Grouard se trouvait au quai, avec le R. P. FLOC'H, supérieur des Oblats, M. L.-A. Giroux, candidat-député de la circonscription ; les PP. FALHER, DRÉAU, PÉTOUR, RAULT, J.-B. GIROUX, C. GIROUX, LE SERREC, JOSSE, SERRAND, GIRARD, BEUGLET, WAGNER, ALAC, QUÉMÉNEUR, missionnaires

du Vicariat ; trois prêtres séculiers du Vicariat, les Pères LANGLOIS (Provincial d'Alberta), VILLENEUVE (ex-provincial de l'Est du Canada), PLOURDE (gérant de la presse catholique de Winnipeg) ; les Frères coadjuteurs DUMAS, LAURENT, CROFMAT, DEBS, LAURIN, NICOL, PAQUET, ROUSSEL, BLOUIN, DIONNE.

Le R. P. FALHER, à Grouard, lut les Bulles ; le R. P. RAULT souhaita la bienvenue au nom des Oblats et M. l'abbé Hamelin au nom des prêtres séculiers.

Moïse Hogue lut une adresse en français ; un représentant de la police montée (ancien élève des Sœurs), en Anglais, et un chef Indien vint apporter en Cris l'hommage des indigènes. Il le fit éloquemment et mentionna qu'il avait été traité par Mgr GUY comme on traite les chefs... Puis M. Giroux parla au nom du monde politique.

Tout de suite, Mgr GUY voulut aller saluer Monseigneur GROUARD et obtenir sa bénédiction. Apercevant son successeur, le vénérable archevêque d'Egine lui tendit les bras et le pressa sur son cœur en disant : *Benedictus qui venit in nomine Domini !* Puis il s'entretint longuement avec lui, exprimant sa joie d'avoir pu vivre jusqu'à son arrivée. La scène fut fort émouvante et fit pleurer tous les assistants.

Adresses des PP. FALHER et FLOC'H, réception enthousiaste à l'école. où les enfants ménagèrent au nouvel évêque une fort gentille séance...

La santé de Mgr GROUARD s'est améliorée ces derniers jours : il avait demandé dans ses prières de pouvoir vivre encore assez pour recevoir Mgr GUY. Mais il ne put assister aux fêtes, trop fatigantes pour son état de faiblesse. Il y a 70 ans qu'il est arrivé dans le Nord-Ouest.

* * *

Le R. P. Jules CALAIS a été nommé vicaire des Missions de GROUARD, avec le Conseil suivant :

RR. PP. Paul SERRAND, 1^{er} consultant ordinaire :
Yves FLOC'H, 2^e consultant ordinaire :

RR. PP. Arsène ALAC, 1^{er} consultant extraordinaire et économe vicarial :

Alphonse RAULT, 2^e consultant extraordin.

La circulaire qui notifie ces nominations aux intéressés contient des considérants qu'il est utile de reproduire et que nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de tous :

Jusqu'ici la charge de Vicaire des Missions a été exercée dans votre Vicariat, comme dans la plupart de nos autres Missions, par le Vicaire apostolique lui-même ; et, quoique d'après nos saintes Règles, le Conseil général eût le pouvoir de nommer un autre Vicaire des Missions, il acceptait comme un usage que les deux autorités, ecclésiastique et religieuse, fussent unies dans la même personne. C'est pourquoi aussi le vénérable Mgr GROUARD, en donnant sa démission comme Vicaire apostolique, a entendu se retirer également comme Vicaire des Missions, et nous donner ainsi toute liberté pour le remplacer dans cette charge.

Cependant, pour diverses raisons que nous n'avons pas à développer ici, cet usage tend à disparaître chez nous, comme dans les autres Instituts missionnaires. En effet, à mesure que nos Missions se développent et qu'elles reçoivent un clergé qui n'appartient pas à la Congrégation, il devient utile, pour ne pas dire nécessaire, de donner aux Oblats un supérieur religieux distinct du Vicaire apostolique. C'est ce qui se fait depuis quelque temps déjà dans nos Vicariats de Ceylan et du Transvaal.

Nous avons pensé que le temps était venu de prendre une mesure semblable pour notre Vicariat de Grouard. L'afflux de la population qui se produit dans le pays exigera de plus en plus la collaboration d'autres prêtres : et le Vicaire apostolique, occupé, plus que jamais, à la préparation d'un diocèse normal, avec son clergé et ses œuvres propres, n'aura plus la même liberté qu'autrefois de diriger la vie religieuse spéciale de ses confrères Oblats. C'est pourquoi, sans méconnaître, en quoi que ce soit, ni les sentiments Oblats de Monseigneur Joseph GUY, le nouveau Vicaire apostolique, ni ses aptitudes à être un

excellent supérieur religieux, nous avons cru devoir confier à un autre l'autorité que nos Constitutions attribuent au Vicaire des Missions.

* * *

Une dépêche reçue le 30 septembre, à Edmonton, apporte la nouvelle que Mgr GROUARD est mourant. Mgr GUY, évêque de Zerta et son successeur, se trouvant à ce moment à Montréal, fut également informé par dépêche et se hâta de rejoindre le vénéré malade.

Le Saint-Père, averti par câblogramme, a envoyé la bénédiction apostolique à l'archevêque d'Égine.

Mgr GROUARD a été administré dans les premiers jours d'octobre. Depuis, le vénéré archevêque s'est trouvé mieux.

* * *

Les missionnaires Oblats qui ont été chargés par le Pape de l'apostolat de l'Ouest canadien (Vicariats de Keewatin, Grouard, Mackenzie, Yukon et Préfecture de la Baie d'Hudson) s'acquittent noblement et généreusement de leur belle tâche. Fidèles à leur devise « Il m'a envoyé évangéliser les pauvres », ils ont sillonné tout l'Ouest canadien en tous sens pour atteindre les âmes des pauvres indigènes : les Cris, les Sauteux, les Montagnais, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Gens du Sang, les Piéganés, les Dénés, les Loucheux, les Peaux de Lièvre, les Castors, les Esclaves, les Couteaux Jaunes, les Mangeurs de Caribou, les Plats Côtés de Chiens, les Sékanais, les Esquimaux ont reçu le missionnaire des pauvres, ont accepté ses enseignements, ont été baptisés et forment l'église « indienne », brillante couronne au front de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Dans le Vicariat de Grouard, qui nous occupe présentement, les évêques missionnaires qui ont nom GROUARD et JOUSSARD et qu'à juste titre on a appelés les géants de l'apostolat, ont remis sur des épaules plus jeunes les responsabilités du présent et les espoirs de demain.

A la période d'évangélisation proprement dite succède, ou plutôt s'ajoute une époque de « colonisation » intense, nécessitée par l'afflux constant d'une population neuve et le développement de l'immense territoire de la Rivière la Paix.

A côté et parfois au milieu des Missions indiennes naissent maintent les « Missions blanches ». Elles sont formées de colons venant de l'Est du Canada, des Etats-Unis, de l'Europe, excellents chrétiens, vaillants travailleurs, mais pauvres. Leurs familles nombreuses indiquent les races fortes. Ils ne demandent qu'à défricher les terrains riches des alluvions déposées par les siècles. Leur attachement à l'Eglise réclament des soins assidus.

Le problème religieux est très sérieux dans la région de la Rivière la Paix. Disséminées sur un vaste territoire de 147.540 milles carrés, les chrétientés naissantes requièrent les services incessants des missionnaires, qui réunissent leurs fidèles dans des abris provisoires, puis dans de très modestes chapelles. Les fonds manquent aux fidèles et aux prêtres.

Vous qui vivez dans les villes ou campagnes et qui jouissez d'un certain confort, qui priez dans des temples majestueux, qui avez Dieu à vos portes, songez à vos frères des pays d'en haut qui veulent continuer leurs traditions religieuses et nationales.

Nous les groupons autour des chapelles et des écoles afin d'assurer leur survivance. Aidez-nous à leur procurer au moins l'essentiel religieux, c'est-à-dire des chapelles en bois, des ornements, des vases sacrés, etc. Six de ces chapelles viennent d'être terminées, mais elles ne possèdent aucun meuble, ni vase sacré, ni ornement. Quatre autres sont en construction et cinq devraient être bâties dès le printemps. La première paroisse fondée porte le nom des « Saints Martyrs Canadiens ».

Soyez pratiques : donnez un anict, un purificateur, une pale, une aube, une chasuble, une chape, des canons d'autel, un missel, des nappes d'autel, une pierre d'autel, un autel, des chandeliers, un chemin de croix, une statue, une cloche, un harmonium (la cathédrale de Grouard

possède un harmonium d'occasion qui a coûté 25 dollars il y a 20 ans...), des bancs..., une chapelle même, ou mieux encore adoptez une des quinze chapelles.

(Le *Devoir* de Montréal.)

Vicariat du Mackenzie.

Dernièrement, le R. P. RIOU, pour visiter un seul coin de son immense paroisse du Fond du Lac, fit un voyage de 750 kilomètres en raquettes et traîneau à chiens, pendant que son compagnon, le R. P. GAMACHE, en faisait un de 900 kilomètres vers le Nord-Ouest, en quatorze jours. Le 29 février, le R. P. RIOU se remit en route pour un nouveau voyage de 1.200 kilomètres. Il faut se souvenir que sa Mission a 1 habitant par kilomètre carré.

* * *

D'une lettre du R. P. FALLAIZE, *O. M. I.*, nous extrayons les détails suivants :

La nouvelle Mission esquimaude est située à l'embouchure de la rivière Coppermine, presque aussi large que la Seine entre Le Havre et Honfleur. Les protestants ont un an d'avance sur la Mission catholique, à cause de l'accident qui donna naissance à la Mission de Lettie Harbour : c'est leur ancienne mission de Barnard Harbour qu'ils ont transportée là.

L'endroit est devenu important : outre le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, on y voit un docteur et les dépôts de deux compagnies minières. Les métaux se trouvent en abondance dans la région. Trois aéroplanes ont évolué sur Coppermine en 1929 ; on en attend beaucoup plus pour 1930.

Arrivé le 2 août 1929, le R. P. FALLAIZE s'est mis au travail : il a bâti un hangar de 3 mètres sur 6 et une maison de 6^m10 sur 9^m15. Celle-ci a un étage : le rez-de-chaussée sert de salle et de chapelle, plus deux chambres et la cuisine. L'étage est occupé par une chambre au-dessus de la cuisine ; le reste est inachevé, faute de matériel.

Comme il n'y a pas de bois dans ce pays, il faut attendre et, pour le chauffage, brûler du charbon, en économisant à l'extrême, vu le prix exorbitant de cette denrée, à cause du transport.

Beaucoup d'Esquimaux sont déjà connus du R. Père FALLAIZE qui les a rencontrés dans ses nombreux voyages. Les convertis du Lac d'Ours sont demeurés fidèles. Il y aurait lieu d'espérer un progrès rapide, sans la présence des protestants et des aventuriers blancs dont la conduite est une raison de ne pas voir avec sympathie l'établissement du prêtre catholique.

A Noël, une cinquantaine d'assistants à la messe de minuit.

Vicariat du Keewatin.

Une triste nouvelle, après tant d'autres, vient d'affliger le cœur de Mgr CHARLEBOIS, vicaire apostolique du Keewatin : la mort, à l'âge de 35 ans, du R. P. Médéric ADAM, supérieur du Scolasticat de Beauval.

Le R. P. ADAM a succombé, le 22 septembre 1930, à une attaque de fièvre typhoïde, épidémie qui sévissait à ce moment dans la région de l'Île à la Crosse.

Il était depuis quatre ans en charge du petit Scolasticat des Missions du Keewatin et de l'école indienne de Beauval, qui fut récemment détruite par un incendie.

Sa mort est une grande perte pour le Vicariat, qui fondait sur lui les plus belles espérances.

* * *

On nous annonce que le gouvernement doit entreprendre sans tarder la reconstruction de l'école de Cross Lake, qui a été réduite en cendres le 25 février 1930. Cette détermination fait honneur aux autorités fédérales et témoigne du haut intérêt qu'elles portent aux entreprises missionnaires catholiques.

L'ancienne école fut commencée en 1914 et achevée en 1916, puis agrandie. Lors de l'incendie, elle comprenait plus de cent enfants pensionnaires. En 1914, on avait

commencé avec une trentaine, logés dans des locaux de fortune.

Les écoles-pensionnats sont des instruments très puissants et efficaces dans l'œuvre de l'évangélisation et de la civilisation des indigènes du Nord-Ouest. Ce sont de véritables pensionnats, où les enfants indiens des deux sexes, logés et entretenus aujourd'hui aux frais du gouvernement, sont confiés aux missionnaires qui, à leur tour, les confient à la sollicitude toute maternelle de ces admirables et dévouées religieuses, capables de donner jusqu'à leur vie pour remplir leur mandat. En plus de l'instruction ordinaire donnée dans les écoles-externats, les Sœurs procurent à ces enfants tous les avantages d'une éducation domestique, morale et religieuse aussi soignée et aussi complète que possible.

L'influence de ces écoles s'exerce non seulement sur les enfants qui bénéficient directement des soins éclairés des religieuses, mais aussi et très efficacement sur leurs parents, et les autres Indiens, qui, par là, sont mis en contact avec les missionnaires et les religieuses et qui, peu à peu, sont attirés et gagnés à la vraie religion et aux habitudes de la vie civilisée, par les exemples dont ils sont témoins, par les bons avis qu'ils ont l'occasion d'y recevoir et par les autres actes de charité chrétienne exercés à leur égard.

Les résultats de l'éducation donnée à Cross Lake en particulier sont le meilleur éloge de l'institution et des Sœurs qui la dirigent. Ils ont été constatés par les juges les plus impartiaux, qui ont comparé l'école aux établissements du même genre les plus prospères et les mieux cotés dans les villes du Canada.

Préfecture de la Baie d'Hudson.

Mgr Arsène TURQUETIL est passé à Ottawa pour négocier avec les autorités fédérales certaines affaires temporelles de sa préfecture.

Son champ d'apostolat comprend maintenant cinq missions. confiées à dix missionnaires. Une sixième est

fondée désormais, car Mgr TURQUETIL est reparti, emmenant avec lui le R. P. Emmanuel DUPLAIN, ancien missionnaire des Esquimaux et depuis quelques années en repos, ainsi que le F. C. François PELLETIER, du pèlerinage du Cap de la Madeleine.

Le R. P. DUPLAIN reprendra les travaux du ministère apostolique à Churchill, et le Fr. PELLETIER pilotera le nouveau bateau de Mgr TURQUETIL, le « Sainte-Thérèse », dans la tournée pastorale du Révérendissime Préfet à travers son immense territoire de 1.600.000 milles carrés.

Mgr TURQUETIL avait choisi jusqu'ici la mission de Chesterfield Inlet comme résidence et centre de sa Préfecture. Mais à la suite de la construction du chemin de fer de Churchill, il y transportera son siège, cet endroit étant plus central et de communication plus facile avec la civilisation, en raison du chemin de fer. De ce nouveau poste, Monseigneur pourra plus aisément (ce mot est bien relatif) atteindre toutes ses missions par voie d'eau, au moyen de son bateau.

Mgr TURQUETIL est très confiant dans l'avenir de ses missions. Les Esquimaux sont mûrs pour l'évangélisation et eux-mêmes demandent des missionnaires. L'intervention fréquente de la divine Providence dans le passé est un sûr garant du succès pour l'avenir. La grâce a vaincu ces rebelles, après de longues années d'un travail ardu et d'abord infructueux.

* * *

Le bateau « Thérèse » mesure 12^m50 de long sur 3^m66 de large et possède un moteur de 50 HP.

Il n'a pas de cabines : cela prend trop de place. On a réservé tout simplement un petit espace entre le pont et la cargaison où les voyageurs suffisamment souples pourront se glisser et dormir, à condition qu'ils n'aient pas le sommeil trop agité.

C'est une aventure tragique qui a décidé Mgr TURQUETIL à se construire un bateau : l'an dernier, deux navires sur lesquels il comptait pour visiter la Mission de Southampton Island ont été annihilés : l'un échoué,

l'autre incendié et détruit. De sorte que pendant deux ans, le Préfet n'a pu avoir communication avec ses Pères de Saint-Joseph de Southampton Island. Il a donc décidé d'avoir sa « flotte » à lui, afin de pouvoir faire cette visite essentielle de ses Missions.

* * *

10 octobre 1930.

Je reçois à l'instant le « *Magnifical* » d'actions de grâces des Pères BAZIN et GIRARD, de Ponds Inlet, les plus lointains du globe, qui ont reçu la Cloche du Grand Silence Blanc le 5 septembre au soir.

C'est le célèbre bateau brise-glaces le « *Nascopie* » qui leur a remis la caisse. Le bateau ne faisant escale que deux ou trois heures, les Pères eurent le temps d'ouvrir la caisse. La cloche est arrivée en parfait état. A tous les donateurs, les Pères adressent du fond de leur âme leurs remerciements enthousiastes et l'assurance de leurs prières.

P. D., O. M. I.

(Au service de tous, 1930, n° 2, p. 25.)

* * *

Notre vaillante Revue du Texas, « *Mary Immaculate* », ayant dit, à l'occasion du départ d'un des fils du Texas, le R. P. GRIFFIN, pour la Mission de Lettie Harbour, que ce Père partait pour un district missionnaire des plus septentrionaux du monde, s'attira une réponse rectificative du R. P. Cunningham, S. J., missionnaire à Mount Village, Alaska. Le Révérend Père suppose à tort que le Père GRIFFIN est destiné à Churchill et n'admet pas que l'on puisse dire dès lors qu'il est envoyé dans une Mission « canadienne » la plus proche du Pôle.

Deux erreurs. Lettie Harbour n'est pas Churchill et Churchill n'est pas la Mission canadienne la plus proche du Pôle : au Nord de Churchill, qui est d'ailleurs de fondation très récente, il y a au Canada une vingtaine au moins de Missions plus proches du Pôle. Une vingtaine, ce n'est pas rien.

Il ajoute ensuite que la Mission la plus septentrionale

est Kotzebue, en Alaska, plus septentrionale que l'Islande, et que deux autres Missions alaskiennes sont plus au Nord que n'importe laquelle de nos Missions de la Baie d'Hudson, Pilgrim Springs et Mount Village lui-même. De ces trois Missions, Kotzebue, la plus septentrionale, est située au delà du Cercle arctique, entre le 66° et le 67° de latitude Nord.

Or, rien qu'au Mackenzie, nous avons Red Artic River (où s'est noyé dernièrement le regretté Père LÉCUYER), entre le 67° et le 68°, — Aklavik entre le 68° et le 69°, — Lettie Harbour (où est le Père GRIFFIN), entre le 70° et le 71°, — Coppermine, entre le 68° et le 69°, on peut même dire presque au 69°.

Dans la Préfecture de la Baie d'Hudson, il y a la Mission de Ponds Inlet, entre le 72° et le 73° de latitude Nord.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas revendiquer pour Ponds Inlet lui-même le titre, d'ailleurs de pure gloriole, de Mission la plus septentrionale du monde, puisqu'il y a en Europe la Mission du Spitzberg, confiée depuis 1913 au Vicariat apostolique de Norvège et qui va jusqu'au 81° de latitude nord. S'il y a des postes établis dans cette Mission, c'est à eux que revient le titre disputé. *Cuique suum.*

ASIE

Vicariat de Ceylan.

Depuis 75 ans, la Congrégation a envoyé d'Europe à Ceylan 277 de ses enfants (254 prêtres et 23 Frères coadjuteurs).

* * *

A l'occasion du 8 septembre, une fête plus solennelle fut célébrée au couvent des Sœurs de la Sainte-Famille de Wennapuwa. On rappela, à cette occasion, l'arrivée, le 6 septembre 1861, des six premières Sœurs venues

de Bordeaux. Il est facile de se rendre compte de l'œuvre qu'elles ont accomplie à Ceylan, en considérant qu'elles sont maintenant plus de 350 dans le seul archidiocèse de Colombo, tant européennes qu'indigènes.

Elles ont donné l'éducation à des milliers d'enfants ; leurs Sœurs ceylanaises reçoivent une formation tout à fait supérieure, qui les rend capables de rivaliser avec n'importe quelles éducatrices européennes.

* * *

Lors des séances de la Semaine Missionologique de Louvain, à l'occasion d'un échange de vues actuel et rétrospectif sur Goa et le clergé goanais, le représentant des Oblats de Marie Immaculée exprima publiquement la reconnaissance de Ceylan envers l'Eglise de Goa, à qui les catholiques de l'île doivent d'avoir pu conserver leur foi...

* * *

Il va y avoir un changement complet dans le mode des élections et l'organisation du gouvernement à Ceylan. Avant peu, le catholicisme aura à souffrir du nouvel état de choses qui favorise l'influence bouddhiste. Si les divisions se mettent parmi eux, comme on le pense généralement, le mal pourrait être limité.

La bataille sera chaude surtout dans le domaine scolaire, car les Bouddhistes sont frappés de l'énorme influence des écoles catholiques, si bien organisées et si estimées. Ils se sont plaints bien des fois des subsides qui leur sont alloués par le gouvernement et accusent celui-ci de favoriser le prosélytisme catholique. Cela ne présage rien de bon pour le temps où ces Messieurs auront tout à dire.

Inutile d'ajouter que les catholiques sont prêts à tout pour défendre le splendide héritage des Bonjean et des Collin : prêtres et laïques comprennent admirablement la force de cette organisation scolaire, une des plus belles de l'Inde et peut-être de toutes les Missions.

Rappelons qu'il y a près de 60.000 enfants et jeunes gens dans les écoles de l'archidiocèse de Colombo et 20.000 dans celles du diocèse de Jaffna.

Les autres diocèses de Ceylan en ont environ 15.000.

* * *

L'île de Ceylan subit en ce moment une dépression financière importante : la vente des produits du cocotier ne se fait plus et l'on sait si le cocotier tient une grande place dans la vie économique de Ceylan. Depuis longtemps déjà, le commerce de la cannelle était tombé et sa culture bien diminuée. S'il faut que les Ceylanais abandonnent la culture du cocotier, ce sera une vraie révolution dans la situation économique de l'île ; en attendant, nombre de petits propriétaires sont dans une vive inquiétude, à cause de l'affaissement du marché. Ils ne cultivent plus qu'à perte et, bien que le gouvernement ait supprimé l'impôt sur l'exportation (export duty), le trafic ne se relève point.

Les catholiques souffrent extrêmement de cette dépression et de la ruine qu'elle fait présager. Les œuvres catholiques se voient privées, elles aussi, de beaucoup de leurs soutiens. Plusieurs menses étaient constituées par des plantations de cocotiers, ce qui laisse à penser quelles sont les inquiétudes des évêques et des directeurs d'œuvres.

Si l'on ne veut pas que nos écoles, séminaires et autres fondations périclitent, il faut venir en aide à nos frères de Ceylan. Bien du temps se passera avant que l'on ait pu « changer son fusil d'épaule » : des plantations ne se détruisent pas en un jour et il faut encore plus d'un jour pour les remplacer par des cultures plus productives.

Nous signalons spécialement l'Evêché de Jaffna et le Noviciat de Bambalapitiya, plus frappés que d'autres par la crise.

* * *

Le R. P. Isidore BELLE, 2^e Assistant général de la Congrégation, a terminé la visite canonique fin août. Elle

a duré une dizaine de mois et avait été interrompue à plusieurs reprises par les fatigues du vénéré Visiteur et par les circonstances. Il l'a conduite avec un zèle remarquable, une piété profonde, une bonté et un esprit religieux au-dessus de tout éloge. Le Révérend Père s'est embarqué le 9 septembre pour aller rendre compte à Rome à son Supérieur général des résultats et observations de sa visite.

* * *

Le R. P. Thomas GUGLIELMI, pro-vicaire des Missions de Ceylan, a célébré le 15 août 1930 son 50^e anniversaire d'Oblation. A cette occasion, on a fait remarquer qu'il avait passé 47 années de sa vie à Ceylan, avec une courte interruption en 1904, année où il fut élu délégué au Chapitre général qui se tint à Liège (Belgique). Son curriculum vitæ est éloquent :

Il a été missionnaire en charge des Missions de Moratuwa, Wattala, Mutwal Sud (deux fois), Wennapuwa, Kurunegala ; — supérieur du grand Séminaire ; — directeur du petit Séminaire ; — directeur de l'école Saint-Vincent de Maggona ; — trésorier du fonds de construction du collège Saint-Joseph et, par le fait, chargé de diriger ladite construction ; — professeur et 1^{er} préfet de discipline au même collège ; — supérieur de district, vicaire général et aujourd'hui pro-vicaire des Missions.

Le même jour, le R. P. J.-B. MÉARY célèbre aussi ses noces d'or religieuses. Il a passé 50 ans à Ceylan, sans aucune interruption. Il a rempli les postes suivants :

Curé de la cathédrale de Jaffna, missionnaire en charge de Batticaloa, de Mannar, Bolawatte, Kotahena (cathédrale de Colombo) et aujourd'hui de Borella ; directeur du Séminaire Saint-Martin de Jaffna, directeur de l'Orphelinat de Colombogam (Jaffna), éditeur (à diverses reprises) du « *Jaffna Catholic Guardian* » et du « *Ceylan Catholic Messenger* », directeur général des écoles à Jaffna et à Colombo, administrateur de Madhu et supérieur de district.

A Notre-Dame de Lumières ont été célébrées, le 28 sep-

tembre, les noces d'or d'oblation du R. P. EYFFON, qui fut 25 ans missionnaire à Ceylan. Il y exerça le ministère à Pettah (Colombo), Tarale, Madampe et fut aumônier militaire. Sa santé l'obligea finalement à rentrer en France.

Le R. P. BELLE, débarqué à Marseille le 27, vint immédiatement présider la fête et porter au Jubilaire le salut de Ceylan.

* * *

Le 15 juin 1930, le Conseil central de l'Union catholique de Ceylan s'est réuni sous la présidence de Sir H. Marcus Fernando. Etaient présents le R. P. GRIAUX, vicaire général de l'archevêque de Colombo ; le R. P. de Gérardon, jésuite, et une quinzaine de notables catholiques de l'île.

Le Conseil vota à l'unanimité des félicitations à Mgr MARQUE, archevêque de Colombo, chef et protecteur de l'Union, et des condoléances à propos de la mort du R. P. LANIGAN, un des tout premiers membres du Conseil de l'Union.

Le R. P. CAZUGUEL, *O. M. I.*, fut élu membre du Comité chargé de surveiller la législation au point de vue catholique. Le Comité de propagande catholique par la presse est présidé par le R. P. LE GOC, recteur du Collège Saint-Joseph de Colombo, et comprend les Pères GREGORY et JAYEMANNE, ainsi qu'un prêtre séculier et six laïques. Les Pères CHANAPRAKASAR et FIGURADO, deux Pères Jésuites et un Bénédictin Sylvestrin, en sont nommés consultants. Le Comité des conférences et retraites comprend les PP MÉARY, LE JEUNE, Nicholas PERERA, GREGORY, et six laïques. Le R. P. LONG, trois Pères Jésuites et un Bénédictin Sylvestrin en sont nommés consultants.

* * *

Le Collège Saint-Joseph de Colombo a obtenu cette année (1930) 91 succès aux examens de Cambridge, avec 9 honneurs et 13 distinctions, résultats qui placent le Collège au premier rang des collèges de l'île. (Extrait du rapport du R. P. LE GOC, recteur.)

* * *

A l'occasion de la distribution des prix, qu'il présidait pour la première fois, Mgr MARQUE, archevêque de Colombo, prononça un magistral discours sur les enseignements du Saint-Père en matière d'éducation de la jeunesse et insista sur le devoir des parents en ce qui concerne l'esprit d'indépendance qui règne parmi les jeunes gens. « L'éducation, dit-il, ne se donne pas seulement dans les classes, mais à la maison. Les parents doivent comprendre la nécessité d'inculquer de toutes manières à leurs jeunes gens le respect de l'autorité et de collaborer pleinement avec les éducateurs attitrés, les professeurs et directeurs d'écoles pour arriver à faire disparaître l'esprit d'indépendance. »

M. P. O. Fernando répondit en soulignant les fortes paroles de Monseigneur. Il déclara que le Collège était fier de son archevêque. « L'Eglise catholique ajouta-t-il, a beaucoup d'archevêques, mais aucun ne mérite plus de respect ; il n'y en a aucun dont l'élection a été aussi populaire et aucun n'est aussi digne d'être le chef de ses fidèles... »

* * *

A l'occasion de la fête patronale du collège Saint-Pierre de Bambalapitiya, le Recteur, R. P. Nicholas PERERA, invita Mgr MARQUE à célébrer la messe et conduisit Monseigneur et les autres visiteurs dans les locaux du Collège, installés suivant tous les progrès modernes. Les laboratoires de physique et de chimie, ainsi que la grande salle des conférences, sont le dernier mot de la perfection dans le genre. Les nouveaux terrains de sports et de jeux sont vastes et splendidement aménagés : un visiteur dit qu'ils laissent loin derrière eux tous les autres terrains des autres collèges de Colombo.

Tout n'est pas encore terminé dans les constructions du collège. Nul doute que, lorsque le bâtiment des pensionnaires sera construit, la beauté du site, les conditions hygiéniques et sanitaires de la situation n'y amènent de bien plus nombreux élèves.

* * *

Chilaw possède la plus ancienne église catholique consacrée de tout Ceylan.

Chilaw était autrefois la capitale d'une principauté. Au XVIII^e siècle, quand le commerce de la cannelle était florissant, Chilaw était la limite septentrionale de la production de la cannelle. Les Jésuites y établirent le catholicisme vers 1603. Ils y ménagèrent un oratoire, qui fut remplacé par une église en 1617. En 1643, il y avait déjà cinq églises, plus de 1.000 catholiques et 50 enfants dans les écoles.

Vint la persécution des Hollandais et des rois Malabares de Kandy. L'église principale, Saint-Pierre, et les autres sanctuaires furent détruits. Mais les catholiques de Chilaw tinrent bon. Privés de lieux de culte, ils se préparaient à construire un oratoire, quand ils apprirent qu'une statue vénérée de Notre-Dame du Mont-Carmel venait d'être retrouvée dans un bouquet d'arbres par une pauvre veuve de Pitipane street. Après la persécution, on la replaça dans un bâtiment plus grand et plus commode que le petit oratoire. L'endroit s'appelait Paliyamulla, au centre de Pitipane street.

Lors de la réorganisation du catholicisme à Ceylan et de la création du Vicariat de Jaffna, Mgr Bettachini songea à doter Chilaw d'une grande église.

La première pierre fut posée par le Père Froilano Oruna, Cistercien espagnol, missionnaire de Chilaw, le 29 juin 1851.

Mgr SÉMÉRIA, successeur de Mgr Bettachini, se mit à prêcher des missions un peu partout dans son Vicariat, pour ranimer la foi, grouper ses ouailles, fonder des œuvres et lancer le mouvement des conversions. Successivement Kayts, Valikaman, Trincomalie, Batticaloa, Jaffna, Mantotte, Chilaw, Bolawatta, etc., eurent le bonheur et l'avantage de ces fructueux exercices.

C'est au cours de cette randonnée apostolique que fut décidée la consécration de la nouvelle église de Chilaw. La fête fut précédée d'une retraite qui commença

le 13 septembre, sous la direction de Mgr SÉMÉRIA lui-même, avec les Pères BONJEAN (plus tard archevêque de Colombo) et CHOUNAVEL. Monseigneur tomba malade et le 20, son état devint critique, mais il recouvra la santé, et le 16 novembre 1860, l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel fut consacrée solennellement.

Après Chilaw, Mgr SÉMÉRIA consacra la chapelle de l'Immaculée Conception, à Jaffna, le 14 avril 1863, et l'église de Marawila, le 2 février 1875. La quatrième fut l'église de Galle, consacrée par Mgr Sillani, *O. S. B.*, le 12 février 1876.

* * *

Il y avait, cette année, plus de 30.000 personnes à la fête de sainte Anne, au célèbre pèlerinage de Talawila. Mgr MARQUE présidait. (Cf. DUCHAUSSOIS, *Sous les feux de Ceylan*, pp. 350-357.)

* * *

Une retraite fermée pour instituteurs a été organisée au Collège des Frères maristes, à Negombo, par les soins du R. P. ALLES, missionnaire de Negombo, et du R. P. CAZUGUEL, directeur général des écoles de l'Archidiocèse de Colombo. Elle a été prêchée par le R. P. Lucien THOMAS. 256 instituteurs y prirent part (du 20 au 24 août 1930).

* * *

La question de l'Université de Ceylan va de nouveau occuper l'opinion publique. Les journaux viennent, en effet, de publier les statuts que le gouvernement se propose de lui donner.

Au point de vue catholique, la question des résidences est tout particulièrement intéressante. On veut bâtir des résidences où les étudiants seraient groupés selon leurs religions respectives. Mais ces résidences ne doivent pas être entièrement confessionnelles. Il faut que 25 % d'entre eux appartiennent à une confession autre que

celle de la majorité. Cette clause étrange paraît aller à l'encontre du but même que l'on poursuit en établissant des résidences soi-disant confessionnelles. Dans une résidence catholique, par exemple, la présence d'une forte minorité bouddhiste ou hindoue ou protestante ne gênera-t-elle pas la marche régulière d'une maison qui doit être avant tout catholique ? Ne sera-t-elle pas l'occasion de difficultés continuelles entre les étudiants et leur répétiteur ? Quelle sera l'influence du répétiteur sur ces jeunes gens qui lui seront imposés et sur lesquels il n'aura aucune autorité ? Et par contre, ne peut-on se demander quelle sera la situation des étudiants catholiques qui feront l'appoint dans une résidence bouddhiste ou hindoue ou protestante ?

(Fides).

* * *

Le doyen des Oblats de Ceylan est actuellement le R. P. LARNAUDIE, de Jaffna, qui vient d'entrer dans sa 87^e année. Il réside à l'évêché, auprès de Mgr GUYOMARD.

* * *

Le 21 septembre 1930, Mgr GUYOMARD, évêque de Jaffna, et ancien recteur du collège Saint-Patrick de cette ville, avait la joie d'y ouvrir une nouvelle chapelle.

En même temps que Saint-Joseph de Colombo et presque au même jour, Saint-Patrick de Jaffna marque une étape de plus vers le progrès.

* * *

Les fêtes de Madhu ont été aussi belles cette année que les années précédentes. 75 adultes furent présentés au baptême à cette occasion par les RR. PP. GNANAPRAKASAR et PHILIP.

* * *

L'église provisoire, couverte en chaume, érigée par le R. P. GNANAPRAKASAR, à Mulliavalai, pour une centaine de ses néophytes, il y a un mois à peine, a été détruite

par les flammes dans la nuit du 5 juin. Tous les efforts ont été vains : en peu de temps, elle était réduite en cendres. On estime la perte matérielle à plus de 300 roupies (environ 3.000 francs). Le feu est dû à la malveillance. Quatre individus, soupçonnés d'être les auteurs de l'attentat, sont cités devant le tribunal de Mullaitivu.

Cela n'empêche pas les progrès de l'apostolat du R. P. GNANAPRAKASAR : le 20 juillet, il présentait à Mgr GUYOMARD 35 nouveaux convertis à baptiser. Il a l'intention de construire une nouvelle église, en pierres cette fois, et qui sera dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

* * *

Quatre Sœurs de Sainte-Croix de Menzingen viennent d'arriver à Jaffna pour prendre charge de l'hôpital civil de Kayts, sur la demande du gouvernement.

C'est un établissement tout nouveau, qui a été inauguré le 21 juillet. Les Sœurs ont été reçues chaleureusement par le D^r Cathiravelu, au nom des autorités civiles et à la grande joie de la population.

* * *

Le Département de l'Education a fait savoir aux directeurs d'écoles que les enfants qui refusent de se soumettre aux règlements concernant l'égalité de traitement à l'école doivent être l'objet de mesures disciplinaires. S'ils s'absentent de l'école, le Président du Comité d'éducation du district doit en être averti, afin qu'il puisse poursuivre les parents.

La question devient de plus en plus difficile, tragique même. Il faut savoir que les familles de basse caste sont sous la dépendance des familles de haute caste et peuvent subir de graves dommages du fait que leurs enfants acceptent de s'asseoir sur les mêmes bancs que les enfants de haute caste. D'où l'ordre donné par les parents à leurs enfants, de continuer à s'asseoir sur le sol, malgré les règlements, afin de ne pas indisposer les maîtres et pro-

priétaires des terrains sur lesquels travaillent les gens de basse caste. C'est, on le voit, une question de gagne-pain, et le besoin de vivre rend très secondaire pour ces pauvres gens la question d'égalité de traitement de leurs enfants à l'école. Leurs luttes elles-mêmes ne leur appartiennent pas. Avant de régler par décret ces questions de pré-séance, n'eût-il pas été plus sage de rendre les basses castes moins dépendantes des hautes ?

* * *

L'agitation s'apaise à Jaffna, qui était le centre des troubles au sujet de l' « equal seating ». Huit ou neuf écoles ont été brûlées ; d'autres ont été boycottées par les enfants de haute caste. Certains villages catholiques étaient aussi opposés à la mesure gouvernementale que les villages païens.

Le gouvernement s'est montré énergique et a pris trois mesures :

1^o Les allocations seront refusées à toutes les écoles où l'égalité ne sera pas observée ;

2^o Les écoles brûlées seront reconstruites aux frais des incendiaires ou du village ;

3^o Une police punitive (6 constables et 1 sergent) sera imposée aux villages récalcitrants et à leurs frais.

On se souvient que ces deux derniers points avaient été réclamés par les catholiques lors des premiers incidents.

La bourse était touchée, et avant tout, il faut sauver la bourse. De plus, quelques Hindous d'importance, parmi lesquels un ancien élève du Collège des Jésuites de Trichinopoly, ont prouvé que les castes n'étaient pas une institution religieuse, qu'elles n'étaient pas mentionnées par les Védas, livres sacrés, et qu'elles avaient leur origine dans la guerre, l'esclavage et plus tard le servage. Les vaincus et les pauvres étaient entretenus par les vainqueurs et les riches, et en retour leurs donnaient leurs services, d'ordinaire forcés, et des marques d'honneur spéciales. Petit à petit, ces liens de tutelle se sont

relâchés et ont disparu, mais par tradition les hautes castes ont continué à exiger les mêmes redevances d'honneurs et de services, bien qu'elles ne fissent plus rien pour l'entretien des basses castes. Situation anormale et injuste, que le temps fera disparaître. (Fides.)

AFRIQUE

Vicariat du Natal.

Le 1^{er} août 1930, les RR. PP. MURRAY, MATHIEU et VERNHET, ont fêté le 50^e anniversaire de leur arrivée au Sud Africain.

* * *

La procession de la Fête-Dieu à Durban est toujours un événement et un triomphe. Cette année, c'était la première fois depuis le Congrès eucharistique national de 1929. Six mille personnes y prenaient part.

Mgr DELALLE portait le Saint Sacrement, assisté de ses Pères (MURRAY, CHAUVIN, O'DONNELL, SERRIÈRE, etc.). Le R. P. SORMANY, curé de la Cathédrale, prêcha au reposoir du parc Albert.

Comme toujours, la participation indigène était impressionnante.

* * *

Plus de 500 catholiques de Durban, Verulam, Tongaat et autres lieux prirent place au pèlerinage organisé à la Grotte de Lourdes de Genezzano.

La plage de Genazzano est une des plus pittoresques de la côte du Natal, au Nord de Durban, entre celles de Tongaat et de Umhloti. Une grotte y a été construite sur le modèle de celle de Lourdes.

Les fêtes eurent lieu le 31 mai et le 1^{er} juin, présidées par Mgr DELALLE. Le R. P. HANON y donna un éloquent sermon.

* * *

Le 17 août 1930, Mgr DELALLE a béni la nouvelle église bâtie à Seaview, par le R. P. CHAUVIN.

* * *

Grâce au zèle de nos missionnaires, les Missions noires du Natal connaissent une activité extensive fébrile. Ce n'est pas chose facile que de fonder un nouveau centre chrétien : il faut d'abord obtenir le consentement du chef indigène de la réserve ou de la location, et c'est, la plupart du temps, un polygame défiant, quand il n'est pas déjà circonvenu et excité par les protestants ; puis il faut l'autorisation du magistrat local, toujours protestant, et enfin l'approbation du Parlement de l'Union.

Les protestants font rage contre ce mouvement de zèle. Ils essayent par tous les moyens d'entraver nos progrès. Un catéchiste a été empoisonné et un missionnaire a subi une tentative d'empoisonnement.

Néanmoins, on avance. Une simple chapelle-école en torchis d'abord, avec un catéchiste à demeure et des visites occasionnelles du missionnaire ; quand les ressources en missionnaires et en argent le permettent, cela devient une véritable mission...

* * *

Une mission a été prêchée aux Noirs du district de Besters, par les RR. PP. Bonaventure, missionnaire de Mariannahill, et LE VOGUER, d'après les méthodes indiquées par le R. P. KASSIEPE, président du Comité des Missions populaires en Allemagne. La Mission a obtenu plein succès. Aucun des fidèles du district ne s'est soustrait à l'influence de la Mission et tous se sont approchés des sacrements.

Mgr DELALLE est venu présider la fête de clôture par une messe pontificale en plein air (l'église étant trop

petite pour contenir la foule présente). Les assistants ont renouvelé solennellement les vœux de leur baptême : cérémonie impressionnante au plus haut point, et qui laissera des traces profondes dans tous les cœurs.

* * *

Après la réunion dont nous avons parlé (pp. 235-237), la « Catholic African Union » s'est mise à l'œuvre sans tarder pour réaliser les vœux adoptés.

Immédiatement, des démarches furent faites pour chercher des bases de coopération avec les organisations catholiques des blancs, en vue d'assurer aux noirs des emplois dans les familles et entreprises catholiques, dans de bonnes conditions matérielles et morales, et de ne pas abandonner à eux-mêmes les pauvres jeunes gens, exposés à se laisser embaucher n'importe où et à n'importe quelles conditions.

Le R. P. KÉRAUTRET nous avise que ces démarches ont obtenu déjà un réel succès. La branche durbanienne de la C. A. U. a conclu des arrangements avec la Fédération catholique et avec la Conférence de Saint-Vincent de Paul, qui s'engagent à trouver du travail et des emplois aux noirs catholiques, dans des conditions destinées à sauvegarder leur foi, leur bonne conduite et leurs intérêts matériels en même temps.

Les garanties exigées sont : le certificat de membre de la C. A. U. et le témoignage du missionnaire intéressé.

Le secrétariat du bureau de placement est à l'église indigène de Saint-Paul de Greyville, Durban.

Cette organisation, très pratique, fait honneur au Rév. P. KÉRAUTRET et trouve sa place tout indiquée auprès de la Caisse d'épargne, en attendant d'autres réalisations utiles. Puisse cet exemple être suivi dans tous les grands centres où affluent les noirs pour chercher du travail !

* * *

La C. A. U. (Catholic African Union) fait paraître désormais une publication hebdomadaire intitulée *Umafrika*. Elle a reçu la haute approbation des évêques du

Sud Africain et un appel est adressé à tous les catholiques, pour en faciliter et en procurer même la lecture à leurs serviteurs noirs.

L'évêché de Durban a ouvert un bureau de souscription et un dépôt à cette intention. Au même endroit se trouve une annexe du bureau de placement de la Mission Saint-Paul de Creyville (Durban), afin de permettre aux catholiques de Natal de recruter des serviteurs noirs catholiques.

Le R. P. KÉRAUTRET, directeur de la Mission de Saint-Paul et animateur du magnifique mouvement religieux et social de la C. A. U. au Natal, projette la construction d'un grand local pour les assemblées de l'Union. Il s'est adressé au Conseil de Ville de Durban pour couvrir une partie des frais et il compte sur la générosité des fidèles d'Europe et d'Afrique pour l'aider dans l'accomplissement de cette entreprise si utile pour le relèvement social de la race zouloue.

L'*Umafrika* est édité et imprimé à l'abbaye de Mariannahill.

* * *

La Mission indienne de Durban a déjà deux clercs minorés à Rome : Claude LAWRENCE et Leo GABRIEL. Le R. P. MAINGOT, O.M. I., vient d'envoyer en France un troisième aspirant au sacerdoce, Frank Isaac, qui achèvera ses études secondaires à Lyon, avant d'entrer au Noviciat et de faire ses études philosophiques et théologiques.

Le R. P. MAINGOT a organisé sa Mission de manière à préparer les voies à ses jeunes successeurs : il a créé de nouveaux centres, visite régulièrement toutes ses stations (malgré son grand âge, 68 ans), et assure peu à peu la vie matérielle des futures missions indiennes de la région. Depuis plusieurs années, la situation s'éclaircit et les fondations deviennent de plus en plus stables.

Malheureusement, cette année, une forte dépression s'est fait sentir : la ferme de Lisieux, qui devait être un soutien pour la Mission indienne de Durban et ses filiales,

n'a rien produit. Elle a pu tout juste subvenir à l'entretien des 30 orphelins qui s'y trouvent.

Comme tous les ans, la neuvaine de Notre-Dame de la Santé a été pieusement suivie : plus de 1.200 communions ont été distribuées. Mgr DELALLE a présidé la clôture et la procession finale, à laquelle prenaient part plus de 600 Indiens catholiques.

Non seulement les Missions indiennes sont en voie de prospérité, malgré le peu d'aide qu'elles reçoivent, car elles sont peu connues, mais encore elles sont en mesure désormais de pourvoir à la conversion des païens, qui est en bonne voie. Beaucoup de Tamouls, venus de l'Inde en Afrique du Sud, sont en effet païens : il a fallu s'occuper d'abord des catholiques émigrés dans le nombre, les grouper, les organiser ; c'est le *maxime autem domesticos fidei*, qui n'a pas été oublié. Il est temps de songer à la propagande de la vérité et à la semence du bon grain, travail que le R. P. MAINGOT a entamé sérieusement, mais que ses jeunes successeurs pourront plus facilement mener et développer.

Le R. P. WIEST, auxiliaire du R. P. MAINGOT, a la charge de la ferme de Lisieux, et en outre de 5 centres missionnaires pour les noirs. Il est très occupé en ce moment pour la construction d'une église pour ces derniers, à Hill Crest.

Vicariat de Kimberley.

La ville de Kimberley a entouré le souvenir du Frère KURTEN d'une profonde sympathie. Entré en religion au Sud-Afrique même, le Frère a passé presque toutes ses 46 années de vie religieuse à Kimberley, comme sacristain de la cathédrale. Ses funérailles furent très impressionnantes ; la Cathédrale était comble. Mgr MEYSING avait tenu à les présider lui-même, voulant ainsi s'unir à son peuple pour donner au Frère le témoignage d'une reconnaissance et d'une estime partagée par tous.

* * *

Le 15 août 1930, Mgr MEYSING a béni et posé la première pierre de la nouvelle chapelle du Collège des Frères Chrétiens. Elle pourra contenir 300 personnes, plus une quarantaine dans la galerie.

* * *

Le R. P. ROEHR, missionnaire à Fourteen Streams, a fondé une nouvelle Mission à Windsorton. Le bâtiment construit par deux Frères convers Oblats, est spacieux et attrayant. Mgr MEYSING a béni la nouvelle église le 10 août 1930.

* * *

Le 24 novembre 1929, Son Excel. Mgr Gijlswijk, délégué apostolique, a béni la nouvelle chapelle-école de Buxton, près Taungs. C'est un des rêves du regretté P. PORTE qui se réalise enfin.

Il y a déjà 95 écoliers et 70 catéchumènes.

Vicariat du Transvaal.

Les efforts et démarches du R. P. SCHANG viennent de recevoir leur couronnement dans l'achèvement complet de sa belle église de Germiston, et la bénédiction d'un bel orgue.

Germiston est un centre minier et industriel, en même temps qu'une importante tête de ligne à l'Est de Johannesburg. C'est la troisième ville du Transvaal (45.000 habitants). Le R. P. SCHANG y est depuis de nombreuses années. Une église assez vaste, une grotte de Lourdes, des écoles appropriées aux besoins de la population catholique, tel était son rêve. Il est aujourd'hui réalisé.

Dans la décoration de l'église, il a été supérieurement aidé par le Fr. Kock, qui n'en est plus à ses débuts.

* * *

Les missions indigènes du Transvaal se développent rapidement.

Celle de Lady Selborne, à l'ouest de Prétoria, vient de recevoir un prêtre résidant, dans la personne du R. P. GUTFREUND, le très actif missionnaire de Vleeschfontein jusqu'à ces derniers temps. Son terrain d'action s'étend jusqu'à Skerpoort, où il rejoint celui du Rév. P. KLAEYLÉ, missionnaire de Krugersdorp.

Plus au nord, le R. P. VEROT, missionnaire de De Wildt, projette une église à Brits et commence à organiser un noyau de plus en plus important de catholiques indigènes à Elandsfontein.

Tout à fait au nord de Prétoria, le R. P. DE HOVRE, le missionnaire bien connu de Sainte-Thérèse de Prétoria et de la Léproserie, a fait l'acquisition d'une ferme à Borsbrand pour les lépreux guéris. Il y a construit une église et va en commencer une autre entre Hammanskraal et Pienaars' River, pour atteindre les indigènes de l'extrême nord du Vicariat.

Au sud, la station de Swartzkop a un catéchiste résidant. Bientôt celle d'Olifantsfontein sera constituée, ce qui permettra la liaison entre ce district et celui de Krugersdorp.

Dans l'Est, les Rédemptoristes ont cessé de desservir la station de Premier Mine : Mgr O'LEARY a l'intention d'y mettre un prêtre qui s'occuperait des noirs du compound et qui étendrait son zèle jusqu'aux confins du district de Witbank (Préfecture apostolique de Lydenburg).

Les Sœurs de Sainte-Croix, qui se dévouent dans le district de Prétoria, ont près de 1.000 enfants noirs dans leurs écoles. Mais elles ne suffisent pas à la tâche qui augmente de jour en jour. Combien d'autres communautés seraient nécessaires !

L'église de Borsbrand a été bénite et inaugurée le 4 août 1930 par Mgr O'LEARY, en présence de Mgr MEY-

SING, vicaire apostolique de Kimberley, et d'une foule de noirs, plusieurs venus des Missions de De Wildt et de Lady Selborne.

Vicariat du Basutoland.

Mgr Gérard MARTIN a été installé à la Cathédrale de Roma le dimanche 12 juillet 1930. Il y avait foule.

Mgr CÉNEZ, vicaire apostolique démissionnaire, l'a chaudement recommandé aux chrétiens de Roma, accourus en grand nombre pour assister à la cérémonie.

Mgr CÉNEZ quitte le Sud-Afrique le 3 octobre, pour se rendre à Jersey, résidence gracieusement offerte à Sa Grandeur par le Provincial de la deuxième Province de France.

* * *

Le petit Séminaire de Roma a reçu cette année, à la rentrée scolaire, 23 nouveaux séminaristes, venus de diverses écoles préparatoires organisées dans plusieurs Missions importantes. A Roma même, l'école préparatoire comprend huit jeunes gens.

Le grand Séminaire a ouvert ses cours avec six Séminaristes, dont l'un approche du sous-diaconat.

* * *

La question scolaire est entrée dans une nouvelle phase au Basutoland. L'espèce de prohibition concernant les nouvelles écoles à fonder a été levée, dans ce sens que désormais les Missions ont toute liberté pour ouvrir des écoles, mais à leurs frais et dépens, alors qu'autrefois les instituteurs étaient salariés par le gouvernement, ce qui constituait une précieuse subvention.

A partir de maintenant, les Missions sont donc laissées à elles-mêmes. Les protestants font des efforts inouïs pour inonder le pays de leurs écoles. En quelques mois, la Mission catholique en a fondé 80 et ce nombre va bientôt arriver à la centaine, ce qui représente d'énormes dé-

penses, tant pour les frais de construction que pour les salaires des instituteurs. On a des raisons de penser que ces derniers ne se contenteront plus de ce qu'on leur donnait jusqu'ici (20 livres sterling).

Vicariat de Windhoek.

La sécheresse a fait de grands ravages dans le Vicariat. Il n'y a pas à compter cette année sur la récolte de maïs, de sarrasin, ni de pommes de terre. Le district d'Omaruru a perdu à lui seul 30.000 têtes de bétail. Notre ferme de Doeбра n'aura pas assez d'herbe pour nourrir ses troupeaux, et il sera nécessaire de les envoyer sur le territoire de la Mission d'Epukiro, à très grands frais, cela se conçoit. Depuis 30 ans, on n'a pas connu de sécheresse comparable à celle-ci.

La Mission de l'Ovamboland est dans le même cas. Les Ovambos émigrent en masse vers les mines et les fermes. Pour comble de malheur, les mines de diamant du Sud sont fermées, ce qui place des milliers de noirs dans le chômage.

L'Ovamboland est cette région située tout à fait au Nord du Vicariat de Windhoek, contre la frontière portugaise, et séparée par un véritable désert du reste du Vicariat, où habitent les Herreros, Damas, Namas, Hotentots, etc.

Ici habitent les Ovambos, race bantoue comme les Herreros, grands et beaux hommes, sveltes et racés. Leur territoire est divisé en tribus, chacune possédant un district à elle : Eunda, Ukalonkazi, Ukualuzi, Ongandjela, Ondonga, Ukuanbi, Ombalantu, Ukuandjama, etc...

Les missions protestantes scandinaves y sont installées depuis bien longtemps. Mgr GOTTARDT, Oblat de Marie Immaculée et évêque de Mopsueste, sans se laisser dévourer par les refus continuels opposés par les autorités civiles de l'établissement de Missions catholiques dans ce pays, organisa une expédition et obtint à la dernière minute une autorisation dont il était d'ailleurs décidé à se passer.

Deux Missions existent pour le moment dans cette région : Sainte-Thérèse dans la tribu Ukuambi, et Saint-Pierre Canisius, dans la tribu Ombalantu... La première date de 1925.

Il y a environ 90.000 Ovambos en territoire sud-africain. On pense que le territoire portugais en contient 110.000 : la frontière seule les sépare, comme les Basques de France et d'Espagne.

La sécheresse, une sécheresse atroce, meurtrière, dévastée en ce moment ce pauvre pays. Plus de récoltes, partant plus de pain, plus de possibilités de soutenir la vie. Partout, c'est la même question : « Nous apportez-vous du grain ? » Inutile de leur parler de religion dans ces périodes-là : les affamés ne peuvent écouter le missionnaire que s'il peut les aborder les mains pleines...



SOUVENIRS DU PASSÉ

Documents de 1825-1826.

Nous pensons faire plaisir à tous les fils de Mgr de MAZENOD en publiant aujourd'hui plusieurs documents inédits, se référant aux démarches de notre vénéré Fondateur à Rome pour l'approbation des constitutions. Ces documents sont connus en substance par le récit que nous en a laissé le principal intéressé, mais ils n'avaient, pensons-nous, jamais été publiés *in extenso*. Ce sera donc un précieux souvenir à conserver dans la collection de nos « Missions ».

Nous commençons par un billet écrit de la main du Père DE MAZENOD lui-même avant l'audience de Léon XII ; suivra un récit de l'audience elle-même, et l'adresse écrite par le Pape pour faciliter au Supérieur général l'ouverture de ses négociations.

I

Questions à poser au Saint-Père

20 décembre 1825.

Notre Saint Père le Pape approuve-t-il que les membres de la Société vulgairement appelée des Missionnaires de Provence continuent de vivre selon les Règles précédemment approuvées par Nosseigneurs l'Archevêque d'Aix et les Evêques de Marseille, de Gap, de Digne, de Fréjus, de Nîmes et de Nice ?

Approuve-t-il particulièrement que la dispense des vœux simples de pauvreté, chasteté et obéissance, ainsi que du serment et vœu de persévérance qu'on fait dans cette Société, soit réservée au Supérieur général de la Société et au Souverain Pontife et que les membres de la Société ne puissent en demander dispense qu'à eux ?

Sa Sainteté approuve-t-elle que la Société prenne le nom d'Oblats de la très Sainte et Immaculée Vierge Marie

au lieu de celui d'Oblats de Saint-Charles qu'elle avait précédemment ?

Approuve-t-elle que l'abbé DE MAZENOD, qui a été nommé Supérieur général par la Société, soit tel et Sa Sainteté daigne-t-elle le reconnaître en cette qualité ?

II

Notes prises par le P. de Mazenod au sortir de l'audience qu'il eut de Léon XII le 20 décembre 1825.

20 décembre 1825.

Je sors de l'audience du Pape. Je laisse de côté l'impression que m'a fait éprouver la vue du Vicaire de Jésus-Christ, mon émotion, etc. Je viens au fait sur-le-champ pour consigner par écrit les choses qu'il m'importe de ne pas oublier.

Après m'être prosterné aux pieds de Sa Sainteté et avoir refusé aux instances qu'il me faisait pour que je me tinsse debout, je lui ai remis la lettre de mon oncle. Il m'a tout de suite parlé de Gérard dans la conviction que c'était un scélérat. Le discours a roulé quelque temps sur ce sujet. Le Saint-Père a demandé ce qu'étaient devenues les religieuses ; il s'est fort bien rappelé que nous lui avions mandé de Marseille qu'elles se proposaient de venir à Rome et il m'a dit qu'il avait donné des ordres pour qu'on ne les laissât pas approcher. Dès que j'ai pu entamer un autre sujet, je me suis empressé d'exposer à Sa Sainteté l'objet principal de mon voyage.

Il m'a écouté avec une grande attention et beaucoup d'intérêt ; j'étais touché de lui voir élever les yeux au ciel au récit que je lui faisais des commencements de notre Société. Il a donné de grands éloges à la résolution d'embrasser les conseils évangéliques et a fait à ce sujet quelques réflexions édifiantes. Quand je lui ai dit que nous avions aboli dans les prisons l'usage barbare de ne pas donner la communion à ceux qui y étaient renfermés,

pas même à la mort, il en a paru satisfait et m'a demandé si c'était une loi ou un usage seulement. Enfin le Saint-Père m'a témoigné très expressément sa satisfaction sur notre manière de faire les missions.

Sur le fond de ma demande, il a eu l'extrême complaisance de m'expliquer les usages du Saint-Siège avec une bonté qui semblait vouloir me dire : « Ne soyez pas surpris si je ne fais pas moi-même tout de suite ce que vous désirez. » Je me suis empressé de lui répondre que mon intention n'était pas d'exiger autre chose que ce que Sa Sainteté jugerait à propos de prescrire. C'est, a-t-il ajouté, parce qu'on veut suivre les usages, afin qu'on ne fasse pas autrement aujourd'hui qu'il y a cent ans ; et, toujours avec la même bonté, il m'a cité des exemples. La conversation s'est prolongée plus d'une demi-heure, ce qui m'a empêché de lire à Sa Sainteté le manuscrit que j'avais porté avec moi, mais je lui en dis de vive voix la substance en lui rappelant ce qu'il avait déjà eu la bonté de faire pour notre Société, entre autres le privilège de réciter l'office du bienheureux Alphonse ; à ce sujet, je lui ai dit un mot du miracle, etc.

Il faudra voir de ma part M. l'archiprêtre Adinolfi, qui me fera un rapport de votre affaire. « J'ai bien nommé, m'a dit Sa Sainteté, Monsignor Marchetti, secrétaire des Evêques et Réguliers, mais il n'est pas encore entré en charge. Le connaissez-vous ? C'est un homme de grand mérite. » J'ai répondu que non seulement je le connaissais par ses ouvrages, mais personnellement. Le Pape a repris la suite de ses instructions, se mettant en peine pour me dire où logeait M. l'Archiprêtre Adinolfi, sous-secrétaire, chargé de travailler avec Sa Sainteté pour la Congrégation des Evêques et Réguliers. « Quand le rapport sera fait, je chargerai un Cardinal d'examiner les Règles, il en fera le rapport à la Congrégation et l'on dressera le Bref. »

Le Pape a encore eu la bonté de m'avertir que la Congrégation avait adopté de louer et non approuver et il m'a expliqué pourquoi. Il m'a même cité les Dames de Saint-Joseph, sur plusieurs maisons desquelles on lui

a fait des rapports désavantageux. Je me suis permis de répondre à Sa Sainteté que ce mode d'approbation n'était pas ce qu'il nous fallait, que dans la position où nous nous trouvions, ne pas approuver c'était nous détruire, parce que les Evêques savaient que j'étais venu à Rome pour cela, etc. Le Pape écoutait tout ce que je lui disais avec une grande attention. Sur la réflexion que j'ai faite qu'il serait opportun que je connusse le Cardinal qu'il aurait désigné pour examiner les Règles, il m'a dit qu'il me le ferait savoir. Mais craignant que j'oubliasse le nom de l'Archiprêtre Adinolfi, il a voulu que je l'écrivisse. Il m'a donné lui-même une feuille de papier, avancé l'écrivoire et la plume et m'a dicté le nom et les titres de la personne. J'écris ces détails, mais je ne puis pas rendre la bonté avec laquelle il faisait toutes ces choses et l'intérêt avec lequel il me parlait. Quand je pense à tout ce qui s'est dit dans cette audience, je me persuade qu'elle a dû durer plus de trois quarts d'heure, quoique tout m'ait paru bien court.

En lui parlant du bien que faisaient nos missions, je lui ai rapporté les nouvelles que j'avais reçues dans les dernières lettres qui m'étaient venues de France : « Nos deux plus jeunes missionnaires ont fait des choses surprenantes, lui disais-je ; un des deux n'a pas encore l'âge actuellement d'être prêtre. Il a été ordonné par dispense de Votre Sainteté, etc. Ils ont converti des protestants. » Au récit que je lui faisais, il a levé les yeux vers le ciel, joint les mains et appuyé sa tête sur ses mains jointes comme pour en remercier le bon Dieu. J'étais tellement ému que je ne sais comment j'ai pu retenir un seul mot de cet entretien.

Lorsque le Pape me parlait de la marche qu'il fallait suivre, il m'a dit : « Vous ne partirez pas de si tôt, n'est-ce pas ? Nous nous reverrons. » Je n'ai pas besoin de rappeler mes réponses. Les choses étant ainsi convenues, j'ai dit très distinctement au Saint-Père : « Votre Sainteté approuve-t-elle que nous continuions à vivre selon les Règles approuvées par les évêques dont j'ai présenté à Votre Sainteté les approbations ? — Oui, m'a répondu le

Pape. — J'ai eu l'honneur de dire à Votre Sainteté que nous faisons des vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance... et un quatrième vœu de persévérance, dont la dispense est réservée au Supérieur général et au Souverain Pontife. Votre Sainteté le trouve-t-elle bon ? » Je me suis un peu étendu pour expliquer le motif de cette règle, sans qu'il me le demandât, et j'ai cité l'exemple de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul. Se rappelant apparemment que je lui avais dit que nous avons grande dévotion au bienheureux Alphonse Liguori, il m'a cité qu'on en faisait autant dans celle qu'il avait instituée. « Votre Sainteté approuve-t-elle que je demeure Supérieur général des Missionnaires comme ils m'ont nommé ? — Sans doute ! Eh ! c'est vous qui les avez formés ! Combien êtes-vous ?... — Si Votre Sainteté l'approuve, nous prendrions le nom d'Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie, au lieu d'Oblats de Saint-Charles. » En faisant un signe d'approbation, il me dit : « Mais vous l'arrangerez dans le travail d'Adinolfi. »

J'ai remarqué qu'il me parlait toujours à la troisième personne. Avant de quitter cet admirable Pontife, je lui ai dit que je craignais, dans un ministère si difficile, d'avoir pu encourir quelquefois quelque censure, que je lui demandais donc de m'autoriser à m'en faire absoudre par mon confesseur une fois l'an pendant mes exercices et à l'article de la mort. « Très volontiers, m'a-t-il dit, et en effet qui peut dire de ne pas en avoir ? Moi-même je ne suis pas exempt, etc. Car, comme vous pourriez me l'enseigner (c'est une proposition polie en italien qui revient à celle-ci en français : vous le savez mieux que moi), on peut encourir la censure sans péché et de bonne foi, etc. » Je lui ai demandé la même grâce pour mon oncle une fois l'an et à l'article de la mort. Je m'étais proposé de demander de pouvoir absoudre tous mes chers Pères dans les mêmes conditions, mais cela ne m'est pas venu dans le moment. J'ai fini par prier Sa Sainteté de bénir le crucifix que je porte sur moi pour l'indulgence *in articulo mortis*, pour moi et pour tous ceux que j'assisterai ; il l'a béni en m'écoutant attentivement.

III

Nous donnons le texte d'un feuillet qui n'est autre que la feuille de papier donnée par Léon XII pour inscrire le nom de l'archiprêtre Adinolfi, et sur laquelle le Père DE MAZENOD a plus tard ajouté quelques lignes.

Il Sign. Arciprete Adinolfi,

Sotto-Segretario dei Vescovi e Regolari.

Je conserve cette adresse pour me rappeler l'extrême bonté de Notre Saint Père le Pape Léon XII qui, dans l'audience qu'il m'a accordée le 20 décembre 1825, voulant que je retinsse le nom de la personne qu'il m'indiquait, daigna me présenter de sa propre main ce papier qu'il prit sur son bureau, avancer vers moi l'écritoire et me remettre sa plume avec laquelle j'ai écrit l'adresse ci-dessus.

IV

Voici la lettre écrite ensuite à l'archiprêtre Adinolfi, afin de lui exposer les motifs de l'approbation des saintes Règles.

Rome, le 23 décembre 1825.

Je sais que vous ne voulez point de compliments, je n'en ferai point, car ce ne sera pas un compliment de vous témoigner combien j'ai été touché de l'accueil plein de cordialité que vous avez bien voulu me faire et de l'intérêt que vous avez pris à la sainte œuvre que j'ai remise entre vos mains en toute confiance. Vous devez comprendre combien elle me tient au cœur. Vous le sentiriez plus encore si vous pouviez savoir comme moi le bien immense que fait cette Société depuis dix ans dans nos provinces méridionales. Le témoignage de nos Evêques le prouve en général et les expressions qu'ils emploient font assez connaître leurs vrais sentiments, mais les détails, s'il était possible de vous les rapporter, vous feraient bénir Dieu en voyant se renouveler les merveilles de conversion des premiers temps du christianisme. Notre Société travaille dans les villes, comme

vous avez pu le voir dans les Règles, et s'y emploie à toutes sortes de bonnes œuvres, mais de préférence elle se livre avec tout le zèle dont elle est capable à évangéliser les pauvres âmes abandonnées. Elle va les chercher jusque dans les antres les plus reculés, sur les hautes montagnes de la Provence et du Dauphiné, près de ces glaciers qui datent du déluge universel. Dieu sait le besoin qu'avaient ces âmes de nos ouvriers évangéliques ! Chemin faisant ils ramènent à l'Eglise les dissidents qui n'avaient pas voulu se soumettre au Concordat de 1801 et qui, retirés dans ces montagnes, vivaient depuis lors dans le schisme le plus complet. Maintenant ils travaillent dans les Cévennes où depuis saint François Régis on n'avait peut-être plus fait de missions, et les protestants de ces contrées commencent à revenir au giron de l'Eglise. Leur marche, en un mot, est une suite non interrompue de miracles que la grâce opère en faveur de ces pauvres âmes. Je puis vous le protester sans exagération comme en étant le témoin oculaire. Je vous rappelle succinctement cet article particulier du ministère auquel se livre notre Société pour que l'on comprenne bien l'intérêt qu'elle doit inspirer à tous ceux qui ont le véritable esprit du christianisme, qui est de propager la connaissance de Jésus-Christ et d'étendre son royaume spirituel dans les âmes. Je n'ajouterai pas à cela que notre Société est le corps du clergé de France le plus attaché au Saint-Siège Apostolique. Celui dont le bon Dieu s'est servi pour le former a fait ses preuves à cet égard.

Maintenant nous nous trouvons dans une position très critique. Nous sommes venus chercher la force et la consistance auprès du Saint-Siège avec une confiance comparable à celle d'un enfant qui s'adresse à son Père qu'il aime. Si le Saint-Siège ne nous approuve pas, nous serons venus au contraire recevoir le coup de la mort, car au point où nous en sommes, ne pas nous approuver, c'est nous dissoudre. Je me suis déjà permis d'en faire la remarque à Sa Sainteté en lui exposant les motifs de ma demande ; je vous supplie de le lui exposer de nouveau avec votre sagacité ordinaire. Les Evêques

savent que je suis venu à Rome pour lui faire approuver la Société, c'est tout leur désir qu'elle le soit. Si elle n'est pas approuvée, ils soupçonneront quelque motif secret qui devra les mettre eux-mêmes en garde, et supposé que cette pensée ne leur vienne pas à cause de l'estime qu'ils veulent bien avoir de nous, il est à craindre que dans un moment pressant, quand ils croiront avoir besoin de prêtres pour les employer dans des ministères incompatibles avec nos fonctions et contraires à notre Institut, se souvenant qu'il n'est pas approuvé, ils rappelleront leurs sujets sans façon ; dès lors voilà notre Société détruite. D'un autre côté, les membres de la Société eux-mêmes, qui s'attendent tous à cette approbation, si elle nous est refusée, perdront l'estime qu'ils en ont eue jusqu'à présent, ne feront plus cas de leur Règle. Ils seront tentés de ne plus regarder leurs engagements comme irrévocables, le gouvernement de la Société comme stable. Au moindre mécontentement, à la moindre tentation, ils se laisseront aller à préférer les aises, les commodités et le prompt avancement des simples prêtres à la sainte et salutaire contrainte de la vie régulière. Dès lors tout est fini, nous avons cessé d'exister.

Veillez bien, Monsieur l'Archiprêtre, exposer de nouveau nos trop justes craintes à Notre Saint Père le Pape et obtenez de sa bonté qu'il témoigne à la Congrégation que son intention serait que notre Société ne fût pas seulement louée, mais approuvée. Le désir de Sa Sainteté manifesté sera regardé comme un ordre dont on ne s'écartera pas. Croyez, Monsieur l'Archiprêtre, que nous méritons cette faveur, cette exception, si c'en est une, par notre dévouement éprouvé au Saint-Siège, le genre de notre ministère et les grandes vertus que tous les membres de la Société, moi seul excepté, pratiquent constamment en vivant conformément à ces Règles dont nous sollicitons avec tant d'instance l'approbation.

La bienveillance que vous avez déjà bien voulu nous montrer vous a acquis des droits à la reconnaissance

de notre Société et m'a fait un devoir de vous associer au mérite de ses œuvres.

Agréez cette offrande, etc.

N. B. — Cette lettre n'a pas été nécessaire. Avant qu'elle fût arrivée à son adresse, le Saint-Père avait déjà dit positivement à M. Adinolfi qu'il aimait notre Société, qu'il voulait la favoriser et que son intention était que ses Règles fussent non seulement louées mais approuvées. Il a chargé M. Adinolfi d'aller de sa part chez le Cardinal ponent de la cause pour le lui faire savoir.

V

Voici enfin la lettre au cardinal Pacca, en vue de hâter la procédure d'examen des saintes Règles.

MONSEIGNEUR,

Je m'adresse avec confiance à Votre Eminence pour la supplier de vouloir bien présenter à Notre Saint Père le Pape l'humble demande que les circonstances m'obligent de lui faire.

Dans l'audience que Sa Sainteté a eu la bonté de m'accorder, après m'avoir donné les marques les plus touchantes de sa haute protection, le Saint-Père daigna me tracer lui-même la marche que je devais suivre dans l'affaire importante que je venais soumettre à sa décision. Je m'y suis ponctuellement conformé et je n'ai qu'à me féliciter de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent. Mais je vois avec beaucoup de peine que, par une suite nécessaire de la marche ordinaire, plusieurs mois s'écouleront avant que tous les Eminentissimes Cardinaux qui forment la Congrégation des Evêques et Réguliers aient examiné les Règles assez volumineuses qui sont en ce moment entre les mains de S. E. le Cardinal Pedicini.

Dans d'autres circonstances, j'attendrais avec patience le résultat éloigné de ce travail prolongé, mais voilà le Jubilé qui va s'ouvrir en France. Votre Eminence sait que dans ce royaume les Jubilés se font par manière de missions, c'est-à-dire qu'on fait prêcher deux fois

par jour pendant un mois successivement partout où le Jubilé passe. Dans cet état de choses le diocèse important où je suis Vicaire général réclame mes soins. La disette de prêtres et surtout de prêtres capables d'annoncer la parole de Dieu exige que ceux à qui le Seigneur a donné quelque facilité fassent preuve de bonne volonté. Je suis de ce nombre, et par ma position ma présence serait peut-être nécessaire pour en utiliser d'autres qui, unis à moi, pourront rendre quelques services, tandis que seuls ils ne seront pas utiles à grand'chose.

D'un autre côté la poursuite de l'affaire essentielle pour laquelle je suis venu auprès du Saint-Siège intéresse trop la religion pour que je l'abandonne. Je suis redevable à notre Société et à toutes les œuvres qu'elle embrasse de toute mon application pour seconder les décisions de la divine Providence. Notre Saint Père le Pape pourrait tout concilier par une mesure qui n'est pas sans exemple et qu'il dépend de sa volonté de prescrire. Ce serait que S. E. Mgr le Cardinal Pedicini, après avoir examiné les Règles et Constitutions de notre Société, avec la plus scrupuleuse exactitude, en fit le rapport à Votre Eminence comme Préfet de la Sacrée Congrégation et que Votre Eminence, après y avoir ajouté ses propres réflexions, la soumit à Sa Sainteté et que le Saint-Père prononçât.

Agrérez, Monseigneur, l'assurance du respect, etc...

Rome, le 7 janvier 1826.

Note. — S. E. Mgr le Cardinal Pacca ayant présenté ma supplique à Notre Saint Père le Pape le 18 janvier, jour de la Chaire de saint Pierre à Rome, Sa Sainteté, entrant dans les motifs que j'ai pris la liberté d'alléguer, a daigné m'accorder ce que je lui demandais. Elle a chargé le Cardinal Pacca de former une Congrégation composée de trois Cardinaux, lui compris et le Cardinal Pedicini Ponent, d'adjoindre Mgr Marchetti, Secrétaire de la Congrégation, à cette commission et de terminer cette affaire au plus tôt.

Témoignage de Frédéric Mistral sur Mgr de Mazenod.

En cette année du centenaire de Mistral, il ne sera pas indifférent de citer ce témoignage qu'il a émis un jour sur notre vénéré Fondateur et que nous devons à l'aimable érudition du R. P. ESPENON ; il est extrait d'un discours prononcé aux Jeux floraux de Montpellier, le 31 mars 1875.

L'un des derniers Evêques provençaux, l'illustre fondateur de l'Ordre des Oblats, Mgr DE MAZENOD, noble par la naissance et grand par la vertu, dans ses prédications au milieu des villages et même dans les villes, à Aix, en plein Marseille, employait, Messieurs, la pure langue provençale et sa haute éloquence répandait à flots dans les cœurs la parole de Dieu avec l'amour de la patrie. On dit que sur ses vieux jours, quand il faisait ses tournées pastorales, il recommandait toujours aux jeunes prêtres de parler provençal en chaire ; mais, ce qui est triste à dire, nos jeunes vicaires, dès que le saint homme avait tourné les talons, recommençaient encore à prêcher comme à Paris. La religion y a-t-elle gagné ? C'est une chose très douteuse.

(Tiré et traduit du livre *Discours e Décho* de F. Mistral, Avignon, Secrétariat du Flourège, 1906.)

A propos du premier noviciat.

Plusieurs des nôtres, que les notes parues en juin sur le premier Noviciat avait intéressés, nous ont posé différentes questions, auxquelles nous allons essayer de répondre.

Le transfert du Noviciat d'Aix à Notre-Dame du Laus eut lieu le 19 juin 1820. La raison est donnée par le R. P. REY (t. I, l. II, chap. VI, n° V, p. 251) : le Fondateur ayant accepté comme internes à la Mission plusieurs jeunes gens de bonnes familles qui suivaient les cours de la Faculté, les Novices ne pouvaient guère demeurer

dans la maison. On choisit le Laus, qui offrait d'ailleurs un air meilleur et un climat plus sain. Le Père DE MAZENOD partit avec 5 jeunes gens et un vieux soldat franc-comtois, faisant fonction de Frère lai, dit le P. REY.

Le retour à Aix se fit, dit le même auteur (p. 282), vers la mi-octobre 1822 : l'expérience avait prouvé que le climat du Laus était bien rude l'hiver ; de plus, on voulait augmenter le nombre des missionnaires pour les régions alpines. Les Novices durent donc encore une fois céder la place.

Le passage du Noviciat au Calvaire de Marseille, qui se fit en juin 1826, répondait à un projet du Fondateur conçu pendant son voyage de Rome (REY, p. 414). En janvier 1827, il y avait dans cette maison 12 Pères, 5 Scolastiques et 11 novices, ces derniers complètement séparés du reste de la communauté.

Le Noviciat de Saint-Just était à Marseille, sans doute à cause de l'exiguïté de la maison du Calvaire (1828-1830).

Puis vient l'exil de Billens, assez motivé par les temps troublés qui suivirent les journées de juillet 1830. Retour au Laus vers la fin de 1831.

Le livre du Noviciat, plus explicite que le dernier historien de Mgr DE MAZENOD, nous dit qu'il y eut transfert à Marseille, en avril 1833. Le signataire des demandes d'admission est, à partir de ce moment, AUBERT, m. n., et quelquefois HONORAT, sup. loc. Or, le R. P. REY nous dit (p. 554) que le R. P. GUBERT ramena les Scolastiques de Suisse à Marseille, où leurs études furent mises sous la direction du Frère Casimir AUBERT, alors diacre, et leur direction spirituelle confiée au R. P. HONORAT, supérieur local du Calvaire.

Nouveau transfert à Saint-Just, en juin 1834, et à Aix, en septembre de la même année, le Maître des novices, R. P. AUBERT, accompagnant cette fois le Noviciat. Il le suivra même à Notre-Dame du Laus l'année suivante et le ramènera à Marseille en 1836.



GALERIE DE FAMILLE

Le R. P. Phidyme Lecomte, 1845-1899 (504).

Le P. Phidyme LECOMTE naquit de parents profondément chrétiens, en 1845, à Saint-Sébastien d'Henri-ville, diocèse de St-Hyacinthe, en Canada. A 13 ans, il entra au Collège de Saint-Hyacinthe, y apportant avec la piété que lui avait inspirée sa mère, les allures qu'il tenait de la nature : une forte carrure, des traits de fer, et sous un aspect assez rude, un regard très doux, un sourire bienveillant qui révélait un cœur tendre et affectueux ; il avait la main du bûcheron et le cœur de la Sœur de charité. Il fut pendant ses études un modèle d'application au travail, mais un écolier rude, bruyant et tapageur, et obtint assez de succès.

Mais le fond vertueux de son âme dominait tout, et après quelques luttes avec l'esprit du monde, il résolut de se consacrer totalement au service de Dieu et prit le saint habit au noviciat de Lachine en 1866, à l'âge de 21 ans. Il entra au noviciat avec une piété sérieuse, qui lui aida à supporter toutes les épreuves, mais avec une rudesse de manières qui les lui créèrent bien souvent. Cependant sa vertu triompha toujours des défauts de sa nature, et quand il fit son oblation perpétuelle, le 15 août 1868, sa donation de lui-même à Dieu fut si complète et si généreuse qu'il ne la démentit jamais de toute sa vie.

Le 3 juin 1871, il fut promu au sacerdoce et après avoir fait des séjours très courts au Collège d'Ottawa, à la résidence de Plattsburg, à la maison de Lowell, il entra sur le théâtre où devaient s'écouler les 25 ans de

sa vie apostolique, la chaire. Il a prêché pendant ce temps un nombre considérable de missions et de retraites, ouvrier toujours infatigable, et partout il a laissé le meilleur souvenir de son zèle, de sa piété, de ses vertus religieuses très marquées. Il fit ses débuts avec un vieux missionnaire très expérimenté, le P. Lucien LAGIER, et il garda une forte empreinte de l'école de nos premiers pères, ce qui ne contribua pas peu à attirer les bénédictions divines sur son ministère. Toutefois, sa prédication n'était pas parfaite. Ses sermons lui demandaient une préparation laborieuse, et encore avaient-ils besoin fréquemment d'être revus et retouchés ; il se soumettait du reste avec beaucoup de docilité et d'humilité à toutes les observations de ses correcteurs. Il y mettait moins d'imagination et d'élégance que de raisonnement et de bon sens ; mais grâce à un travail long et ardu, il en vint à donner des sermons solides et impressionnants.

Il produisait en effet une forte impression en chaire, mais peut-être parlait-il avec une véhémence trop soutenue, des éclats de voix trop fréquents, des gestes trop menaçants, et ce qu'il y avait de trop dans la vigueur de l'action manquait à l'onction. Dieu l'avait en outre doué d'un organe vocal excessivement fort et infatigable ; sa voix était pleine, sonore, tonitruante ; de plus, elle était très juste et aurait pu, avec une meilleure formation, produire le plus beaux effets sur l'auditoire ; mais il la tenait trop dans les notes fortes, c'était comme un orgue très riche qui ne jouait que par ses grands jeux. Bref, sans ces défauts, le P. LECOMTE avait les ressources d'un prédicateur de première volée.

Mais il n'en fut pas moins un orateur estimé et apprécié dans la chaire canadienne. Il prêcha devant tous les auditoires et dans tous les milieux, dans les collèges, les couvents, les campagnes et les villes ; il évangélisa des diocèses entiers. Toujours sur la brèche, il faisait une guerre sans trêve ni merci à l'inférieur ennemi des âmes, et un de ses auditeurs le dépeignait bien un jour en disant : « En voilà un qui n'aime pas le diable ! » Les populations savaient apprécier ses vertus apostoliques

et se portaient volontiers à ses prédications. Au Canada et aux Etats-Unis, on se souviendra longtemps des missions du P. LECOMTE ; longtemps la mémoire du bon et saint missionnaire sera bénie, et nombre d'âmes lui ont dû leur bonheur éternel.

Il fut d'ailleurs aussi bon religieux que zélé missionnaire. Ayant sacrifié par amour pour Dieu ses droits à une fortune assez considérable, il n'en possédait que mieux le véritable esprit de pauvreté. Il aimait à porter de vieux habits, pourvu du reste qu'ils fussent propres, sachant bien que la pauvreté n'est en aucune façon la sœur de la malpropreté. Quand il recevait quelques petits cadeaux, témoignages de la reconnaissance des âmes qu'il avait évangélisées ou ramenées à Dieu, il ne manquait jamais d'en faire confirmer par qui de droit l'acceptation. Pour la nourriture, il se contentait de peu et savait être toujours satisfait de ce que lui présentait le cuisinier de la communauté ou la cuisinière du presbytère, en mission. Né d'une famille très aisée, il avait apporté dans la vie religieuse cette facilité qui méprise l'exigence. Il avait horreur de la moindre infraction à la sainte pauvreté, répétant souvent que le religieux qui n'y prend pas garde tombe facilement dans toutes sortes de désordres. En un mot, il eut toujours la sagesse de ne pas reprendre d'une main sacrilège ce qu'il avait fait vœu de laisser dans le monde.

Que dire de l'esprit de chasteté du P. LECOMTE ? Quand il était jeune et encore dans le monde, bruyant, fougueux, tapageur même, il s'irritait cependant à la moindre parole qui blessait la belle vertu. Il n'est donc point étonnant de le voir, une fois prêtre et religieux, tout à fait scrupuleux sur ce sujet. Il ne souffrait aucune conversation qui fut indigne de son saint état et, avec toute l'autorité que donne la sincérité, il savait imposer silence à quiconque se hasardait sur ce terrain scabreux. Quelle prudence dans ses relations avec les personnes du monde ! Au reste, ces relations n'étaient pas fréquentes, car le monde n'avait pas d'attrait pour lui. Il aimait mieux vivre dans la solitude, loin du bruit, avec ses

frères en religion, au sein de sa communauté, où il savait se montrer non seulement le plus régulier, mais encore le plus charitable et, à l'occasion, le plus gai confrère.

Il dut en coûter beaucoup au P. LECOMTE pour abandonner sa liberté et se courber pour toujours sous le joug de l'obéissance ; il était né non révolté, mais rebelle et presque batailleur. Aussi il dut lui être bien pénible et très dur de garder toute sa vie l'assujettissement de sa volonté propre à celle d'un autre. Mais il s'était donné à Dieu tout entier, sans réserve et il voulut faire honneur à son serment d'obéissance. Jamais religieux ne fut plus soumis que lui à l'autorité. Il avait pour elle le plus profond respect et son obéissance fut d'autant plus parfaite qu'elle avait une base plus solide de foi et d'esprit surnaturel. Il se serait reproché de faire quoi que ce soit sans l'assentiment de son Supérieur. Qu'il était édifiant de le voir, même déjà avancé en âge, aller s'agenouiller aux pieds de son Supérieur, afin de lui demander sa bénédiction pour lui et pour ses travaux apostoliques, ce qu'il ne manquait jamais de faire chaque fois qu'il partait en prédication ! C'est que dans son Supérieur il voyait son Dieu ; ce qui l'aidait puissamment à pratiquer une vertu antipathique à sa nature, et que pourtant il avait si bien acquise qu'il paraissait s'y laisser aller d'instinct.

On peut dire que le P. LECOMTE a pratiqué toutes les vertus propres à son saint état. Et pourtant, comme il gémissait d'être si imparfait ! Il avait honte de ses moindres faiblesses et quiconque a vécu avec lui n'a pas oublié l'accent avec lequel il se suggestionnait, en disant : « Soyons donc des Saints ! Nous prêchons, nous confessons, mais si nous ne sommes pas des saints, nous ne sommes que des fous ! » Il lui arrivait parfois d'éprouver un dégoût naturel pour la prédication. Alors il se détestait lui-même de toutes ses forces, et il était réellement beau de l'entendre se mépriser, en disant : « Avoir le dégoût de la parole de Dieu ! »

Autant le P. LECOMTE était sévère et même dur pour lui-même, autant il était bon et charitable pour les autres. Dans les presbytères, il était d'une grande affabi-

lité et c'est ce qui y rendait son séjour si agréable et pour les curés et pour leur personnel. A la communauté, il se montrait toujours bienveillant et plein de charité, riant de son bon et franc rire, taquinant celui-ci, se faisant taquiner par celui-là ; aussi était-il aimé de tout le monde.

Mais la mort devait ravir trop tôt à la Congrégation ce bon ouvrier, ce saint religieux. Avant de lui donner le coup fatal, elle laissa à la pire des maladies le soin de purifier celui qu'elle allait appeler au bonheur éternel, la neurasthénie. Oh ! comme le cher P. LECOMTE souffrit de cette cruelle maladie ! Il y était prédisposé par une grande nervosité qu'il aggravait par une excessive dépense de forces. Quand on le déchargea de la prédication pour le nommer Supérieur de la maison de Hull, il était trop tard. Le changement d'occupations ne fut pas un remède pour le cher malade et son séjour à Hull ne servit qu'à manifester son amabilité et sa bonté.

Bientôt il fallut le repos complet, et pendant de longs mois, Dieu semblait ne laisser son bon serviteur sur la terre que pour souffrir, gémir et pleurer. Qu'il était pénible de le voir en proie aux plus cruelles angoisses ! Scrupuleux à l'excès, il voyait le mal partout, il croyait offenser Dieu en tout ce qu'il faisait ; il avait peur de la mort, il tremblait à la pensée du jugement et il pleurait, le bon et saint vieillard.

Cependant le terme de ses souffrances approchait. Le P. LECOMTE fut envoyé à Mattawa bien plus pour se distraire que pour se guérir, car il n'y avait plus d'espoir de guérison. Les souffrances continuèrent pendant quelques semaines et enfin la mort vint lui apporter son éternelle récompense. Par un effet de la grâce divine, lui qui en avait une si grande frayeur, il la reçut avec joie, comme une amie céleste et une messagère de bonheur. Il se prépara avec ferveur et calme à la réception des derniers sacrements et il en éprouva des consolations telles qu'il n'en avait jamais eu. Il reçut son Dieu et il s'endormit ; il alla s'éveiller dans un monde meilleur. C'était le 28 juin 1899 ; il n'avait que 54 ans.

R. I. P.

Le R. P. René Rémas, 1823-1901 (549).

Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.
(Prov. 10, 9 a.)

La simplicité est un trait caractéristique de la vie du R. P. René RÉMAS. Naissance, jeunesse, apostolat, mort : sa vie entière a été sans éclat, obscure et inconnue ; elle porte le cachet de la foi la plus vive, d'une confiance admirable en Dieu, et d'un grand zèle pour le salut des âmes.

Naissance et enfance.

La Providence plaça le berceau du jeune René dans une humble borde du Bas-Maine, paroisse de Fontenay, diocèse du Mans. En 1823, les parents de René gagnaient honnêtement leur vie, soucieux d'élever leur famille et de remplir leurs devoirs de chrétiens. De sa mère en particulier, le R. P. RÉMAS disait encore récemment : « Ma mère était une sainte femme ; je lui dois d'être devenu prêtre ; que de fois, mon Dieu, j'ai pensé à elle quand j'étais seul au Lac Sainte-Anne et au Petit Lac des Esclaves ! Je lui dois beaucoup... » Et, en pensant aux jeunes élèves du petit Séminaire, il ajoutait : « Les parents ont une grande part dans la vocation et la persévérance de leurs enfants... je n'ai pas grande confiance dans tel et tel de votre petite bande : leurs parents se sont toujours montrés durs envers le prêtre ».

Le jeune René dut, de bonne heure, aider ses parents dans les travaux de leur petite ferme. René fut gardeur de vaches ; l'âne lui joua quelques vilains tours... Le pauvre René n'eut pas le temps d'aller à l'école : ses parents n'avaient pas non plus les moyens de l'y envoyer... et à la façon de parler du Bas-Maine : « l'gâ René été ben bouri ! » Les apôtres, pêcheurs, étaient-ils bien autrement ?

Jeunesse.

Un prêtre charitable prit chez lui René lorsqu'il avait à peu près quinze ans. Il fallait tout lui enseigner, à commencer par *a*, *b*, *c*, les bâtons et les déliés. René, après quelques mois de dégrossissement, ne savait guère lire et écrire. Il entra au petit Séminaire et fut classé parmi les commençants.

René, jusque-là, n'avait jamais vu plus loin que son clocher, et lui, habitué à la vie paisible de petit pastoureaux... simple, naïf, candide, parlant son patois bas-manceau avec un accent fort prononcé... le voyez-vous le jouet d'une bande de petits espiègles de onze ou douze ans ?...

Lui si bon, de quoi manquait-il donc ? Était-ce de volonté, de courage, de ténacité au travail ?... non : c'était un piocheur ! Était-ce d'intelligence, de raisonnement ?... non : car ses travaux sur la langue crise diront, au temps voulu, quel profond raisonneur il fut !... L'imagination, en lui, n'avait pas reçu cette culture précoce, mais saine, qu'il est donné de recevoir à des enfants dont les parents sont plus fortunés et ont plus de loisirs. René apportait, dès le début de son cours classique, une éducation déjà faite, éducation pétrie de gêne, de timidité et d'un sentiment exagéré d'infériorité. Il continua ses études en traînard. Il arriva, de plus, que la vie sédentaire et réglée du petit Séminaire affecta la santé du jeune homme habitué au grand air des champs. René fit donc de pauvres études : il était en retard, peu préparé et souffrant.

Il n'y a pas de doute qu'il fût pieux : méprisé de plusieurs de ses compagnons (il s'exagérait d'ailleurs leurs dispositions à son égard), il se consolait en pensant à sa mère. Sa mère, une sainte femme, dont il parlait si souvent naguère, il l'avait vue prier et pleurer... pourquoi pleurait-elle ?... mystère ! Il pria, pleura, et fut consolé ! C'est un portrait de René par lui-même. Il fut surpris, à vingt ans de là, de se retrouver en mission ce qu'il avait été au petit Séminaire.

Il passa quelque temps au grand Séminaire du Mans. Il nous souvient que l'histoire de sa vocation se rattache aux noms des RR. PP. LÉONARD et DUTERTRE ; nous n'en connaissons pas les détails. Il quitta le Séminaire du Mans et, après son noviciat, devint scolastique.

Nous savons peu de chose sur cette époque de sa vie. Il fit son oblation perpétuelle le 23 avril 1851 et fut ordonné prêtre le 27 mars 1852.

Apostolat.

ARRIVÉE. — A l'automne 1852, les RR. PP. RÉMAS et VÉGREVILLE arrivèrent à Saint-Boniface. Mgr Provencher était fort grand, bien proportionné, souffrant... Le P. RÉMAS était petit, gêné et timide... Le fait est qu'il s'évanouit la première fois qu'il parut devant Mgr Provencher. Vraiment, il n'y avait pas de quoi. On en fit une risée. Le P. RÉMAS eut le travers de se croire méprisé ; et en quittant Saint-Boniface, au mois d'août 1853, il se retrouvait à l'égard de ses confrères comme il avait jadis été parmi ses condisciples de Pré-cigné. — Ce ne fut pas la seule cause. L'histoire a le droit de parler maintenant. Le P. RÉMAS se trouva à St-Boniface, à une époque de transition, où plusieurs saints prêtres discutaient la fortune probable de la Catholicité dans ces nouvelles missions. Mgr Provencher descendait vers la tombe ; Mgr TACHÉ, son coadjuteur, devait lui succéder, Or, on le trouvait jeune. Des gens bien intentionnés, mais trop zélés, se donnèrent des torts en voulant faire élire un évêque titulaire à la place de Mgr Provencher, sans tenir suffisamment compte de Mgr TACHÉ déjà choisi. Le P. RÉMAS eut le bon esprit de se tenir en dehors de toute discussion ; il arriva qu'on l'en blâma. Timide, comme il était encore, il s'exagéra les dispositions de quelques confrères, et se crut méprisé.

Le Lac la Biche fut le premier poste occupé par le R. P. RÉMAS. Et le premier de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, il eut l'honneur de tenir haut le drapeau de sa Famille religieuse dans le pays devenu depuis, le diocèse actuel de Saint-Albert.

« Les vieillards aiment à parler de la terre où Dieu a placé leur berceau, comme on parle du pays qui garde l'impression de ces premières années de la vie dont l'empreinte demeure si profonde dans nos âmes, avec la reconnaissance pour les bénédictions que le Seigneur a daigné y répandre. » (Card. Richard.)

RUDES DÉBUTS. — Le P. RÉMAS aimait à redire aux jeunes le récit de ses premiers travaux apostoliques : il revenait souvent sur l'abondance des grâces et des consolations que le bon Dieu lui fit goûter au début de sa carrière de missionnaire. « J'avais trente ans, quand j'arrivai dans le pays, j'étais petit, fluet, alerte, maladif, porté à la taciturnité, mélancolique, timide, sourd de l'oreille droite, pas savant... » On l'arrêtait là. Il se croyait foncièrement le plus incapable de tous.

Pourtant, c'était un homme de méditation, fort avancé dans l'esprit de prière, de mortification et de sacrifice ; c'était un prêtre dévoué, un parfait religieux. Il était l'homme de la situation. Il fallait alors combattre à la fois l'hérésie et l'infidélité. Il réussit victorieusement en se soumettant aux nombreux sacrifices imposés par le manque absolu de tout. Or, les exemples des prêtres sont très souvent des prédications plus éloquents que leurs paroles. — Il ne savait pas encore le cris ! — Jusque-là les sauvages et les métis du Lac La Biche n'avaient vu le prêtre que de loin en loin. Les paroles du prêtre portaient des fruits tant qu'il était présent ; mais aussitôt après le départ du bon semeur, le mauvais jetait l'ivraie de l'oubli, de la routine et du vice. Le bien fait par le prêtre était sans cesse combattu.

LAC LA BICHE. — Le P. RÉMAS se fit anachorète et catéchiste. Sa maison était un trou dans la terre, recouvert d'un amas de branches et de mottes de gazon. Le travail manuel ne lui coûtait pas : faute de matériaux, il ne put se loger mieux. Debout de bonne heure pour ses prières et la messe, il se mettait ensuite à casser son bois pour sa journée ; il était le cuisinier et l'hôte ;

il était son professeur de cris et de théologie. Le cris, il l'attrapait au vol, d'oreille, et à la façon des enfants tâchait d'associer le son entendu et l'objet désigné : pour son catéchisme il s'aidait des manuscrits de M. Thibault. Pour la théologie (c'est merveille qu'il eût avec lui un saint Liguori!), il augmenta le petit bagage acquis à Montolivet. Ses ouailles étaient éparses et indifférentes. Il les visita journellement, catéchant matin et soir, tantôt ici, tantôt là. Il réunissait les enfants et les jeunes gens, puis les parents. Il ne les attendait pas chez lui : il allait au-devant d'eux. Le bord du lac, un rocher aplati, un arbre, une loge de la forêt étaient des lieux de rendez-vous accoutumés. Le bien se faisait petit à petit. Le R. P. LEDUC nous a transmis, sur le premier séjour du R. P. RÉMAS au Lac La Biche, la note suivante : « Les gens espéraient dépouiller le prêtre, comme ceux avec qui ils avaient des relations : ils le qualifiaient de généreux. S'étant aperçus que le sujet qu'ils voulaient exploiter n'était pas riche, ils se contentèrent de lui faire sentir la malice de leurs langues : nous ne faisons rien pour rien, et en retour nous voulons qu'on nous donne gratis tout ce que nous demandons. »

Le P. RÉMAS vivait dans le plus grand dénuement. Le P. LACOMBE (il n'était pas Oblat encore) en fut informé. Il vint visiter le P. RÉMAS, et le détermina à venir au Lac Ste-Anne. Ils y instruisirent ensemble 98 néophytes. Mgr TACHÉ vint confirmer en 1854.

Mgr TACHÉ alla aussi cette année-là (1854) au Lac La Biche. Le R. P. RÉMAS l'y accompagna et y demeura dans des conditions moins crucifiantes. Tout fut réglé, autant que les circonstances le permettaient, pour atténuer les difficultés que le pieux et zélé missionnaire avait rencontrées et lui épargner l'excès des privations auxquelles il avait été réduit. On désigna l'emplacement de la résidence du missionnaire et on se mit tout de suite à l'œuvre. (*Vingt années de mission.*)

Le P. LEDUC parle ainsi de cette période : le P. RÉMAS avait un serviteur plus disposé à commander qu'à obéir : cet homme lui causa bien des ennuis. Un jour le P. RÉMAS

se permit d'aller le réveiller, en lui rappelant que l'heure du travail avait sonné. Cet avertissement fut désagréable au paresseux. Le lendemain, il se leva bien plus de bonne heure, et vint réveiller, à son tour, le P. RÉMAS, en lui disant : Allons, lève-toi, paresseux, il est temps que toi aussi tu commences à travailler. — Lors d'une visite que le P. RÉMAS fit au Fort Pitt pour transporter à dos de cheval les effets qui lui étaient expédiés de la Rivière Rouge, il eut deux chevaux volés : or, l'un de ces chevaux était loué. — A force de démarches et de forts salaires, il parvint à rendre son habitation logeable et l'hiver fut un peu moins dur à passer que le précédent, malgré la présence importune de deux renvoyés de la Compagnie, qui s'étaient installés chez lui pour avoir ses effets et fatiguer sa patience. Le triste caractère des gens du pays, le voisinage du protestantisme et le scandale d'un commis soi-disant catholique, mais vivant en concubinage, furent autant de causes de souffrances pour le pauvre Père. Il était mal logé et des ennuis lui venaient de toute part. Malgré cela, son zèle ne se ralentit pas et il travailla avec ardeur au salut des âmes qui lui étaient confiées. Le P. RÉMAS fit soixante-dix baptêmes.

LAC SAINTE-ANNE. — En 1855, il revint au Lac Sainte-Anne pour y exercer auprès du futur P. LACOMBE les fonctions de maître des novices. Ce dernier, tout en faisant son noviciat, devait continuer le service des Missions où sa présence semblait nécessaire.

Que de fois, en récréation, on a rappelé au R. P. RÉMAS cette période de sa vie.

— Père RÉMAS... dans ce temps, vous et votre novice, ressembliez à saint Pierre et saint Paul ! Dites... ne vous êtes-vous jamais chicanés ?

— Espiègle audacieux ... La plus grande charité régnait entre nous !

— Oh ! oh ! rien qu'un petit brin !... Une petite fois, le P. LACOMBE crut devoir se rendre au Lac La Biche. Vous, maître des novices, crûtes devoir vous interposer. — « Non, j'irai (dîtes-vous) ; en qualité de novice, cher

P. LACOMBE, vous êtes tenu à la résidence. » Mais votre novice reprit : « Cher Père RÉMAS, ma charge de curé m'oblige à y aller ; et en qualité de vicaire, restez ici durant mon absence... »

Le P. RÉMAS protestait contre cette histoire : « C'est exagéré ! Pourtant il y a du vrai. » D'ailleurs, Mgr TACHÉ avoue que « la combinaison adoptée à l'égard des Pères LACOMBE et RÉMAS n'était pas l'idéal de la perfection ; mais quand on est dominé par les circonstances, il faut subir et quelquefois même imposer bien des anomalies. Celle-ci, du reste, avait l'approbation de notre bien-aimé Fondateur, qui en comprit la nécessité et l'autorisa. » (*Vingt années de mission.*)

A chacun de tirer ses propres conclusions, au sujet de cet obscur missionnaire. N'a-t-il pas été héroïque dans le sacrifice, la mortification, la prière, le zèle des âmes ?

Il se plaignait d'avoir eu peu d'esprit, mais n'a-t-il pas eu l'immense dose d'esprit de pratiquer beaucoup l'abnégation de lui-même ? Et il fit beaucoup, beaucoup de bien !!

Inutile de prolonger cette causerie par le menu de la vie du Révérend Père. Déjà nous connaissons quelque peu l'homme, avec ses points lumineux et ses ombres.

MISSION SAINT-BERNARD. — Écoutons-le parler, dans une lettre au T. R. P. FABRE, Supérieur général :

Mission de Sainte-Anne, 23 novembre 1866.

Je ne saurais vous exprimer la joie que m'a fait éprouver la réception de votre bonne et affectueuse lettre, en date du 20 mars de cette année. Je crois que l'éloignement où nous nous trouvons de votre personne vénérée et l'isolement où nous sommes, nous rendent plus chers les témoignages d'intérêt et d'affection paternelle que vous voulez bien nous donner et dont nous sentons tout le prix. — ... Je vous ferais grand plaisir, Très Révérend Père, si je vous racontais mes travaux et mes courses et faisais connaître les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Je voudrais bien pouvoir répondre à vos

désirs ; mais notre genre de vie favorise peu le sens littéraire... — La résidence du Lac Sainte-Anne est chargée de quatre missions distinctes... Le nombre des personnes qui en dépendent n'est pas considérable : il s'élève à peine à onze cents, dont sept cents environ sont baptisés. Ils sont de tribus et de races diverses. Les sauvages diminuent ou restent dans un état stationnaire, tandis que les métis augmentent et d'une manière assez rapide : un seul fait le démontrera. Il y a une quarantaine d'années que trois Iroquois et un Canadien vinrent s'établir au pied des montagnes Rocheuses, et y épousèrent des sauvagesses. De ces quatre familles sont sorties cent trente personnes ; elles forment une tribu.

Au commencement du mois de mai, cette année, je me dirigeai vers le poste du Petit Lac des Esclaves. Le Lac Sainte-Anne était encore pris par les glaces et tous les bancs de neige n'avaient point disparu, ce qui augmenta les difficultés de mon voyage. Outre les peines physiques qui se rencontraient plusieurs fois le jour, je portais avec moi une peine morale qui venait augmenter mon inquiétude. Je laissais ma maison aux soins mercenaires d'un domestique, car je me trouvais seul alors des nôtres. L'expérience m'avait appris que cet homme me créerait, durant mon absence, de graves embarras que mon retour ne ferait pas cesser. Pour se rendre, en été, de Sainte-Anne à la mission de Saint-Bernard on se sert de chevaux durant trois jours de marche ; le reste se fait en canot, mais on est obligé alors de faire un grand détour. Comme je tenais à m'y rendre par une voie plus directe, je m'avançai en droite ligne à travers la forêt, ayant eu la précaution de prendre un guide avec moi. Mais, après trois journées d'une marche incertaine et fatigante, je dus abandonner ce projet ; deux de mes chevaux se trouvaient épuisés. Je dus reprendre la voie par eau... J'arrivai au fort des Assiniboines, mais une grande déception m'y attendait. Les sauvages Assiniboines qui fréquentent ce poste en étaient partis. On m'apprit que plusieurs, parmi eux, étaient malades et auraient ardemment désiré me voir. Quel

parti dois-je prendre ? le plus naturel est de courir après eux... Mais ici se présente une grave difficulté ; les uns ont pris la direction du nord, d'autres celle de l'ouest ; en outre, on m'apprend qu'un homme gravement malade m'attendait sur les bords du petit lac des Esclaves. Je pensai qu'il fallait d'abord me rendre au désir de ce malade ; c'est ce que je fis en m'embarquant sur une des branches de la rivière Athabaska. A mon arrivée au lieu désigné, je n'y trouvai point le malade : la famine avait forcé sa famille à s'enfoncer dans les bois pour y trouver quelque nourriture : il avait dû la suivre. Plus tard, je pus le rencontrer.

Pour me rendre à la Mission Saint-Bernard, je devais traverser le petit lac des Esclaves dans toute sa longueur. Quoique nous fussions arrivés dans la dernière quinzaine de mai, ce lac n'était pas encore pleinement dégagé de ses glaces, ce qui m'occasionna beaucoup de retard, m'exposa à plus d'un péril et me procura de grandes fatigues. Je dus faire une partie de la route à pied, le long de la grève : j'étais chargé d'une partie de mon bagage.

L'avant-veille de la Pentecôte, j'atteignais le but de mon voyage. C'est à dix heures du soir que je faisais mon entrée au poste de Saint-Bernard, à la grande joie de mes sauvages. C'était le dix-septième jour depuis mon départ de Sainte-Anne.

Le lendemain, je commençai les exercices de la mission, qui devait durer une vingtaine de jours, exercices toujours très fatigants, parce qu'on ne peut se permettre, tant qu'ils durent, un seul moment de repos, et qu'il faut faire une très grande dépense de paroles ; les catéchismes, les instructions, le chant, les confessions, occupant tour à tour tous les instants de la journée.

Sans doute, ces missions produisent d'heureux résultats, mais ils seraient beaucoup plus grands, si l'on pouvait les réitérer plusieurs fois dans l'année et demeurer plus longtemps avec ces pauvres sauvages.

L'arrivée du commis du fort, le 6 juin, apportant les marchandises, fut comme le signal du départ de nos

Indiens. parce qu'ayant pu se procurer les objets qui leur sont nécessaires, ils retournaient dans leurs forêts. Me trouvant par là privé de mon troupeau, je pris le parti de retourner à ma résidence. Mon cœur était profondément agité à la pensée que je laissais ce poste qui ne verrait pas de prêtre pour longtemps encore et où les fidèles qui y reviendraient n'auraient pas la consolation d'y rencontrer leur Père. Je levai alors mes mains vers le ciel et je conjurai Notre-Seigneur de vouloir bien disposer les événements de manière que mon vœu fût exaucé, m'offrant moi-même, si c'était son bon plaisir, pour venir me fixer dans cette solitude profonde. Ces pensées agitaient encore mon âme, quand, déjà monté sur mon canot, je fendais les flots pour traverser le Petit Lac des Esclaves...

Mais bientôt la tempête vint nous assaillir et fournir à mon esprit une diversion nouvelle, en mettant sous mes yeux un danger imminent. Heureusement qu'il nous fut possible, après de grands efforts, de gagner terre. Dans la soirée, le temps s'étant calmé et nous donnant le vent en arrière, mes rameurs voulurent en profiter pour continuer la route. J'avoue que je partageais peu leur avis, j'étais même fort inquiet, car je n'ignorais pas que la navigation en canot, durant la nuit et sur un grand lac, est peu sûre ; mais, craignant de les contrarier, je ne m'opposai pas à leur projet. Le canot fut donc lancé à l'eau. Bientôt, grâce à la fatigue, le mouvement régulier des rames et le balancement de l'esquif m'eurent plongé dans le sommeil, lorsque tout à coup j'en fus tiré par le craquement du canot, qui avait été lancé sur le tronc d'un arbre caché sous l'eau. Le guide, en jetant un regard au fond du canot, s'aperçoit qu'il fait eau et jette le cri d'alarme. L'un de nous prend de suite un vase pour puiser l'eau ; nous dégageons le canot du récif où il était venu échouer et nous cherchons à nous diriger vers le rivage. Malheureusement le ciel était couvert et nous trouvant plongés dans la nuit la plus profonde, nous ne savions de quel côté nous diriger pour gagner le plus proche rivage ; ajoutez à cela que, malgré les efforts

de celui qui puisait l'eau, l'eau montait toujours dans notre frêle embarcation et que nous étions menacés de sombrer dans les eaux profondes du lac, avant même d'avoir découvert le rivage. Grâce à la divine Providence, après de grands efforts, nos avirons touchèrent le sable, ce qui nous annonçait que la rive n'était pas éloignée, et bientôt après, en effet, nos pieds touchèrent terre.

Notre premier soin fut d'allumer un feu afin de sécher nos vêtements qui étaient un peu mouillés, et à peine étions-nous installés que le vent et la pluie se déchaînèrent sur nous. Quoique leur visite fût fort peu agréable dans la situation où nous nous trouvions, je bénis cependant le bon Dieu, avec un grand sentiment de reconnaissance, d'avoir attendu que nous fussions sortis du lac, pour nous les envoyer. Préoccupé de ces pensées, je me couchai au pied d'un arbre et y trouvai un doux et paisible sommeil. Le lendemain, nous reprîmes notre route, bien que le lac fût encore agité. Bientôt le vent étant devenu plus fort, nous fûmes obligés de gagner la seule île qui se trouve dans ce lac. C'était la Providence qui nous y poussait, car elle nous avait préparé comme une nouvelle manne, nous y trouvâmes une quantité d'œufs si considérable, que ne vivant pendant quatre jours que de cette nourriture, la provision n'en parut pas diminuée ; ces œufs ne nourrissent point comme ceux des poules domestiques, il nous en fallait une grande quantité pour nos repas. Après quelques jours de repos, notre route se continua sans interruption. Sans doute, quand on navigue dans des rivières comme l'Athabaska, où les rapides se succèdent fréquemment, il est rare de ne pas y éprouver quelques accidents ; mais, enfin, nous nous en tirâmes sains et saufs. Les chevaux que nous avions laissés à notre départ, au moment où il avait fallu prendre la navigation, avaient eu le temps de se reposer et de prendre de l'embonpoint. Après une journée de recherches, nous les trouvâmes, non loin des lieux où nous les avions laissés et, trois jours après, je rentrais dans ma chère résidence de Sainte-Anne, que je trouvais,

hélas ! solitaire : c'est ce qui modère la joie de rentrer chez soi.

Beaucoup de travaux m'y attendaient, outre ceux du saint ministère : j'avais à sarcler, à biner mon jardin, et à cultiver mes légumes. Je devais aussi visiter mes confrères de Saint-Albert, pour me confesser...

FORT JASPAR. — Un jour, vers la mi-septembre, je vis venir à moi un jeune homme exprimant sur sa figure la joie qu'il avait de me revoir... Il était porteur d'une lettre que m'adressaient, en sauvage, ses compatriotes, portant ces simples mots plusieurs fois répétés : « Toi, prêtre, maître au lac Sainte-Anne, viens donc nous voir ; douze enfants te demandent pour être baptisés et tous les autres pour se confesser. Tu ne viendras pas inutilement, nous te donnerons des pelleteries. » Il y avait longtemps que j'avais le désir d'aller visiter ces pauvres gens, mais les moyens m'avaient manqué ; ils me manquent plus que jamais, au moment où je reçois leur invitation, mais comment refuser de me rendre à une demande aussi pressante ? Il me faut quatre chevaux pour me rendre chez eux, et je n'en ai que deux. Deux compagnons me sont nécessaires pour la route difficile que je dois suivre ; et je n'ai rien pour les payer. Dieu va y pourvoir. Un excellent chrétien arrive sur ces entrefaites de la Rivière Rouge et se propose comme moi de diriger ses pas vers les montagnes Rocheuses, non point pour y gagner les âmes, mais pour y trafiquer. Nous concertons ensemble le moyen de nous y rendre, ce qui consistait en grande partie à partager les mêmes peines et les mêmes fatigues et à fournir chacun deux chevaux. Le 17 septembre, nous quittons la résidence de Sainte-Anne, nous dirigeant vers l'ouest, ayant pour guides les métis iroquois qui étaient venus me chercher. Nous avons à suivre des chemins impossibles et par un temps affreux, car durant les dix jours que dura le voyage, la pluie et la neige tombèrent alternativement presque tous les jours ; à ces misères, je pourrais ajouter celle de la nourriture la plus chétive. Le 27 septembre,

arrivé au pied des Montagnes Rocheuses, je fis la rencontre de quelques familles de ces métis iroquois, qui nous dressèrent une tente auprès des leurs. Aussitôt, plusieurs courriers se hâtèrent d'aller annoncer mon arrivée à ceux de leur tribu qui étaient éloignés dans les vallées. Bientôt je pus commencer les exercices de la mission, qui me procurèrent, vu les excellentes dispositions de ces bons chrétiens, les plus douces consolations. Oh ! comme je me sentais amplement payé de mes fatigues, quand je les voyais si fidèles aux pratiques de la religion et si généreux pour le service de Dieu.

Le 9 novembre, ma mission était terminée. Je quittai ces bons métis pour reprendre le chemin de Sainte-Anne, n'ayant avec moi qu'un seul compagnon de voyage. Toute la population, y compris les femmes et les enfants, voulut m'accompagner durant quelques milles, me témoignant par là leur affection et leur reconnaissance. Je ne vous raconterai pas les difficultés du retour et les fatigues qui en étaient inséparables. J'arrivai à Sainte-Anne, le 17 novembre, par un temps de neige. J'avais porté avec moi, dans ma mission, toute la provision de vin de messe que j'avais : à mon retour, je ne pus dire la sainte messe. Je repartis le lendemain pour Saint-Albert, afin de la renouveler et voir, par la même occasion, mes Frères. Je passai quelques jours au milieu d'eux, jouissant de la vie de famille, bonheur dont on ne connaît bien le prix que quand, comme moi, on en est privé. Après ces jours de joie et de consolation passés à Saint-Albert, je dus revenir à ma mission de Sainte-Anne. J'ai à faire ma provision de poisson, à couper le bois de chauffage et à charrier les foins. N'ayant qu'un seul domestique, je dois m'occuper comme lui et autant que lui de ces divers travaux. Ces préoccupations des soins matériels et le temps qu'ils absorbent ne nous empêchent pas, sans doute, de remplir nos devoirs de religieux et de missionnaire à l'égard de ceux dont les intérêts spirituels nous sont confiés. Mais ils ne nous disposent point à faire des rapports intéressants : je vous donne cette raison comme excuse pour la pauvreté de ma lettre. »

— Merci, cher Père RÉMAS, nous savons enfin à quoi vous passiez votre temps. Ne soyez ni rhétoricien, ni académicien si vous voulez ! mais nous ne cherchons en vous qu'un missionnaire, et nous l'avons trouvé !...

Malgré votre répugnance à dire du bien de vous, expliquez-nous donc comment vous avez sauvé du massacre toute une tribu, à la prairie, en 1860.

— Vous voulez que je me vante...

— Non ! racontez aux jeunes quel ministère vous faisiez à la prairie...

A LA PRAIRIE. — Nous sommes partis du Lac Sainte-Anne une forte brigade, de 70 à 80 familles — environ 300 personnes — des Métis, des Cris, des Assiniboines. Nous allions à la grande prairie, vers la rivière La Biche, à mi-chemin entre Calgary et Edmonton d'aujourd'hui,

— Qu'aviez-vous à faire, durant la chasse ?

— Le lever était tardif plutôt que matinal, car les voyageurs étaient fatigués. Je disais ma messe et l'emploi de mon temps dépendait des circonstances. Tantôt nous partions aussitôt après le déjeuner. Deux heures plus tard, c'était la première débridée ; nous dînions. Je réunissais aussitôt les enfants. Dans l'après-midi, en voyage, je faisais ainsi deux ou trois autres réunions, à chaque halte. Mais quand les chasseurs avaient de la viande en abondance, nous demeurions, quatre, cinq, six jours dans le même endroit. Alors c'était une mission en règle : messe, cantiques, catéchismes, instructions. J'ai vu des vieillards assis au rang des enfants, m'écouter avec attention, m'interroger, me faire répéter les explications afin de mieux comprendre ; souvent aussi ils me soufflaient le mot cris que je cherchais pour mieux exprimer ma pensée. Le dimanche, on ne chassait pas, sauf en cas de disette. Cependant le dimanche où nous fûmes près d'être massacrés, nos gens, étant à court de viande et voyant les buffalos à proximité du camp, en tuèrent plusieurs.

— Ce ministère à la prairie était-il fructueux ?

Cette année-là, il a certes été plus fructueux qu'il

n'aurait été si j'étais resté au milieu des gens au Lac Sainte-Anne. Je pouvais avoir tous les enfants et les instruire tous les jours durant trois mois. Je voyais tous les adultes et les instruisais : une foule de gens ont fait leur première communion à la prairie...

Le soir, la prière se disait d'ordinaire en commun : tout le monde y prenait part. Je me rappelle des scènes féériques, certains soirs, au retour d'une chasse abondante, surtout lorsque le ciel était pur, étoilé, et que la prairie s'argentait aux reflets de la lune. Les chiens et les loups se disputaient les dépouilles du butin. Et nos gens priaient.

— Mais le dimanche, que faisiez-vous ?

— La messe du dimanche était solennelle : elle se disait plus tard que de coutume, on y chantait davantage, l'instruction s'y donnait pour tout le monde. Beau spectacle vraiment ! Cette foule recueillie dans un cercle de loges et de voitures pensait au bon Dieu : c'était la paix, le silence, le recueillement. Nos chevaux entravés paisaient tranquillement ici et là, à quelque distance ; nos chiens dormaient à l'ombre.

— Mais ce dimanche où vous échappâtes au massacre ?

— J'en étais aux ablutions de la communion... on crie : les Pieds Noirs, sauvons-nous ! — Arrêtez, arrêtez, mes enfants et mes parents... Les Pieds Noirs vous respecteront quand ils verront la Robe Noire parmi vous !...

Les Pieds Noirs n'en voulaient pas aux Métis ; mais seulement aux Cris et aux Assiniboines, qui chassaient avec nous. Ma messe dite, je saute à cheval, et avec quelques métis décidés nous voilà au galop, au-devant des Pieds Noirs. — Ils formaient une vraie armée : trois cents étaient armés, qui de fusils, qui de flèches, qui de couteaux..., leurs femmes suivaient, prêtes à piller notre camp ; leur intention était le massacre et le pillage...

A la vue d'un prêtre sans armes, presque sans escorte, la colonne menaçante s'arrête. Parmi les Pieds Noirs, plusieurs parlaient bien cris... — « Je suis le prêtre, je suis votre ami ! que nous voulez-vous ? » — On parle brièvement, les chefs viennent me toucher. Doutaient-ils

de mon humanité ? pensaient-ils que j'étais un Manitou ? Ils me passent la main sur la tête, la poitrine, les bras, en long et en large.

— « Nous voulons la paix, dis-je !

— Nous aussi ! mais à la condition que vous veniez dans notre camp ! »

La chevauchée fut longue et fatigante, depuis midi jusqu'après le coucher du soleil, moi à jeun. Le soir il y eut réunion des chefs et échange de discours. Les Pieds Noirs acceptèrent notre tabac, offert en signe de paix. Pour notre retour, quelques Pieds Noirs nous firent escorte : nous étions devenus bons amis. J'étais horriblement fatigué et mon petit cheval boitait. Un Pied Noir s'en aperçut et dit en sa langue à un des métis : « Dis donc au Père que son cheval est rendu : s'il veut mon cheval, je le lui donne. » J'acceptai.

Nos gens restés au camp s'étaient fortifiés ; avec des couteaux, des haches et leurs mains ils avaient creusé une sorte de cave de 14 pieds sur 12 de large et 8 de profondeur. Ils avaient décidé d'y cacher leurs femmes et leurs enfants durant la bataille. Eux-mêmes devaient lutter jusqu'à la dernière pincée de poudre et de plomb.

Quelques jours après cette aventure, il m'arriva de commettre quelque maladresse..., j'aurais parlé sévèrement à quelques chasseurs..., ils en furent choqués et me firent des reproches.

— « Soyez donc raisonnables ! Ne savez-vous pas que je veux votre bien ! A quoi me suis-je exposé pour vous, en courant au-devant des Pieds Noirs, armés pour vous massacrer ? — Ent ! ent ! murmura-t-on, le Père a raison !

— Et dès lors, tout le monde m'obéit bien.

Le missionnaire s'est peint lui-même, en voyages, en missions, soucieux du spirituel et du temporel : prêt à tous les sacrifices, même à celui de sa vie.

L'ERMITE. — Nous l'avons entendu dire à Dieu, au poste Saint-Bernard : « Seigneur, je m'offre, si c'est votre bon plaisir, à venir me fixer dans cette solitude profonde. » Il y fut envoyé... et il s'y ennuya à la mort. Il ne pouvait

correspondre avec ses supérieurs qu'une fois par an, il manqua de recevoir quelques effets nécessaires, il s'imagina qu'il avait été envoyé là en disgrâce, il souffrit... et beaucoup. Parlant de cette époque de sa vie, il disait : « Que de promenades j'ai faites sur le bord du Lac, pleurant et priant ! Comme je pensais à ma mère !... Que de fois j'ai été tenté d'ôter ma croix d'Oblat et de quitter le pays et tout !... C'est triste, la solitude... Enfin, le bon Dieu m'a fait de grandes grâces. » L'impression qui résulte du récit de ses épreuves au Petit Lac des Esclaves, est que vraiment sa grande foi et son grand amour des âmes l'ont sauvé. En 1873, ses supérieurs disaient de lui : « Le P. RÉMAS, au Petit Lac des Esclaves, est déjà affligé d'infirmités qui l'empêchent de se livrer à des travaux bien utiles, dans la position où il se trouve. La mission est pauvre, la pêche est le seul moyen de subsister ; de temps en temps on peut se procurer de la viande desséchée. »

A cette époque, le P. RÉMAS comptait 50 ans d'âge et 20 ans d'apostolat. Ermite, il l'avait, en somme, presque toujours été. Ne soyons pas surpris si la solitude exerça quelque influence sur sa tournure d'esprit. Enfant, élève, nouveau venu dans les missions, il avait été timide, porté à se croire méprisé. Cette erreur de jugement le poursuivit durant ses années d'apostolat. De plus, il lui arriva de commettre quelques gaucheries, dont on fit des risées : quoi de plus naturel ? un missionnaire peut-il ressembler à une vieille statue de cathédrale ?

On raconte qu'un jour d'incendie, chez le commis de la Compagnie, au Lac Sainte-Anne, il s'empressa d'aller porter secours. Dans son zèle pour tout sauver, il jeta une brassée de vaisselle par la fenêtre. — On comprend si l'homme le plus charitable peut garder son sérieux devant cette distraction.

LE GRAMMAIRIEN. — Le cher Père était distrait quelquefois ; mais c'est, dit-on, le trait caractéristique d'une certaine classe de penseurs.

Le P. RÉMAS fut un penseur et un piocheur. Dès son

arrivée dans les missions il se mit à l'étude de la langue crise. La nature l'avait peu favorisé pour l'étude d'une langue sauvage, telle que cette étude s'offrait à lui. Il y a 50 ans, il n'y avait pas de grammaire crise établie ; il est telle et telle règle particulière, que le P. RÉMAS découvrit lui-même 20 ans après son arrivée dans le pays des Cris. Le P. RÉMAS était sourd d'une oreille et sa langue était à la fois prompte et peu docile. Il lui fallait analyser les sons articulés, y découvrir ce qui était une racine, en marquer la partie infléchie, les préfixes, les terminaisons, les altérations. La syntaxe crise est simple quand on en a la clé. Mais cette clé il fallait la trouver. Le P. RÉMAS eut le courage de la chercher. Durant son travail manuel, en faisant sa cuisine, en voyage, il scrutait les mystères de la langue. Pour lui tout se ramenait à quelques grands principes.

Le verbe cris s'accorde en genre, en nombre et en personne, avec son sujet et avec son objet. — Il faut observer des accords de simple, double et triple relation. — Les adjectifs existent dans la langue et se traitent matériellement comme des verbes neutres. — Les verbes passifs ont une triple conjugaison selon que l'agent appartient à la première, la deuxième, la troisième personne.

Un nouveau, en présence de ces lumières, ne voyait pas clair. Il fallait entrer dans des explications. Mais quand on a appris quatre ou cinq grammaires des langues indo-européennes, on est loin d'imaginer que la langue crise est polysynthétique. De son côté, le professeur de langue crise, versé dans la syntaxe d'une langue américaine, oubliait que ses élèves n'étaient familiers qu'avec des langues analytiques. Le P. RÉMAS, malgré sa connaissance approfondie du cris, ne fut pas toujours un professeur heureux. Il a rencontré, vers la fin de sa carrière, des élèves qui ont su profiter de ses leçons et consoler le cher Père de ses déboires de professeur.

Le Révérend Père a laissé une grammaire crise qu'il a maintes et maintes fois retouchée ; un catéchisme cris manuscrit ; un questionnaire cris à l'usage des confesseurs. Rien de cela n'a été publié. Il a eu autrefois une collection

de sermons : mais les trouvant trop imparfaits, il les détruisit : depuis on lui fit comprendre que c'était regrettable.

L'ÉTUDIANT. — Ce rapide aperçu des recherches du R. P. RÉMAS dans la syntaxe crise, suffit pour montrer qu'il eut le goût de l'étude. Dès son arrivée au Lac La Biche, il se remit à revoir sa théologie et il ne cessa jamais d'étudier. Il salua avec enthousiasme la circulaire du T. R. P. SOULLIER sur les études et il engageait ses jeunes Frères à cultiver leur intelligence en toute occasion. Il était d'avis qu'un savant ressemble beaucoup à un saint. L'étude, d'ailleurs, est un compagnon qui égaie la solitude. Et au souvenir de ses longues années de solitude et de ses heures d'ennui : « Si j'avais donc eu quelques livres que je n'avais pas ! »

Mais, dans la vie du P. RÉMAS il est un fait qui est d'une grande âme. En 1884, ses supérieurs l'envoyèrent à Calgary : c'était l'époque de la construction du chemin de fer. Le P. RÉMAS, malgré ses soixante ans, se mit à l'étude de l'anglais ! Pourquoi ? Pour rendre autant de services qu'il pourrait. Il apprit l'anglais, suffisamment pour exercer le saint ministère en cette langue. On loue Bossuet d'avoir commencé à l'âge de soixante ans l'étude de l'hébreu, afin d'approfondir la science des Saintes Ecritures. Le P. RÉMAS, se rendant capable, à soixante ans, de sonder et de guérir bien des plaies spirituelles, est-il moins admirable que Bossuet ?

L'AUXILIAIRE. — Nous nous sommes arrêtés à considérer quelques qualités du R. P. RÉMAS, bien que sa carrière apostolique ne fût qu'à son midi. Il nous semble que depuis 1875 environ, le Révérend Père a plus spécialement rempli les fonctions d'auxiliaire. Son rôle, comme directeur de missions, a été obscur : on ne le remarque nulle part en évidence. Mais ce rôle permit à ses contemporains de se livrer à un ministère plus actif, ministère extérieur, remarqué et remarquable.

En 1879, le P. RÉMAS était à Saint-Albert. On avait

cette opinion de lui : « Le R. P. RÉMAS se dévoue avec un zèle au-dessus de tout éloge à l'œuvre de la paroisse. Non seulement il catéchise les enfants deux fois par jour, les adultes le dimanche ; mais tous les jours il s'en va à domicile dans les maisons, dans les loges des métis et des sauvages, instruire et préparer les vieillards à la première Communion. Le bon Dieu seul connaît tout le bien qu'il a ainsi opéré, les âmes qu'il a gagnées et sauvées pour une éternité. »

En 1884, on célébra les noces d'argent de Mgr GRANDIN (jubilé d'épiscopat). Le P. RÉMAS, pressé de prendre la parole, s'excusa en se disant incapable d'exprimer convenablement les sentiments qui remplissaient son cœur.

Il ne se reconnaît pas le talent nécessaire et s'abîme dans son humilité. *Qui se humiliat, exaltabitur.*

Ce prêtre, qui se mettait au dernier rang, portait en lui une âme de Pierre Claver. Voici comment on l'appréciait :

« Le R. P. RÉMAS a fait ici un bien immense. Si nous avons des sauvages, des enfants, des jeunes gens instruits, connaissant parfaitement notre sainte religion et la pratiquant bien, c'est au P. RÉMAS qu'en revient le mérite : il les a presque tous formés par une instruction dévouée, suivie, s'il en fut jamais, instruction donnée à toute heure du jour et de la nuit dans de solides et longs catéchismes. »

LE RELIGIEUX. — Déjà, nous avons conçu une haute estime du religieux : ses défauts de formation restent avec lui, lui donnant une occasion continuelle de se mortifier ; les ombres de son caractère apportent du charme dans la communauté où il vit ; tout le monde est heureux de l'avoir avec soi. Ce simple et cet humble ne manque ni d'esprit de mortification, ni d'obéissance.

Saint Philippe de Néri aimait sa vieille chatte et la soignait avec une sorte de manie ; le P. RÉMAS aimait sa pipe et en prenait grand soin. Elle trompa mainte heure d'ennui dans la solitude. A Saint-Bernard, Petit Lac des Esclaves, sa pipe ne le quittait plus, sauf durant la messe.

Dès le réveil il prenait sa pipe ; durant sa toilette, il avait sa pipe à la main gauche et tenait sa serviette de la main droite ; la pipe passait ensuite dans la main droite. Et jusqu'au soir il fumait. Il arriva que les décrets d'un Chapitre parvinrent à sa connaissance : il comprit le vœu exprimé et se décida à rompre avec la pipe. C'est à Calgary qu'il consumma ce sacrifice. Sa pipe fut enterrée dans un trou de gofeur sur le bord de la rivière du Coude. Parfois, nous l'avons questionné sur sa pipe...

— P. RÉMAS, est-ce vrai que vous aimiez votre pipe à la folie ?

— Un peu ! (en souriant), mais, à ma place, qu'eussiez-vous fait ?

— Si on vous offrait un cigare, l'accepteriez-vous ? !

— Tentateur, silence ! Pourquoi me parler de ça..., des fois, oui, l'odeur de la pipe réveille des souvenirs... mais j'ai rompu avec la pipe... »

Au fond, c'est par esprit de mortification qu'il renonça au tabac, après avoir fumé durant trente ans environ et s'être acquis une réputation de très grand fumeur.

Saint François Xavier, partant pour les Indes, n'alla pas revoir sa mère, il se contenta de passer en vue du château où elle demeurait. C'était un sacrifice. Le P. RÉMAS obtint la permission de retourner en France ; avant de partir, il avait exprimé qu'il resterait volontiers à son poste habituel si on le désirait... Il se rendit cependant jusqu'à Québec et là il trouva l'ordre de revenir à Saint-Albert, où on avait besoin de lui ; sans broncher, il revint. Quelle simplicité dans le sacrifice !

Ce fut un obéissant. De ses supérieurs il parlait ainsi : « Ce sont des hommes, capables de souffrir comme nous, plus que nous-même, car leur sphère d'action est plus étendue. Efforçons-nous de les aider et de les soulager. S'il arrive qu'ils portent la mitre, croyons que leur mitre est pleine d'épines... Pour moi, on peut m'envoyer où on veut. Je regrette de n'être plus jeune, afin de rendre service davantage. Travaillez, étudiez, priez... »

L'ANANIE. — Lui-même pratiquait ce qu'il enseignait. Une lettre qu'il écrivit en 1894 contient les passages suivants : « Il ne faut jamais regarder en arrière pour voir si on fait du bien, mais toujours aller en avant pour en faire le plus qu'on peut. Si on ne peut pas envoyer les âmes tout de suite au ciel après leur mort, il faut au moins les envoyer au purgatoire, tant qu'on peut ; si on ne peut empêcher l'enfer, du moins, empêchons que les âmes en voient le fond. Le ministère a des peines... Il y a des missionnaires, il y en a trop, il faut en convenir, qui voudraient être de grands missionnaires dès leur arrivée dans les missions, mais sans passer par la peine, la fatigue, l'ennui du travail des langues. Au bout de quelques jours, ils s'imaginent tout connaître. Bientôt viennent l'ennui, les dégoûts, les déboires et alors que devient le zèle ?... Le bruit ne fait pas le bien, et le bien ne fait pas le bruit... En allant dans les missions, allez avec prudence, douceur, sans esprit de parti, sans enthousiasme, mais résolument, malgré toutes les traverses, les peines..., sans regarder en arrière, excepté pour voir vos fautes et les éviter. Il ne faut pas chercher sur la terre le bien qu'on y fait ! »

Dernières années.

Après avoir été auxiliaire durant une vingtaine d'années, le P. RÉMAS, devenu septuagénaire, mi-sourd et mi-aveugle, quitta le ministère ordinaire. Il continua à rendre service : il était toujours prêt à se dépenser. C'était un actif. Nous le trouvons successivement à Saint-Albert, à Edmonton, à Calgary ; il allait et revenait, retournait encore selon les besoins.

Et que faisait-il ? — Nous l'avons vu à l'œuvre : le premier à la chapelle (car d'ordinaire le sommeil le fuyait), exact à tous ses exercices religieux. Il disait sa messe un peu lentement, car il y voyait peu clair. Après la récréation, où hélas ! nous le taquinions bien un peu, afin de le faire sortir d'une sorte de mélancolie qui pesait souvent sur lui, il récitait ses petites heures, et... dinn, dinn, dinn, il réunissait les enfants de son catéchisme.

Deux heures le matin, deux heures le soir, pendant trois ou quatre semaines. Entre temps, il se faisait conduire à quelque tente, loge ou cabane, revoyait des retardataires, reprenait des paresseux ou des ivrognes, réparait des désordres. D'autres fois il enseignait le cris aux nouveaux missionnaires. Durant les trois dernières années, il initia une demi-douzaine de jeunes prêtres aux règles de la grammaire crise. Pour eux et à cause d'eux il refit toute sa grammaire ; il comprit que la transition entre la syntaxe analytique et la syntaxe polysynthétique n'était pas suffisamment ménagée. Nous avons une grammaire de cent pages in-8, terminée à Calgary, le 4 septembre 1899. Le P. RÉMAS y travaillait cinq et six heures par jour. Son catéchisme cris a trois éditions, une de 1881, complète : deux de 1899 abrégées, mais traduites en français et en anglais. Tout cela est l'œuvre originale du P. RÉMAS.

Nous avons déjà remarqué quelques-uns de ses travers. Une fois nous lui disions : « Pourquoi vous excitez-vous quand on vous parle de vos vieilles histoires ?

— Ah ! parfois on touche au sensible ! c'est comme si j'avais une plaie cicatrisée qu'il ne faut pas toucher. »

Ce bon Père était nerveux aussi ; il n'aimait pas que son servent de messe vînt à relever le bas de la chasuble, à la consécration. Le moindre tiraillement lui donnait alors des distractions. Il avait une crainte exagérée de ne pouvoir dire la sainte messe à cause de quelques oublis, dont même les jeunes sont involontairement capables.

Il avait une grande dévotion pour la messe et pour la sainte Eucharistie, lui qui, dans ses peines intimes, avait puisé là tout le courage dont il avait besoin pour ne pas faiblir.

Et enfin, il eut une grande dévotion à la mort. Il l'aimait, l'attendait, en parlait sans cesse et se réjouissait du moment où il rendrait ses comptes définitifs. Lui dire : « P. RÉMAS, vous ferez votre jubilé d'or, ce sera une grande fête, vous vivrez encore cinq ans, dix ans »..., c'était lui faire de la peine. — « Que le bon Dieu me prenne donc bien vite. Il y a bien assez longtemps que

je porte ma croix. Je pense que le bon Dieu aura pitié de moi. »

Il aimait à recevoir les visites de ses Frères et de ses Supérieurs. Vers la fin, il ne pouvait parler assez haut pour entretenir conversation avec Mgr GRANDIN. Monseigneur était venu le distraire ; P. RÉMAS se rappela ensuite qu'il avait omis de demander la bénédiction de Monseigneur. Il dit à un de ses jeunes Frères : « Allez donc prier Monseigneur de bien vouloir me bénir, que je passe une bonne nuit et accepte toutes mes souffrances pour plaire au bon Dieu. » La commission fut faite !

Il avait reçu les derniers Sacrements le mardi de Pâques. Depuis il ne quitta plus guère sa chambre. Il dit la messe le 23 avril, cinquantième anniversaire de son oblation. Il n'était déjà plus guère de ce monde. Il alla s'affaiblissant graduellement jusqu'au 10 juillet. Et il rendit sa belle âme à Dieu.

Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.

Il mourut sans secousse, bien et longuement préparé, fortifié par la grâce du bon Dieu, plein de confiance que sa récompense était prête. — Deux de ses neveux sont prêtres.

Sa mémoire est en vénération parmi les métis, à qui il a eu plus spécialement affaire. Il laisse à ses Frères de beaux exemples de vertu, de zèle, de sacrifice. Ses restes mortels reposent à Saint-Albert.

CONCLUSION. — En lisant l'histoire des origines de l'Eglise, on remarque le nombre prodigieux de saints qui se rencontrent parmi les premiers missionnaires. Tous les diocèses d'Europe comptent plusieurs saints parmi leurs fondateurs.

Nous est-il défendu de penser qu'il y a eu et qu'il y a des saints parmi les fondateurs de l'Eglise catholique dans les vastes territoires de l'Amérique du Nord ?... La preuve canonique reste à en faire !

Prions pour qu'elle se fasse au temps marqué par la Providence. « Pour canoniser un serviteur de Dieu, il suffit qu'on ait la preuve qu'il a pratiqué à un degré émi-

ment et héroïque les vertus dont l'occasion lui était offerte, selon sa condition, selon son rang et selon l'état de sa personne. » (Benoît XIV, *cité par* Henri JOLY.)

L.-S. CULERIER, O. M. I.

Le R. P. Auguste Beaume, 1887-1912 (816).

Le P. BEAUME fut un de ceux qui ne rougissent pas de l'humilité de leur origine. Il aimait à dire qu'il était fils de très modestes cultivateurs, que son enfance avait été occupée à la garde des bestiaux et que son pays d'origine n'était qu'un très pauvre village de ce Dévoluy, qu'il appelait plaisamment, avec un géographe, « le dernier asile de l'espèce humaine ».

Auguste BEAUME naquit, le 27 décembre 1857, à Saint-Didier-en-Dévoluy, au diocèse de Gap. A l'âge de dix-huit ans, il entra au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 5 août 1876 ; puis il se rendit au scolasticat d'Autun, où il fit son Oblation perpétuelle le 15 août 1878. Il suivit ensuite les Frères scolastiques expulsés qui allèrent se réfugier en Irlande, dans notre maison de Dublin, et c'est là qu'il reçut la prêtrise, en 1882. A la veille de son ordination sacerdotale, il nous est présenté par le Supérieur du Scolasticat « comme un bon Frère scolastique, qui ne s'est pas démenti pendant toute l'année, régulier, pieux, studieux, animé d'un bon esprit, bien fraternel. C'est un bon théologien, qui étudie saint Thomas avec profit. La littérature et les sciences lui sont moins familières ; la première éducation a fait défaut, les formes laissent à désirer. A côté d'une intelligence belle et forte et d'un grand esprit de foi, il a une imagination portée à la rêverie. » Cette imagination très vive lui fut plus tard du plus grand secours pour expliquer à ses élèves les difficultés de la philosophie et les mystères de la théologie. Il empruntait ses images et ses comparaisons à la belle nature, dont il se plaisait à dire qu'il avait longuement

admiré tous les charmes, au cours des longues journées qu'il passait en plein air, sur ses hautes montagnes, occupé à la garde des bestiaux.

Au sortir du Scolasticat, le P. BEAUME fut placé dans l'enseignement des grands Séminaires, et il y passa toute sa vie : 4 ans à Fréjus, un an à Notre-Dame de Bon Secours, et 25 ans à Ajaccio, menant de front le double labeur du professorat en chaire et de la direction des âmes au confessionnal. Il enseigna tour à tour la philosophie, l'éloquence, l'histoire, l'Écriture sainte et la théologie morale. Son enseignement était simple, solide et se distinguait par une grande clarté. Il avait, au plus haut point, le sens catholique et une vraie passion pour l'orthodoxie de la doctrine. Il aimait saint Thomas de tout son cœur. Pendant son Scolasticat, c'était dans le texte même du grand Docteur qu'il étudiait, non seulement se le rendant familier, mais encore le savourant et s'enthousiasmant parfois jusqu'aux larmes devant ses belles thèses. Aussi il en enseignait la doctrine avec une aisance merveilleuse, et il avait en outre le talent de la vulgariser, de la mettre à la portée des intelligences par des exemples faciles, souvent pittoresques, qu'il trouvait dans une imagination ingénieuse, toujours en éveil.

Ayant enseigné la théologie morale pendant de longues années, il devint ce qu'on appelle un *moraliste* très apprécié. Il avait aussi une connaissance détaillée et sûre du droit Canon, et quant à l'Écriture Sainte, sa science était proverbiale, à tel point qu'il était difficile de traiter avec lui quelque question sans qu'il apportât aussitôt un texte approprié à son opinion et plus d'une fois connu de lui seul. On peut dire de la sorte qu'il fut un théologien profond et complet.

Le P. BEAUME fut aussi excellemment prêtre, et nul plus que lui ne possédait une mentalité complètement et exclusivement ecclésiastique. Les nombreux séminaristes qu'il a formés au sacerdoce par son enseignement ou sa direction de conscience, comme aussi les nombreux fidèles qu'il dirigeait au saint Tribunal peuvent lui en rendre le précieux et véridique témoignage.

Cependant, l'une des caractéristiques les plus marquantes de sa vertu fut la bonté. Le nom que tout le monde lui donnait c'était le *bon* Père BEAUME. Il était un de ces hommes que Dieu semble susciter pour donner au monde pécheur et misérable l'image sensible de son infinie miséricorde. Son accueil toujours affable et souriant lui gagnait promptement tous les cœurs, et combien souvent il lui ouvrait les consciences ? « Jamais, écrit un Séminariste de ses dirigés, même dans ces circonstances où, comme l'on dit, les saints eux-mêmes eussent perdu patience, je ne lui ai entendu proférer une parole amère. Ses yeux se remplissaient de larmes, son visage devenait triste, ses lèvres se fermaient comme dans un silence volontairement imposé. C'était là son reproche, même en public, et il était plus mortifiant qu'une sévère réprimande. Il rougissait de trouver un élève en défaut ; il regardait longuement, tristement, et il passait. »

Toujours prêt à faire du bien comme à faire plaisir, il semblait attendre l'occasion de se dévouer, si bien qu'à lui demander un service, on avait l'air de lui en rendre un. Il faudrait pouvoir citer quelques-uns des mille et mille menus faits que pourraient révéler mieux que personne ceux qui, dans le contact de la vie quotidienne, connurent les richesses de son bon cœur. Cette bonté s'accompagnait volontiers chez le P. BEAUME d'une vraie simplicité qui en doublait le charme. Il n'avait pas à redevenir enfant pour entrer au royaume des cieux, car il n'avait jamais voulu cesser de l'être. Il n'avait pas même songé à acquérir ce peu d'habitude d'artifice que Dieu permet parfois à notre vanité et à notre faiblesse. Il n'était pas de ceux qui dissimulent soigneusement une maladresse ou une erreur ou qui n'admettent pas que l'on remarque leurs petits défauts et travers. Au contraire, il ne craignait pas de provoquer des sourires à ses dépens dans les anecdotes savoureuses qu'il aimait à raconter sur sa vie, ses voyages ou sur sa première enfance, occupée à la garde des bestiaux. On eût dit en l'écoutant que sa belle âme n'avait jamais connu le mal, tant il y avait de candeur, voire même de naïveté dans ses récits que son

imagination savait rendre très pittoresques. Il n'est pas étonnant que cette bonté et cette candeur d'âme lui eussent gagné les cœurs, et on le vit bien par l'explosion de regrets unanimes que causa dans la ville d'Ajaccio sa mort prématurée, et cela dans tous les rangs de la société, aussi bien que le grand concours de fidèles qui remplit la cathédrale au jour de ses funérailles.

La mort du P. BEAUME fut, en effet, soudaine et totalement imprévue, mais elle n'en fut que plus admirable par sa sérénité. Le 18 mars 1912, à la fin d'une retraite prêchée aux enfants de la première Communion, dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, avait été pour lui une journée fatigante de travail ininterrompu au confessionnal. Le lendemain, après son lever, il fut pris de vertige et dut renoncer à se rendre chez les Sœurs pour célébrer la messe de Communion, se contentant de la dire, à force d'énergie, dans la chapelle du grand Séminaire. Le médecin annonça une forte grippe, puis une pneumonie se déclara, et le 24, au matin, la température élevée du cher malade donna de très sérieuses inquiétudes. Sur sa demande, les derniers Sacrements lui furent administrés en présence de la communauté, il les reçut avec beaucoup de piété, en même temps qu'avec une parfaite tranquillité d'âme, récitant de lui-même toutes les prières du Rituel.

Cette sérénité en face de la mort ne l'abandonna pas un instant pendant les 12 heures qu'il vécut encore. Il ne cessa pour ainsi dire pas de prier, de faire des professions de foi, des actes d'amour de Dieu, d'abandon à sa sainte volonté, y joignant le sacrifice généreux de sa vie. A un de ses confrères qui lui serrait la main avant de s'éloigner, il dit : « Cher Père, demandez à l'archange Gabriel, qui a annoncé à la terre sa délivrance, de venir me prendre et me délivrer moi aussi. »

Ce pieux désir du mourant fut exaucé ; quelques heures plus tard, à l'aurore de la fête de l'Annonciation, il rendait paisiblement le dernier soupir et allait fêter au ciel la maternité de Marie. Il était dans sa 54^e année, et avait près de 34 ans de vie religieuse.

R. I. P.

Le R. P. Thomas Furlong, 1852-1913 (835).'

Le R. P. Thomas FURLONG était né le 28 juin 1852, à Clanmore, diocèse de Kildare, en Irlande. Après avoir fait ses études dans un collège local, il entra au noviciat de Belmont House, au mois d'octobre 1870, étant âgé de 18 ans. Il passa ensuite en France et étudia la philosophie et la théologie au Scolasticat d'Autun. C'est là qu'il fit son oblation le 10 octobre 1872, et qu'il reçut le sacerdoce le 10 juin 1876.

Revenu en Angleterre, il fut placé tout d'abord à Tower Hill, pour desservir l'église nouvellement élevée en l'honneur des martyrs anglais. Pendant son séjour de deux ans, il se fit remarquer par un talent particulier pour la chaire ; ce qui engagea ses Supérieurs à l'employer à la prédication des missions en Irlande et à l'attacher à la maison d'Inchicore. Il se livra, pendant quelques années, à ce ministère avec un grand zèle et beaucoup de fruit pour les âmes. Malheureusement, il fut bientôt atteint d'une affection à la gorge, qui devait le faire souffrir et paralyser un peu sa prédication plus ou moins pendant toute sa vie, et finalement le conduire au tombeau.

Pour se reposer des grandes prédications, il alla exercer le saint ministère à Leeds et encore à Tower-Hill, et au bout de 3 ans, il fut assez rétabli pour revenir à Inchicore, en 1882. Cette fois il put fournir, sans trop de fatigues, une période de 13 années de missions. Son zèle, son érudition, ses talents oratoires, soutenus par une voix agréable et une belle prestance, lui valurent de beaux succès et rendirent son apostolat fécond auprès des âmes. Il accompagna trois autres Pères qui allaient évangéliser quelques diocèses du Canada, à la demande de leurs évêques. Bien qu'il fût le plus jeune, il contribua pour sa bonne part au grand bien produit par cette tournée apostolique.

Cependant, son mal de gorge l'avait repris, mais cette fois avec des caractères de gravité qui semblaient le rendre pour jamais inapte aux grands efforts de la prédication des missions. Il fut, dès lors, obligé de renoncer, à son grand regret, à ce ministère qui était si bien dans ses goûts et ses aptitudes et où il avait laissé la trace de grands bienfaits dans les âmes.

A partir de ce moment, en 1895, il se livra pendant 18 ans, jusqu'à sa mort, au ministère paroissial dans les diverses maisons de la province. Il s'appliqua, avec une grande assiduité à son devoir pastoral ; sa prédication était moins puissante, mais elle plaisait et attirait toujours ; il complétait d'ailleurs au confessionnal ce qu'il ne pouvait faire en chaire et il laissa en tous lieux un bon souvenir.

Il se trouvait à Leeds depuis trois ans, lorsque le mal s'aggrava, faisant prévoir une fin prochaine. Pendant trois mois, il lutta énergiquement et continua à remplir les fonctions du ministère ; il ne s'arrêta que l'avant-veille de sa mort. Il reçut, avec de grands sentiments de piété, les derniers Sacraments, en présence de toute la communauté et de quelques religieuses ; il renouvela ses vœux de religion et le même jour, au commencement de l'après-midi, il rendit son âme à Dieu à l'âge de 61 ans, le 11 février 1913.

R. I. P.



Le R. P. Stewart Phelan, 1879-1916 (930).

La grande bataille navale du Jutland, en 1916, causa un deuil vivement senti à la Congrégation des Oblats de Marie par la perte du P. PHELAN, qui périt à l'âge de 37 ans, dans l'explosion du Black Prince, où il était aumônier. Mais n'est-ce pas aussi une gloire pour une famille religieuse de compter encore un de ses enfants mort dans

l'exercice de son devoir apostolique envers Dieu et envers la patrie ?

Stewart PHELAN vint au monde à Dingle, au diocèse de Kerry, en Irlande, le 9 février 1879. A l'âge de 14 ans, il entra au Juniorat de Kilburn, à Londres, et 18 mois après il traversait la mer d'Irlande et se rendait à Belcamp, non loin de Dublin, où les junioristes étaient transférés. Pendant 3 ans, il s'appliqua avec soin à achever ses études classiques, puis il alla revêtir le saint Habit à Belmont le 23 août 1896. Son année de noviciat terminée, il fut envoyé à Liège pour y suivre le cours du Scolasticat. C'est là qu'il fit son oblation perpétuelle le 2 octobre 1898 et qu'il reçut le sacerdoce, le 12 juillet 1903. Il y fut, comme au juniorat un élève appliqué, studieux, énergique et s'y montra confrère aimable et sympathique.

De retour dans la Province britannique, le P. PHELAN occupa divers postes, à la satisfaction générale et se trouvait à l'aumônerie du pénitencier de Philipstower, en Irlande, quand la guerre de 1914 éclata. Là, il avait fait pour ainsi dire son apprentissage sous la direction vigilante de la Providence, pour la grande œuvre à laquelle il était appelé. Il avait donné les preuves de ces qualités qui sont nécessaires pour exercer sur les autres une autorité basée, en grande partie, sur l'influence personnelle, autorité qui doit être sentie, non seulement dans la routine du devoir quotidien; mais encore dans l'anxiété pesante du service de marine où chacun porte sa vie dans ses mains. Doué d'une constitution robuste, de nerfs solides et d'un gai tempérament, le P. PHELAN avait les meilleures aptitudes pour être aumônier de marine.

On se rappelle les appels fantaisistes qui étaient faits aux cœurs ambitieux, au début de cette guerre, pour conquérir la Croix d'honneur par des exploits glorieux, ou bien aux esprits aventureux qui voudraient parcourir gaiement les contrées ravagées par la mitraille, aux chants des vieux refrains du pays. Ce ne furent pas ces rêves romantiques qui séduisirent le cœur généreux du Père PHELAN. Il s'offrit comme volontaire pour aller servir

d'aumônier aux braves marins catholiques et s'engagea ainsi dans une mission de rude travail et de durs sacrifices.

Sa demande ayant été acceptée, il se prépara au départ en retrem pant son âme dans une retraite de quelques jours ; puis il s'en alla courageusement à la bataille, escorté par les prières de toute la communauté de S. Conleth's, qui regrettait vivement son départ et par les vœux bienveillants des nombreux amis qu'il s'était faits autour de Philipstown par son naturel joyeux et sympathique.

Le P. PHELAN fut attaché à l'escadre de la mer du Nord. Il se fixa sur le *Black Prince*, et de là il visitait les marins catholiques qui se trouvaient sur les autres navires. Il est difficile de s'imaginer combien la vie à bord est dure dans ces parages inhospitaliers, notamment pendant les mois d'hiver, où règne le vent glacial du nord-est. On pourrait s'en faire une idée en se rappelant les circonstances de la fin tragique du *Hampshire*. Quand ce vaisseau commença à couler, quatre bateaux furent mis à l'eau pour sauver l'équipage, mais la mer était tellement grosse qu'aucun ne put résister à la furie violente des vagues, et on était cependant déjà au mois de juin.

Mais les souffrances physiques ne sont pas les seules de l'aumônier de marine. Il est entièrement séparé de ses confrères et se voit ainsi privé du réconfort spirituel et de l'appui moral que procure toujours leur compagnie. Les officiers, même les protestants, ont assurément de la considération pour l'aumônier et sont même souvent pleins d'attentions pour lui, mais les milliers d'actes de politesse ne valent pas un court moment passé dans la chaude amitié d'un autre prêtre.

En outre, le travail que doit effectuer la flotte de la mer du Nord rend très difficile le rôle de l'Aumônier. Les monstres effrayants de l'abîme qui hantent l'imagination des rêveurs prennent corps dans ces régions et infestent les eaux. Il faut que l'équipage soit sans cesse en alerte pour se tenir en garde contre les mines traîtresses, les sous-marins à l'affût d'une proie ou les croiseurs ennemis sortant soudainement d'un intense brouillard. Cette alerte

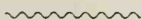
incessante tient constamment les marins en haleine et énerve bien vite les constitutions les plus robustes. S'il faut de l'énergie pour supporter cette dure contention, quelle forte dose n'en faut-il pas à l'aumônier qui doit soutenir et fortifier les âmes et faire passer en elles le courage d'en haut, en face d'une destinée toujours pleine de périls !

A la fin de l'hiver de 1916, le *Black Prince* étant en réparation, le P. PHELAN profita de cette occasion pour venir passer son temps de permission à S. Conleth's. Sa tenue pleine de dignité au milieu de ses confrères leur fit bien comprendre toute la difficulté de sa mission et le zèle intrépide avec lequel il la remplissait. Il restait paisiblement au sein de la communauté et ne montrait aucun désir de se mêler aux nombreux amis de l'extérieur qui avaient à cœur de lui prodiguer leurs félicitations. Il jouissait en paix du calme de sa retraite, comme s'il cherchait à acquérir de plus en plus cette force morale dont il avait besoin pour continuer son rude apostolat, car s'il est héroïque de faire face courageusement aux périls inconnus de l'abîme, n'est-ce pas un double héroïsme quand ces périls sont grands et bien connus ?

A l'expiration de son congé, le P. PHELAN retourna avec sérénité à son poste ; hélas ! il allait à une mort prochaine, la plus soudaine et la plus imprévue. Le matin du 31 mai, le soleil se leva brillant sur les eaux agitées du Jutland, mais le soir, cinq mille vies avaient été englouties dans les flots. Le zélé aumônier périt vaillamment à son poste, victime de cette cruelle explosion qui réduisit en miettes son beau navire.

Le divin Maître put lui dire : Courage, bon et fidèle serviteur, car tu m'as été fidèle jusqu'à la fin. »

R. I. P.



Le R. P. Jules Decorby, 1841-1916 (946).

Le R. P. Jules DECORBY, né le 3 mai 1841, à Chandolas, diocèse de Viviers, appartenait à cette forte race du Vivarais qui se glorifie d'avoir envoyé tant de ses fils dans le champ de l'apostolat et il se range avec honneur parmi eux. Il fit son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, en 1861, et prononça ses vœux perpétuels au Scolasticat d'Autun, le 3 mai 1863 ; c'est là aussi qu'il fut ordonné le 30 mai 1867. Il reçut aussitôt son obédience pour le Canada, qui fut pendant 49 ans le théâtre de son apostolat le plus généreux et le plus fécond.

Après avoir desservi, pendant un an, la paroisse de Saint-Norbert, à Saint-Boniface, il fut envoyé à la mission de Saint-Florent, dans la vallée de Qu'Appelle, où il passa les douze mois les plus durs de sa vie, suivant les sauvages dans leurs chasses à travers l'immensité des prairies. Son courage et son zèle furent à la hauteur des besoins ; il a décrit ces chasses des sauvages et les grandes fatigues des missionnaires qui les suivent dans des lettres très pittoresques, dont nous regrettons de ne donner qu'un court extrait : « Pendant que le chasseur court la prairie à la poursuite du buffalo, le missionnaire visite les nombreux camps d'hivernement pour le salut des âmes. En arrivant, son premier soin est de faire la revue des consciences. Puis la grande occupation est celle du catéchisme, occupation laborieuse de toutes façons, les enfants de la prairie étant loin d'avoir l'intelligence ouverte aux choses de la foi... La visite des malades est en outre une des grandes sollicitudes du missionnaire ; ce devoir prend beaucoup de temps et exige des voyages à de grandes distances. J'ai fait souvent plus de 200 milles anglais pour aller assister des mourants, le visage fouetté par la neige et au milieu des rafales. Aussi quand, les vêtements couverts de glace, après 2 ou 3 jours de marche, après avoir erré et souvent perdu sa voie, on voit enfin apparaître la ligne

des bois, on éprouve comme un sentiment de délivrance. Mais on a vite oublié ses souffrances parce qu'on prépare l'entrée du ciel à quelque moribond. »

En 1880 le P. DECORBY fut transféré à la mission de Fort Ellice, aujourd'hui Saint-Lazare, et s'y dévoua pendant 15 ans avec le même entrain et la même abnégation. Il passa alors dans le diocèse de Prince Albert et fonda, au Fort Pelley, la mission indienne de Saint-Philippe de Néri. Durant un long apostolat de 16 ans, il donna la plus vive impulsion à cette mission nouvelle, n'épargnant ni fatigues, ni voyages, se soumettant allégrement aux plus dures privations jusqu'à ce qu'il dût enfin recevoir un repos si bien mérité par tant de travaux. En 1911, il fut placé à la paroisse Saint-Laurent, où le saint ministère exigeait moins de fatigues ; il y consacra les restes de ses forces, mais au bout de 3 ans la maladie l'obligea à entrer à l'hôpital de Saint-Boniface. Quand il en sortit, son état de fatigue et son grand âge ne lui permettaient plus d' reprendre le ministère et il trouva l'asile du repos au sein du Juniorat, où il résida un an seulement, jusqu'à sa mort.

Mgr TACHÉ rendait le témoignage suivant au vaillant missionnaire : « Le P. DECORBY est le plus grand voyageur de Qu'Appelle et l'on peut dire de tout l'Assiniboine ; il en a parcouru en tout sens toutes les parties et visité toutes les tribus. »

Lorsque le P. DECORBY était à la mission Saint-Lazare, le R. P. CAMPER, vicaire des missions, disait de lui : Pour visiter ses chrétiens, dispersés en 12 postes différents, il lui faut parcourir des distances depuis 10 jusqu'à 60 lieues et le ministère demande la connaissance de 8 ou 9 langues différentes.

Durant son apostolat à la mission Saint Philippe de Néri, Mgr LANGEVIN faisait de lui cet éloge : Il y a bien peu de groupes de blancs et de sauvages de toute race et de toute langue qui n'aient vu le P. DECORBY et n'aient reçu le secours de son ministère. Il parle au besoin 3 langues sauvages et 4 ou 5 langues modernes. C'est un voyageur intrépide qui brave tous les dangers et qui expose même sa vie, comme cela lui est arrivé en 1894.

lorsqu'il a été sur le point de périr de fatigue et de froid en se rendant dans une réserve sauvage. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a secourues ! De sa mission de Saint-Philippe, il va visiter des familles de métis ou de blancs, à des distances de 100 milles et plus. Il a étendu sa sollicitude non seulement à des réserves sauvages, mais encore à des groupes d'Allemands, de Français, d'Anglais, de Belges et d'autres. Il a été le premier Père de la colonie hongroise d'Hoterhaz et le fondateur de la résidence de Qu'Appelle. »

La période la plus héroïque de la vie du P. DECORBY fut celle de son séjour de 16 ans dans cette mission de Saint-Philippe. Elle avait été fondée pour enrayer l'envahissement protestant dans cette région. Au prix d'un labeur inouï, l'intrépide missionnaire construisit l'école indienne, allant lui-même dans le bois, à de grandes distances, chercher les pièces de charpente. Il éprouva toutes sortes de difficultés dans l'accomplissement de son ministère, mais il n'était pas homme à lâcher prise, malgré son apparente timidité et sa grande modestie.

Ce fut pendant cette période que le P. DECORBY entra en contact avec les Ruthènes dont il ne connaissait pas la langue. Sa charité et son zèle pour les âmes lui firent néanmoins trouver le moyen de leur faire beaucoup de bien et de conserver une foi ardente au sein de plusieurs colonies. Longtemps après son départ, ces Ruthènes demandaient encore où était le petit Père, le Starouska dans leur langue. C'était de ce nom qu'on l'appelait partout à cause de sa courte mais solide stature, et aussi par un terme affectueux qui montrait sa grande emprise sur les cœurs.

Le 27 juin 1913, le vénérable missionnaire célébra ses noces d'or de vie religieuse à Saint-Laurent. Mgr LANGEVIN tint à assister à cette fête pour rendre hommage à une vie si méritante. Il prononça un touchant sermon de circonstance, où il mit en relief la grande charité du jubilaire, sa parfaite obéissance, son inviolable fidélité au devoir et les vertus cachées qu'il avait pratiquées dans un obscur et inlassable dévouement.

Comme il a été dit, le R. P. DECORBY se retira au Juniorat en 1915, et c'est là qu'après avoir édifié ses confrères durant un an, par sa régularité et sa patience dans la souffrance, il s'éteignit pieusement à l'âge de 75 ans, le 16 octobre 1916.

R. I. P.

Le R. P. François Palm, 1881-1929 (1351).

Le R. P. François PALM naquit le 19 août 1881 à Knopp, dans le diocèse de Spire (Allemagne), d'une famille profondément religieuse. Un frère plus jeune entra dans l'Ordre de Saint-Benoît et, par un hasard assez curieux, les deux frères religieux, l'Oblat de Marie Immaculée et le Bénédictin, se trouvèrent plus tard à peu de distance l'un de l'autre dans le lointain Canada, l'un, l'Oblat, dans sa mission de Grosswerder, l'autre, le Bénédictin, à l'abbaye de Muenster (Saskatchewan).

A l'âge de 14 ans, François entra au juniorat de Saint-Charles, en Hollande, et y acheva le cours régulier des études classiques. Le 14 août 1901, il prit l'habit religieux au noviciat de Saint-Gerlach et passa de là au Scolasticat de Hünfeld, où il fit les vœux perpétuels le 15 août 1903 et où il fut ordonné prêtre en 1907. L'obéissance l'envoya dans le Nord-Ouest canadien en 1908 ; il y travailla pendant 21 années quand une mort prématurée vint l'y frapper en pleine activité, le 2 janvier 1929.

Peu d'années avant son arrivée, le Nord-Ouest canadien, et en particulier la province de Saskatchewan, commencèrent à être envahis par le flot de l'immigration. L'immense prairie fut convertie en champs fertiles ; des colonies, des villages et des villes furent fondés un peu partout. Parmi ces immigrants il y avait beaucoup de catholiques de langue allemande, originaires pour la plupart des colonies allemandes du sud de la Russie, de la

Galicie et de la Yougoslavie actuelle. Pour les évangéliser, les évêques Oblats, et surtout Mgr LANGEVIN, firent appel à la province d'Allemagne qui y envoya depuis 1900 de nombreux sujets. Pour faciliter le saint ministère et pour empêcher les catholiques de se perdre au milieu des protestants, les Pères eurent l'heureuse idée de les grouper ensemble dans des districts réservés à eux seuls. C'est ainsi que se forma entre autres la colonie de Saint-Joseph au sud-ouest de Saskatoon. La pauvreté de ces colons était bien grande dans les commencements et les missionnaires partagèrent les privations de leurs ouailles.

Tel était le milieu dans lequel le P. PALM fut appelé à travailler en 1908. Il fut d'abord pendant huit mois le compagnon du P. BIGONESSE, à Battleford. Mais en mai 1909, ses supérieurs l'envoyèrent s'occuper des catholiques de Grosswerder. Il resta fidèle à ce poste pendant 20 ans et il y est mort.

Quand le Père arriva dans son district, il pouvait dire comme le Sauveur dans l'Évangile, qu'il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Pendant sept mois, il logea chez ses paroissiens, tantôt ici, tantôt là, partageant avec eux leur pauvre morceau de pain. Tout ce qu'il trouva était une chapelle construite en mottes de gazon, œuvre des PP. SCHWEERS et FORNER. Lui-même a donné quelques détails sur ces premiers temps dans un article de revue que nous citons :

« Ma Mission de Grosswerder est dédiée à saint Antoine ; elle a été fondée en 1908, après que les colons avaient été une année sans église, leur pauvreté ne leur permettant pas de bâtir ; ce n'est qu'en 1908, quand de nouveaux immigrants vinrent renforcer la colonie, qu'on bâtit une petite église de 32 pieds sur 16. Les matériaux à bâtir ne coûtèrent pas cher et étaient sous la main. On n'utilisa ni bois, ni pierres. Avec une charrue et une paire de vigoureux bœufs, on coupa le gazon de la prairie, les colons en rassemblèrent les morceaux, les posèrent l'un sur l'autre en forme de muraille et fabriquèrent ainsi une bâtisse qu'on nomma église. Pour lui donner un air plus

esthétique, on la crépit de limon et on la badigeonna à la chaux blanche. Le toit de l'église était dans le même style : les traverses étaient des peupliers abattus dans une forêt, distante de 50 kilomètres ; la toiture consistait en branches fines ou en mottes de gazon ; le plancher, c'était la terre nue. Un petit autel avec deux chandeliers minuscules et une croix bien simple, c'était toute l'ornementation de la chapelle. En fait de pauvreté, c'était bien une image fidèle de l'étable de Bethléem. »

« L'année dernière (1911), nous avons eu beaucoup de pluies et notre vieille bâtisse en mottes de terre a beaucoup souffert. Entre les murs et le toit, il y a largement de la place pour passer la main à travers. Le vent chasse la neige à l'intérieur de la chapelle, et après une tempête de neige, celle-ci s'accumule en certains endroits de l'église à une hauteur de 30 à 50 centimètres. Pour le moment tout est encore solide, parce que le froid rigoureux a changé le tout en un bloc de glace. Mais gare, si dans quelques semaines le dégel commence ! Un bon matin je trouverai peut-être les murs jonchant la terre et le toit dans les airs, appuyé sur huit poutres. »

Cette pauvreté, le P. PALM la supporta pendant des années sans se plaindre. Sa volonté de fer fit face à toutes les difficultés. Mais peu à peu la situation matérielle des colons s'améliora et ces constructions rudimentaires firent place à de vraies, de belles églises. Grâce à son savoir-faire, son énergie et son zèle inlassable, le P. PALM bâtit, outre deux presbytères, cinq églises dans la colonie de Saint-Joseph : celle de Saint-Antoine à Grosswerder, l'ancienne église Sainte-Marie à Macklin, les églises de Saint-Pierre et de Saint-Donat, à 12 et 14 milles au sud de Macklin, et l'église Sainte-Elisabeth à Primate. Outre cela, il fut un des principaux fondateurs de l'hôpital Sainte-Elisabeth, à Macklin, dans lequel il devait finir ses jours. Un journal canadien écrit à ce propos : « Bâtir cinq églises est un gros ouvrage pour n'importe quel prêtre dans les meilleures conditions. Mais le faire dans les circonstances et au milieu des difficultés avec lesquelles le P. PALM eut à compter fut une œuvre particu-

lièrement ardue. Le P. PALM était l'homme envoyé par la divine Providence. »

Ces églises, le P. PALM les tint en bon ordre : la propreté y était exemplaire et les fleurs n'y manquaient jamais dans la belle saison. Il aurait pu avec raison s'appliquer les mots du Psalmiste : *Domine, dilexi decorem domus tuæ.*

Mais au milieu de ces travaux et sollicitudes matérielles, le vaillant missionnaire n'oublia jamais sa tâche principale : travailler au salut des âmes, bâtir le temple spirituel dans le cœur des fidèles qui lui étaient confiés. L'esprit profondément religieux qui règne dans sa mission est la meilleure preuve de son zèle apostolique. C'était le bon pasteur qui, s'oubliant lui-même, ne cherche que le bien des autres ; les paroissiens trouvaient en lui aide et conseil dans toutes leurs difficultés ; les pauvres, un vrai père. Bien qu'ils eussent apporté du vieux pays une foi très vive, ces colons n'étaient pas toujours faciles à manier et prétendaient transplanter dans ces nouveaux pays certaines ingérences dans l'administration des biens ecclésiastiques et l'organisation des paroisses, qui pouvaient avoir leur raison d'être dans leur patrie, mais qui étaient inadmissibles ici et inconciliables avec les ordonnances épiscopales. Mais notre missionnaire alla toujours droit son chemin, et son dévouement universellement reconnu lui gagna tous les cœurs ; il était l'objet d'un amour et d'une vénération universels. Quand la nouvelle de sa mort se répandit, ce fut un deuil général. « Notre Père est mort », disait-on partout.

Il contracta le germe de sa maladie au service de sa mission. Bien que déjà indisposé à la suite d'un refroidissement, il ne voulut pas laisser ses ouailles sans le service paroissial régulier pour la fête de Noël. La veille et l'avant-veille de Noël, il passa de longues heures au confessionnal ; le jour de Noël même, il dit encore ses trois messes, mais après la dernière il dut s'aliter pour ne plus se relever. Le 27 décembre, il y eut une petite amélioration, mais bientôt se déclara une double pneumonie. Le médecin le fit transporter à l'hôpital de Macklin

où les bonnes Sœurs l'entourèrent de tous les soins ; et comme il avait toujours été d'une santé de fer, on espérait avoir raison de sa maladie, et lui-même partageait cette espérance. Le 2 janvier cependant, son confrère, le Père MEYER, O. M. I., qui l'assistait, lui fit connaître que sa situation s'aggravait. Le Père voulut aussitôt recevoir les derniers sacrements. Quand ses paroissiens connurent la gravité de son état, ils accoururent pour le voir encore une fois et quand on lui porta le saint viatique, la chambre du malade et le corridor adjacent étaient remplis de fidèles. C'était à 5 heures du soir. Le Père renouvela son oblation avec une piété édifiante. Après le souper, il se sentit très fatigué et la respiration devint plus difficile. Personne cependant ne pensait à un danger imminent. A 9 heures du soir, la Sœur vint en toute hâte appeler le P. MEYER ; le malade était à l'agonie. Il tourna encore une fois la tête vers le P. MEYER qui entra dans sa chambre et celui-ci lui dit qu'il allait lui donner une dernière absolution. On commença les prières des agonisants ; il expira dès les premières prières. Il n'avait que 47 ans.

Le lendemain, une immense procession transportait le corps du défunt de l'hôpital de Macklin à l'église Saint-Antoine de Grosswerder. C'est là qu'il repose à l'ombre de cette église qui lui avait coûté tant de labeurs, au milieu des paroissiens auxquels il avait consacré sa vie.

Pendant vingt ans, le P. PALM a vécu pour ainsi dire en solitaire dans sa mission. Tous les avantages que la vie religieuse procure à ses membres par la vie de communauté lui furent refusés. Il n'en est pas moins resté un religieux consciencieux, fidèle à sa règle et à ses vœux, aimant de tout cœur la Congrégation, s'intéressant à tout ce qui avait rapport à son développement dans le monde entier. Il était heureux de prêcher l'Évangile aux pauvres, en fils dévoué de Mgr DE MAZENOD, et il a été heureux de mourir avec la croix d'Oblat dans ses mains.

J. P.

R. I. P.

Le Fr. Jacques Gollbach (F.C.), 1870-1930 (1396).

Ce fut le mercredi des Cendres 1930 qu'on conduisit, sous le glas funèbre des cloches du célèbre sanctuaire de St-Roch à Bingen, la dépouille mortelle de ce Frère au cimetière privé des Oblats, situé à proximité du couvent. L'office des morts avait eu lieu à l'église paroissiale ; le curé-doyen de Bingen, Mgr Lich, plusieurs prêtres, les Pères et Frères de la communauté, de nombreux représentants des maisons religieuses de la contrée et un grand nombre de fidèles s'étaient donné rendez-vous pour prier pour le repos de son âme. Et cependant la vie de cet humble religieux s'était écoulée bien modeste, inconnue du monde. Le dimanche précédent, 2 mars 1930, dans l'après-midi, alors que le carnaval battait son plein, le Frère avait rendu son âme à Dieu. Quelques semaines auparavant, il s'était rendu à l'hôpital de Bingen. Le docteur, habile chirurgien, crut devoir se décider à une double opération et le Frère y consentit volontiers. Une crise assez dangereuse s'ensuivit ; le Frère reçut les derniers sacrements dans les sentiments d'un plein abandon à la volonté de Dieu. Les Sœurs de Saint-Charles qui le soignaient en furent grandement édifiées. Le danger passa pour le moment, mais le Frère resta trop faible et son sacrifice s'accomplit quelques semaines plus tard.

Deux mots résument la vie de ce Frère : il fut une âme du bon Dieu et un fils dévoué de sa Famille religieuse.

Jacques GOLLBACH naquit à Gruesselbach, diocèse de Fulda, dans les environs de Hünfeld, le 18 août 1870. Le hameau de Gruesselbach, perdu dans les montagnes et, en ce temps-là, en dehors de toute communication, des parents foncièrement chrétiens, c'était bien un milieu favorable où un jeune homme pouvait conserver la fraîcheur de la vie surnaturelle et en augmenter la force. Jacques était le deuxième des dix enfants de la famille. Notons en passant que quatre de ces enfants se sont

consacrés à Dieu dans la vie religieuse : un frère plus jeune, le R. P. Gustave GOLLBACH, est Oblat de Marie Immaculée au Texas, deux sœurs sont religieuses. Sorti de l'école, Jacques apprit le métier de son père, la menuiserie et, pour s'y perfectionner, se rendit, après l'apprentissage, pendant quelques années à l'étranger. Il rentra comme maître menuisier à la maison paternelle. Les familles lui confiaient volontiers leurs fils pour qu'il les initiât au métier. L'une de ses sœurs, religieuse, nous écrit là-dessus : « Jacques tenait à ce que les apprentis assistassent à la sainte messe les jours de semaine et je ne puis pas me rappeler que lui ou les jeunes gens aient manqué une seule fois au mois de Marie ou au chapelet pendant le mois d'octobre. Tout le village était plein d'estime pour ce jeune maître si sérieux et si chrétien. Avec cela il était le boute-en-train de la jeunesse, le premier à l'église comme aux jeux et au sport. Rien cependant ne dénotait encore en lui une vocation religieuse.

L'appel divin se fit cependant sentir à son heure. Laissons la même religieuse nous le raconter : « Un membre de la famille venait de mourir. Jacques fut chargé de faire le cercueil et de mettre le mort dans la bière. Ce fut pour mon frère l'heure du bon Dieu. A partir de ce moment, il devint pensif. On ne le voyait plus aux places de sport. Souvent le soir, il allait tout seul prier au pied d'une croix dans les champs. Tous les dimanches, il s'approchait de la sainte Table et, pour ne pas attirer l'attention sur lui, il se rendit tantôt à l'une, tantôt à l'autre paroisse des environs. Je sentis que le bon Dieu me prenait mon frère et j'en fus heureuse. »

Les Oblats venaient de s'établir à Hünfeld et d'y ouvrir un noviciat pour Frères convers. Le 10 juillet 1897, Jacques y prit l'habit religieux ; le 15 août 1898, il fit ses premiers vœux à Hünfeld et six ans plus tard, le 15 août 1904, il prononça les vœux perpétuels à Engelport.

Le bon Dieu avait lui-même préparé cette âme pour la vie religieuse. Aussi le maître des novices put dire

de lui : « Nul ne fut plus humble, plus consciencieux et nul ne saisit mieux la fine pointe des vérités chrétiennes. Le novice connaissait comme d'instinct ces vérités ; quelques grâces extraordinaires éclairaient son esprit et enflammaient son cœur. »

Jacques s'était donc consacré tout entier au bon Dieu. La province d'Allemagne pouvait se féliciter de la nouvelle recrue. On en était au temps des grandes constructions. Le Frère GOLLBACH avait une intelligence pratique extraordinaire et une volonté de fer. Il n'était pas seulement menuisier, il savait maçonner, tailler bois et pierre, s'entendait à toutes les machines et on peut dire presque à tous les métiers. Il avait passé à travers le monde les yeux bien ouverts et son esprit perspicace s'était enrichi de connaissances pratiques multiples. Il fut un factotum au vrai sens du mot. Il fut un contre-maître tout trouvé sur les différents chantiers. Il surveillait et stimulait les ouvriers, savait leur donner des conseils pratiques. Quand un jour il s'agissait de monter à une certaine hauteur une statue de grand poids et que les ouvriers s'étaient mis à construire un grand échafaudage, le Frère survint, secoua la tête, et en deux heures, au moyen d'une poulie, la statue était dans la niche. Il était partout et son œil veillait à tout. Le devant des orgues à Hünfeld, son ouvrage, prouve avec quelle exactitude le Frère travaillait.

En 1903, le scolasticat de Hünfeld était à peu près achevé, du moins selon les plans qu'on avait l'intention d'exécuter alors. La maison d'Engelport venait d'être fondée et de grandes constructions y étaient à faire. Le Frère GOLLBACH fut destiné à cette fondation et y rendit les mêmes services inappréciables qu'à Hünfeld. Les étrangers qui visitent aujourd'hui cette belle maison ne tarissent pas d'éloges sur les fines sculptures en bois dont il a orné le grand escalier et les armoires de la sacristie. Le Frère y avait mis tout son savoir-faire.

Le Frère resta onze années à Engelport. En 1922, ses supérieurs voulurent encore profiter de son habileté et de ses expériences quand il s'agit, à Burlo, d'adapter

un vieux couvent de Cisterciens aux besoins d'un juniorat. Mais le Frère n'avait plus les forces d'autrefois. Les travaux des chantiers avec leurs moments angoissants, les intempéries des saisons dont le Frère ne tenait nullement compte, avaient ruiné sa santé. Déjà à Engelpport, des rhumatismes le forcèrent de garder le lit des mois entiers. Il ne resta qu'un an à Burlo, et quand il vint, en 1923, au Rochusberg, il n'était plus qu'une ruine. Le médecin qui l'ausculta disait : « Le bon Frère est totalement usé. » La goutte, une hernie, un apostème dans la région du cœur, l'érysypèle que le moindre courant d'air ranimait, voilà l'apanage que le Frère apporta avec lui dans sa nouvelle résidence.

Cependant le climat si doux des bords du Rhin semblait lui donner comme un nouveau souffle de vie. Il rendit à la communauté de petits services très précieux. Bientôt il se remit à ses travaux préférés et sculpta un magnifique autel gothique, de style flamboyant, pour la chapelle de la communauté, et s'essaya même à tailler en bois les figures des Saints qui devaient orner l'autel. Il venait de finir la Vierge Immaculée et saint Joseph. Son essai, au dire des connaisseurs, fut un plein succès. Il prenait ses dispositions pour sculpter la statue du Christ-Roi, il rêvait même d'achever le Chemin de croix monumental en pierre qui se trouve dans les allées autour de l'église de Saint-Roch et dont dix stations manquent encore. Il semblait avoir hâte d'exécuter ces différents travaux et ce n'est que dans ce but qu'il se décida à demander l'opération qui lui coûta la vie. Que de fois il disait : « Je ne vivrai plus longtemps, mais je voudrais, avant de mourir, finir tout cela. Je n'ai pas peur de mourir. »

Le bon Dieu ne lui laissa pas le temps d'achever tous ces travaux. Mais le chemin de croix de sa vie — et les dernières années de sa vie en furent un, — le Frère GOLLBACH l'acheva fidèlement et plein de patience et de résignation à la volonté de Dieu. Nous ne pouvons qu'en deviner les différentes stations. Quels sacrifices pour une âme si active quand elle demandait au corps des services

que celui-ci devait refuser ! Ses infirmités le faisaient constamment souffrir. L'imagination et la partie sensitive échappèrent parfois au contrôle ; le bon Frère en souffrait sans pouvoir y remédier. Mais son âme resta toujours fidèle à Dieu et le Frère GOLLBACH a travaillé jusqu'au dernier moment à sa sanctification avec la précision et l'exactitude qu'il apportait à toutes ses entreprises.

J. H.

R. I. P.

Le R. P. Odilon Chevrier, 1865-1930 (1406).

Le Père Odilon CHEVRIER, O. M. I., âgé de soixante-cinq ans et profès depuis 1891, est décédé subitement au retour d'une promenade à la ferme de l'Université.

Vers les trois heures de l'après-midi du 18 juillet 1930, un groupe de Pères de l'Université d'Ottawa se dirigeait en camion-auto vers la ferme des Pères, sur le chemin de Montréal, à 6 milles de la ville. Le Père Odilon CHEVRIER, contrairement à ses habitudes, s'était joint à la caravane et il était même pris d'enthousiasme pour une promenade dont il entendait tous les jours raconter les attraits et les charmes. Au moment du départ, alors que tous les excursionnistes montaient en voiture, un des Pères du groupe dit en plaisantant à l'organisateur de la promenade : vous feriez bien de passer chez Gauthier, l'entrepreneur des pompes funèbres, pour lui demander d'avoir un cercueil préparé pour le Père CHEVRIER, au retour de la ferme. — Ces paroles dites en riant en présence du Père O. CHEVRIER n'avaient pas la prétention d'être prophétiques.

Hélas ! *extrema gaudii luctus occupat* ; ce soir-là, au retour de la ferme, l'entrepreneur des pompes funèbres a été appelé pour ensevelir le Père CHEVRIER dans un cercueil. Mais à trois heures et même plus tard dans

l'après-midi, personne ne songeait que la journée dût finir par un coup de foudre. A six heures, la cloche appelle pour le repas du soir. Le Père CHEVRIER est alerte et de bonne humeur. Pour une fois il fait trêve à son régime personnel pour adopter le régime commun, et même il prodigue des compliments, bien mérités, au chef qui avait passé ses heures de l'après-midi pour préparer à la compagnie un excellent repas maigre. Après les agapes, on cause, on rit, chacun raconte des histoires d'antan. A huit heures précises, on se met en route pour Ottawa. Nous avons fait à peu près les deux tiers du chemin quand le Père CHEVRIER se sent pris d'un violent mal de tête et sa figure pâle fait pressentir une crise. Mais personne ne s'alarme, on croyait à un malaise causé par le mouvement de la voiture. Son voisin lui conseille de pencher la tête en dehors de l'auto pour avoir plus d'air et deux Pères le prennent par les mains pour le soutenir dans cette position. Mais l'état du malade s'aggrave rapidement : nous étions à cinq minutes de la maison quand il dit d'une manière assez forte pour être entendu de ses voisins : « Je n'arriverai jamais. » Ce furent ses dernières paroles. Un instant après, nous étions rendus à l'Université. Un des Pères donna l'absolution au cher moribond, un autre courut chercher les saintes Huiles pour administrer l'Extrême-Onction, un troisième téléphona au médecin. Ce dernier arrive après quelques minutes, mais il ne voit devant lui qu'un cadavre. En moins de dix minutes, une indigestion aiguë avait terrassé notre cher compagnon de l'après-midi.

Parcourons maintenant à vol d'oiseau la double carrière religieuse et sacerdotale du cher défunt. Le Père Odilon CHEVRIER est né à Rigaud, dans le diocèse de Valleyfield, le 6 mai 1865, de feu M. et M^{me} Joseph-Emilien Chevrier. Il perdit sa mère alors qu'il était tout jeune et fut élevé par une belle-mère. Il fit ses études classiques au collège de Rigaud en qualité d'externe et c'est dans ce temps-là qu'il contracta l'habitude qui le suivit au tombeau de se tenir à l'écart de toute compagnie et de toujours vivre comme un ermite. Il disait quelquefois lui-même que sa

première éducation était manquée, parce qu'il n'avait point senti l'affection d'une mère autour de son enfance. Au collège de Rigaud, le jeune CHEVRIER s'est distingué par son ardeur au travail, sa régularité, son esprit de piété et sa docilité aux ordres de ses professeurs. Le jour de ses funérailles, un de ses anciens professeurs, Monseigneur Sabourin, aujourd'hui curé de la paroisse de Rigaud, a dit à celui qui écrit ces lignes : Odilon CHEVRIER a été un élève modèle, je l'ai très bien connu, car je lui ai fait la classe, et aujourd'hui je suis curé de sa paroisse natale. Prêtre, il a été, dans toute l'acception du mot, un homme du bon Dieu.

En 1886, le jeune CHEVRIER entra au Noviciat de Lachine et il fut ensuite dirigé au scolasticat d'Archville, aujourd'hui Ottawa-Est. Nous ne savons rien de sa vie au Scolasticat, sinon qu'il commençait déjà à souffrir d'une maladie d'estomac qui exigeait des soins assidus du médecin et un régime alimentaire spécial. Pendant les années de son scolasticat, comme plus tard, le Père CHEVRIER n'a jamais pris part aux jeux, aux amusements, aux aimables petites folies que les jeunes gens se permettent entre eux. En 1891, il fut ordonné prêtre et il passa successivement à Maniwaki et au Cap-de-la-Madeleine. Dans ce dernier poste il exerça pendant trois ans les fonctions importantes d'économe de la communauté. Les *Annales de Notre-Dame du Cap*, du mois de septembre 1930, consacrent quelques lignes élogieuses au Père CHEVRIER et font ressortir les qualités administratives dont la nature l'avait doué. « Hélas ! une fois encore il nous faut terminer sur une note funèbre, en recommandant aux charitables prières de nos lecteurs l'âme du R. P. Odilon CHEVRIER, décédé presque subitement le 18 juillet 1930, au soir, à l'Université d'Ottawa. Il a droit à ce tribut de reconnaissance de notre part puisque, en qualité de premier économe de notre communauté, du 7 mai 1902 au 17 février 1905, il s'est dévoué corps et âme aux importants travaux qui s'imposaient dès le début, à savoir, le parachèvement de l'église paroissiale, la restauration du sanctuaire, la construction d'une

annexe et celle de notre maison. Le souvenir de ces trois années de ministère intense au Cap-de-la-Madeleine lui est resté toujours bien cher. Il aimait à y revenir pour suivre de plus près l'évolution progressive de son œuvre. Ayant été un des principaux organisateurs de la fête du couronnement de notre statue, il lui a été donné de pouvoir assister, l'été dernier, au jubilé d'argent de cette triomphale manifestation. « Je reviendrais bien volontiers, nous a-t-il confié en partant, pour finir mes jours « ici, sous la protection de la sainte Vierge. » Son vœu est resté inexaucé. Nul doute qu'il y ait généreusement renoncé et que Notre-Dame du Cap l'en ait déjà récompensé au centuple. »

Du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, le Père CHEVRIER prit la route du Nord pour aller diriger pendant neuf années consécutives la communauté de Ville-Marie. Là encore, il eut l'occasion de déployer ses aptitudes de constructeur, d'organisateur et de colonisateur. Ville-Marie, dans ces temps reculés, promettait de devenir un centre de grande activité. Le Père CHEVRIER s'appliqua surtout à grouper les familles pour former des missions qui sont, après vingt ans, de très florissantes paroisses. Il fonda, près de l'hôpital des Sœurs Grises qui existait déjà, un pensionnat de jeunes filles confié aux soins des Sœurs Grises de la Croix. Cette dernière œuvre, dans l'esprit de ses fondateurs, devait se recruter dans la province d'Ontario et de Québec, parce que située sur le lac de Témiscamingue, à treize milles de Haileybury, elle offrait le grand avantage d'être bilingue. La fondation plus tard d'un évêché à Haileybury et l'établissement de plusieurs communautés de femmes dans cette nouvelle ville épiscopale ont nuï quelque peu au succès que le Père CHEVRIER avait ambitionné pour son pensionnat de Ville-Marie. Quoi qu'il en soit, le pensionnat subsiste et la paroisse avec ses œuvres continue à se développer, grâce à l'impulsion intelligente et ferme que le Père CHEVRIER, secondé par ses Frères en religion, avait su imprimer au mouvement dès le début.

Après neuf années d'un travail intense sur les bords

du lac Témiscamingue, le Père CHEVRIER sentait le besoin urgent d'un repos absolu. Il alterna pendant quelques années comme vicaire dans la paroisse Saint-Sauveur à Québec et dans celle de Saint-Pierre à Montréal. D'importantes fonctions l'attendaient encore dans un milieu tout nouveau.

En 1923, vers le temps de Noël, il fut nommé aumônier du Noviciat des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa. Initier 140, 150 jeunes filles à la vie religieuse, leur expliquer les principes austères de l'Évangile, leur faire aimer leur nouvelle vie est une tâche délicate, compliquée, mais consolante. Le Père CHEVRIER ne crut pas d'abord qu'il fût suffisamment préparé à ce genre de ministère et il lui répugnait d'accepter un fardeau qu'il jugeait trop pesant pour ses faibles épaules. Il finit cependant par faire taire ses répugnances et il s'attela résolument à sa nouvelle besogne. Il prit bien vite goût à son travail et comme le noviciat est situé en dehors de la ville, les allées et venues de l'heureux aumônier abrégeaient singulièrement les journées partagées entre les confessions de la communauté et les instructions aux novices et postulantes. Les dimanches, les fêtes, les premiers vendredis du mois, le Père aumônier passait la journée entière dans son petit ermitage, tant pour présider aux offices religieux supplémentaires en ces jours, que pour goûter plus entièrement la solitude. Tout en conservant le chapelinat du Noviciat, il eut à remplir les importantes fonctions de directeur spirituel au grand Séminaire diocésain. Pendant l'année qu'il y passa, il fut un sujet d'édification pour les séminaristes par la régularité de sa vie et son assiduité au travail.

Le saint Évangile, disons plutôt, le bon Maître, en faisant passer devant nos yeux le double tableau du bon pasteur et du mercenaire, fait remarquer que la qualité par excellence du bon Pasteur c'est de connaître ses brebis. Or, les connaître, c'est les aimer, c'est leur donner une nourriture appropriée à leurs besoins ; c'est veiller sur elles. Le Père CHEVRIER était pour ses novices le bon pasteur : il remplaçait le divin Pasteur et jamais, ni en

public, ni en particulier, il n'a proféré une parole dure ou tant soit peu désobligeante. On eût dit que le lait et le miel pouvaient seuls couler de ses lèvres : *ex abundantia cordis os loquitur*. (MATTH., XII, 34.)

Du côté des novices, l'attachement à leur cher Père n'était ni moins profond, ni moins sincère. Une des novices qui était allée faire une visite à la dépouille mortelle du Père CHEVRIER écrivait, pour sa consolation personnelle, un petit billet qui nous a été communiqué et que nous reproduisons ici :

« NOTRE PÈRE. . . . A SA DOUCE MÉMOIRE.

Dans sa tombe tendue de blanc satin, il repose paisiblement, revêtu d'ornements sacerdotaux. Sa figure est empreinte d'une douce sérénité ; pas une contraction des muscles, rien qui marque la souffrance ou l'angoisse. Ses yeux sont pour toujours fermés à la lumière d'icibas. Ses mains d'ascète pressent un crucifix, sa croix de profession qu'il a si dignement portée. A voir l'ensemble de sa personne, on dirait qu'il se recueille avant d'offrir le saint sacrifice.

Mon Dieu, vous nous l'aviez donné, vous nous l'avez ôté, fiat ! nos larmes n'enlèvent rien à la soumission de nos cœurs ; vous nous l'aviez prêté, vous nous le redemandez, fiat ! nous vous le rendons. »

L'assistante-maîtresse des novices des Sœurs Grises de la Croix, qui a connu le P. CHEVRIER pendant les sept années de son ministère au noviciat, nous communique les renseignements que l'on va lire :

« Notre Père fut un saint prêtre, un ardent apôtre, un tendre père. Le sacerdoce, il l'honora toujours par sa grande distinction de paroles et de manières, par sa réserve prudente, par sa modestie admirable. Sa seule vue inspirait le respect et tout son être fut une convaincante prédication : foi vive, profond amour de Dieu et du prochain, amour des âmes, voilà ce qui frappait d'abord en lui : mais on découvrirait bientôt que la bonté, « ce fond des natures augustes », était l'essence de la

sienne. Pourtant, cette bonté ne dégénéra jamais en faiblesse ; s'il trouvait des paroles réconfortantes pour toute désespérance, de la miséricorde pour toute faiblesse, il usait aussi de saintes rigueurs envers les volontés trop souvent fléchissantes. Cette bonté presque proverbiale assura le succès qu'on lui connaît dans la conduite des âmes. Il possédait une intuition qui lui faisait découvrir les natures timides ou concentrées ; avec un tact remarquable, il savait gagner leur confiance et provoquer l'entière ouverture de cœur. Combien doivent à sa charitable patience et à son inlassable dévouement la persévérance dans leur sainte vocation ! Le bien qu'il a ainsi accompli, il le dut uniquement à son zèle d'apôtre, car cette âme virile habitait un corps débile. Père et pasteur, il chérissait son fidèle troupeau et s'adressait toujours à ses novices en les appelant « mes chères enfants ». Il tenait à donner lui-même les instructions des deux retraites qui précédaient chaque année les prises d'habit et les professions religieuses. » La mort l'a surpris au lendemain d'une de ces retraites qu'il venait de prêcher, en sorte qu'il est tombé les armes à la main. Telle vie, telle mort : *Opera illorum sequuntur illos...* »

R. I. P.



BIBLIOGRAPHIE

I

Aux nombreux ouvrages de doctrine et de piété composés par le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS, dont l'âge ne ralentit pas l'activité, vient s'ajouter un nouveau volume : *Le culte du Cœur Eucharistique de Jésus* (1), édition des conférences données à Notre-Dame de Grâce, à Paris.

On y retrouve les qualités de l'orateur et de l'écrivain. Il étudie le Cœur Eucharistique de Jésus dans sa dévotion considérée en elle-même, puis dans ses relations avec les mystères et les sacrements, son rôle par rapport à la grâce et les conséquences pratiques qui en découlent pour toute la vie chrétienne.

On sent que l'auteur a médité ces instructions avant de les donner aux fidèles : mais il les a méditées après en avoir étudié les fondements théologiques. Saint Thomas d'Aquin est toujours son guide, et il n'est pas le seul. Une longue existence consacrée à la lecture et à l'étude des auteurs spirituels, pénétrée de la connaissance approfondie de la sainte Ecriture, exercée plus que toute autre dans la prédication apostolique et le ministère des âmes, quel plus sûr garant de solidité théorique et pratique à la fois ?

Ceux des nôtres qui sont appelés à édifier les fidèles et à les faire monter toujours plus haut dans l'amour du Christ et de son Cœur Eucharistique, dans nos églises ou lors des Triduums et retraites eucharistiques qu'ils sont appelés à prêcher, devront lire et méditer ce livre, avant d'aborder les sujets qu'il traite si magistralement.

(1) In-12° (18 × 12), 132 pages. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 6°.

* * *

Le R. P. Georges SIMARD n'est plus à présenter : son talent de conférencier le place hors pair parmi ceux des nôtres qui essaient de traiter devant les auditoires les plus exigeants les questions à l'ordre du jour. Un esprit ouvert à tous les problèmes et une facilité extraordinaire de synthèse lui permettent de rassembler, dans une conférence restreinte, en raccourcis toujours saisissants et pourtant justes et complets, les aperçus les plus vastes et les questions les plus complexes.

En cette année 1930, l'Université d'Ottawa pouvait-elle se dispenser de traiter devant le public canadien le grand sujet de saint Augustin ? Le R. P. SIMARD, tout désigné pour être une fois de plus son porte-parole, a choisi pour thème *Saint Augustin apôtre de la paix* (1).

On y retrouvera la compétence du conférencier qui s'est parfaitement documenté, qui touche à fond, quoique brièvement, les problèmes les plus délicats, et aussi la justesse de l'expression, la vie oratoire qui anime l'exposé et le tact avec lequel sont observées les nuances requises.

* * *

La mode est aux collections d'ouvrages. Nous n'en finirions plus de les énumérer et nous serions bien embarrassés s'il nous fallait dire leur valeur globale, à chacune considérée dans son ensemble. Il en est d'ailleurs beaucoup qui ne seront jamais énumérées ni même mentionnées dans ces modestes pages, vouées plutôt à signaler des œuvres d'édification ou d'étude religieuse.

C'est justement dans une collection de ce genre que l'un des nôtres a fait paraître le n° 1. Il s'agit de la collection dite *Guides religieux*, entreprise par Savaète. Le R. P. Edmond-Marie THIRIET y publie *La Messe de Communion* (2).

(1) In-8° (22×14), 25 pages. Editions de l'Université d'Ottawa, 1930.

(2) In-16° (8×14), 80 pages. Chez Arthur Savaète, 15, rue Malebranche, Paris-5, 1923.

Après un préambule doctrinal, l'auteur divise la Messe en Offrande préparée (Offertoire), réalisée (Consécration), consommée (Communion). Chacune de ces parties comporte des prières et des avis pratiques, où l'on reconnaît le missionnaire expérimenté.

Suivent des méthodes de Communion continuée : par Jésus-Hostie, en Jésus Pain de vie, avec Jésus.

Très pratique, ce petit opuscule se recommande à tous ceux qui dirigent les âmes désireuses de mieux profiter de leurs Communions. Il serait fort utile, par exemple, aux retraitants de nos retraites fermées, à qui on pourrait les distribuer au début de leur retraite, avec permission de les emporter chez eux. A. P.

* * *

Le 12 mai 1930, il y avait 25 ans que, pour la première fois, le saint sacrifice de la Messe fut offert, par le R. P. SCHWEERS, O. M. I., au milieu des premiers colons qui ont fondé la colonie de Saint-Joseph, dans la province de Saskatchewan. Depuis ce temps, la colonie a pris un essor merveilleux. Elle compte aujourd'hui (mars 1930) 1.326 familles catholiques dont 1.186 de langue allemande; 11 Pères Oblats s'y dévouent au saint ministère ; il y a 17 églises et 2 chapelles ; le nombre des écoliers catholiques est de 2.026. La colonie a son hôpital tenu par des religieuses à Macklin ; il y a de plus 3 autres couvents de religieuses dans la colonie, à Leipzig, Revenue et Tramping Lake.

Dans ces circonstances, la colonie avait bien raison de célébrer des fêtes jubilaires comme elle l'a fait au courant de l'année 1930. A cette occasion, les Oblats ont recueilli leurs souvenirs sur l'origine et le développement de la colonie au point de vue religieux, et l'ouvrage (1) que nous annonçons est le fruit de ce travail.

(1) *Bilder und Blätter zum silbernen Jubiläum der St. Joseph's Kolonie*, gesammelt von den Patres Oblaten in der Kolonie, in-8°, 125 pages. Regina, 1930. S'adresser au Révérend Père Provincial, Regina, Scarth Str. 2059.

Il raconte les durs commencements, les privations et les sacrifices des premiers missionnaires parmi lesquels il faut surtout mentionner les PP. LAUFER et SCHWEERS. A peine un certain nombre d'immigrants s'est-il établi quelque part que le prêtre accourt. Une chapelle est construite en mottes de gazon. Plus tard, quand les colons sont devenus plus nombreux et que leur situation matérielle s'est améliorée, des églises plus spacieuses, quelques-unes de vrais monuments d'art, remplacent ces constructions primitives. A côté de la maison du bon Dieu s'élève la maison du missionnaire ; celle-là aussi subit avec le temps des transformations, depuis le premier taudis de gazon jusqu'aux presbytères relativement beaux d'aujourd'hui.

Telle est l'histoire de toutes les missions de la colonie et le présent ouvrage en retrace les grandes lignes avec des détails pleins d'intérêt. De magnifiques gravures (80 en tout) illustrent les misères du commencement et les progrès faits au cours d'un quart de siècle. L'ouvrage est une contribution importante à l'histoire ecclésiastique du Nord-Ouest canadien, C'est surtout un monument érigé à l'esprit d'abnégation et au zèle apostolique des Oblats apôtres de la colonie ; un monument aussi de l'esprit de foi des braves colons dont le premier souci fut toujours d'avoir dans leur voisinage la demeure du bon Dieu et celle du prêtre, pour les soutenir dans les rudes luttes pour leur existence. Les sacrifices souvent énormes qu'ils ont faits à cette fin ont certainement attiré les bénédictions du ciel sur toute la colonie. Puisse cet esprit religieux et ce fidèle attachement à l'Eglise catholique rester aussi à l'avenir le trait caractéristique de la colonie Saint-Joseph !

* * *

HAGEL, Franz-Joseph, *O. M. I. : Maria Maienkœnigin. Zwanzig Vorträge für Maiandachten*, in-8°, 189 pages. Paderborn, Ferd. Schœningh 1930. Exhortations pour le mois de Marie, pratiques et tenant compte des nécessités du temps présent.

* * *

Duo Hymni præclari ad quatuor voces viriles, auctore P. Simone SCHARSCH, O. M. I. : I. Jesu dulcis amor meus ; II. Jesu dulcis memoria, edidit P. Albertus BRITTEN, O. M. I. Dépôt de vente : Kloster Engelpport, Treis (Mosel), Allemagne.

Le R. P. BRITTEN continue à publier les compositions de musique religieuse que le R. P. Simon SCHARSCH a laissées en manuscrits. Cette fois ce sont deux hymnes : *Jesu dulcis amor meus*, pris dans l'ancien office du Saint-Suaire ; l'autre, plus connu : *Jesu dulcis memoria*.

* * *

ADAM, Ferdinand, O. M. I. : *Meine Reise nach Konnersreuth*. In-8°, 16 pages. Metz, Lothr. Volkszeitung, 1929.

La stigmatisée de Konnersreuth est connue aujourd'hui dans le monde entier. Le R. P. ADAM a pu la voir et assister à ses extases et il rend compte de ses impressions qui sont toutes d'édification. J. P.

* * *

Paulus est une revue éditée par la Conférence des Missionnaires d'Allemagne (dont le R. P. Maximilien KASSIEPE est le Président depuis de longues années). Elle paraît à dates non périodiques, suivant l'abondance des matières, et contient des études et des rapports présentés sous une forme confidentielle aux missionnaires des Ordres et Congrégations faisant partie de la Conférence. Bien des fois, les Oblats de notre Province d'Allemagne y ont fait paraître des travaux. Nous nous permettrons de signaler les derniers, qui sont présentement entre nos mains.

Dans la livraison du 1^{er} juin 1930, le R. P. KASSIEPE étudie très brièvement la question de *la bénédiction des Croix de mission* et signale que le décret de la Sacrée

Congrégation des Rites permet cette bénédiction à la fin de la Mission, même s'il s'agit d'une Croix déjà érigée lors d'une mission précédente. Il estime dès lors que les indulgences accordées à la première érection peuvent être gagnées lors de la nouvelle bénédiction, qui peut être considérée comme une véritable érection de Croix de mission (1).

* * *

Dans le même fascicule, le R. P. Henri FROMM étudie la *Pureté du Cœur* dans une conférence adressée à des jeunes filles. Il compare le cœur humain à un temple, en réalité au temple de Salomon, et divise le sujet en trois parties : le Saint des saints, où résident les tables de la Loi, — le Sanctuaire, qui contenait le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition et où l'on brûlait l'encens, — et le parvis, avec la mer d'airain, l'autel des sacrifices et les colonnes... Applications ingénieuses et pratiques (2).

* * *

Le R. P. Jean ROMMERSKIRCHEN continue sa collaboration à la Revue de Muenster, *Zeitschrift fuer Missionswissenschaft* (3) par la suite de la liste des ouvrages parus sur les Missions pendant l'année 1929. On se rappelle que cette liste annuelle est destinée à servir de supplément périodique au grand ouvrage du regretté Père STREIT, la *Bibliotheca Missionum*.

Le R. P. signale, pour l'Inde, le travail remarqué du R. P. Jean DINDINGER (*P. Thomas Stephens, S. J., und sein Purana*) (4) et l'ouvrage du R. P. Pierre DUCHAUSOIS, *Sous les feux de Ceylan*, déjà mentionné ici (5).

(1) *Paulus*, Vertrauliche Mitteilungen fuer die Missionsorden in zwangloser Folge als Manuskript gedruckt, VII Band, 2. Heft, 1. Juni 1930, p. 145.

(2) *Ibid.*, p. 167-180.

(3) 1930, 2. Heft, p. 190-200.

(4) *Katholische Missionen* 1929, 100-103, 133-136, 163-167.

(5) P. 175 et p. 424, année 1929.

Nous noterons avec lui un travail qui intéresse Ceylan : *Ven. Father Joseph Vaz, his life and miracles*, par Patrick A. Bastiampulle (1).

* * *

Dans la même Revue (2), le R. P. Paul ANDRES a fait paraître un article intitulé : *Die Missionsidee in den Briefen des Hl. Joh. Chrysostomus* (l'idée missionnaire dans les lettres de saint Jean Chrysostome), étude très fouillée et que les professeurs de Patristique de nos Scolasticats auront profit à connaître, ne serait-ce que pour donner à leurs cours, au moins une fois en passant, ce parfum d'actualité et cette note pratique pour la vie missionnaire de nos futurs apôtres, qui sont si difficiles à trouver.

L'auteur recherche d'abord les principes missionnaires qui se trouvent rappelés dans les lettres du saint Patriarce, puis les réalisations pratiques qu'il en déduit pour la direction et l'organisation des Missions.

* * *

Un peu plus loin (3), le même Père ANDRES, en collaboration, fait la revue des Missions de l'Inde et du Ceylan. Nous supposons qu'il s'est chargé surtout des Missions de Ceylan.

II

Un ouvrage paru en 1924 : *L'abbé Dassy et les Jeunes Aveugles de Marseille*, par Mgr Castellan, archevêque de Chambéry (4), raconte la vie et les œuvres de celui qui fut jusqu'en 1865 le Père Dassy. Nous ne citerions pas ce livre, s'il ne s'y trouvait ce passage délicat et

(1) *The Angelus* 1929, pp. 364-373.

(2) 1930, 3. Heft, pp. 201-213.

(3) *Ibid.*, pp. 232-239.

(4) Marseille, Institut des Jeunes Aveugles, 2, montée de l'Oratoire, 1924.

rassurant à la fois : « Les circonstances ont dû le détacher
« de sa Congrégation pour le donner entièrement à son
« œuvre des aveugles. Ce lui fut un dur sacrifice... Les
« Pères Oblats, leur Supérieur général en tête, tout en
« regrettant un si éminent sujet, lui ont encore témoigné,
« ainsi qu'à sa fondation, leur estime et leur sympathie. »

Les 96 premières pages racontent la vie du P. Dassy, Oblat de Marie Immaculée, et renferment nombre de détails intéressants pour nous. Il est très vrai que l'abbé, puis chanoine Dassy, est resté avec son ancienne Famille religieuse en termes excellents et que son départ, que nous ne voulons pas juger, trouve son excuse dans les grosses difficultés au milieu desquelles se débattait son œuvre, commencée avec la haute et encourageante approbation de notre vénéré Fondateur.

* * *

La Revue *Notre-Dame* (1) a publié, dans sa livraison de septembre-octobre 1928, un article de M^{me} la princesse Mathilde Sapieha Windisch-Graetz sur *la Vierge de Koden*. La maison des Sapieha, au temps de la liberté polonaise, a joué un grand rôle à Koden : le seigneur de Koden, au début du xvii^e siècle, avait nom Nicolas Sapieha ; c'est lui qui, guéri à Rome en priant devant une image de Notre-Dame de la Guadeloupe, dans la chapelle privée d'Urbain VIII, voulut s'assurer par tous les moyens la possession de cette Madone. Il l'emporta, mais fut excommunié par le Pape, Plus tard, rentré en grâce, il garda légitimement l'image.

Les perturbations successives de l'histoire polonaise ont été fatales au sanctuaire de Koden. L'image, abîmée et emportée, fut restaurée et ramenée à Koden en 1927, portée en son église sur les épaules des Sapieha, jeunes et vieux...

(1) Maison de la Bonne Presse, Paris.

* * *

Pour l'Exposition missionnaire de Montréal, ont été éditées différentes brochures, dont Mgr BREYNAT nous envoie deux spécimens : *Missions des Sœurs Grises de Montréal*, conférence donnée au cours de la Semaine, et *Aperçu général des Missions indiennes des Sœurs Grises*.

Nous y retrouvons, esquissée à grands traits, l'histoire de celles dont le R. P. DUCHAUSSOIS a si brillamment exposé l'héroïsme. Les Oblats s'y intéresseront sans aucun doute, parce que, parler des Sœurs Grises du Nord-Ouest, c'est aussi parler d'eux.

* * *

Pour finir, une perle, récoltée dans la publication temporaire intitulée : *Omaggio Giubilare a S. S. Pio XI* (1) : « L'évêque missionnaire Mgr Breynat, du Vicariat du Keewatin (Canada), photographié lorsqu'il allait dans ses missions lointaines en traîneau à chiens, et aujourd'hui qu'il y va en aéroplane. Il ne faut pas croire que ce deuxième moyen, encore qu'il soit plus expéditif que le premier, ne présente jamais de difficultés. Les aviateurs seuls savent à quel degré de hardiesse le zèle apostolique a poussé Mgr Breynat, dont on a un jour pleuré la mort. Il fut recueilli, comme par un hasard providentiel, par un des douze aéroplanes qui étaient partis à la recherche de deux appareils égarés. » A. P.

* * *

L'Œuvre apostolique de Marie Immaculée vient de publier un petit volume de 190 pages in-12, illustré de 8 gravures hors texte et de nombreux dessins à la plume pleins de goût et de piété, sous ce titre : *Une Apostolique de Marie Immaculée, Marie-Louise Micoud, 1899-1928*,

(1) *Maggio* 1930, p. 32.

avec une lettre d'approbation de Mgr DONTENWILL et une Préface de Mgr BREYNAT (1).

Nos *Missions* n'ont encore jamais rien publié sur cette Œuvre, qui a si bien travaillé déjà pour presque tous nos Vicariats apostoliques, et pour beaucoup de nos Provinces et qui a été adoptée officiellement par notre Révérendissime Supérieur général pendant le Chapitre de 1926, avec l'avis unanime de son Conseil et sur l'avis favorable d'un grand nombre d'Evêques, de Provinciaux et de Pères présents au Chapitre. Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour en parler enfin à toute la Congrégation, comme d'une Œuvre qui doit l'intéresser tout entière.

Par manière de vue générale, nous allons d'abord donner ici la Préface de Mgr BREYNAT au livre cité plus haut.

Fort Smith, le 21 mai 1930.

69^e anniversaire de la mort de Mgr DE MAZENOD.

MADemoiselle LA DIRECTRICE

DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE DE M. I.

Vous me demandez une préface à la vie que l'Œuvre Apostolique de M. I. se propose de publier de Marie-Louise Micoud, la première Apostolique appelée à la récompense éternelle.

Les lecteurs ne seront-ils pas trop étonnés que, pour ce travail, vous vous soyez adressée à l'humble Vicaire apostolique du Mackenzie ?

Qui connaît, en effet, les relations intimes qui, depuis son origine, m'unissent à cette belle Œuvre apostolique, dont l'esprit d'humilité, d'abnégation et de dévouement m'a toujours profondément édifié, pendant que ses membres rendaient de multiples et importants services à nos Missions de l'Extrême-Nord ?

Qui sait que, en vous confiant l'édition du beau livre : *Aux Glaces polaires* du R. P. DUCHAUSSOIS, je servais

(1) En vente aux Bureaux de l'Œuvre Apostolique, 39, quai Gailleton, Lyon. 7 fr. 50 ; *franco*, 8 fr. ; pour l'étranger, 8 fr. 75. C. P. Lyon 148.02.

les vues de la Providence qui voulait, après de longues et fécondes années de préparation dans le silence, la prière et l'épreuve, produire l'Œuvre au grand jour, l'aider dans l'orientation de son apostolat et au contact des sacrifices des Missionnaires, former ses membres à « cet esprit d'oblation dont vous aviez toutes soif » ?

Ce sont pourtant les uniques raisons qui ont pu dicter votre choix.

Sans discuter si ces raisons sont suffisantes, je me rends humblement à votre désir.

Marie-Louise Micoud est la première fleur de l'Œuvre apostolique de Marie Immaculée.

L'Œuvre apostolique elle-même a pris naissance dans l'Association de Marie Immaculée fondée par Mgr DE MAZENOD et dont le but est de favoriser le recrutement des Missionnaires Oblats et de suivre des Missionnaires par la prière, le sacrifice et l'aumône, sous tous les climats, pour attirer sur leur apostolat la fécondité divine.

Au sein de cette Association, l'Œuvre Apostolique s'est développée graduellement sous l'inspiration et avec les bénédictions de notre bonne Mère Immaculée, au point d'en devenir son magnifique couronnement.

Rien d'étonnant que sur l'avis favorable d'un grand nombre d'évêques et de Pères du dernier Chapitre général des Missionnaires Oblats, Mgr DONTENWILL, Supérieur général, ait agréé officiellement l'offrande des vies consacrées à l'humble service des prêtres missionnaires, enfants de Monseigneur DE MAZENOD, pour les aider à donner des âmes à Jésus en union avec Marie Immaculée.

L'Apostolique de Marie Immaculée est, en effet, une âme qui, attirée par l'idéal assigné par Mgr DE MAZENOD à ses Oblats, a résolu, dans la mesure de ses forces et avec la grâce de Dieu, de réaliser cet idéal en elle-même : « Faire complète abnégation de soi et n'avoir qu'un but : la gloire de Dieu, l'utilité de l'Eglise et le salut des âmes..., vivre dans le sentiment habituel de sa bassesse personnelle, dans la volonté persévérante d'atteindre la cime de la perfection, travaillant assidûment à devenir humble,

doux, obéissant, ami de la pauvreté, adonné à la pénitence et à la mortification, dépouillé de tout amour déréglé pour le monde et pour ses parents, embrasé d'un tel zèle qu'on soit prêt à consacrer sa fortune, ses talents, le repos de sa vie, sa vie même à l'amour de Jésus-Christ, à l'avantage de l'Eglise, à la sanctification des âmes et cela jusqu'à la mort ! » (*Préface des Règles des Oblats.*)

Idéal magnifique !

Cet idéal, l'Apostolique le résume dans ces mots qui deviennent sa devise : « Tout pour donner des âmes à Jésus en union intime avec Marie Immaculée ! »

L'Apostolique a compris que si Notre-Seigneur a, sur la croix, acquis assez de mérites pour sauver tous les hommes, c'est Marie qui a été constituée la dépositaire et la dispensatrice de ce trésor infini de mérites. Dans l'application de ces mérites aux pauvres pécheurs, l'Œuvre de la Rédemption devient l'Œuvre Apostolique de Marie. Et Marie cherche la collaboration d'âmes généreuses qui, à l'exemple de saint Paul, consentent à « suppléer à ce qui manque aux souffrances du Christ dans son corps qui est l'Eglise », pour que, suivant le plan divin, s'opère le salut du monde.

Elle cherche des prêtres d'abord qui s'immolent avec la grande Victime du Calvaire et soient, pour les fidèles, les vivantes images de l'unique Prêtre-Hostie ; des prêtres qui renouvellent chaque jour le sacrifice de la Croix et en fassent descendre les mérites sur les pécheurs ; des prêtres qui aillent par toutes les nations, annoncer la bonne nouvelle, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; des prêtres qui portent le pain de vie à tous les affamés de vie éternelle ; des prêtres qui pardonnent, qui consolent...

Mais à côté de ces prêtres consacrés par le sacerdoce, Marie cherche des âmes à esprit sacerdotal, qui, sans le caractère qui fait les prêtres, consacrées par l'amour divin, veulent donner leur vie, *toute leur vie*, pour collaborer au grand Œuvre de la Rédemption, devenue l'Œuvre Apostolique de Marie Immaculée.

Marie-Louise Micoud a été une de ces âmes.

Sa vie dit simplement comment elle fut appelée.

Elle dit aussi comment et avec quelle générosité elle répondit à l'appel divin.

Tout de suite on voit Marie-Louise se former par une vie intérieure intense et par une abnégation continuelle parmi les travaux les plus humbles, les plus ordinaires, en apparence les moins propices à l'exercice de l'apostolat parfois.

Quand, dans la plus stricte intimité, elle fait « l'oblation totale » d'elle-même à Jésus, elle a compris cette parole de la liturgie : *Amor Sacerdos immolat*, l'amour est un Prêtre qui immole, qui immole toujours et s'immole soi-même !... Tout acte d'immolation, inspiré par l'amour, en union avec Jésus, Prêtre et Hostie, devient un acte sacerdotal.

Et Marie-Louise de s'immoler, de s'immoler avec une ardeur toujours nouvelle !... A s'immoler elle trouve un enivrement céleste !... *Sitio*, répète-t-elle sans cesse avec son divin Epoux ! Et à mesure qu'elle avance dans l'immolation, elle sent naître en elle de plus grands désirs de s'immoler toujours davantage !... Sa grande souffrance est de ne pas pouvoir souffrir au gré de ses désirs. Mais la grâce, à mesure qu'elle y correspond fidèlement, crée en elle de nouvelles capacités d'immolation !...

A l'exemple de la Mère des Douleurs, elle reste debout ! *Stabat* ! En proie à de telles souffrances, la mort aurait dû la terrasser !... Miracle de la grâce ! Elle tient, elle marche, elle vole sans bruit, avec un amour plus dévorant, à de nouveaux sacrifices !...

Sans rien négliger des humbles travaux auxquels l'applique l'obéissance, elle va d'esprit et de cœur assister à toutes les messes qui ne cessent de s'offrir dans tout l'univers. Elle s'offre avec toutes les hosties qui sont offertes à la consécration. Elle souhaite, elle demande que tous les prêtres l'offrent sur leur patène et chaque jour, à chacune de leurs messes ! Elle accepte avec quel amour et quelle joie !... toutes les conséquences de cette offrande multiple et quotidienne ; elle accepte toutes les

souffrances intérieures et indicibles qui l'associent à la Passion et à la mort du Sauveur, opérant en elle jusqu'à la consommation « totale » !

Ainsi la sainte Victime du Calvaire peut achever en elle son Œuvre rédemptrice aussi largement qu'elle le désire, en union avec notre Mère divine !

Sans doute Marie-Louise reste unie par des liens spéciaux à la Famille des Oblats qu'elle aime tant, et c'est d'abord pour aider les prêtres Oblats à se sanctifier qu'elle s'immole ; c'est pour les aider tout spécialement à sauver les âmes qui leur sont confiées. Mais son amour d'immolation la rend insatiable. Elle aussi, c'est le salut de tous les hommes qu'elle veut et elle s'offre avec et pour tous les prêtres, elle s'immole pour le salut de tous les pécheurs et de tous les païens.

Tout cela avec Marie Immaculée ! C'est le caractère distinctif de sa vie apostolique qui se résume, comme il a été dit plus haut, en cette devise : « Tout pour donner des âmes à Jésus en union intime avec Marie Immaculée ! » Aussi cette bonne Mère veut bien, dans une mesure chaque jour grandissante, la faire participer à cette maternité spirituelle qui, chaque jour, lui fait donner des âmes à Jésus !

Quelle réalisation de l'idéal d'une Apostolique de Marie Immaculée !

Puisse la vie de Marie-Louise Micoud susciter une légion d'âmes apostoliques et les entraîner vers le même idéal qui leur permettra de collaborer, dans une semblable activité et un même indubitable succès, à la rédemption des âmes, en union avec Marie Corédemptrice !

Notre bonne Mère a un besoin urgent de ces âmes généreuses pour raviver la foi dans les pays où elle s'éteint, pour la porter partout dans les régions immenses encore où règne le paganisme.

Heureuses seront ces âmes, du bonheur intime des Missionnaires dont elles partageront les mérites, dans la mesure où elles auront pris part à leur travaux !

Heureuses seront-elles de la joie qu'a Marie de donner des âmes à Jésus !

Heureuses de la joie même qu'a Jésus de donner de âmes à son Père !

G. BREYNAT, O. M. I.

Ev. d'Advamylte, Vic. Ap. du Mackenzie.

Ce beau document fait deviner l'importance et l'intérêt du livre que l'Œuvre apostolique vient de publier. Ajoutons qu'il sera pour tous ses lecteurs, Oblats surtout, une source de sérieuse édification et de surnaturelle fierté.

N'est-il pas une nouvelle preuve de la sainteté de notre vénéré Fondateur, puisque la grâce apostolique, que par lui Jésus et Marie ont voulu verser dans le monde, produit encore, 100 ans après 1826, des âmes si héroïquement missionnaires autant que si parfaitement oblatiques ?

Les nombreux Oblats, dont on lit les « Témoignages » sur l'Apostolique partie au ciel ou les lettres inspirées par des relations spirituelles diverses avec l'Œuvre apostolique, l'ont bien compris ainsi.

Nous ne pouvons donc que recommander, à tous ceux qui le peuvent, la lecture et la diffusion de ce petit livre, lequel fera une propagande apostolique et oblatique de la meilleure qualité.

Des traductions en langues diverses : italien, espagnol, anglais, allemand, polonais... ne seraient-elles pas opportunes pour préparer la diffusion d'une Œuvre, qui semble apte, lorsque les autorités le voudront, à devenir partout comme le cœur, l'âme, le principe animateur de l'Association de Marie Immaculée, ou comme son développement, son épanouissement normal, suivant l'expression de Mgr BREYNAT ?

L'Œuvre apostolique de Marie Immaculée, en effet, est provinciale de naissance ; elle est née dans cette Province du Midi où est née la Congrégation des Oblats, à Lyon, la grande cité mariale et apostolique, la patrie de Pauline Jaricot (fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi) et d'Ozanam (le créateur des Conférences de

Saint-Vincent de Paul). Mais elle n'est pas restreinte à une province, elle est mondiale, comme la Congrégation, formellement et juridiquement depuis 1926, comme nous l'avons dit plus haut. Il est donc temps qu'on la connaisse mieux.

Dans cette intention, nous allons donner ici la « brève notice » publiée en appendice dans le volume annoncé, et puis quelques explications.

Ce n'est pas une Œuvre nouvelle, créée récemment, mais un développement de l'Association de Marie Immaculée fondée par Mgr DE MAZENOD, dès 1840, pour aider le recrutement des Missionnaires. Cette Association a été largement bénie par les papes, de Pie IX à Pie XI. Mgr DE MAZENOD a été, en effet, un initiateur dans ces questions d'Auxiliaires de l'apostolat sacerdotal : créations que l'Eglise a encouragées et multipliées en ces dernières années, sous diverses formes.

Dans ces œuvres de collaboration apostolique, le bon Dieu a inspiré peu à peu aux âmes qui s'y adonnaient, d'y consacrer toute leur vie. Et cela est devenu une vraie vocation, avec consécration totale au service de l'amour divin, comme se donne à Dieu la Carmélite dans son couvent, ou le missionnaire dans son église lointaine.

Le bon Dieu, l'Eglise, les âmes ont besoin de ces vocations d'auxiliaires apostoliques et de plus en plus ; comme ils ont besoin d'âmes priantes solitaires et d'âmes dévouées aux divers services de la charité chrétienne. Le service de la charité chrétienne dans l'Œuvre apostolique va jusqu'à la collaboration directe avec le sacerdoce missionnaire pour la rédemption des âmes.

C'est ainsi que quelques âmes généreuses de l'Association de Marie Immaculée trouvèrent trop peu, dans leur amour pour Jésus, de ne donner que quelques prières, quelques aumônes, un peu de propagande, comme le demandent les Missionnaires à tous leurs associés. Et elles se groupèrent pour travailler plus efficacement et pour se consacrer plus totalement au service de l'Apostolat missionnaire.

Pour répondre aux besoins actuels de l'apostolat, l'Œuvre apostolique de Marie Immaculée s'est organisée légalement, au point de vue civil, en Association déclarée, dont les Apostoliques sont les membres actifs.

Surtout pour répondre à son but, elle s'est constituée en Association d'âmes généreuses qui veulent, à l'intime d'elles-mêmes, embrasser peu à peu toutes les exigences de l'amour consacré à Dieu seul : être des cloîtrées contemplatives, pour ainsi dire, dans leur vie intérieure ; et puis, à l'extérieur, être prêtes à tous les dévouements de l'apostolat auxiliaire du sacerdoce et des missionnaires dans les temps actuels.

Jésus, Jésus rédempteur, prêtre et hostie, est le centre, le tout de la vie de ses petites Apostoliques — en union intime avec Marie Immaculée, corédemptrice du genre humain et notre Mère très bonne.

Saint Joseph est le modèle virginal, très aimé, de cette vie d'humble collaboration, extérieure et intérieure, avec Jésus et Marie, pour la rédemption des âmes.

Saint Michel, le Prince de la milice céleste et le chef des combats contre Satan et les démons travaillant dans le monde à perdre les âmes qui ont tant coûté à Jésus, est un patron secondaire spécial de l'Œuvre apostolique.

Sainte Marguerite-Marie et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sont comme de grandes Sœurs par qui les Apostoliques veulent se faire aider, tout particulièrement dans leur vie d'amour immolé et de charité confiante et conquérante.

L'esprit de l'Œuvre est un esprit d'oblation totale à Dieu, de charité familiale très grande, de zèle sans limites pour la rédemption des âmes.

L'Œuvre admet plusieurs catégories de membres :

1° Les Apostoliques vivant ensemble ; jeunes filles admises entre 15 et 30 ans, ayant jugement droit, bon caractère, santé suffisante, volonté de renoncement et de dévouement de plus en plus complets, esprit de docilité pour s'adapter sans retard à notre idéal en unité de collaboration apostolique.

Après un essai de 6 mois et un an de formation, l'Apostolique se lie à Jésus successivement en divers degrés, de façon temporaire ou perpétuelle, pour son service dans l'Œuvre apostolique.

2° Les Apostoliques extérieures : personnes qui veulent embrasser notre vie comme les membres de la première catégorie, mais qui sont retenues dans le monde. Des règlements spéciaux les aident à entretenir leur esprit apostolique.

3° Les Auxiliaires apostoliques : personnes qui, pour quelque raison, ne peuvent embrasser la vie apostolique totalement et qui, au dedans de nos centres ou au dehors, sont heureuses pourtant de consacrer un peu leur vie au bon Dieu en union avec nous pour la rédemption des âmes, pour l'aide des missionnaires, et pour leur propre sanctification.

4° L'Œuvre apostolique reçoit aussi des enfants aspirantes apostoliques que leurs dispositions et leurs aspirations permettent de réserver sans retard à Jésus, comme des fleurs de prédilection que l'Amour infini veut se garder pour ses œuvres divines. C'est ainsi que l'on choisit et forme, dès leur tendre jeunesse, les petits enfants destinés au sacerdoce et à la vie missionnaire.

Le mal, pour se répandre, sait trouver de larges ressources, en nos pays et aux pays de missions. Le bien aussi a besoin de secours matériels et dépend en partie de leur abondance, de l'abondance de la charité chrétienne, comme le bon Dieu l'a établi.

L'Œuvre apostolique compte sur la charité pour vivre, se développer, développer le bien qu'elle voudrait réaliser dans le monde, répondre aux appels si nombreux et si pressants, si angoissés parfois, des âmes, des Missionnaires, de Jésus !

Comme association civile, l'Œuvre donne le titre de :

Membre titulaire à toute personne qui s'engage à une cotisation annuelle de 10 fr. au moins ;

Membre bienfaiteur à toute personne qui verse annuellement de 100 à 500 fr. ;

Membre fondateur enfin, à qui veut bien donner par an 500 fr. et plus.

Par-dessus tout, toujours la petite Œuvre se confie en Dieu seul qui saura inspirer les charités nécessaires, comme il l'a fait jusqu'ici.

Pour informations et renseignements, s'adresser à :
Mademoiselle la Directrice de l'Œuvre apostolique de Marie Immaculée, 39, Quai Gailleton, Lyon (Rhône) ;
ou : Au Pérolier, Ecully (Rhône).

Voici enfin quelques précisions historiques et doctrinales.

Au point de vue historique, il suffira de noter ici que la guerre fut l'occasion pour une associée de Marie Immaculée, nièce d'un Père Oblat, de rendre divers services à une Communauté d'Oblats de Lyon. Depuis d'assez nombreuses années d'ailleurs, la pensée d'embrasser à fond l'idéal des Associées de Marie Immaculée germait et se développait, idéal d'une donation non pas partielle mais totale, au service de l'apostolat missionnaire, en union avec les Oblats de Marie Immaculée.

En 1920, les Missions étrangères, le Mackenzie, par Mgr BREYNAT, comme on l'a lu dans sa Préface, eurent connaissance de ce dévouement lyonnais et lui firent appel, pour la publication des deux livres, devenus célèbres : *Aux Glaces polaires*, du R. P. DUCHAUSSOIS, et *Souvenirs de mes soixante ans d'Apostolat*, de Mgr GROUARD. Enfin, la Province du Midi, elle aussi, confiait la création de sa Revue, distincte de celle de Paris, à ce Bureau de Lyon.

1920, c'est précisément l'année où notre Association de Marie Immaculée, par nouveau décret de Rome (en date du 20 juillet), était réorganisée et voyait son horizon s'élargir : « On ne viendra pas seulement en aide aux vocations, mais on suivra les missionnaires sur les champs de l'apostolat, et on les soutiendra de prières et d'aumônes. » (Voir la Circulaire n° 141 sur l'Association de Marie Immaculée.)

Or, nos simples associés récitent pour cette intention quelque courte prière (3 *Ave Maria*, par exemple) et versent une cotisation annuelle assez modique en réalité.

Nos zélateurs et zélatrices, par amour pour les âmes et pour Jésus (esprit nécessaire d'une association de Marie Immaculée !) donnent de plus un peu de leur temps et de leurs peines. Mais l'amour des âmes et de Jésus ne poussera-t-il pas quelques âmes généreuses à s'associer pleinement à Marie, c'est-à-dire à consacrer, comme elle, toute leur vie à devenir les aides corédemptrices de Jésus dans ses prêtres et ses missionnaires ?

Dans notre siècle où l'Esprit missionnaire souffle avec tant de force dans l'Eglise, la grâce devait pousser des âmes à cette plénitude de collaboration apostolique. Il n'est pas étonnant non plus que Marie Immaculée, qui est au centre de toute l'Œuvre divine dans l'Eglise à travers les siècles, ait voulu s'unir toujours plus profondément des âmes à sa mission maternelle corédemptrice.

C'est là la grâce et l'idéal des Apostoliques de Marie Immaculée.

Les Apostoliques de Marie Immaculée sont des auxiliaires, canoniquement laïques, en réalité vivant comme des religieuses sans costume, toutes consacrées à Dieu, avec l'idéal de parfaite oblation, décrit dans la Préface de nos Règles, voulant donner aux Oblats l'aide spirituelle et matérielle dont ils ont besoin pour leur vie apostolique et, qui pour mieux faire cela, se réunissent en Association organisée, indépendante dans sa vie intérieure, c'est-à-dire avec hiérarchie et Constitutions propres, mais d'autant plus puissante pour la collaboration apostolique avec nous.

Il y a là une chose nouvelle, que plusieurs peut-être ne comprendront pas tout de suite, bien que beaucoup d'Ordres et de Congrégations aient cherché, dans ces derniers temps, à réaliser des créations similaires.

Mgr DE MAZENOD a été un précurseur. Il a vu que l'action sacerdotale et apostolique aurait toujours plus besoin d'auxiliaires dans le monde.

L'Eglise l'a vu ainsi de plus en plus. Actuellement,

l'Action catholique, l'Apostolat laïque sont parmi les grandes préoccupations des Papes (depuis Pie X surtout), des Evêques et des Supérieurs religieux. Les diocèses, les instituts religieux actifs cherchent à se former quelque Association, sorte de Tiers-Ordre actif, groupant des personnes qui, au dehors, collaborent, pour la défensive et pour l'offensive, à l'action hiérarchique sacerdotale et qui, dans leur vie intérieure, participent plus profondément à la charité sacerdotale rédemptrice de Jésus.

Nos Œuvres d'Oblats, qu'elles nous regardent nous-mêmes (juniorats, noviciats, scolasticats, maisons de retraites, etc...), ou qu'elles regardent notre apostolat, pour atteindre alors plus facilement, plus efficacement, plus pleinement et les bons et les méchants, ces pauvres masses qui échappent tellement à l'Eglise, à Jésus-Christ (*pauperes evangelizantur*), pour aller de l'avant enfin dans l'apostolat du xx^e siècle, dans le vrai esprit de Mgr DE MAZENOD, toutes nos Œuvres ont besoin d'auxiliaires en prières et sacrifices et en collaboration.

Tout le monde connaît le mouvement « Contemplation et Apostolat » déjà si étendu, lequel cherche à mobiliser les prières et sacrifices des couvents de pays civilisés en faveur des Missions. Mais cela n'est-il pas réalisé pour nous dans cette Œuvre apostolique à laquelle un Vicaire apostolique Oblat écrivait : « Tous les jours au saint Sacrifice, je vous offre toutes à Jésus... Nous avons besoin de beaucoup d'âmes hosties pour nous obtenir la surabondance de charité, de zèle, de sainteté nécessaire pour arracher les âmes à la torpeur, ou pis encore à leur ignominie ! C'est une force pour les Missionnaires de se sentir appuyés près du Cœur divin. » (*Une Ame apostolique*, p. 133.) Dans le même esprit, lisons encore la lettre suivante d'un missionnaire Oblat : « J'ai grand besoin d'embellir la maison de Dieu au matériel, mais elle fait encore plus pitié au spirituel. Je ne peux pas atteindre les milliers de païens qui m'entourent ; je ne sais comment déraciner ces vices ; tant d'âmes pourraient être bonnes !... Je ne puis rien, rien !... Il faudrait être un saint pour faire des miracles de grâce ! J'ai pensé à l'Œuvre apostolique

et chaque matin j'offre tous ses membres avec moi à l'Amour !... pour que Jésus, Prêtre unique, en s'immolant, nous immole pour le salut de ces âmes ! Ne m'en voulez pas trop s'il vous envoie quelques grosses croix ! Que voulez-vous : seul sans doute je n'aurais pu la porter et il vous aura chargées avec moi, vous la phalange d'âmes sœurs !... Soyez généreuses ! Qu'il est bon de m'avoir donné ce secours au milieu de ma grande solitude !... »

Ne devons-nous pas nous réjouir que le bon Dieu nous ait envoyé, à nous Oblats de Marie Immaculée, des personnes qui veulent bien être à la fois pour nous des Carmélites et des Auxiliaires très actives pour nous aider de toutes leurs forces, comme elles disent, et qui s'organisent avec tous les moyens de vivre une pareille vie, sans autre responsabilité pour nous que la direction à leur donner dans leur collaboration apostolique et leur formation spirituelle ?

Elles s'organisent, avons-nous dit ; peut-être voudrait-on savoir quelque chose de cette organisation de l'Œuvre apostolique de Marie Immaculée. Voici quelques explications là-dessus.

Pour être plus clair, disons par points :

1^o Ce n'est *pas une Congrégation religieuse* ; ce n'est pas ce qu'il faut pour la collaboration de l'apostolat moderne. Il faut remarquer que ceci est d'un dévouement très élevé. Ces âmes pourraient, en effet, chercher autre chose, et voulant se donner à Dieu, elles pourraient se faire religieuses avec bien des sécurités et des avantages canoniques dans l'Eglise qu'elles n'ont pas dans leur Œuvre, mais qu'elles attendent des Oblats et par-dessus tout de Dieu à qui elles se consacrent ainsi et se sacrifient plus pleinement : Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité !

2^o Ce ne sont pas des *servantes, des employées, des secrétaires de Bureau*, des personnes enfin dépendantes en tout pour le matériel, comme des domestiques ou des Sœurs converses du dehors : la vie religieuse et la collaboration apostolique seraient sans force et sans idéal dans ce système, que d'autres ont essayé ; sans parler d'inconvénients très graves qui seraient à craindre.

3° Ce n'est pas une *Société de personnes riches* qui se réunissent pour nous faire des dons ou même prier pour nous spécialement, un peu comme la Société de Saint-Pierre Claver pour les Missions africaines : ce n'est pas de ces auxiliaires que notre apostolat a directement besoin ; en tous cas, les Apostoliques de Marie Immaculée nous donnent bien mieux que cela, l'âme idéale, nous semble-t-il, de l'Association de Marie Immaculée créée par notre Vénéré Fondateur, notre « Tiers-Ordre » à nous, comme on l'a appelé :

4° C'est une *Association (Pia Unio Organica) de personnes consacrées* réellement à Dieu, organisées et indépendantes en elle-mêmes pour leurs finances et leur gouvernement intérieur ; mais ainsi fortement constituée et vivant une vie profondément apostolique, oblatique, religieuse, sans responsabilité matérielle quelconque pour nous, elles se font dépendantes de nous totalement quant à leur but et à leur activité de collaboration apostolique, ne voulant avoir d'autres Œuvres que les nôtres.

Soulignons ce point qu'elles n'attendent pas d'aide matérielle des Oblats, parce que bien que donnant toute leur vie aux Oblats de Marie Immaculée et n'étant pas toutes riches, rentières (les âmes apostoliques sont rares parmi les riches ou pas assez abondantes), elles acceptent la dure nécessité de gagner leur vie, tout en travaillant pour nous : problème délicat de sacrifice, de dévouement et d'organisation !

Comment elles sont consacrées à Dieu et fixées dans cette vie de dévouement, qu'on pourrait peut-être appeler héroïque, et cela en divers degrés ; comment elles sont organisées dans leur gouvernement intérieur : cela c'est leur vie intime familiale qu'elles font connaître à qui de droit, comme nous le faisons pour nos saintes Règles sans qu'on puisse pour cela nous accuser d'esprit de cachotterie !

5° *L'aide spirituelle et la direction apostolique* dont elles ont besoin et qu'elles reçoivent des Oblats, comme c'est une Œuvre essentiellement interprovinciale, elles les reçoivent du T. R. P. Général des Oblats de Marie Imma-

culée et de son ou de ses délégués, de façon générale ; mais pour tout service de collaboration apostolique dans les maisons et les Provinces, cela se fait par des ententes et des contrats avec les autorités locales ou provinciales, avec approbation de Rome le cas échéant.

Finalement, on voit que c'est une Œuvre fortement organisée (et nous ne parlons pas de l'organisation civile en France qui est admirable) ; une Œuvre avec un idéal très beau et à la fois très actuel en notre siècle missionnaire ; une Œuvre fondée sur une grâce de sanctification très puissante pour ses membres, à en juger particulièrement par la vie et la mort de la « première Apostolique que le bon Dieu ait rappelée à lui » ; une Œuvre apte à nous aider dans toutes nos Œuvres apostoliques de façon très efficace.

Il nous semble que nous pouvons maintenant conclure avec Monseigneur notre Révérendissime Supérieur général dans sa lettre d'approbation au livre, occasion de cet article : « Nous demandons instamment au Dieu de toute fécondité, par l'intercession de notre Mère Immaculée, patronne de votre admirable Œuvre apostolique, qu'il daigne étendre sur elle sa main bénissante ! Qu'il daigne évoquer en beaucoup d'âmes la soif du sacrifice et le désir de s'immoler pour sa gloire dans l'humble service de l'Œuvre, pour le salut des âmes, en union avec les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ! »

Ceci nous invite à terminer par quelques mots sur le *recrutement*.

Il appartient aux Oblats de propager de toutes leurs forces ces précieuses auxiliaires, comme le font les autres Ordres ou Congrégations pour les leurs ; inutile de citer ici nommément des exemples. Mais il est bon d'observer que des auxiliaires d'apostolat, à la différence d'une Congrégation indépendante proprement dite, ne peuvent guère se propager elles-mêmes ; c'est à l'Institut qui les adopte, les désire et se les unit, à le faire.

La propagande de la *Vie de Marie-Louise Micoud*, surtout chez les jeunes filles qu'on peut croire plus ou moins disposées à la vocation apostolique, sera sans doute un

moyen facile et efficace de travailler à ce recrutement ; et puis la direction ou l'acheminement vers l'Œuvre apostolique des âmes sur lesquelles cette influence est prudemment possible à nos Pères.

Ce sera à la sagesse des Révérends Pères Provinciaux de voir si un mot de leur part pourrait contribuer à propager dans leur Province cette Œuvre apostolique de Marie Immaculée, qu'on peut croire sortie, elle aussi, du cœur de Mgr DE MAZENOD, comme une très haute inspiration de sa charité, de sa sainteté et de son amour pour ses chers enfants, les Oblats.

Dans ces sortes de créations, l'unité fait toute la force. Si on veut des Apostoliques vraiment capables d'embrasser la vie d'oblation *usque ad interuicem* qui fera d'elles les « sœurs » très surnaturelles des Missionnaires Oblats, comme il le faut pour que cette création porte tous ses fruits et n'engendre pas, au contraire, des dangers, il est nécessaire que tout parte du centre de formation de Lyon organisé et, on peut le croire, de même que toute la Congrégation est sortie de la grâce donnée par Jésus à Mgr DE MAZENOD, suscité par Dieu pour cela, de la source de grâce jaillie dans le vieux couvent d'Aix en Provence.

La lecture d'*Une Apostolique de Marie Immaculée* pourra, d'ailleurs, éclairer et rassurer les « recruteurs » sur le sort des âmes confiées à l'Œuvre apostolique : organisation matérielle et organisation spirituelle, tout est prêt pour les recevoir, et puis les aider à se sanctifier grandement et à collaborer magnifiquement à notre apostolat.

P. R.

PARTIE DOCUMENTAIRE



Oblations de l'année 1929.

-
4126. BAZIN Etienne, Ste-Foy, 25 janvier (*Dijon*).
4127. MEISTERHANS Bernard, Taungs, 17 février (F. C.)
(*Rottenburg*).
4128. SAREAULT George-Henri, Chipwayan, 17 février
(F. C.) (*Manchester*).
4129. GAUTHIER Edmond, Rome, 17 février (F. C.)
(*Ottawa*).
4130. MARCOS Venancio, Rome, 17 février (*Leon*).
4131. LE BARS Joseph, Liège, 17 février (*Quimper*).
4132. LESAGE Gabriel, Rome, 17 février (*Lille*).
4133. VEGA Alvaro, San-Antonio, 19 février (*Leon*).
4134. LEBLANC Emile, Fort George, 19 mars (F. C.)
(*Nicolet*).
4135. SCHUH Mathias, St-Charles, 19 mars (F. C.) (*Trèves*).
4136. FUSCO Daniele, San-Giorgio, 19 mars (*Bénévent*).
4137. DI MARCO Giuseppe, San-Giorgio, 19 mars (*Patti*).
4138. BECKER Jean-Baptiste, Neunkirch, 18 avril (F. C.)
(*Metz*).
4139. KLING Joseph, Huenfeld, 23 avril (F. C.) (*Fulda*).
4140. CUSTER Joseph, N.-D. de Lumières, 25 avril (*Lyon*).
4141. KERMEL Alain, Paris, 25 avril (*Quimper*).
4142. BEAUDOIN Evariste, Beauval, 28 avril (F. C.)
(*Québec*).
4143. MCGOURTY Francis, Belmont, 28 avril (F. C.)
(*Edinburgh*).
4144. LONG Daniel, Liège, 5 mai (*Limerick*).
4145. LE DUC Jean, Ottawa, 21 mai (*Montréal*).
4146. GALVIN David, North Vancouver, 22 mai (F. C.)
(*Kerry*).

4147. HEIN Edmond, Strasbourg, 24 mai (F. C.) (*Metz*).
4148. THIBOUTOT Hector, Le Pas, 13 juin (*Québec*).
4149. QUINLIVAN Thomas, San-Antonio, 18 juin (*Toledo*).
4150. WEBER Alb., Mafeking, 24 juin (F. C.) (*Paderborn*).
4151. MORVAN Gabriel, Ville La Salle, 13 juillet (*Nicolet*).
4152. KENNY Joseph, Glencree, 14 juillet (F. C.) (*Dublin*).
4153. MCCARTHY Phil., Belmont, 16 juil. (*Vic. Kimberley*).
4154. O'CALLAGHAN George, Belmont, 16 juillet (*Vic. Transvaal*).
4155. COLLIGNON Louis, Rome, 2 août (*Namur*).
4156. LAFRAMBOISE Jean-Charles, Rome, 2 août (*Ottawa*).
4157. FARANDA Pietro, San-Giorgio, 2 août (*Patti*).
4158. FONTAINE Henri, Albany, 5 août (F. C.) (*Sherbrooke*).
4159. ROY Auguste, Pontmain, 15 août (F. C.) (*Angers*).
4160. GAUCHER Léon, Ville-La-Salle, 15 août (F. C.) (*St-Hyacinthe*).
4161. WYRYMA Stanislas, Colombogam, 15 août (F. C.) (*Poznan*).
4162. EBERT Jean, Burlo, 15 août (*Bamberg*).
4163. PURGOL Pierre, Obra, 15 août (*Katowice*).
4164. VOLLMER Alfons, Burlo, 15 août (*Paderborn*).
4165. JOCHHEIM Karl, Burlo, 15 août (*Cologne*).
4166. BABOCK Karl, Burlo, 15 août (*Paderborn*).
4167. KOLFENBACH Jacques, Burlo, 15 août (*Cologne*).
4168. SCHÆFER Augustin, Burlo, 15 août (*Fulda*).
4169. BUDNIOK Siegfried, Burlo, 15 août (*Prague*).
4170. LIPPOLD Georges, Burlo, 15 août (*Paderborn*).
4171. GODDE Jean, Burlo, 15 août (*Cologne*).
4172. SLUGA Joseph, Obra, 15 août (*Breslau*).
4173. PIEKARCZYK Ceslas, Obra, 15 août (*Przemysl*).
4174. HARTJES Antoine, Burlo, 15 août (*Cologne*).
4175. BLEUEL Karl, Burlo, 15 août (*Fulda*).
4176. POMYKOL Emile, Obra, 15 août (*Katowice*).
4177. MAZURKIEWICZ Joseph, Obra, 15 août (*Gnieszno*).
4178. CIERPKA André, Colombogam, 15 août (*Poznan*).
4179. CALUJEK Etienne, Rome, 15 août (*Gnieszno*).
4180. BLANDZI François, Obra, 15 août (*Poznan*).
4181. JONIENTZ Georges, Obra, 15 août (*Breslau*).

4182. GOHLUS Adalbert, Odra, 15 août (*Katowice*).
4183. MICHALIK Augustin, Odra, 15 août (*Breslau*).
4184. SMIGIELSKI François, Odra, 15 août (*Poznan*).
4185. SWIDERSKI Ignace, Odra, 15 août (*Wuerzburg*).
4186. ZDEBEL Aloys, Odra, 15 août (*Katowice*).
4187. SPYCHALSKI Leon, Odra, 15 août (*Poznan*).
4188. KRISTEK Ernest, Odra, 15 août (*Breslau*).
4189. THIBOUTOT René, Ville-La-Salle, 22 août (F. C.)
(*Québec*).
4190. JÆGERSKUEPPER Heinrich, Engelpfort, 8 sep-
tembre (F. C.) (*Cologne*).
4191. MEYER Edouard, St-Ulrich, 8 septembre (F. C.)
(*Strasbourg*).
4192. HILBERINK Jean, Nieuwenhove, 8 septembre (F.C.)
(*Utrecht*).
4193. SCHWADE Joseph, Engelpfort, 8 septembre (F. C.)
(*Fulda*).
4194. FINNEGAN Daniel, Washington, 8 septembre
(*Boston*).
4195. BROWN William, Washington, 8 septembre (*Boston*).
4196. HAGGERTY Thomas, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4197. FLANAGAN Edward, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4198. WARD Arthur, Washington, 8 septembre (*Boston*).
4199. BRETON Paul-Emile, Ottawa, 8 sept. (*St-Hyacinthe*).
4200. SPRATT Percy, Lebrét, 8 septembre (*Southwark*).
4201. FRÉDETTE Amédée, Ottawa, 8 sept. (*Providence*).
4202. SCHEFFER Lionel, Ottawa, 8 septembre (*Montréal*).
4203. LECOMPTE Antoine, Ottawa, 8 sept. (*Québec*).
4204. BOSSÉ Léo, Ottawa, 8 septembre (*Rimouski*).
4205. HÉBERT Joseph, Ottawa, 8 septembre (*Nicolet*).
4206. POWERS Elwer, San-Antonio, 8 sept. (*New-York*).
4207. LANGEVIN Omer, Ottawa, 8 sept. (*St-Hyacinthe*).
4208. TRUDEL Roméo, Ottawa, 8 sept. (*Trois-Rivières*).
4209. DANIS Lorenzo, Ottawa, 8 sept. (*Alexandria*).
4210. MILLER Patrick, Lebrét, 8 septembre (*St-John*).
4211. KOSAKIEWICZ François, Lebrét, 8 sept. (*Edmonton*).
4212. BASTIEN Aurélien, Ottawa, 8 sept. (*Montréal*).
4213. CORNELLIÉ Paul, Ottawa, 8 sept. (*Montréal*).
4214. LEMIRE Jean, Lebrét, 8 sept. (*St-Boniface*).

4215. LAUX Joseph-Pierre, San-Antonio, 8 septembre
(*San-Antonio*).
4216. GAUTHIER Roland, Lebret, 8 sept. (*Winnipeg*).
4217. CHARBONNEAU Maxime, Ottawa, 8 sept. (*Montréal*).
4218. DUSSAULT Paul, Lebret, 8 sept. (*St-Boniface*).
4219. BRÉLIVET Alain, San-Antonio, 8 sept. (*Quimper*).
4220. SAVARD Maurice, Ottawa, 8 septembre (*Québec*).
4221. CLOUTIER Edouard, Lebret, 8 septembre (*Toronto*).
4222. JANELLE Cyrille, Ottawa, 8 septembre (*Nicolet*).
4223. GAMACHE Fortunat, Lebret, 8 sept. (*Rimouski*).
4224. FUENTE Maximino, San-Antonio, 8 sept. (*Leon*).
4225. LIZÉE Aimé, Lebret, 8 septembre (*Sherbrooke*).
4226. CASTELLANOS Ceferino, San-Antonio, 8 septembre
(*Astorga*).
4227. LAVOIE Georges, Lebret, 8 septembre (*St-Boniface*).
4228. PARENT Arthur, Ottawa, 8 sept. (*St-Hyacinthe*).
4229. CHATELAIN Placide, Lebret, 8 sept. (*Ottawa*).
4230. KANE Joseph, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4231. CARR William, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4232. KERRIGAN Roland, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4233. CONRAD Henry, Washington, 8 sept. (*Fort-Wayne*).
4234. COTTAM Vincent, Washington, 8 sept. (*Providence*).
4235. McCORMACK Francis, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4236. LOFTUS William, Washington, 8 sept. (*Toronto*).
4237. TREMBLAY Laurent, Ottawa, 8 sept. (*Chicoutimi*).
4238. COPPENS Charles, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4239. SUPPLE Joseph, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4240. RUST Paul, Washington, 8 septembre (*Buffalo*).
4241. NIZET François, Liège, 8 septembre (*Namur*).
4242. MULLANEY, William, Washington, 8 septembre
(*Philadelphie*).
4243. DIEZ Louis, Liège, 8 septembre (*Namur*).
4244. TIGHE Edward, Washington, 8 sept. (*Boston*).
4245. CLEARY James, Washington, 8 sept. (*New-York*).
4246. ELMLINGER Eugène, Washington, 8 sept. (*Buffalo*).
4247. BRENNAN Aidan, Liège, 8 sept. (*Southwark*).
4248. GILL Robert, Washington, 8 sept. (*New-York*).
4249. SIMON Louis, Liège, 8 septembre (*Luxembourg*).
4250. ZIMMER Jean, Liège, 8 septembre (*Namur*).

4251. JUGE Auguste, N.-D. de Lumières, 15 septembre
(*Le Puy*).
4252. BOUCHARD Toussaint, Edmonton, 18 septembre
(*Chicoutimi*).
4253. BRISSON Joseph-Louis, Ottawa, 18 septembre
(*Chicoutimi*).
4254. SAINT-PIERRE Jules, Beauval, 18 septembre
(*St-Hyacinthe*).
4255. BEAUDET Edouard, Ottawa, 18 sept. (*Québec*).
4256. O'SHEA Gérard, Liège, 29 septembre (*Killaloe*).
4257. CAHILL Dillon, Belmont, 29 septembre (*Pembroke*).
4258. DEVINE Leo, Belmont, 29 septembre (*Pembroke*).
4259. BRAUD Joseph, Liège, 29 sept. (*Poitiers*).
4260. POUPORE Lawrence, Belmont, 29 sept. (*Pembroke*).
4261. TOLAND Charles, Belmont, 29 septembre (*Derry*).
4262. MOREAU Henri, Jaffna, 29 septembre (*Angers*).
4263. COLLINS Patrick, Lebrét, 3 octobre (*Armagh*).
4264. FLOOD Kevin, Belmont, 15 octobre, (*Meath*).
4265. CARRIER Barthélemi, Ottawa, 1^{er} novembre (F. C.)
(*Québec*).
4266. HENRI Pierre, Liège, 1^{er} novembre (*St-Brieuc*).
4267. STÉPHAN Joseph, Liège, 1^{er} novembre (*Quimper*).
4268. FRÉOUX Pierre, Liège, 1^{er} novembre (*Vannes*).
4269. OBERT Berthold, Huenfeld, 1^{er} nov. (*Fribourg*).
4270. MOLLS Wilhelm, Huenfeld, 1^{er} nov. (*Muenster*).
4271. BÉLANGER Jean-Marcel, Ottawa, 1^{er} nov. (*Ottawa*).
4272. LE COUTOUR Henri, Jaffna, 7 nov. (*Coutances*).
4273. OUELLETTE Ovila, Ottawa, 25 nov. (*Portland*).
4274. MÉNARD Romuald, Cross Lake, 8 decembre (F. C.)
(*Ottawa*).
4275. SALMS Charles, Windhoek, 8 déc. (F.C.) (*Muenster*).
4276. JEAN Aurèle, Hull, 18 déc. (F. C.) (*Rimouski*).

Nous nous permettons de faire remarquer ici que, sur les six feuilles d'Oblation qui nous manquaient l'année dernière et que nous réclamions pour faire cette liste, quatre seulement nous sont arrivées. Il nous en manque deux encore, ce qui va nous obliger ou bien à recommencer la listé entière et à changer un bon nombre de numéros

d'Oblation, ou bien à intercaler les deux retardataires en leur attribuant un *bis*. Nous pensions jusqu'ici qu'une année suffisait, ou pour envoyer les formules manquantes, ou, le cas échéant, pour nous aviser que l'Oblation annoncée n'avait pas eu lieu.

La liste des Oblations de l'année 1930 paraîtra dans la livraison de mars 1931. A l'époque où nous écrivons ces lignes, la liste est loin d'être close et, plutôt que de retarder la publication de la livraison de décembre, nous préférons remettre à plus tard l'insertion de la liste en question.

Cela nous donne l'occasion d'insister auprès des Supérieurs locaux, afin qu'ils nous adressent le plus tôt possible les formules d'Oblation de l'année 1930. Si l'envoi des feuilles temporaires d'Oblation peut attendre un peu, à la rigueur du moins, celui des feuilles d'Oblation perpétuelle devrait être fait immédiatement. Que de fois ces précieuses feuilles se sont perdues, pour être restées trop longtemps en souffrance sur un bureau déjà surchargé ! Plusieurs ont dû être recommencées, à la surprise très vive de l'intéressé...

Et puisque nous parlons de cette question, que l'on nous permette encore de demander respectueusement aux Supérieurs locaux de faire remplir exactement ou, au besoin, de remplir eux-mêmes le verso de la formule. Certaines nous arrivent vierges de tout renseignement ; d'autres portent des indications incomplètes ; à celle-ci, il manque la date de naissance ; tel autre marque le jour et le mois, mais oublie l'année ; un autre se contente de l'année, sans plus...

Les formules les plus incomplètes sont celles qui sont écrites sur papier libre. Serait-il difficile pour un Supérieur qui prévoit la date de l'Oblation perpétuelle et présente son sujet au Conseil provincial pour l'appel canonique, de profiter de l'occasion pour demander une feuille imprimée ? Habitudes de bureaucratie, nous dira-t-on. Oui, mais il y a un minimum d'habitudes d'ordre bureaucratique que nous gagnerons à conquérir, en réagissant contre les habitudes contraires. Qu'on reste sans crainte :

nous n'irons jamais jusqu'à l'exagération si justement critiquée des organisations civiles ; il n'y a pas de danger que notre Congrégation, missionnaire au premier chef, et tout entière tendue vers l'action, se perde en chinoïseries administratives ! Mais il y a une question de charité pour ceux qui essaient de mettre de l'ordre dans notre vie officielle, et c'est si simple de bien faire ce que l'on doit faire : *age quod agis...*



Tableau des obédiences données en 1930

EUROPE

Scolasticat de Rome.

R. P. LUCAS Symph.	10- 6-30	Scol. de Rome.
F. C. CALLONEC Yves.	21-10-30	Prov. du Nord.

Province du Midi.

R. P. CUSTER Joseph.	22- 4-30	Sc. N.-D. de Lumièr.
R. P. GOURANTON P.	25- 7-30	Prov. du Nord.
R. P. ALONSO Emile.	28- 8-30	2 ^e Prov., Etats-Unis.

Province du Nord.

R. P. JAFFRÈS Jean.	28- 1-30	Scol. de Liège.
R. P. PENNEC Henri.	14- 1-30	Scol. de Liège.
R. P. LAMANDÉ Noël.	14- 3-30	Scol. de Liège.
R. P. BROHAN Raym.	10- 6-30	Scol. de Rome.
F. C. HARQUEL Joseph.	21-10-30	Maison Générale.
R. P. LENER Martin.	21-10-30	Nov. du Nord.

Anglo-Irlandaise.

R. P. REIDY Thomas.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. HARDIMAN Jam.	24- 6-30	Scol. de Belmont.

Allemagne.

R. P. SCHAEFER Th.	4- 4-30	Scol. de Hünfeld.
R. P. GOSSMANN Aloys.	4- 4-30	Scol. de Hünfeld.
F. Sc. SIEPMANN Lamb.	8- 4-30	Scol. de Hünfeld.

Belgique.

R. P. DEMAN Camille.	16- 1-30	Vic. de Grouard.
R. P. FRANÇOIS Jules.	20- 5-30	Scol. de Liège.
R. P. VOOGT Joseph.	10- 6-30	Scol. de Rome.
R. P. PISON Charles.	19- 8-30	Scol. de Liège.
R. P. RENSON Edmond.	19- 8-30	Scol. de Liège.
R. P. GÉRARD Jules.	19- 8-30	Prov. du Nord.
R. P. COLLIN Edouard.	19- 8-30	Vic. de Ceylan.

Alsace-Lorraine.

R. P. KAYSER Alex.	20- 5-30	Scol. de Liège.
R. P. SCHAFF Nicolas.	10- 6-30	Scol. de Rome.
R. P. RESLÉ Joseph.	22- 7-30	Scol. de Liège.

Italie.

R. P. CECERE Franç.	4- 7-30	Scol. de San Giorgio.
---------------------	---------	-----------------------

Tchécoslovaquie.

F. Sc. CZECH Jean.	18- 8-30	Prov. de Pologne.
--------------------	----------	-------------------

AMÉRIQUE**Canada.**

R. P. ROY Henri.	6- 5-30	Jun. de Chambly.
R. P. HÉBERT Louis.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. MARTEL Jules.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. GUAY André.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. JANELLE Cyrille.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. BARABÉ Paul.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. PIGEON Honoré.	21-10-30	Pr. de la Baie d'Huds.

Première Province des Etats-Unis.

R. P. EMERY Edouard.	7- 5-30	Pr.S.-J.-B. de Lowell.
R. P. McGRANN Albert.	14- 7-30	Scol. de Washington.

E. P. SWEENEY Léon.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. SWEENEY Eug.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. GARRITY Joseph.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. WARD Edward.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. OGDEN William.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. McCABE Hugh.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. HENNESSEY P.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. KELLEY William.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. MURPHY Joseph.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. DONOVAN Edw.	14- 7-30	Scol. de Washington.
R. P. LINNEHAN John.	14- 7-30	Scol. de Washington.

Deuxième Province des Etats-Unis.

R. P. LAFERRIÈRE Ed.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. SANTOS Agapito.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. CALLEJA Jesus.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. LYONS Joseph.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. LIBERTO Vincent.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. QUINLIVAN Jean.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. CASSIDY Jacques.	22- 4-30	Scol. St-Antonio.
R. P. VEGA Joseph.	18- 8-30	Maison Générale.
R. P. GUENNEUGUÈS J.	28- 8-30	Prov. du Midi.

Manitoba.

R. P. GUY Ovide.	4-11-30	Nov. de St-Laurent.
------------------	---------	---------------------

Alberta-Saskatchewan.

F. C. CORNIL Michel.	19- 5-30	Vic. Mackenzie.
R. P. NADEAU Amédée.	13- 5-30	Scol. de Lebret.

Saint-Pierre de New-Westminster.

R. P. JORDAN Anton.	17- 1-30	Scol. de Lebret.
R. P. CAHILL Dillon.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. DEVINE Leo.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. POUPORE Laur.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. MULLANEY Jos.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. LEECH Jacob.	25- 9-30	Pr. Anglo-Irlandaise.
F. C. CULLEN Jean.	25- 9-30	Pr. Anglo-Irlandaise.

F. C. GALLAGHER Rob.	25- 9-30	Pr.Anglo-Irlandaise.
F. C. MCGOURTY Fr.	25- 9-30	Pr.Anglo-Irlandaise.

Saint-Henri de Belleville.

R. P. METZGER Emile .	9 -3-30	2 ^e Pr. des Etats-Unis.
-----------------------	---------	------------------------------------

Mackenzie.

R. P. SERRUROT Jos.	14- 3-30	Prov. du Nord.
R. P. DELALANDE Luc.	14- 3-30	Prov. du Nord.
R. P. COTY Louis.	14- 3-30	Prov. du Nord.
F. C. ROUSSEL Théod.	14- 3-30	Prov. du Nord.
F. C. DUC François.	25- 3-30	Prov. du Midi.
F. C. CLAES Camille.	2- 4-30	Prov. de Belgique.
R. P. FEUVRIER Alph.	2- 4-30	Scol. de Liège.

Keewatin.

R. P. WADDELL Alph.	10- 5-30	Prov. Alta-Sask.
---------------------	----------	------------------

ASIE

Ceylan.

R. P. LONG Daniel.	20- 5-30	Scol. de Liège.
R. P. GURUSAMY Ant.	9-11-30	Scol. de Rome.

AFRIQUE

Natal.

R. P. NICOL Jean.	14- 3-30	Scol. de Liège.
R. P. SÉNÉCHAL Chr.	14- 3-30	Prov. du Nord.

Kimberley.

F. C. MOLL Pierre.	17- 6-30	Prov. d'Allemagne
F. C. PÆRSCH Guill.	17- 6-30	Prov. d'Allemagne.
R.P.HAGENKOETTER G.	10- 6-30	Scol. de Rome.
F. C. THIELE Théod.	18- 8-30	Prov. d'Allemagne.
F. C. OTRZONSZEK Jos.	21-10-30	Vic. du Transvaal.
F. C. KOCK J.-Bapt.	10-11-30	Vic. du Transvaal.

Transvaal.

R. P. BRADY Jean.	24- 6-30	Scol. de Belmont.
R. P. DELAJOD J.-M.	18- 7-30	Prov. du Midi.
R. P. DURAND Daniel.	28- 8-30	Vic. de Kimberley.

Basutoland.

R. P. LABRECQUE Hon.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.
R. P. BLAIS André.	6- 5-30	Scol. d'Ottawa.

**Nécrologe de l'année 1930 (34).**

1389. F. Sc. MAZURKIEWICZ Joseph, de la Province de Pologne (Odra), décédé à Rusinowo, le 12 janvier 1930, dans la 25^e année de son âge et la 4^e de son oblation.
1390. R. P. WHEELER Joseph, de la Province Anglo-Irlandaise, décédé à Tover Hill, le 15 janvier 1930, dans la 66^e année de son âge et la 47^e de son oblation.
1391. R. P. GAVARY Jules, de la Province du Midi, décédé à Nice, le 26 janvier 1930, dans la 67^e année de son âge et la 38^e de son oblation.
1392. R. P. STEFANINI Dominique, de la Province du Midi, décédé à Aix le 2 février 1930, dans la 79^e année de son âge et le jour anniversaire (48^e), de son oblation.
1393. F. C. PELLETIER David, de la Province du Manitoba, décédé à Sandy Bay, le 7 février 1930, dans la 75^e année de son âge et la 45^e de son oblation.
1394. R. P. PINEAU Victor, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Duck Lake, le 10 février 1930, dans la 83^e année de son âge et la 43^e de son oblation.

1395. F. C. McGRATH James, de la Province Anglo-Irlandaise, décédé à Sickling-hall, le 16 février 1930, dans la 84^e année de son âge et la 60^e de son oblation.
1396. F. C. GOLLBACH Jacques, de la Province d'Allemagne, décédé à Bingen, le 2 mars 1930, dans la 60^e année de son âge et la 32^e de son oblation.
1397. F. C. GERHARDY Charles, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Nicolas, le 14 mars 1930, dans la 46^e année de son âge et la 19^e de son oblation.
1398. R. P. ROBERT Eugène, de la Province du Nord, décédé à Paris le 14 mars 1930, dans la 77^e année de son âge et la 55^e de son oblation.
1399. R. P. D'ISTRIA Thaddée, de la Province du Nord, décédé à Petreto Bicchisano (Corse) le 16 mars 1930, dans la 81^e année de son âge et la 62^e de son oblation.
1400. F. C. NOV. OLSZEWSKI Joseph, de la Province de Pologne, décédé à Markowice le 29 mars 1930, dans la 20^e année de son âge.
1401. R. P. CROCTAINE Charles, du Vicariat de Ceylan, décédé à Colombo le 30 mars 1930, dans la 67^e année de son âge et la 31^e de son oblation.
1402. R. P. DESJARDINS Moïse, de la Province du Canada, décédé à Maniwaki le 11 mai 1930, dans la 67^e année de son âge et la 45^e de son oblation.
1403. F. C. DUBÉ Georges, de la Province du Canada, décédé à Ville La Salle le 16 juin 1930, dans la 83^e année de son âge et la 54^e de son oblation.
1404. R. P. FRIGON Jean-Baptiste, de la 2^e Province des Etats-Unis (Brownsville), décédé à Padre Island Beach le 26 juin 1930, dans la 59^e année de son âge et la 41^e de son oblation.

-
1405. R. P. MILLER William, du Vicariat de Kimberley, décédé à Kimberley le 4 juillet 1930, dans la 54^e année de son âge et la 34^e de son oblation.
1406. R. P. CHEVRIER Odilon, de la Province du Canada, décédé à Ottawa le 18 juillet 1930, dans la 66^e année de son âge et la 43^e de son oblation.
1407. F. C. KURTEN Jean, du Vicariat de Kimberley, décédé à Kimberley le 25 juillet 1930, dans la 72^e année de son âge et la 47^e de son oblation.
1408. R. P. STREIT Robert, de la Province d'Allemagne, décédé à Francfort le 31 juillet 1930, dans la 55^e année de son âge et la 34^e de son oblation.
1409. F. C. RITZ Jean, de la Province d'Allemagne, décédé à St-Nicolas le 25 août 1930, dans la 60^e année de son âge et la 38^e de son oblation.
1410. F. C. KIPPER Jacques, du Vicariat de Windhœk, décédé à Dœbra le 13 septembre 1930, dans la 67^e année de son âge et la 35^e de son oblation.
1411. R. P. ADAM Médéric, du Vicariat de Keewatin, décédé à l'Ile à la Crosse le 22 septembre 1930, dans la 36^e année de son âge et la 14^e de son oblation.
1412. R. P. DAUPHIN Louis, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Pontmain le 24 septembre 1930, dans la 74^e année de son âge et la 52^e de son oblation.
1413. F. C. BRAUN Joseph, de la Province d'Allemagne, décédé à St-Nicolas le 2 octobre 1930, dans la 66^e année de son âge et la 35^e de son oblation.
1414. R. P. JONVEAUX Gustave, de la Province du Nord, décédé à Pontmain le 2 octobre 1930, dans la 88^e année de son âge et la 66^e de son oblation.

1415. F. C. PETITDEMANGE Florian, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Saint-Albert le 5 octobre 1930, dans la 78^e année de son âge et la 55^e de son oblation.
1416. R. P. PRIOUX Casimir, de la Province du Nord, décédé à Dinant le 21 octobre 1930, dans la 56^e année de son âge et la 36^e de son oblation.
1417. R. P. GRIAUX Germain, du Vicariat de Ceylan, décédé à Colombo le 2 novembre 1930, dans la 71^e année de son âge et la 44^e de son oblation.
1418. R. P. BARBEDETTE Joseph, de la Province du Nord, décédé à Pontmain le 3 novembre 1930, dans la 71^e année de son âge et la 47^e de son oblation.
1419. F. C. TROYON Jean, de la Province du Nord, décédé à Notre-Dame de Sion le 5 novembre 1930, dans la 79^e année de son âge et la 55^e de son oblation.
1420. R. P. CARDUCK Guillaume, de la Province d'Allemagne, décédé à Bonn le 20 novembre 1930, dans la 50^e année de son âge et la 30^e de son oblation.
1421. F. C. LUCAS Henri, décédé à Rome le 20 novembre 1930, dans la 65^e année de son âge et la 43^e de son oblation.
1422. R. P. LE JEUNE Jean-Marie, de la Province de New-Westminster, décédé à New-Westminster le 21 novembre 1930, dans la 78^e année de son âge et la 56^e de son oblation.
1423. R. P. MAINGOT Raoul, du Vicariat du Natal, décédé à Durban le 28 décembre 1930, dans la 68^e année de son âge et la 46^e de son oblation.
- ~~~~~

Statistiques.

Vicariat du Keewatin (30 juin 1930).

25 prêtres Oblats de Marie Immaculée (5 Français, 19 Canadiens, 1 Allemand).

17 Frères coadjuteurs Oblats de Marie Immaculée (15 Canadiens, 1 Français, 1 Allemand).

62 Sœurs, toutes Canadiennes :

23 Sœurs Grises de la Charité, de St-Hyacinthe.

10 Sœurs de la Présentation.

15 Sœurs Grises de la Charité de Montréal.

4 Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée (5 ayant péri dans l'incendie de Cross Lake).

10 Sœurs de Saint-Joseph de St-Hyacinthe.

3 prêtres séculiers (total des prêtres : 28).

9 Scolastiques.

4 instituteurs, 2 institutrices.

9.569 catholiques, dont 1.756 blancs, 7.655 Indiens, 158 métis.

258 schismatiques, 12.950 protestants, 60 païens.

3 districts, 14 stations principales, 12 stations secondaires.

2 églises pouvant contenir 400 fidèles et plus, 27 plus petites.

2 hôpitaux (110 lits), 1 Orphelinat (12 garçons, 18 filles),

13 écoles élémentaires (217 garçons, 222 filles), 1 école moyenne (9 garçons, 103 filles). Total, en comptant l'orphelinat : 15 écoles avec 581 élèves.

496 baptêmes, dont 135 d'adultes.

267 défunts, 270 émigrés, 1.125 immigrants.

89.755 communions, dont 8.125 pascales, 94 mariages (dont 12 mixtes).

14 missions prêchées au peuple, une retraite au clergé.

Confréries : Apostolat de la Prière, Ligue du Sacré-Cœur, Archiconfrérie du Carmel, Enfants de Marie.

Chevaliers de Colomb.

BILAN

L'incendie de l'école de Cross Lake cause une perte de 160 mille dollars, dont 10.000 à la Mission.

3 nouvelles églises ont été construites, 2 pour les blancs dans les centres miniers, la 3^e pour les Indiens à Nelson House.

Une partie de l'école de Beauval, incendiée il y a trois ans, a été reconstruite. On espère finir l'an prochain.

Une petite école a été construite à Island Lake.

2 nouvelles Missions ont été fondées : la 1^{re} à God's Lake (St-François de Sales), la 2^e dans le seul endroit où se trouvent encore 60 Cris infidèles, mais cette fondation ne sera définitive que l'an prochain.

A God's Lake, il y a déjà une centaine de conversions. Le milieu est protestant, comme d'ailleurs dans la Mission voisine (Island Lake), où le courant des conversions se maintient,

Dans les centres où affluent les blancs, leur influence se manifeste déjà par la diminution de la foi, le relâchement des mœurs et l'introduction des modes indécentes.

Nos fidèles tiennent à participer à l'œuvre de la Propagation de la Foi par leurs modestes oboles.

Nous avons toujours l'idée de fonder un Séminaire indigène, mais les incendies successifs qui ont ruiné nos belles écoles tiennent le Vicariat dans une détresse que vient augmenter la crise financière.

Superficie du Vicariat : 651.575 kmq.

Vicariat du Yukon (30 juin 1930).

Superficie : environ 500.000 kilomètres carrés.

14 prêtres, dont 1 séculier et 13 Oblats de Marie Immaculée (7 Canadiens, 3 Français, 1 Allemand, 1 Américain, 1 Anglais).

1 Frère coadjuteur *O. M. I.* (Anglais).

29 Sœurs (25 Canadiennes, 2 Françaises, 2 Irlandaises) :
10 Sœurs de Sainte-Anne, de Lachine ; 10 de
Saint-Joseph, de Toronto ; 9 Sœurs de l'Enfant
Jésus, du Puy.

2 séminaristes (1 au grand Séminaire).

6.945 catholiques, dont 4.551 blancs, 2.282 Indiens
et 92 métis.

375 schismatiques, environ 38.000 protestants, 24 Juifs,
16 Musulmans et environ 200 infidèles.

6 districts, 8 stations principales, 30 stations secondaires.

Une église peut contenir 400 fidèles et plus, 29 sont plus petites.

Un hôpital avec 60 lits.

8 écoles élémentaires (135 garçons, 150 filles).

6 écoles moyennes (174 garçons, 201 filles). Total :
14 écoles, 660 élèves.

153 baptêmes, dont 12 d'adultes ; 75 défunts ; 450 émigrés.

35.050 communions, dont 2.950 pascales ; 45 mariages, dont 8 mixtes.

5 missions prêchées au peuple, une retraite au clergé.

Confréries : Apostolat de la Prière, Confrérie du S. Nom.

Chevalier de Colomb, Association des Femmes chrétiennes.

BILAN

La population diminue, à cause de l'émigration. Les mines du Klondyke sont de plus en plus abandonnées et les mineurs ne peuvent rester dans le pays, qui n'est pas en état de les nourrir. L'agriculture ne compte pas encore comme un élément important dans la vie du peuple. Rares sont les colons qui ont le courage d'aborder la tâche ardue de se tailler un terrain dans la forêt vierge qui couvre nos immenses étendues. Pourtant, cela viendra un jour...

La grande majorité est protestante de nom, mais prend la religion bien à la légère. Les conversions, vu

cet état d'âme, ne peuvent pas être bien nombreuses et le respect humain en empêche aussi beaucoup.

De plus, les ministres protestants pullulent. Il y en a un dans chaque petit village, installé avec sa famille et montant la garde contre toute approche de notre part.

Nos missionnaires ont besoin de beaucoup de tact, d'un zèle inlassable et d'une vigilance incessante pour protéger leurs ouailles contre les influences du milieu.

Nous essayons de multiplier les écoles, persuadés que c'est par les enfants que nous gagnerons la partie. Les enfants des familles isolées sont amenés à nos frais dans les grandes écoles, qui nous coûtent fort cher et nous demandent d'énormes sacrifices.

Nos fidèles aiment à contribuer par leur modeste obole à la grande œuvre de la Propagation de la Foi.

Colombo (1929).

Nous donnons aujourd'hui ces statistiques, qui manquaient à la liste publiée par les *Missions* de juin, pp. 151 et suivantes, et que le R. P. BELLE nous apporte de Ceylan.

Superficie de l'archidiocèse : 11.515 kmq.

Catholiques : 275.441 (recensement de 1924).

Païens : 1.429.933 (recensement de 1921).

Protestants : 43.9036 (recensement de 1921).

1 Archevêque et 139 prêtres :

71 Européens, dont 1 séculier et 70 *O. M. I.*

68 Ceylanais, dont 28 séculiers et 40 *O. M. I.*

43 grands séminaristes (dont 22 *O. M. I.*)

69 petits séminaristes.

52 Frères des Ecoles chrétiennes, dont 27 Européens et 25 Ceylanais.

11 Frères Maristes, dont 10 Européens et 1 Ceylanais.

36 Frères Franciscains Ceylanais.

10 Frères convers *O. M. I.* Européens.

Total des Frères : 100 (dont 62 Ceylanais).

Sœurs du Bon Pasteur d'Angers : 55 Europ., 206 Ceylanaises.

Sœurs Franciscaines Miss. de Marie : 111 Europ., 4 indigènes.

Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux : 42 Europ., 205 Ceylanaises.

Petites Sœurs des Pauvres : 18.

Sœurs de Notre-Dame de Bonsecours de Courtrai : 10.

Total des Sœurs : 651 (236 Europ. et 415 Ceylan.).

2 écoles normales pour garçons (66 élèves) et 3 pour filles (90).

Maîtres et maîtresses d'école : 1.925 (dont 417 religieux).

66 Missions, en 6 districts.

323 églises et 36 chapelles.

8 Orphelinats (784 orphelins).

8 Collèges (4 pour garçons, 4 pour filles).

Une maison pour 20 étudiants universitaires.

Un pénitencier (260 jeunes gens).

Une maison de refuge (148 réfugiées).

8 écoles industrielles (2 pour 340 garçons, 6 pour 513 filles).

2 ouvriers pour 308 jeunes filles.

3 hôpitaux : Sœurs Franciscaines (848 malades).

Sœurs de la Sainte-Famille (153).

Sœurs de Notre-Dame de Bonsecours, antituberculeux (376).

Une léproserie (600 lépreux).

2 pharmacies : 131.080 malades soignés.

L'Union catholique de l'île : centre à Colombo.

38 Cercles catholiques, 4 Conférences de St-Vincent de Paul, 5 œuvres de Dames de Charité.

2 imprimeries :

un journal catholique anglais semi-hebdomadaire ;

un journal catholique singhalais semi-hebdomad. ;

une revue mensuelle anglaise ;

une revue mensuelle singhalaise.

43 bibliothèques pour la diffusion de la bonne presse.

536 écoles (49 anglaises, dont 27 pour garçons et

22 pour filles ; 487 indigènes, dont 244 pour garçons et 243 pour filles).

57.935 élèves (32.289 garçons et 25.646 filles).
(46.195 catholiques, 1.080 protestants, et 10.660 infidèles).

11.635 baptêmes, dont 1.056 d'adultes.

2.558 mariages, 854.471 confessions, 3.250.343 communions, 3.439 viatiques, 4.079 extrêmes-onctions, 4.027 confirmations.

Natal (30 juin 1930).

35 prêtres *O. M. I.* (dont 26 Français, 5 Anglais, 2 Irlandais, 1 Allemand, 1 Belge).

4 Missionnaires de Mariannahill.

1 prêtre séculier.

Total : 40 prêtres.

5 Frères *O. M. I.* (dont 2 Français, 3 indigènes).

16 Frères Maristes et 10 Frères de Mariannahill.

114 Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux.

120 Sœurs Augustines.

137 Sœurs Dominicaines d'Oakford (Natal).

93 Sœurs Dominicaines de Newcastle (Natal).

14 Sœurs de Nazareth (Londres).

14 Sœurs du Précieux Sang (Mariannahill).

Total des Sœurs : 492.

5 séminaristes, dont 2 Indiens et 2 Indigènes.

3 Novices coadjuteurs Oblats de Marie Immaculée.

170 catéchistes (dont 81 hommes et 89 femmes).

298 instituteurs et institutr. (57 hommes, 241 femmes).

35.327 catholiques, dont 11.454 blancs, 21.532 indigènes, 2.341 de sang mêlé.

1.981 catéchumènes.

50 schismatiques de rit oriental (?).

331.731 protestants.

5.000 Juifs (?).

50.000 Mahométans (?).

500.000 païens.

5 districts, 28 stations primaires, 92 stations secondaires.

95 églises, dont 16 peuvent contenir plus de 400 fidèles.

4 Hôpitaux (5.223 lits, 2.567 hommes, 2.656 femmes).

8 pharmacies.

5 orphelinats (145 garçons, 193 filles).

2 asiles de vieillards (45 occupants).

3 Sociétés de St-Vincent de Paul et 2 Guildes de charité.

73 écoles élémentaires (3.560 garçons, 2.721 filles).

25 écoles moyennes (550 garçons, 1.500 filles).

9 écoles supérieures (202 garçons, 317 filles).

2 écoles professionnelles (150 jeunes gens, 113 jeunes filles).

Total : 109 écoles, 9.923 élèves (4.822 g., 5.101 filles).

40 écoles enfantines (360 garçons, 450 filles).

3.452 baptêmes (dont 571 in articulo mortis et 921 d'adultes).

805 défunts.

516.142 communions (dont 16.194 pascales).

5 Missions prêchées et 23 retraites (une pour le clergé, 3 pour hommes et 19 pour femmes).

Confréries : 24 du Sacré-Cœur, 2 Apostolat de la Prière, 10 d'Enfants de Marie, Fédération catholique, Union catholique indigène.

154.524 confessions.

314 mariages (dont 132 mixtes).

Bilan de l'année écoulée :

5 églises construites ou achevées ;

nombreux catéchistes nouveaux ;

12 nouveaux emplacements pour Missions secondaires.

Kimberley (1^{er} juillet 1930).

Rapport de Mgr MEYSING, évêque de Mine, vicaire apost.

Superficie : 90.247 milles carrés (233.632 kilomètres) (avant l'annexion des districts de Rustenburg et Marico).

Population : 432.624, dont 112.624 blancs et 320.000 indigènes.

Catholiques : 7.295, dont 3.482 blancs et 3.813 indigènes.

Prêtres : 17, tous Oblats de Marie Immaculée.

Séminaristes : 1 (au grand Séminaire).

Frères : 41, dont 15 *O. M. I.* et 26 Frères enseignants.

Sœurs : 121, dont 55 de la Sainte-Famille de Bordeaux ;

22 Sœurs de Nazareth ;

7 Dominicaines ;

12 Sœurs de Ste-Croix de Menzingen ;

25 Sœurs de la Merci.

Instituteurs : 40, dont 15 indigènes.

Catéchistes : 18 (tous indigènes).

Stations avec prêtre résidant : 13 ; secondaires, 20.

Eglises : 13 ; chapelles : 16.

Conversions : 245 (90 de l'hérésie, 155 du paganisme).

Catéchumènes : 1.722.

Baptêmes : 943 (dont 259 d'adultes).

Confessions : 40.794 ; communions : 142.140 de dévotion et 3.343 pascales (chez les indigènes, 11.581 confessions ; 22.575 communions de dévotion et 1.281 communions pascales).

Confirmations : 196 ; mariages : 98, dont 61 mixtes.

Extrêmes-onctions : 124 (224 défunts).

Ecoles élémentaires : 23 (1.142 garçons, 1.460 filles).

Ecoles supérieures : 6 (391 garçons, 281 filles).

Pensionnats : 6 (214 garçons, 164 filles).

Ecoles industrielles et dominicales : 2 (33 garçons, 82 filles) (Taungs).

1 orphelinat (73 garçons, 74 filles) pour les blancs.

1 orphelinat (18 garçons, 12 filles) pour les noirs.

3 pharmacies (745 malades soignés).

Associations pour les blancs : Confrérie du Sacré-Cœur, Sodalité de Marie, Enfants de Marie, St-Patrick's Guild, Confrérie des SS. Anges, Sainte-Enfance, Association du Divin Enfant, Chevaliers du Très Saint Sacrement, Société de Saint-Vincent de Paul, Apostolat de la Prière, Hommes catholiques, Femmes catholiques.

Associations pour les noirs : Sainte-Enfance, Confrérie du Sacré-Cœur, Société de Saint-Joseph pour les défunts.

Total des enfants dans les écoles (37) : 3.829 (dont 2.214 non catholiques).

Kimberley a 1.824 catholiques blancs et 418 indigènes (paroisse Sainte-Marie) ; 534 indigènes (Mission Saint-Boniface), catéchumènes, 424.

Bloemfontein, 1.100 catholiques blancs et (Waihoek) 600 indigènes, 220 catéchumènes.

Beaconsfield, 255 catholiques blancs et 90 indigènes, 67 catéchumènes.

Taungs, 50 catholiques blancs et 1.360 indigènes, 150 catéchumènes.

Mafeking, 192 catholiques blancs et 133 indigènes. 55 catéchumènes ; 356 indigènes (Sainte-Marie, Mafeking), 98 catéchumènes.

Belcamp, 86 catholiques blancs, 155 indigènes, 65 catéchumènes.

Fourteen Streams, 123 cath. blancs et 240 ind., 177 catéchumènes.

Albini Hill, 12 cath. blancs et 20 indigènes, 34 catéch.

Lobatsi, 6 cath. blancs et 9 indigènes, 22 catéchumènes.

Tweespruit, 95 cath. blancs et 737 indig., 410 catéch.

C'est toujours Sainte-Marie de Kimberley qui vient en tête pour les communions de dévotion : 64.110.

Lobatsi et Tweespruit n'ont pas encore d'écoles.

Il y a 16 écoles élémentaires pour noirs (723 garçons, 1.125 filles) et un pensionnat (à Taungs) avec 18 garçons et 12 filles. Les Missions de Taungs, Fourteen Streams et St-Boniface de Kimberley ont chacune trois écoles élémentaires pour indigènes.

Taungs comporte donc 3 écoles élémentaires, un pensionnat-orphelinat, une école industrielle et une école dominicale. Malgré tout le travail que demande cette Mission si dotée d'œuvres, les Pères ont encore fait 65 travaux de ministère en dehors de la Mission, dans le territoire qui fait partie de sa sphère d'influence. Mais le record sur ce point est battu par Fourteen Streams, avec 88 travaux, et St-Boniface, avec 77.

Vicariat du Transvaal (30 juin 1930).

Superficie du Vicariat : 25.000 kilomètres carrés.

Prêtres : 44, dont 3 séculiers (2 Anglais, 1 sud-africain), 27 Oblats de Marie Immaculée (1 Anglais, 7 Irlandais, 10 Français, 3 Allemands, 1 Canadien, 1 Hollandais, 1 Belge, 3 sud-africains), 9 Dominicains (5 Anglais, 2 Irlandais, 2 sud-africains), 4 Rédemptoristes anglais, 1 Maronite.

Frères : 3 Oblats de Marie Immaculée (1 Français, 1 Polonais, 1 Hollandais) ; 11 Frères Chrétiens enseignants Irlandais, 17 Frères Maristes (4 Français, 3 Irlandais, 2 Allemands, 3 Anglais, 1 Italien, 4 sud-africains).
Total : 31.

Religieuses : 385, dont 60 Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, 87 Dominicaines (de Kingwilliamstown), 65 Dominicaines (de Newcastle, Natal), 53 Ursulines, 32 Sœurs de Lorette, 17 Sœurs de Sainte-Croix, 20 Sœurs de Nazareth, 12 Sœurs du Bon Pasteur, 39 Sœurs de la Merci.

6 Scolastiques *O. M. I.* et 3 Apostoliques.

3 novices Ursulines, 8 novices de Lorette, 7 novices de la Merci.

Catéchistes : 31 (17 hommes et 14 femmes).

Instituteurs : 86 (50 hommes et 36 femmes).

Baptiseurs : 17.

Aides brevetés pour les malades : 4.

Population catholique : 23.350, dont 17.445 blancs, 5.185 noirs, 720 de sang mêlé.

411 catéchumènes.

Dissidents : 1.200 schismatiques orientaux, 600.000 protestants, 29.000 juifs, 3.000 musulmans, 400.000 païens.

22 paroisses, 12 stations primaires, 20 stations secondaires.

Eglises : 7, pouvant contenir plus de 400 fidèles ; 37 de grandeur moindre.

1 hôpital avec 96 lits.

3 pharmacies (10.950 consultations).

1 orphelinat (111 garçons, 156 filles).

1 asile de vieillards (64 hospitalisés).

1 léproserie (153 lépreux).

1 refuge (99 jeunes filles).

Une revue mensuelle : *The Catholic News*.

38 écoles élémentaires, avec 5.690 enfants (2.680 garç., 3.010 filles).

21 écoles moyennes, avec 1.484 enfants (800 garç., 684 filles).

40 écoles enfantines, avec 3.518 enfants (1.511 garç., 2.007 filles).

199 baptêmes à l'article de la mort.

202 baptêmes d'adultes.

853 baptêmes d'enfants. (Total des baptêmes : 1.254.)

475 défunts.

Le Vicariat a perdu, par division, 1.100 catholiques.

Communions : 384.160, dont 12.160 pascales.

Mariages : 227, dont 131 mixtes.

Missions prêchées au peuple : 8.

Retraites : 5 (une pour le clergé, 2 aux hommes, 2 aux femmes).

Confréries : Jeunesse catholique, Enfants de Marie, Confréries du Sacré-Cœur, du Saint Sacrement, du Saint Rosaire, des SS. Anges, du Saint-Nom, « Boys Guild », Fédération catholique, Conférences de Saint-Vincent de Paul et Dames de Charité.

BILAN

Le Vicariat est en progrès continu, malgré le manque de prêtres et de ressources, l'hostilité des sectes, la froideur du Gouvernement travailliste-nationaliste. Ce dernier refuse tout subside aux écoles : est-il influencé ? Nous ne savons, mais il est sûr que les protestants ont fait des démarches formelles pour obtenir ce refus. Même hostilité pour empêcher le développement des Missions noires, surtout de la part des Wesleyens, des Luthériens et des Calvinistes.

La cession au Vicariat de Kimberley des districts de

Marico et Rustenburg a enlevé au Vicariat du Transvaal 41.593 kmq, 131.500 habitants (33.350 blancs et environ 98.000 noirs) et 1.100 catholiques.

Les Sœurs de la Merci ont ouvert une école-chapelle pour blancs à Rosebank (embryon d'une future paroisse), et les Sœurs Dominicaines à Springs.

Une ferme a été acquise pour l'organisation d'une colonie de noirs. Il y a déjà une chapelle : De Mazenod's Rest.

Une chapelle-école a été ouverte pour les noirs (Saint-Thomas, Machavie).

Une chapelle Saint-Benoît Labre et une maison pour religieuses ont été inaugurées à Borsbrand pour les lépreux, avec une ferme de 200 morgen.

Une maison a été construite à Heidelberg pour un excellent et actif catéchiste.

Une aile a été ajoutée à la Mission Sainte-Marie de Krugersdorp, fournissant 3 classes, un dortoir et une salle de couture.

Une belle église toute neuve a été construite à Alexandra Township, en l'honneur de saint Hubert.

PROJETS

Agrandissements à Krugersdorp, mission qui se développe avec rapidité, sous l'impulsion du R. P. KLAEYLÉ.

Construction projetée d'une église pour les noirs à Heidelberg.

Item à Springs, et à Randfontein.

Mission en vue à Hamanskraal, ainsi qu'à Evaton.

Une petite église à Prétoria North pour les blancs.

Basutoland (30 juin 1930).

33 prêtres *O. M. I.* (dont 17 Français, 9 Canadiens, 5 Belges, 1 Allemand, 1 Hollandais).

4 Frères *O. M. I.* (dont 1 Allemand, 1 Français, 1 Polonais, 1 Belge).

7 Frères Maristes (dont 4 Français, 1 Allemand, 1 Anglais, 1 Espagnol).

96 Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux (dont 40 Européennes et 56 indigènes).

49 Sœurs de la Sainte-Croix de Menzingen (dont 29 Européennes et 20 Indigènes).

1 Grand Séminaire, avec 6 séminaristes.

1 Petit Séminaire, avec 27 séminaristes.

2 Novices coadjuteurs *O. M. I.* (Indigènes).

9 Novices religieuses Indigènes de la Sainte-Famille.

8 Novices religieuses Indigènes de la Sainte-Croix.

182 catéchistes (125 hommes, 47 femmes).

150 instituteurs et 74 institutrices (total : 224).

270 baptiseurs (190 hommes et 80 femmes).

52.579 catholiques (dont 15 blancs).

9.950 catéchumènes.

100.000 protestants et 440.000 païens.

5 districts, 21 Missions, 184 stations.

105 églises (dont 30 peuvent contenir au moins 400 personnes).

21 pharmacies, 1 léproserie (avec 140 lépreux).

172 écoles (avec 2.000 garçons et 8.700 filles) élémentaires.

6 écoles moyennes (avec 200 garçons et 600 filles).

2 écoles supérieures (avec 190 garçons et 320 filles).

2 écoles normales (avec 28 hommes et 35 femmes).

Total des écoles pour l'enfance et la jeunesse : 180 (2.390 garçons et 9.620 filles, soit 12.010 élèves).

Un périodique (pour les écoles) : *Molisana*, 500 exempl.

5.048 baptêmes (dont 595 in articulo mortis et 1.804 d'adultes).

150 catholiques immigrés, 1.342 défunts et 1.125 émigr.

294.097 communions (dont 20.810 pascales).

412 mariages (dont 295 mixtes).

Missions prêchées : 480.

Retraites : 8 (une pour le clergé, une pour les hommes, six pour les femmes).

Confréries : celles des Scapulaires, les Enfants de Marie, l'Apostolat de la Prière, l'Adoration perpétuelle, les Hommes au Sacré-Cœur (Montmartre).



SUPPLÉMENT

Actes du Saint-Siège.

1° Les prières prescrites pour gagner les indulgences *toties quoties* dans le cas où la visite d'une église est prescrite.

Dans le N° 240 (sept. 1930) de nos *Missions*, nous avons communiqué une décision de la Sacrée Pénitencerie du 13 janvier 1930 qui prescrit comme formule de prière pour gagner l'indulgence de la Portioncule, 6 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, sans qu'on puisse y substituer des prières équivalentes. Un nouveau décret de la Sacrée Pénitencerie du 5 juillet 1930, étend cette mesure à toutes les indulgences plénières *toties quoties* pour lesquelles la visite d'une église est prescrite. Pour les indulgences plénières qu'on ne peut gagner *toties quoties*, ou pour lesquelles la visite d'une église n'est pas prescrite, on pourra, comme par le passé, substituer des prières équivalentes aux 6 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. (*Acta Apost. Sedis*, 7 août 1930, p. 363.)

2° Interruption du noviciat.

D'après le Code (c. 556, § 1), il y a interruption du noviciat, de sorte que le noviciat soit à recommencer, si le novice, même avec l'intention de retourner, prolonge son séjour hors de la maison du noviciat durant un laps de temps supérieur à 30 jours continus ou non continus, quelle que soit d'ailleurs la raison (*quacunque ex causa*), et nonobstant la permission des supérieurs. Il n'y a point

d'interruption du noviciat, si le novice est transféré d'une maison de noviciat à un autre noviciat du même Institut (c. 556, § 4). Des auteurs (Vermeersch-Creusen, Schæfer, Voltas) ont enseigné que dans ce dernier cas le noviciat n'était pas interrompu, même si le novice, en passant d'un noviciat à l'autre, était plus de 30 jours en voyage. La Commission pontificale, pour l'interprétation authentique du Code, déclare maintenant qu'une absence de 30 jours à l'occasion du passage d'un noviciat à l'autre est une vraie interruption du noviciat qui oblige à le recommencer (à moins d'un Indult). Décision du 13 juillet 1930. (*Acta Apost. Sedis*, 1930, p. 365.)

3° Diaques distribuant la sainte Communion.

Dans les cas prévus par le Code (c. 945, § 2), où le diacre distribue la sainte Communion, il doit, tout comme le prêtre, donner la bénédiction à la fin de la cérémonie (*Acta Apost. Sedis*, 1930, p. 365.)

4° Prières pour la Russie.

Dans le consistoire secret du 30 juin 1930, Sa Sainteté Pie XI a demandé instamment de prier pour la Russie et il a ordonné que les prières que son prédécesseur Léon XIII a prescrites après la messe, soient dites à cette intention, c'est-à-dire pour la Russie. Le clergé doit avertir les fidèles de cette intention et les lui rappeler fréquemment. (*Acta Apost. Sedis*, 1930, pp. 306 et 366.)

5° Les Ruthènes au Canada.

La Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale vient de publier une importante instruction sur le régime ecclésiastique des Ruthènes au Canada. (*Acta Apost. Sedis*, 1930, pp. 346-354.) Comme nos Pères du Canada ont fréquemment des Ruthènes dans leurs paroisses et missions, nous extrayons ici quelques articles qui, même pour des mis-

sionnaires de rite latin, ont une importance pratique dans le ministère paroissial.

ART. 33. — In regionibus ubi desunt ecclesiae ac sacerdotes proprii ritus et ubi propter longinquitatem ecclesiae suae non eam possunt nisi cum gravi incommodo adire, debent graeco-rutheni ut praeceptis Ecclesia satisfaciant, Missam audire in ecclesia catholica alterius ritus, necnon Sacramenta accipere a presbytero alterius ritus. Huiusmodi observantia impense evulgetur, ac instent super hoc sacerdotes, cum de gravi praeepto agatur.

ART. 34. — Frequentatio ex parte graeco-ruthenorum, etiam continua, ecclesiarum ritus latini, non inducit mutationem ritus. Circa transitum ab uno ritu ad alium, normae rite observentur a S. Congregatione pro Ecclesia Orientali datae per decretum « Nemini licere » diei 6 Decembris 1928. Idcirco fideles graeco-rutheni, quod transitum spectat ad alium ritum, petitionem ad Delegatum Apostolicum mittant, et simul exponant veraciter causas canonicas, quae eundem transitum suadere videntur. Satius vero erit si hanc petitionem ad eundem Delegatum Apostolicum transmittant per tramitem proprii Ordinarii.

ART. 35. — Non licet sacerdotibus ritus latini quempiam graeco-ruthenum ad latinum ritum amplectendum inducere contra vel praeter canonica praescripta, quae transitus ritus moderantur.

ART. 36. — Fideles latini, etiam si adsit presbyter latini ritus, apud sacerdotem graeco-ruthenum ab Ordinario suo approbatum, peccata sua confiteri et beneficium sacramentalis absolutionis, valide et licite obtinere possunt. Item fideles graeco-rutheni peccata sua confiteri possunt apud sacerdotem latinum ab Episcopo suo approbatum. Presbyteri vero latini absolvere non possunt fideles graeco-rutheni ritus a censuris et casibus sibi reservatis ab Ordinario graeco-rutheno absque venia eiusdem. Vicissim idem dicatur de presbyteris graeco-ruthenis quoad censuras et reservationes statutas ab Ordinario latini ritus. Ad devitandas vero difficultates, quae frequentius in praxi occurrent, Ordinarii omnes a

se reservatos casus, si qui sint, sibi invicem communicent.

ART. 37. — Omnibus fidelibus cuiuscunque ritus datur facultas ut, pietatis causa, Sacramentum Eucharisticum, quolibet ritu confectum, suscipiant; ac insuper, ubi necessitas urgeat, nec sacerdos diversi ritus adsit, licebit sacerdoti græco-rutheno ministrare Eucharistiam consecratam in azymo et vicissim sacerdoti latino ministrare in fermentato: at suum quisque ritum in ministrando servabit.

ART. 38. — Quilibet orientalis valide ac licite præcepto communionis paschalis satisfacit etiamsi alieno ritu communicet. Suadendum tamen est ut suo quisque ritu et in propria parœcia præcepto communionis paschalis satisfaciant; qui vero in aliena parœcia satisfecerint, curent proprium parochum de adimpleto præcepto certiore facere.

ART. 39. — Sanctum Viaticum moribundis ritu proprio a manibus proprii parochi accipiendum est; sed urgente necessitate, fas esto a sacerdote quolibet illud accipere: qui tamen ritu suo ministrabit.

ART. 40. — Funerum celebratio ac emolumentorum perceptio in familia mixti ritus ad parochum illius ritus pertineant, ad quem defunctus pertinebat.

ART. 41. — Ad vitanda gravia incommoda, quæ inde ruthenis evenire possunt, facultas eis fit festa et ieiunia observandi iuxta consuetudines locorum in quibus degunt, quæ observantia minime inducit mutationem ritus.

ART. 42. — Festis vero incidentibus, in utroque ritu, in diem eandem, græco-ruthenis suadet ut intersint sacræ liturgiæ in ecclesia sui ritus, si in loco habeatur, salvo tamen præscripto can. 1249 quoad satisfactionem legis de audiendo Sacro, quocunque catholico ritu missa celebretur, sub dio aut in quacunque ecclesia vel oratorio publico aut semi publico, et in privatis cœmeteriorum ædiculis, de quibus in can. 1190, non vero in aliis oratorijs privatis, nisi hoc privilegium a Sede Apostolica concessum fuerit.

ART. 44. — Matrimonia inter catholicos græco-ruthenos et latinos non prohibentur ; sed ad vitanda incommoda quæ ex rituum diversitate in familiis evenire solent, uxor, in ineundo matrimonio aut eo durante, ad ritum viri transire potest. Matrimonio autem soluto, assumendi proprii ritus originis libera est ei potestas.

ART. 45. — Matrimonia tum inter fideles græco-ruthenos, tum inter fideles mixti ritus, servata forma decreti « Ne temere » contrahi debent, ac proinde pro regula coram sponsæ parochio celebrentur, nisi aliqua justa causa excuset.

ART. 46. — Dispensationes matrimoniales in matrimoniis mixti ritus, si quæ sint petendæ, petantur ab Ordinario sponsæ.

ART. 47. — Nati in regione Canadensi ex parentibus diversi ritus, ritu patris sunt baptizandi.

ART. 48. — Infantes ad eius parochi iurisdictionem pertinent, cuius ritus est eorum pater, exceptis natis ex illegitimo thoro, qui sequuntur ritum matris.

J. P.



Association missionnaire de Marie Immaculée.

Quelques conseils sur son organisation et son fonctionnement.

La circulaire de Monseigneur le Très Révérend Père Général du 7 juin 1929, qui traite de l'Association missionnaire de Marie Immaculée, reproduit un vœu qu'avait formulé la Commission de propagande de nos œuvres au Chapitre général de 1926 : « Il serait désirable que l'Association missionnaire de Marie Immaculée prît de grands développements, spécialement par une entente plus complète entre les groupes dans le cadre de la Province et entre les Provinces dans le cadre de la Congrégation. Une cohésion parfaite et une connaissance plus étroite les uns des autres nous rendra plus forts. »

A la suite de cette circulaire, plusieurs directeurs provinciaux de l'Association nous ont demandé des renseignements sur l'organisation, le fonctionnement et les moyens de propagande de l'Association dans d'autres provinces. Il est incontestable qu'on peut tirer profit des expériences faites ailleurs. Les Provinces dans lesquelles l'Association est établie depuis de longues années sont à même de pouvoir donner des avis à d'autres Provinces qui, dans cette matière, en sont, pour ainsi dire, à l'état d'apprentissage. D'un autre côté, il est bien vrai aussi que les obstacles que l'Association rencontre dans les différentes provinces ne sont pas les mêmes partout ; que la mentalité de la population catholique présente des différences notables selon le pays, la langue, la race de nos Associés. Des procédés et des moyens de propagande employés dans une province ne peuvent pas toujours être transplantés tels quels sur le terrain d'une autre province. Mais il ne sera pas pour cela inutile de donner quelques informations sur le fonctionnement de l'Association dans les différents pays. A chaque directeur provincial de voir ce qu'il pourra utiliser, quelles initiatives il pourra prendre en tenant compte des circonstances dans lesquelles il est appelé à travailler.

1° Le directeur provincial.

En général, on pourra dire que les progrès de l'Association dans un pays seront en raison directe de la somme de travail que le directeur provincial pourra consacrer à cette œuvre et de l'impulsion qu'il donnera aux Pères qui, dans chaque maison, sont spécialement désignés pour promouvoir l'Association. Comme ces derniers sont ordinairement déjà suffisamment occupés par d'autres travaux de ministère ou d'enseignement, ce sera le directeur provincial qui devra fournir le gros du travail. Si la Province possède une Revue, ordinairement l'administration de l'Association est rattachée au directeur de la Revue. Par la Revue il entretient des relations ininterrompues avec les zéloteurs et les membres de l'Association. La propagande est faite simultanément tant pour la Revue

que pour l'Association. Les lecteurs de la Revue seront zélateurs ou tout au moins membres de l'Association, les membres de l'Association s'efforceront de propager la Revue. Le directeur de la Revue sait aussi dans quelles régions sa Revue a la plus large diffusion ; c'est là aussi le terrain le plus propice pour y implanter l'Association. Le directeur de la Revue a un bureau pour les expéditions, tenue des registres d'abonnement, etc. ; il pourra se servir de cette même organisation pour son Association.

Convient-il de rattacher les groupes de membres et de zélateurs aux différentes maisons ou de les centraliser autour du directeur provincial ? C'est aux provinciaux à en décider selon les circonstances. Mais la centralisation présentera bien des avantages ; les directeurs locaux des maisons seront nécessairement souvent changés ; ils ne disposeront pas toujours du temps requis pour se vouer à leur œuvre. Leur tâche serait plutôt de propager l'Association, de créer de nouveaux groupes et de les signaler ensuite au directeur provincial, qui s'en occupera plus à loisir et avec plus d'expérience. Le directeur provincial pourra aussi travailler avec plus de méthode à la diffusion de l'Association. Tel directeur s'est fait une carte de la province ; elle contient toutes les villes et bourgades où l'association a pris pied et le directeur s'efforce systématiquement de l'implanter là où elle n'est pas encore connue.

2° *Les zélateurs.*

Grouper les Associés autour des zélateurs sera une condition indispensable, si l'Association doit prendre un plus grand essor.

D'abord, les zélateurs, allant de maison en maison, de famille en famille, ne contribueront pas peu à maintenir fidèles les membres une fois inscrits dans l'Association. Bien des fois il arrive qu'un missionnaire a fait une conférence sur nos missions ; il a eu beaucoup de succès et un grand nombre d'auditeurs ont senti naître dans leur cœur le désir de venir en aide aux missions. On leur a parlé de l'Association ; ils s'y sont agrégés, ont envoyé une

année où deux leur cotisation, mais peu à peu ils font défection, soit par oubli, soit parce qu'une autre œuvre a gagné entre temps leurs sympathies. Un zélateur qui comprend son rôle entretiendra parmi eux le feu sacré de l'enthousiasme pour nos missions.

Il facilitera aussi singulièrement la tâche du directeur provincial ou local. Celui-ci ne peut pas s'occuper individuellement de chaque membre de l'Association. C'est par les zélateurs qu'il reste en communication avec eux.

Enfin les zélateurs se font ordinairement un point d'honneur non seulement de maintenir leur groupe au même chiffre en remplaçant ceux que la mort, un déménagement ou d'autres raisons leur enlèvent, mais aussi d'augmenter graduellement le nombre des Associés dont ils ont la tutelle.

Naturellement, ces zélateurs ont besoin d'être particulièrement soutenus par le directeur provincial. Il faut répondre à leurs envois de cotisations, les encourager, leur donner des conseils pour surmonter les difficultés qu'ils peuvent rencontrer. De petites attentions contribuent à resserrer les liens qu'ils ont, déjà avec notre famille religieuse. On leur envoie une carte au nouvel an, peut-être aussi le jour de leur fête ; s'ils ont un groupe plus important, on leur offre de temps en temps un petit cadeau, un livre de piété, une brochure, un ouvrage sur nos missions ou un autre livre adapté à leur condition. A l'occasion, on leur fera une visite, on arrangerait avec eux une conférence sur nos missions pour leur groupe. Dans la province d'Alsace-Lorraine, le directeur provincial a dernièrement invité tous les zélateurs à un pèlerinage commun au sanctuaire de Neunkirch, desservi par les Oblats ; le programme comportait communion générale, grand'messe solennelle avec sermon, conférence sur l'activité des zélateurs, etc. Cette réunion a eu le plus grand succès et a rempli d'un saint enthousiasme tous ceux qui y ont pris part. Dans les provinces plus étendues, il ne sera pas possible de tenir une pareille assemblée générale des zélateurs, à cause des grandes distances ; mais on pourrait faire des réunions régionales.

3° *Les statuts de l'Association.*

Nous avons devant les yeux les statuts de l'Association dans presque toutes les provinces où l'Œuvre est organisée. Elles présentent de grandes variétés, mais c'est uniquement une question d'organisation et souvent de rédaction. L'essentiel est qu'ils mettent bien en relief les deux fins de l'Association : prière pour les missions, surtout par l'intercession de la Vierge immaculée, aider le recrutement des missionnaires Oblats. Ces deux fins doivent être mentionnées expressément dans les statuts, autrement on expose les Associés à ne pas gagner les indulgences de l'Association.

Quant à la prière, fin première de l'Association, les statuts de la plupart des provinces invitent les Associés à réciter à cette intention chaque jour trois *Ave Maria*. Les Associés seront certainement plus fidèles à ce devoir de la prière, si on leur prescrit la formule.

Relativement à la cotisation, on fixera un minimum qui pourra varier selon les pays, tout en employant une formule qui encourage à des dons plus généreux. Il y a des provinces qui destinent ces cotisations exclusivement à créer des bourses pour des junioristes. Chaque associé est rattaché à une de ces bourses et la Revue de la Province publie chaque mois ou plusieurs fois par an les progrès que les collectes pour chaque bourse ont réalisés. Dans d'autres provinces, l'Association fait profession de soutenir aussi directement, par les cotisations, les missions des Oblats dans les pays infidèles. Outre les aumônes que les Revues recueillent pour certaines missions déterminées, ces provinces font aux missions qui dépendent d'elles leur part du rendement des cotisations. C'est ainsi que la Province d'Allemagne distribue chaque année 30 % des revenus de l'Association aux missions dont elle est spécialement chargée. Windhæk, Kimberley et Pilcomayo.

Dans les statuts, il sera bon d'insérer les faveurs spirituelles que l'Association procure à ses membres. Il y

a d'abord les indulgences (1). Puis plusieurs provinces font dire un certain nombre de messes par mois, par semaine, pour les Associés ; il y a des messes dites pour tous les membres de l'Association ; il y en a de particulières célébrées pour les zélateurs et ici aussi on suit une gradation : messes pour tous les zélateurs, messes spéciales pour les zélateurs qui contrôlent un grand nombre d'Associés, par exemple au-dessus de la centaine. Les provinces d'Allemagne et d'Alsace-Lorraine publient chaque année un calendrier mural où sont indiquées aux jours respectifs les indulgences qui peuvent être gagnées, les messes qui sont dites pour les simples Associés et celles pour les zélateurs. Ce calendrier est distribué par les zélateurs à tous les Associés ; il leur rappelle sans cesse leur devoir de soutenir l'Œuvre apostolique des Oblats par la prière et l'aumône et il contribue puissamment à la persévérance des Associés. Les zélateurs, en se présentant avec le calendrier, perçoivent généralement la cotisation annuelle.

Pour encourager les Associés et ranimer leur zèle apostolique, les Provinces d'Allemagne, d'Alsace-Lorraine et de Tchéco-Slovaquie ont encore recours à un autre moyen. Ils publient chaque année un petit compte rendu de quelques pages (8-12) sur les missions dans les divers champs d'apostolat de la Congrégation. Ce rapport est également envoyé aux zélateurs pour être distribué parmi les Associés.

Il y a des Provinces qui admettent dans leurs statuts l'inscription de *membres défunts*, moyennant une aumône. Il est clair que ces membres ne peuvent pas remplir les conditions et ne sont donc pas de vrais Associés. Le Chapitre général de 1920 a admis tous les membres de

(1) Au sommaire des Indulgences reproduit dans nos *Missions* (septembre 1929, p. 259), il faut ajouter une Indulgence plénière *in articulo mortis*. Cette Indulgence a été accordée à l'Association dans l'Indult du 25 mai 1883. Or cet Indult est donné *in perpetuum* ; l'Association actuelle est la même que celle mentionnée dans l'Indult de 1883 et les rescrits de 1910 et 1920 ne sont qu'une confirmation d'Indulgences déjà existantes, entre autres aussi de celles de l'Indult de 1883. Cette Indulgence *in articulo mortis* est donc encore en vigueur.

l'Association à la participation à toutes les prières et bonnes œuvres qui se font dans la Congrégation. Comme les soi-disant membres défunts, c'est-à-dire ceux qu'on a fait inscrire après leur mort, n'ont jamais été de vrais membres de l'Association, ils ne jouissent pas de ce privilège, à moins d'une concession spéciale qui jusqu'ici n'a pas été accordée. Chaque province pourrait, au plus, leur donner part aux messes qu'elle fait dire pour les membres de l'Association ; mais ceci devrait être dit clairement dans les statuts.

4^o *Diplôme de l'Association.*

L'inscription sur les registres de l'Association n'est pas une condition rigoureuse pour gagner les faveurs spirituelles de l'Association. Néanmoins, pour le bon ordre et pour des raisons d'administration il faudrait y tenir. Beaucoup de provinces donnent un diplôme à l'occasion de l'inscription. Nous en avons un certain nombre sous les yeux. Ce sont des images représentant l'Enfant Jésus, l'Immaculée, la Reine des Apôtres, notre vénéré Fondateur, etc., avec, au revers, les renseignements nécessaires sur l'Association. La Province d'Italie a fait faire un grand diplôme (35 × 48 cm.) en couleurs, très artistique et d'un bel effet. On pourrait le distribuer aux zéloteurs, car pour les simples Associés il serait trop luxueux et trop cher. Sur demande, le directeur de l'Association pour la Province d'Italie peut le fournir avec texte anglais, français ou allemand. (S'adresser au P. Direttore della *Voce di Maria*, Via S. Teresa a Chiaia, 10, Napoli.)

* * *

Le secrétaire général de l'Association tient à la disposition des directeurs provinciaux une riche collection de statuts, diplômes, feuilles de propagande et autres imprimés sur l'Association, en usage dans les différentes provinces. Sur demande, il en communiquera volontiers des spécimens aux directeurs provinciaux. Il les prie, en revanche, de lui envoyer, tant que ce n'a pas encore été

fait, tous les imprimés de la province sur l'Association. Cet échange de documents pourra rendre service à plus d'un directeur provincial.

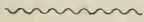
J. PIETSCH, O. M. I.,
Secrétaire général de l'Association de Marie Immaculée.



Liturgie.

Corrections à l'Ordo de 1931.

- 5 Jan. — Color albus.
 11 Jan. — Add. com. S. Hygini, in L. et M.
 12 Jan. — Off. festiv. — In M. de Dom. *Gl. Cr. com. oct.*
 31 Jan. — Non dic. Preces ad Primam.
 1 Febr. — Add. asteriscus post verba « *D. Septuag.* »
 9 Febr. — m. t. v. — *Cr.*
 23 Febr. — m. t. v.
 25 Febr. — Prohib. M. votivæ.
 8 Mart. — Add. asteriscus post verba « *D. 3 Quadrag.* ».
 11, 13, 14 et 28 Mart. — Prohib. M. votivæ.
 26 Mart. — Or. ut 22 huj.
 29 Mart. — Ppr.
 11 Apr. — Prohib. M. votivæ.
 14 Apr. — V. *Tristitia* invenitur in Comm. Martyrum,
 2^o loco. (id. pro die 24).
 15 Apr. — In V. antiphona ad Magn. *Quia vidisti.*
 26 Apr. — Prf. Paschalis.
 28 Maji. — Omitt. or. imperata.
 13 Jun. — V. sunt dic. sub ritu semid.
 14 Jun. — Prf. de SS. Corde Jesu.
 18 Jun. — CD.
 5 Julii. — Prf. de SS. Trinitate.
 16 Julii. — Prf. Marialis.
 19 Julii. — Dom. 8.
 20 Julii. — m. t. v.

- 7 Aug. — CJ.
17 Aug. — m. t. v.
24 Aug. — CD.
16 Sept. — Lectiones 1 Nocturni e f. 2.
27 Sept. — In V. com. seq...
3 et 17 Oct. — Legendum est « *tertii Nocturni* », non
« *trium Nocturnorum* ».
19 Oct. — m. t. v.
29 Oct. — Prohib. M. votivæ.
3 Nov. — Color albus. Sumitur 1a Missa defunctorum
pro def. nostris.
7 Nov. — Legatur : e 2 V. *festi*.
12 Nov. — Ubi Ecclesia non est consecrata, tollatur
« m. t. v. », quia S. Didacus habet 1as
Vesp. saltem a Capitulo.
15 Nov. — Color virid.
7 Dec. — m. t. v.
11 Dec. — Legatur : *Permittitur Missa Imm. Concep-*
tionis, quia non est votiva.
18 Dec. — Jej. eccl.
28 Dec. — Color viol.
Post 31 Dec., corrigatur : *littera Dominicalis, c usque ad*
25 Februarii incl., b a 26 usque ad finem
anni.
In Tabula pro missis votivis recte ordinandis, deletur
« (b) » in Missa de Angelis.
P. 54, ubi agitur de M. vot. solemni de SS. Corde Jesu,
deletur num. 10, propter inutilitatem..
- 

Chronique du mouvement missionnaire.

Il est temps de nous occuper d'une question qui intéresse tous nos missionnaires depuis bien longtemps, et qui se place tout naturellement après la chronique de septembre (pp. 296-312).

L'instruction *Quum huic Sacrae*, du 8 décembre 1929, a pour but de déterminer clairement l'autorité responsable en pays de Missions et de délimiter les pouvoirs des autorités voisines au regard de celle qui représente vraiment la sainte Eglise.

Les Ordres et Congrégations religieuses fournissent à l'Eglise le contingent de beaucoup le plus nombreux dans son armée de missionnaires. Ils acceptent de la Sacrée Congrégation de la Propagande des territoires à évangéliser et ils y envoient leurs sujets. La propagande nomme l'un d'eux Préfet ou Vicaire apostolique. Désormais celui-ci va exercer une autorité qui ne prendra pas sa source dans sa Famille religieuse. Peut-être sera-t-il investi, par ses Supérieurs religieux de l'autorité provinciale ou vicariale sur les missionnaires ; peut-être placera-t-on auprès de lui un représentant de l'administration générale (1). Quoi qu'il en soit, il reste à clarifier la ques-

(1) La Sacrée Congrégation va même jusqu'à louer cette manière de procéder : *Egregie Instituti, quibus a Sede Apostolica missiones concreditæ sunt, in bonum suorum sodalium ipsiusque missionis, regionales constituerunt superiores*. Qu'on remarque ces mots : *in bonum sodalium ipsiusque missionis...* Et, dans toute l'Instruction, elle ne suppose (ce qui fait penser qu'il est de loin le plus fréquent) que le cas des deux autorités confiées à deux personnes différentes, le Vicaire apostolique, investi de ses fonctions par l'Eglise, et le Supérieur religieux, nommé par les Supérieurs majeurs. (Cf. Petites Nouvelles, Vicariat de Grouard, p. .)

Elle dit aussi que les maisons religieuses de l'Institut, même exemptes, et même les Provinces (ou Vicariats de Missions) ne sont pas défendues, *non prohibetur*. Bien plus, *S. C. similes fundationes valde exoptat*, elle les désire, parce qu'elles répondent aux vœux de Sa Sainteté Pie XI et parce qu'elles sont d'une très grande utilité.

tion des rapports entre les deux autorités, ne serait-ce que pour guider les missionnaires dans l'exercice de leur activité. C'est à quoi tend l'instruction de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

* * *

Il faut d'abord poser en principe indiscutable que l'évangélisation des infidèles est affaire de la sainte Eglise. Nous l'avons déjà dit dans la première chronique, pp. 303-304. *Hinc manat fons totius apostolatus*, ainsi que le disait Sa Sainteté Pie XI.

C'est en toutes lettres dans le Code de Droit canonique : *Universa Missionum cura... Sedi Apostolicæ unice reservatur*. (Can. 1350, 2.)

La charge peut être partagée, puisque l'apostolat prend sa source dans le magistère suprême, ce qui laisse supposer qu'il accepte les apports actifs des dévouements inférieurs, toujours en maintenant l'origine unique et la direction souveraine du chef.

Mais le droit et la haute autorité appartiennent exclusivement au Père des croyants, *unice reservatur*. Ce droit, il l'exerce par la Sacrée Congrégation de la Propagande (can. 252, 1), qui ne décide rien de grave ni d'extraordinaire sans l'avoir soumis à l'approbation du Pape (can. 244, 1).

L'Instruction qui nous occupe ne vient pas innover, mais l'expliquer et en assurer l'exécution. Dès le début, en effet, elle rappelle que l'Eglise a reçu de son Divin Fondateur l'ordre de prêcher l'Évangile à toutes les nations. Et ce mot « Eglise » désigne visiblement l'autorité hiérarchique, c'est-à-dire principalement le Saint-Siège, puisqu'elle parle de son habitude de s'adjoindre des Instituts religieux pour mener cette œuvre à bonne fin.

* * *

Disons, en passant, que l'on peut difficilement surestimer le rôle et le pouvoir de la Sacrée Congrégation de

la Propagande. Certes, elle n'est que déléguée par le successeur de Pierre dans la grande tâche de la conversion des infidèles et de l'administration des Missions. Mais cette simple réserve une fois faite, elle possède une autorité de droit, parce qu'elle lui est concédée en permanence, — une autorité administrative et législative, lui permettant de nommer et révoquer les chefs de Missions, de tracer des limites et de diviser des territoires, d'appeler tel Institut, d'édicter des lois, de porter des instructions pour les missionnaires comme pour les fidèles, d'exiger des rapports, d'accorder des faveurs et des dispenses, etc.

En vertu de cette autorité, elle a droit à l'obéissance, et, comme elle commande au nom du Souverain Pontife, elle peut obliger les religieux *vi voti obedientiæ* (can. 499, 1).

Les seules restrictions apportées à l'universalité de son autorité en territoires de Missions sont celles que formulent les deux paragraphes 4 et 5 du canon 252, qui se réfèrent aux compétences spéciales d'autres Congrégations romaines : les affaires concernant la foi, les causes matrimoniales et les règles générales des rites à observer ou interpréter ; — les affaires concernant les religieux comme tels, soit individuelles soit collectives.

* * *

Habituellement donc, la hiérarchie de l'Eglise accepte le concours des instituts religieux et missionnaires pour l'œuvre des Missions ; elle peut même le provoquer et le fait souvent.

Dans ces deux cas, en vertu de son magistère suprême sur la terre entière, elle leur confie un territoire nettement délimité : ce qui ne veut pas dire qu'elle leur abandonne cette partie de son champ d'une manière définitive.

Les Papes ont rappelé à plusieurs reprises, et l'instruction du 8 décembre 1929 y fait une claire allusion, que ce serait abusif de la part des Instituts que de considérer tel Vicariat comme leur *in perpetuum*, de telle façon qu'aucune modification ne pourrait plus être apportée par l'Eglise à son étendue ni à son attribution. Le Saint-

Siège ne peut évidemment se dépouiller de son droit suprême de gouvernement.

Ce serait un autre abus que de croire trouver dans l'attribution faite par la Propagande de telle ou telle Mission, un droit plénier de la régir en toute indépendance. Le Saint-Siège, pas plus qu'il ne peut renoncer à son droit sur la terre infidèle ou en voie de conversion, ne peut transférer à d'autres sa mission propre.

De ces deux principes, l'instruction tire des conséquences pratiques.

L'Institut religieux doit faire sienne complètement et exclusivement la mission de l'Eglise. Il est appelé à l'honneur de participer au grand apostolat confié à Pierre et aux apôtres par le Maître : cela doit suffire à son ambition surnaturelle. Dès lors, il doit considérer comme étranger à sa vocation tout autre but que celui d'étendre le règne du Christ. Parfois, certain objectif pourra lui paraître fort beau, séduisant au premier chef : *quantumcumque in se fortasse honestum*, il ne doit pas s'en occuper, du moment qu'il sert des vues humaines et qu'il ne peut être rattaché à sa tâche, la prédication de Jésus-Christ et de sa vérité, la conduite des âmes vers le ciel, la propagation du règne de Dieu.

L'Eglise, gardant pour elle la direction et le gouvernement de la Mission, l'Institut doit se borner, comme tel, à lui fournir les ouvriers évangéliques et les moyens d'apostolat. Les termes sont pesés, et d'une clarté bien utile : *ab Instituto adiutore generosum auxilium exspectans operariorum evangelicorum et mediorum ad hoc opus exsequendum*.

Qu'a donc à faire l'Institut, considéré soit collectivement, soit dans chacun de ses membres ?

Il doit éviter d'abuser de la confiance de l'Eglise pour faire passer avant tout ses intérêts propres, poursuivre ses avantages particuliers et chercher à s'implanter comme Institut à la faveur de sa situation privilégiée. Il lui faut se pénétrer de son mandat et l'accomplir au nom de l'Eglise qui le lui a confié, dût-il s'oublier lui-même pour le mieux réaliser.

Cela ne veut pas dire que le missionnaire religieux a le devoir de méconnaître sa Famille. Il lui doit trop pour devenir si vite un ingrat et l'Eglise ne peut lui demander d'étouffer les nobles sentiments de reconnaissance qui se pressent dans son cœur. Il doit demeurer jusqu'à son dernier souffle le fils très aimant de cette Mère qui lui a donné la vie religieuse et (ceci n'est pas non plus un mince bienfait) qui lui a facilité la réalisation de ses ambitions missionnaires.

Mais cet amour doit rester dans l'ordre. Jamais son Institut ne doit faire oublier à un religieux l'Eglise, à laquelle il doit sa Famille religieuse elle-même, et des bienfaits sans nombre, supérieurs à tout ce qu'il tient de sa Congrégation. Les œuvres de la Mission sont les œuvres de l'Eglise et il doit toujours avoir en vue les progrès de la Mission avant ceux de son Institut. Son activité est désormais au service de l'apostolat sous la direction immédiate de l'Eglise.

Est-ce à dire pourtant que le missionnaire est détaché de sa Congrégation ? Nous verrons que non, et l'Eglise ne le voudra jamais, pour quantité de motifs. Est-ce à dire que son activité est perdue pour sa Congrégation, à la prospérité de laquelle il ne pourra plus travailler ? Non encore. Dès lors que, docilement soumis aux directives du Chef suprême de la chrétienté, il prend comme norme de toutes ses démarches la réussite de l'œuvre confiée à sa Famille religieuse dans cette portion du champ du Père céleste, il travaille en même temps à l'avantage spirituel et, dans une certaine mesure, matériel de son Institut. Dirait-on que nos admirables Frères du Nord-Ouest n'ont rien fait pour la Congrégation ? Que d'exemples ils nous ont laissés ! Que de mérites ils ont acquis, desquels certainement leur Famille a retiré des fruits abondants ! Que de gloire ils ont fait rejaillir sur nous tous, au point qu'ils nous ont valu les plus précieux éloges et l'incalculable confiance du Vicaire de Jésus-Christ ! Quel appoint pour notre recrutement que leurs Missions si difficiles et pourtant si enviées ! Et ce que nous disons ici des Missions des Glaces Polaires peut

se dire également de nos belles Missions africaines et ceylanaises...

D'autre part, il est fréquent de trouver des cas où les intérêts de l'Institut et ceux de la Mission coïncident ou même se prêtent un mutuel appui. Qui donc dira que, dans ces cas, plus nombreux qu'on ne le pense, le missionnaire et sa Congrégation doivent scrupuleusement s'abstenir de songer aux deux amours qui leur remplissent le cœur ? Aux Supérieurs d'en juger et de faire approuver leurs vues par la Sacrée Congrégation de la Propagande : rien de plus légitime que cette délicate et filiale conciliation, dictée par la reconnaissance parfaitement ordonnée et d'ailleurs humblement soumise aux décisions de l'autorité suprême.

* * *

En vertu de ces principes, l'Institut religieux ou missionnaire à qui est confié tel territoire de Missions, ne reçoit pas l'autorité déléguée par le Saint-Siège. Elle réside dans un Supérieur ecclésiastique, c'est-à-dire dans une personne qui, choisie au sein de l'Institut en question, est investie de pouvoirs lui permettant de représenter l'Eglise et de gouverner la Mission en son nom.

Que la Sacrée Congrégation de la Propagande, avant de faire cette nomination, demande à l'Institut de lui désigner ceux qu'il juge les plus aptes à remplir cette fonction, cela ne change rien à ce que nous venons de dire : c'est l'Eglise qui le nomme, qui l'envoie, qui le charge des intérêts de ladite Mission, et il exercera ses fonctions, non pas au nom de son Institut, mais au nom et en vertu de l'autorité de l'Eglise.

Par conséquent, qu'il soit Supérieur de Mission indépendante, Préfet apostolique, Vicaire apostolique, Evêque ou Archevêque résidentiel, il est soumis, bien que religieux de tel Ordre ou de telle Congrégation, à la direction et au contrôle du Saint-Siège seul, et, en toutes les choses qui regardent sa charge ecclésiastique, il est totalement indépendant de ses Supérieurs religieux. Ceux-ci

n'ont pas à lui communiquer des directives et encore moins à lui intimer des ordres.

S'il est en même temps Supérieur régulier, il reste à ce titre entièrement soumis à ses Supérieurs majeurs. La conciliation entre l'indépendance d'une part et l'obéissance de l'autre, lui créeront plus d'une fois des obligations délicates. Pour rester dans l'esprit de l'Eglise, il devra s'abstenir de créer à ses Supérieurs des difficultés ou d'émettre des exigences déplacées, tout comme le Supérieur ecclésiastique distinct du Supérieur religieux.

Nommé par l'Eglise, il est le seul et vrai Supérieur de la Mission.

En tant que tel, et particulièrement en tant qu'il tient ses pouvoirs de la Sacrée Congrégation de la Propagande représentant le Saint-Siège, il doit se conformer aux directives reçues de Rome et non aux désirs de son Institut. Il faut croire que l'application de ce devoir pouvait rencontrer parfois des difficultés ; aussi le Code de Droit canonique insiste-t-il et déclare-t-il que le Préfet ou Vicaire apostolique est exempté de l'obéissance à ses Supérieurs et soumis, *vi voli*, au seul Souverain Pontife (can. 627, 2). La Déclaration du 2 décembre 1920 assimile, pour la durée de leur charge, les simples Préfets et Supérieurs de Missions indépendantes à tous ceux qui sont revêtus du caractère épiscopal.

Pourtant, il est extrêmement utile qu'il conserve avec son Institut et les Supérieurs de celui-ci des relations qui maintiennent une union intime entre eux et lui-même et qui lui gardent la sympathie de sa Famille religieuse. Le but commun de celle-ci et de la Mission a tout à y gagner : la collaboration sera plus complète et plus fructueuse, les ouvriers évangéliques seront envoyés plus volontiers et l'Institut ne négligera rien pour assurer à la Mission les moyens de succès.

* * *

Il est, avons-nous dit, le seul et vrai Supérieur de la Mission.

C'est à lui qu'est réservé exclusivement tout le gouver-

nement de la Mission, parce qu'il représente le Souverain Pontife.

Toute l'activité d'évangélisation dépend de lui. Tout l'apostolat est et doit être réglé par lui. Il est juge des moyens et des méthodes. Il fonde les Missions, ouvre les écoles, les orphelinats, les hôpitaux, les dispensaires et toutes les institutions de charité et de zèle ; il érige les églises et les chapelles, il détermine le mode, le temps et les exercices du catéchuménat, il décide de la science et de l'idonéité des catéchistes. En un mot, il porte toute la responsabilité et l'autorité.

De là découlent deux conséquences, explicitement formulées par l'Instruction du 2 décembre 1929.

En dehors de lui, personne, quelle que soit son autorité, ne peut commencer, changer ou supprimer une œuvre quelconque dans la Mission.

Lui seul doit avoir en mains les ressources et les missionnaires, ou, en d'autres termes, lui seul doit pouvoir régler pleinement l'utilisation des moyens et la direction du personnel fourni par son Institut.

* * *

Au sujet des biens, que dit le Droit canonique ?

Le canon 533, § 1, nos 3 et 4, exige le consentement de l'Ordinaire pour tout placement d'argent donné à une communauté religieuse, pour une œuvre de culte ou de bienfaisance dans la localité ou le territoire dépendant de l'Ordinaire, — ou donné à un religieux pour sa paroisse ou sa mission ou encore à lui-même en vue de la paroisse ou de la mission.

L'Instruction règle que, outre les biens de la Mission, qui sont évidemment de son ressort, le Supérieur de la Mission (Vicaire ou Préfet) a le droit de contrôler l'administration de tous les biens appliqués aux œuvres de la Mission, quelle que soit leur provenance.

Ne sont donc exceptés de ce contrôle que les biens de l'Institut, lorsqu'ils n'ont rien à voir avec les buts de la Mission.

Par conséquent, on doit lui faire connaître le montant des aumônes données aux missionnaires comme tels, le produit des collectes, des conférences, des bazars, des fêtes de charité, etc., les subsides provenant des œuvres missionnaires, des revues missionnaires, du gouvernement.

L'Institut garde la propriété de ce que les bienfaiteurs ont voulu lui donner à lui Institut, et comme tel, soit qu'ils le lui aient fait parvenir directement, soit qu'ils aient entendu le donner à tel missionnaire en tant que membre de l'Institut et par sympathie pour son titre de religieux de cet Institut.

D'autre part, il est clair que le Vicaire ou Préfet ne pourra pas disposer des ressources contre l'intention des donateurs, comme serait, par exemple, le fait d'attribuer à telle Mission ce qui est donné pour telle autre, à une fondation urgente ce qui arrive pour un Séminaire indigène, à un hôpital un subside destiné à une Mission, etc. *Salva determinata specificie destinatione donorum...*

Autant pour le couvrir dans la répartition d'usage des subsides et dans l'administration des biens propres de la Mission que pour l'aider à les exercer convenablement, il doit recourir à son Conseil.

Enfin, les contrats, les acquisitions et les dettes de la Mission n'ont rien à voir avec l'Institut auquel appartient son chef, parce qu'ils intéressent celui-ci, non pas en tant que religieux, mais en tant que Supérieur ecclésiastique. Cependant des imprudences d'un chef de Mission pourraient être ressenties *indirectement* par son Institut. Et ce n'est pas à la légère que la Sacrée Congrégation de la Propagande lui prescrit de parler aux Supérieurs majeurs de sa Famille religieuse, *cum Instituti Superioribus rem agat oportet*, lorsqu'il est sur le point d'entreprendre une œuvre qui nécessite des fonds supérieurs à ses disponibilités ou à ses ressources en personnel. La Sacrée Congrégation entend clairement par là que l'Institut ne peut être prié d'intervenir pour rétablir une situation compromise que s'il a été préalablement averti, au moins pressenti et consulté. En effet, bien qu'il

ne soit pas responsable directement et en justice, son honneur est engagé et même, indirectement, ses ressources en hommes et en biens.

* * *

En tous cas, si la Congrégation à laquelle est confiée la Mission possède sur le territoire évangélisé des propriétés bien à elle, il faut que les titres en soient dûment établis. Il peut devenir nécessaire, par exemple, lors d'une division du Vicariat, dont une partie serait confiée à d'autres religieux, de faire exactement le départ de ce qui appartient à la Mission et de ce qui appartient à la Congrégation. Et ceci peut se produire même lorsqu'il s'agit d'une paroisse ou d'une mission locale dont le territoire et les bâtiments seraient propriété de la Congrégation.

* * *

L'autorité du chef de la Mission s'exerce également sur les personnes. Du jour où un missionnaire a reçu son obédience pour tel Vicariat (ce qui vaut aussi pour les Frères, dit formellement l'Instruction), ce missionnaire relève du Vicaire ou Préfet pour tout ce qui regarde son ministère.

En d'autres termes, dans chaque Père ou Frère faisant partie d'un Vicariat ou d'une Préfecture, il y a désormais deux formalités à considérer. En chacun il faut distinguer le « missionnaire » et le « religieux ». Le missionnaire dépend uniquement du Supérieur ecclésiastique, c'est-à-dire en tout ce qui regarde le gouvernement des missions ou paroisses, le ministère des âmes, la direction des écoles, les dons qu'on leur fait *intuitu missionis*... Le religieux dépend de son Supérieur religieux pour tout ce qui concerne la discipline religieuse. Et même là, si un conflit surgit entre les deux autorités, qui touche en quelque manière au ministère des âmes et aux intérêts de la mission, la préférence doit être donnée au Supérieur ecclésiastique et le missionnaire religieux doit s'incliner devant les ordres de celui-ci, jusqu'à ce qu'un appel au

Saint-Siège en ait décidé autrement, — à moins de conventions particulières approuvées par Rome. (Cod. J. C., can. 296.)

Pour éviter ces conflits, l'Instruction recommande une étroite entente entre le Supérieur ecclésiastique et le Supérieur religieux et permet les conventions préalables entre les deux juridictions, conventions qui seront beaucoup plus fortes si elles ont été soumises à l'approbation de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Il est, en effet, extrêmement sage de déterminer d'avance, indépendamment des changements de personnalités en cause, les accords au sujet de la propriété et de la destination de certains biens, des frais de voyage et d'entretien des missionnaires, des maladies, des œuvres qu'éventuellement on ne pourrait pas accepter, — pourvu que demeurent intacts les droits du Supérieur ecclésiastique au sujet des visites de ce dernier, des détails du ministère, de la formation du clergé indigène et de l'emploi des dons et legs en faveur de la Mission.

Il y a dépendance vis-à-vis du Vicaire ou Préfet quant à la préparation et formation des missionnaires, à leurs examens et à leurs études (can. 130), à leurs conférences théologiques (can. 131), à leurs réunions générales (can. 303) et à toute leur conduite sacerdotale et missionnaire (can. 124-144).

Le Vicaire ou Préfet peut nommer seul les Supérieurs ou Directeurs des missions locales, les changer, les déplacer, etc., ainsi que tous ceux qui occupent des charges dans le Vicariat ou la Préfecture.

* * *

Venons-en aux applications pratiques.

Dans les cas qui nous intéressent et qui se rencontrent chez nous, il est clair que la formation des futurs missionnaires dépend uniquement de l'autorité religieuse, les sujets étant généralement envoyés en mission, la formation cléricale finie.

L'initiative de l'envoi en mission part de l'Institut,

bien que ce dernier doive s'assurer explicitement ou implicitement si le Supérieur ecclésiastique lui fait confiance ou accepte le sujet désigné.

Dans les nominations, placements ou déplacements, le Supérieur ecclésiastique est exhorté à prendre l'avis, non seulement de son Conseil, mais du Supérieur religieux. En tout cas, celui-ci peut faire valoir ses motifs en exposant ses objections avec respect et confiance. Si de très graves raisons l'exigent, il peut déplacer un de ses inférieurs, sans en référer au Vicaire ou Préfet.

Le Supérieur religieux doit proposer au Supérieur ecclésiastique les hommes les plus capables de remplir les charges de Supérieurs et autres emplois. Mais, les nominations faites, il doit s'efforcer de les appuyer et d'exiger de ses inférieurs respect et obéissance à l'autorité.

Il lui appartient de veiller à l'observance des Constitutions, et, sur ce terrain, il ne relève de personne, si ce n'est de ses Supérieurs majeurs.

L'Instruction note qu'on ne peut obliger l'Institut à accepter des œuvres pour lesquelles manque le personnel ou font défaut les ressources, surtout si cela a été spécifié dans les conventions préalables.

* * *

On voit combien la concorde doit exister entre les deux pouvoirs. Le Saint-Siège en rappelle constamment la nécessité, soit en exposant les motifs qui l'imposent (*pax, labor fidus, alacer et animosus*), soit en soulignant les désavantages de la mésentente (*animorum disturbatio, partes, lugendæ sæpe difficultates*), soit en prenant des précautions fort sages pour délimiter clairement les deux compétences, soit en recommandant souvent la délibération en commun.

Non contente de déclarer que la règle principale du Supérieur ecclésiastique doit être de ne pas s'immiscer, hors les cas prévus par le Droit, dans la discipline régulière et la vie religieuse proprement dite de ses missionnaires, la Sacrée Congrégation de la Propagande lui en-

joint d'estimer hautement les avis, jugements et conseils du Supérieur religieux ; elle lui rappelle qu'il est religieux, qu'il participe aux privilèges assurés par son Institut à tous ses membres et demeure astreint aux vœux et obligations de son état, sauf ce dont le dispense le Droit ; que, par conséquent, il ne doit pas se croire libéré d'une certaine révérence et attention à ses Supérieurs majeurs pour autant que sa dignité le comporte ; qu'il doit prendre garde au rôle de premier plan que joue son Institut dans le recrutement de ses missionnaires et la régularité des secours de toute sorte ; que, pour tous ses motifs, il doit avoir à cœur d'entretenir avec l'Institut les relations les plus déférentes et les plus cordiales.

Vis-à-vis des Supérieurs religieux, elle dit aussi que la règle principale doit être de ne point s'immiscer dans le gouvernement de la Mission, mais elle ajoute qu'ils doivent collaborer cordialement avec le Supérieur ecclésiastique pour le bien des âmes. Elle leur dit de se souvenir que ce dernier, choisi parmi les leurs et enlevé à leur juridiction, reste pourtant leur fils et leur frère, que tous ses succès sont un titre de gloire pour l'Institut entier et que, par suite, il leur importe de travailler ensemble dans la paix et l'amour, à la réalisation du but commun. Elle engage le Supérieur religieux à ne pas négliger les avis et les conseils du Supérieur ecclésiastique, même en ce qui regarde la vie religieuse de ses subordonnés, et si ce dernier ne doit pas entraver par un excès de travail ou de charges l'observance régulière des missionnaires, le Supérieur religieux à son tour ne doit pas créer, par une étroitesse exagérée, des obstacles au ministère des âmes.

Comme le Supérieur religieux connaît à fond les missionnaires, le Vicaire ou Préfet se servira de cette précieuse expérience, *collata utatur opera Superioris religiosi*. C'est dire qu'ordinairement il y aura consultation. On dit même initiative de proposition de la part du Supérieur religieux. Mais, qu'il y ait eu proposition ou consultation, le Vicaire ou Préfet ne pouvant abdiquer son droit foncier et sa responsabilité plénière, il prendra les décisions de sa propre et seule autorité.

Le Supérieur religieux pourra de même proposer les déplacements.

Tous deux peuvent porter des sanctions pour des fautes commises. En cas de conflit, le Supérieur ecclésiastique l'emporte.

Ce n'est, comme nous l'avons déjà indiqué, que dans les cas urgents et graves qu'ils peuvent agir indépendamment l'un de l'autre. Cette fois, le conflit se règle devant le Saint-Siège et, en attendant, on s'en tient à la décision du Vicaire ou du Préfet.

* * *

Que deviennent les religieux en tout ceci ? Comment assurent-ils la permanence de leur vie religieuse ? Et particulièrement, comment observent-ils leurs vœux d'obéissance et de pauvreté ?

On peut dire que, dans une certaine et véritable mesure, ils pratiquent l'obéissance en exécutant les ordres de leur Supérieur ecclésiastique, bien qu'il ne soit pas leur Supérieur religieux.

Leur Institut les a confiés à telle Mission, qui désormais prend sur eux, pour une multitude de choses, la place de leurs Supérieurs réguliers. S'ils étaient restés en pays de droit commun, ils auraient prêché, confessé, exercé le saint ministère, le même, ou à peu près, que celui qui leur est assigné en Mission. Ils auraient fait tout cela en vertu de l'obéissance reçue pour telle Province, telle maison de missionnaires, tel Juniorat, etc., et, par conséquent, en vertu de l'obéissance. Ici aussi, se trouve une obéissance régulière et, par conséquent, tout se fait en vertu de l'obéissance.

Le même raisonnement peut être mis en avant pour ce qui concerne la pauvreté. Les comptes à rendre au Vicaire ou Préfet pour l'utilisation des fonds, pour les recettes et les dépenses de la Mission, même si l'entretien du Missionnaire est tout entier à la charge de la Mission, ne sont-ce pas des actes de même nature que ceux du missionnaire de nos Provinces, rendant compte au Supé-

rieur, à son retour en maison, de ce qu'il a reçu et dépensé au cours de ses voyages ? Et ceci se fait, dans les deux cas, en vertu du vœu de pauvreté et de l'obédience qui assigne au religieux tel Supérieur et tel genre de vie.

Reste quand même ici le contrôle du Supérieur religieux quant au mode. Nous voulons dire que, si c'est au seul Supérieur ecclésiastique que le missionnaire doit le compte détaillé, complet, exact, canonique de son budget de missionnaire, il ne peut se soustraire à l'examen de son Supérieur religieux, qui doit se rendre compte de la vie pauvre de son subordonné, savoir si ses dépenses sont réglées par l'esprit de pauvreté et si la vie religieuse de ce missionnaire n'est pas diminuée par le fait qu'il dispose de sommes importantes et en abuserait pour devenir facilement dépensier.

En outre, selon les conventions dont nous avons déjà parlé, plusieurs dépenses personnelles, plusieurs recettes *intuitu Congregationis* relèvent ou peuvent relever du Supérieur religieux.

Nos missionnaires, nos chers missionnaires, si précieux à tant de titres à notre Famille religieuse tout entière, gardent donc les mérites de la vie religieuse. Bien plus, ils les acquièrent plus que nous, puisqu'ils s'acquittent de leurs obligations dans des conditions plus pénibles et plus compliquées. Même lorsqu'il leur semble, à première vue, qu'une partie de ces mérites se perd parce que leurs actes s'exercent par rapport à des personnes qui ne sont pas revêtues de l'autorité religieuse, ils doivent se rappeler qu'il n'en est rien : il n'y a transposition que du matériel, car le formel reste intact ; c'est du point de départ de leur obédience qu'ils doivent juger et se reconforter ; c'est leur obédience qui transfère, de par la volonté de l'Eglise, l'orientation de leurs actes ; mais ceux-ci restent pleinement ce que sont les mêmes actes de tous leurs Frères, des actes religieux et méritoires comme tels.

A. P.



TABLE ALPHABÉTIQUE

1. Personnes.

	Pages		Pages
Rev. Abraham	79	F. C. Beckschæfer	27, 29
Hon. Achim (juge)	424	R. P. Bednarz Jean	459
R. P. Adam Ferdinand	565	Mgr Beekmeyer	78
Adam Médéric. 391, 467		R. P. Belle Isidore 79, 473, 475	
Arch. Adinolfi	494-500	Belleau Henri	19
Alac Arsène	463	Bellot Claudius	375
Albini	99	Bergevin J. L.	143
Mgr Allard	315	Beringer Laurent	446
R. P. Alles Paul	478	Mgr Bettachini	477
F. C. Allie Aimé	382-386	R. P. Beuf Marcellin 258-263	
R. P. Alonso Emilio	456	Beuglet Luc	58
Hon. Anderson	419	Beys J.-B.	64
R. P. Andres Paul	146, 567	Bidault Jules	225
Anzalone Vincenzo. 146		Chan. Bihéry.	449
Arnaud Ch.-A. 271-280		R. P. Bilodeau Arthur	14
Arnoux.	99	Binamé Antoine 27, 30,	
Aubert Casimir. 96, 98,		31, 32, 227, 383	
99, 503		Binet Léon.	422
Aubin Fernand	412	Birch Joseph	72
Auclair Achille	226	Bizien François	234
Audo Alexandre	450	Blais André	455
Audibert Arm. 100-105		Blanchin François	224
Augier Cassien	338	Blary Augustin	447
		Bœhr Aloys	169
Bachand Louis	459	Boisramé Prosper	405
Fam. Banach.	336	Boisseau Louis 20, 22,	
R. P. Baron Armand	459	144, 147	
Bartley Leo	72	Boissonnault Charles	7
Basile Giovanni.	1-5	Rev. Bonaventure	483
Batie Cyprien	58	R. P. Bonhomme Joseph	69
Baudry Alex. 241, 315		Rev. Boniface	358
Bazin Etienne. 76, 399,		Mgr Bonjean	437
400, 470		R. P. Bonnald Etienne 388, 389	
Beaucage Eugène	427	Bourassa Philémon 7-8,	
Beauchamp Adélarde 145		68, 325.	
Beaume Auguste 533-536		Card. Bourne	66

	Pages		Pages
F. Sc. Braniff.	86	Mgr Clut	148, 430
Brault Stanislas	329, 331	R. P. Coccola Nicolas.	49
Brémond Benoît.	205	Mgr Collier	220
Breuer Henri	76	R. P. Collin Charles.	438, 439
Mgr Breynat	228, 383, 385, 449, 455, 569	Connolly Ernest.	460
R. P. Britten Albert	565	Courard	108
Brohan Joseph	205	Cooke	66
Brohan Julien	79	F. C. Cordeau Joseph.	75
Brou Alexandre, S.J.	149	R. P. Coubrun	114
Brun Charles	445	Mgr Coudert	438
Mgr Budka	355	R. P. Courtès.	96, 98
Mgr Bunoz	367-369, 380	Cozanet Pierre	225
R. P. Burfin	108	Croos Clément	232
		Cunningham, S. J.	470
Cabana J.-B.	388	F. C. Cyris Joseph	86
Calais Jules	462	R. P. Danaher Joseph.	449
Calleja Jesus	456	Rév. Dassy	567
Capmas	96, 98, 99	R. P. Dauphin Louis	349
F. C. Cardinal	222	Deblieu	96
R. P. Cary Laurent.	321	Décarie Joseph	21
Mgr Cassulo André	74, 199, 455	Decelles Joseph.	423
Mgr Castellan	567	Decorby Jules	542-545
Card. Caverot	108	De Hovre Cam.	145-488
Cazuguel Germain.	233, 475, 478	Delalande	228
Mgr Cénez.	89, 241, 315, 317, 449, 489	Mgr Delalle	81, 82, 85, 449, 482, 483
R. P. Centurioni Pietro	456	Rév. Demiuski Michel	355
Chamberland Alb.	75, 389	Denis O. F. M.	354
Champion	449	F. C. Descoteaux Phil.	329
M ^{lle} Chamulka Anne.		F. Sc. Desmarais Léo	427
Mgr Charbonneau Jos.	453	R. P. Desnoyers Anthime	71
Rév. Charest	395	Deville Albert	449
Mgr Charlebois	59-61, 74, 199, 467	Diez Emiliano	456
R. P. Chaumont Adélarde	267- 269	Di Fausto Aristide	8
Chauvin Auguste	483	F. Sc. Dillon	87
Chevrier Odilon.	90	R. P. Dindinger J.-B.	445
Chevrier Odilon	554-560	Doherty J.-H.	456
Chiappini	365	Mgr Dontenwill	82, 163, 313 405-416, 441
Chwala	166	F. C. Doré Dolor.	329
F. C. Claeys	228	R. P. Doucet Léon	458-459
R. P. Clarke Matthew.	66	Dozois Servule	405, 407
Claude	137, 141	F. C. Drouin Urbain	184
		R. P. Dru Adolphe	114
		Dubeau Joseph	75, 389
		Dubois Romain.	115-118
		F. C. Duc	228

	Pages		Pages
R. P. Ducharme J.-B.	75, 392	F. Sc. Gabriel Leo.	84, 485
Ducharme Lionel.	228	Gagnon François.	390-435
Duchaussais M. C.	149	Gaffney Peter.	66
204-206. 384, 385		Gamache Fortunat.	466
F. C. Dugas Valentin.	24	Mgr Gauthier.	74-200
F. Sc. Dumolard Philippe.	99	R. P. Gauthier Irénée.	387
R. P. Duplain Emmanuel.	34,	Gelsdorf Guillaume.	355-356
395, 469		Gentile Rosario.	3
Dupuy.	96	Gérard Jean.	315
Durand Emile.	415	de Gersigny Noël.	83
Mgr Durieu.	409	Girard Prime.	44, 76,
Rev. Dydyk, O. S. B.	347	398, 401, 470	
M ^{lle} Dziwinka Anne.	343	Hon. Giroux A.	462
R. P. Ehmann Joseph.	460	R. P. Giroux Constant.	227
Bienh. Eymard.	96, 99	Gnanaprakasar Sw.	233,
Mgr Endert.	130	479	
F. Sc. Erasme Philip.	86	Gohiet François.	280-283
R. P. Esteban Francisco.	456	F. C. Gollbach Jacques.	550-554
Euzé François.	231	Mgr Gotthardt Joseph.	85, 90,
Eyffon Victor.	475	241, 490	
Fafard Eugène.	33, 35, 40	R. P. Gourdon Charles.	227
Fafard Léon.	53-57	Goyet Georges.	445
Falher Constant.	23, 24,	Mgr Grandin.	226, 337,
462		341, 458, 461	
Fallaize Pierre.	26-32,	R. P. Grant William.	460
466, 467		Gregory Sinnaper.	232,
Fallon Charles.	73	475	
Ferri Raffaele.	3	Grenier Amand.	196
Fernando David.	438,	Griffin Thomas.	470
476		Mgr Gross.	135, 164, 168
Figurado Wilfrid.	79	Mgr Grouard.	23, 24, 74,
Filliâtre Joseph.	125-129	149, 226, 462-464	
Finnegan Denis.	73, 460	R. P. Guéguen Victor.	90
Floc'h Yves.	463	Guenneuguès Jean.	456
Floyd Tedrow.	72	Guérin Eugène.	69
Foley Thomas.	66	Guglielmi Thomas.	79,
Rev. Fonseca.	79	474	
F. C. Fontaine Henri.	228	Card. Guibert.	96, 98, 99, 503
Mgr Forbes.	7	Mgr Guigues.	96, 98
R. P. Fouquet.	337	R. P. Guillaume Alex.	78
Fromm Henri.	566	Guillet Augustin.	122-124
Fulham.	438	F. C. Guillet Célestin.	124
Furlong Thomas.	537-538	Guillet Félix.	124
		R. P. Guilloux Nicolas.	187-189

	Pages		Pages
R. P. Gutfreund Xavier . . .	488	F. C. Kacl Antoine. . .	396
Mgr Guy 74, 199-204, 354, 430, 461, 462, 464		R. P. Kacl Charles . . .	169, 171
Mgr Guyomard 78, 79, 479		Kassiepe Max 164, 415, 483, 565	
		Kelly Vincent . . .	82
R. P. Habay Joseph 23-25, 431		Kennedy Thom. 72, 460	
Haim Charles 129-135, 168-171, 180, 182		Kérautret Joseph . . .	236, 484, 485
Hagel Franz . . .	564	Keul Auguste. . .	448
Hanon Albert 83, 215		Killian Edward . . .	73
Hartmann Alph. . .	114	Klaeyle Eugène. . .	611
Hébert Louis . . .	329	Klein Georges . . .	131
Hector Joseph 170, 182		F. C. Kleist Joseph. . .	90
Mgr d'Herbomez. . . .	409	Kock Jean-Bapt. 88, 487	
R. P. Hermitte. . . .	99	R. P. Kohler Jules . . .	233
M. Héroux Omer . . .	204	Kowalski François. 414	
R. P. Hecht Victor . . .	82	F. C. Kraut Gerhard 384, 386	
Sém. Hlope Pierre . . .	84	R. P. Krœll Johann 180, 183	
R. P. Honorat . . . 96, 98, 503		F. C. Kubheka Lazare . . .	84
Hoornaert Hector. 145, 446		R. P. Kulawy Albert 334, 337, 340, 341, 346	
Houle Alphonse. . .	427	Kulawy Guillaume 334, 338, 341	
Fam. Huculak	360	Kulawy Paul 334, 343- 348, 350, 354-357	
R. P. Hugo Charles. . .	83	F. C. Kurten Johann . . .	486
Huguerre Jacques. 58			
Humpert Paul . . .	450	R. P. Laberge Wilbrod . . .	329
Huriet Paul . . .	447	F. Sc. Labrie Eugène . . .	427
Mgr de Huyn. . . .	167	Labrie Lionel. . .	427
		R. P. Lacombe Albert 354-461	
R. P. Ioppolo Salvatore. 2		F. C. Laflamme	222
Sém. Isaac Frank . . .	84	R. P. Laflamme Nérée 329, 332	
R. P. Jæger Arnold. . .	443	Lamarque, O. P. . . .	424
Janssen Hermann. 85		Lamothe Léon . . .	459
R. P. Jasmin Aimé . . .	71	Mgr Langevin. . . .	458
Jayemanne Arthur 475		R. P. Lanigan John. . .	232, 438, 475
Jayol François 263-265		Hon. Lapointe	201
Mgr Jeancard	99	R. P. Larnaudie Antoine. 479	
R. P. Jeannotte Georges. 71		Latour Conrad . . .	142
Erm. Joseph.	107	Laufer Joseph . . .	564
R. P. Jourdan	99	F. C. Lavoie Conrad . . .	222
Jourd'heuil Gust. 121- 122		F. Sc. Lawrence Claude 84, 485	
Mgr Joussard 23, 430-431, 464		F. C. Leblanc Emile . . .	222
R. P. Joyal Arthur . . .	69	R. P. Lebreton Henri . . .	321
Jurczek Stephan 68, 443		Le Chevallier Jules. 143	
		F. C. Leclerc Irénée . . .	330

	Pages		Pages
F.Sc. Lecomte Emilien	427	Mgr Marchetti	494-501
R. P. Lecomte Phidyne	504-508	Hon. Marcil	76
Lecorre Auguste	148	R. P. Marcou	98
Lécuyer Jules	227, 471	Mgr Marque	78, 80, 439, 475, 476, 478
Leduc Hippolyte	461	R. P. Martel Georges	69, 329
Lefrère Narcisse	78	Martin Gérard	240, 438, 489
Mgr Legal	335, 343, 346, 347, 350, 351, 353, 360	Martin Joseph	98
R. P. Legault Hornisdas	423	Masson Jean-Marie	233
Le Goc Maurice	438, 475	Mathieu Louis	82, 482
Le Goff Laurent	52-57	Matthews Eugène	449
Le Jeune Louis	71, 329, 331	Maunier	96
Le Jeune Yves	440, 475	Mgr DE MAZENOD	82-94, 98, 244-247, 248-257, 492-503
Lelièvre Victor	46-49, 70, 223	R. P. Mazure Henri	448
Le Louët Corentin	438	McCallion William	449
Lemarchand Alph.	356	McCarthy James	438
Rév. Lemay	345	F.Sc. McCarthy Philip	86
R. P. Lemius Jean-Bapt.	446, 561	R. P. McDonald George	438
S. S. Léon XII	492-501	McGowan Arthur	69
F. C. Leroux Laurentien	24, 25	Mar McGuigan	225, 395
R. P. Leroy Charles	105-114	F. C. McIntyre Patrick	220
Le Treste Jean	23	Mgr McNally	353
Lévêque Victor	64	Mgr McSherry	85, 218
Le Voguër René	81, 82, 483	R. P. Méary Jean-Bapt.	232, 474
L'Hôte Jules	61-62, 81, 209	Meerebœr Albert	202
Mgr Limoges	423	Mgr Mélizan	438
R. P. Long Timothy	475	R. P. Ménard Azarie	69
Card. Luçon	449	Sém. Mennick	86
R. P. Lytton	438, 439	F. C. Messier Camille	330
Magnan Charles	284-285	Mgr Meysing	85, 238, 442, 443, 486, 487
Magnan Médéric	69	R. P. Michel Germain	118-120
Magnan Prisque	458	M ^{lle} Micoud Marie-L.	569- 585
Maillette Antoni	329	Rév. Miksa	361
Maingot Raoul	485, 486	R. P. Mille	98, 99
N. C. Makaye Louis	84	F. C. Miniou	228
R. P. Mangin Joseph	196-198	M. Mistral Frédéric	502
Card. Manning	66	Sém. Mohasi Raphaël	90
R. P. Marchal Charles	370	Mokaleng Gérard	91
Marchand Félix	53-57	Mgr Mooney	78
Marchand Gilles	69, 71, 201, 224, 330	R. P. Monginoux Odilon	241, 315
		Monnier Pierre	233

	Pages		Pages
R. P. Montag Joseph . . .	180	R. P. Pelletier Napoléon.	226
Moriarty Joseph . . .	73,	Pennerath Jean. . .	321
	460	Pépin Pierre . . .	69
Morice Adrien . . .	355, 370	Péran Hervé . . .	58
Morisset Aug. . . .	329, 332	Perbal Albert. . .	64
Mounier Pierre . . .	414	Perera Nicholas. . .	475,
Moureau	98		476
F. C. Mulvihill Jérémie .	270-	Péron Paul.	196
	271	Perrot Louis	78
R. P. Murphy Stephen . .	460	Petitot.	76
Murray William. . . .	82,	Pétour Edouard. . .	58-59
	212, 482	Pfister Antoine . . .	81, 85,
Mgr Musulce	437		212
R. P. Mye	96, 98	Phelan Stewart . . .	538-541
		Philippot Aristide. .	361
Sém. Nakandjala.	91	S. S. Pie XI.	82, 206,
R. P. Nanni Giacomo . . .	5-6		407, 464
N. C. Ngeolo Jérémie . . .	84	R. P. Pineau Victor. . .	135-141
R. P. Nicolas Emile. . . .	438	Pioget Paul	75
F. C. Niehentiedt Theod. .	181	Planet Edouard. . . .	227
R. P. Noël Eugène	239	F. C. Poirier Charles. .	211, 212
Nolte Louis	181	R. P. Pons Alexandre. .	99
		Porte Frédéric. . . .	86, 487
O'Brien Benedict	66,	Portelance Xyste. . .	458
	449	Poulet Donat	64, 71,
F.Sc. O'Callaghan	86		453
R. P. O'Donnell Austin . .	72	Prieto Jesus	456
O'Donnell Frederick . . .	82		
O'Dwyer Michel.	66	Quéméneur Jean-L. . .	24
Rév. Olczewski	341 354		
Mgr O'Leary David	85, 87,	Rault Alphonse. . . .	59,
	488		462, 463
Mgr O'Leary (Edmon- ton).	361, 461	Rémas René	509-533
Rév. Oruna Froilano . . .	477	Renaud Ignace	388
		Reslé Joseph	450
Card. Pacca.	500, 501	Rey Achille	502, 503
R. P. Paillé Joseph	459	Reynier.	96, 98
Palm Franz.	545-549	Mgr Rhéaume.	74, 199, 225
Paquette Gérard	90	R. P. Ricard Pascal. . .	99
Paris Balthasar	99	Richard Auguste . . .	98
Mgr Pascal	346	Richard Elphège . . .	329
F.Sc. Paquette André. . .	427	Richard Pierre	265-266
Card. Pedicini	501	Riekenbrauck Th.. . .	181,
F. C. Pelletier François .	396,		182
	469	Rigollet Prosper . . .	78
R. P. Pelletier Louis-Ph.	329,	Ring William	66
	331	Rio Marcel	194
		Riou Jean-Louis . . .	466

	Pages		Pages
R. P. Rittmueller Rudolf	86	Hon. Stewart	201
Robert Uldéric . . .	69	R. P. Streit Robert . . .	445
Robin Alexis	228	Stumpp Joseph	86
F. C. Robin Armand . .	222	Sullivan James	73, 460
R. P. Rodrigo Liguori .	79	Suzanne	96, 98
Rœhr Karl.	442, 487	Sweeney Michael	220, 449
Rohr Victor	381	Sylla Antoine	334, 335, 344, 351-361
Rommerskirchen J. . .	147, 445	Rév. Szudarek	361
Rév. Rosenkranz	181	R. P. Tabaret Joseph . .	78
Rosicchi	361	Telmon Pierre	99
Card. Rouleau	70, 200	Tempier Henri	95, 96, 98
Mgr Roulleaux	198	Thibert Arthur	33, 35, 38
R. P. Rousseau Joseph .	453	Thiriet Edm.-Marie . . .	562
F. C. Roussel Théodore .	228	Thiry Ferdinand	226
Roux Joseph	99	Thomas Anthony	234
R. P. Roux Philippe . .	355, 358, 361	Thomas Franç.	362-381
F. C. Roy Gustave . . .	330	Thomas Lucien	478
Russel Albert.	24	Thommerel Henri	90
R. P. Saindon Emile . .	8-22, 144, 452	Tissier Joseph	63
F. C. Salms Karl.	242	Mgr Tissier	447
R. P. Santoni	97 98,	R. P. Touze	137
Saverimutto Emm. . . .	79	Trébaol Goulven	63, 415
Saint-Denis Henri. . . .	71	Trocellier Joseph	383
F. C. Saint-Jean Georges	427	Trudeau Georges	388
R. P. Scannell Joseph . .	66, 449	Trunk Valentin.	67
Schaff Nicolas	64	Turcotte Eugène	438, 459
Schang Jacques.	487	Turquetil Arsène	36, 39, 193, 435, 468
Scharsch Simon.	565	Unger Ambrose.	73
Schauffler Aimé	447, 448	Valat Camille.	402
Schillings Aloys	167, 179	Van der Lanen Ar- thur	41-45
Schulte Paul	68	Card. Van Rossum	445
Schwane Wilhelm	167, 168	R. P. Van Tighem	344
Schweers Theodor. . . .	563, 564	M. Varrie	86
Seltmann Julius.	338	R. P. Vernhet Pierre . . .	82, 482
Mgr Séméria	99, 477, 478	Vérot Joseph	488
R. P. Serrand Paul	462	Verville Emery	329
Serrière Charles.	237	Viallard Gabriel	237
Serrurot Joseph.	227	Viaud Victor	459
Mgr Sillani	437, 478		
R. P. Simard Georges . .	71, 224, 453, 562		
Mgr Sinnott.	74, 458		

	Pages		Pages
R. P. Villeneuve Georges	68, 69, 318, 446	M ^{lle} Wachowicz Victoria	343, 350
Mgr Villeneuve Rodr.	70, 71, 224, 417-421, 453	R. P. Wagner Jacques.	338, 339
R. P. Vincens . . .	96, 97, 98	F.Sc. Whelan William.	87
Vortmann Joseph .	68	R. P. Wiegand Otto	221, 446
Fam. Wachowicz	360	Wiest Théodore . .	482
R. P. Wachowicz Stanisl.	360	Ziegenfuss Ludwig.	90
		Sém. Zungu Alexis . . .	84

2. Noms de lieux, maisons, résidences.

	Pages		Pages
Acadia Valley	353	Belcamp Farm	608
Aix-en-Provence	97, 98	Bellacoola	376
Aklavik	383, 386	Besters	483
Albany	10-13, 452	Billens	98
Albini Hill.	85, 608	Bittern Lake.	357, 361
Alexandra Township . .	87, 89, 611	Blœmfontein.	440, 608
Alkali Lake	381	Bœhmisch-Kamnitz. . .	181
Allemagne (Province) . .	221	Bolawatte	474, 477
Altwasser	451-452	Bonsecours (N.-D. de) .	446
Anthracite.	337, 352	Borella	474
Atlin	191-193	Borken	66-67
Attawapiskat	16-20, 452	Borsbrand	488, 611
Baffin.	401	Brakpan	88
Baie d'Hudson.	153, 228	Brits	488
Baker Lake	397	Brooklyn	456
Bambalapitiya 80, 438, 473,	476	Bunja	91
Banff	337	Burthecourt	450
Bankhead	352	Buxton	487
Barnard Harbour. . . .	466	Bylot (île).	401
Basutoland	157, 314-326, 442, 611	Calabash	81
Bataille (riv.).	74	Calgary	458, 459
Bathurst Inlet	194	Cambridge.	475
Batticaloa	474, 477	Camrose.	345, 346
Beaconsfield	608	Canmore	337, 352, 358
Beauval	75, 390, 392, 467, 601	Cap Esquimau.	397
Beaver Lake.	343	Capetown	80, 88
Bechuanaland	85	Cardston	353
Beiseker.	353	Castle Mountain	352
		Ceylan	230, 471, 473-478
		Chazacut Lake.	366
		Chesterfield Inlet. . .	397, 399
		Chicago	456

	Pages		Pages
Chilaw	477-478	Genazzano	83
Chilcoten	380	Germiston	88, 487
Chipman	357	Gleichen	353
Chipwayan	431	Glide Hurst	345
Churchill	75, 393, 395, 397, 470	God's Lake	601
Cluny	353	Gojau	450-451
Cochrane	337	Good Hope	86
Coleman	341-353	Grand Lac des Iles . . .	388
Colombo	230-231, 437-440 472, 474, 475, 603	Hamanskraal	89, 611
Colombogam	474	Hazelton	375
Colonia Rivera	457	Heidelberg	89, 611
Coppermine River	26, 385, 466	Heiligenkreuz	170, 180-181, 133
Cranberry	75, 387	Herschell	26, 384
Cross Lake	59-61, 391, 467-468, 601	Hill Crest	486
Durban	80, 82, 442, 482, 484, 485	Hobbéma	349
Eger	133, 170, 177, 182-183	Hull	7-8, 71
Ekshaw	352	Huenfeld	446
Elandsfontein	488	Ile à la Crosse	390-392, 467
Elgacho	370-381	Island Lake	75
Emmaüs	402	Jaffna	154, 473, 474, 477, 478, 481
Engelport	178	Jersey	489
Esteros	76	Jésus-Ouvrier	70, 223
Estcourt	41-45	Johannesburg	88, 442
Evaton	611	Kalutara	231
Fernie	353	Kandy	477
Flin-Flon	75, 387	Kayts	477, 480
Fort Brisebois	458	Keewatin	153, 600
Fort Calgary	459	Kimberley	85, 156, 442, 486, 606, 608
Fort George	20-22, 452	Klaskuz Lake	362-380
Fort St-John	58, 431	Kopernick	345, 348, 350, 357
Fort Smith	430	Kotahena	474
Fort Vermillon	23-25, 430, 433	Kotzebue	471
Fourteen Streams	86, 608	Krakow	342, 343, 357
Fourways	353	Krugersdorp	88, 89, 488, 611
Fraser Lake	380	Kruisfontein	85
Frischau	133, 167-170, 177-180	Kuruman	86
Galle	478	Kurunegala	78, 474
Gap	352	Lac Demay	345, 346
		Lac des Foins	23, 433

	Pages		Pages
Lac d'Ours	467	Midnapore	354
Lac Froid	52	Mons-en-Barceul	49
Lac la Grenouille	55-67	Montevideo	457
Lac Manitou	389	Montobello	83
Lac Poule d'Eau	390	Montréal	354, 446
Lac Vert	390	Mooi River	84
Lady Selborne	89, 388	Moose Factory	452
La Panne	145	Moratuwa	474
Laus (N.-D. du)	97-98	Moskowitz	179
Le Pas	75	Mulliavalai	479
Lethbridge	344, 353, 355	Mundare	357
Letty Harbour	26-32, 383, 385, 466, 470	Mutwal Sud	474
Lichtenburg	89	Nancefield	89
Liège	474	Naples	3, 5-6
Lisieux (Natal)	485	Natal	80, 155, 442, 483, 605
Lobatsi	86, 608	Natick	426
Louvain	472	Nazko	355-356
Luipaardsvlei	89	Negombo	478
Lumières (N.-D. de)	474	Nelson House	388, 434
Machavie	611	Neuvizy	449
Mackenzie	152	Newcastle	81
Macklin	563	New-Westminster	380, 409
Madampe	475	Noodsberg	81
Maddaloni	3	Norway House	75
Madhu	79, 474, 479	Olifantsfontein	488
Mafeking	86, 608	Onè di Fonte	3
Maggona	474	Opal	357, 361
Malvern	88	Orléans	73
Malwatte	234	Osier (N.-D. de l')	96-98
Manitoba	151, 195	Ottawa (Juniorat)	69, 327-333
Maniwaki	421-424		(Sacré-Cœur) 332-333, 408
Mannar	474		(St-Joseph) 72
Mantotte	477		(St-Patrice) 72
Mapumulo	61-62		(Scolasticat) 69
Marawila	478		(Université) 69-72, 126-127, 418, 453
Mariannahill	89, 485		(SS. Martyrs Canadiens) 465
Marico	239-611	Ovamboland	91, 242
Maritzburg	214-442	Palisades Park	4
Marseille	97, 98	Palliamulla	477
Martindale	89	Pakitawagan	388
Massabielle	403	Peguis	357
Matsieng	402		
Mayville	85		
Mazenod's Rest	611		
McLennan	225		
Medicine Hat	353		

	Pages		Pages
Pettah	475	St-Martin (Wabaska)	227
Pietermaritzburg	214, 442	Salto	457
Plain Lake	357	Sandy Lake	345
Point Barrow	384	San-Giorgio Canavese.	4, 98
Pologne (Province)	335	Santa Maria a Vico.	2
Ponds Inlet	76, 397, 471	Schluckenau	176
Portage Cranberry	75, 387	Seaview	483
Portage la Loche.	75, 390	Sheridon	387
Potchefstroom	89	Shingle Point	384
Prague	164	Sherrit Gordon	75
Premier Mine	488	Simpson.	228
Prétoria North.	88, 89, 488, 611	Sion (N.-D. de)	447
Probitz	179	Skaro.	343, 356, 358, 361
Prud'homme.	419	Southampton Island	33-40, 394, 397, 470
Quesnel	362, 366	Springs	611
Rabbit Hills.	346-348, 357	Striegau.	67-68
Randfontein	611	Stuart's Lake	370
Red Arctic River	471	Subiaco	416
Red Stone.	373, 375	Sugar Cane	370
Richelieu	69	Suttom	182
Ripalimosani	3	Swartzkop.	488
Rivière aux Foins	23, 24, 431, 433	Sydenham.	82
Rivière la Paix	465	Talawila	478
Roma (Basutoland).	84, 89, 489	Tarala	475
Rome.	46-49, 63-65, 80, 446	Tasswitz.	167
Round Hill	345, 348, 355, 356	Taungs	442, 608
Rosebank	86, 611	Teplei.	133, 177, 181-182
Roviano.	405	Thicket Portage	75
Rustenburg	239, 611	Tide Lake.	353-354
Sabnau	176	Tlali	89
St-Albert	359	Tolstoï	459
St-Antoine (Durban)	82	Transvaal	80, 156, 442, 609, 611
St-Augustin (Riv. la Paix)	431	Trincomali	477
St-Boniface de Kimberley	240	Troppau	173
St-Boniface de Windhoek	91	Tweespruit.	86, 238, 608
Ste - Philomène (Mapu- mulo).	209-216	Ukuambi	491
St-Just (Marseille)	97	Usakos	91
St-Léonard (Lagune, Pil- comayo).	77	Valikaman	477
St-Louis-de-Langevin	139	Ventersdorp	89
		Vereeniging	89
		Vermillon.	23, 25, 430, 433
		Verulam	83
		Village Main.	89
		Vleeschfontein	239, 240

	Pages		Pages
Wabaska	58, 74, 227	William's Lake.	362
Wareghem	145	Windhoek	68, 158, 490
Waridon (Le)	449	Windsorton	86, 487
Warnsdorf.	133, 164, 168	Winnipeg	341, 458
Waugh	357	Woodstock.	357, 361
Wattala.	474	Weenen	43
Webster.	74	Yeoville.	88
Wennapuwa	471, 474	Yukon	153, 601

3. Œuvres, associations, collectivités.

	Pages
Académie de Saint-Thomas d'Aquin	70, 224
Association Missionnaire de Marie Immaculée	331, 617-624
Association Missionnaire italienne de Marie Immaculée	4
Auxiliaires de l'Apostolat.	343
Awiliks (tribu esquimaude)	36-38
« Bannière de Marie Immaculée »	331
« Camrose Mail »	346
Catholic African Union (C. A. U.)	484
« Ceylon Catholic Messenger »	474
Chevaliers de Notre-Dame de Sion	448
Chilcotens	362, 366, 378, 381
Colombes de Notre-Dame de Sion	448
Comité du Sacré-Cœur, Québec	222
Denier du Sacré-Cœur, Ottawa	331
« Droit », Ottawa	7
Esclaves de Notre-Dame du Rosaire	234
« Jaffna Catholic Guardian »	474
« Mary Immaculate », San-Antonio	470
« Missionsfreund » de Tchecoslovaquie	178
Miva, de Cologne	68
« Oesterreichische Volkszeitung »	166
Okkamuts (tribu esquimaude)	33
« Ottawa Catholic Times »	72
Porteurs	362, 381
Secrétariat des Missions	64, 445
Shushwaps	362, 381
« Umafrika »	484
Union catholique africaine	80, 84, 235, 484
Union catholique de Ceylan	475
« Voce di Maria »	4

P. M.

Note. — Cette table est un essai, fait hâtivement et qu'on aurait peut-être pu perfectionner davantage, mais au détriment de la régularité de nos « Missions ». Nous espérons faire mieux les autres années et satisfaire plus exactement notre ambition, qui est de rendre ces pages utiles aux chercheurs de l'avenir.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire des Numéros 239 à 241.

I. — Numéro 239 (Mars-Juin).

	Pages
RAPPORTS ET LETTRES DES MISSIONNAIRES :	
PROVINCE D'ITALIE :	
Rapport du R. P. Giovanni Basile, Provincial. .	1
Extrait d'une lettre du R. P. Giacomo Nanni, supérieur de la Maison de Naples.	5
PROVINCE DU CANADA :	
Lettre du R. P. Philémon Bourassa, supérieur de la Maison de Notre-Dame de Grâce, Hull. . . .	7
Lettre du R. P. Emile Saindon, vicaire provincial des Missions de la Baie James	8
Visite des Missions de la Baie James, par le même.	13
VICARIAT DE GROUARD :	
Lettre du R. P. Joseph Habay (Mission St-Henri au Fort Vermillon)	23
VICARIAT DU MACKENZIE :	
Lettre du R. P. Pierre Fallaize (Mission de Lettie Harbour).	26
PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON :	
Lettre du R. P. Arthur Thibert (Mission St-Joseph, Southampton Island).	33
Lettre du R. P. Eugène Fafard (même Mission) .	35
VICARIAT DU NATAL :	
Lettre du R. P. Arthur Van der Lanen (Mission d'Escourt)	41

	Pages
VARIÉTÉS :	
Les conférences du R. P. Lelièvre à Rome	46
Jubilé du R. P. Coccola	49
Le R. P. Laurent Le Goff pendant la rébellion de 1885	52
Extrait d'une lettre du R. P. Pétour (Grouard)	58
L'incendie de Cross Lake (lettre de Mgr Charlebois)	59
La journée d'un missionnaire du Natal (extrait d'une lettre du R. P. L'Hôte)	61
PETITES NOUVELLES :	
EUROPE :	
Rome	63
Province du Midi	65
Province d'Angleterre et d'Irlande	65
Province d'Allemagne	66
AMÉRIQUE :	
Province du Canada	68
Province du Manitoba	71
Province St-Pierre de New-Westminster	72
Vicariat de Grouard	74
Vicariat du Keewatin	75
Préfecture de la Baie d'Hudson	75
Préfecture de Pilcomayo	76
ASIE :	
Vicariat de Ceylan	78
SUD-AFRIQUE :	
Vicariat du Natal	80
Vicariat de Kimberley	85
Vicariat du Transvaal	86
Vicariat du Basutoland	89
Vicariat de Windhoek	90
HISTOIRE DU PASSÉ :	
Généalogie de Mgr de Mazenod	92
Le premier registre des prises d'habit	94
GALERIE DE FAMILLE :	
R. P. Armand AUDIBERT, 1864-94 (403)	100
R. P. Jean-Charles LEROY, 1813-98 (484)	105
R. P. Romain DUBOIS, 1848-1901 (551)	115
R. P. Germain MICHEL, 1846-1901 (554)	118
P. P. Gustave JOURD'HEUIL, 1844-1906 (666)	121
R. P. Augustin GUILLET, 1880-1913 (839)	122
R. P. Joseph FILLIATRE, 1843-1917 (879)	125
R. P. Charles HAIM, 1877-1929 (1383)	129
R. P. Victor PINEAU, 1847-1930 (1394)	135

	Pages
BIBLIOGRAPHIE :	
I. Auteurs <i>O. M. I.</i>	142
II. Ceux qui parlent de nous	147
PARTIE DOCUMENTAIRE :	
Oblations 1928 (rectification)	150
Nécrologe (rectification)	150
Statistiques de nos Missions (1929)	151
SUPPLÉMENT :	
Liturgie : fêtes de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de saint François Xavier dans les Missions.	159
Liturgie : sonneries funèbres	160

II. — Numéro 240 (Septembre).

RAPPORTS ET LETTRES DES MISSIONNAIRES :

PROVINCE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE :

Rapport rétrospectif sur les débuts de la Province.	163
1. Fondation de la Province.	164
2. L'apostolat des Missions	170
3. Recrutement et propagande	177
4. Les maisons de la Province	178

VICARIAT DU KEEWATIN :

Lettres du R. P. Egenolf à Mgr Charlebois (Mission St-Pierre, Lac Caribou)	184
---	-----

VICARIAT DU YUKON :

Lettre du R. P. Joseph Allard à son frère (Mission d'Atlin)	191
--	-----

PRÉFECTURES DE LA BAIE D'HUDSON :

Extrait d'une lettre de Mgr Turquetil.	193
--	-----

VARIÉTÉS :

Noces de diamant sacerdotales du R. P. Joseph Magnin.	196
Sacre de Mgr Guy (Vicariat de Grouard)	199
Hommage du <i>Devoir</i> de Montréal à Mgr Guy.	202
Le R. P. Duchaussois dans le Grand Nord (Vicariat du Mackenzie).	204
La cloche du Grand Silence Blanc (Préfecture de la Baie d'Hudson)	207
Le bateau Thérèse (<i>idem</i>).	208
Sainte Philomène. Au milieu des tribus noires (Vicariat du Natal)	209
Sacre de Mgr Meysing (Vicariat de Kimberley).	216

	Pages
PETITES NOUVELLES :	
EUROPE :	
Rome	219
Province Anglo-irlandaise	219
Province d'Allemagne	221
AMÉRIQUE :	
Province du Canada	222
Province du Manitoba et de Régina	225
Province d'Alberta-Saskatchewan	225
Province St-Jean-Baptiste de Lowell	226
Vicariat de Grouard	226
Vicariat du Mackenzie	227
Préfecture de la Baie d'Hudson	228
ASIE :	
Vicariat de Ceylan	229
AFRIQUE :	
Vicariat de Natal	235
Vicariat de Kimberley	238
Vicariat du Basutoland	240
Vicariat de Windhoek	241
HISTOIRE DU PASSÉ :	
Mgr de Mazenod en 1842	244
Lettre de Mgr de Mazenod au ministre de la Justice et des Cultes	247
GALERIE DE FAMILLE :	
R. P. Marcellin BEUF, 1820-1898 (483)	258
R. P. François JAYOL, 1824-1907 (694)	263
R. P. Pierre RICHARD, 1826-1907 (698)	265
R. P. Adélarde CHAUMONT, 1860-1913 (838)	267
Frère convers Jérémie MULVIHILL, 1840-1913 (843)	270
R. P. Charles-André ARNAUD, 1827-1914 (859)	271
R. P. François GOHIET, 1861-1917 (955)	280
R. P. Charles-Joseph MAGNAN, 1872-1918 (1050)	284
Frère scolastique Florentin BOUSQUET, 1905-1929 (1361)	285
SUPPLÉMENT :	
ACTES DU SAINT-SIÈGE :	
1. Les funérailles des postulants et des junioristes	292
2. Les enfants issus de mariages mixtes sont-ils tou- jours tenus, sous peine d'invalidité du mariage, de se marier devant l'Eglise catholique ?	294
3. Deux questions sur l'indulgence de la Portioncule	295
CHRONIQUE DU MOUVEMENT MISSIONNAIRE :	
(La pensée et les directives pontificales)	296

III. — Numéro 241 (Décembre).

	Pages
COMMUNIQUÉS DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE :	
A propos du Jubilé de Mgr le R ^m e Père Général. . .	313
Circulaire sur la nouvelle constitution du Vicariat du Basutoland	314
RAPPORTS ET LETTRES DES MISSIONNAIRES :	
PROVINCE DU CANADA :	
Rapport sur le Juniorat d'Ottawa	327
PROVINCE D'ALBERTA-SASKATCHEWAN :	
L'œuvre des Oblats Polonais parmi les Polonais de l'Alberta	334
PROVINCE DE ST-PIERRE DE NEW-WESTMINSTER :	
Mission St-Joseph : Lettre du R. P. Thomas. . . .	362
VICARIAT DU MACKENZIE :	
Mission d'Aklavik : Lettre du Frère Aimé Allie. .	382
VICARIAT DE KEEWATIN :	
Lettre de Mgr Charlebois.	387
PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON :	
Extraits de la correspondance de Mgr Turquetil . .	393
Mission du Sacré-Cœur, Ponds Inlet :	
Lettre du R. P. Prime Girard	398
Lettre du R. P. Etienne Bazin	400
VICARIAT DU BASUTOLAND :	
Lettre du R. P. Camille Valat	402
VARIÉTÉS :	
ROME :	
Jubilé d'or d'oblation de Mgr le T. R. P. Général.	405
PROVINCE DU CANADA :	
Le nouvel évêque de Gravelbourg	417
Le Congrès eucharistique de Maniwaki	421
Exposition Missionnaire de Montréal.	424
PROVINCE DE ST-JEAN-BAPTISTE DE LOWELL :	
La première Oblation perpétuelle au Scolasticat de Natick	426
VICARIAT DE GROUARD :	
Noces d'or sacerdotales de Mgr Joussard	430
Courses apostoliques à la Rivière aux Foins . . .	431

	Pages
VICARIAT DU KEEWATIN :	
Converti par un chapelet	434
PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON :	
Une guérison chez les Esquimaux, opérée par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	435
VICARIAT DE CEYLAN :	
Collège de St-Joseph de Colombo : Bénédiction de la nouvelle chapelle	437
VICARIAT DE KIMBERLEY :	
Jugement d'un magistrat sur l'éducation catholique	440
Retraite fermée à Taungs	442
PETITES NOUVELLES :	
EUROPE :	
Rome, Maison générale et Scolasticat	445
Première Province de France	446
Deuxième Province de France	447
Province Anglo-Irlandaise	449
Province d'Allemagne	450
Province d'Alsace-et-Lorraine	450
Province de Tchéco-Slovaquie	450
AMÉRIQUE :	
Province du Canada	452
Première Province des Etats-Unis	456
Deuxième Province des Etats-Unis	456
Province du Manitoba	458
Province d'Alberta-Saskatchewan	458
Province de St-Jean-Baptiste de Lowell	459
Province de Sainte-Marie de Régina	459
Province de St-Pierre de New-Westminster	460
Vicariat de Grouard	461
Vicariat du Mackenzie	466
Vicariat du Keewatin	467
Préfecture de la Baie d'Hudson	468
ASIE :	
Vicariat de Ceylan	471
AFRIQUE :	
Vicariat du Natal	482
Vicariat de Kimberley	486
Vicariat du Transvaal	487
Vicariat du Basutoland	489
Vicariat de Windhoek	490

	Pages
HISTOIRE DU PASSÉ :	
Documents de 1825-1826	392
Témoignage de Frédéric Mistral sur Mgr de Mazenod	502
A propos du premier Noviciat	502
GALERIE DE FAMILLE :	
R. P. Phidyme LECOMTE, 1845-1899 (504).	504
R. P. René RÉMAS, 1823-1901 (549).	509
R. P. Auguste BEAUME, 1887-1912 (816).	533
R. P. Thomas FURLONG, 1852-1913 (835)	537
R. P. Stewart PHELAN, 1879-1916 (930).	538
R. P. Jules DECORBY, 1841-1916 (946).	542
R. P. François PALM, 1881-1929 (1351)	545
Frère convers Jacques GOLLBACH, 1870-1930 (1396)	550
R. P. Odilon CHEVRIER, 1865-1930 (1406)	554
BIBLIOGRAPHIE :	
I. Auteurs <i>O. M. I.</i>	561
II. Ceux qui parlent de nous	567
(L'Œuvre Apostolique de Marie Immaculée).	569
PARTIE DOCUMENTAIRE :	
Oblations de 1929.	586
Tableau des obédiences données en 1930.	592
Nécrologie de 1930	596
Statistiques.	600
SUPPLÉMENT :	
Actes du Saint-Siège.	613
Association missionnaire de Marie Immaculée	617
Corrections à l' <i>Ordo</i> de 1931	624
Chronique du mouvement missionnaire :	
(L'instruction de la S. C. de la Propagande, 8 décembre 1929)	626

Nihil obstat.

Romæ, die 14 Decembris A. D. 1930.

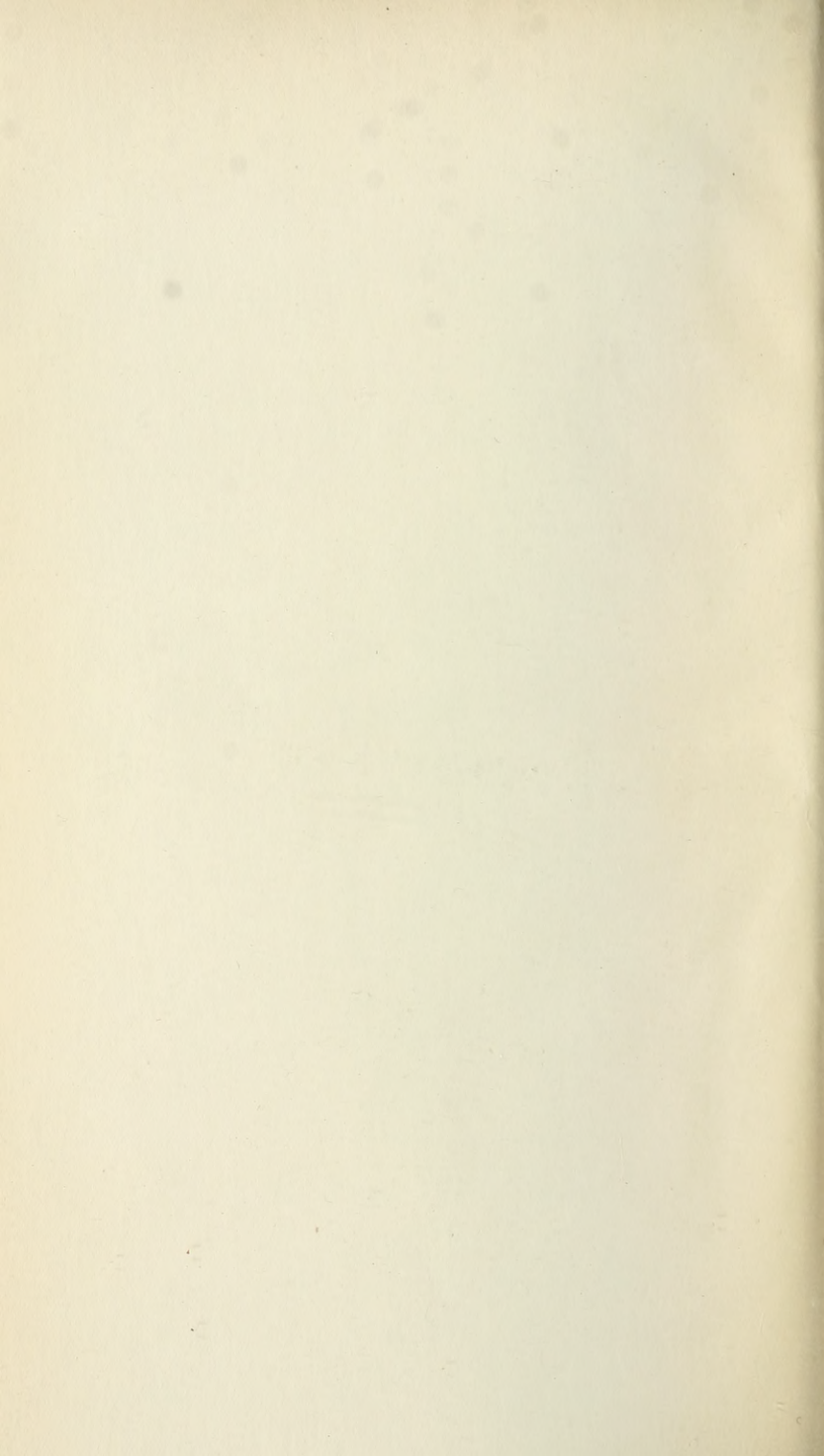
† AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. tit. Ptol., Sup. Gen. *O. M. I.*

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 3600,1,31.









294901

Author Missions de la Congrégation des Mission-
Relig P

Title naires oblats de Marie Immaculée. 64, 1930
M

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

